

TIMBRÉS DE L'ORTHOGRAPHE



NUMÉRO EXCEPTIONNEL

**L'AFFAIRE
EST
DANS
LE SAC**

**Être soupe
au lait**

courir sur le haricot

1001

EXPRESSIONS

**Poser
un lapin**

**Décrocher
le cocotier**

**TENIR LA
CHANDELLE**

PRÉFÉRÉES

DES FRANÇAIS

**MENTIR
COMME UN
ARRACHEUR
DE DENT**

L 16926 - 19 - F: 9,90 € - RD



EXPLIQUÉES & ILLUSTRÉES

ET LES RÈGLES ORTHOGRAPHIQUES DEVIENNENT... GRAPHIQUES!



UN DESSIN VAUT 1000 MOTS!

Les Éditions de l'Opportun

UN NUMÉRO HORS NORME !

Chers Timbrés, chères Timbrées,

Vous l'attendiez avec impatience, voici un numéro XXL des *Timbrés de l'orthographe* ! Plus de 200 pages dans lesquelles se dévoilent les 1 001 expressions préférées des Français. Sous la plume alerte et érudite de Georges Planelles, vous allez enfin tout savoir des origines parfois surprenantes de nos expressions populaires, celles qui au quotidien enjolivent cette langue française que nous aimons tant.

Au menu, autant de découvertes que de confirmations, 1 001 « madeleines de Proust » linguistiques, 1 001 occasions de s'émuvoir, de rire, d'apprendre, de réfléchir au pourquoi du comment de cette langue française si imaginative et imagée.

Des expressions tantôt grivoises, tantôt mythologiques, tantôt historiques. Des racines littéraires, régionales, populaires. Des usages intenses ou dépassés, des expressions remises à la mode ou désuètes : vous tenez entre les mains un trésor sans pareil !

Grâce à ce numéro double des *Timbrés de l'orthographe*, vous aurez toujours la réponse à la fameuse question : Pourquoi dit-on ?

Bonne lecture et rendez-vous en septembre pour notre vingtième numéro !

Stéphane Chabenat

Directeur de la publication et de la rédaction

**Le Magazine Timbrés de l'orthographe est édité
par les Editions de l'Opportun**

16 rue Dupetit Thouars 75003 PARIS.

Capital social 30 000 €. RCS Créteil 513 881 805.

Tel : 01 49 96 57 09

www.editionsopportun.com

Directeur de la publication et de la rédaction : Stéphane CHABENAT

Rédaction : Sylvie BRUNET, Jean-Loup CHIFLET, Bruno DEWAELE,

Bénédicte GAILLARD, Delphine GASTON, Frédéric GERSAL, Jean MAILLET,

Georges PLANELLES.

Maquette couverture : Philippe MARCHAND

Maquette intérieure : Pinkart Ltd

Secrétariat de rédaction : Brigitte DE ZÉLICOURT

Photographies : EDO, DR

Dépôt légal : Juin 2017

Numéro ISSN : 2263-6560

Numéro de commission paritaire : 0917 K 91494

■ Numéroter ses abattis

Se préparer à combattre.
Vérifier l'état de ses membres
à la suite d'une bagarre, d'une
chute ou d'un accident.

L'image bizarre véhiculée par cette expression est en fait celle de la personne qui, se préparant à une lutte, doit compter (ou numéroter) ses bras et ses jambes, afin de pouvoir les retrouver à l'issue de la bataille.

L'expression, qui date du ^{xix}^e siècle, est souvent employée sous forme de menace : « Ne me cherche pas, ou alors, numérote tes abattis ! »

Le mot *abattis* nous vient du ^{xii}^e siècle où il signifiait « massacre » avant, au ^{xvii}^e, de prendre le sens de « abat-toir ». Parallèlement, puisqu'on parle d'abattoir, endroit où on découpe le cou et les pattes (qui font partie des *abats*), il a pris le sens argotique de « bras et jambes ».

Et c'est avec cette dernière acception qu'il est utilisé dans notre expression, indiquant la personne qui fait le compte de ses membres, que ce soit avant la bataille (premier sens indiqué) ou après la bagarre (second sens, toutefois nettement moins utilisé).

■ L'abbaye de Monte-à-Regret

La potence, puis la guillotine.

Cette appellation date du ^{xvii}^e siècle. Au début, selon Oudin, elle a servi à désigner « l'échelle qui sert à pendre » avant de désigner de manière plus générale l'échafaud.

S'il est certain que le condamné monte sur l'échafaud avec beaucoup de regrets, le terme vient plus probablement d'une déformation de *à regrès* qui voulait dire « à reculons » : il y va *à reculons* avec le sens contraire de *volontiers*.

D'ailleurs, une autre appellation de la chose était *l'abbaye de Monte-à-Rebours*.

Quant au terme *abbaye*, s'il a été choisi, c'est parce que c'était un symbole de l'endroit où on quittait

le monde normal, comme lorsqu'un moine s'y enfermait. Sauf que le moine, lui, peut garder l'espoir de quitter un jour l'endroit s'il ne lui convient pas...

■ Être aux abonnés absents

Ne pas donner signe de vie,
ne pas répondre - Ne pas
se manifester lorsqu'il le
faudrait.

Auparavant, lorsqu'un abonné au téléphone s'absentait de chez lui un bon moment, il avait la possibilité de signaler son absence au service des abonnés absents, créé en 1913. Ceci permettait à l'opératrice d'informer l'appelant que son interlocuteur n'était pas joignable.

Pratique pour l'époque, ce service a maintenant disparu, mais par une image plaisante et depuis le milieu du ^{xx}^e siècle, on pouvait dire de toute personne qui ne donnait pas signe de vie ou qui ne répondait pas, quelle qu'en soit la cause (personne réellement absente ou bien inconsciente), qu'elle était « aux abonnés absents ». Par extension, avec un sous-entendu négatif, l'expression s'applique aussi à celui dont on attendait fermement la présence, une action ou une intervention, et qui ne se manifeste absolument pas.

■ Accuser réception

C'est au début du ^{xvii}^e siècle qu'on trouve pour la première fois trace de l'*accusation* qui consiste à « reconnaître » ou « signaler », acception qu'on va trouver entre autres dans la locution *accuser la réception* qui se raccourcira deux siècles plus tard en un *accuser réception*.

Et si, en France au moins, vous pouvez envoyer à votre hôtel négligent ou à un débiteur, par exemple, une lettre avec *accusé de réception*, c'est parce que le bout de papier qui vous est retourné signé par le destinataire accuse la bonne réception de votre courrier par icelui.

■ Faire ses ablutions

Faire sa toilette.

Ablution vient du latin *ablutio* issu du verbe *abluere* qui voulait dire « laver ».

Dans de nombreuses religions, les ablutions sont un acte rituel de purification par l'eau.

Chez les musulmans, par exemple, l'ablution avant la prière est obligatoire.

Chez les catholiques, les ablutions se pratiquent au cours d'une messe lorsque le prêtre fait verser un peu d'eau sur ses doigts pour les laver.

À l'époque des messes en latin, le prêtre récitait un psaume commençant par : « *Lavabo inter innocentes manus meas* » (« Je laverai mes mains parmi les innocents »).

Vous avez reconnu là un mot familier qui a fini par désigner le lavage des mains lui-même.

Lavabo a ensuite été transposé aux ablutions profanes où il a d'abord été utilisé pour nommer le meuble de toilette portant la cuvette et le pot à eau, puis, avec la modernisation, la cuvette en faïence que vous connaissez bien.

■ Par acquit de conscience

Pour être sûr de n'avoir rien
à se reprocher. Pour éliminer
d'éventuels scrupules.

Le nom *acquit* est le déverbal de *acquitter*. Et si depuis le début du ^{xix}^e siècle, on est familier de l'utilisation de ce verbe à la suite d'un procès lorsque l'accusé est *acquitté*, il est aussi, depuis bien plus longtemps, puisque cela remonte au ^{xi}^e siècle, utilisé dans d'autres circonstances : lorsqu'on acquitte quelqu'un d'une dette ou d'une obligation, par exemple, on l'en libère. Mais on peut aussi acquitter quelque chose.

Ainsi, acquitter une dette, c'est la payer, acquitter sa parole, c'est la



respecter et, c'est ce qui nous intéresse ici, acquitter sa conscience, c'est effectuer ce qu'on croit devoir faire, selon ce que dicte sa conscience ; ce faisant, on la libère du poids qui aurait pu peser dessus si on n'avait pas fait le nécessaire. Si l'expression *par acquit de conscience* est apparue au milieu du XVI^e siècle, elle a été peu utilisée jusqu'au XIX^e siècle, puisqu'on lui préférerait la variante à *pour l'acquit de sa conscience* qui a aujourd'hui disparu.

■ Chercher une aiguille dans une botte/meule de foin

Chercher une chose presque introuvable – Vouloir réaliser une chose extrêmement difficile.

La date d'apparition de cette expression n'est pas connue. M^{me} de Sévigné l'emploie en 1652, mais il est probable qu'elle soit antérieure.

Quant au sens, l'expression contient une image suffisamment limpide.

Quiconque a déjà tenté de retrouver une personne perdue dans une foule, de chercher une information pertinente sur Internet, de trouver l'origine de l'expression *chercher une aiguille dans une meule de foin* pour l'ajouter à son ouvrage, s'est vite rendu compte qu'il a entrepris une tâche aussi difficile que de tenter de retrouver une véritable aiguille de couture tombée au milieu d'une véritable botte de vrai foin.

Notez qu'il est tout aussi difficile de trouver un brin de paille dans une botte d'aiguilles.

■ Se foutre en l'air

Se tuer.

Si *foutre* a généralement une connotation sexuelle, puisqu'il vient du latin *futuere* (« avoir des rapports avec une femme »), ici, sous sa forme pronominale, il a le sens moderne (début du XX^e siècle) de « se mettre » ou « se jeter avec violence ou

rapidité », comme dans les locutions *se foutre dans le pétrin*, *se foutre par terre*, où on peut souvent le remplacer par *ficher*, *se ficher* (également pour « se mettre » ou « se jeter ») existant déjà en ancien français.

Même si l'aspect sexuel du mot n'est plus présent (c'est au XVI^e siècle qu'on commence à trouver des *foutre* neutres), on lui associe toujours un côté violent relié à l'image agressive de la pénétration sexuelle non désirée.

Maintenant, pourquoi le fait de se foutre *en l'air* est-il synonyme de se tuer ?

L'explication est plutôt facile à trouver : celui qui *se fout à l'eau* sera certes mouillé, mais il est peu probable qu'il y perde la vie, s'il sait nager ; en revanche, celui qui *se fout (se jette) en l'air* depuis le sommet de la tour Montparnasse a peu de chances de se retrouver au sol encore vivant.

■ La perfide Albion

L'Angleterre.

Si c'est juste après la Révolution française, en 1793, qu'elle est apparue, c'est surtout au XIX^e siècle que l'expression *perfide Albion* s'est répandue.

Cette appellation provient de deux sources.

La première est un rappel de ces falaises blanches, caractéristiques de la côte sud de l'Angleterre. Or il se trouve que *blanc*, en latin, se dit *albus* d'où est issu *Albion*.

La seconde vient du géant Albion : dans la mythologie, ce personnage, fils de Neptune, fut tué par Hercule auquel il chercha à s'opposer lorsque ce dernier passa en Gaule. Le lien entre ce géant et l'Angleterre nous est donné par le poète de la Renaissance Edmund Spenser qui a évoqué « le puissant Albion, père du peuple vaillant et guerrier qui occupe les îles de la Bretagne » où la Bretagne est la Grande-Bretagne. Et, effectivement, dans la mythologie, Albion est

considéré comme le père du peuple britannique qui, chez Plinie, s'appelait les Albionnes.

■ Alea jacta est/Le dé en est jeté

Le sort en est jeté – La décision est prise, l'action est lancée, advienne que pourra.



Taddeo Di Bartolo, César et Pompée, 1414.

Ce jour-là, au début de l'an 49 avant J.-C., César a joué, a pris un double risque, celui de transgresser une loi (la loi romaine imposait en effet à tout général de se séparer de ses troupes avant de passer la rivière le Rubicon) et de perdre sa guerre contre Pompée qui dirigeait Rome : mais il a gagné puisque le consul ayant d'abord fui Rome, puis ayant perdu la bataille décisive de Pharsale, en Thessalie, il est arrivé au pouvoir peu après.

César a pourtant dû ressentir le frisson du joueur qui jette ses dés et qui, sur un seul coup, peut tout perdre. D'où ces mots devenus célèbres qui viennent du fait qu'une fois que les dés sont jetés (que l'action est lancée), il n'y a plus qu'à attendre qu'ils tombent et s'arrêtent pour constater ce que le sort aura bien voulu décider. Ils marquent aussi une décision prise irrévocablement, quelles qu'en soient les conséquences.

Alea, en latin, signifiait « jeu de dés » ou « dé » et, par extension, il a désigné le sort ou le hasard.

■ T'as le bonjour d'Alfred

Formule familière utilisée dans différentes occasions pour dire au revoir ; se débarrasser d'un importun ; ne pas répondre à une question embarrassante, etc.

L'expression n'est pas attestée avant 1930, mais c'est à partir de 1925 que le dessinateur Alain Saint-Ogan fait apparaître le pingouin Alfred dans sa bande dessinée *Zig et Puce*, cet animal étant adopté par les deux héros.

Il se trouve que, lorsque Zig et Puce réussissaient à se débarrasser d'un adversaire ou à lui donner une leçon, ils ponctuaient généralement la victoire par un « t'as le bonjour d'Alfred ! ».

C'est donc grâce à l'engouement de l'époque pour ces histoires illustrées et leurs personnages que l'expression s'est rapidement répandue dans le langage courant. Le *Dictionnaire du français non conventionnel* de Cellard et Rey indique que, pour un chauffeur de taxi ou un serveur, « avoir le bonjour d'Alfred », c'était avoir affaire à un client avare ou mécontent qui ne laisse pas de pourboire.

■ Allô

Appel au début d'une conversation téléphonique.

Officiellement, c'est en mars 1876 qu'Alexander Graham Bell fait réellement fonctionner son téléphone. Le premier central téléphonique à Paris est installé en 1879.

Dès 1880, la mise en relation entre personnes se fait par des « hallo » venus de *halloo*, salutation prononcée au début des conversations dans le pays d'origine du téléphone. Ce *hallo* perdit ensuite son *h* pour devenir *allô* ou *allo*.

Plus tard, cette même interjection a été utilisée dans différentes situations : pour exciter les chiens à la

■ Tirer sur l'ambulance

S'acharner sur quelqu'un qui est dans une situation pénible.

L'image de cette expression est très explicite : une ambulance transporte généralement un malade ou un blessé. Alors, vouloir lui tirer dessus, c'est plutôt avec l'intention d'achever complètement son passager.

Cette métaphore est due à Françoise Giroud, écrivaine et femme politique, qui, au cours de la campagne présidentielle de 1974, avait écrit un article assassin à propos de Jacques Chaban-Delmas se terminant ainsi :

« L'Élysée ? Mais en voilà assez à ce sujet. Si M. Chaban-Delmas retrouve soudain la faveur du sort, il sera bien temps d'en parler sérieusement. En attendant, on ne tire pas sur une ambulance. »

Où l'on constate que cette expression s'emploie aussi sous une forme négative pour dire quelque chose comme « vous voyez bien qu'il est déjà dans une situation difficile, ce n'est pas la peine de l'enfoncer encore plus ».

chasse, pour exprimer la surprise et, celle qui nous intéresse, pour attirer l'attention à distance. Ce dernier emploi explique que ce *halloo* ait été utilisé au téléphone puis ait traversé l'Atlantique avec l'invention.

■ De bon/mauvais aloi

De bonne/mauvaise qualité. Que l'on peut/ne peut pas apprécier - D'un usage conforme/non conforme au bon goût.

Il existait au ^{xiii}e siècle le verbe *aloier* qui était une forme ancienne du verbe *allier*. Le mot *aloi*, issu de *aloier*, désignait donc un alliage de métaux précieux. Et qui dit alliage, dit truandage possible !

Lorsqu'un roi voulait frapper des quantités de pièces de monnaie tout en n'y mettant pas une fortune en métaux précieux, il lui était facile de fausser les proportions et, ainsi, de mettre en circulation des pièces « de mauvais aloi » (ou mauvais alliage) ne respectant pas la teneur en or ou en argent normalement prévue. Et comme ces pièces étaient de qualité moindre, *aloi* et *qualité* sont des mots vite devenus synonymes dans certains usages.

Le deuxième sens proposé est une extension du premier ; par exemple, on apprécie ou on estime un spectacle de bonne qualité.

Et, par un élargissement de sens supplémentaire, s'il mérite l'estime, c'est qu'il est de bon goût, d'où la variante indiquée qu'employait volontiers Maître Capello.

Depuis le ^{xx}e siècle, le sens initial de *aloi* étant complètement oublié, *de bon aloi* s'emploie aussi parfois pour dire quelque chose comme « favorable » ou bien « qui annonce de bonnes choses » (par confusion avec *bon augure*).

■ L'alpha et l'oméga

La totalité de quelque chose. Le début et la fin de quelque chose.

Voilà une nouvelle expression d'origine biblique.

Yahveh parlant par la bouche d'Ésaïe a dit : « Je suis le premier et je suis le dernier. » Il s'agissait de faire comprendre qu'il était là au tout début (de l'humanité) et serait encore là à la fin, ce qui était une manière pour lui de signifier sa supériorité sur les autres dieux que les hommes pouvaient adorer.

Et c'est parce que saint Jean, dans l'Apocalypse, a exprimé cette idée en ayant recours aux deux lettres extrêmes de l'alphabet grec dont la totalité symbolise Dieu (« Je suis l'alpha et l'oméga, le premier et le dernier, le principe et la fin ») que notre expression est apparue.

■ Vendre/Donner son âme au diable

Promettre son âme au diable en échange d'avantages terrestres - Perdre sa dignité, sa liberté en cédant à des tentations.

C'est des croyances du Moyen Âge que nous vient cette expression avec son premier sens, la version avec *vendre* datant du ^{xvii}e siècle, celle avec *donner* du ^{xix}e.

À cette époque où la religion jouait un rôle très important, les hommes croyaient qu'il était possible de faire un pacte avec le diable et de lui abandonner son âme en échange d'avantages terrestres divers.

C'est ainsi qu'on accusait les sorciers et sorcières d'avoir *vendu leur âme au diable* en échange de leurs pouvoirs surnaturels.

Au figuré, cette expression s'applique maintenant à toute personne qui n'hésite pas à se renier, à perdre sa dignité ou sa liberté d'action, de réflexion ou de décision, en échange de choses qui, au moins temporaire-ment, vont lui paraître extrêmement désirables ou avantageuses.

■ Faire amende honorable

Reconnaître qu'on a tort. Demander publiquement pardon.

C'est au ^{xvi}e siècle que cette expression apparaît, d'abord avec la seconde signification proposée, avec un sens bien plus fort qu'aujourd'hui puisqu'il est carrément question de pénitence publique alors que, depuis le ^{xviii}e, on l'utilise pour de simples excuses.

Le mot *amende* vient du verbe *amender*. Dès le ^{xiii}e siècle, il désignait une peine, une punition correspondant à la réparation d'un tort, avant, bien plus tard, de se spécialiser dans la réparation pécuniaire.

L'*amende honorable*, qui imposait une demande de pardon en public,

était une peine infamante qui se traduisait entre autres par une privation d'honneur (honorable = relative à l'honneur) et était opposée à l'*amende profitable*, celle-ci consistant en un paiement de sommes d'argent, la seule qui nous est restée.

■ Amis jusqu'aux autels/ jusqu'à la bourse

Très amis, tant qu'il n'y a rien de contraire à la religion/qu'il n'est pas question de prêt d'argent.

Ces expressions anciennes sont peu utilisées de nos jours, mais elles pourraient parfaitement être toujours d'actualité.

Elles montrent simplement les limites que certains mettent à l'amitié, lorsque des divergences d'opinions religieuses existent ou lorsqu'un des deux amis est soudain dans le besoin.

La version avec *autel* remonte à l'Antiquité à une époque où l'on avait l'habitude de jurer la main posée sur un autel.

Plus tard, alors qu'Henri VIII avait demandé à François I^{er} de rompre avec l'Église romaine, ce dernier lui répondit : « Je suis votre ami, mais jusqu'aux autels. »

Quant à la version avec *bourse*, elle est souvent confirmée lorsque deux anciens amis se déchirent à partir du moment où il y a entre eux des problèmes d'argent.

■ Être comme l'âne de Buridan

Hésiter indéfiniment - Ne pas savoir quel parti prendre.

Jean Buridan, né à la fin du ^{xiii}e siècle, était un philosophe.

Si son œuvre écrite n'évoque pas cet âne devenu célèbre, on dit que, dans ses cours, pour discuter de certaines thèses philosophiques, et en particulier pour opposer les tenants du déterminisme et ceux du libre

arbitre (dont il faisait partie), il évoquait l'histoire de cet âne qui va finir par mourir à la fois de faim et de soif, car il n'aura jamais su décider s'il devait commencer par se rassasier ou se désaltérer.

Ceci est la thèse classique sur l'origine de cette expression.

Cela dit, selon Furetière, cette expression n'est attestée qu'au ^{xviii}e siècle, soit trois siècles après la disparition de Buridan, et Aristote, bien avant Buridan, évoquait déjà le dilemme du chien en se demandant comment un tel animal fait son choix entre deux nourritures également attirantes.

■ Bon an, mal an

Selon les années (ou d'autres périodes de temps, maintenant). En moyenne (avec une notion de durée).

Employée au moins depuis le ^{xvii}e siècle, cette expression se comprend aisément. Elle a d'abord été associée à des activités répétitives sur une longue durée ; la « moyenne » tient compte des bonnes et des mauvaises années qui se succèdent.

Ainsi en est-il dans un vignoble, par exemple, de la production de vin dont la qualité et le volume varient au fil des ans, mais qui, « bon an, mal an », restent sans grandes surprises, les bonnes années compensant les mauvaises.

Elle s'utilise maintenant beaucoup plus largement, même si la durée n'est plus un multiple d'années.

Il ne faut pas oublier que *an* vient du latin *annus* qui désignait l'année, mais aussi la récolte. La variabilité de la qualité et de la quantité des récoltes dans le temps a un très probable lien avec la naissance de l'expression.

■ Pour un point, Martin perdit son âne

Se dit lorsque quelqu'un : rate une affaire pour peu de chose ; perd quelque chose d'important pour une raison idiote, par négligence, faute de précautions très simples ; abandonne quelque chose d'important pour lui en croyant récupérer en échange quelque chose de plus important mais finalement de peu d'intérêt.

Selon Eugène Boutmy, dans son *Dictionnaire de l'argot des typographes* paru en 1883, il existe deux explications à cette expression.

La première viendrait de deux ecclésiastiques, dont l'un s'appelait Martin, qui se disputaient l'abbaye de Sonane. Martin perdit le procès parce que le mauvais emplacement d'un point dans une phrase de l'acte de vente qu'il présentait en modifiait complètement le sens et invalidait ainsi l'acte.

La seconde, que Pierre-Marie Quitard présente comme étant la bonne dans son *Dictionnaire étymologique, historique et anecdotique des proverbes* paru en 1842, vient de l'histoire suivante :

L'abbé d'Asello, en Italie, fit inscrire sur la porte de l'abbaye :

« Porta, patens esto. Nulli claudaris honesto. » (Porte, reste ouverte. Ne sois fermée à aucun honnête homme.) Mais par erreur ou ignorance, le graveur se trompa et écrivit :

« Porta, patens esto nulli. Claudaris honesto. » (Porte, ne reste ouverte pour personne. Sois fermée à l'honnête homme.)

Le pape, apprenant la teneur de cette inscription, retira l'abbaye d'Asello à Martin et la donna à un autre abbé qui, non seulement corrigea la faute, mais ajouta :

« Uno pro, puncto caruit Martinus Asello. » (Pour un seul point, Martin perdit Asello.)

Et comme *Asello* est très proche du latin *asellus* qui signifie « petit âne », le proverbe serait né de cette dernière inscription.

■ Un ange passe !

S'utilise lorsqu'il y a un silence prolongé dans une assemblée.

Il semble qu'il n'existe aucune certitude sur l'origine de cette expression. Alors je vous propose ici l'explication qu'évoque Alain Rey dans son *Dictionnaire des expressions et locutions figurées*, et que son auteur, M. Vilmos Bárdosi, linguiste spécialiste de la phraséologie française à l'université de Budapest, a bien voulu me fournir avec l'autorisation de la reproduire :

« Selon la mythologie gréco-latine, il était interdit de parler en la présence d'Hermès et de Mercure (son équivalent latin), dieux de la parole et de l'éloquence. Quand, dans une société, quelqu'un se tait, il se fait donc le silence qui était demandé autrefois par les habitudes religieuses de l'Antiquité au moment de l'apparition supposée d'Hermès parmi les humains. Mais Hermès était aussi le messager des dieux. Comme, dans la religion chrétienne, les messagers de Dieu sont les anges, il est logique que, dans la locution, le nom d'Hermès ait été remplacé dans les langues européennes par le mot *ange* qui, lui-même d'ailleurs, signifiait en grec "messager" (*angelos*). »

Qu'ajouter de plus à cette explication qui tient parfaitement la route, parue en 1989 dans un article intitulé « Un ange passe. Contribution à l'étymologie d'une locution » dans les actes d'un colloque international tenu à Strasbourg en 1988 ?



Un ange jouant de la flûte, par Edward Burne-Jones (1833-1898)

■ Être aux anges

Être très heureux, être ravi.
Être dans l'extase.

Dans beaucoup de religions, s'il y a un endroit où on ne peut qu'être extrêmement heureux, c'est bien le Paradis, cet endroit merveilleux où nous allons tous nous retrouver après notre mort. Et que trouve-t-on dans cet endroit de béatitude éternelle, virevoltant autour de nous ou assis sur les nuages ? Des anges en pagaille ! De là, il est facile de comprendre qu'être parmi les anges ou *être aux anges* est une image de bonheur incommensurable.

« Le mot "ange" signifiait en grec "messager" (*angelos*). »

■ Les Anglais ont débarqué

Avoir ses règles.

Cette expression ne date pas de juin 1944, mais de bien avant. Rappelez-vous ! En 1815, alors que Bonaparte a pris une dernière pâtée à Waterloo, les Anglais débarquent en France et vont l'occuper jusqu'en 1820. À cette époque, ils étaient habillés d'uniformes rouges.

Le lien entre ce flot d'Anglais rouges envahissant le pays et la capitale et le flux rouge du sang menstruel a été facile à faire dès 1820 dans le parler populaire parisien, en (mauvais) souvenir de l'occupant, alors qu'il rentrait chez lui.

Compte tenu du sujet traité, rappelez-nous quelques autres appellations très poétiques de la chose : *avoir ses*

ours, avoir ses ragnagnas, écraser des tomates, être empêchée/gênée, faire relâche, jouer à cache-tampon, recevoir sa famille, repeindre sa grille au minium, etc.

■ Il y a anguille sous roche

Il y a quelque chose de caché,
une perfidie qui se prépare –
L'affaire n'est pas claire.

L'anguille est un charognard qui vit surtout la nuit ; dans la journée, elle a donc plutôt tendance à se cacher et de préférence sous des rochers. Notre expression correspond donc bien à une réalité.

Mais c'est aussi une métaphore qui s'explique par d'autres voies.

Selon Pierre Guiraud, lexicographe du ^{xx}e siècle, dans *Les Locutions françaises*, le sens de « tromperie cachée » viendrait du lien établi plus ou moins consciemment ou d'un jeu de mots entre *anguille* et deux verbes *guiller* de l'ancien français.

Le premier avait le sens de « éviter le combat, se faufiler », un peu comme l'anguille qui tente de s'échapper.

Le second *guiller* vient du francique *wigila* (« ruse, astuce ») et signifiait « tromper », d'où également la dénomination de *Guillaume* pour suggérer la tromperie.

Enfin, l'anguille était souvent assimilée à un serpent, animal fourbe s'il en est. Cette expression est attestée chez Rabelais en 1532, mais elle est probablement plus ancienne.

■ Un compte d'apothicaire

Une facture exagérée –
Un calcul compliqué dont les
résultats n'ont aucun intérêt ou
sont difficilement vérifiables.

Ce n'est qu'au début du ^{xix}e siècle que le terme *pharmacien* a remplacé *apothicaire* et, bizarrement, c'est au moment où ce dernier a commencé à tomber en désuétude que notre expression est apparue.

À partir du milieu du ^{xiv}e siècle, le mot *apothicaire* désignait un commerçant qui vendait des produits médicamenteux, mais aussi des produits rares. Il préparait, vendait et administrait des médicaments. Il devait donc avoir des connaissances avancées aussi bien en médecine qu'en ingrédients susceptibles d'entrer dans la composition des drogues qu'il fabriquait. Profitant de l'admiration qu'il suscitait, il se permettait de vendre ses remèdes par petites quantités et très cher, n'hésitant pas à gruger plus ou moins les petites gens (d'où le premier sens) dont certains, devenus méfiants, n'hésitaient pas à négocier le compte de l'apothicaire ou le calcul du prix à payer, avant de le régler.

■ Dans le plus simple appareil

Nu (ou très peu vêtu).

Pour nous approcher du sens initial du mot « appareil », nous allons passer par le verbe *appareiller* dont, de nos jours, le sens évident pour presque tout le monde correspond au navire qui quitte le port. Or, au ^{xv}e siècle, l'appareillage d'un navire, c'était sa préparation au départ, pas le départ lui-même.

Bien sûr, *appareiller* et *appareil* ont la même origine.

Cela a commencé au ^xe siècle avec le verbe, venu du latin *apparere* qui voulait dire « préparer ». Le mot qui en est dérivé avait, à la fin du ^{xi}e, le sens initial de « préparatif ». C'est pourquoi, par extension, au ^{xv}e siècle, il a également eu la signification de « déroulement d'un cérémonial » ou de « magnificence », comme dans le mot *apparat* dérivé également du latin *apparere*.

Et qui dit « *apparat* » dit « costume d'apparat ». C'est ainsi que *appareil* a désigné l'apparence, souvent fastueuse, des personnes se rendant « en grand appareil » à une cérémonie importante.

Tout cela pour nous amener à comprendre que notre expression est un bel oxymore. Car qui disait *appareil*,

pour désigner l'apparence, supposait une longue préparation en habillement, maquillage et autres bricoles destinées à tenter de se faire plus beau que les autres invités.

■ Le libre arbitre

La pleine liberté de décider,
de faire selon sa volonté –
L'absence de contrainte.

Il existe deux versions du mot *arbitre*, d'étymologies différentes.

La personne qui a pour rôle de juger, trancher ou régler un litige, ou de faire respecter des décisions ou des règles vient au ^{xiii}e siècle du latin *arbitr*. Alors que l'autre version est venue au même siècle du latin *arbitrium* et a eu le sens de « volonté », ce dernier mot l'ayant rapidement supplanté, permettant d'éviter une homonymie pénible.

C'est bien entendu dans ce dernier sens que le mot *arbitre* doit être compris dans notre locution, sachant qu'on a d'abord parlé de *franc arbitre* au ^{xiii}e siècle, puis de *libéral arbitre* au ^{xvi}e, avant que la forme *libre arbitre* répandue par Pascal au ^{xvii}e ne devienne la formule usuelle.

■ L'arbre qui cache la forêt

Le détail qui empêche de voir
l'ensemble.

Voilà une belle métaphore sylvestre dont l'apparition semble dater du ^{xx}e siècle.

Pour la comprendre, il vous suffit de vous livrer à une expérience très simple : dans la forêt, mettez-vous trop près d'un arbre quelconque (le détail) et vous ne verrez plus les autres arbres de la forêt (l'ensemble).

Notre expression est donc une métaphore qui rappelle que, dans la vie, il arrive parfois qu'un détail capte notre attention et nous empêche de voir quelque chose de plus ample, de plus global (ce détail ayant pu être volontairement mis en avant par quelqu'un ayant intérêt à ce qu'on n'en perçoive pas plus).

■ L'argent n'a pas d'odeur

L'argent malhonnêtement gagné ne trahit pas son origine – Peu importe d'où provient l'argent, l'essentiel est d'en avoir.

Cette expression s'emploie en général pour un bien mal acquis dont on préfère oublier l'origine douteuse.

L'empereur Vespasien, qui régna sur Rome de 69 à 79 après J.-C., institua nombre de taxes diverses afin de renflouer le trésor de l'État.

L'une d'entre elles marqua plus particulièrement les esprits, celle sur les urines destinées à être collectées pour servir aux teinturiers (elles servaient à dégraisser les peaux). Elle était payable tous les quatre ans par tous les chefs de famille, en fonction du nombre de personnes (et d'animaux) vivant sous leur toit.

Bien entendu, le peuple se moqua de cette taxe et Titus, le fils de Vespasien, lui en fit la remarque. L'empereur lui mit alors une pièce de monnaie sous le nez et lui dit, en lui demandant de la sentir : « l'argent n'a pas d'odeur » (« pecunia non olet »), sous-entendant ainsi que peu importait la provenance de l'argent tant qu'il remplissait les caisses. Les urinoirs publics installés à Paris à partir de 1834 s'appelaient des vespasiennes, en mémoire de Vespasien.

■ Une arlésienne

Une personne ou une action qu'on attend et qui ne vient jamais – Une chose dont on parle, mais qui n'arrive ou ne se produit jamais.

C'est d'une Arlésienne bien particulière qu'il est question. On la doit à

Alphonse Daudet qui la fait apparaître dans un conte en 1866, lequel conte est mis en musique six ans plus tard par Georges Bizet dans un opéra où le personnage qui lui donne son titre n'apparaît jamais sur scène. Dans cette histoire, un jeune homme, Jan, veut épouser une jeune Arlésienne dont il est tombé amoureux après l'avoir rencontrée une seule fois. Une grande fête pour les fiançailles est même organisée, mais en l'absence de la « fiancée ».

C'est de cette personne attendue sans cesse et qui ne vient pas que, par extension, *une arlésienne* a fini par désigner toute personne ou chose qu'on attend et qui ne se présente ou n'arrive jamais.

■ Passer l'arme à gauche

Mourir.

Cette expression du début du XIX^e siècle est d'origine militaire.

Une explication lie son origine à la pratique de l'escrime.

Une autre explication vient de la position du repos (par opposition à celle du garde-à-vous) qui est celle où le soldat pose son fusil au pied gauche. Et du repos au repos éternel, il n'y a parfois qu'un petit pas... Une troisième explication vient des soldats de l'époque napoléonienne qui, lorsqu'ils devaient recharger leur fusil, devaient déchirer une cartouche, ce qui leur imposait de placer leur arme à gauche et de se redresser en partie, les rendant ainsi plus vulnérables aux tirs ennemis.

La dernière proposée ici date du Moyen Âge où, après une union, les écus des deux familles pouvaient être accolés pour former un nouveau blason. Les armes (au sens de « armoiries ») de l'époux étaient à droite, ceux de l'épouse à gauche. En cas de mort de l'époux, ses armes étaient transférées à gauche du blason.

Passer l'arme (ou les armes) à gauche signifiait donc qu'on venait de rendre l'âme.

■ D'arrache-pied

Sans relâche, sans interruption – En fournissant un effort intense.

Voilà une expression, ou plutôt une locution adverbiale, qui nous vient de 1515 et qui a changé trois fois de sens depuis son apparition.

À cette époque, elle signifiait « tout de suite » et elle vient probablement du fait que la personne à qui on demandait d'agir immédiatement devait quitter son immobilité et très vite bouger et « arracher » ses pieds du sol, comme si la position immobile correspondait à des pieds plantés en terre. Ensuite (chez Rabelais, par exemple), elle a signifié « sans interruption » ou « sans relâche », sans explication claire sur le glissement du sens.

La seconde signification proposée apparaît et vit parallèlement à la précédente à partir du XVIII^e siècle, probablement parce que celui qui travaille sans relâche est tenu de fournir un effort intense.

■ Signer son arrêt de mort

Faire ou dire quelque chose, commettre un acte qui va conduire inéluctablement à la mort.

Comprise de manière un peu simpliste, cette expression peut laisser perplexe. En effet, si on signe de quoi « arrêter » sa mort, c'est qu'on va l'empêcher et donc ne pas mourir. Dans ce cas, le sens paraît complètement opposé à ce qu'il est réellement. Mais c'est oublier qu'un « arrêt » ou un « arrêté », c'est une décision prise par une autorité administrative ou judiciaire. Un « arrêt de mort » entraîne alors la peine capitale. *Signer son arrêt de mort*, c'est donc signer l'arrêt qui va nous être fatal, celui qui décide qu'on va mourir.

Autrement dit, au figuré, c'est faire de son propre chef ce qu'il faut pour provoquer sa propre disparition (comme prendre un bain dans une rivière infestée de crocodiles ou bien



traverser lentement une autoroute un jour de grande circulation).

■ Fier comme Artaban

Très fier, parfois même arrogant.

Cette expression est d'origine littéraire. Elle est attestée en 1688 dans l'ouvrage intitulé *L'Esprit de la France et les maximes de Louis XIV*, d'auteur inconnu.

Artaban est ici un personnage important d'un énorme roman, une épopée historique (12 volumes, plus de 4 000 pages), intitulé *Cléopâtre* et écrit par Gautier de Costes de La Calprenède entre 1647 et 1658.

Du succès de ce roman à l'époque ne sont restées que la fierté et l'arrogance de son personnage, la sonorité de son nom ayant probablement aidé à la conservation de l'expression.

Contrairement à ce que certains croient, cet Artaban-là n'a donc rien à voir avec des actes de bravoure de certains des fameux rois parthes de la dynastie des Arsacides, Artaban I^{er} ayant commencé son règne au III^e siècle av. J.-C. et Artaban V l'ayant terminé au III^e après J.-C.

Leur règne est beaucoup trop ancien pour justifier que notre expression ne soit apparue qu'au XVII^e siècle.

■ Se faire appeler Arthur

Se faire gronder, réprimander.

Il existe deux hypothèses pour expliquer l'origine de cette expression.

La première daterait de la Seconde Guerre mondiale.

Dans la France occupée, à certaines périodes de l'année, le couvre-feu commençait à vingt heures, soit huit heures du soir.

Les patrouilles allemandes chargées de son application avaient pour habitude de prévenir les retardataires en leur indiquant leur montre et en leur disant « acht Uhr ! », ce qui, dans la langue de Goethe, veut dire « Huit heures ! » et se prononce à peu près comme *artour*.

■ Un homme de l'art - C'est du grand art - L'enfance de l'art

Un expert dans son métier - C'est superbement réalisé. Quelque chose de simple à faire.

Ces trois locutions au sens bien différent sont toutes liées par le mot *art*. Lorsqu'on entend ce dernier, on pense la plupart du temps à des activités créatrices.

Mais plus généralement, un « art », c'est un ensemble de connaissances et de techniques permettant d'élaborer quelque chose. « Un homme de l'art », c'est donc celui qui connaît très bien son métier et ses procédés, et qui est capable de parfaitement réussir ce qu'il entreprend dans son domaine, qui produit réellement un travail utile et de qualité. D'abord utilisée pour les médecins ou les architectes, on l'applique aujourd'hui à toutes les activités.

« C'est du grand art » est généralement une expression d'étonnement ou de satisfaction devant la manière, parfaite, dont quelque chose a été réalisé, montrant, de la part de celui qui l'a fait, une réelle habileté.

Enfin, « l'enfance de l'art », c'est le tout début de la virtuosité nécessaire pour accomplir quelque chose. Or, si on n'en est qu'au début de son apprentissage, avec cet art encore balbutiant, on ne peut réaliser que des choses simples. D'où le sens de la locution.

De l'entente de « artour » à l'écoute de « Arthur », il n'y a qu'un pas, mais on peut sans trop d'hésitation éliminer cette première explication, car les premières attestations de l'expression sont antérieures au début de la guerre.

En effet, selon Cellard et Rey, dans leur *Dictionnaire du français non conventionnel*, la seconde explication, elle, daterait des environs de 1920 et serait liée à l'argot où un *arthur* désignait un gigolo mondain ou un proxénète, sans qu'on sache vraiment pourquoi aujourd'hui.

On disait aussi *se faire appeler Jules* (qui avait la même signification, en argot).

■ À l'article de la mort

À l'agonie, près de mourir.

En général, on ne trouve dans le journal un article sur un mort que postérieurement à son décès. Or, « l'article de la mort » se situe en général juste avant le décès. Comment se fait-ce ? Eh bien parce que cet *article*-là ne désigne ni celui d'un journal, ni celui qui précède un nom.

Cette expression qui date du XV^e siècle vient du latin *in articulo mortis* où

articulo vient de *articulus* qui, dans cette locution, désigne une division du temps, donc un « moment ». *In articulo mortis* peut ainsi se traduire par « au moment de la mort ».

Pour ceux qui aiment le latin, il est intéressant de savoir que *in extremis* voulait dire littéralement « dans les derniers moments », ce qui peut aussi se dire « à l'article de la mort ». Son utilisation a depuis été détournée pour devenir quelque chose comme *au tout dernier moment* mais avec le sens « de justesse ». Ainsi, on peut dire « il a pris le train in extremis »...

■ Être un as

Être le meilleur dans son genre, dans l'activité qu'on exerce.

Au XI^e siècle, le mot *as* a initialement désigné la face d'un dé qui ne comporte qu'un point.

Puis sont arrivés les jeux de cartes où l'*as* avait au contraire le rang le plus élevé, au-dessus des rois.

Selon le *Dictionnaire historique de la langue française*, c'est dès 1868 que le terme *as*, sorti des jeux,



désigne le premier aviron d'une yole (canot de compétition contenant 2, 4 ou 8 rameurs). Dans les courses hippiques également et un peu plus tard, c'est le premier cavalier du peloton de tête qui se voit affublé de cette appellation argotique. Dans les deux cas, c'est le premier qui est un « as ».

Pendant la guerre de 14-18, les aviateurs, entre deux missions, jouaient à la manille, jeu de cartes où ce n'est pas l'as qui est la plus forte carte, mais le dix. Et, du coup, lorsque le pilote approchait du dixième ennemi abattu, il devenait un « as », par assimilation à son jeu préféré.

C'est de ces utilisations que le terme *as*, servant à désigner des premiers ou très forts dans leur spécialité, s'est ensuite répandu dans tous les domaines. « L'as des as » est un champion d'exception dans son domaine.

■ L'assiette au beurre

Dans plusieurs métaphores nées à partir du ^{xv}^e siècle, le beurre est un symbole de richesse, un emblème de luxe.

On imagine bien alors, autour d'un banquet ou d'une réception chez les gens de la haute société, que les convives qui avaient les postes les plus enviables ou donnant le plus de pouvoir, étaient choyés par la maîtresse de maison et qu'on mettait dans leur assiette les plats les plus beurrés.

C'est de ces petites faveurs offertes aux puissants qu'aurait pu naître notre métaphore, le beurre étant le symbole des diverses choses dont ils peuvent profiter grâce à leur statut, que ce soit sous la forme de cadeaux ou de profits obtenus de manière plus ou moins licite.

Mais on ne peut pour autant ignorer l'influence possible d'un jeu de mots sur une autre acception du mot *assiette*, celle liée à l'impôt. Or, à partir du moment où la collecte de cette taxe était confiée à des exécutants d'une probité pas toujours exemplaire, il était facile pour certains d'entre eux de trafiquer les chiffres et de s'approprier une partie de ce

■ Un as de pique

Une personne mal habillée ou à l'apparence bizarre...

Au ^{xvii}^e siècle, l'expression était très péjorative : « On dit aussi par injure à un homme stupide, que c'est un bon as de pique » (Furetière), mais sans qu'on sache vraiment pourquoi, c'est l'as de pique qui a été retenu pour cette désignation.

Au ^{xix}^e siècle, la ressemblance approximative entre le pique dessiné sur les cartes et le croupion de poulet a provoqué la naissance de l'argot *as de pique* pour désigner l'anus. Quelqu'un qui se faisait alors traiter d'*as de pique* était donc simplement un « trou du cul » avec l'acception moderne.

Aujourd'hui, on utilise cette expression surtout en rapport avec l'habillement, pour quelqu'un qui manque de goût...

Littre donne aussi la signification « mauvaise langue ».

Cela viendrait de la contraction de *as de pique* en « aspic », serpent qui est forcément une mauvaise langue, mais apparemment, d'après Alain Rey, sans qu'aucun texte ne vienne réellement étayer cette interprétation.

qu'ils récoltaient, ces sommes partiellement détournées leur donnant la richesse nécessaire pour prétendre faire partie de la caste des consommateurs de beurre.

Aujourd'hui, on utilise plutôt rarement cette expression. Et lorsqu'elle l'est, c'est souvent pour évoquer la corruption dans le monde politique.

■ Ne pas être dans son assiette

Ne pas être dans son état normal, physiquement et/ou moralement.

Le mot *assiette* a son origine liée au verbe *asseoir*. De ce fait, un des sens du mot est, depuis 1580 chez Montaigne,

« la manière d'être assis » et, pour les amoureux des équidés, la « position du cavalier sur sa monture ».

Cette association du mot à une position a donné, au figuré et chez le même auteur, le sens de « état de l'esprit » ou « façon d'être ».

C'est cette dernière signification qu'on retrouve dans notre expression.

Certains esprits curieux se demanderont pourquoi le mot *assiette* a ensuite désigné un plat individuel.

À ceux-là, je répondrais que c'est parce que, toujours en restant avec le sens de « position » et dès la fin du ^{xiv}^e siècle, le mot a désigné la situation d'un convive à une table. Par extension, le service posé à chaque place a également été appelé *assiette* avant que le mot ne désigne finalement plus que le petit plat individuel.

En tout cas, ce qu'on peut constater, c'est que lorsqu'on n'est pas dans son assiette on s'intéresse généralement peu à ce qu'il y a dedans.

■ Ne pas être sorti de l'auberge

Ne pas en avoir fini avec les difficultés ou les ennuis.

Voilà une expression du ^{xix}^e siècle en apparence étrange, car il semble difficile d'associer les ennuis avec une auberge, généralement destinée à être accueillante.

L'auberge de Peyrebeille, dite *L'Auberge rouge*, mise à part, quand on décide de sortir d'un tel lieu, rien ne nous empêche de le faire, pour peu qu'on ait payé notre dû.

Il nous faut donc nous tourner vers l'argot et plus précisément celui des voleurs pour comprendre le sens de cette expression.

En effet, dans ce monde-là, le terme *auberge* désigne la prison, ce lieu où le voleur trouve gîte et couvert, comme dans une auberge, une fois qu'il a été capturé et condamné.

Autant dire qu'une fois qu'il y est enfermé, non seulement il est loin d'en avoir fini avec les ennuis de la



captivité, promiscuité et sévices divers, entre autres, mais il aura beaucoup de mal à en sortir de son propre chef.

Cette expression en a donné une complémentaire qui est *sortir de l'auberge* pour « se tirer d'un mauvais pas », donc des ennuis dus à la situation pénible dans laquelle on se trouvait.

■ Une auberge espagnole

Un lieu/une situation où on ne trouve que ce qu'on y a apporté - Un endroit où on trouve de tout, où on rencontre n'importe qui.

Le premier sens indiqué est l'original. Il vient de la mauvaise réputation qui, dès le ^{xviii} siècle, était faite par les voyageurs étrangers aux auberges espagnoles où il était conseillé aux visiteurs, s'ils voulaient manger à leur faim, d'apporter eux-mêmes de quoi se sustenter et se désaltérer.

Mais un nouveau sens de cette expression est apparu assez récemment, et on lui donne trois explications possibles, éventuellement complémentaires :

- une simple méconnaissance du véritable sens ;
- chacun apportant son repas, on trouvait forcément dans l'auberge une grande variété de nourritures ;
- une faune très variée fréquentait les auberges placées sur le chemin du pèlerinage à Saint-Jacques-de-Compostelle, puisqu'on était susceptible d'y croiser des gens venus de très nombreux pays différents.

Par extension, on désigne par *auberge espagnole* toute idée ou situation où chacun trouve ce qui l'intéresse, ce qu'il comprend, en fonction de ses goûts, de sa culture, de ses convictions...

■ De bon/mauvais augure

Qui annonce quelque chose de positif/de négatif.

Le mot *augure*, attesté au ^{xii} siècle, vient du latin où on trouvait aussi

bien *augur* qui désignait un devin que *augurium* qui était un présage.

Pour le premier sens, dans l'Antiquité, un augure était une sorte de prêtre considéré comme l'interprète de la volonté des dieux : il observait des signes naturels comme l'évolution du ciel, le tonnerre ou le vol des oiseaux pour deviner ce qui allait se passer.

Seul le second sens de « présage » a survécu dans nos locutions d'aujourd'hui. Et c'est ainsi que, pour certains, un chat noir qui passe devant eux sous une échelle et fait tomber et se casser un miroir est considéré comme un signe très très défavorable.

■ Mesurer à l'aune de...

Juger, estimer par comparaison avec...

Ce dont on est sûr, c'est que l'*aune* a été une unité de mesure jusqu'en 1834, date à laquelle elle a été abolie en France.

Mais il n'y avait pas qu'une aune.

Si l'aune de Paris, comme chacun le sait, avait une longueur de 3 pieds 7 pouces et 10 lignes et 5/6, soit très exactement 1,188 m, l'aune pouvait mesurer de 0,513 m à 2,322 m, selon le métier, la région ou le pays (en France, François I^{er} a tenté de généraliser une aune commune au pays en 1540).

Autant dire que la mesure d'un même objet pouvait donner des nombres d'unités très différents, selon l'aune qu'on avait l'habitude d'utiliser.

C'est ainsi que, par extension, on a vu apparaître l'expression cousine de la nôtre, *mesurer à son aune*, qui voulait dire « juger par rapport à soi-même » (par rapport à l'aune qu'on connaît, qu'on a l'habitude d'utiliser).

Par extension toujours, notre locution indique, plus généralement, que le jugement est fait d'après les éléments ou les informations dont on dispose.

■ L'avocat du diable

Celui qui défend une personne ou une cause difficile à défendre - Celui qui attaque volontairement les arguments d'un autre pour le forcer à les renforcer.

De nos jours, et depuis le début du ^{xix} siècle, celui qui se fait « l'avocat du diable » est celui qui défend une cause choquante ou perdue d'avance.

De manière plus générale, un « avocat du diable » est aussi celui qui, volontairement, dénonce la thèse de celui avec lequel il discute dans le but de lui faire renforcer ses arguments pour, au final, faire sienne cette thèse si elle a résisté aux attaques ainsi formulées. Mais cette locution nous vient à la fois du milieu ecclésiastique et de celui du ^{xviii} siècle.

En effet, l'« *advocatus diaboli* » était un religieux qui, au cours de l'étude préalable à la canonisation d'une personne, devait rechercher tout ce qui, dans le comportement de la personne, pouvait montrer l'influence du diable.

Si ce religieux avait donc vis-à-vis du possible futur saint un rôle d'accusateur et s'il devait retrouver tous les éléments permettant de s'opposer à la canonisation, il était bien le défenseur des éventuelles actions du diable, en opposition avec le défenseur du saint ou « avocat de Dieu ». Ce rôle a été supprimé par le pape Jean-Paul II en 1983.

■ Dans tous les azimuts - Tous azimuts

Dans toutes les directions, de tous les côtés, par tous les moyens.

Le mot *azimut*, attesté au ^{xv} siècle, vient de l'arabe *az-samt* qui signifie aussi bien « chemin » que « point de l'horizon », après être passé par l'espagnol *acimut*.

À l'origine terme d'astronomie, il désigne, selon la famille Robert, l'« angle formé par le plan vertical d'un astre et le plan méridien du point d'observation ».

Plus généralement, l'azimut est l'angle horizontal entre la direction d'un objet et une direction de référence.

Partant de cette définition, une « arme tous azimuts » (terme employé dans le milieu militaire) est une arme qui tire dans toutes les directions, et une « défense tous azimuts » peut intervenir contre les attaques venues de tous les côtés.

Par extension et au figuré, les azimuts désignent aussi les moyens dans des expressions comme « répression tous azimuts » ou bien « vendre tous azimuts ».

■ Être/Rester baba

Être stupéfait.

Ce *baba*-là n'a rien à voir avec le succulent gâteau, généralement imprégné de rhum, venu de Pologne. Il n'est pas directement lié non plus à ce *baba* situé sous la ceinture qu'on trouve dans l'expression *l'avoir dans le baba*.

Il vient du bas latin, latin médiéval, issu lui-même du latin des environs du Palatin, soit du côté de Rome. En bas latin, donc, *batare* voulait dire « ouvrir la bouche ». C'est ce mot qui a d'ailleurs donné nos verbes *ébahir*, *bâiller* ou *béer*, entre autres. Et c'est justement d'*ébahir* que vient notre expression, *baba* étant d'abord une onomatopée obtenue par redoublement du radical *ba-* de ce verbe et créée à la fin du *xviii*^e siècle (imaginez quelqu'un de complètement stupéfait qui ne saurait que dire d'un air forcément étonné « ba... ba... ! »).

À cette époque, on l'utilisait aussi comme un nom propre dans l'expression *rester comme Baba* ou *rester comme Baba, la bouche ouverte*. Ce n'est qu'un siècle plus tard que notre version raccourcie a commencé à prendre le dessus.

■ Une tour de Babel

Un lieu, une réunion où règne la confusion, où les gens ont des difficultés pour s'entendre, se comprendre.



Abel Grimmer, peintre flamand (1565-1630), *La Tour de Babel*.

Nous sommes aux environs de l'an 2200 av. J.-C. Le Déluge est terminé depuis une centaine d'années et toutes les terres sont à nouveau accessibles. Les descendants des rescapés décident de bâtir une très haute tour ronde, en forme de ziggourat, constituée de briques et de bitume. Leurs raisons sont différemment interprétées : pour certains, ce serait pour se protéger d'un nouveau déluge ; pour d'autres, ce serait par orgueil, dans le but d'atteindre le ciel ; enfin, pour d'autres encore, ce serait pour rester ensemble, une ville à plat les ayant conduits à s'éloigner progressivement les uns des autres. Dieu, voyant cela, est agacé et décide donc, peut-être aussi avec l'idée de diviser pour mieux régner, de brouiller leurs langages, et ainsi de les empêcher de se comprendre et de continuer ensemble leur ouvrage qu'ils abandonnent finalement alors que Dieu les disperse progressivement sur toute la planète. C'est de cette tour de Babel (qui signifie « confusion ») où plus personne ne se comprend qu'est née notre expression.

■ L'avoir dans le baba

Se faire avoir - Rater quelque chose. Subir un échec.

L'utilisation de cette expression se fait souvent lorsqu'on y associe une idée de déception et lorsque l'échec est dû à l'intervention maligne d'un tiers.

Deux autres formes nettement plus triviales sont *l'avoir dans le cul* et *s'être fait mettre*, généralement utilisées lorsqu'on s'est fait duper ou lorsqu'on a complètement raté quelque chose.

Notre *baba* ici est le sexe féminin.

La désignation de cet endroit intime par le nom d'une friandise ou d'un gâteau est quelque chose d'ancien. Au *xviii*^e siècle, dans les vaudevilles, les allusions grivoises à cette pâtisserie particulière étaient courantes.

Mais c'est à la fin du *xix*^e qu'est apparue l'expression avec ses sens actuels.

■ Une vieille baderne

Un militaire âgé et borné - Un homme usé, gâteux.

Dans la marine, au cours de la seconde moitié du *xviii*^e siècle, *baderne* désignait une tresse épaisse fabriquée à l'aide de vieux cordages, tresse qui était appliquée autour des mâts, des vergues, du cabestan..., pour les protéger de l'humidité et du frottement avec d'autres objets.

On s'en servait aussi comme paillason sur le pont des navires transportant des animaux pour protéger le bois.

C'est à partir du milieu du *xix*^e siècle que le mot, venu de l'argot des marins, a désigné péjorativement un individu bon à rien ou hors d'état de faire quoi que ce soit (« hors d'usage », comme les cordages servant à tresser une *baderne*).

D'abord utilisé chez les matelots pour désigner un vieux marin plus capable de grand-chose, il s'est généralisé dans toutes les armes, à l'intention de vieux militaires bornés.

■ La bailler belle/bonne

Chercher à tromper,
à faire croire quelque
chose de faux.

Cela fait un bail que ce *bailler-là*, sans accent circonflexe, n'a rien à voir avec le bâillement d'ennui, de sommeil ou d'empathie.

Ce verbe existe depuis le ^{xiii}e siècle avec plusieurs sens, puisqu'il a signifié aussi bien « porter » (jusqu'au ^{xiii}e), que « recevoir », « saisir », « accepter », « gouverner » ou « donner », dernière acception qui nous intéresse aujourd'hui.

L'expression, elle, date du ^{xv}e siècle. Si le *la* désigne une chose (ce qui vient d'être dit, en général), le *belle* ou *bonne* est une antiphrase ironique qui, comme le précise Alain Rey, doit faire comprendre *vous me la baillez belle*, forme d'emploi traditionnelle, comme « vous m'en donnez une qui ne me plaît pas du tout » ou, plus précisément, en accord avec le sens de l'expression, « vous me dites quelque chose que je ne peux pas croire » ou, en un peu moins mondain, « mais mon cher, cherchiez-vous à m'entuber ? ».

■ À plein badin

À toute vitesse.

Il faut avoir fréquenté le milieu de l'aviation pour comprendre l'origine de cette expression dont l'explication sera simple et courte.

C'est en 1879 que naît Raoul-Édouard Badin, officier français passé par SupAéro (promotion 1910). L'histoire ne nous dit pas si ce monsieur avait un tempérament badin, mais il avait au moins quelques neurones opérationnels, puisque, en 1914, il a inventé cet anémomètre qui, dans les avions, permet de mesurer la vitesse de l'aéronef par rapport à l'air et qui depuis s'appelle, je vous le donne en mille, un badin.

« *L'anémomètre qui permet de mesurer la vitesse de l'aéronef par rapport à l'air est un badin.* »

De là, il est facile d'imaginer que, lorsque l'aiguille du badin tutoie le taquet de blocage de droite, c'est que l'avion est « à plein badin », donc fonce à toute vitesse.

Cette expression est depuis sortie du milieu aéronautique, mais elle n'est généralement employée que par des personnes qui ont côtoyé des aviateurs.

■ Ça fait un bail !

Ça fait très longtemps !

Le *Grand Robert* nous dit : « Contrat par lequel l'une des parties, le bailleur, s'oblige à faire jouir l'autre, le locataire, d'une chose pendant un certain temps, moyennant un certain prix, le loyer, que celle-ci s'oblige de lui payer. »

C'est le *certain temps* qui nous intéresse ici.

Si les baux de logement sont de relativement courte durée, certains peuvent être très longs, comme les baux emphytéotiques qui peuvent durer entre 18 et 99 ans.

Autant dire qu'ils durent *un bail* !

C'est simplement de cette notion de durée parfois très longue que vient notre expression (qui semble dater d'après la Seconde Guerre mondiale), dans laquelle *bail* peut être parfois précédé de *sacré*, lorsqu'on veut encore amplifier l'importance du temps écoulé.

À notre époque, où on ne laisse plus de temps au temps, où tout s'accélère, on dit aussi *ça fait une paye !* Même si le temps qui s'écoule d'une paye à l'autre n'est que d'un mois, ce qui est une durée largement inférieure à celle du bail.

■ Un baiser de Judas

Une trahison, une félonie –
Un geste d'affection cachant
une intention sournoise.

Qui ne connaît pas Judas ? Pas la petite ouverture au travers d'une porte qui permet discrètement de voir qui a sonné, mais l'homme qui a trahi Jésus et l'a désigné aux soldats qui l'ont capturé.

En échange de trente pièces d'argent (les fameux « trente deniers »), il leur propose d'amener les soldats là où se trouve Jésus et de le leur désigner en l'embrassant, ce qu'il fait effectivement.

En fait, il est même dit que pour Judas, son acte était écrit d'avance, puisque non seulement Jésus lui

■ Plier bagage

Partir, décamper – S'enfuir hâtivement – Mourir.

Si, maintenant, un bagage désigne bien plus le contenant (la valise ou le sac) que le contenu, autrefois le bagage ne désignait que ce qu'on emportait avec soi lorsqu'on partait, les objets et vêtements qu'on mettait dans quelque chose destiné à les transporter, roulé derrière la selle du cheval, dans une sacoche ou dans une malle.

Alors si on imagine mal, de nos jours, plier une valise bien rigide, plier autrefois les vêtements qu'on emportait avec soi ne posait aucun problème.

Au ^{xvi}e siècle, on a commencé par dire *trousser bagage* parce que le sens initial de *trousser* était « charger », « attacher » ou « mettre en paquet ».

On comprend bien alors que le fait de *plier bagage* corresponde à un départ, d'où découle logiquement le premier sens de l'expression.

Dans le deuxième sens, l'ajout de la notion de rapidité ou de fuite n'est pas vraiment explicite, mais la signification « abandonner un lieu en hâte et sans bruit » a bien été signalée. Le dernier sens, « mourir », n'est qu'un euphémisme familier, la mort étant bien une forme de départ.

■ Convoquer le ban et l'arrière-ban

Convoquer/réunir toutes ses connaissances, ses amis, sa famille – Convoquer/réunir toutes les personnes impliquées dans une action.

À l'époque féodale, si le roi trônait au sommet, les ducs et les comtes étaient ses vassaux qui, eux-mêmes, avaient d'autres vassaux, et ainsi de suite.

Lorsque, au ^{xii}^e siècle, un seigneur faisait « crier le ban » (*ban* voulant dire « proclamation ») pour enjoindre à tous les nobles qui lui devaient obéissance de prendre les armes et de se regrouper avec lui, il convoquait alors le *ban* (ainsi nommé par métonymie entre la convocation/proclamation et les personnes convoquées), c'est-à-dire les vassaux directs, et l'*arrière-ban* (les vassaux des vassaux, ou les arrière-vassaux).

Le mot *arrière-ban* viendrait d'une déformation du francique *hariban* (la convocation à l'armée des hommes libres en état de porter les armes) qui aurait ensuite été altéré.

Au milieu du ^{xix}^e siècle, l'expression a pris le sens figuré de « s'adresser à tous ceux dont on peut espérer du secours » (Littré). De nos jours, les convocations guerrières ou les appels au secours généralisés n'étant plus tellement d'actualité, l'usage de l'expression s'applique plus aujourd'hui à la réunion d'un cercle le plus large possible de ses connaissances ou à la convocation de toutes les personnes liées de près ou de loin à une action ou un projet particulier.

aurait dit avant : « Va, fais ce que tu as à faire », mais, juste avant l'em-brassade, il lui aurait également dit : « Judas, c'est par un baiser que tu livres le Fils de l'homme ! »

La suite de l'histoire est connue : Jésus est capturé, condamné et crucifié. Pris de remords, Judas rapporte l'argent à ses commanditaires qui le refusent, le jette puis se pend.

C'est depuis cette triste histoire qu'un judas est un traître et qu'un baiser de Judas est une trahison.

■ Rire/Rigoler/Se marrer comme une baleine

Rire très fort, sans retenue, à gorge déployée.

En l'absence de toute étude scientifique avancée sur le rire de la baleine, pourquoi cette expression qui date de la fin du ^{xix}^e siècle ?

Quand quelqu'un rit comme une baleine, il le fait en ouvrant très grand la bouche.

Or, à quelle bouche immense pourrait faire penser celle de cette personne qui se marre comme un bos-su ? Certainement pas à celle d'une petite bestiole comme une mite, un termitier ou un bernard-l'ermite. Non, ceux qui ont imaginé cette expression ont (logiquement ?) pensé à la gueule béante du plus grand de nos mammifères, la baleine, cétacé

pouvant atteindre 30 mètres de long, avec une bouche de taille proportionnelle, et dont les fanons, lorsque sa bouche est ouverte, peuvent, avec un peu d'imagination, faire penser aux dents d'un homme visibles sur un grand sourire.

■ La balle est dans votre camp !

Pour faire avancer les choses, c'est à vous d'intervenir maintenant.

Il y a longtemps que la balle est, au figuré, un mot désignant la parole, une action ou une occasion. En effet, ce mot se retrouve avec cette acception dans plusieurs expressions comme *renvoyer la balle* ou *rattraper la balle*, par exemple.

Car dans beaucoup de jeux où on utilise une balle, le but est de l'envoyer dans le camp de l'adversaire, à charge pour lui de nous la renvoyer, tout comme dans un dialogue chacun prend *la balle* à son tour.

Notre expression est une autre forme, moderne et usuelle, de celle du ^{xvii}^e siècle qui était à *vous la balle*, avec le sens de « à vous de parler ». On y retrouve bien le contexte du jeu où l'on vient d'envoyer la balle (on vient de parler) à l'interlocuteur et où il doit nous la renvoyer (nous reprendre).

Son sens initial s'est étendu au-delà de la simple parole, puisqu'elle peut aussi inciter à agir.

■ Ouvrir/Fermer le ban

Produire un roulement de tambour ou une sonnerie de clairon qui marque le commencement ou la fin d'une proclamation, d'une cérémonie... – Ouvrir ou clore une manifestation comme un séminaire, un salon ou une exposition – Être le premier à déclencher une série d'actions.

À l'origine, *ban* (mot qui date du ^{xii}^e siècle) désigne une proclamation ou une publication officielle ou publique, comme dans *les bans du mariage* qu'il faut publier avant de passer à l'acte. Par extension, et surtout dans le milieu militaire, *ban* désigne ce morceau musical au tambour ou au clairon qui marque le début et la fin d'une proclamation ou d'une cérémonie. C'est ce même morceau musical qui, dans les campagnes, et depuis le Moyen Âge, était destiné à provoquer un attroupement autour de celui qui allait faire une annonce publique.

Cette expression s'utilise aussi de nos jours pour ce qui ouvre ou ferme



une manifestation (un discours, une démonstration – cas d'un meeting aérien, par exemple –, une projection – cas d'un festival cinématographique –, etc.).

Enfin, lorsqu'une série d'actions est menée par plusieurs personnes (une suite de buts dans un match sportif, les signatures d'une pétition...), on dit souvent de la première qu'elle ouvre le *ban*.

■ Un baroud d'honneur

Un combat désespéré, perdu d'avance, livré pour sauver l'honneur.

Baroud est un mot qui vient du chleuh, dialecte berbère du sud du Maroc où *barud* signifiait « poudre explosive ».

Passé dans l'argot militaire dès 1924, il désigne un combat, une bataille.

De nos jours, le combat n'est plus forcément militaire (il peut être politique, par exemple), mais le *baroud d'honneur*, c'est bien celui qu'on sait perdu d'avance, qu'on livre toutefois par principe, pour défendre une cause à laquelle on croit fermement.

■ Avoir barre sur quelqu'un

Prendre l'avantage sur quelqu'un, dominer un adversaire.

Cette expression qui date du ^{xvi}^e siècle vient du jeu des barres, jeu très ancien, puisque, à l'époque de Platon, les Grecs jouaient déjà à l'ostrakinda, aux règles très proches. Au Moyen Âge, le jeu de barres se pratiquait après dîner, comme moyen de digestion, et même Napoléon se délassait en jouant aux barres.

À ce jeu, un joueur avait barre sur un autre lorsqu'il suffisait, sous certaines conditions, qu'il le touche pour le faire prisonnier.

Cette expression devrait normalement s'écrire « avoir barres sur quelqu'un », mais c'est la forme au singulier qui est la plus couramment utilisée.

■ Une république bananière

État, gouvernement corrompu, où le réel pouvoir est aux mains de firmes multinationales et de puissances étrangères.

Ceux qui ont vu les *Guignols de l'Info* sur Canal + ® connaissent bien la World Company, celle qui veut dominer le monde en y exploitant aussi bien les hommes que les richesses.

Eh bien là, nous avons un exemple type d'une World Company en pleine action. Elle s'appelait la United Fruit Company (devenue depuis la Chiquita Brands International, ce « Chiquita » que vous voyez sur les étiquettes de certaines bananes vendues chez nous).

Pendant cinquante ans, elle a financé et manipulé la majorité des dictatures d'Amérique latine (dans des pays producteurs de bananes), pour le compte des États-Unis, et elle a tenté de tuer dans l'œuf toutes les réformes tentant de redistribuer les terres aux paysans pauvres pour pouvoir continuer à exploiter librement les plantations de bananes et sous-payer les ouvriers qui y travaillaient.

C'est de cet exemple représentatif de la corruption à grande échelle de gouvernements par des intérêts privés qu'est née notre expression.

■ Être mal barré

Être mal engagée (à propos d'une action ou d'une affaire) – Aller à l'échec, au-devant de gros ennuis (à propos d'une personne).

Il fait nuit. Vous êtes à bord d'un petit bateau pris dans la tempête, à proximité immédiate de la côte rocheuse battue par les vagues. Le drame commence. Votre compagnon d'infortune, le propriétaire et pilote de votre coquille de noix, tombe dans l'eau glaciale et coule immédiatement.

Vous restez seul à bord en n'ayant aucune expérience de la conduite de ce machin qui flotte encore (pour l'instant !), mais qui est si fortement ballotté par de méchantes houles que vous vous demandez s'il ne va pas se retourner d'un instant à l'autre, avant même que vous ne vous fracassiez sur les rochers.

N'écoutez que votre instinct de survie, vous prenez la barre et tentez de mener votre embarcation dans la passe qui mène à la crique abritée que vous avez aperçue à la lueur d'un éclair.

Considérant que, barrer un navire, c'est « en tenir la barre » pour le

diriger, il apparaît évident que si, dans une telle situation, vous pilotez ou barrez mal votre bateau, vous « êtes mal barré » !

Vous en faut-il vraiment plus pour comprendre l'origine de cette expression, métaphore argotique qui vient incontestablement de la marine (et ce, depuis le milieu du ^{xx}^e siècle) ?

■ Lâcher les baskets/ la grappe

Arrêter d'importuner. Laisser tranquille.

On sait que coller aux basques de quelqu'un, c'est le suivre de très près, ne pas le lâcher d'une semelle, la plupart du temps au point de l'importuner parfois fortement.

Mais, les temps ont passé et les basques ont disparu. En revanche, les importuns se manifestent toujours.

C'est depuis les années 1970 que, dans la langue populaire, *coller aux basques* a assez logiquement été remplacé par *coller aux baskets*, de même sonorité, mais se rapportant à des éléments d'habillement portés de nos jours.

Or, lorsque quelqu'un nous importune, nous « colle » de trop près,

comme s'il était féroce­ment agrippé à nos baskets, quoi de plus naturel, quand on veut s'en débarrasser, que de lui dire : « Lâche-moi les baskets ! » Maintenant, pourquoi lâche-t-on aussi la « grappe » avec le même sens de l'expression ?

En y regardant de près, mais à condition d'avoir la vue un peu trouble, on peut facilement assimiler le service trois-pièces, ce que l'homme a entre les jambes, à un magnifique cep sous lequel est accrochée une superbe grappe.

C'est bien de ce *grappe* argotique qu'il s'agit ici, avec un probable jeu de mots sur *grappin*, évoquant cet objet qui fait que l'emmerdeur reste collé à vous, ne vous lâche plus.

■ Coller aux basques

Suivre quelqu'un de très près, ne pas le lâcher d'une semelle.

Cette expression date du XVIII^e siècle, époque où les *basques* étaient des morceaux d'étoffe en partie basse d'un pourpoint et qui descendaient en dessous de la taille.

Bien entendu, la métaphore indique bien que celui qui « collait aux basques » de quelqu'un le suivait de très près.

Comme quoi une expression peut survivre dans le langage bien après la disparition des éléments ayant provoqué sa naissance et son sens véritable ne plus être compris par la majorité des gens.

■ Bassiner quelqu'un

Importuner quelqu'un.

Il y a longtemps que la bouillotte a remplacé l'ancienne bassinoire pour réchauffer un lit glacial.

C'est pourtant bien ce récipient qui a donné naissance au milieu du XIX^e siècle à notre expression et ce, pour deux raisons, selon Lorédan Larchey.

La première vient de la bassinoire qu'on chauffe et qui est comparée à l'esprit qui s'échauffe lorsqu'un importun devient vraiment difficile à supporter. Mais la plus réaliste vient du charivari traditionnellement fait sous les fenêtres des jeunes mariés – bruit fortement dérangeant pour les personnes non concernées – et fait entre autres avec des récipients de cuisine, dont la bassinoire.

Ce lien est d'autant plus justifié qu'au début du XV^e siècle le verbe *baciner* voulait dire « frapper sur un bassin de cuivre pour faire une annonce » (comme les roulements de tambour des anciens gardes champêtres) et que ce verbe a finalement simplement signifié « tambouriner ».

Ce serait ensuite une confusion entre ce *baciner* et la *bassinoire* qui, au XIX^e siècle, aurait donné l'orthographe de notre expression.

■ Cracher au bassinet

Payer, donner de l'argent (en général à contrecœur).

Ce n'est qu'au XIX^e siècle que notre expression est apparue. Mais elle a été précédée de *cracher au bassin* dès le XVI^e. À cette époque, et depuis le XIV^e, le bassin était entre autres, au cours des cérémonies religieuses, le récipient à aumône.

Mais pourquoi *cracher*, me direz-vous ?

Au XIX^e, Pierre-Marie Quitard a supposé que ce n'était qu'une image liée au fait que celui qui « crache au bassinet » a autant de mal à sortir l'argent de sa bourse que le catarrheux à expectorer ses mucosités. Mais Alain Rey, pas d'accord, indique que, depuis le XV^e siècle, les verbes liés aux expectorations avaient aussi le sens figuré de « parler » ou « émettre ». Et il ajoute « or, par l'intermédiaire de la parole ou selon une symbolique plus profonde, ce qui sort du corps de l'homme est assimilé à l'or, à la richesse. *Cracher* serait donc métaphoriquement "émettre, donner de l'argent" ».

■ Savoir où le bât blesse

Connaître les peines cachées, les ennuis secrets de quelqu'un.

Le bât, sur une bête de somme est, selon le *Grand Robert*, un « dispositif, généralement en bois, que l'on place sur le dos des bêtes de somme pour le transport de leur charge ».

Les gens du XV^e siècle, ceux qui ont fait et vu naître cette expression, n'étaient pas plus des ânes bâtés que nous. Ils s'étaient bien rendu compte que le bât, s'il est mal placé ou si la charge est trop importante, laisse des blessures à l'animal, qui sont généralement cachées car elles ne deviennent visibles qu'une fois que le dispositif est enlevé, et qui peuvent rendre la bête mélancolique ou irritable, exactement comme l'est l'homme qui a des peines ou des ennuis secrets.

Notre expression est donc une simple métaphore sur les blessures de l'âme d'un individu.

■ En bataille

En désordre.

Le bicorne, couvre-chef ayant deux extrémités ressemblant à des cornes, pouvait se porter de deux manières : les cornes vers l'avant et l'arrière, port qu'on disait *en colonne*, ou bien les cornes au-dessus des épaules, port qu'on disait *en bataille*.

Pourquoi cette seconde appellation, me direz-vous ? Eh bien, il semblerait que ce soit par comparaison avec le fait que les troupes se mettaient en bataille lorsqu'elles se positionnaient en largeur face à l'ennemi au moment de se battre, alors qu'elles venaient de l'ordre en colonne (comme le bicorne) ou en carré.

Tout cela est bel et bon, me direz-vous derechef, mais quel rapport avec le désordre de notre expression ?

Eh bien, il semble que le fait que le chapeau ne soit pas mis dans le bon sens a fini par faire utiliser en



bataille pour désigner tout chapeau placé « de travers » ou de manière négligente sur la tête.

De là, le *de travers*, symbole de désordre, a donné le sens actuel de notre expression.

■ C'est bath !

C'est beau (ou bon, joli, bien, remarquable, agréable...)

Cette expression date du ^{xix}^e siècle. *Bath* (ou *bat*) est un adjectif venu de l'argot, mais dont l'origine est discutée.

Il viendrait soit de l'argot *batif* qui voulait dire « joli » ou « neuf », et utilisé par Vidocq, soit de la station balnéaire britannique Bath, très prisée des gens de la haute société anglaise au ^{xviii}^e siècle.

Il n'y a encore pas si longtemps, on disait de quelqu'un qu'il (ou elle) était *bath au pieu* ou *bath au plumard* lorsqu'on voulait désigner une personne dont on dirait maintenant que c'est *un bon coup*.

■ Mener une vie de bâton de chaise

Avoir une vie désordonnée, agitée, une vie de plaisirs et de débauche.

Il faut remonter dans le temps, à l'époque des chaises à porteurs comportant deux grands bâtons latéraux servant à porter la chaise et son contenu humain.

Après, comme les avis divergent sur l'origine de l'expression, je vous propose ici les deux plus usuelles.

Alain Rey explique que les bâtons étaient constamment manipulés, soulevés, posés, tirés pour dégager la porte de la chaise, remis en place...

Ils avaient donc une existence très peu reposante, ce qui serait à l'origine de l'expression dans laquelle l'idée d'« activité excessive » a peu à peu fait place à l'idée de « vie désordonnée ».

La seconde est liée à la vie que menaient les porteurs, toujours en

déplacement puis à attendre le retour du propriétaire de la chaise, de préférence dans les lieux de débauche (tripots, bordels...) dans lesquels ils transportaient leurs bâtons avec eux pour ne pas se les faire voler, la vie des bâtons étant alors assimilée à celle des porteurs.

■ La bave du crapaud n'atteint pas la blanche colombe

La calomnie la plus vile ne peut ternir une réputation sans tache.

Ce proverbe s'emploie généralement par ironie pour rejeter une calomnie ou une insulte par le mépris. Comment voulez-vous que la bave du crapaud, symbole du vice et de la laideur, puisse atteindre la blanche colombe (même si toutes les colombes ne sont pas blanches), symbole de la pureté et de la beauté puisque, même s'il est capable de sauter, jamais l'horrible animal ne pourra s'approcher suffisamment de l'oiseau pour l'atteindre de ses postillons verts et gluants ?

Depuis 1840, *bave du crapaud* est une métaphore désignant des propos médisants. Autrement dit, de tels propos ne peuvent atteindre celui qui n'a rien à se reprocher (la colombe).

Cela dit, de nos jours, il n'est pas certain que ce proverbe soit toujours vérifié. En effet, les rumeurs calomnieuses peuvent quand même faire beaucoup de mal et tout de même ternir la réputation du plus pur des individus, dans la mesure où il ne dispose pas d'assez de preuves pour se disculper aux yeux de tous ceux qui considèrent qu'il n'y a pas de fumée sans feu.

■ Jouer/Faire la belle

Jouer la manche supplémentaire qui permet de désigner le vainqueur d'une partie lorsqu'il y a égalité.

Si, à l'issue d'une partie de pétanque ou de belote, chaque camp a remporté une manche, il faut donc jouer une manche supplémentaire, la belle. Mais pourquoi est-elle si belle ? Deux réponses sont proposées.

■ ■ ■

■ Tailler une bavette

Bavarder.

Cette expression date de la seconde moitié du ^{xvi}^e siècle. Elle est issue d'un mélange entre deux choses.

Aux ^{xv}^e et ^{xvi}^e siècles, le mot *bave*, d'où vient *bavette*, désigne d'abord le babil des petits enfants avant de s'étendre au bavardage des adultes. Ce n'est que plus tard que l'autre sens, celui de « salive », pourtant également connu à l'époque, viendra supplanter complètement celui de paroles, souvent futiles. Cependant, les deux sens étaient bien liés, puisqu'il arrive fréquemment à celui qui parle d'asperger de gouttes de salive son heureux interlocuteur.

Parallèlement, depuis le ^{xiii}^e siècle, on disait *tailler bien la parole à quelqu'un* pour dire « parler à quelqu'un avec éloquence », comme si une parole éloquente était une parole « taillée », sculptée avec art.

C'est de ces deux choses qu'est née l'expression *tailler des bavettes* (notez le pluriel), expression plutôt péjorative, probablement avec une certaine ironie, puisque cette fois, *taille* évoquait le débit des futilités, le « caquetage », activité nécessitant certainement beaucoup moins de savoir-faire que la vraie « taille » d'une belle parole.

C'est ensuite au début du ^{xix}^e siècle que, du pluriel, on passe au singulier et que, progressivement, le sens péjoratif s'atténue.

■ Jeter le bébé avec l'eau du bain

Perdre de vue l'essentiel - Se débarrasser d'une chose pourtant importante dans le but d'éliminer en même temps les ennuis ou contraintes qu'elle implique.

Cette expression est une traduction littérale relativement récente (milieu du ^{xx}^e siècle) de l'anglais *to throw the baby out with the bath water*.

Mais en réalité, les Anglais l'ont eux-mêmes empruntée à l'allemand.

Ce n'est qu'à la fin du ^{xix}^e siècle qu'un historien anglais germanophile, Thomas Carlyle, l'utilise dans un de ses écrits après en avoir souvent entendu la version allemande.

De là, elle se répand chez nos amis d'outre-Manche avant d'être transposée chez nous.

On peut maintenant se demander ce qui a amené les Allemands à imaginer cette expression imagée. Certains font le rapprochement avec les pratiques hygiéniques d'autrefois qui voulaient que toute la famille passe dans le même bain, le père d'abord, puis les autres hommes de la maison, puis les femmes, les enfants et enfin les bébés en dernier. Autant dire qu'à la fin, l'eau était tout sauf limpide et qu'il était donc facile d'oublier que bébé y pataugeait.

Si l'origine est bien là, alors elle est construite sur une plaisanterie, car il va de soi que bébé ne pouvait être abandonné comme ça dans la baignoire dans laquelle il se serait noyé.

Le second sens indiqué, apparu plus tard au cours du ^{xx}^e siècle, change l'image initiale. Cette fois, on n'hésite pas à jeter le bébé volontairement. Tant pis s'il patauge dans la baignoire, à partir du moment où l'on préfère se débarrasser vite fait de l'eau maintenant considérée comme encombrante sans perdre le temps nécessaire à en ôter le bébé.

Pour la première, qui est probablement la bonne, il faut se rattacher à l'expression *avoir la partie belle* qui est prononcée lorsque quelqu'un a eu la tâche facilitée pour obtenir ce qu'il voulait, ou lorsqu'il est dans une position lui permettant un succès facile.

Si on décide de jouer la partie impaire qui permet d'assurer la victoire à l'un ou l'autre camp, celui qui gagne aura eu « la partie belle ».

L'expression en serait donc une ellipse.

La seconde explication nous fait remonter aux tournois du Moyen Âge, ou plutôt aux joutes qui succèdent aux tournois violents et auxquelles participent les chevaliers de l'époque.

Les femmes y occupent une place importante puisque les chevaliers arborent les couleurs d'une dame sous la forme d'une manche délacée de sa robe.

Celui qui combat bravement emporte la deuxième manche.

À la victoire d'après, il gagne la gentille dame (la belle) qui le récompense d'un baiser.

C'est donc peut-être bien pour cela qu'on joue maintenant une manche, puis une deuxième manche, puis la belle.

■ Se défendre bec et ongles

Se défendre de façon énergique, avec tous les moyens à sa disposition.

En latin, on disait *unguibus et rostro*, qui voulait dire « à griffes et bec » ou « par les griffes et le bec », locution qui sert d'ailleurs de devise à la ville de Valence, dans la Drôme, et qu'on trouve sur son blason.

L'origine et la compréhension de cette expression sont toutes simples : lorsqu'un oiseau doit se défendre, il le fait avec les moyens à sa disposition, son bec et ses griffes (ou ongles).

Elle a d'abord été utilisée avec le verbe *avoir* en signifiant « être de taille à se défendre » ou également « répondre vivement à une attaque », mais cette forme a maintenant été oubliée, alors que l'actuelle reste très vivace.

■ Tomber sur un bec

Tomber sur une difficulté ou un obstacle imprévu, sur une fin de non-recevoir.

Il fut un temps où l'éclairage municipal était assuré par des lampadaires

qu'on appelait des *becs de gaz*, terme qui venait du fait que l'énergie qui leur permettait de produire de la lumière n'était pas l'électricité, mais le gaz.

D'accord pour le *gaz*, me direz-vous, mais pourquoi le *bec* ? Nous allons donc nous tourner vers le *Dictionnaire de l'Académie française* de 1835 qui nous donne la définition suivante pour *bec de gaz* :

« Espèce de robinet en forme de bec de lampe, par lequel on donne issue au gaz distribué dans les conduits, lorsqu'on veut l'allumer pour qu'il éclaire. »

Donc, par métonymie, le lampadaire a pris le nom du robinet qui permettait son allumage ou son extinction.

Il fut un temps également (et celui-là dure encore) où les lampadaires avaient la fâcheuse habitude de venir brutalement et de manière plutôt inattendue à la rencontre des gens distraits ou des ivrognes.

C'est simplement de cette époque où des individus pouvaient malencontreusement se cogner contre l'obstacle qu'était un bec de gaz que nous vient notre expression dont la version originale était *tomber sur un bec de gaz*.

■ Avoir le béguin

Être amoureux.

L'histoire de cette expression commence au ^{xii}^e siècle, à Liège, dans le premier couvent de béguines, sœurs de l'ordre de Saint-François, appelées ainsi, paraît-il, parce que le fondateur du couvent s'appelait Lambert le Bègue. Ces religieuses portaient une coiffure faite d'une toile fine qui s'appelait *béguin*.

De coiffe de bonne sœur, le béguin est devenu une coiffe de femme et d'enfant. Parallèlement, *être coiffé (de quelqu'un)* était une expression qui voulait dire « être à la merci » de cette personne, mais au sens d'être impuissant ou d'être aveuglé par elle. Par croisement avec l'expression citée, il n'en a pas fallu beaucoup plus pour qu'on dise d'une femme qu'elle s'est « embéguinée », c'est-à-dire qu'elle est tombée amoureuse.

Car si, dans son sens initial, *s'embéguiner*, c'était se coiffer d'un béguin, au figuré, il voulait aussi dire « devenir amoureux » avec la connotation excessive ou ridicule que cela peut avoir dans certains cas.

Au ^{xvi}^e siècle, également et selon Gaston Esnault, *avoir le béguin à l'envers* voulait dire « avoir la tête troublée ». Ce qui se comprend bien, puisque celle qui mettait son béguin dans le mauvais sens devait penser à tout autre chose.

■ Un travail de bénédictin

Un travail intellectuel de longue haleine - Un travail qui demande beaucoup de patience et d'application.

Saint Benoît de Nursie, né à la fin du ^v^e siècle, est le fondateur de l'ordre des moines bénédictins, vers 529.

Il est célèbre, entre autres, pour avoir défini la Règle de saint Benoît, ensemble de règles de vie d'une communauté monastique, principes adoptés par de très nombreux monastères en Occident.

Mais au fil des siècles, les bénédictins vont avoir plusieurs interprétations de ces règles, ce qui conduira à la création de plusieurs ordres (Cîteaux, Cluny...), chacun insistant sur telle ou telle activité (travail manuel, liturgie...).

Parmi ces ordres, il y eut la congrégation de saint Maur, créée au ^{xvii}^e siècle, qui, elle, mettait en avant le travail intellectuel. Très érudits, et avec une formation humaniste, les moines de cette congrégation participaient à des travaux littéraires collectifs de très longue haleine (236 volumes pour le *Trésor généalogique* ou 50 volumes pour une géographie de la Gaule et de la France, par exemple).

C'est de l'ampleur dans le temps de ces travaux qui nécessitaient une très grande patience qu'est née notre expression.

■ Le benjamin (de la famille, de l'équipe...)

La personne la plus jeune (d'un groupe).

Si *Benjamin* est un prénom assez courant, on est en droit de se demander comment ce prénom a pu devenir un mot désignant la personne la plus jeune d'un groupe, par opposition au doyen.

D'abord, il faut savoir que si, aujourd'hui, c'est bien une personne d'un âge quelconque qui peut être le benjamin, c'est par extension du sens « enfant le plus jeune » en usage auparavant, mais toujours actuel parallèlement à son sens étendu. Et, en remontant encore plus loin dans le temps, au ^{xviii}^e siècle, lorsque le mot apparaît, *benjamin* désignait avant tout l'enfant préféré de ses parents.

Pourquoi cela ?

■■■

■ C'est la Bérézina

C'est une défaite cuisante, une déroute complète - C'est une situation extrêmement désagréable.

Nous sommes en 1812. Napoléon emmène quelques centaines de milliers d'hommes envahir la Russie, mais l'Empereur n'a toutefois pas prévu la politique de terre brûlée que les Russes vont appliquer, empêchant ainsi les hommes et les animaux de se ravitailler suffisamment alors que le froid devient pénétrant. Avant que la troupe entière ne meure de faim, l'Empereur décide la retraite. Les autres routes étant bloquées, elle se fait par le même chemin qu'à l'aller, *via* des terres déjà ravagées.

Ils arrivent devant la Bérézina, rivière de Biélorussie large d'une centaine de mètres et profonde de deux à trois mètres qu'il n'est pas question de traverser à la nage.

Travaillant dans des conditions insupportables, les pontonniers du général Éblé vont réaliser deux ponts alors que la température tombe à moins trente degrés et que l'eau charrie des gros blocs de glace.

Des soixante-dix mille hommes qui sont face à la rivière, seuls quarante mille vont pouvoir la franchir, les ponts étant ensuite détruits pour empêcher l'ennemi de les emprunter, alors qu'il reste de l'autre côté des quantités de soldats retardataires.

C'est de cette déroute historique que vient notre expression, symbole d'échec complet ou de situation tragique insurmontable.



La traversée de la Bérézina, January Suchodolski (1797-1875).

Eh bien, il nous faut nous pencher sur la Bible pour tout comprendre. En effet, la Genèse nous apprend que, dans le pays de Canaan, Jacob a eu douze fils, dont le dernier se nommait Benjamin. Lorsque Jacob apprend qu'il peut acheter du blé en Égypte, il y envoie ses fils, sauf Benjamin, de crainte qu'il ne lui arrive quelque malheur.

■ La réponse du berger à la bergère

La réponse qui clôt la discussion, sans possibilité d'y revenir. Le dernier mot – Une manière de rendre à quelqu'un la pareille.

Cette expression, dans son premier sens, vient du ^{xvii}^e siècle et du suivant, une époque où les pastorales étaient revenues à la mode : il y est fréquemment question de bergers et de bergères qui, bien entendu, ont autant d'histoires d'amour que de querelles.

Et c'est pour cela qu'à la même époque les termes *berger* et *bergère* ont pris respectivement le sens figuré de « amant » et « amante ». C'est probablement des pastorales d'Honorat de Bueil, marquis de Racan, intitulées *Les Bergeries*, qu'est née l'expression. En effet, dans de nombreux dialogues entre le berger et la bergère, c'est le premier qui a le dernier mot.

Le second sens de cette expression est contemporain (^{xx}^e siècle). Il reprend l'expression originale, un peu oubliée, et se base sur le sens propre des mots *berger* et *bergère*. En effet, c'est le fait de faire le même métier, d'avoir les mêmes connaissances, qui fait que l'un est capable de faire à l'autre ou pour l'autre ce qu'il lui a fait, de lui rendre la monnaie de sa pièce.

Mais le fait de rendre la pareille à l'autre, c'est aussi parfois vouloir avoir le dernier mot, ce qui rejoint le premier sens.

■ Vouloir le beurre et l'argent du beurre

Tout vouloir, sans contrepartie – Vouloir gagner sur tous les plans.

L'usage de cette expression nous vient au moins de la fin du ^{xix}^e siècle. Le bon sens paysan veut qu'on ne puisse pas, honnêtement, vendre le beurre qu'on vient de fabriquer, en garder l'argent, mais garder aussi le beurre, histoire de pouvoir le revendre encore et encore.

Vouloir toujours tout garder à soi, vouloir tout gagner sans rien laisser aux autres, c'est vouloir le beurre et l'argent du beurre.

Mais même si on réussit temporairement et honnêtement à garder le beurre et l'argent du beurre, il ne faut jamais perdre de vue que le beurre, comme l'argent, peut fondre très facilement et rapidement.

De cette expression, il existe quelques variantes où l'on trouve également citée la crémère supposée avoir fabriqué le beurre. Parmi celles-ci on a la triviale *vouloir le beurre, l'argent du beurre et le cul de la crémère*.

■ Avoir la berlue

Avoir une vision déformée (de quelque chose).
Avoir des illusions.

L'étymologie du mot *berlue* est discutée. Mais il est possible qu'il vienne, au ^{xiii}^e siècle, du verbe *belluer* qui voulait dire « éblouir », mais également « tromper » ou « duper ».

Son premier usage s'appliquait à un discours trompeur, une fable.

Tombé ensuite dans l'oubli, il réapparaît au ^{xvi}^e siècle pour désigner en médecine un défaut de la vue qui fait percevoir des objets imaginaires ou qui déforme la réalité.

C'est de cette acception, et du sens figuré « impression visuelle trompeuse », qu'est assez logiquement apparue notre expression au ^{xvii}^e siècle, sans qu'on puisse en être éberlué.

« Le mot berlue désigne en médecine un défaut de la vue qui fait percevoir des objets imaginaires ou qui déforme la réalité. »

■ Mettre du beurre dans les épinards

Améliorer ses conditions de vie, gagner plus d'argent.

La métaphore contenue dans cette expression est parfaitement compréhensible : pour améliorer le goût de ses épinards (ses conditions de vie), mieux vaut y ajouter une bonne dose de beurre (d'argent).

Jean-Louis Flandrin a fouiné dans les recettes de cuisine publiées depuis le Moyen Âge pour y découvrir des choses intéressantes sur l'usage du beurre au fil du temps.

Au Moyen Âge, le beurre était bien plus utilisé par les pauvres que par les riches. Il était d'un usage plutôt rare dans les livres de cuisine des ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècles qui évoquent la cuisine des classes aisées ; mais la prédilection pour le beurre augmente aux ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles, et il devient un symbole de distinction sociale aux ^{xix}^e et ^{xx}^e siècles.

Flandrin constate également que l'essor du beurre en France coïncide avec le statut que lui accorde l'Église. Étant un produit d'origine animale, jusqu'au ^{xv}^e siècle le beurre était interdit au moment du carême. En raison de la multiplication de dispenses dès la fin du ^{xv}^e siècle, au cours du ^{xvi}^e on commence à utiliser du beurre dans les plats de légumes et de poissons (qui étaient autorisés en carême), alors qu'au Moyen Âge il était utilisé presque exclusivement avec les œufs, les pâtes alimentaires et les pâtisseries.

■ Compter pour du beurre

N'être pas pris en considération, être méprisé. N'avoir aucune importance.

Bizarrement, le beurre est souvent associé à une image d'abondance ou de richesse : *faire son beurre* (pour « faire beaucoup d'argent ») ou encore *mettre du beurre dans les épinards*.

Pourtant, il existait autrefois une locution adjective *de beurre* qui caractérisait quelque chose sans valeur et qui est probablement à l'origine de cette expression.

Si l'on fait des recherches sur l'histoire du beurre, on s'aperçoit que, pendant longtemps, c'était une graisse destinée aux pauvres, car facile à produire tout au long de l'année.

Ce n'est qu'à partir du ^{xviii}e siècle que le beurre devient un produit de luxe et commence à être sérieusement utilisé dans les recettes de cuisine des gens de la haute société.

C'est probablement de la « première » vie du beurre, celle où il était mal considéré, que vient la connotation négative qu'on trouve dans notre expression. À moins que ce ne soit simplement pour son côté très mou et fusible qui fait qu'on ne peut pas en faire grand-chose de très utile en dehors de la cuisine.

■ Chercher la petite bête

Ne se préoccuper que de détails insignifiants. S'efforcer de trouver un défaut quel qu'il soit pour pouvoir critiquer.

Tout homme qui s'est déjà cherché des morpions sait à quel point il faut être précis, méticuleux pour réussir à localiser tous ces tout petits indésirables, ces « petites bêtes ».

Le premier sens de l'expression est aisément compréhensible.

Le second vient de l'aspect indésirable de ces petites bêtes qu'on peut assimiler à des défauts à la recherche desquels on doit impérativement se lancer pour corriger la chose.

La première attestation de cette expression se trouve chez Barbey d'Aureville en 1874.

■ Beurré (comme un p'tit Lu)

(Complètement) soûl.

L'adjectif *beurré* pour « ivre » est un mot d'argot qui est une simple déformation de *bourré* liée à l'image du beurre, la personne soûle étant molle ou parlant « gras ».

Mais pourquoi dit-on *bourré* pour quelqu'un qui est soûl ?

La métaphore semble assez claire, puisqu'il suffit d'imaginer un contenant rempli à son maximum, « bourré » par son contenu, comme peut l'être le bonhomme qui a absorbé des quantités de boissons.

Si cette expression date du début du ^{xx}e siècle, on peut tout de même noter que, dans l'argot des imprimeurs, et dès le début du ^{xix}e siècle, une page « beurrée » était une page surchargée, imbibée d'encre noire, tout comme celui qui est beurré est imbibé d'alcool.

Reste à expliquer le *p'tit Lu*.

Certains connaissent bien les biscuits appelés des « petits-beurre » fabriqués depuis le milieu du ^{xix}e siècle par la société Lefèvre-Utile (« LU » en abrégé). Ces biscuits sont fabriqués entre autres avec du beurre, comme leur nom l'indique ; ils pouvaient donc être vus comme « bourrés » de beurre. De là le rapprochement sous forme de plaisanterie avec le terme *beurré* issu de *bourré*.

■ Connaître bibliquement

Avoir des relations sexuelles.

Comment un verbe banal comme *connaître* peut-il produire un tel sens ? Il se trouve que dans la Bible, dans le livre de la Genèse au chapitre 4, pour

être un peu plus précis, on trouve une phrase qui, traduite en bon français, s'écrit généralement comme suit : « Adam connut Ève, sa femme ; elle conçut, et enfanta Caïn et elle dit : J'ai formé un homme avec l'aide de l'Éternel. »

Là, le doute n'est pas permis : *connaître* est bien un euphémisme pour « forniquer avec ».

Ce qui suffit à expliquer le sens de notre expression. Et à confirmer que l'hésitation à appeler un chat un chat existe depuis bien longtemps.

■ Se faire de la bile

Se faire du souci.

La bile est ce liquide visqueux et amer sécrété par le foie, qui participe à la digestion et s'écoule depuis la vésicule biliaire vers le duodénum par le canal cholédoque.

La théorie antique des quatre humeurs, formalisée en grec par Hippocrate, nous apprend que la bile noire correspond à la mélancolie, la tristesse, le souci, alors que la bile jaune était associée à la colère.

C'est donc cette « bile noire », prétendument sécrétée par la rate, qui était supposée être la cause de nos soucis.

Bien que la théorie des humeurs ait finalement été abandonnée au cours du ^{xviii}e siècle, il nous en est resté cette expression et ce sens figuré de *bile*, à rapprocher du mauvais sang.

■ Passer sur le billard

Passer sur une table d'opération, subir une intervention chirurgicale.

À l'origine, dès la fin du ^{xiv}e, le billard désignait le bâton qui servait à jouer aux jeux de billes et de boules. Par métonymie, au ^{xvii}e, le mot a désigné la table sur laquelle se pratiquaient certaines formes de ces jeux, table rectangulaire et plate qui, en argot, a fait ensuite désigner aussi par *billard* des terrains plats ou des routes bien planes.

C'est cette dernière acception qui a fait que, pendant la Première Guerre mondiale, selon Gaston Esnault, *monter sur le billard*, voulait dire « sortir de sa tranchée » pour aller sur le terrain (plat) du combat, terrain où l'on risquait tout autant la mort que sur cette table aussi rectangulaire et plate qu'un billard sur laquelle le soldat se faisait opérer. Voilà pour une première probable origine.

Mais Claude Duneton en propose une autre. En effet, *billard* a aussi désigné le lit sur lequel on fait l'amour, ce qui est évident pour un esprit salace, puisque sur un billard il y a également une queue et des boules. Et si on y fait l'amour, le billard est donc un lieu où l'on jouit. Il n'en aurait pas fallu beaucoup plus à des plaisantins spécialistes de l'antiphrase pour désigner également par *billard* la table d'opération où, vu les techniques rudimentaires d'anesthésie de l'époque, la « jouissance » pouvait aussi être très intense.

■ Tremper son biscuit

Faire une pénétration sexuelle.

Cette expression apparue au milieu du ^{xx}e siècle est une évolution de l'ancienne expression *tremper son pain au pot* (employée, entre autres, par Rabelais), image très parlante pour qui est un peu au fait de la manière de faire les bébés.

Le mot *biscuit*, dans son sens habituel de petite douceur qu'on s'accorde bien volontiers, est issu du latin médiéval *biscoctus* qui signifiait « cuit deux fois » et qu'on retrouve en espagnol *bizcocho*, en italien *biscotto* (qui a donné *biscotte*), en portugais *biscuito* et en provençal *bescueit*.

Mais pour le sens qu'il a dans notre expression, il est possible qu'il vienne du vieux terme *bistouquette* (qu'on trouve encore actuellement sous la forme *bistouquette*) qui désignait le pénis, instrument dont la forme est proche d'un boudoir, biscuit qui a pu faciliter la naissance de l'image.

On peut aussi parfois dire *tremper sa nouille*.

■ Bisque ! Bisque ! Rage !

Formule enfantine destinée à faire enrager un adversaire et à s'en moquer.

Si la bisque de homard est incontestablement une excellente préparation culinaire, elle n'a pas grand-chose à voir avec le *bisque* de notre expression.

En effet, ce *bisque* est l'impératif du verbe *bisquer* dont l'étymologie est controversée et qui signifie « éprouver de la colère ou du dépit ». Ne dit-on pas toujours *faire bisquer quelqu'un* lorsqu'on le titille jusqu'à un possible énervement ?

Notre expression enfantine est constituée de trois impératifs « ordonnant » au destinataire de se mettre en colère, d'enrager, généralement dans le but de s'en moquer. Certains évoquent une origine venant du jeu de paume où la bisque était un point spécial dont le joueur ne pouvait bénéficier qu'une seule fois dans la partie. Mais cette origine n'est pas considérée comme valide.

■ Prendre une biture

S'enivrer.

Voilà une expression qui nous vient de la marine. Officiellement, la biture est la longueur de la chaîne de l'ancre qui est disposée en zigzag sur le pont de manière que, au moment du mouillage, l'ancre puisse filer le plus rapidement et librement au fond.

Mais quel lien entre *biture* et le fait de boire de l'alcool au point d'en être complètement soûl ? Eh bien, il y a deux manières de relier les deux. La première, c'est par simple analogie entre la disposition de la biture sur le pont et la trajectoire pour le moins zigzagante de celui qui titube sur le quai. Pour la seconde, on peut supposer que, lorsque la (véritable) biture a correctement filé, c'est probablement

que le marin est arrivé au port, et qu'il peut donc se permettre d'y ripailler et aussi d'y boire à volonté. Ce lien est renforcé par la première signification métaphorique de *biture*. En effet, à l'origine, ce sens imagé de *biture* désignait un repas copieux, en 1825 (probablement très arrosé). Puis, un peu après 1850, il désignait une forte dose de spiritueux. Ce n'est qu'à partir de 1888 que le mot est attesté dans la langue générale comme synonyme de *cuite*.

■ En donner son billet

Être absolument certain de quelque chose et l'affirmer.

À l'origine, un *billet* (mot né au milieu du ^{xiv}e siècle) est un petit message écrit dans lequel « on peut se dispenser des formules de compliments usitées dans les lettres » (*Dictionnaire de l'Académie*).

Au fil des décennies, tout en conservant son sens initial, il a également eu plusieurs significations, dont, aussi abracadabrantesque que cela puisse paraître, celle de « formule magique ».

Le *billet de banque*, au début du ^{xviii}e siècle, vient du *billet* vu comme une promesse écrite, un engagement de payer une somme.

À la fin du ^{xvii}e, un peu avant l'apparition de notre expression, Furetière enregistre *billet* avec pour définition : « Se dit aussi de toute écriture privée par laquelle on s'oblige à quelque paiement, on fait la reconnaissance de quelque chose. » Et il ajoute en exemple : « Il ne me peut pas nier que je ne luy aye donné ce depost, j'en ay son billet. »

On peut donc comprendre *je vous en donne mon billet* comme « je suis tellement sûr de ce que j'affirme que je suis prêt à vous écrire un billet qui l'attesterait ».

Dans cette expression, le verbe *donner* est assez souvent remplacé par ses équivalents argotiques que sont *ficher* ou *foutre*.

■ Se faire blackbouler

Être refusé à un examen, un poste... Être évincé, rejeté, repoussé.

Le verbe *blackbouler* est étrange car composé du mot anglais *black* (« noir ») et de *bouler*, verbe français qu'on retrouve dans un sens argotique dans l'expression *envoyer bouler* pour « rejeter, repousser ».

Ce mélange de langues vient d'une traduction partielle du verbe anglais *to blackball* qui date de 1770 et qui signifie « voter contre l'admission d'une personne dans un club ou un cercle en plaçant une boule noire (*black ball*, en anglais) au lieu d'une blanche dans l'urne ».

Car c'est bien de la méthode d'admission de nouveaux membres dans une confrérie que vient ce mot : les membres déjà présents votaient au moyen de boules blanches (avis positif) ou noires (avis négatif) pour accepter ou non le nouveau candidat. Et celui qui avait le « plaisir » d'avoir plus de boules noires que de blanches était rejeté, repoussé.

Une fois ce mot introduit en France, il a été écrit de différentes manières (en 1835 Balzac l'écrivait « black-boller ») avant de prendre son orthographe actuelle où seul le mot *ball* a effectivement été traduit.

Si, au départ, le verbe a signifié « mettre en minorité dans un vote », très proche de l'origine anglaise, son sens s'est ensuite élargi à la signification actuelle.

■ Une arme blanche

Une arme munie d'une lame (par opposition à une arme à feu).

Contrairement à celle qui emploie la force d'une explosion (pistolet, fusil, canon...), l'arme blanche, qui emploie celle de l'homme, est munie d'une lame et est perforante ou bien tranchante.

Et c'est cette lame qui lui donne sa dénomination.

■ Blanchir de l'argent

Donner à de l'argent malhonnêtement acquis une existence légale en dissimulant les traces de son origine.

Depuis le début du *xii^e* siècle, *blanchir* signifie « rendre blanc ». Au figuré et au *xix^e* siècle, le verbe signifie également « purifier », le blanc éclatant étant aussi un symbole de pureté.

Au figuré encore, dès le *xiv^e* siècle, on parlait déjà de « blanchir un accusé » lorsqu'on réussissait à éliminer les soupçons qui pesaient sur lui ou, autrement dit, à le « laver » de ces soupçons.

Ce n'est qu'au *xx^e* siècle qu'apparaît notre expression pour désigner l'action qui consiste à « nettoyer » ou « purifier » de l'argent « sale » afin de pouvoir le réinjecter dans l'économie.

Une origine répandue dit que cette expression vient de l'époque d'Al Capone qui blanchissait son argent *via* la chaîne de blanchisseries « Sanitary Cleaning Shops » dont il se serait porté propriétaire en 1928 dans ce seul but.

Certes, mais la version anglaise *to launder (the) money* (*blanchisserie* se dit *laundry* en anglais) est attestée pour la première fois en 1975 dans le journal anglais *The Guardian*, à propos de mouvements de fonds étranges d'un comité de réélection de Richard Nixon au moment du scandale du Water-Gate, soit bien après le décès d'Al Capone en 1947, et après l'apparition de la version française vers 1960.

Autant dire que cette hypothèse n'est probablement qu'une légende.

On pourrait croire que c'est parce que, avec une telle arme, on peut saigner à blanc celui qui aura la chance d'en vérifier sur lui l'efficacité.

Mais c'est la combinaison de deux choses qui fait qu'on désigne ainsi ce type d'arme depuis la fin du *xvi^e* siècle. La première vient du sens de *blanc* qui, en ancien français au *xi^e* siècle, signifiait « brillant » ou « luisant », ce qui est bien le cas d'une belle lame bien entretenue.

La seconde vient du fait que la lame est fabriquée avec un acier blanc et non en bronze ou dans un métal doré. D'ailleurs, dans l'évolution de l'histoire du roi Arthur, Excalibur, sa fameuse épée, se serait auparavant appelée Caliburn (« acier blanc »), nom venant lui-même de *chalybus* (« acier ») et *eburnus* (« blanc »).

« Dans l'évolution de l'histoire du roi Arthur, Excalibur, sa fameuse épée, se serait auparavant appelée Caliburn ("acier blanc"). »

■ Un bleu/bleu-bite

Une nouvelle recrue.
Un débutant.

Selon le *Dictionnaire du français non conventionnel*, le *bite* de *bleu-bite* pourrait provenir d'une apocope de l'argot *bitau* qui désignait « un nouvel élève », mot venant lui-même du genevois *bistiau* pour « jeune apprenti ». Quant au *bleu* tout court, trois explications sont généralement proposées.

La première viendrait du fait qu'au début du *xix^e* siècle, le conscrit nouvellement arrivé portait une tenue bleue ; et la deuxième viendrait de ce que les soldats d'origine populaire arrivaient souvent à la caserne vêtus d'une blouse bleue.

Quant à la troisième, elle serait liée au fait que l'habit des soldats de la Première République française était bleu (blanc pour les royalistes) et que ces troupes étaient majoritairement composées de jeunes recrues nouvellement incorporées, donc sans expérience.

Quoi qu'il en soit, c'est bien la tenue bleue des nouvelles recrues de l'époque qui est à l'origine de cette appellation.

■ Faire un bœuf

Jouer une improvisation musicale collective.

Les amateurs de jazz savent parfaitement ce qu'est une « jam-session » ou, en plus court, une « jam ». Venue du monde de ce style musical, cette forme de concert réunit des musiciens, qui n'ont pas forcément l'habitude de jouer ensemble et qui improvisent des morceaux divers pour le plus grand plaisir de leurs auditeurs. En France, ce genre d'exercice qui, maintenant, ne se limite plus

seulement au jazz, s'appelle aussi un « bœuf ».

Il nous faut remonter vers 1925, à Paris dans le 8^e arrondissement pour comprendre la naissance de cette appellation. En effet, on y trouvait un cabaret fréquenté entre autres par Jean Cocteau et où des chanteurs comme Mouloudji ou Léo Ferré firent leurs premiers pas.

Cet endroit fut également un des premiers lieux où le jazz américain fit son apparition en France ; les jams y étaient donc fréquentes. Ce cabaret s'appelait « Le Bœuf sur le toit » ! Alors, autant dire qu'il n'a pas fallu longtemps aux musiciens qui se réunissaient volontairement dans ce lieu pour basculer de *faire une jam au Bœuf* à *faire un bœuf*.

■ Un vent à décorner les bœufs

Un vent très violent.

Lorsqu'ils sont parqués en stabulation libre dans une étable, les bovins sont susceptibles de se blesser mutuellement avec leurs cornes et d'être gênés pour accéder à leur nourriture. Pour leur éviter ça, il faut donc les écorner.

Mais cette opération, qui se pratique alors que les animaux sont en liberté dans les champs, provoque des saignements qui attirent les mouches et autres insectes en grandes quantités, ce qui n'est pas très recommandé pour les plaies.

C'est pourquoi les paysans futés pratiquent l'opération à ces moments-là, permettant ainsi à la plaie de sécher et cicatriser bien plus facilement.

Comme il n'y a pas de totale certitude sur l'explication proposée, on peut aussi évoquer ce que m'a raconté un paysan : principalement pour des raisons de sécurité du paysan lui-même, on écorne les bovins très jeunes, en leur brûlant la corne au fer rouge. Et si cette opération se pratique les jours de grand vent, c'est surtout pour que les

émanations de corne brûlée se dispersent immédiatement.

■ Les bœuf-carottes

La police des polices (ou l'IGS, Inspection générale des services).

Il existe deux origines à cette expression argotique datant de la seconde moitié du xx^e siècle.

La première, donnée par André Larue (dans *Les Flics* en 1969) viendrait du fait qu'une fois qu'un policier est passé à la moulinette de la police des polices et a été mis à pied, voire « démissionné », il ne lui reste plus que la possibilité d'avoir du bœuf aux carottes à son menu, plat supposé peu cher donc au coût adapté à son nouveau budget.

La seconde est proposée en 1984 dans le film *Les Ripoux* de Claude Zidi, selon lequel les agents de l'IGS « cuisinent » leurs camarades présumés coupables et les laissent longuement « mijoter », comme on le ferait d'un bon bœuf aux carottes.

La gendarmerie dispose aussi de ses bœuf-carottes, le BEC ou Bureau des enquêtes et contrôles.

En clair, chez eux, il ne fait pas bon tomber sur un BEC.

■ Avoir quelqu'un à la bonne

Se montrer indulgent envers quelqu'un par sympathie pour lui.

Si notre expression est datée du début du xix^e siècle, son origine n'est pas réellement expliquée, même si l'usage de *bon* ou *bonne* est compréhensible dans un tel usage (on ne peut que prendre en sympathie une personne bonne ou agréable) ; à moins qu'il ne s'agisse d'une dérive de « je lui ai fait bonne impression », donc *il m'a à la bonne*.

Claude Duneton évoque, sans certitude, une possible origine qui viendrait d'un ancien jeu, le reversis dont Louis XIV était paraît-il un grand pratiquant.



■ Mettre en boîte

Se moquer de quelqu'un, de sa naïveté – Par extension, l'énervé.

Ce que l'on sait grâce à Gaston Esnault, c'est qu'à la fin du xix^e siècle, on disait *emboîter* pour « railler », « conspuer » ou « siffler » quelqu'un (les acteurs de théâtre craignaient d'ailleurs beaucoup « l'emboîtement »). Puis c'est en 1910 et en argot, que notre expression est apparue avant de se répandre vers 1930.

Mais pourquoi le fait de mettre en boîte correspond-il à une moquerie ?

Peut-être cela vient-il d'une signification que donne Maurice Rat à cette expression : « Lui rendre impossible tout moyen de répliquer, de se tirer d'affaire. » Là, même si on s'éloigne du sens principal d'aujourd'hui, on comprend nettement mieux l'image de l'immobilisation et de l'enfermement dans une boîte.

Et pour finir, on imagine bien que quelqu'un dont on se moque finisse par s'énervé, ce qui explique la signification étendue et récente de cette expression.

■ Jeter son bonnet par-dessus les moulins

Se reconnaître incapable de résoudre une difficulté ;
donner sa langue au chat.
S'arrêter dans un récit, parce qu'on n'en connaît pas la suite.
Agir librement sans se soucier de l'opinion, braver la bienséance.

Voilà une expression qui date du ^{xvii}e siècle et qui a eu plusieurs significations. Mais toutes indiquent une certaine forme de renoncement, parfois contraint. L'idée généralement évoquée, même si le pluriel reste une énigme, est que les moulins à vent étaient habituellement construits sur des hauteurs, et que jeter son bonnet par-dessus les moulins, c'était donc l'envoyer vraiment très haut donc très loin, marquant ainsi l'ampleur du renoncement.

Si on fait abstraction des moulins, il faut tout de même tenter d'expliquer l'image du jet lointain du bonnet pour indiquer le fait d'arrêter de raconter quelque chose dont on ne connaît pas la fin.

Selon Pierre-Marie Quitard, cela viendrait de la fin des contes de fées racontés aux enfants, qui se terminaient souvent par un « Je jetai mon bonnet par-dessus les moulins, et je ne sais ce que tout cela devint », manière de dire que l'éventuelle suite des aventures ainsi contées est une autre histoire.

La dernière signification, plus récente, s'applique à celui qui agit en se moquant du qu'en-dira-t-on, celui qui se libère de contraintes, et plus spécifiquement aux jeunes filles qui se dévergondent et font connaissance avec le loup, envoyant paître leur bonne conduite très loin par-dessus les moulins.



Tableau de Johannes Jelgerhuis Rz. (1785-1836).

À ce jeu, au cours duquel les mises en argent étaient importantes, la *bonne* est, selon Littré, le nom de différents paiements et à *la bonne* se dit lorsqu'on place le valet de cœur (la carte principale) ou un as sur la dernière levée afin de recevoir un double paiement. Mais si cela confirme bien un usage ancien de à *la bonne*, cela n'explique pas vraiment son sens dans notre expression.

■ Au petit bonheur (la chance)

Au hasard.

Le mot *bonheur* nous vient du qualificatif *bon*, précédant le nom *heur* qui date du ^{xii}e siècle, et qui désignait le hasard et la chance, mais qui est maintenant quelque peu désuet. N'oubliez d'ailleurs pas qu'on a aussi le *mal-heur*, généralement beaucoup moins bien apprécié, et qu'on dit aussi « par bonheur » pour dire « par hasard (favorable) ».

D'après Littré, l'expression apparaît au ^{xix}e siècle.

Enlevez le qualificatif *petit* et vous obtenez « au hasard » ou, autrement dit, « en laissant faire la chance ».

Le *petit* sert à conjurer le sort, à

éliminer l'hypothèse du hasard malencontreux, en souhaitant qu'on aura bel et bien de la chance, même si ce n'est qu'un petit peu.

Quant à *la chance*, parfois ajoutée à la suite, ce n'est que pour renforcer le souhait que le hasard n'aille pas dans le mauvais sens.

■ Avoir la bosse de...

Avoir des dispositions,
un don naturel pour...

La phrénologie est une théorie décrite par le médecin François-Joseph Gall (1758-1828). Elle prétend qu'il est possible de connaître les aptitudes, facultés et talents des individus en tâtant les bosses du crâne, et ce, en partant de trois principes :

- le cerveau est le siège de toutes les facultés fondamentales de l'homme ;
 - les diverses fonctions cérébrales correspondent à autant d'organes différents ;
 - le crâne épousant fidèlement la forme du cerveau, on peut, en découvrant le relief crânien par palpation, deviner les facultés des individus.
- C'est à partir de cette « science », et surtout par dérision, que cette

expression est née pour désigner des aptitudes très développées chez certains individus.

■ Rire/Rigoler/Se marrer comme un bossu

S'amuser beaucoup,
rire franchement.

La date d'apparition de cette expression n'est pas précise, mais elle semble remonter au ^{xix}e siècle.

Sa compréhension, très simple, est basée sur deux équations sans aucune inconnue :

- de quelqu'un qui rit beaucoup, on dit qu'il se tord de rire ;
- un bossu est vu comme quelqu'un qui est quelque peu tordu.

On en déduit donc aisément et concomitamment que quelqu'un qui rigole comme une baleine se marre comme un bossu.

■ Proposer la botte (à une femme)

Proposer (à une femme)
de faire l'amour.

On se rapprocherait ici de la botte de Nevers, cette botte secrète qui permettait à Largardère (celui de

■ Un bouc émissaire

Personne sur laquelle on fait retomber tous les torts, toutes les responsabilités.

Il est un phénomène social très répandu qui fait que, de tous temps, lorsque des manifestations d'origine inexplicable ou un fléau quelconque (autrefois considéré comme un châtiment divin) provoquent des dérangements importants au sein d'une communauté, ses membres cherchent parmi eux un responsable, une victime expiatoire. C'est le fameux bouc émissaire. Cette appellation est d'origine religieuse.

L'expiation est une cérémonie religieuse destinée à effacer la souillure, les péchés que l'homme a pu commettre. Et cet homme-là n'a rien trouvé de mieux, sur une idée prétendument soufflée par Dieu à Moïse, que de faire porter cette souillure par un bouc que le prêtre, par imposition des mains et autres imprécations, chargeait symboliquement de tous les péchés avant de l'envoyer dans le désert à la rencontre d'Azazel.

L'appellation de ce bouc vient du latin ecclésiastique *caper emissarius* qui peut se traduire par « le bouc envoyé/lâché ».

Paul Féval dans *Le Bossu* d'envoyer son adversaire *ad patres*.

Autrement dit, c'est bien d'escrime dont on parle, lorsque celui qui, utilisant une botte sortie de derrière les fagots, pourfend son adversaire.

Cette *botte*-là, qui date du XVIII^e siècle (issue de l'italien *botta* qui signifiait « coup »), serait donc une image comparant le duelliste à l'homme qui, doté de son épée magique, embroche sa partenaire. Mais on trouve aussi dans l'expression l'image de l'action rapide de la botte d'escrime mise en parallèle avec la proposition de fornication faite brutalement, sans travaux préalables d'approche et de séduction.

■ Ça me botte !

Ça me convient parfaitement !
Ça me plaît beaucoup !

C'est cette idée de « convenir », « aller bien » qu'on retrouve dans notre acception du verbe *botter* pour laquelle Lorédan Larchey, en 1862 dans son *Dictionnaire d'argot*, donne l'explication suivante : « Mot à mot : aller comme une botte faite à votre pied. »

Alfred Delvau, en 1883 dans son *Dictionnaire de la langue verte*, indique qu'elle est familière, puisqu'elle

s'utilise « dans l'argot du peuple ».

C'est Flaubert qui, en 1850 dans sa correspondance, aurait utilisé en premier cette expression avec son sens métaphorique puisqu'on disait déjà auparavant des choses comme « cette chaussure vous botte bien ».

■ Avoir/Mettre l'eau à la bouche

Saliver d'envie/Exciter l'envie ou la curiosité.

C'est la salive qui nous intéresse ici, car il est clair comme de l'eau de roche que c'est elle, cette eau qui nous vient à la bouche.

Vous avez sûrement déjà constaté, dans un moment de grande faim, et face à un plat qui vous plaît beaucoup, l'afflux soudain de cette eau particulière que provoque dans votre bouche la divine odeur qui se dégage de cette nourriture qui excite votre envie.

Il ne faut pas chercher plus loin pour comprendre le sens de la première expression.

C'est ce phénomène réflexe de plaisir anticipé qui, par extension et au figuré, fait que toute attente de quelque chose qui nous tente ou nous intrigue fortement nous met l'eau à la bouche.

Si la forme actuelle de ces expressions n'est pas précisément datée, pour la première, au XV^e siècle, on disait déjà avec le même sens *l'eau en vient à la bouche*.

■ Faire la fine bouche

Faire le difficile.

À l'origine (et c'est une expression attestée dès la seconde moitié du XV^e siècle), on disait « il fait la petite bouche » à propos de quelqu'un qui faisait le difficile face aux plaisirs de la table.

Ce qui se comprend aisément, par opposition à quelqu'un qui ouvre grand la bouche pour ingurgiter toutes les bonnes choses pleines de calories qu'on peut trouver sur une table bien garnie.

Avec le temps, l'expression a évolué, l'adjectif *petite* a été remplacé par *fine*. On voit bien là l'image du gamin qui, pour ne pas avaler ce gratin de poireaux abhorré, serre les lèvres et fait, au sens propre, la fine bouche.

Le sens de l'expression s'est ensuite étendu au-delà de la cuisine à toutes choses qui sont généralement appréciées sauf par celui qui « fait la fine bouche ».

■ Mettre les bouchées doubles

Aller plus vite, accélérer une action.

Précipiter l'accomplissement de quelque chose.

Au départ, il y a la bouchée, quantité d'aliments qu'on met en une seule fois dans la bouche. Le mot est apparu vers 1120 sous la forme *buchiee*, heureusement sans accent sur le premier e car cela pourrait prêter à confusion.

Si, pour une raison quelconque, on veut manger rapidement ce qu'on a dans son assiette, il ne faut pas hésiter à doubler, voire tripler la taille de la bouchée (certains auteurs, par plaisanterie, utilisent d'ailleurs *mettre les bouchées triples*).



Bien évidemment, lorsqu'on double les bouchées, on mange la même quantité en deux fois moins de temps. Alors par extension et parce qu'on n'a pas forcément besoin de n'accélérer que la mise en bouche, *mettre les bouchées doubles* est devenu synonyme d'aller plus vite, d'accélérer le mouvement.

■ De la bouillie pour les chats

Une chose qui ne servira à rien - Un travail gâché, mal fait ; un texte mal écrit, incompréhensible.

Au XVIII^e siècle, notre expression a d'abord eu le premier sens proposé. Deux explications en étaient généralement données.

La première venait de ce que les chats ne consomment pas de bouillie par crainte de se salir les moustaches. Et la seconde du fait que les chats ayant des crocs aptes à découper et mâcher des aliments durs, il était inutile de perdre du temps à leur préparer de la bouillie.

Et comme, pour une chose dont on sait parfaitement qu'elle ne servira pas, il n'est pas vraiment utile de s'appliquer, cette chose sera inévitablement mal faite, ce qui pourrait expliquer que le sens ait dérivé ensuite vers celui d'aujourd'hui.

Mais Pierre Guiraud voit un jeu de mots dans cette expression : pour lui, il faut penser au chas qui, à l'époque de la naissance de l'expression, au milieu du XVIII^e siècle, désignait de la colle d'amidon, puis un infâme bouillon à la consistance de colle à tapisserie, avant, au figuré, de signifier « gâchis ».

■ S'en aller/Tourner en eau de boudin

Partir en déconfiture.
Aller à l'échec - Mal tourner.

On nous dit, version défendue par Alain Rey, que *boudin* vient de la racine *bod-* désignant le ventre ou le

■ Pousser le bouchon un peu loin

Exagérer, aller trop loin (dans une accusation, une affirmation, des exigences...).

Les lexicographes supposent, sans aucune certitude, que l'expression vient d'un des deux principaux jeux où on utilise un bouchon : le jeu du bouchon, qui date du début du XIX^e siècle, où il fallait abattre avec un palet des bouchons surmontés de pièces de monnaie, ou bien la pétanque où le cochonnet s'appelle le bouchon.

Dans le second cas, on entend d'ici le pagnolesque mais ronchon César clamer « Oh, Escartefigue, tu pousses le bouchon un peu loin ! » à son compagnon qui, avec sa boule, vient de déplacer le cochonnet un peu trop loin et, par conséquent, de compliquer la suite du jeu.

nombril (comme *bedaine* ou *bidon*). Et que *boudin* désignait aussi le sexe de l'homme au XVI^e siècle.

Par conséquent, l'*eau de boudin* ne désignerait finalement que des excréments liquides comme l'urine, symbolisant quelque chose de complètement raté.

Selon certains auteurs du XIX^e siècle, l'eau de boudin serait aussi cette eau souillée, bonne à jeter aux égouts, utilisée pour nettoyer les boyaux qui vont servir à fabriquer le boudin.

Mais cette explication est rejetée par Claude Duneton et Alain Rey, pour cause d'absence totale de preuves.

L'eau de boudin serait aussi tout simplement l'eau de cuisson du boudin, dernier déchet jetable après avoir extirpé du cochon tout ce qu'il avait de mangeable, c'est-à-dire presque tout.

■ Un bouillon d'onze heures

Un breuvage empoisonné.

Au XVII^e siècle, *donner le bouillon* signifiait « empoisonner ». Il était en effet facile, sous prétexte d'apporter sa nourriture ou son bouillon du soir à quelqu'un, de lui porter une mixture qui allait le faire passer de vie à trépas.

Cela dit, le bouillon d'onze heures n'était pas forcément administré par quelqu'un d'autre, puisque *prendre un bouillon d'onze heures* a aussi signifié « se suicider ».

Mais pourquoi *de onze heures* (sous sa forme non élidée en usage à l'époque) ?

Cela reste mystérieux, mais Claude Duneton en donne une explication qui semble tenir la route : si on admet qu'il s'agit de onze heures du soir, donc de la dernière heure de la journée (minuit marquant le début de la journée suivante), on a affaire à un jeu de mots entre la dernière heure du jour et la dernière heure de la personne condamnée.

■ Tirer à boulets rouges

Attaquer (quelqu'un ou quelque chose) en termes violents. Faire tomber (sur quelqu'un) une pluie d'injures ou de reproches.

Un boulet, c'est cette grosse boule de fonte qu'on chargeait autrefois par la gueule d'un canon et qui, au cours d'une guerre, lorsque le coup était tiré, détruisait des murs, arrachait des jambes ou des têtes une fois arrivée à la destination visée.

Mais certains chefs de guerre trouvèrent que la capacité de destruction de ces boulets n'était pas suffisante. C'est pourquoi l'un d'entre eux imagina de chauffer les boulets au rouge dans une forge avant de les tirer, ce qui avait l'avantage, en plus de la destruction brute, de provoquer un incendie, bien utile pour occuper les assiégés et limiter leur ardeur à défendre leur place.

L'expression existe donc depuis l'invention de la chose, au sens propre, mais son sens figuré actuel date de la fin du XVIII^e siècle. La métaphore suppose des attaques réitérées (une salve d'artillerie) et violentes (le rouge de la fureur).

■ Avoir le bourdon

Être triste, mélancolique.
Ne pas avoir le moral,
avoir des idées noires.

Pourquoi le mal-être est-il ici symbolisé par un bourdon ?

Il existe au moins quatre sortes de bourdons qui peuvent être associés à quelque chose de triste :

- le gros insecte, qui est de la même famille que l'abeille et qui produit un son grave quand il vole ;

- chez les musiciens, le bourdon est la basse continue produite par un instrument tel que la cornemuse ou la vielle : ce bourdon est aussi lancinant qu'un tourment obsédant ;

- en typographie, un bourdon, c'est l'oubli d'un mot, d'un groupe de mots, voire d'une phrase entière dans un texte ;

- un bourdon, c'est aussi une cloche, mais pas n'importe laquelle, puisqu'il s'agit d'un gros modèle qui produit un son très grave et qui est en général utilisé pour signaler des événements nationaux graves, du genre de ceux qui peuvent faire déprimer comme une défaite, par exemple.

C'est assez probablement d'un de ces bourdons qu'est née notre expression. Reste à savoir lequel...

■ Se tirer la bourre

Se concurrencer, rivaliser avec vigueur - Disputer âprement une compétition, un match.

Au XII^e siècle, la *bourre* désigne le déchet des fibres, plus spécialement de laine d'abord, puis de soie un peu plus tard. Par extension, le mot désigne ces amas de poils d'animaux qui permettent de rembourrer des objets ou de fabriquer du feutre.

Alors comment, de ces fibres ou poils, est-on passé, au XIX^e siècle, à un sens argotique de concurrence ? On trouve deux explications à cette bizarrerie.

Gaston Esnault évoque les lutteurs de foire qui, bien évidemment « se tirent la bourre », mais dans un corps à corps viril où ils se frottent les poils et s'en arrachent plusieurs, et en quantité suffisante pour en faire de la bourre, pour ceux ou celles que ça intéresserait.

Mais selon Cellard et Rey, dans leur *Dictionnaire du français non conventionnel*, cela viendrait de la chasse à courre où les chiens s'acharnent sur l'animal rattrapé et « se tirent la bourre » en lui tirant la bourre, les touffes de poils qu'ils arrachent avec leurs crocs.

■ Bourré comme un coing

Complètement soûl.

Bourré, on sait ce que cela veut dire, mais pourquoi *comme un coing* ?

Quand on est *bourré*, en argot, on est également *rond* (« comme une queue de pelle », éventuellement).

Or, il se trouve que le *coing* est un fruit relativement rond, moins que

la pomme ou l'orange, certes, mais bien plus que la banane !

Selon Alain Rey, cette « rondeur » aurait été l'une des raisons du choix de ce fruit.

D'après Gaston Esnault en 1935, le *coing* aurait aussi été choisi par jeu de mots entre le fruit et le *coin*, la cale qu'on enfonce pour coincer ou maintenir quelque chose.

■ Sans bourse délier

Sans payer. Sans qu'il en coûte rien.

En 1690, lorsque cette expression est apparue, les billets de banque n'existaient pas encore en Europe, contrairement à la Chine. Seule la monnaie métallique était en circulation, et l'objet dans lequel on transportait ses pièces était une bourse fermée par un cordon coulissant et/ou noué. Donc, pour payer quelque chose, il fallait « délier » le cordon de sa bourse afin d'en sortir la monnaie nécessaire.

Il est alors aisé de comprendre que, si on ne déliait pas sa bourse, c'est qu'on ne payait rien, que ce soit parce que l'objet convoité était gratuit ou, fréquemment à l'époque, volé.

■ La bouteille à l'encre

Une situation embrouillée, peu claire. Un problème insoluble.

À la fin du XVIII^e siècle, la forme initiale était *claire comme la bouteille à l'encre*.

Ceux qui ont eu le plaisir (car c'était une tâche affectée aux plus méritants) de remplir les encriers placés sur les bureaux des écoliers d'autrefois savent qu'une bouteille d'encre, même vide, garde une opacité certaine, à cause du dépôt qui se fait sur les parois.

C'est tout simplement la comparaison de ce caractère opaque avec une situation manquant de clarté ou incompréhensible qui a provoqué la naissance de cette expression.

Par extension, et par opposition à un problème limpide que l'on résout aisément, l'opacité de *la bouteille à l'encre* est comparée à l'absence totale de clarté de la solution à un problème posé.

On peut noter qu'au XVIII^e siècle, *être dans la bouteille à l'encre*, voulait dire « être dans le secret d'une affaire » (*Dictionnaire critique de la langue française* de Jean-François Féraud). L'image est claire, si j'ose dire : le secret à l'intérieur de la bouteille est bien caché par son opacité, mais si vous êtes dedans, vous êtes au courant de l'affaire.

■ Un boute-en-train

Une personne à l'humeur joyeuse qui met de l'animation au sein d'un groupe.

Boute vient du verbe *bouter* avec le sens de « mettre » (*bouter le feu*, par exemple).

Au ^{xvii}e siècle, *en train* voulait dire « en action, en mouvement » et *mettre en train*, c'était « préparer à agir » ou « stimuler ». À la même époque, *être en train* signifiait aussi « être dans de bonnes dispositions physiques ou psychiques ».

Or n'est-ce pas le rôle du boute-en-train que de stimuler son entourage et de le rendre joyeux, donc dans de bonnes dispositions psychiques ?

Cela dit, on retrouve bien cette notion de stimulation d'un autre dans le *Dictionnaire de l'Académie française* de 1762 qui nous indique que le boute-en-train était aussi un oiseau (le tarin) qui servait à faire chanter les autres, ainsi que dans l'édition de 1832 du même dictionnaire qui écrit que, dans un haras, le boute-en-train est un cheval qui est destiné à mettre un jument en chaleur.

■ La dive bouteille

Le vin - La bouteille de vin.
La boisson (alcoolisée).

Lorsqu'on cherche l'origine d'une expression, il arrive souvent qu'on en trouve une des premières attestations chez Jean de La Fontaine (souvent inspiré par Ésope) ou Rabelais. Eh bien cette fois, c'est le second qui s'y colle !

C'est en effet dans le *Cinquième Livre* (datant de 1546) que cet auteur évoque la dive bouteille ; le personnage appelé Bacbuc parle à Panurge en évoquant avec ferveur la « divine boisson » contenue dans une bouteille.

Et si vous avez bien lu ce qui précède, vous avez vu le mot *divine*. Car *dive* est tout simplement une autre forme de ce qualificatif *divin* qui nous vient du latin *divus* (*diva* au féminin).

Tout amateur de bon vin comprendra parfaitement qu'on puisse associer cet adjectif à cette boisson.

Si on trouve encore *dive* dans certaines formes poétiques, le mot n'est quasiment plus utilisé que dans cette expression.

■ Salut, vieille branche !

Formule de salutation familière.

Le qualificatif *vieux* ou *vieille* s'emploie familièrement avec quelqu'un connu de longue date, le *vieux* ayant alors un côté affectif lié à la qualité et à la durée de la relation, bien plus qu'à l'âge de la connaissance.

Reste le plus intrigant : pourquoi *branche* ?

Une explication parfois proposée est liée à l'argotique *se brancher* avec *quelqu'un* pour dire « entrer en relation avec quelqu'un », issue du monde des électriciens. Mais *vieille branche* est attesté depuis le milieu du ^{xix}e siècle, avant que l'usage de l'électricité ne se répande dans les foyers, alors que *se brancher* date d'un siècle plus tard.

Gaston Esnault nous indique que c'est en 1400 qu'apparaît le terme *poteau* pour désigner un ami proche, ce *poteau-là* donnant bien plus tard l'abréviation *pote* toujours utilisée de nos jours. Et si, bizarrement, le mot avec cette acception semble ensuite ne plus être utilisé avant de réapparaître au milieu du ^{xix}e siècle, l'explication tout de même couramment donnée est que le poteau est quelque chose sur lequel on peut s'appuyer, tout comme on peut « s'appuyer » sur un ami fidèle, qui peut nous empêcher de tomber, comme on peut s'accrocher à une branche solide pour ne pas se casser la figure.

■ Ruer dans les brancards

Se révolter, se rebiffer.
Refuser de continuer un travail.

Au ^{xv}e siècle, avant de prendre le sens qu'on leur connaît aujourd'hui, les brancards étaient deux longs bouts de bois prolongeant vers l'avant la caisse d'une voiture, et entre lesquels était placé l'équidé chargé de déplacer la charge que son maître devait transporter d'un endroit à un autre ou les passagers que le chariot contenait.

Et lorsque l'animal en avait assez d'être exploité, qu'il ne voulait plus faire le job, qu'il réclamait sa pitance, il décochait des ruades, se cabrait ou ruait entre/dans ses brancards.

C'est donc simplement de cette ancienne réalité que la métaphore de notre expression provient, et non du brancard des infirmiers.

■ Scier la branche sur laquelle on est assis

S'attaquer à une situation dont on bénéficie pourtant ou à des personnes dont on tire pourtant profit.

La métaphore est facile à comprendre si on se représente un benêt qui, devant couper une grosse branche à son point de départ, s'installe à califourchon sur celle-ci, forcément sur la partie qui va tomber au sol et qu'il va inévitablement accompagner dans sa chute.

On peut imaginer qu'est tout aussi benêt celui qui s'arrange pour perdre des avantages dont il profitait pleinement. Mais, si on creuse un peu, hormis un acte plus ou moins irréflectif, il peut parfaitement y avoir des raisons légales, de morale ou d'éthique qui justifieraient pleinement ce genre de comportement en apparence idiot.

Comme *scier quelque chose* correspond souvent à un acte de destruction,

c'est depuis la fin du ^{xix}^e siècle qu'au figuré *scier (la branche)* veut dire « détruire la situation (de quelqu'un) ». Il aura suffi, au ^{xx}^e siècle, d'y ajouter le complément *sur laquelle on est assis* pour que l'action s'applique à soi-même.

■ Mettre les bouts

S'en aller, s'enfuir.

Savez-vous qu'au tout début du ^{xx}^e siècle, pour dire la même chose que notre expression, on utilisait aussi bien *mettre les baguettes*, *mettre les bois*, *mettre les bambous* ou bien *mettre les cannes* ?

Car, en effet, tous ces morceaux de bois représentaient métaphoriquement les jambes, en argot, celles qu'on prend à son cou afin de mieux pouvoir s'en aller rapidement.

Et notre expression, qui date des années 1910, n'est en fait qu'une version raccourcie de *mettre les bouts de bois* où on retrouve toujours ces jambes faites de bois...

■ À bras raccourcis

Très violemment - Sans ménagement.

Autrefois, cette locution était employée avec des verbes comme *frapper*, *taper* ou *cogner* (quelqu'un). Maintenant, on utilise plutôt *sauter* ou *tomber* (sur quelqu'un).

Cette expression est déjà citée dans le premier dictionnaire de l'Académie, en 1694, avec le sens de « sans aucune mesure, très violemment ». Mais sachant qu'on donne en général un coup avec le bras en extension, donc allongé, qu'est-ce qui peut justifier ce lien entre *violent* et *raccourci* ?

Le *bras* n'est pas le membre supérieur qui, chez tout homme à peu près normalement constitué, part de l'épaule et se termine par une main, mais la *manche*, ancienne acception du mot (comme on le trouve dans la locution *en bras de chemise*). Et l'expression ancienne *les bras retroussés* confirme l'allusion à ces manches qu'on retroussait,

■ Un branle-bas de combat

Une grande agitation dans les préparatifs d'une opération (souvent menés dans l'urgence et le désordre).

Si, de nos jours, l'expression s'utilise encore régulièrement avec ce terme de *combat* alors qu'elle s'emploie communément hors d'un contexte guerrier, c'est bien dans le cas de préparations au combat qu'elle est apparue à la fin du ^{xvii}^e siècle, et plus précisément dans la marine.

Un *branle* est un hamac accroché dans les entreponts des grands voiliers d'autrefois, pour que les marins puissent y dormir.

Lorsqu'on sait cela, il est aisé de comprendre que, lorsque le marin devait se préparer dans l'urgence au combat, il lui fallait libérer dare-dare l'entrepont en décrochant ou en *mettant à bas* son branle (d'où le *branle-bas*).

Comme tous les marins en faisaient de même, en même temps, il s'ensuivait une certaine agitation et une certaine pagaille, notions qu'on retrouve dans notre *branle-bas de combat* d'aujourd'hui.

On peut noter que les hamacs ainsi décrochés servaient aussi de pare-éclats, une fois plaqués à proximité des embrasures (les trous servant à pointer les canons).

Et si les hamacs dans les entreponts n'existent plus depuis longtemps, le *branle-bas* est toujours présent dans la marine, qu'il soit du matin ou du soir, pour désigner les préparatifs de l'équipage au moment du lever ou du coucher.

donc qu'on raccourcissait, avant de sauter sur le dos de l'adversaire pour tenter de lui mettre une pâtée.

Dans sa seconde signification, récente, la violence s'est estompée, mais pas la brutalité.

une autre preuve, s'il en était besoin, que le *égalité* dans la devise française n'est lui aussi qu'un vœu pieux.

■ Avoir le bras long

Avoir de l'influence, du pouvoir.

Si l'image est très claire, le nom *bras* est depuis longtemps utilisé comme un symbole d'autorité, de puissance (*le bras de la justice* ou *le bras de Dieu*, par exemple). Et, bien entendu, plus ce bras est long, plus son rayon d'influence est grand.

Littre utilise une forme au pluriel (*avoir les bras longs*). Pourtant, lorsque le mot est utilisé dans des expressions évoquant la force, la puissance, comme ici, *bras*, séculier ou non, reste au singulier.

Avoir le bras long s'utilise généralement pour quelqu'un qui a un réseau étendu de connaissances bien placées, réseau qui va lui permettre d'obtenir des avantages aussi bien pour lui-même que pour ses proches ou amis. Ce qui est

■ Coûter un bras

Coûter très/trop cher.

Cette expression nous vient d'Amérique du Nord.

Nos cousins canadiens francophones l'utilisent en y ajoutant éventuellement « et la moitié de l'autre ». Quant aux anglophones des deux grands pays de ce continent, ils disent « coûter un bras et une jambe » (« to cost an arm and a leg ») d'où serait issue la version en français.

Il n'y a malheureusement aucune certitude quant à l'origine de cette expression anglaise, popularisée au début du ^{xx}^e siècle.

Certains supposent qu'elle découle de la locution antérieure « to give one's right arm for something » (« donner son bras droit pour quelque chose ») employée par celui qui, pour affirmer son fort intérêt pour quelque chose, dirait qu'il serait prêt à donner son bras droit en échange.

■ Battre en brèche

Attaquer avec une telle force, une telle pertinence qu'on ne peut rien y opposer.

Une brèche, chacun sait ce que c'est : une ouverture dans une enceinte, fortifiée ou non, qui permet donc une pénétration à l'intérieur de la zone qui n'est plus suffisamment protégée ; ce qui peut alors donner lieu à un cambriolage ou à une tuerie sauvage, entre autres, selon l'époque et le type d'enceinte, voire à une inondation dans le cas d'une brèche dans une digue.

Autrefois, pour ouvrir une brèche dans une enceinte fortifiée, il fallait la « battre », à l'ancien sens militaire du terme, c'est-à-dire la heurter de coups répétés, la frapper de projectiles (charges de catapulte, boulets de canon...).

Ainsi, le sens premier de *battre en brèche*, expression attestée en 1701, était-il tout simplement d'attaquer un rempart ou une fortification avec l'artillerie.

Ce n'est qu'au XIX^e siècle que son sens figuré est apparu, la cible attaquée violemment étant alors les arguments ou les idées d'une personne ou d'un groupe d'individus.

■ Une brève de comptoir

Une histoire très courte et amusante, typique d'une conversation de bistrot.

Le nom *brève* a ici le sens qui lui est donné dans les publications journalistiques : il s'agit d'une nouvelle brève, tenant sur à peine quelques lignes.

Quant au comptoir, au XIV^e siècle, c'était d'abord la table sur laquelle le marchand montrait sa marchandise et comptait l'argent.

Au XVIII^e siècle, *comptoir* prend le sens de « sorte de table où il y a communément un tiroir fermant à clef, et dont les marchands se servent, soit pour compter leur argent, soit pour le serrer » (*Dictionnaire de l'Académie française*

■ À la mode de Bretagne

Désigne des parents éloignés à qui on donne des noms de proches parents (cousin, tante...) - Par extension, marque une relation lointaine entre deux choses.



Jean-Baptiste Jules Trayer.
Une école bretonne, aquarelle de 1882.

Cette appellation viendrait de l'habitude des étranges habitants de cette contrée reculée de l'ouest de la France d'affubler un parent éloigné ou même un très bon ami d'un nom de parent proche, à commencer par celui de *cousin*, le plus répandu.

Elle serait due aux relations étroites que maintenaient les membres des familles en Bretagne, y compris entre parents éloignés.

Certaines sources indiquent que cette appellation se limiterait aux cousins germains. Ainsi, un oncle à la mode de Bretagne serait un cousin germain du père ou de la mère, tandis qu'une nièce à la mode de Bretagne serait la fille d'un cousin germain ou d'une cousine germaine.

de 1798), et désigne également un de ces lieux d'échanges commerciaux installés dans des pays lointains (pensez à Chandernagor ou Pondichéry en Inde, par exemple). Dans le langage contemporain, il prendra plusieurs sens, mais il désignera en particulier le *zinc* du bistrot qui depuis longtemps n'est souvent plus en zinc. L'expression *brève de comptoir* semble avoir été imaginée (ou, en

tout cas, popularisée) par Jean-Marie Gourio en 1988 lorsqu'il a ainsi titré ses premières anthologies de bons mots directement captés au cours de ces conversations de bistrot.

■ À bride abattue

Sans aucune retenue - Très rapidement, à toute vitesse.

La bride est cette partie d'un harnais qui est fixée à la tête du cheval et à laquelle sont reliées les rênes qui permettent au cavalier de guider sa monture. Par extension, le mot désigne aussi simplement les rênes elles-mêmes.

Mais l'ensemble ne permet pas uniquement de diriger l'animal : si on tire sur les deux rênes, on le fait arrêter ; et si on les relâche (elles sont alors abattues), il est libre d'avancer.

Au XVI^e siècle, on a d'abord dit à *bride avallée*, ce qui veut dire que la bride est laissée en position aval, vers le bas, donc relâchée, descendue.

C'est à l'époque de cette forme qu'au figuré est venue la première signification, par comparaison avec l'animal qui n'est plus retenu lorsque sa bride est relâchée.

Il faudra attendre le XVII^e siècle, chez Mme de Sévigné, parmi d'autres, pour trouver la forme actuelle et, petit à petit, pour ne plus retenir que la seconde signification, en imaginant cette fois que, la bride étant relâchée, l'animal n'est plus du tout retenu, et qu'il peut aller librement au galop, à toute vitesse.

On trouve aussi, avec le même sens, l'expression à *toute bride*. Et cette bride, on peut aussi la lâcher lorsqu'on laisse à quelqu'un la liberté d'agir ou de s'exprimer.

« La bride est cette partie d'un harnais qui est fixée à la tête du cheval et à laquelle sont reliées les rênes. Si on les relâche (elles sont alors abattues), il est libre d'avancer. »

■ Cela va faire du bruit dans Landerneau

C'est une affaire qui va faire beaucoup de bruit. C'est un petit fait qui va provoquer beaucoup de commérages.

À la fin du XVIII^e siècle, Alexandre Duval a écrit et fait jouer à Paris une pièce intitulée *Les Héritiers*, dans laquelle la réplique « cela fera du bruit dans Landerneau ! », avec des formes plus ou moins variées, est répétée plusieurs fois. Cette réplique a marqué son époque au point que *Landerneau* est presque devenu un nom commun puisqu'on parle maintenant du landerneau politique ou du landerneau de la montagne.

Deux autres origines sont à évoquer.

La première évoque le canon de Brest, le Tonnerre, tiré lorsqu'un évadé s'échappait de la prison de la ville, et dont le son portait jusqu'au fond de la rade. Mais dans ce cas, pourquoi avoir retenu Landerneau plutôt que d'autres villes atteintes par le son venu de Brest ?

La seconde cite le charivari que les habitants de Landerneau avaient coutume de faire sous les fenêtres des jeunes mariés. Mais cette coutume du charivari n'était pas propre à Landerneau et rien ne justifie alors le choix de cette ville dans cette expression.

■ Battre le briquet

Heurter la pierre à briquet
pour en tirer une étincelle –
Faire la cour à une femme –
Avoir des relations sexuelles –
Se cogner les jambes en
marchant.

Le premier sens de *battre le briquet* est parfaitement naturel, il n'a rien de figuré, contrairement aux trois autres significations. Avant les moyens modernes comme la piézo-électricité, le briquet ne pouvait qu'être équipé d'une pierre à briquet, pierre qu'il fallait battre ou gratter pour provoquer une étincelle susceptible d'allumer un feu.

Le second, qui date du XVIII^e siècle, est une métaphore qui découle du premier sens, puisqu'un homme qui fait sa cour et déclare ses sentiments ne peut qu'« enflammer » la jeune et naïve donzelle qui ne demande qu'à le croire, aussi facilement que l'étincelle du briquet allume l'amadou.

Et le troisième découle du second, puisqu'une fois que la jouvencelle est tombée dans les rets du beau parleur, le couple passe au lit pour y accomplir l'inévitable (néanmoins bien agréable) rituel d'accouplement.

Enfin, le dernier vient de la comparaison entre le cognement régulier des jambes pendant la marche

avec la manière ancienne de battre le briquet, comme si les genoux ou les chevilles qui s'entrechoquent allaient provoquer une étincelle.

■ Brut de décoffrage/de fonderie

Tel quel, en l'état – À l'état de projet, de brouillon.

L'adjectif *brut* signifie ici « grossier » ou « rudimentaire ».

Lorsqu'une coulée de métal a refroidi dans son moule et qu'on ôte le moule, la pièce obtenue est en général grossière et a le plus souvent besoin au minimum d'un polissage, mais plutôt d'un usinage pour devenir un objet exploitable. Cette pièce est dite *brute de fonderie*.

Lorsqu'on enlève le coffrage en bois à l'intérieur duquel on a coulé du béton, le mur ou le plancher ainsi obtenu est *brut de décoffrage*, c'est-à-dire qu'en général, avant de lui appliquer un enduit ou du plâtre, il lui faut encore quelques travaux de finition.

C'est de ces emplois techniques où les objets initialement produits nécessitent des finitions que, au figuré, nos expressions ont pris le sens indiqué au cours de la seconde moitié du XX^e siècle.

Par extension, ces qualificatifs peuvent aussi s'appliquer à des personnes indélicates, sans tact ni

finesse, personnes dont la politesse n'a pas été assez « polie », comme si elle sortait tout juste de la fonderie.

■ Couler un bronze

Déféquer.

Cette expression qui est attestée en 1957 est une image extrapolée de la métaphore *coulé en bronze/dans le bronze* qui voulait dire « rendu durable ou immortel », comme l'est un personnage célèbre grâce à la statue en bronze qui le représente.

Mais cet emprunt n'est pas expliqué car la durée de vie de la « chose » ainsi produite est plutôt courte et elle ne provoque généralement pas autant d'intérêt que la statue d'un héros....

S'il faut trouver un lien avec l'expression d'origine, c'est probablement entre la durabilité des objets en bronze qu'elle exprime et le fait de produire une chose dont certains aimeraient peut-être plus ou moins consciemment qu'elle dur[ciss]e et passe à la postérité.

Enfin, on ne peut passer sous silence le fait qu'en argot, depuis 1928, *l'œil de bronze* désigne l'anus (comme *l'œil* tout court, d'ailleurs). Il est donc facile d'imaginer que ce qui coule de cet orifice ne peut être que du bronze.

■ Danser devant le buffet

N'avoir rien à manger.

Il s'agit ici du buffet qu'on peut trouver dans une cuisine qui, lorsqu'il est malheureusement vide et quelle qu'en soit la cause, ne permet pas de manger.

Mais, alors que le moral devrait être plutôt bas devant une telle situation, qu'est-ce qui justifie de danser devant ce buffet ?

Eh bien, cela vient simplement d'un calembour datant probablement de la fin du XVIII^e siècle. En effet, au XVI^e siècle et encore longtemps après, le verbe *fringaler* signifiait « danser ». Il était une combinaison de *fringuer* pour « sauter » ou « gambader » et de *galer* pour « se réjouir ». Et chacun sait que la *fringale*, ce n'est pas une nouvelle danse, mais la faim ou l'appétit. Alors de *avoir faim devant le buffet vide* à *fringaler* donc *danser* devant lui, il n'y eut qu'un pas (de deux).

■ Coincer la bulle

Ne rien faire, se reposer – Dormir.

Cette expression nous vient au milieu du XX^e siècle de l'école militaire de Saint-Cyr.

En effet, dans un mortier d'artillerie (le genre d'engin qui sert bien aux militaires), il existait une plaque qui, pour que l'engin soit opérationnel, devait être parfaitement horizontale, ce qui se vérifiait à l'aide du niveau intégré. Lorsque la bulle de ce niveau était « coincée » entre ses deux repères, l'engin était prêt à être utilisé.

Certes, mais quel rapport avec le repos, me direz-vous ?

Eh bien, il est double !

D'abord, l'horizontalité de la plaque évoque celle du dormeur ou de la personne qui se repose, dans la position du guetteur d'avions.

Ensuite, une fois le mortier en place, son servant n'a plus qu'à attendre l'ordre de l'utiliser, ce qui peut durer longtemps. Et entre-temps, que fait-il, sinon simplement se reposer ?

■ Tu peux (toujours) te brosser

S'emploie à l'adresse de quelqu'un pour lui signifier qu'il n'aura pas ce qu'il désire, ce qu'il demande.

En 1808, d'Hautel, dans son *Dictionnaire du bas langage*, évoque déjà la locution *ça fait brosse* dont il dit : « Locution baroque et très usitée parmi le peuple, pour faire

entendre à quelqu'un qu'on ne veut pas lui accorder ce qu'il demande ; qu'il est venu trop tard pour avoir part à quelque chose dont on faisait la distribution, qu'il s'en passera. »

On a donc déjà le sens de notre expression, formulée différemment.

Puis, en 1828, Vidocq cite *se brosser le ventre* pour dire « se passer de manger », expression utilisée en joignant le geste à la parole, la main frottant le ventre comme dans l'espoir de faire passer cette faim qui tenaillait.

Puis, par extension et au figuré, on ne s'est plus seulement passé de manger mais de tout ce à quoi on aspirait, et le *ventre* a progressivement disparu de l'expression.

■ De but en blanc

Brusquement, sans détour.

Cette expression date du XVII^e siècle. Elle est d'origine militaire. Elle a remplacé la locution *de pointe en blanc* où *pointe* désigne l'endroit duquel on pointe ou on vise, dans le cas d'une arme à feu.

Le *blanc*, c'est tout simplement la cible, dans le cas d'un entraînement au tir.

Le *but* est ici une déformation de *butte* venu de la *butte de tir*, point d'où on tire (encore utilisé de nos jours par les archers). Ce *but* ne désigne donc pas ici la cible ou le but à atteindre, comme on pourrait le croire, mais le point de départ d'un tir de courte portée, en ligne directe, duquel on tire rapidement, sans visée longuement préparée, ce qui explique la notion de brusquerie.

À opposer au tir à distance qui nécessitait des mesures et un réglage particulier pour faire décrire une courbe en hauteur au projectile, le tout prenant un temps certain et ne pouvant donc être une action brusque.

Cette expression s'utilise maintenant dans n'importe quel contexte.

■ Avoir un cadavre dans le placard

Garder secret un élément peu avouable de son passé.

On a tous en tête l'image amusante de l'amant qui, ayant été prestement enfermé dans le placard à cause de l'arrivée inopinée de l'époux (ciel, mon mari !), y a été oublié jusqu'à ce qu'un jour son squelette soit retrouvé par hasard.

Le cadavre symbolise ici le lourd secret qu'il ne faut surtout pas ressortir au grand jour, qu'il ne faut pas « déterrer » alors qu'il est dans un endroit, le placard, où il pourrait être inopinément mais facilement découvert. Il peut aussi bien s'agir d'un sombre secret de famille, par exemple, que d'une casserole que traîne un politique en campagne.

Cette expression est une copie pure et simple de l'anglais *a skeleton in the closet/in the cupboard* dont l'origine réelle ne semble pas connue mais qui a été popularisée en 1845 par le romancier britannique William Makepeace Thackeray, auteur entre autres des *Mémoires de Barry Lyndon* portées à l'écran par Stanley Kubrick.

■ Aux calendes grecques

Jamais ou dans très longtemps.

Renvoyer aux calendes grecques, c'est renvoyer à une date qui n'existe pas. Mais pourquoi cette date n'existe-t-elle donc pas ?

C'est sous Jules César, vers 45 av. J.-C. que le calendrier romain est réorganisé pour être en accord avec les mouvements connus des astres.

L'année de 365 jours et les années bissextiles datent de cette époque.

Les calendes désignaient le premier jour de chaque mois, jour pendant lequel les débiteurs devaient payer leurs dettes (inscrites dans des livres de comptes appelés *calendaria*).

Un peu plus loin vers l'est, les Grecs, eux, n'en avaient cure, et continuaient à utiliser gaillardement leur méthode de comptage du temps, sans calendes.

Rey et Chantreau expliquent que, selon le biographe Suétone, ce serait Auguste, à une époque où la Saint-Glinglin et la semaine des quatre jeudis n'existaient pas encore, qui aurait le premier introduit les inexistantes calendes grecques pour parler de la plus qu'hypothétique date de remboursement des débiteurs insolvable.

■ C'est le cadet de mes soucis

Cela ne m'importe pas, ne m'intéresse pas du tout, m'est égal.

Dans les mauvaises périodes, il arrive qu'on ait plusieurs soucis simultanément. Il se produit alors plus ou moins consciemment un classement de ces soucis, de celui qui est le plus embêtant à celui dont on se moque un peu, comparativement aux autres.

Et c'est ce dernier qui est « le cadet de nos soucis ».

Pourquoi *cadet* ?

Dans toute famille à la progéniture nombreuse, d'abord, il y a l'aîné, puis il y a les intermédiaires et, enfin, le plus jeune, le plus petit, le cadet.

Cette expression date de la fin du ^{xviii}e siècle. Elle est une variante de *c'est le moindre de mes soucis* qui a un siècle de plus. Elle est une métaphore qui assimile les soucis avec les enfants d'une famille, le moins important, le plus petit étant le cadet. Elle indique qu'on porte tellement peu d'intérêt à la chose désignée, qu'elle ne risque certainement pas de devenir un véritable souci un jour.

■ C'est fort de café

C'est exagéré, excessif, insupportable.

Cette expression, qui est attestée à la fin du ^{xviii}e siècle, est une variante de *c'est (trop, un peu) fort !* qui date du ^{xvii}e et qui signifie la même chose. L'extension *de café* vient évidemment d'une plaisanterie autour du café, parfois trop fort.

En 1808, D'Hautel, dans son *Dictionnaire du bas-langage ou des manières de parler usitées parmi le peuple* écrivait :

« C'est un peu fort de café. Calembour, jeu de mot populaire qui se dit pour exprimer que quelque chose passe les bornes de la bienséance, sort des règles sociales. » Des variantes existent, citées également au ^{xix}e siècle, où le café est remplacé par la chicorée ou le moka (« C'est fort de chicorée ! »). Et pour rester dans les liquides forts, on a eu aussi *c'est fort d'eau-de-vie*.

■ Faire un caca nerveux

S'énervier fortement, avoir un accès de mauvaise humeur (souvent sans réelle justification).

Faire un caca nerveux, expression apparue pendant la seconde moitié

du ^{xx}e siècle, ne sous-entend pas du tout que toutes les personnes nerveuses sont susceptibles de lâcher un superbe étron un peu partout.

Il semble que l'image vienne de celle du bébé qui, comme quelqu'un qui est très énervé, devient tout rouge lorsqu'il force pour faire sortir sa crotte. Mais comme *faire un caca* n'impliquait pas forcément l'énervement associé à l'expression, le qualificatif *nerveux* y a été accolé de manière à la rendre plus explicite.

■ Le café du pauvre

L'acte sexuel.

Au ^{xix}e siècle, le café n'était pas obligatoirement un simple café, puisque *prendre son café*, c'était aussi « prendre son plaisir ».

Mais il n'est pas certain qu'il y ait un lien entre cette ancienne expression tombée dans l'oubli et celle qui nous intéresse ici.

En revanche, il est sûr qu'autrefois, mais aussi pendant la dernière guerre, le café était une denrée rare et précieuse que seuls les riches pouvaient s'offrir, les pauvres ne pouvant que se payer une partie (gratuite, elle) de jambes en l'air à la fin du repas.

Cette appellation, en des temps de privation, a aussi désigné la chicorée, plus abondante et disponible que le café.

■ Yoyoter de la cafetière/la touffe

Être fou, déraisonner.

Divaguer, dire n'importe quoi.

En argot, la *cafetière* désigne la tête depuis le milieu du ^{xx}e siècle et peut être remplacée ici par d'autres versions argotiques comme *touffe* (de cheveux), *toiture* ou *mansarde*, par exemple.

Mais notre expression, elle, ne date que du milieu du ^{xx}e.

Yoyoter vient simplement de *yoyo*, nom de ce jeu très ancien que certains considèrent comme complètement absurde, au point de

■ Fumer le calumet de la paix - Enterrer la hache de guerre.

Faire la paix. Se réconcilier.

Voilà deux expressions qui nous viennent des Amérindiens, c'est-à-dire les Indiens d'Amérique du Nord.

Le calumet est une pipe à long tuyau utilisée par les tribus indiennes. Le fait de fumer ensemble, que ce soit au cours de délibérations, pour souhaiter la bienvenue à quelqu'un ou pour marquer la fin d'hostilités, est un symbole de partage, de souhait de faire des choses en commun ; or, on ne partage qu'avec des gens auxquels on n'est pas ou plus hostile.

Fumer le calumet de la paix, c'est donc montrer à l'ancien ennemi qu'on accepte maintenant de partager quelque chose avec lui et de ne plus le combattre.

Une autre coutume des Amérindiens était, paraît-il, pour marquer la fin d'hostilités, d'enterrer les armes de guerre, dont le fameux tomahawk, petite hache servant aux combats.

Ces deux coutumes légendaires ont donné naissance à nos expressions qu'on utilise maintenant partout où des hostilités cessent (y compris si elles ont lieu simplement entre deux personnes ou deux entités quelconques).

juger ceux qui le pratiquent comme un peu dérangés.

Par extension, celui qui *yoyote de la cafetière* est vu comme bon à envoyer à l'asile.

Chez les prisonniers, « yoyoter », c'est passer des objets à une cellule voisine à l'aide d'une ficelle.

Chez les gardés à vue, « yoyoter » ou « faire du yoyo », c'est raconter n'importe quoi au cours de l'interrogatoire de police.

■ Se cailler les miches/ les meules

Avoir (très) froid.

Et pour commencer, pourquoi dit-on *se cailler* ? L'image serait apparue chez Céline dans les années 1930. On sait que *cailler* désigne une coagulation sous l'effet d'un refroidissement ou d'une fermentation. Imaginez alors qu'il fasse tellement froid que votre sang caille à l'intérieur de vos veines. *Se cailler* voudrait alors dire « se refroidir au point que le sang ne puisse plus circuler, tellement il se fige ».

Passons maintenant aux *miches*. Prenez une belle miche de pain, une grosse boule fendue dans sa longueur.

Est-ce que ça ne vous rappellerait pas une belle paire de fesses séparées par un beau sourire vertical ?

C'est en tout cas l'image qui, dans l'argot de la fin du XIX^e, a fait appeler *miches* les fesses. Et pour conforter la métaphore, un peu avant, au milieu du même siècle, la *miche* désignait aussi la lune, à laquelle on compare souvent les fesses.

Enfin, pourquoi les *meules* ? Là, les explications sont nettement moins affirmatives. Cette appellation des fesses, apparue au milieu du XX^e siècle, pourrait être due à l'analogie de forme avec le sommet arrondi d'une meule de foin. L'expression est strictement équivalente à « se geler les fesses » ou « se geler le cul ».

■ Boire le calice jusqu'à la lie

Souffrir jusqu'au bout un mal ou une douleur - Supporter une épreuve pénible jusqu'à son terme - Subir une humiliation complète.

Ceux qui boivent du vin savent qu'au fond des bouteilles on peut trouver un dépôt spécifique des boissons fermentées, la lie.

Si une bouteille est buée jusqu'à la lie, c'est donc qu'elle a été complètement vidée.

Le calice est cette coupe, ce récipient dans lequel le curé verse le vin de messe ; donc jusqu'à la lie, si jamais il en a versé un peu avec le précieux liquide.

L'image de la complétude est ainsi facile à comprendre. Mais pourquoi cette notion de souffrance ou d'humiliation ?

Dans la langue de l'Église, le mot *calice* (qui vient du latin *calix* et désignait une coupe, un vase à boire) désignait la Passion ou le sang du Christ.

Mais surtout, il représentait aussi la colère de Dieu, un châtiment déjà pénible à subir, comme chacun le sait, mais qui devenait réellement insupportable s'il fallait en plus le « vider jusqu'à la lie ».

Au milieu du XVII^e siècle, par extension, *calice* était synonyme de « épreuve cruelle ». Et de là est née l'expression à la fin du même siècle.

■ Battre la campagne

Parcourir le terrain de chasse dans tous les sens pour faire lever le gibier - Parcourir de grandes étendues à la recherche de quelque chose ou quelqu'un - Dérasonner, divaguer, délirer.

Même si vous êtes un indécrottable citadin, vous devez savoir que la campagne est cet endroit où on trouve de grands prés, des champs cultivés, des arbres, des buissons, des paysans, des vaches et leurs bouses, des oiseaux autres que des pigeons et plein de ces merveilleuses autres choses qui, actuellement encore, constituent la nature.

Si on sait que, tel qu'il est employé dans notre expression, *battre* veut dire « parcourir en tous sens », la première signification, celle des chasseurs (elle est utilisée depuis le XII^e siècle), ainsi que la deuxième se comprennent parfaitement.

■■■

La dernière signification est moins intuitive.

Autrefois, on disait *courir les champs* : « son esprit court les champs » ou « il est fou à courir les champs ».

Alors si on admet qu'ici, c'est l'esprit qui « vagabonde », qui n'enchaîne pas les pensées de manière logique ou sensée, qui se laisse entraîner d'un côté puis d'un autre, tout devient tout de suite plus limpide.

■ Il ne faut pas prendre les enfants du bon dieu pour des canards sauvages !

Il ne faut pas prendre les gens pour des imbéciles. Il ne faut pas se moquer des gens.

Les enfants du bon Dieu, ce ne sont certainement pas des anges, puisque ce sont les hommes. C'est-à-dire vous, moi, etc. Dans l'expression, *les enfants du bon Dieu*, ce sont les hommes dignes de ce nom, donc intelligents, honnêtes et respectueux de leur prochain, qui sont opposés à ces pauvres canards, des volatiles supposés être de fieffés imbéciles.

Son origine exacte étant inconnue, le choix du canard sauvage au lieu du piaf, du macareux moine ou de l'albatros à sourcils noirs reste inexpliqué. Mais si son histoire n'est pas connue,

cette expression a tout de même été utilisée par des personnes relativement célèbres comme Antoine Blondin, Michel Audiard ou le général de Gaulle.

Pendant les périodes électorales, cette expression est brutalement oubliée par nos hommes politiques de tous bords qui n'arrêtent pas de nous prendre pour des imbéciles.

■ Prendre/Sucer un canard

Prendre/sucer un morceau de sucre trempé dans une boisson.

C'est par comparaison avec la vie essentiellement aquatique du palmipède qu'est venue, au XVIII^e siècle, citée par Furetière en 1727, l'expression *mouillé comme un canard*, parfaitement équivalente à *trempe comme une soupe*.

Si on ajoute à cette image le mouvement fréquent du bec du volatile plongeant rapidement dans l'eau, on aboutit vite à la dénomination de *canard* pour ce morceau de sucre brièvement trempé dans un liquide, de manière à ce qu'il s'en imprègne mais n'y fonde pas.

Dans son *Dictionnaire de la langue verte* paru en 1866, Alfred Delvau en donne la définition suivante : « Morceau de sucre trempé dans le

café, que le bourgeois donne à sa femme ou à son enfant – s'ils ont été bien sages. »

Depuis, même les femmes pas très sages, et Dieu sait si elles sont nombreuses, peuvent avoir droit à leur canard, et bien plus souvent trempé dans le verre d'alcool fort d'un voisin de table que dans du café.

■ Boire un canon/un coup

Boire un verre d'alcool.

Pour savoir d'où vient notre *canon*, il nous faut remonter au XVI^e siècle où le « canon » qui, c'est bien connu, faisait 1/16 de pinte, était une mesure de capacité utilisée pour le vin et les spiritueux.

C'est au début du XIX^e que ce *canon*-là désigne familièrement un simple verre de vin, même si la capacité du verre n'est plus exactement celle d'un canon.

Mais il ne faut pas oublier aussi le *coup* qui, dès la fin du XIV^e siècle, désignait aussi une quantité de liquide (principalement, de boisson alcoolisée), celle que l'on boit en une seule fois, d'un seul trait ou d'un seul « coup ».

C'est ce *coup*-là qui a donné *boire un coup*.

Par plaisanterie, *boire un canon soviétique*, c'est boire un verre de vin rouge.

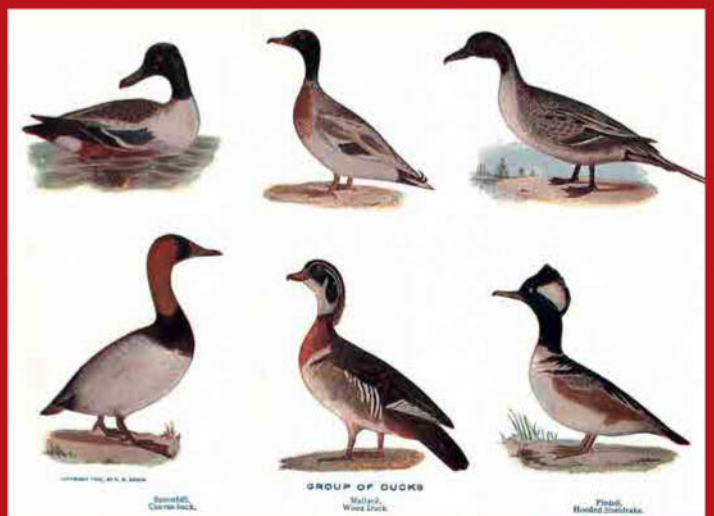
■ Ne pas casser trois pattes à un canard

Ne rien avoir d'extraordinaire, de remarquable.

Comment pourrait-on casser les trois pattes d'un sympathique volatile qui n'en possède toujours que deux sauf, peut-être, s'il est né près de Fukushima ?

Et c'est là justement que l'ironie de l'expression ressort : si vous arrivez à casser trois pattes à un canard, vous commettez un acte sans conteste extraordinaire, tellement cela paraît impossible (à la condition de fermer les yeux sur le côté barbare de la chose).

Dans le cas contraire, ce que vous faites est extrêmement banal.



Extrait du livre *The New Students Reference Work*, 1914.

■ Un capitaine d'industrie

Le patron d'une grande entreprise.

C'est à la fin du ^{xiii}e siècle que *capitaine* débarque en français, venu du bas latin *capitaneus* qui signifiait « important » ou « qui domine » (on y retrouve la racine *caput* qui signifiait « tête »).

D'abord spécialisé dans le domaine militaire où il désigne l'officier qui commande une compagnie, ce n'est qu'au ^{xvi}e siècle qu'il s'applique à celui qui commande un navire, toujours militaire, avant de s'utiliser également dans la marine commerciale au ^{xviii}e siècle.

Toujours est-il que le capitaine est bien celui qui commande, y compris maintenant dans une équipe sportive. Quant à *industrie*, il nous vient aussi du latin, au ^{xiv}e siècle, où il désignait une « activité secrète » avant de s'appliquer à une activité en général.

C'est à partir du ^{xvi}e siècle qu'il désigne toute activité qui produit quelque chose.

Or, il se trouve qu'à la tête de ces entreprises se trouvent des dirigeants dont le travail est de faire fonctionner correctement la compagnie et, au-dessus d'eux, le responsable suprême qui oriente la stratégie de l'entreprise comme le capitaine du bateau l'oriente dans la bonne direction.

C'est de cette analogie entre le commandant d'un navire et le dirigeant d'une (grande) entreprise qu'est née notre expression qui, si elle n'est employée régulièrement que depuis la fin du ^{xx}e siècle, existait déjà au ^{xix}e.

■ Aller à Canossa

Céder complètement devant quelqu'un - S'humilier devant quelqu'un.

Le pape Grégoire VII, en 1077, alla séjourner à Canossa et y rencontra l'empereur Henri IV d'Allemagne.

Ce dernier avait en effet cru bon de proclamer la déchéance du pape après le conflit des Investitures. Le pontife décida alors de l'excommunier. Du coup, les vassaux de l'empereur refusèrent de continuer à le suivre. Ce qui l'obligea finalement à aller rencontrer le pape pour le supplier de lui accorder son pardon.

C'est au château de Canossa qu'eut lieu cette rencontre où l'empereur fut humilié de devoir « se coucher » devant le pape qui ne lui donna une réponse positive que trois jours plus tard, après l'avoir laissé ruminer en costume de pénitent et pieds nus dans le froid en plein mois de janvier. L'excommunication fut alors levée.

Bismarck, en 1872, utilisa l'expression devant le Reichstag. Il voulait ainsi exprimer son désaccord avec le Vatican qui soutenait le parti catholique allemand, et son refus de céder aux injonctions du pape, alors que Bismarck, qui avait des volontés trop laïques aux yeux du pape Pie IX,

venait de se voir refuser l'envoi d'un ambassadeur allemand au Vatican.

Bismarck voulait donc dire par là : « Nous ne nous humilierons pas en cédant aux catholiques. »

■ Il n'y a pas loin du Capitole à la Roche Tarpéienne

Après les honneurs ou la célébrité, la déchéance, l'oubli peuvent venir rapidement.

Rome a été bâtie sur sept collines. C'est sur la plus petite d'entre elles, le Capitole, qu'a été construit un temple consacré à Jupiter, Junon et Minerve, haut lieu de l'Antiquité romaine et symbole de puissance et d'honneur.

Mais c'est sur un versant de cette même colline, donc à faible distance, que se trouvait la Roche Tarpéienne, lieu d'où les condamnés à mort étaient précipités dans le vide. Cette expression semble être une référence à l'aventure de Marcus Manlius Capitolinus : il repoussa l'assaut des Gaulois de Brennus qui avaient pris la ville et assiégeaient la colline.

Une fois le siège terminé, les soldats du général romain Camille ayant défait les Gaulois, Manlius fut couvert d'honneurs. Mais peu de temps après il fut accusé de soutenir les

revendications des pauvres et fut jeté de la Roche Tarpéienne.

Cette expression est donc une image destinée à montrer que, des honneurs dont on pouvait être couvert au Capitole, il pouvait n'y avoir que quelques pas pour arriver à la déchéance symbolisée par ce lieu de mort qu'était la Roche Tarpéienne.

■ La caque sent toujours le hareng

Lorsqu'on a de basses origines, on en conserve toujours la vulgarité, malgré une éventuelle réussite.

Le hareng a une odeur très forte quand il est fumé. Du coup, quand dans une caque on entasse des harengs pendant un certain temps, elle en garde définitivement l'odeur. Le mot *caque* est apparu sous cette forme au ^{xv}e siècle, probablement dérivé de l'ancien nordique *kaggi* ou *kakki* qui voulait dire « tonneau ». Il désigne une barrique destinée, avant qu'elle ait également et ultérieurement d'autres usages, à contenir des harengs conservés dans du sel.

Cette *caque* a autrefois donné l'expression *serrés comme harengs en caque* aujourd'hui remplacée par *serrés comme des sardines*.



Cette expression est donc une métaphore prétendant que celui qui vient de « la France d'en bas » n'arrivera jamais à dissimuler complètement ses origines, même s'il arrive à se hisser dans les hautes sphères de la société.

■ Parler à la cantonade

Au sein d'un groupe, parler sans s'adresser à quelqu'un en particulier.

Au ^{xv}^e siècle, le mot *cantonade* désigne un angle de maison (le mot est emprunté au provençal *cantona-da* pour « angle »).

Au ^{xvii}^e siècle, il se spécialise dans le monde du théâtre où il désigne d'abord les côtés de la scène où, à l'époque, sont assis les spectateurs privilégiés.

Puis, ces emplacements n'étant plus occupés par des spectateurs, il finit par désigner les coulisses.

La locution à *la cantonade* apparaît au milieu du ^{xviii}^e siècle. Il s'agit alors d'un jeu scénique où l'acteur fait semblant de s'adresser à quelqu'un qui reste invisible, car placé dans les coulisses.

Le sens actuel est une métaphore venue de cet emploi théâtral. Les coulisses ont disparu, mais la personne qui parle à *la cantonade* ne vise pas non plus un interlocuteur précis, et ce d'autant moins que, souvent, aucune réponse n'est attendue.

■ Arriver comme les carabiniers

Arriver en retard, lorsque tout est terminé.

Avant de devenir un gendarme italien ou un douanier espagnol, le carabinier était en France un soldat à pied ou à cheval armé d'une carabine, d'où son nom donné en 1634. Cette expression est issue en 1869 de l'opéra-bouffe *Les Brigands* d'Offenbach, qui chantaient : « Nous sommes les carabiniers La sécurité des foyers

Mais par un malheureux hasard Au secours des particuliers Nous arrivons toujours trop tard. » La réputation des carabiniers devait être très mauvaise pour qu'il y soit fait allusion de manière aussi marquée dans le livret de cette œuvre.

■ Rabattre/Rabaïsser le caquet

Faire taire quelqu'un. Forcer une personne à être moins insolente, la remettre à sa place.

Au commencement, au début du ^{xiv}^e siècle, était la *caqueteresse* ou la « femme bavarde ».

Au milieu du ^{xv}^e, le verbe *caqueter* voulait dire « bavarder » et le déverbal *caquet* s'employait à la fois à propos d'un bavardage indiscret, d'un importun humain et pour désigner le cri de certains animaux (comme le gloussement de la poule qui vient de pondre son œuf).

Au même moment apparaît *rabattre le caquet* (de *quelqu'un*) qui veut dire « faire cesser le bavardage » dérangeant de cette personne, donc la faire taire.

C'est au début du siècle suivant qu'on utilisera aussi le verbe *rabaïsser*, époque à laquelle on trouvera également les versions avec les verbes *abattre* et *abaisser*, sans que ceux-ci aient survécu jusqu'à notre époque.

Souvent utilisée à propos de personnes insolentes ou imbues d'elles-mêmes qu'on veut faire taire, on a tendance à lui préférer maintenant *clouer le bec*.

■ Caracoler en tête

Être largement en tête.

Être « en tête » d'un groupe, que ce soit dans un défilé ou dans un classement, par exemple, cela signifie bien « être à l'avant du groupe », *tête* ayant ici le sens datant du ^{xvi}^e siècle de « place de ce

qui est à l'avant d'un ensemble qui progresse ».

Quant au verbe *caracoler* qui nous vient de l'escargot, il est d'abord utilisé dans le monde équestre où, au début du ^{xvi}^e siècle, il s'applique aux cavaliers et à leur monture qui enchaînent des voltes et demi-voltes, la volte étant un tour complet que le cavalier fait exécuter au cheval, sur un cercle tangent à la piste ; et c'est parce les voltes ou caracoles qui se suivent étaient assimilées à une spirale qu'elles ont donné le verbe *caracoler*.

Des mouvements agiles de la caracole, le verbe a pris le sens élargi de « aller à cheval de manière vive » et même un autre sens encore plus éloigné applicable à un régime sans selle, puisqu'il signifie également « courir en sautant, en gambadant ».

L'image du fringant cavalier qui fait parader sa monture en tête d'un défilé ou celle du joyeux bonhomme qui court en gambadant loin devant sa troupe se retrouve dans notre métaphore où un gagnant « caracole » largement en tête des autres membres de son groupe.

■ En carafe

Dans l'oubli, abandonné - En panne.

Cette expression est née à la fin du ^{xix}^e siècle.

On peut penser que celui qui *reste en carafe*, abandonné, se retrouve comme une cruche, comme un imbécile, le sens ayant alors glissé d'un récipient ventru à un autre.

Mais il faut aussi savoir qu'en argot, apparu un peu avant notre locution, le mot *carafe* a désigné la bouche, celle-ci étant un récipient également destiné à contenir – même si c'est très temporairement – des liquides divers. Or, le premier sens de l'expression s'appliquait à l'orateur, qui ne trouvant plus ses mots, restait bouche bée.

Et c'est ensuite, par extension, qu'on serait passé de l'orateur qui reste en

plan à une personne quelconque dans le même état, puis à celle qui est abandonnée, oubliée.

Le sens de « panne » est apparu parallèlement à la première signification. Serait-ce parce que le véhicule en panne est abandonné sur le bord de la route ?

■ Le dernier carat

Le dernier moment,
la dernière limite.

Dans le monde de la joaillerie, le carat est une unité de poids pour les diamants. Mais dans la manipulation de l'or, le nombre de carats indique le degré de pureté du métal précieux, sachant qu'un or à 24 carats serait un or parfaitement pur. Autrement dit, un or à 18 carats contient 18 parts d'or pur et 6 parts d'autres métaux.

D'ailleurs, autrefois, jusqu'au ^{xvii}^e siècle, le nombre de carats était utilisé dans des expressions où on utiliserait plutôt aujourd'hui un pourcentage ou une fraction.

Ainsi, un « hérétique à 17 carats et demi » était aux trois quarts hérétique, par exemple. Le qualificatif à *vingt-quatre carats* remplaçait un « complètement » ou un « parfait » (« un calomniateur à vingt-quatre carats ») et on en est même arrivé à désigner des choses à *trente-six carats*, lorsqu'on allait au-delà du possible.

Partant de ces considérations, on comprend bien que *dernier carat* (sous-entendu « le vingt-quatrième ») puisse être devenu, au figuré et au ^{xix}^e siècle, la limite maximum puisqu'on ne peut pas aller au-delà.

■ Muet comme une carpe

Complètement silencieux.

S'il n'est pas étonnant qu'un poisson soit utilisé dans une telle comparaison, pourquoi est-ce la carpe qui a eu l'insigne honneur de représenter le genre, et ce depuis 1612 ? C'est d'autant plus étrange qu'on a d'abord utilisé la forme plus

logique *muet comme un poisson* (chez Rabelais, par exemple) !

Alain Rey évoque deux possibilités : la première viendrait de Furetière qui a écrit, à propos de la carpe, qu'elle n'a pas de langue ; et comme qui n'a pas de langue ne peut parler... La seconde viendrait simplement du fait que la carpe est un poisson qui sort fréquemment la tête hors de l'eau, la bouche ouverte et qui, par timidité sûrement, ne prononce pourtant jamais un mot.

On peut toutefois noter que George Sand n'a pas hésité un seul instant à utiliser la version *muet comme une tanche*.

■ Carpe diem

Profite bien du moment/du
jour présent.

La formule latine complète est *Carpe diem quam minimum credula postero* qu'on peut traduire par « Cueille le jour [et sois] la moins curieuse [possible] de l'avenir ». C'est le poète latin Horace qui l'a écrite dans le dernier vers d'un poème, où il résume ce qui précède. Il veut y persuader Leuconoé, jeune fille qui souhaite vivre longtemps, que c'est le présent qui est important et que, même s'il est très probable qu'il lui reste encore de nombreuses années à vivre, elle doit pleinement profiter du présent, mais en gardant une saine discipline de vie et en ne remettant pas au lendemain les choses à faire.

Horace s'intéressait à l'épicurisme, le vrai, pas celui auquel on pense aujourd'hui lorsqu'on parle d'un épicurien, une personne qui ne songe qu'au(x) plaisir(s) et sait pleinement en profiter. La vision du plaisir d'Épicure, plaisir d'ascète plus que d'épicurien moderne, n'était pas tout à fait identique à celle qu'on croit en général.

Aujourd'hui, le *carpe diem* est davantage vu comme une incitation à jouir du moment présent sans contraintes ni retenue.

■ Les carottes sont cuites

Tout est perdu. Il n'y a plus
aucun espoir.

Remontons au ^{xvii}^e siècle.

À cette époque et encore longtemps après, la carotte est considérée comme un aliment pauvre. Mais, du fait d'une forme similaire et d'une prononciation très proche (paronymie), elle est aussi associée à la « crotte ». On disait d'ailleurs de quelqu'un de constipé qu'il « chiait des carottes ».

Un peu plus tard, *ne vivre que de carottes* signifiait « vivre très chichement ».

Cette valeur péjorative liée à la carotte est restée et, à la fin du ^{xix}^e siècle, *avoir ses carottes cuites* se disait pour « être mourant », mais sans qu'on sache exactement le pourquoi de cette association du bientôt mort avec ces légumes cuits.

Toujours est-il que c'est cette notion de carottes qui marquent un état sans espoir, où on ne peut plus rien, qui est arrivée jusqu'à nous.

La phrase « les carottes sont cuites » a servi, comme de nombreuses autres, de code à la radio de Londres pour déclencher des actions ou des opérations par la Résistance dans les territoires occupés par l'Allemagne pendant la Seconde Guerre mondiale.

■ Se comporter/S'aplatir comme une carpette

Avoir un comportement
soumis, servile - Être
bassement flatteur.

Au ^{xiv}^e ou ^{xv}^e siècle, *carpette* a d'abord désigné « un gros drap rayé servant de tapis ou d'emballage ». Ce n'est qu'au milieu du ^{xix}^e siècle qu'il a pris le sens moderne de « petit tapis mobile ».

Cet objet est une chose qui se trouve posée au sol et dont le pitoyable destin est d'être piétinée sans vergogne. La comparaison d'une personne à une carquette, qui date du ^{xx}^e siècle, est donc simplement une image très méprisante vis-à-vis de la personne ainsi désignée, celle-ci étant si lâche, si servile, qu'elle n'est considérée que comme bonne à être foulée aux pieds. Et comme, en général, cette sorte de carquette est un flagorneur vis-à-vis de celui qui le soumet, on obtient, par extension, le second sens indiqué.

On peut aussi « s'étaler comme une carquette », mais cette fois, l'image est celle de la personne qui, étant tombée, se retrouve « aplatie » au sol.

■ Se tenir à carreau

Être sur ses gardes - Ne pas se manifester. S'efforcer de passer inaperçu.

Autrefois il fallait impérativement disposer de « carreaux » pour pouvoir utiliser une arbalète, *carreau* étant le nom de la flèche spécifique de cet engin de mort. Un garde quelconque perché dans son échauquette se devait de « se tenir à carreau » lorsqu'il surveillait les alentours, prêt à enfile le carreau sur son arme pour dissuader les curieux

ou adversaires de s'approcher trop près du lieu gardé.

Une autre interprétation liée à ce *carreau*-là pourrait aussi être que tout assaillant avait intérêt à « se tenir à carreau » en restant hors de portée de tir des arbalétriers bien cachés derrière leurs meurtrières.

Il existe deux autres explications.

La première viendrait d'un jeu de cartes d'où est tiré le dicton *qui se garde à carreau n'est jamais capot*. Autrement dit, celui-ci qui « se garde à carreau », qui surveille bien son jeu, qui est sur ses gardes, ne perd jamais. La seconde viendrait de l'argot où, selon Jacques Arnal dans son *Argot de police*, *carreau* désigne le domicile, tout comme la *carrée* ou la *carre* est la chambre.

■ Sur le carreau

À terre, mort ou blessé - Abandonné dans une situation difficile.

Cette expression, qui existe depuis le tout début du ^{xvii}^e siècle, est en général précédée de verbes comme *être*, *rester*, *envoyer* ou *laisser*.

Depuis 1160, le carreau désigne un pavé plat de terre cuite servant à recouvrir un sol. Par métonymie, le terme sert aussi à désigner toute surface couverte par des carreaux.

Et c'est parce qu'une personne blessée ou tuée à l'intérieur d'une habitation gisait sur le carreau que notre expression est née.

Actuellement, elle s'utilise aussi dans des situations moins extrêmes, simplement lorsque quelqu'un est en difficulté.

■ Donner carte blanche

Laisser la libre initiative. Donner les pleins pouvoirs pour accomplir une tâche.

Il faut voir cette carte blanche, attestée avec cette signification depuis 1451, comme une feuille sur laquelle toutes les consignes de la mission sont clairement écrites. Et comme elle est désespérément blanche, c'est une indication qu'on peut faire ce que l'on veut, utiliser tous les moyens, y compris, si le contexte et l'humeur s'y prêtent, les plus cruels, retors ou illégaux.

Dans un contexte de guerre, cette *carte blanche* a aussi été utilisée dans d'autres expressions. Ainsi, *mander la carte blanche*, c'était « se mettre à la merci du vainqueur, se rendre sans conditions », alors que *donner la carte blanche à quelqu'un*, c'était au ^{xvii}^e siècle, « lui laisser dicter ses conditions ». Dans les deux cas, on retrouve cette notion de pleins pouvoirs laissés à l'autre.

■ Rouler carrosse

Être riche et le montrer. Mener un grand train de vie.

Pour comprendre l'origine de cette expression, il suffit de remonter peu de siècles auparavant, à une époque où avoir un carrosse personnel était autrement plus un signe de richesse que ne l'est aujourd'hui le fait de posséder une voiture.

Et, se déplacer ostensiblement avec son carrosse permettait de bien faire étalage de son aisance financière.

Cette locution est née à la fin du ^{xvii}^e siècle sous la forme *avoir de quoi faire rouler un carrosse*. C'est au début du ^{xviii}^e qu'elle a pris la forme actuelle d'une expression qu'il faut comprendre comme « rouler (avec son propre) carrosse ».



Gravure de Theodor Joseph Hubert Hoffbauer, 1883.

■ En catimini

En cachette, très discrètement.

Cette locution adverbiale est attestée dès la seconde moitié du ^{xiv}e siècle, mais son origine est incertaine.

Il est souvent dit que le mot *catimini* viendrait du grec *katamênia* pour « menstrues » ou « menstruations », mais le lien avec la signification de l'expression est difficile à faire, sauf si les femmes de l'époque prenaient soin de dissimuler leur état régulier éventuellement considéré comme honteux. À l'époque de la naissance de l'expression, il existait également le verbe *catir* pour « cacher » qui a aussi donné *faire le catinus* pour « faire l'hypocrite ». Il se peut donc qu'il soit à l'origine de notre mot.

Mais une autre explication vient du picard. À cette période de notre histoire, le chat était considéré comme un animal hypocrite, car il avance en se dissimulant lorsqu'il prépare un mauvais coup comme attraper un piaf ou un rongeur. Or chez les Picards, *cate* désignait une « chatte » et *mini* est de la même racine que *minou* ou *minette*.

À la lumière de ces deux explications et en l'absence de certitudes, rien n'interdit donc d'imaginer que *cati* vient du verbe *catir* (également d'origine picarde) et que *mini* désigne bien le chat. On retrouverait ainsi le chat qui se cache avant de perpétrer ses crimes.

■ Tourner casaque - Retourner sa veste

Changer brutalement d'opinion ou de parti.

Le nom *casaque* existe depuis le début du ^{xv}e siècle.

C'est au ^{xvii}e siècle que le mot désigne en France le manteau à manches longues qui recouvre l'uniforme des militaires de certains corps d'armée dont les fameux mousquetaires qui « prenaient casaque » lorsqu'ils rentraient dans cette unité.

Le premier sens, copie de l'italien *vol-tare casacca*, vient des soldats portant casaque qui, lorsqu'ils se mettaient à fuir lâchement le champ de bataille, *tournaient casaque*. D'ailleurs, « fuir » est le premier sens de l'expression, maintenant très peu utilisé.

Mais *tourner casaque*, c'est aussi changer d'uniforme donc de corps d'armée et, par métaphore, de parti ou d'opinion. On peut aussi y voir l'idée de tourner le dos à ceux de son parti.

Quant à *retourner sa veste*, attestée à la fin du ^{xix}e siècle avec le second sens uniquement, elle n'est qu'une

version moderne de *tourner casaque*, ce dernier vêtement s'étant entre-temps spécialisé en tant que tenue de jockey.

■ Passer à la casserole

Mourir (de mort violente) - Subir quelque chose de pénible - Pour une femme, être dans l'obligation d'accepter l'acte sexuel ou s'y prêter pour la première fois.

Avant d'attaquer l'explication des trois sens proposés, qui nous viennent apparemment du début du ^{xx}e siècle, il faut savoir que cette expression a eu d'autres sens inutilisés aujourd'hui comme « être soumis à un traitement dépuratif énergique » ou « être soumis à un traitement antivénérien ».

Passer, c'est parfois subir une épreuve désagréable comme « passer le bac » pour un cancre, ou « passer de vie à trépas » pour Henri IV ou Marat. Mais plus justement, *y passer*, depuis Molière, c'est soit subir quelque chose de pénible, comme « les derniers outrages », soit carrément mourir.

Pour le deuxième sens, né au même moment, nous allons maintenant basculer vers l'argot tout en conservant le côté pénible de *y passer* : un truand qui est pris en flagrant délit, donc qui se retrouve en très mauvaise situation, est tout aussi « cuit » que le missionnaire qui a pris position dans la casserole du cannibale.

Plus trivial et tout aussi argotique, enfin, à quoi sert aussi une casserole (ou une sauteuse), sinon à « sauter » des aliments comme des pommes de terre, par exemple ? Or, une femme qui subit ou participe à un acte sexuel ne se fait-elle pas « sauter » ?

Voilà une « bien jolie » métaphore qui suffit à faire le lien avec le dernier sens.

■ Traîner une casserole

Avoir été compromis dans une affaire douteuse. Traîner, dans sa réputation, les conséquences négatives d'un acte passé.

Certains méchants marmots sont capables d'attacher des récipients métalliques (dont des casseroles) à la queue d'un chien qui, gêné par ce qu'il traîne et affolé par le bruit qu'ils font, se met à courir de façon désordonnée et très peu discrète.

Ces « casseroles » sont pour lui à la fois embarrassantes, gênantes et bruyantes. Tout à fait comme une sale affaire dans laquelle a trempé quelqu'un, que certains n'ont pas oubliée et se chargent de rappeler au bon moment pour jeter le discrédit sur la personne lorsqu'elle devient gênante.

Cette expression est très utilisée en politique. Et vous voilà, d'un coup, traînant derrière vous une « casserole » devenue d'un coup très embarrassante et dont le bruit risque fort de compromettre vos chances d'être élu. La métaphore est donc très parlante. Cette expression est attestée en 1902.

■ Coiffer sainte Catherine

Pour une femme, arriver à l'âge de vingt-cinq ans sans être mariée.

Sainte Catherine (ou Catherine d'Alexandrie), jeune femme pieuse, très érudite et restée vierge, est morte en martyre au IV^e siècle, décapitée après avoir été partiellement déchiquetée par des roues armées de pointes et de rasoirs.

Elle est la patronne des jeunes filles, mais aussi des étudiants, des meuniers et des philosophes.

Par sa virginité, sainte Catherine est le symbole de la pureté (le nom vient d'ailleurs du grec *katharos* qui veut dire « pur », mot d'où vient aussi le nom des fameux cathares).

Dès le Moyen Âge, il est d'usage de fêter la Sainte-Catherine pour les jeunes filles non mariées à 25 ans, donc réputées encore vierges, demoiselles qu'on appelle des catharinettes.

Si elles respectent la tradition, le 25 novembre, ces célibataires doivent se mettre un couvre-chef comportant les couleurs jaune (symbole de la foi) et verte (symbole de la connaissance), en rappel de l'ancienne tradition qui voulait que des jeunes filles coiffent les statues de

sainte Catherine dans les églises de Paris, ce jour-là.

■ Un cautère/emplâtre sur une jambe de bois

Une mesure complètement inutile, inefficace.

Le mot *cautère* vient indirectement de l'ancien grec *kaiein* qui signifiait « brûler ». Il a d'abord servi à nommer un fer brûlant, au XIII^e siècle ; par métonymie, il s'est ensuite appliqué, au XVII^e siècle, à la plaie qui résultait de l'application d'un tel fer sur la chair, avant de désigner le cataplasme apposé sur la plaie pour la guérir.

Le cautère est donc ici le remède qui sert à soigner une blessure.

Quant à l'emplâtre, le *Grand Robert* le décrit ainsi : « Topique, onguent glutineux se ramollissant légèrement à la chaleur, ce qui le fait adhérer à la partie du corps sur laquelle on l'applique ». Autrement dit, c'est, comme un cataplasme, une préparation médicinale appliquée sur la peau.

Maintenant, nous avons tous les éléments pour juger de l'intérêt d'appliquer un cautère ou un emplâtre sur une jambe de bois : il est complètement nul ; ce qui suffit largement à expliquer le sens de notre expression, apparue au XVIII^e siècle, et qui,

par extension, s'applique à toute situation, y compris non médicale, où l'on pense qu'une mesure n'aura strictement aucun effet.

■ Être sujet à caution

Être douteux. Ne mériter qu'une confiance limitée.

Au début était le verbe latin *cavere* qui voulait dire « prendre garde » ou « se méfier ». De ce verbe, toujours en latin, a dérivé *cautio* (prudence) qui a donné à la fois *précaution*, mais aussi, dans le domaine juridique, *caution* comme synonyme de « garantie » ; (d'où l'expression toujours actuelle *libéré sous caution*). On disait alors *être caution que*, alors qu'on utiliserait plutôt maintenant *répondre de*.

Et c'est bien le sens initial, celui du verbe *cavere*, lié à la méfiance, qu'on trouve dans notre expression datant du début du XVII^e siècle.

Mais on y retrouve aussi celle de garantie si l'on admet que la chose qui est sujette à caution ne sera finalement crédible que si une forme de garantie permet de la confirmer ou vérifier.

■ Passer au caviar - Caviarder

Cacher ou supprimer. Censurer.

Il faut savoir qu'en Russie, sous le tsar Nicolas I^{er}, la censure était fréquente et que, dans les publications et livres imprimés, il n'était pas rare de trouver des taches noires, faites à l'encre, destinées à rendre indéchiffrables les passages qu'on voulait censurer.

Or, il se trouve que le caviar, cet aliment de luxe issu de l'esturgeon, principalement originaire de Russie, est également noir.

C'est pourquoi, en raison du pays d'origine commun, la comparaison a été très vite faite entre ce mets souvent servi dans les pince-fesses huppés et ces taches matérialisant la censure.



■ La cerise sur le gâteau

Le petit détail final qui parfait une réalisation - L'avantage supplémentaire - Le comble, le bouquet (ironiquement).

Nous avons simplement ici affaire à une métaphore pâtissière, par comparaison avec ce superbe gâteau sur lequel trône, au milieu, une belle cerise d'un rouge parfaitement naturel, petite touche de décoration finale qui rend la pâtisserie plus appétissante).

Cette expression n'est qu'une traduction exacte de l'expression anglaise *the cherry on the cake* ou de sa variante *the cherry on top* (voulant dire « la cerise sur le dessus », sous-entendu : du gâteau) dont la date d'apparition n'est, semble-t-il, pas connue, mais dont l'origine ou le sens est on ne peut plus limpide.

On peut noter que, dans les pays anglo-saxons, on utilise également avec le même sens *the icing on the cake*, la métaphore portant cette fois sur le glaçage sucré dont on recouvre certaines pâtisseries.

Utilisé en argot depuis le début du ^{xx}e siècle dans le milieu journalistique, le « passage au caviar » a ensuite donné le verbe *caviarder*.

■ Se serrer la ceinture

Se priver de nourriture –
Se passer de quelque chose.

La date d'apparition de cette expression ne semble pas vraiment connue. Pourtant, le mot *ceinture* existe depuis le ^{xii}e siècle avec le sens de « bande de matière souple portée à la taille pour maintenir un vêtement ou comme ornement ».

Maintenant, comprendre l'origine des sens métaphoriques de l'expression est très simple : il ne fait aucun doute que le fait de se passer longtemps de nourriture permet de serrer nettement plus sa ceinture.

De là est issu le premier sens proposé, même si ici, la privation n'est absolument pas volontaire, mais subie, que ce soit pour cause de pauvreté (en général) ou de situation dans laquelle aucune nourriture n'est accessible.

C'est par simple extension du sens initial que l'expression couvre aussi la privation ou le manque de n'importe quoi dont on aurait pourtant envie ou besoin.

■ La femme de César ne doit pas être soupçonnée

Les personnalités officielles,
les institutions doivent être à
l'abri des accusations.

Il faut ici comprendre que les personnalités et institutions doivent être intouchables même si elles sont accusées de quelque chose (comme c'est le cas pour certains en France), mais qu'elles doivent être tellement irréprochables qu'aucun soupçon ne puisse les entacher. Sinon, elles doivent être écartées ou destituées, avant même de savoir si les soupçons sont justifiés ou non.

■ Vouloir faire passer un chameau par le chas d'une aiguille

Tenter quelque chose
d'impossible ou
d'extrêmement difficile.

Selon la Bible, il était un homme riche qui respectait scrupuleusement tous les commandements, mais qui refusait de partager ses biens avec les pauvres, montrant ainsi que le renoncement à la richesse était difficile, voire impossible.

C'est à propos de ce riche que Jésus dit : « Je vous le dis, il est plus aisé pour un chameau d'entrer par le trou d'une aiguille, que pour un riche d'entrer dans le royaume de Dieu. » (Évangile selon saint Matthieu, XIX, 24.) Mais d'autres interprétations de ce qu'a prononcé Jésus ont été proposées.

En effet, là où, dans le texte de l'Évangile, certains lisent *kamelos* (soit « chameau »), d'autres voient *kamilos* (soit « câble »).

On se rapproche donc déjà plus d'une tentative un peu moins désespérée d'arriver au but recherché, puisqu'un petit câble peut passer à travers le chas d'une très grosse aiguille.

L'autre interprétation indique qu'il aurait existé à Jérusalem une porte d'entrée appelée « le chas de l'aiguille » beaucoup trop petite pour qu'un chameau bâti puisse y passer. Alors, il se peut qu'une traduction imparfaite du texte ait donné « chas de l'aiguille » au lieu de « trou de l'aiguille ». Et Jésus aurait évoqué une comparaison alors deve-nue acceptable et compréhensible.

Selon Plutarque, il s'agit en fait d'une réponse que fit César lorsqu'il cherchait à justifier d'avoir répudié sans aucune preuve sa troisième épouse Pompéia, soupçonnée de relations illicites avec Clodius.

Du fait que son épouse, obligatoirement proche du pouvoir, était suspectée, il se devait donc de l'écarter, qu'elle soit réellement fautive ou pas.

S'agissait-il d'une réelle rigueur de César ou bien d'une explication fumeuse parce qu'il était désireux de changer d'épouse ?

■ Ni chair ni poisson

Indéfinissable, indéterminé
(pour quelque chose). Indécis
ou difficile à cerner (pour
quelqu'un).

Il y eut un temps très lointain où le jeûne du carême était scrupuleusement respecté : un seul repas de pain, de légumes, de fruits secs et d'eau par jour. Puis, quelques pontes de l'Église autorisèrent un certain relâchement qui vit l'introduction du poisson, des œufs, des laitages et même du vin.

Le poisson fut un immense sujet de discussion, les uns disant que le poisson était de la chair (c'est un animal, non ?), les autres disant qu'il n'en était rien (à une époque où les études animales n'étaient pas très poussées, ils croyaient que ces bestioles ne se nourrissaient que d'eau). Le peuple ne retint que le côté pittoresque de ces échanges peu amènes et inventa notre expression pour désigner des choses dont la nature n'est pas bien définie, des gens dont l'opinion fluctue, ceux qui ont une conduite louche, indéfinissable et, plus généralement, toutes choses indéterminées.

De nos jours, on l'emploie aussi régulièrement à propos des hommes politiques dont l'opinion varie en fonction de la direction du vent ou du résultat des derniers sondages.

« Le poisson fut un immense sujet de discussion, les uns disant que c'était de la chair, les autres disant qu'il n'en était rien. »

■ Se réduire comme une peau de chagrin

Se réduire progressivement (jusqu'à ce qu'il n'en reste plus rien).

Ce *chagrin*-là vient du turc *sagri* qui désignait d'abord la croupe d'un animal puis, par métonymie, la peau du même animal.

C'est plus précisément de l'âne ou de la mule, dont la peau est à la fois dure et élastique, qu'on tirait la « peau de sagrin » (au *xvi^e* siècle) – dénommée ensuite *peau de chagrin*, par influence du mot usuel *chagrin* – qui servait à fabriquer des tambours, des chaussures ou des reliures de livres.

Mais pourquoi cette histoire de réduction ?

Cela vient du roman éponyme d'Honoré de Balzac dans lequel la « peau de chagrin » est une pièce de cuir magique qui exauce tous les vœux de son possesseur, mais qui, à chaque désir réalisé, voit sa taille diminuer, tout en rongant progressivement la vie de son propriétaire qui mourra en même temps que la peau disparaîtra après un dernier désir satisfait.

■ Appuyer sur le champignon - Conduire le champignon au plancher

Accélérer – Conduire à toute vitesse.

Si cette expression argotique est utilisée principalement dans le monde automobile, c'est bien parce qu'elle en provient très directement, et ce depuis la première moitié du *xx^e* siècle.

Il faut se souvenir qu'autrefois, lorsque les premiers véhicules automobiles sont apparus, et pendant longtemps, la pédale d'accélérateur était constituée d'une tige métallique droite surmontée d'une demi-boule, l'ensemble ressemblant beaucoup à un champignon.

Lorsque le champignon était complètement enfoncé, en butée proche

■ Devoir une fière chandelle

Avoir une grande dette de reconnaissance envers quelqu'un.

Si quelqu'un vous sauve de la noyade ou vous empêche par tous les moyens d'aller assister à un exposé philosophique de Jean-Claude Van Damme, vous lui devez obligatoirement « une fière chandelle ».

Fier a ici le sens de « grand », « fort » ou « remarquable ».

Quant à la *chandelle*, elle vient du cierge qu'il fallait autrefois obligatoirement aller faire brûler à l'église en témoignage de reconnaissance.

À la fin du *xviii^e* siècle, il doit une *fière chandelle* à Dieu voulait dire « il a échappé à un grand péril ».

du plancher du véhicule, on conduisait « le champignon au plancher ». Cette expression s'emploie aussi maintenant hors du monde des véhicules motorisés, lorsqu'il est question d'accélérer quelque chose, de « passer à la vitesse supérieure » (autre métaphore automobile).

■ Manger/Bouffer comme un chancre

Manger avec voracité. Manger excessivement.

Chancre est un mot qui vient du latin *cancer* et qui désigne un ulcère ou une tumeur. Autrefois, le chancre désignait un petit ulcère qui débordait sur les parties environnantes en les rongant. Actuellement, c'est plutôt une ulcération de la peau ou de certaines muqueuses. Mais, en botanique, c'est aussi une plaie vive de l'écorce d'un arbre attaquée par un champignon.

Dans tous les cas, le chancre est donc soit quelque chose qui tend à s'étendre en « dévorant » ce qui l'entoure ou bien une grosse plaie ou crevasse.

Notre métaphore, qui date du *xvii^e* siècle, est donc facile à comprendre, celui qui mange comme un chancre dévorant ou engloutissant toute la nourriture ayant la mauvaise idée de passer à sa portée.

Mais il est possible que sa naissance soit également due à une simple déformation de l'ancienne comparaison *comme un chancre* (*gras comme un chancre, boire comme un chancre*).

En effet, à l'époque où il y avait des chantres dans les églises, pour chanter au cours des cérémonies religieuses, ceux-ci avaient la réputation, comme les moines et les chanoines, de faire bonne chère, de bien ripailler, justifiant ainsi la naissance de la comparaison.

■ Le jeu n'en vaut pas la chandelle

Cela n'en vaut pas la peine. Cela coûterait plus cher que cela ne rapporterait.

Cette expression, sous une forme très approchante, date du *xvi^e* siècle. Il ne faut pas oublier qu'à cette époque la fée électricité n'existait pas encore et que ceux qui s'adonnaient aux jeux (cartes, dés...), particulièrement ceux donnant lieu à des enjeux, devaient s'éclairer à la chandelle, considérée comme un objet de luxe. Il était d'ailleurs d'usage, dans les endroits modestes, que les participants laissent quelque argent en partant pour dédommager du coût de cet éclairage.

Et lorsque les gains étaient faibles, ils ne couvraient même pas le prix de la chandelle...

Notre expression est donc simplement une lumineuse métaphore indiquant qu'il n'est pas nécessaire de gaspiller du temps, de l'argent ou des efforts pour n'obtenir en retour qu'un résultat médiocre faisant au final regretter ce qui aura été gaspillé.

■ Sur les chapeaux de roues

À grande vitesse, avec précipitation.

Les chapeaux de roues, ce sont bien sûr les enjôleurs des roues d'une voiture.

Pour les amateurs de dessins animés et de situations impossibles, il est amusant d'imaginer une voiture prenant un virage tellement vite qu'elle bascule sur les deux roues extérieures au virage au point d'en frotter les enjôleurs sur le bitume avec de grands jets d'étincelles.

L'explication de l'expression, apparue dans les années 1920, est simplement là.

Mais bien entendu, compte tenu des stupides lois de la physique qui gouvernent notre univers, il est peu probable que, dans la réalité, une telle situation permette ensuite à la voiture de continuer son trajet autrement qu'en enchaînant quelques tonneaux.

Cette image s'est ensuite étendue pour désigner toute action effectuée avec beaucoup de précipitation.

■ Avoir voix au chapitre

Être consulté, avoir le droit d'exprimer une opinion, de participer à une délibération - Avoir de l'influence en donnant son avis dans une affaire.

Ce *chapitre*-là remonte au Moyen Âge. Il concerne le clergé dans lequel le chapitre désigne à la fois le corps des chanoines d'une cathédrale ou d'une église importante, l'assemblée des moines et chanoines qui traite des affaires de leur communauté et le lieu dans lequel se tient cette assemblée.

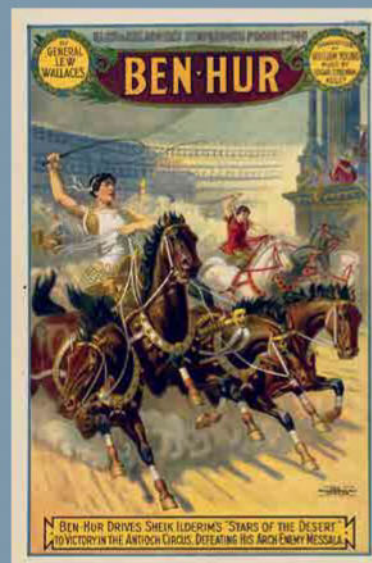
Celui qui « avait voix au chapitre » était celui qui pouvait participer aux prises de décisions, celui qui avait une voix lors des délibérations au cours des assemblées, droit qui était ouvert aux chanoines et à leurs

■ Arrête ton char (Ben-Hur) !

Arrête d'exagérer ! - Cesse de raconter n'importe quoi !

Nous avons là droit à un beau calembour, digne de l'*Almanach Vermot* et datant du milieu du ^{xx}e siècle. Cette expression est tout simplement un jeu de mots avec *char*, le véhicule, et *charre*, l'exagération, mot dérivé du verbe populaire *charrier* pour « exagérer ». Elle assimile celui qu'on essaye d'arrêter de dire des bêtises au véhicule lancé à grande vitesse qu'il faut tenter de stopper.

L'ajout du nom du conducteur est venu un peu après la naissance de l'expression, en 1959, à l'époque du succès du film *Ben-Hur* (de Cecil B. DeMille) dont on sait qu'un des passages les plus spectaculaires est une course de chars peu romantique dans la Rome antique.



Affiche de la première de *Ben Hur*, à Broadway, 1899.

supérieurs comme les évêques, mais pas aux serviteurs et moineillons également présents.

L'expression, qui a gardé le sens d'origine, ne semble apparaître qu'au ^{xvi}e siècle, malgré l'ancienneté des chapitres.

On notera que « être chapitré » (réprimandé) a la même origine, puisque le chapitre était aussi le lieu où l'on décidait des sanctions à l'égard des moines qui ne respectaient pas correctement les contraintes de leur ordre.

■ Aller au charbon

Aller travailler - Se résoudre à faire quelque chose de pénible.

Cette expression est récente puisqu'elle date du début du ^{xx}e siècle.

Gaston Esnault nous apprend qu'elle est apparue dans le milieu de la prostitution dans les années 1930 où elle signifiait « exercer un métier régulier », par opposition à celui des péripatéticiennes et de leurs souteneurs. Cette notion de « métier régulier » a ensuite été reprise dans le milieu

des truands, *aller au charbon* voulant alors dire « exercer un métier honnête ».

Les hommes de théâtre l'ont aussi utilisée après la Seconde Guerre mondiale pour dire « se dépenser sur scène sans compter ».

Ce n'est qu'à partir des années 80 que sa signification liée au travail ordinaire s'est affirmée.

■ Mettre la charrue avant les bœufs

Faire les choses à l'envers ou dans le désordre - Aller trop vite en besogne.

Telle quelle, l'expression date du ^{xvi}e siècle. Mais d'autres formes ayant la même signification existent depuis le ^{xiii}e.

Mettre la charrue devant les bœufs, donc dans le mauvais sens, c'était faire preuve d'un illogisme ou d'un manque de sens pratique certain. D'où la première signification.

Mais cela peut aussi dénoter le fait d'effectuer une tâche trop rapidement et donc n'importe comment, d'où le second sens.

Enfin, bien qu'il ne soit plus en usage de nos jours il est intéressant de signaler que cette expression a aussi eu le sens de « faire l'amour », pour désigner le « repos du paysan » qu'il s'accordait après une journée bien remplie.

Bœufs désignaient alors les testicules et *charrue*, le pénis avec lequel le paysan labourait une terre bien particulière. Et la charrue était obligatoirement devant les bœufs, situation inverse de ce qu'elle était dans la journée aux champs.

■ Tomber de Charybde en Scylla

Se retrouver dans une situation pire, à peine sorti d'une situation difficile.

Cette expression est employée depuis le ^{xiv}^e siècle, mais elle remonte à l'Antiquité.

À l'origine Charybde et Scylla auraient été deux dangers du détroit de Messine, entre l'Italie et la Sicile, le premier étant un tourbillon, le second un écueil.

Les marins qui cherchaient à éviter le premier allaient périr en s'écrasant sur le second.

Présents dans la mythologie, Scylla était présenté comme une créature monstrueuse à plusieurs têtes et Charybde comme un monstre qui, trois fois par jour, aspirait dans d'énormes tourbillons les eaux du détroit avec les bateaux qui y naviguaient, puis les recrachait.

Dans l'*Odyssée*, Ulysse, qui vient à peine d'échapper aux chants des sirènes, doit tenter de se glisser entre ces deux grands dangers. Mais il y perdra six compagnons dévorés vivants par Scylla.

■ Acheter/vendre chat en poche

Conclure un marché sans voir/montrer l'objet de la vente (avec le risque de se faire duper).

C'est au tout début du ^{xv}^e siècle que cette expression est apparue.

Le nom *poche* désignant ici un sac, le sens de l'expression est facile à comprendre. Vous viendrait-il à l'idée d'acheter quelque chose sans le voir et de faire une confiance aveugle au vendeur, si vous ne le connaissez pas ?

Bien sûr, acheter un chat caché dans un sac sans y jeter un œil au préalable, ce n'est pas prendre le risque de se faire refiler un éléphant ou une musaraigne, la taille et le poids du sac pouvant immédiatement provoquer quelques doutes dans l'esprit de quelqu'un de pas trop benêt ; mais c'est prendre le risque de récupérer un animal borgne, malade, estropié ou, pire encore, une bestiole d'un autre type mais de taille et poids approchants (une belette, par exemple).

■ Appeler un chat un chat

Appeler les choses par leur nom – Être franc et direct.

Cette expression a son origine en dessous de la ceinture : en effet, ce que l'on nomme aujourd'hui argotiquement *chatte*, s'appelait autrefois *chat* au ^{xviii}^e siècle, en désignant d'abord la toison pubienne au ^{xvii}^e, car il ne faut pas oublier que c'est un endroit qui, comme le félin, est velu et se laisse volontiers caresser, sans négliger la très probable influence de l'homonyme *chas*, comme celui de l'aiguille, qui désignait un trou ou une fente.

S'il a existé une vieille locution qui disait déjà *il entend chat sans qu'on dise minon* (il comprend chat sans qu'on dise minet), locution jouant volontairement sur le sens équivoque des deux désignations du petit félin, c'est Boileau qui a figé la forme actuelle dans un vers de sa première Satire : « J'appelle un chat un chat et Rollet un fripon » (ce Rollet était un procureur véreux).

■ Avoir d'autres chats à fouetter

Avoir d'autres choses à faire ou d'autres préoccupations.

L'association du chat et de fouetter est ancienne, puisqu'elle date au moins du ^{xvii}^e siècle.

Alain Rey, grand spécialiste de notre langue, rappelle qu'on disait qu'une



■ Tenir la chandelle

Assister à des ébats amoureux, sans y participer – Être seul avec un couple trop occupé et se sentir de trop.

Imaginez-vous au début du ^{xix}^e siècle, lorsque l'électricité et les lampes de chevet n'existaient pas : vous êtes pris d'une envie pressante de batifoler dans le lit conjugal, mais surtout pas dans le noir. Que vous reste-t-il à faire ? C'est très simple : vous appelez à la rescousse un de vos employés pour que, le dos tourné bien sûr, il vous tienne un chandelier à proximité du lit pendant vos ébats.

Et c'est bien là l'origine de cette expression, d'autant plus que, comme il s'agissait de relations amoureuses, il fallait y ajouter les sous-entendus érotiques d'une chandelle bien verticale.

Notez que, dans certaines cultures ou certains milieux (royaux, par exemple) où la virginité féminine devait obligatoirement être conservée jusqu'au mariage, le rôle du porteur de chandelier – une personne de confiance – n'était plus d'éclairer la scène (il attendait à l'extérieur), mais, après consommation, de venir éclairer le drap pour s'assurer de la présence de la tache prouvant que la mariée était bien une première main.

Par extension, celui qui est présent avec un couple et qui se sent de trop est, en étant exclu des relations entre les deux autres personnes, le porteur symbolique de la chandelle d'autrefois.

■ Il n'y a pas un chat

Il n'y a absolument personne. L'endroit est désert.

Cette locution-là a une explication évidente et une autre qui l'est un peu moins.

Pour la version limpide, il suffit de considérer que les chats se trouvent en général là où il y a des hommes. Donc, si on arrive dans un endroit où il n'y a pas un chat, c'est probablement qu'il n'y a pas un homme non plus. Autrement dit, que l'endroit est désert.

Seconde explication, on sait que, depuis au moins le ^{xvi}^e siècle, le *chat* désigne le sexe féminin. Ce n'est qu'au début du ^{xix}^e qu'il est devenu la *chatte* par simple féminisation du mot précédent, en raison du sexe de la propriétaire. Cette appellation vient d'un calembour car le mot caractérise un animal poilu, certes, mais qui se prononce aussi comme le *chas* d'une aiguille, donc un trou ou une fente. Ainsi, lorsque des jeunes gens en chasse et en rut arrivaient dans un endroit où il n'y avait personne, donc surtout pas de « gibier » à leur convenance, ils pouvaient dire trivialement « il n'y a pas un chat ».

personne était « éveillée comme un chat qu'on fouette » et qu'on employait déjà l'expression bien connue *il n'y a pas de quoi fouetter un chat* pour parler d'une faute bénigne ou d'une chose sans importance.

Malheureusement, rien n'indique pourquoi c'est ce pauvre petit félin qui est condamné pour longtemps encore à se faire fouetter.

La version anglaise, *to have other fish to fry* (« avoir d'autres poissons à frire ») est déjà plus cohérente, puisque le sort de la plupart des poissons est de passer à la poêle.

■ Avoir un chat dans la gorge

Être enroué.

Certains évoquent l'idée que l'enroué parlerait comme le chat ronronne, avec la gorge.

Mais une autre explication de cette métaphore est proposée par Pierre Guiraud, en 1961 dans son ouvrage *Les Locutions françaises* : il semble que cela vienne d'une confusion ou jeu de mots entre *matou*, gentille appellation du fameux chat qui s'incruste dans la gorge, et *maton*.

Ce dernier terme désignait à l'origine du lait caillé ou les grumeaux de ce lait. Par extension, cela a aussi désigné des amas de poils, de laine,

de fibre de papier qui peuvent obstruer des orifices.

Or, lorsqu'on a la voix enrouée, c'est souvent qu'on est malade et qu'on a des glaires dans la gorge, glaires que, par comparaison aux grumeaux du lait caillé ou aux choses qui bouchent des conduits, on peut appeler un *maton* ou, par erreur ou jeu de grumots, un *matou* donc un chat.

■ Tenir les pieds chauds/au chaud

Être attentionné avec quelqu'un (souvent avec l'intention d'en tirer profit).

Qui pourrait nier qu'avoir les pieds bien au chaud marque en général un certain confort, une aise qu'on apprécie grandement. Eh bien, certains de nos ancêtres s'en étaient déjà rendu compte, puisque, à la fin du ^{xvii}^e siècle, *avoir les pieds chauds* était une métaphore utilisée pour dire qu'on était dans une situation agréable.

Alors, quand quelqu'un tient les pieds chauds à quelqu'un d'autre, c'est bien qu'il cherche à le maintenir dans une situation confortable, qu'il est attentionné avec lui.

Mais pour on ne sait quelle raison, cette expression a pris au ^{xix}^e siècle une connotation négative, puisqu'on

l'emploie bien plus souvent lorsque celui qui est aux petits soins avec l'autre est un fourbe qui n'est sympathique que parce qu'il espère se faire bien voir et tirer des avantages de son comportement.

■ Un chaud lapin

Un homme porté sur les plaisirs sexuels.

Ceux qui ont eu l'occasion d'avoir un clapier avec, au départ, deux lapins, un mâle et une femelle, ont pu assister au miracle de la multiplication des petits lapins. Le lapin dispose d'une santé de fer et d'une ardeur inextinguible, dès qu'il s'agit de copuler.

On comprend alors qu'on puisse affubler un homme du terme de *chaud lapin* dès qu'il se comporte avec la même ardeur que le véritable lapin, le qualificatif *chaud* reprenant le sens associé aux animaux lorsqu'ils sont en rut.

Les femmes diront, pas forcément à tort, que beaucoup d'hommes, en général jeunes, sont potentiellement des chauds lapins. Sauf qu'ils n'ont pas tous les moyens physiques (apparence, résistance) de l'être réellement.

■ Chauffe, Marcel !

Vas-y ! Invite à donner le meilleur de soi, à se dépasser.

C'est dans le milieu du rock et du jazz au début des années 60 que *chauffer* a d'abord signifié « s'échauffer ». Puis, au cours de la représentation, des « chauffe ! » fusaient entre les musiciens pour faire monter l'intensité du spectacle et la « température » de la salle.

Selon Claude Duneton, c'est entre 1960 et 1964, que le duo d'humoristes Dupont et Pondou a été vu à la télé dans un sketch où l'un des comiques adresse à l'autre des « chauffe, Marcel ! » alors qu'il joue de l'accordéon, probablement par allusion à Marcel Azzola, musicien très célèbre à l'époque.

■■■

Ensuite, en 1966, les Charlots ont enregistré la chanson *Je dis n'importe quoi je fais tout ce qu'on me dit* également intitulée *Chauffe Marcel*, chanson qui aurait contribué à rendre l'expression célèbre.

Mais si l'on se fie à ce que raconte Marcel Azzola lui-même, dans la première prise à l'enregistrement de sa chanson *Vesoul*, Brel aurait, de manière non préméditée, ajouté ces paroles qui feront alors définitivement partie de la chanson.

Le seul hic de cette histoire, c'est que l'enregistrement de *Vesoul* a eu lieu en 1968 donc postérieurement au moins à la chanson des Charlots si jamais on doute de l'origine liée au sketch des Dupont et Pondeu.

Quoi qu'il en soit, ce *chauffe, Marcel* est vite devenu, hors de la musique, une invite à se lancer avec ardeur dans une action.

■ Ne pas y aller par quatre chemins

Aller droit au but, sans user de moyens détournés. Agir sans détour.

Quand vous voulez aller le plus rapidement possible d'un point à un

autre, vous choisissez le chemin qui vous semble le plus adapté et vous le suivez.

En aucun cas il ne vous viendrait l'idée de passer tour à tour par quatre chemins différents.

Cette métaphore date du milieu du ^{xviii} siècle.

L'idée qu'elle véhicule est très simple : il n'y a qu'un seul chemin pour aller efficacement d'un endroit à un autre ; en essayer d'autres ne serait que pure perte de temps.

Par extension, il faut faire de même lorsqu'on agit : aller droit au but (au risque d'écraser tout sur son passage ou de manquer cruellement de tact) !

■ Tous les chemins mènent à Rome

On peut obtenir un même résultat de différentes manières.

Cette expression fait référence au pèlerinage chrétien vers Rome qui est un des trois principaux pèlerinages avec ceux de la Terre sainte et de Compostelle, la ville étant devenue une destination importante peu de siècles après Jésus-Christ.

Rome est alors vue comme un point central vers lequel convergent de nombreux chemins, tous menant inmanquablement à ce même lieu pour le pèlerin vraiment désireux d'y aller.

Notre expression, attestée au ^{xiii} siècle dans le *Liber parabolarum* d'Alain de Lille, est donc une simple métaphore qui reprend le fait que si, pour le pèlerin, il existe une multitude de manières d'aller à Rome, pour le péquin moyen, il existe souvent beaucoup de façons d'obtenir un certain résultat ou de faire quelque chose ; sans oublier aussi la dimension spirituelle, puisque le croyant peut considérer qu'il existe de nombreuses voies pour parvenir à Dieu.

■ À cheval donné on ne regarde pas la bride/la bouche/les dents

Il faut toujours être content d'un cadeau reçu. On ne doit pas critiquer un cadeau, quand bien même aurait-il un défaut.

Si la date d'apparition de cette locution proverbiale n'est pas connue avec précision, elle remonte à loin puisque, en latin médiéval, on disait déjà la même chose sous la forme « non oportet equi dentes inspicere donati ».

À cette époque, le cheval, principal moyen de locomotion, avait une importance autrement plus grande qu'aujourd'hui.

Celui qui se faisait offrir un cheval et qui avait du savoir-vivre devait en remercier chaleureusement le donateur, sans se préoccuper de savoir devant lui si la bride de l'animal était en mauvais état ou sa dentition laissait à désirer.

Aujourd'hui encore, il n'est pas vraiment sympathique, vis-à-vis de celui qui vous offre un cadeau, d'en regarder les détails, d'en critiquer les éventuels défauts ou de dire qu'il ne vous plaît pas ; même si c'est hypocrite et même si l'hypocrisie est un vilain défaut.

■ Trouver chaussure à son pied

Trouver ce dont on a besoin - Rencontrer la personne avec laquelle on va partager sa vie.

Cette locution apparaît au début du ^{xvii} siècle, mais avec un sens bien différent. Ainsi le premier dictionnaire de l'Académie française (1694) note : « On dit fig. & prov. Il a trouvé chaussure à son pied, pour dire, Il a trouvé qui luy tient teste, & qui luy sçait bien resister », le à signifiant « contre ».

Son sens actuel est une métaphore basée sur quelque chose de parfaitement compréhensible : une chaussure de taille inadaptée peut très vite devenir extrêmement désagréable et douloureuse ; pour se chausser, mieux vaut donc trouver des souliers à la fois à la bonne taille et ayant une forme adaptée aux pieds qu'ils vont chausser.

De là la généralisation au fait de trouver quelque chose dont on a besoin (et donc qui convient).

Mais on ne peut pas faire l'impasse sur le singulier qui n'est pas si singulier que ça quand on comprend les sous-entendus sexuels que véhicule cette expression, « le » pied et « la » chaussure étant bien deux choses situées sous la ceinture et destinées à rentrer l'un dans l'autre.

Il en reste d'ailleurs le sens de la rencontre de la personne qui convient.

■ Un cheval de Troie

Un piège permettant de s'introduire chez l'adversaire, celui à qui on veut nuire.

Aujourd'hui, les habitués de la micro-informatique ont à peu près tous entendu parler des chevaux de Troie, placés au même niveau que les virus. Et si ces logiciels ont un tel nom, c'est bien dû à la légende du cheval de Troie qui permit aux Grecs de s'emparer de la ville de Troie, qu'ils assiégeaient depuis dix ans. Cette histoire est racontée par Homère dans l'*Odyssée* et par Virgile dans l'*Énéide*.

Les Grecs, sur une idée d'Ulysse, bâtissent un énorme cheval de bois dans lequel se glissent des soldats. Alors que la troupe grecque semble abandonner le siège, ils amènent ce cheval près de Troie avec un soldat qui, se faisant passer pour un traître, convainc les Troyens que le cheval est une offrande à Athéna et que le fait de le faire entrer dans la ville la protégera définitivement des velléités ennemies. Malgré l'avis de Laocoon, les Troyens y introduisent l'animal géant. Dans la nuit, alors que les gens dorment, les soldats cachés dans le cheval en sortent et s'emparent de la ville après en avoir ouvert les portes aux troupes grecques revenues subrepticement.

C'est de cette ruse ayant permis l'introduction de l'ennemi dans les murs à l'insu des habitants que nous vient cette expression.



Jean-Baptiste Frédéric Desmarais (1756-1813), *Le Berger Pâris*.

■ Manger avec les chevaux de bois

Ne rien avoir à manger, jeûner.

Les gérants de manèges avec des chevaux de bois ont un gros avantage par rapport à ceux qui ont un manège dans un haras, c'est que leurs chevaux ne mangent rien, ce qui limite beaucoup les frais de bouche.

Tout juste leur faut-il de temps en temps un peu de graisse dans les mécanismes qui leur permettent de monter et descendre lorsque le manège tourne.

Il est donc aisé de comprendre l'image que comporte cette expression, celui qui mange avec ces pauvres chevaux n'ayant pas plus à manger qu'eux.

Dans certaines régions françaises, on utilisait aussi l'expression *manger sur les chevaux de bois* qui, sous cette forme, voulait dire « manger rapidement », en liaison avec l'inconfort de la position.

■ Un chèque en bois

Un chèque sans provision.

Il faut remonter aux locutions *de bois*, qui date du XIII^e siècle, et en

bois, qui date du XIV^e, locutions qui servaient à désigner des choses artificielles ou fausses comme *une jambe de bois* ou bien *un sabre de bois* (assez logiquement, puisque ce matériau était abondant, peu coûteux, et permettait aisément de fabriquer des imitations d'autres choses).

C'est une de ces locutions qu'on trouvait au figuré dans *visage de bois* pour désigner la porte d'entrée restant désespérément fermée chez une personne qu'on était venu visiter, et qu'on retrouve aujourd'hui aussi dans quelque chose d'également très utilisé par les faux culs : *la langue de bois*. Le chèque en bois désigne donc un faux chèque, un chèque artificiel, car le montant ne pourra jamais être touché, le compte débiteur n'étant pas assez alimenté (ou « provisionné », d'où la signification de *chèque sans provision*).

■ Un chevalier d'industrie

Un affairiste, un escroc - Un individu qui vit d'expédients.

Le chevalier est normalement quelqu'un supposé avoir une certaine noblesse et de l'entregent. Or si le chevalier d'industrie a bien le

second, il est loin d'avoir la première, d'où l'emploi ironique.

L'ancienne forme *chevalier de l'industrie* vient des romans picaresques espagnols où le personnage principal essaye en général de s'insérer dans une société où il n'a normalement pas sa place, n'hésitant pas à employer la ruse ou le vol pour subsister et vivre aux dépens de ceux qui ont la naïveté de le croire.

Mais le plus intéressant se rapporte à *industrie*.

Au XIV^e siècle, le mot vient du latin *industria* qui signifiait « activité secrète » ou plus largement « activité » en général.

Lorsqu'il apparaît, il a d'abord le sens de « moyen ingénieux ».

De l'habileté et de l'ingéniosité, on évoluera assez logiquement au milieu du XV^e siècle vers le sens de « finesse » ou de « ruse », qu'on utilisera jusqu'au XIX^e siècle et qui est celui qui nous intéresse ici.

Le *chevalier d'industrie* est donc l'aigrefin, l'escroc, qui, habilement, par la ruse et le mensonge, va réussir à s'introduire dans une famille ou une société et à y subsister en exploitant sans vergogne ceux qui croient ses mensonges.

■ Être à cheval sur...

Être très exigeant, très strict sur... Attacher une grande importance, tenir rigoureusement à...

Ceux qui sont si exigeants sur diverses choses que sont les principes, les règles ou l'orthographe, par exemple, sont des gens qui sont supposés bien les connaître et qui n'admettent pas qu'on s'en écarte ou qu'on les maltraite.

Ne peut-on en dire autant du cavalier vis-à-vis de sa monture ?

Et quand on voit des écoles comme le Cadre noir de Saumur où les chevaux montés doivent apprendre à faire différents sauts, l'écuyer n'utilisant pas toujours d'étriers, celui-ci ne doit-il pas être aussi fermement « attaché », au propre comme au figuré, à son cheval que d'autres le sont à la qualité de l'orthographe ou au respect des principes ?

Voilà autant d'images venues du monde équestre qui se sont répandues dans la vie de tous les jours pour donner naissance à notre expression dont la date d'apparition ne semble pas être exactement connue, mais qui est citée par la version de 1832 du *Dictionnaire de l'Académie française*.

■ Comme un cheveu sur/dans la soupe

Mal à propos. À contretemps.

Si le mot *soupe* est ici à prendre au sens plus large de « nourriture », il n'est pas besoin d'imaginer une explication tirée par les cheveux ou de beaucoup réfléchir pour comprendre la métaphore.

En effet, qui apprécie de voir un cheveu délicatement posé sur le contenu de son assiette ?

Bizarrement, ce n'est pas la saleté que l'expression évoque, ce qui semblerait naturel, mais le côté incongru, mal venu de ce tif arrivé là très malencontreusement. Cette expression semble n'être

■ Monter sur ses grands chevaux

S'emporter, se mettre en colère – Prendre de haut.

Autrefois, alors que le cheval était le moyen de locomotion principal, on en utilisait plusieurs sortes, dont le destrier. C'était le cheval de combat, animal de race et de grande taille (il était ainsi nommé parce que l'écuyer l'amenait de la main droite au cavalier).

Lorsque les chevaliers combattaient, ils montaient sur des destriers et plus le cheval de bataille était grand, plus ils pouvaient observer et dominer l'adversaire.

Ainsi, à l'origine, monter sur ses grands chevaux, c'était, pour une troupe de chevaliers, partir à la bataille en ayant eu soin de choisir de grandes montures.

De la fougue et l'ardeur nécessaires pour partir ainsi en guerre, il nous est resté, au figuré et depuis la fin du ^{xvi}e siècle, cette métaphore où, dans sa première signification, la fougue est devenue celle de celui qui s'emporte.

Quant au second sens, son origine semble évidente, vu la hauteur depuis laquelle le chevalier pouvait avec très peu de considération s'adresser au manant piéton.

attestée qu'au tout début du ^{xx}e siècle sous sa forme actuelle, mais elle existait déjà au début du ^{xix}e avec *comme des cheveux*...

■ Couper les cheveux en quatre

Détailler à l'excès, être trop tatillon ou trop méticuleux – Compliquer les choses.

Même si l'utilité de la chose n'est pas vraiment flagrante, il est facile à tout un chacun de s'arracher un cheveu et de le couper en quatre morceaux de longueur plus ou moins égale.

La notion de précision ou de détail que véhicule cette expression pourrait donc être difficile à comprendre ; sauf si on sait que sa première version, au ^{xvii}e siècle, était *fendre un cheveu en quatre* et que là, tout s'éclaire.

En effet, le défi consiste alors à vous munir d'un instrument d'une précision diabolique pour réussir à couper un cheveu en quatre dans son épaisseur.

On comprend donc alors que seules des personnes d'une méticulosité extrême, voire excessive, peuvent s'y essayer.

Par extension, à cause de la difficulté de l'exercice qui n'est incontestablement pas à la portée de tous, la locution a plus récemment pris le second sens proposé, opposé à celui qui propose des solutions trop compliquées à un problème.

■ Se faire des cheveux (blancs)/de la mousse

S'inquiéter, se faire du souci.

La première forme date de la seconde moitié du ^{xix}e siècle, la seconde du début du ^{xx}e. Bien entendu, les deux sont à rapprocher de *se faire du mouron*.

Pour ce qui est des cheveux, le point de départ est simple : on a pu constater chez certaines personnes qui avaient subi un choc émotionnel important que leurs cheveux avaient viré au blanc très rapidement.

Il n'en a pas fallu plus pour que ce phénomène remarquable et remarqué donne naissance à *se faire des cheveux blancs*, généralement raccourci en *se faire des cheveux*, comme une métaphore symbolisant parfaitement les soucis ou l'inquiétude.

Venons-en maintenant à la *mousse*. Si vous vous êtes déjà promené dans les bois, vous avez pu constater, sur certaines pierres, un beau dépôt vert, d'apparence frisée et touffue, quoique assez ras : de la mousse ; celle qu'on peut, avec beaucoup d'imagination, assimiler à une touffe de cheveux posée sur le crâne poli du gros caillou. C'est simplement ce qu'ont fait ceux qui ont adapté *se faire des cheveux en se faire de la mousse*.

■ En cheville (avec quelqu'un)

Complice d'une opération délictueuse - Associé de manière étroite (avec quelqu'un).

Si vous vous êtes déjà arraché les cheveux en tentant de monter des meubles achetés en kit, vous avez certainement utilisé beaucoup de ces courtes tiges de bois qui vous permettent de maintenir ensemble deux des pièces composant votre meuble.

Si chacune de ces tiges de bois s'appelle maintenant plutôt *tourillon*, on l'appelait autrefois *cheville*, et c'est de cette petite pièce indispensable à l'assemblage étroit de deux autres pièces que vient, au figuré, le sens d'association étroite que contient l'expression. La première signification date du début du xx^e siècle. Elle est née dans le monde des voyous et y restreint la notion d'association entre des personnes. Le sens s'est ensuite élargi à des associations parfaitement honnêtes.

■ La cheville ouvrière

Le personnage principal, l'agent essentiel autour duquel s'organise et fonctionne une entreprise.

À l'origine, la cheville ouvrière est, dans un assemblage mécanique, la pièce qui travaille le plus tout en supportant l'effort principal.

C'est donc une pièce maîtresse, totalement indispensable au bon fonctionnement d'un ensemble dans lequel elle œuvre (d'où le terme *ouvrière*).

Apparemment, c'est Lesage qui, en 1715, utilise le premier la métaphore que nous connaissons aujourd'hui où *cheville ouvrière* désigne en général une personne devenue indispensable à la bonne marche de son organisation.

Il est important de préciser que, dans la signification de l'expression, l'entreprise est aussi bien une société que, plus simplement, quelque chose que l'on entreprend de faire.

■ Vivre chichement

Vivre modestement (avec une notion d'avarice).

Précisons d'abord que *vivre chichement* veut dire « vivre de manière chiche ». Il nous faut donc maintenant expliquer ce *chiche*. Passons vite sur *être chiche* de qui signifie « être capable de ». Évacuons également le *chiche* accolé au pois qui, au xiii^e siècle, s'appelait « pois cice » parce que issu d'une plante dicotylédone du genre *Cicer*.

Éliminons enfin sans faire de chichis le *chiche* du kebab qui nous vient lui de l'arabe, *via* le turc, où *şiş* désignait une broche ou une brochette.

Il ne nous reste alors plus que ce *chiche*, peut-être issu du latin *ciccum* pour « reste, chose de rien », qui, dès le xii^e siècle, désignait une personne qui répugnait à dépenser ou un avaré. C'est de cette signification qu'est né l'adverbe *chichement* que l'on retrouve dans notre expression qui s'applique à quelqu'un qui, volontairement, même s'il dispose de moyens largement suffisants, dépense très peu pour vivre.

■ Faire devenir chèvre

Faire enrager.

Savez-vous que la chèvre est un bovidé ? De la sous-famille des caprins, certes, mais un bovidé tout de même, comme la vache.

Cet animal a été très tôt apprivoisé (8000 av. J.-C.) car on pouvait en tirer du lait, de la viande, du cuir et des outils en corne. Mais quel peut être son lien avec ce qui habite un bonhomme en rage ?

Au xvi^e siècle, *devenir chèvre* voulait dire « se mettre en colère », l'expression succédant à *prendre la chèvre* utilisée auparavant.

Cette locution vient simplement du comportement de l'animal qui est à la fois entêté et réputé être brusque et avoir des accès de violence soudaine comme s'il était en colère, comme notre bonhomme qu'on a *fait devenir chèvre*.

Aujourd'hui, cette expression est aussi utilisée pour dire « rendre fou ».

■ Ménager la chèvre et le chou

Ménager des intérêts contradictoires.

Le verbe *ménager* est ici pris dans le sens « traiter avec égards, ne pas déplaire, prendre soin de », comme dans *ménager la susceptibilité*.

Des esprits éveillés ou ceux qui vont chercher la petite bête diront que, dans les endroits plutôt secs où on élève des chèvres, il n'y a pas de cultures de choux.

C'est vrai, mais qu'importe ? Lorsqu'une chèvre se trouve face à un chou, que fait-elle ? Eh bien, elle le mange !

Si les deux sont ainsi opposés depuis le xiii^e siècle (sous la forme *savoir passer la chèvre et le chou*), c'est simplement pour montrer la difficulté qu'il y a et l'habileté qu'il faut à une tierce personne pour obtenir que le chou reste intact et la chèvre peu revendicative ou, plus

■ Les chiens ne font pas des chats

On hérite le comportement et les goûts de ses parents.

Sur un plan purement génétique, ce dicton qui date du milieu du XIX^e siècle est généralement vérifié.

Mais s'il est vérifié en génétique, ce dicton est en réalité utilisé en application à des situations qui vont bien au-delà des choses innées. Ainsi, il peut être employé dans le cas où, par exemple :

- un couple d'enseignants a des enfants eux-mêmes enseignants ;
- enfants et parents raffolent des endives au jambon ou des merguez au barbecue.

Si, effectivement, on trouve parfois des dynasties de médecins, etc., on veut aussi quelquefois faire dire à cette expression des choses nettement plus sujettes à caution comme : « Votre père est un truand, donc vous êtes un délinquant en puissance. »

Cette expression est à rapprocher de *tel père, tel fils* ou de *bon sang ne saurait mentir*.



Carl Reichert (1836-1918), *Dinner party*, huile sur bois.

généralement, pour satisfaire deux parties ayant des intérêts opposés.

■ C'est le chien de Jean de Nivelles (il s'enfuit quand on l'appelle)

S'utilise pour désigner quelqu'un qui se dérobe quand on a besoin de lui ou un lâche.

Jean de Nivelles, né en 1422, est le fils de Jean II de Montmorency. Lorsque Louis XI cherche des alliés pour combattre Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, Jean II demande à son fils d'aller se battre contre le vilain Charles.

Mais peu téméraire, lui, Jean de Nivelles refuse. Son père le déshérite alors et le traite de *chien*, injure bien connue vis-à-vis de quelqu'un qu'on méprise.

Une autre version dit que Jean de Nivelles, désobéissant à son père et à Louis XI, se rallia à Charles le Téméraire, provoquant sa disgrâce et justifiant son appellation de *chien*.

Enfin, une autre évoque le fait que Jean de Nivelles, homme brutal, aurait frappé son père et, alors qu'il était convoqué devant la justice à la suite de son acte, il se serait enfui.

On trouve aussi la forme *être (comme) le chien de Jean de Nivelles*.

■ Le premier chien coiffé

Le premier venu (en particulier, pouvant faire office de conjoint).

Cette expression, qui date du XVI^e siècle, n'est plus utilisée aujourd'hui que dans certaines régions.

Elle s'emploie le plus souvent dans le cas où deux personnes se mettent ensemble, l'une au moins ayant eu beaucoup de mal à trouver l'âme sœur et, selon ceux qui la jugent, s'étant finalement rabattue sur le premier venu à peu près présentable (« elle a épousé le premier chien coiffé »).

Ce dernier est alors comparé à un chien qui serait devenu beau, simplement parce qu'il a été peigné ou qu'il porte une coiffe.

Dans le même sens, on trouvait aussi *chat coiffé* ou *chèvre coiffée*.

Ainsi, l'expression *il serait amoureux d'une chèvre coiffée* signifiait « il pourrait s'amouracher de n'importe quelle femme, aussi laide soit-elle ».

Parallèlement, on désignait aussi par *chèvre coiffée* une femme condamnée pour ses mœurs trop légères.

■ Les chiens aboient et la caravane passe

Formule employée lorsqu'on est sûr de soi et qu'on dédaigne les obstacles que d'autres cherchent à mettre sur notre chemin - Elle s'emploie également lorsqu'on fait semblant de ne pas être atteint par une insulte ou une critique quelconque.

Peut-être n'est-ce plus le cas, mais autrefois, les douars, principalement des campements nomades, étaient peuplés de quantités de chiens dont le rôle réel n'était pas de servir d'animaux de compagnie, mais de donner l'alerte en cas d'approche d'étrangers.

Or, jusqu'au XIX^e siècle, ces régions étaient parcourues par de très longues caravanes de chameaux, pouvant comporter quelques centaines de ces animaux bossus qui avançaient en file indienne de leur pas nonchalant.

Lorsque ces longues files passaient à proximité des douars, ils étaient accueillis et accompagnés par les aboiements hargneux des chiens qui y étaient présents. Mais, imperturbables, du haut de leur plus de deux mètres d'altitude, les chameaux

ignoraient superbement les roquets bruyants et continuaient tranquillement leur chemin.

Ce dicton vient du persan.

■ Ne pas attacher son chien avec des saucisses

Être très avare.

L'image, qui date du milieu du XIX^e siècle, est amusante et, pour peu qu'on s'y penche un peu, aisément compréhensible.

En général, lorsqu'on attache son chien, c'est pour éviter qu'il baguenaude.

Si, pour l'entraver, on utilise des chapelets de saucisses au lieu d'une corde épaisse ou d'une bonne chaîne bien solide, il faudra sans cesse renouveler l'attache. Ce qui, au final, coûte bien des sous et risque de vider la cassette de notre avare avant même qu'on ait pu la lui voler. Or, un pingre dépensant sans compter, ce n'est pas envisageable. Donc notre avare ne risque certainement pas d'attacher son ou ses chiens avec des saucisses. CQFD.

Notez que des ouvrages wallons du XIX^e siècle indiquent le sens de « il ne faut tenter personne » tant il est vrai que les chiens ainsi attachés ne sauront pas résister à la tentation.

■ Un chien regarde bien un évêque

On ne doit pas s'irriter d'être regardé (par une personne de plus basse condition) - Une personne humble doit pouvoir s'autoriser à aborder une personne haut placée.

Autrefois, les pontes de l'Église, dont les évêques, étaient des gens attirant le regard et la curiosité. Lorsqu'ils passaient dans un lieu tels des princes entourés de leur cour, les gens modestes devaient baisser les yeux par respect. Mais pas les chiens, pauvres animaux encore

■ Un chien de commissaire

Un secrétaire ou adjoint du commissaire de police, un agent de police, un inspecteur...

Un bon chien se doit d'obéir à son maître et, par exemple, doit donc s'asseoir quand on lui dit « assis ! »

Eh bien si l'on en croit notre expression, il en est de même du personnel affecté à un commissariat : il doit impérativement obéir aux ordres strictement professionnels du commissaire comme « ramène-moi un café ! » ou bien « va m'acheter un paquet de cigarettes ! »

Cette expression qui est attestée à la fin du XIX^e siècle et qui assimile le personnel du commissariat à des chiens est assez méprisante pour la gent (l'agent ?) policière.

Car si l'on peut naïvement ne voir que le côté fidèle du chien, il semble plutôt que le terme ici en reprend l'acception négative qui fait qu'une personne méprisante est traitée de chien ou qui a provoqué la naissance de locutions comme *un temps de chien* ou bien *une vie de chien*.

plus humbles que leurs maîtres, et incapables de comprendre le pourquoi de ces attitudes imposées. Ceci conduit à considérer que si un chien, forcément de très basse condition, peut s'autoriser à regarder un évêque sans que celui-ci puisse en prendre ombrage, alors n'importe qui devrait pouvoir le faire.

■ Un temps de chien

Un très mauvais temps.

Le qualificatif *de chien* sert à marquer l'excès, comme dans *une*

humeur de chien, *un mal de chien* ou *une vie de chien*. Il part de l'idée que le chien est une sale bête, un animal méchant et méprisable, placé par certains au niveau d'un esclave.

Alors on comprend que, étant donné la haute considération portée autrefois à cet animal (devenu maintenant chez nous « le meilleur ami de l'homme »), notre expression désigne un temps pourri. Et la version *il fait un temps à ne pas laisser un chien dehors* n'est pas mieux puisqu'elle désigne un temps tellement mauvais que même y laisser cet animal tellement méprisable n'est pas pensable.

■ Une chiffe molle

Une personne sans énergie - Une personne faible, lâche, veule.

Qu'est-ce qu'une *chiffe* ? D'après le *Robert*, ce mot vient d'abord d'un assemblage, au début du XIV^e siècle, de l'anglais *chip* pour « petit morceau » et du français *chiffre* pour « objet sans valeur », ce mélange ayant donné dans certains dialectes du Nord et de l'Ouest le mot *chipe* qui veut dire « chiffon » et qui se serait ensuite transformé en *chiffe*.

Une *chiffe* n'est rien d'autre qu'une étoffe de mauvaise qualité, qu'un chiffon dont la mollesse a facilement permis la comparaison avec le bonhomme sans énergie physique ou morale.

Et si le chiffon est déjà mou naturellement, le qualificatif qui lui est accolé intensifie le côté négatif de la perception qu'on a de la personne ainsi désignée.

Cette expression date du début du XVIII^e siècle.

Pour désigner le même type d'individu, on entend aussi parfois *une chique molle* ou *mou comme une chique*, mais cette fois, c'est la mollesse gluante du tabac mâché qui sert d'élément de comparaison.

■ Être chocolat

Être attrapé, dupé, trompé.

Pourquoi, en argot, *chocolat* est-il synonyme de *dupé* ? Il existe au moins trois explications à cette bizarrerie.

La première viendrait de la boxe où, lorsqu'un joueur était sonné, donc avait pris un *choc*, on disait qu'il était *chocolat* ou KO.

Selon Albert Dauzat, l'auteur de cette thèse dans *Les Argots*, cela viendrait de déformations phoniques successives de *knock-out* (KO), prononcé *nokahout*, qui se serait transformé en *moka* et, par dérivation, en *chocolat*.

La deuxième serait due, au tournant du ^{xx}^e siècle, aux clowns Footit et Chocolat très célèbres à l'époque. Raphaël Padilla prit le surnom de Chocolat parce qu'il était de race noire, d'origine cubaine. Comme, dans leurs numéros, il se faisait très souvent mener en bateau par son compère, à chaque fois qu'il se rendait compte qu'il avait été dupé, il disait « je suis chocolat ».

Mais Gaston Esnault relève l'expression *faire le chocolat* dans le sens « faire la fausse dupe qui appâte le public », expression employée par ceux qui pratiquaient le bonneteau avant même le succès des clowns. Le rôle de celui qui faisait le chocolat était donc de jouer l'appât, « sucrerie » qui attire le nigaud. Par extension, « le chocolat » était le joueur ainsi pris dans la nasse et trompé par les tricheurs.

■ Se crêper le chignon

Se battre, se disputer violemment (entre femmes).

Chaignon ou aussi *châegnon*, au ^{xii}^e siècle, désigne la nuque. Le mot est issu du bas latin *catenio*, lui-même venu de *catena* (chaîne).

C'est par croisement avec *tignon*, qui désignait une masse de cheveux relevés sur la nuque, que le sens actuel serait apparu au ^{xviii}^e siècle.

Si cette expression n'est utilisée que pour désigner une dispute ou une bagarre entre femmes, c'est bien parce qu'elles seules, en Occident, peuvent porter leur chevelure relevée et groupée derrière ou sur la tête, formant ainsi ce qu'on appelle un chignon.

Crêper consiste, selon le *Robert*, à « gonfler les cheveux en repoussant une partie de chaque mèche avec le peigne ou la brosse de manière à les faire gonfler ».

Alors, les inventeurs de l'expression ont dû considérer que, à l'issue de la bagarre, lorsque les protagonistes avaient leur chignon défait et

leurs cheveux complètement ébouriffés, cela pouvait être mis sur le compte d'une tentative de crêpage fort peu réussie.

■ Avoir les yeux de Chimène

Éprouver un fort intérêt ou une passion (pour quelque chose ou quelqu'un).

Dans la pièce de Corneille *Le Cid*, Rodrigue, surnommé Le Cid, est le fils de Don Diègue, rival du comte de Gormas dont la fille, Chimène, est amoureuse de Rodrigue (et inversement). Mais ce dernier est partagé entre son amour et son intention de venger l'honneur de son père humilié par le comte qu'il finit par tuer en duel.

Bien entendu, Chimène ne peut que dire à Rodrigue qu'elle le hait à la suite de cet acte, mais en réalité, un peu plus tard alors qu'elle le croit mort, elle avoue qu'elle est toujours amoureuse de lui.

Les premières représentations de la pièce, au début de l'an 1637, sont

un triomphe et tout Paris évoque le dilemme (cornélien, bien sûr !) de Rodrigue.

Si les yeux de Chimène sont d'abord ceux d'une femme amoureuse, qui finit généralement par pardonner, l'expression a pris un sens figuré pour désigner un intérêt certain pour quelque chose ou quelqu'un.

■ Défrayer la chronique

Être au centre des conversations, souvent de manière négative. Faire beaucoup parler de soi.

À partir du ^{xiii}^e siècle, une chronique était un recueil de faits historiques racontés dans l'ordre chronologique.

C'est à la fin du ^{xvii}^e que le mot a également désigné, selon le *Grand Robert*, « un ensemble de nouvelles qui circulent sur les personnes », de ces choses qu'on appellerait aujourd'hui des potins, mais aussi plus péjorativement des ragots lorsque le contenu déborde de médisance. Quant à *défrayer*, dans son sens propre, il est lié aux frais, aux dépenses, puisque aujourd'hui, il signifie « payer les frais » ou « indemniser ». Alors quel lien peut-il bien avoir avec des potins ?

Vous avez sûrement à l'esprit cette expression *faire les frais* (de quelque chose) qui nous permet de retrouver cette notion de « frais ».

Au figuré, *défrayer*, dans le contexte de notre expression, veut dire « alimenter » ou « faire les frais de ».

Autrement dit, celui qui défraie la chronique est celui dont les nouvelles alimentent la conversation ou qui fait les frais des ragots qui s'échangent.

« Une chronique, "ensemble de nouvelles qui circulent sur les personnes", qu'on appellerait aussi ragots lorsque le contenu déborde de médisance. »

■ (Ravi) au septième ciel

Extrêmement ravi. Qui éprouve un bonheur ou un plaisir intense.

Bien avant Copernic et Galilée, nos anciens avaient expliqué le fonctionnement de l'univers d'une manière plutôt géocentrique.

Au centre, donc, se trouvait la Terre. Ensuite, au niveau de chacun des corps célestes connus, se trouvait une sphère de cristal complètement transparente portant l'astre et tournant autour de la Terre.

Chaque sphère était un ciel. On trouvait ainsi la sphère de la Lune, celle de Mercure et ainsi de suite jusqu'à celle de Saturne (la septième) en passant par celle du Soleil.

Une dernière sphère, le firmament, portait les étoiles et nous séparait de Dieu.

Avant qu'on parle du septième, le plus éloigné à part celui des étoiles, on disait déjà plus modestement *être ravi au ciel* lorsqu'on était transporté de joie, virtuellement arraché du sol par un « ravisseur ».

Et comme le troisième ciel était celui de Vénus, déesse de l'Amour, les transports amoureux pouvaient amener régulièrement au troisième ciel ceux qui les vivaient, cette version de l'expression étant utilisée au xv^e siècle.

Puis c'est finalement le septième ciel qui est devenu le symbole du ravissement suprême.

■ Mettre/Tirer au clair

Expliquer, élucider une affaire.

Cette expression est attestée au tout début du xix^e siècle, il n'y aura pas vraiment besoin de la « tirer au clair » pour la comprendre.

Si à tâtons dans le noir, vous manipulez un objet non familier, il vous faudra probablement l'amener à la clarté du jour pour découvrir ce que c'est.

Vous avez donc là tout simplement une métaphore qui reprend l'idée de quelque chose qui serait caché ou dans le noir et qui serait amené « au clair » dans la lumière nécessaire pour comprendre de quoi il s'agit.

On retrouve d'ailleurs le sens de *clair* dans le verbe *éclaircir* qu'on peut parfaitement appliquer à cette affaire qu'on élucide.

On peut toutefois noter qu'autrefois, *tirer au clair* signifiait « clarifier ou filtrer un liquide » et, plus précisément, « décanter du vin ».

■ Mettre la clé sous la porte

Déménager, partir discrètement (éventuellement sans payer le loyer) – Cesser son activité, faire faillite (pour une entreprise).

Cette expression est ancienne puisqu'elle date du xv^e siècle. Son sens initial, le premier indiqué, n'est plus que rarement utilisé, le second l'ayant quelque peu supplanté.

Elle a d'abord été utilisée pour désigner ceux qui, louant un logement, s'en allaient en catimini, sans payer leur loyer. C'est par extension que l'expression a pris son second sens, d'abord pour les petits commerces, leur faillite se faisant généralement discrètement (ce n'est que quand on cherche à s'y rendre à nouveau qu'on constate leur fermeture définitive) et en laissant une ardoise à leurs fournisseurs.

■ Être (un) grand clerc

Être très savant.

Le mot *clerc* est issu au xi^e siècle du latin *clericus* qui signifiait « membre du clergé », puis également « lettré ».

En ces temps lointains, les membres du clergé étaient presque les seuls à savoir lire et écrire, ce qui, aux yeux du peuple, en faisait des savants.

Dans son *Dictionnaire comique, satyrique, burlesque, libre et proverbial* paru en 1735, Philibert-Joseph Le Roux indique que c'est un grand clerc s'utilisait « en se moquant d'un homme qui fait le savant », probablement avec une connotation anticléricale.

La mauvaise opinion des clercs est d'ailleurs confirmée dans le *Dictionnaire des proverbes français* en 1749 où, à la même locution, c'est la définition « un sot, un niais, un homme qui s'en fait accroire » qui est associée.

De nos jours, on utilise cette locution plutôt sous une forme négative : « il n'est pas grand clerc » ou, surtout, « il ne faut pas être grand clerc pour... », le clerc étant alors plus généralement celui qui est intelligent ou qui possède une vaste culture.

■ Prendre ses cliques et ses claques

Prendre toutes ses affaires et partir précipitamment.

Cette expression, citée dans des ouvrages du début du xix^e siècle, ne s'emploie en général que dans un contexte de départ précipité.

Mais que sont réellement ces *cliques* et *claques* ? L'origine de ces mots n'est pas vraiment certaine.

On peut penser aux onomatopées *clic* et *clac*, à l'orthographe variable, qui peuvent accompagner le bruit de pas rapide de quelqu'un qui s'en va.

Mais ce qu'on sait et qui semble coller le mieux à l'expression, c'est que dans certains dialectes, les cliques désignaient les « jambes ». On sait aussi qu'on appelait *claques* des sortes de sandales qui servaient à recouvrir les chaussures des dames pour éviter qu'elles se salissent.

À l'origine, l'expression aurait donc

■ Se taper la cloche

Faire un bon repas, faire bombance.

En argot, parmi d'autres significations, *cloche* signifie « tête » par analogie avec l'objet creux éventuellement rempli d'un cerveau parfois peu fonctionnel, comme chez l'imbécile (« pauvre cloche ! »).

Mais quel lien peut-il y avoir entre la tête et le bon repas ?

Gaston Esnault indique qu'en 1900 *se taper la tête* voulait dire « manger ».

Mais Wartburg dit que notre expression (avec le mot *cloche*) voulait d'abord dire « s'enivrer », dérivée de *se taper quelque chose* ou *s'en taper* qui s'employaient pour « boire beaucoup » au milieu du XIX^e siècle.

Or ceux qui ont déjà vécu cela savent que les lendemains de libations un peu déraisonnables, la tête « tape » un tantinet.

Le sens de *s'enivrer* est donc compréhensible quand on sait ce qui suivra les excès.

Mais boire beaucoup au point de se soûler, c'est aussi boire à satiété, avec une idée de réplétion qu'on trouve aussi dans le remplissage de nourriture vers lequel a glissé le sens de notre expression, la cloche devenant alors l'estomac ou le ventre, au lieu du siège de la pensée.

voulu dire quelque chose comme « rassembler ses jambes et ses chaussures » pour partir rapidement. Plus généralement, on lui associe l'idée de prendre ses affaires et de s'en aller, avec une connotation de précipitation.

Alfred Delvau, dans son *Dictionnaire de la langue verte*, indique aussi le sens de « mourir ».

■ Déménager à la cloche de bois

Abandonner discrètement, furtivement son logement.

Au milieu du XIX^e siècle, la première version connue de cette expression était *déménager à la ficelle* : la corde permettait de descendre discrètement ses affaires par la fenêtre, puis de passer devant le concierge les mains vides, de manière à ne pas éveiller ses soupçons lorsqu'on voulait quitter les lieux furtivement, sans payer le loyer (sans oublier le lien probable avec ce terme *ficelle* qui autrefois désignait aussi un escroc, un filou).

Parallèlement, on utilisait aussi à la *sonnette de bois* exactement dans le même sens. C'est un peu plus tard, semble-t-il, que *sonnette*,

désignant un tout petit instrument, a été remplacé par *cloche*, désignant un objet plus ostensible, renforçant ainsi le côté furtif de la disparition du locataire.

On dit aussi *déménager sans tambour ni trompette*. Comme ces deux instruments de musique sont également bruyants, comme une cloche métallique, c'est cette fois leur absence qui permet de quitter les lieux sans se faire repérer.

■ Sonner les cloches (à quelqu'un)

Réprimander fortement, violemment (quelqu'un).

Une grosse cloche qui sonne, cela produit un son puissant, assourdissant même, si on en est très proche. C'est à la fois l'image de cette puissance qu'on retrouve dans l'expression avec le qualificatif *fortement* ou *violemment* (et le pluriel *les cloches* en accentue encore l'ampleur), mais aussi celle de la frappe, puisque le battant de la cloche tape sa paroi lorsqu'elle sonne et la réprimande peut être vue comme une frappe verbale, ce qui explique la naissance de notre métaphore.

■ River son clou (à quelqu'un)

Interdire toute réponse (à quelqu'un) par une réplique sans appel.

Dans le cas de l'assemblage d'éléments, une fois le clou bien enfoncé, il arrive qu'il dépasse de l'ensemble. Alors, pour éviter qu'il reste ainsi et blesse quelqu'un, ou que les deux pièces finissent par prendre du jeu, à l'aide du marteau, on plie et rabat ce qui dépasse contre l'élément traversé.

C'est cette dernière opération que, depuis le XIII^e siècle, on désigne par *river un clou*.

Le verbe *river*, qui date du XII^e siècle, vient de *rive* pris dans le sens de « bord ». Notre expression, qui date du XV^e siècle, est basée sur l'image de la personne qu'on cloue sur place et qu'on immobilise complètement au point qu'elle ne peut plus rien faire. Cette immobilité forcée s'est ensuite étendue à la parole, rendant la locution synonyme de *clouer le bec*.

■ Clouer le bec

Réduire quelqu'un au silence, le faire taire.

Dans cette expression qui nous vient du XVIII^e siècle sous sa forme actuelle, *bec*, comme dans beaucoup d'autres expressions, désigne la bouche.

Clouer est ici une transformation du verbe *clure*, qui veut dire « fermer », devenu nettement moins utilisé de nos jours (mais l'expression existait sous la forme *clure le bec* dès le XVI^e siècle).

Notez que, dans le même usage, on utilise bien le verbe *fermer* dans *fermer le clapet*.

■ Dans le coaltar/coltar

Mal réveillé, à demi-inconscient ou hébété.

Le coaltar est un goudron, dérivé de la houille, contrairement au bitume, dérivé pétrolier, ou à la poix, matière obtenue à partir du bois.



Ce nom vient de l'anglais *coal* (charbon) et *tar* (goudron).

Outre la couverture des routes, le coaltar servait à enduire la coque des bateaux ou, en certains endroits, le bas du mur extérieur des maisons pour empêcher la pénétration de l'humidité.

Quelqu'un à demi-inconscient a autant de difficulté à se mouvoir qu'une personne qui serait plongée dans ce liquide collant et visqueux.

Cette expression renforce *être dans le cirage*.

Elle viendrait de l'époque où certains utilisateurs de ce produit dans des lieux insuffisamment ventilés devenaient hagards à force d'en respirer les émanations toxiques et ne devaient compter que sur d'autres

personnes pour être extraits du lieu devenu dangereux pour eux.

■ Manquer/rater le coche

Laisser passer une occasion (généralement de faire une chose utile ou avantageuse).

Le cocher était autrefois le conducteur d'un coche. Le nom *coche*, qui date du milieu du *xvi^e* siècle, désigne une grande voiture de transport de voyageurs tirée par des chevaux.

Le coche désignait également un grand bateau de rivière, halé par des chevaux, et qui servait aussi à transporter des individus.

Qui dit transport de voyageurs, dit horaires de passage aux différents arrêts, plus ou moins précis à l'époque des coches. Et qui dit horaires, dit risque de manquer le passage du coche.

Manquer le coche, c'était donc autrefois rater son moyen de transport et la possibilité de se déplacer loin en temps voulu, comme certains aujourd'hui loupent leur train ou manquent leur avion.

Lorsque les coches terrestres ont été remplacés par les diligences et que ceux d'eau ont cessé leur activité, le mot a disparu de la langue courante, mais l'expression est restée, généralisée à toute bonne occasion qui s'est présentée mais qu'on a laissée passer.

■ Avoir le cœur sur la main

Être généreux.

Si vous avez le cœur « sur la main », c'est que vous êtes prêt à offrir jusqu'à votre bien le plus précieux, et que votre générosité ne fait donc aucun doute.

Lorsque vous avez le cœur « sur les lèvres », c'est en paroles que vous prouvez votre qualité morale. Si vous l'avez « sur la main », c'est à vos actes qu'on vous juge.

Et comme, métaphoriquement, le cœur représente aussi la force

d'âme, nous avons finalement là un ensemble d'ingrédients qui ont pu provoquer la naissance de cette locution à la fin du *xviii^e* siècle.

■ Haut les cœurs !

Ayons du courage ! Soyons braves ! - Lançons-nous avec ardeur dans l'action !

Dans cette locution, la montée de l'organe symbolise une nausée, même si c'est plutôt l'estomac qu'il faudrait évoquer, et évacuer.

Alors que dans notre exaltation à l'action, le cœur est lui un symbole de courage et d'énergie. En effet, cette acception, métaphorique aujourd'hui, vient de l'ancien français, au Moyen Âge, où *cuer*, devenu depuis *cœur*, désignait à la fois le courage et la vertu guerrière.

Dans notre expression, les cœurs (au pluriel) représentent également les hommes, qui sont supposés tout donner d'eux-mêmes.

■ Aux quatre coins de...

Dans tous les lieux possibles (d'un espace considéré comme clos), partout - Sur toute l'étendue de...

On peut légitimement se demander comment on peut employer l'expression *aux quatre coins de la planète*, par exemple, alors que nous avons affaire à une boule où le nombre de coins est infiniment moindre que dans un cube ou un parallélépipède quelconque.

Et pourtant..., on n'hésite pas à utiliser cette expression depuis le *xvi^e* siècle, que l'endroit cité ait zéro, deux (comme le canard), quatre ou trente-six coins.

L'image nous vient simplement d'un lieu fermé rectangulaire (une pièce, par exemple) dont on imagine que le fait de pouvoir aller aux quatre coins permet d'en embrasser toute la surface.

Elle est probablement aussi influencée par les quatre points cardinaux qui symbolisent toutes les directions.

■ Être coiffé au/sur le poteau

Être battu de justesse.

C'est au début du *xx^e* siècle qu'est apparu le verbe *coiffer* avec le sens de « dépasser un concurrent juste d'une tête au moment de l'arrivée ». Cela s'explique aisément, car on peut facilement faire l'amalgame entre la tête et la coiffe.

C'est à la même époque, dans le monde des courses de chevaux, que l'expression est d'abord apparue. En effet, la désignation du gagnant se fait au passage d'une ligne matérialisée par un poteau placé sur le côté intérieur de la piste.

C'est lorsqu'un cheval gagnait d'une courte tête qu'on disait qu'il avait « coiffé » son adversaire sur le poteau. Un peu plus tard, en 1939, *coiffer un concurrent*, c'était « le dépasser ».

Par extension, l'expression s'emploie dans n'importe quelle compétition, pas obligatoirement sportive, lorsque quelqu'un l'emporte de justesse, au dernier moment, sur quelqu'un d'autre.

■ Frappé/Marqué au coin du bon sens

Qui porte la marque du bon sens. Plein de bon sens.

Il faut remonter aux temps anciens où les monnaies n'étaient pas produites de manière centralisée et industrielle, mais « frappées » localement par les seigneurs selon une technique qui n'a commencé à évoluer que tardivement.

Avant le ^{xvi}^e siècle, les pièces étaient fabriquées à l'aide de morceaux d'acier gravés en creux avec l'empreinte qui devait être laissée sur la pièce, cette marque très reconnaissable permettant d'en identifier l'origine.

Ces morceaux d'acier s'appelaient des coins.

Notre expression est donc une métaphore en liaison avec ces marques définitives que laissaient les coins lorsqu'une pièce était frappée ou marquée.

Mais, si aujourd'hui on emploie surtout le *bon sens* en complément, la véritable expression est être *frappé (ou marqué) au coin* suivi d'un autre complément quelconque.

L'expression peut s'employer avec toute personne ou chose qui porte clairement la marque d'une qualité ou qui est pleine de cette même qualité.

■ S'en moquer comme de colin-tampon

S'en moquer complètement.

Le mot *colin* est un ancien diminutif du prénom *Nicolas* ; il désignait au ^{xvi}^e siècle un personnage un peu nigaud.

Mais en quoi un nigaud peut-il être responsable de la naissance de notre expression ?

Le mot *tampons* est ici le nom correspondant au verbe *tamponner* au sens de « cogner » ou « taper ». Et qui est-ce qui tape à tout-va, sinon un joueur de tambour ?

On suppose que cette appellation vient de ce que, outre le fait que les tambours « tamponnent » sans s'arrêter au début d'une bataille, il fallait être un peu nigaud pour faire partie d'une batterie de tambours dont les individus n'étaient que de la chair à canon.

Donc, des colins qui tamponnent, ça donne bien des « colins-tampons ». Mais pourquoi s'en moquait-on tant que ça ?

Littérature suppose que cette totale indifférence vient de ce que, dans la bataille, l'ennemi se moque complètement des roulements de tambour adverses. Mais plus simplement, on peut aussi penser que les ennemis s'en moquaient comme d'une guigne,

puisqu'ils n'étaient pas armés et ne risquaient donc pas de tirer sur eux.

■ Collet monté

Rigide sur les manières et les principes - Prude.

C'est bien au cou que nous allons nous intéresser et précisément à celui des dames de la cour autour de Catherine de Médicis qui aimait bien lancer des modes, dont celle du collet monté, pièce de tissu enroulé autour du cou (d'où le *collet*) et rigidifié vers le haut (d'où le *monté*) à l'aide de carton, de fil de fer et d'empois, une substance collante et épaisse à base d'amidon, destinée à « empeser » le tissu (*monté* fait aussi allusion à l'armature sur laquelle est *montée* l'étoffe).

Cette mode déclinera sérieusement après la disparition de la Médicis, mais la raideur de l'objet et l'apparence guindée de celles qui le portaient ont suffi à faire de l'objet un qualificatif appliqué, entre autres, aux personnes ayant un comportement rigide.

Et si le terme *collet monté* est aussi associé à la pruderie, c'est parce que, compte tenu de la fragilité de l'objet, la moindre tentative d'amorce de début de commencement de galipettes le mettait complètement à mal.

■ Faites chauffer la colle !

S'emploie de manière plaisante, pour se moquer, lorsqu'un bruit de casse retentit.

Autrefois, on pouvait soit utiliser des produits naturellement collants (la glu tirée de l'écorce du houx, la gomme arabique tirée de l'acacia...), soit en préparer en faisant chauffer une mixture contenant des ingrédients précis comme de la gélatine animale, par exemple.

Le fait que le contenu d'un récipient de colle durcisse était une autre bonne raison de la faire chauffer, généralement au bain-marie, la montée en température liquéfiant le produit et le rendant à nouveau utilisable.

Autrefois, donc, pour obtenir une colle utilisable, il était souvent nécessaire de la faire chauffer.

De là cette expression qui a été rendue populaire dans les années 1950 grâce au feuilleton radiophonique *Faites chauffer la colle !* coécrit par Francis Blanche et Pierre Dac.

■ Dans le collimateur

Surveillé, observé avec méfiance ou hostilité.

Non, le collimateur n'a rien d'un paquet-poste voyeur ! Il s'agit simplement d'un dispositif de visée qui permet d'ajuster un tir avec une arme.

Celui qui est ainsi la cible de la visée, celui qui est « dans le collimateur », peut donc être considéré comme étant très temporairement sous surveillance étroite, jusqu'à ce que le tir ait lieu ou que la visée soit abandonnée.

C'est par simple extension de son sens premier que cette expression a pris sa signification figurée d'aujourd'hui.

On peut l'employer dans un milieu professionnel, par exemple, lorsqu'un supérieur hiérarchique surveille de manière étroite les agissements d'un subalterne suspecté de ne pas faire son travail correctement et menacé de sanctions.

■ Le complexe d'Œdipe

En psychanalyse, le désir inconscient d'entretenir un rapport sexuel avec le parent du sexe opposé et celui d'éliminer le parent rival du même sexe – Le traumatisme que vit un homme amoureux ou ne pouvant se détacher de sa mère.



Œdipe, aveugle, recommandant ses enfants aux dieux, Bénigne Gagneraux (1756-1795).

Dans la mythologie grecque, Œdipe est le fils de Laïos, le roi de Thèbes, et de son épouse Jocaste.

C'est en consultant l'oracle qui s'appelait la Pythie que Laïos apprend que, s'il a un fils, celui-ci le tuera. Aussi, lorsque Œdipe naît, il abandonne le bébé qui sera retrouvé par un berger dont l'employeur, le roi de Corinthe, élèvera l'enfant auquel il s'est attaché. Quand, informé par Apollon, il apprend la malédiction qui le frappe, Œdipe quitte Corinthe pour tenter de s'éloigner de sa famille et de ne pas tuer celui qu'il croit être son père. Mais malgré tous ses efforts, Œdipe finira par tuer Laïos, son véritable père, et sera de plus incestueux en étant marié à celle qu'il ne sait pas être sa mère et à laquelle il donnera quatre enfants.

C'est Sigmund Freud qui a défini la théorie du complexe d'Œdipe, appelé ainsi en raison de sa similitude avec l'histoire d'Œdipe.

■ Avoir le compas dans l'œil

Savoir apprécier correctement des distances, des proportions sans prendre de mesures.

Pour un marin ou un aviateur, le compas est l'équivalent d'une boussole, l'instrument qui lui permet de ne pas perdre le nord magnétique ; un écolier affirmera que son compas lui permet de tracer de beaux cercles bien ronds ou de mesurer des angles ; et un arpenteur-géomètre vous parlera de son instrument qui lui permet de mesurer de longues distances.

Dans les trois cas, il permet d'avoir une information précise ou d'exécuter quelque chose avec précision.

Avoir le compas dans l'œil, c'est donc avoir un œil capable de remplacer un instrument de mesure, de juger avec précision des longueurs, des volumes et diverses autres choses mesurables. Pour un marin, c'est aussi pouvoir estimer le bon cap sans instrument.

Cette expression semble apparaître pour la première fois au XVIII^e siècle chez le duc de Saint-Simon dans ses *Mémoires*, lorsqu'il parle de Louis XIV.

■ Régler son compte (à quelqu'un)

Donner (à quelqu'un) ce qu'il mérite (punition, mauvais traitements...), lui faire un mauvais parti

Depuis longtemps, le « compte » (de quelqu'un) a été l'argent qui lui était dû, d'abord sous la forme d'un comptage des pièces de monnaie à lui remettre.

Il en a naturellement découlé au XVIII^e siècle la locution *régler son compte (à quelqu'un)* pour dire « lui verser son dû ».

Or l'argent qu'on verse à quelqu'un en échange du travail qu'il a fourni, n'est-ce pas ce qu'il mérite ?

C'est ainsi que, par dérision, on est passé de l'argent mérité à la punition méritée et que, familièrement, on

peut maintenant *régler son compte* à quelqu'un sans lui donner le moindre argent mais en lui faisant plutôt un plus ou moins mauvais parti.

La forme dérivée *son compte est bon* ! suppose que l'on soit certain que la menace de punition va être ou a été appliquée.

■ De concert/De conserve

Ensemble, en harmonie.
Avec le(s) même(s) but(s).

Le terme *concert* reprend une ancienne signification de ce mot qui désignait un accord de personnes qui poursuivent un même but. L'expression étant passée dans le langage courant, deux ou plusieurs personnes peuvent donc tout à fait travailler ou voyager « de concert ».

Et qu'en est-il de notre *conserve* ?

Il faut remonter à la marine du XVI^e siècle, une époque où les pirates sévissaient, pour le comprendre. À cette période, selon Furetière, les navires allaient « de conserve » lorsqu'ils voyageaient ensemble dans le but de s'escorter, se défendre et se secourir. Autrement dit, leurs capitaines faisaient jouer leur instinct de « conservation » (vous comprenez maintenant le rapport avec *conserve*).

L'expression étant passée dans le langage courant, deux ou plusieurs personnes peuvent donc tout à fait travailler ou voyager « de conserve ».

Si l'on tient vraiment à faire une différence entre les deux, on peut toujours associer à *de conserve* cette notion de défense, de protection qu'elle avait à l'origine.

■ Faire une conduite de Grenoble

Accueillir avec hostilité – Chasser, mettre à la porte brutalement.

L'origine de cette expression est incertaine mais, parmi celles qui sont proposées, on en trouve trois qui semblent tenir la route.

La première des explications proposées, mais pas forcément la plus plausible, nous dit que cette expression serait née à la suite d'une rixe, non datée, qui aurait opposé aux portes de Grenoble deux obédiences compagnonniques rivales.

La deuxième viendrait du grammairien Richelet qui, en 1680, après avoir osé écrire dans une édition de son *Dictionnaire* « les Normands seroient les plus méchantes gens du monde s'il n'y avoit pas de Dauphinois » et alors qu'il était de passage à Grenoble et participait à un souper, aurait été chassé de nuit de la ville à coups de canne.

La troisième, enfin, nous dit qu'un régiment de Louis XVI, chargé de faire appliquer les ordres du roi, aurait été chassé de la ville au cours de ce qui allait s'appeler *la journée des tuiles*, les habitants étant montés sur les toits et ayant lancé des tuiles sur les militaires.

■ On lui donnerait le bon Dieu sans confession

Il a un visage innocent, une apparence d'honnêteté.
On peut lui faire confiance, compte tenu de son apparence.

On sait que, au moins dans la religion catholique, on peut effacer ses péchés en les avouant au prêtre dans le confessionnal. Une fois ces fautes annulées, le pécheur libéré peut alors participer à la communion et « rencontrer » Dieu sous la forme d'une hostie.

Cette expression s'applique à une personne dont il se dégage une innocence, une honnêteté telle, qu'on ne peut imaginer qu'elle ait pu ou puisse commettre la moindre faute. Par conséquent, comme elle n'a rien à avouer, nul n'est besoin que cette personne passe par le confessionnal pour qu'elle puisse communier et rencontrer Dieu.

Mais cette expression s'emploie aussi souvent au conditionnel passé

■ S'en battre l'œil - S'en tamponner le coquillard

S'en moquer complètement (à propos de quelqu'un ou quelque chose).

Si une personne vous dit « mon œil ! » pour vous faire comprendre qu'elle ne croit pas un traître mot des billevesées que vous venez de lui proférer, c'est qu'elle est quelque peu vulgaire, puisque ce n'est qu'une manière politiquement correcte de vous dire « mon cul ! », l'œil étant aussi beaucoup plus trivialement, et en argot, le trou de balle.

« S'en battre l'œil » ou se taper régulièrement le derrière sur son siège, aurait donc été une manière de montrer qu'on se moque complètement d'une chose ou d'une personne.

Quant à l'expression *se tamponner le coquillard*, elle est plus récente puisqu'elle date du tout début du xx^e siècle. Elle a la même signification, mais, dans cette expression, l'étymologie de *coquillard* reste mystérieuse. Alain Rey évoque un dérivé des sens vulgaires de la *coquille* qui, au xvi^e siècle désignait le sexe féminin. Pour d'autres, *coquillard* est une dénomination argotique de l'œil, *tamponner* étant alors équivalent à *battre*, *frapper* ou *cogner*, ce qui ferait retomber sur la première forme de l'expression.

Dans la seconde forme de l'expression, le coquillard a tendance à disparaître, puisque maintenant on dit facilement : « Il peut penser ce qu'il veut, je m'en tamponne ! »

à propos de quelqu'un qui a commis une faute alors qu'on lui aurait pourtant « donné le bon Dieu sans confession ».

■ Donner de la confiture à un cochon

Donner quelque chose à quelqu'un qui ne le mérite pas, qui ne sait pas l'apprécier ou qui n'en a aucune reconnaissance.
Gâcher quelque chose.

« Ne jetez pas vos perles aux porcs, de peur qu'ils ne les piétinent et que, se retournant, ils ne vous déchirent. »

Voici, paraît-il, ce que disait le Christ, lorsqu'il recommandait à ses fidèles de ne pas transmettre les paroles sacrées à ceux qui s'en moquent.

Autant dire que l'expression remonte à loin.

Avec le temps, le porc est resté et les perles se sont transformées en confiture (c'est moins coûteux et plus digeste), mais la métaphore reste la même : il est inutile d'offrir une bouteille de Pommard 96 à celui qui

n'apprécie pas le vin ou, si vous avez le portefeuille vraiment bien garni, d'offrir un Picasso à celui pour qui *peinture* est obligatoirement synonyme de *monocouche acrylique*.

Tout comme il est stupide de vouloir faire du bien à quelqu'un qui ne saura pas apprécier votre geste.

■ Revoir sa copie

Modifier un projet, un plan afin de l'améliorer, de mieux l'adapter au but à atteindre ou aux attentes des personnes concernées.

Il apparaît clair que la copie est ici celle qu'on remet au professeur après avoir planché de longues heures sur le sujet qu'on nous a attribué

Au xiii^e siècle, *copie* désigne d'abord une « grande quantité », le mot étant issu du latin *copia* qui signifiait, entre autres, « abondance ». Et ce *copieux* qui vous remplit l'estomac est né de cette acception de la *copie*. Mais le sens moderne de *copie* vient du latin médiéval *copiare* qui voulait dire « commenter, transcrire



abondamment » (on y retrouve la notion d'abondance) et duquel est née la signification « reproduire un écrit ». Pour en revenir à notre copie scolaire, donc, qui s'appelle ainsi parce qu'il s'agit d'une copie de ce qui a d'abord été fait sur brouillon, le professeur peut parfois nous demander de « revoir notre copie », c'est-à-dire de reprendre et améliorer notre travail, lorsque ce dernier est très loin d'être satisfaisant.

Au sens propre, *revoir sa copie* existe depuis le ^{xix}^e siècle, mais ce n'est que depuis la seconde moitié du ^{xx}^e qu'on l'utilise avec sa signification figurée s'appliquant à toutes sortes de travaux.

■ Comme un coq en pâte

Dans une existence confortable et douillette. Bien soigné, en ayant toutes ses aises.

Autrefois, on parlait de *coq de panier* ou *coq de bagage* par allusion au coq qu'on transportait au marché avec beaucoup de précautions (d'où la notion de confort) pour lui conserver une valeur marchande la plus élevée possible.

La *pâte* est ajoutée au ^{xvii}^e siècle. Imaginez que vous soyez destiné à finir en pâte en croûte. Vous apprécieriez, premièrement, le fait que vous soyez choyé et engraisé afin d'être bien meilleur à consommer, sans avoir pour autant aucune idée du sort qui vous attend et, deuxièmement, l'extrême confort de la pâte sur laquelle vous seriez étalé et la « douce chaleur » qui vous enroberait ensuite pour vous cuire. Même si le pâte de coq n'était pas vraiment répandu, il y a eu croisement entre l'ancienne expression et le terme *en pâte* vu ici comme quelque chose de douillet ou confortable.

■ Passer/Sauter du coq à l'âne

Dans une discussion ou un écrit, passer brutalement d'un sujet à un autre, sans transition ni liaison – Tenir des propos incohérents.

Ceux qui ont été confrontés à l'éducation d'adolescents savent que ceux-ci sont prompts à (tenter de) passer d'un sujet qui les dérange à un autre sans aucun lien, qui les intéresse ou ne les met pas en difficulté. Le passage « du coq à l'âne », ils savent parfaitement le pratiquer quand cela les arrange.

Malheureusement, aujourd'hui, le pourquoi de l'âne opposé au coq s'est complètement perdu et il semble n'exister aucune explication réellement satisfaisante de la présence de ces deux animaux dans l'expression. Tout ce qu'on sait, c'est qu'elle est très ancienne, puisqu'au ^{xiv}^e siècle, on disait déjà *saillir du coq en l'asne*, puis au ^{xv}^e, *sauter du coq à l'asne*. Claude Duneton, sans pouvoir en apporter de preuve, évoque une possible confusion entre *asne* et *ane* (nom utilisé jusqu'à la fin du ^{xiii}^e siècle pour *cane*). Mais *asne* (le baudet) se prononçant de la même manière, puis se transformant ensuite en *âne*, c'est lui qui serait resté dans les mémoires.

L'ancienne version de l'expression (avec *saillir*) aurait alors évoqué des rapports bizarres entre un coq et une cane, mais sans qu'on puisse vraiment établir un lien avec la signification qui nous en reste.

■ À cor et à cri

À grand bruit, avec beaucoup d'insistance.

Certains pensent que cette expression s'écrit à *corps* et à *cris*. Mais c'est oublier la genèse de cette expression qui n'est pas de toute première jeunesse.

En effet, elle existe sous une forme différente depuis le ^{xv}^e siècle où

on disait déjà à *cry* et à *cor*. Elle nous vient de la vènerie (ou chasse à courre) où l'on traque la bête en jouant du cor et en poussant des cris (dont le fameux « taïaut ! »), donc en faisant beaucoup de bruit.

Cette pratique a vite donné naissance à notre expression, métaphore qu'on a employée au ^{xvi}^e siècle dans des situations comme « mener un procès à cor et à cri », voulant dire qu'il était mené avec beaucoup d'énergie et en attirant l'attention.

■ Un corbeau

Un dénonciateur anonyme. Un auteur de lettres ou d'appels téléphoniques anonymes.

Les corbeaux n'ont jamais eu bonne presse. Ces oiseaux noirs et bruyants, très peu appréciés, ont donné leur nom à des hommes avides et sans scrupules, et même aux curés (à cause de leur soutane noire et du peu d'estime que leur portent les anticléricaux).

Mais si l'on désigne aujourd'hui par *corbeau* celui qui émet des messages anonymes dénonciateurs ou pleins de fiel, et qui empoisonnent la vie des destinataires et de leur entourage, c'est en souvenir du film d'Henri-Georges Clouzot, *Le Corbeau*, sorti sur les écrans en 1943 et qui relate justement une histoire de ce genre, où l'auteur des lettres signe ses messages par un dessin de corbeau.

Si cette signature a été choisie par les scénaristes du film (Henri-Georges Clouzot et Louis Chavance), ce serait à cause d'une réelle affaire de corbeau, à Tulle, entre 1917 et 1922.

■ C'est dans mes cordes !

C'est dans mes compétences !

L'édition de 1832 du *Dictionnaire de l'Académie française* indique qu'à cette époque la *corde* désignait aussi la note de musique ou le son, par association avec la corde vocale, bien sûr.



On disait, par exemple, « la voix de ce chanteur est belle dans les cordes élevées » (Litttré).

De là, on comprend qu'un morceau musical puisse être « dans les cordes » d'un interprète, si sa voix lui permet de le chanter correctement ; autrement dit, si le chanteur est au niveau technique nécessaire pour interpréter le morceau.

Il est ensuite facile d'imaginer que cette expression s'est métaphorisée dans d'autres domaines que la musique pour indiquer que quelqu'un a les compétences pour exécuter une tâche.

■ La corde au cou

Dans une situation de totale soumission – Dans une situation périlleuse ou désespérée.

C'est par un long chemin que le mot *corde* a fini par désigner ce long objet en chanvre qui sert aussi bien à attacher des objets ensemble, qu'à faire passer de vie à trépas des condamnés à mort ou qu'à gravir des sommets, par exemple.

En effet, le terme vient apparemment du très ancien mot hittite *karad*, passé ensuite au grec *khordê*, les deux désignant les intestins, boyaux qui ont servi à faire des cordes avant que le chanvre puis d'autres matériaux plus modernes viennent remplacer la tubulure digestive dans leur confection.

Le premier sens de l'expression, qui date du début du xv^e siècle, est une métaphore qui vient des vaincus qui se livrent. C'est de cette même image d'asservissement, mais à son épouse, cette fois, qu'on dit d'un homme qui se marie qu'il se met la corde au cou.

Quant au second sens, c'est également une métaphore qui vient bien évidemment de l'usage funeste qui peut être fait d'une corde, lorsque le condamné à être pendu se trouve sous la potence, le nœud coulant déjà passé autour du cou.

■ La corne d'abondance

Le symbole de l'abondance. Une source de richesses inépuisable.



Nicolas Poussin (1594-1665), *La Nourriture de Jupiter*, huile sur toile datant de 1636-1637 environ.

Voilà une nouvelle expression dont l'origine prête à discussion puisqu'il en existe deux versions et quelques variantes. Il y a toutefois une chose dont on est sûr, c'est qu'elle provient de la mythologie grecque.

Dans l'une des versions, Zeus, alors qu'il n'était encore que bambin, fut confié par sa mère Rhéa à la chèvre Amalthée qui l'éleva et le nourrit.

Et un jour, alors qu'il s'amusait, il arracha par inadvertance une des cornes de sa nourrice. Plus tard, lorsqu'il devint grand chef de l'Olympe, Zeus donna à la corne le pouvoir de fournir à profusion des pierreries, des fleurs et des fruits. Hercule est fortement impliqué dans l'autre version.

En effet, il eut à se battre contre le fleuve-dieu Achéloüs qui, pour l'occasion, se transforma en taureau.

Au cours de la bagarre dont il sortit bien évidemment vainqueur, Hercule arracha une des cornes de l'animal qui fut ensuite remplie de fruits et de fleurs par les nymphes et dont le contenu ne cessa plus d'être délivré à la demande.

Quelle que soit l'origine de la corne, c'est de l'abondance de bonnes choses qui en sortent que nous vient l'expression.

■ Tenir la corde

Être dans une position avantageuse par rapport aux autres concurrents.

Cette expression, apparue au xix^e siècle, nous vient du monde des courses hippiques.

Car à cette époque, le pourtour intérieur de la piste était délimité par une corde. Par conséquent, dans les courbes, le cheval de tête qui était le plus proche de cette limite était celui qui avait *a priori* un avantage sur ses concurrents, sa trajectoire étant plus courte que celle de ses concurrents. D'ailleurs, à l'origine, l'expression se disait de l'écuyer qui était le plus proche de la corde. C'est par extension et au figuré qu'elle a pris le sens actuel au début du xx^e siècle.

Il en est également resté *prendre un virage à la corde*, beaucoup utilisé dans le monde des courses automobiles, lorsque le coureur prend un virage très près du bord intérieur de la route.

■ Tenir les cordons du poêle

Dans un enterrement, marcher à côté du cercueil ou immédiatement derrière.

Autrefois, *tenir les cordons du poêle*, c'était tenir les cordons reliés au drap funéraire qui recouvrait le cercueil.

Car *poêle*, entre autres significations, désigne aussi le drap mortuaire ou la grande pièce de tissu noir ou blanc dont on couvrait le cercueil pendant les cérémonies funèbres. Il disposait auparavant de cordons généralement cousus aux coins et sur les bords, cordons qui, alors que le cercueil était amené à l'autel pour la cérémonie funèbre, étaient tenus par des proches ou membres de la famille, ou des personnes de haut rang, selon le défunt.

Aujourd'hui, même si on ne tient plus les cordons, on dit toujours de ceux qui marchent près du cercueil qu'ils *tiennent les cordons du poêle*.

■ Porter/Planter des cornes

Être/faire cocu.

À l'origine, il y a *cornart* qui, au XIII^e siècle, veut dire « imbécile » puis *escorner* qui, au XV^e siècle, veut dire « ridiculiser ».

À cette époque et pendant encore longtemps, une manière très courue d'humilier, de ridiculiser quelqu'un était de le faire cocu et de le faire savoir.

La corne (qu'on entend dans les deux mots cités précédemment), c'était à la fois le sexe de l'homme et l'attribut qui désignait un homme ou une femme trompé. *Planter des cornes* a une connotation sexuelle évidente.

Le mot *cocu* est généralement considéré comme une déformation de *coucou*, cet oiseau qui pond ses œufs dans le nid d'autres volatiles pour que sa progéniture soit élevée par les parents adoptifs contraints. Si on se réfère au comportement du coucou, on constate un transfert depuis l'amant (c'est lui qui devrait être nommé *cocu* puisque c'est lui qui prend la place du mari) vers ce dernier.

■ Bayer/Bâiller aux corneilles

Regarder en l'air, rester sans rien faire - S'ennuyer.

Le verbe *bayer* qui, depuis le XII^e siècle, signifie « avoir la bouche ouverte » ne doit pas être confondu avec *bâiller* même si, là aussi, on ouvre généralement grand la bouche.

Quant à *corneille*, au XVI^e siècle, on employait ce nom pour parler d'objets insignifiants, sans importance. Ce terme pouvait aussi bien désigner l'oiseau, présent en grande quantité à cette époque, que le fruit du cornouiller.

Bayer aux corneilles voulait donc dire « rester bouche ouverte à regarder en l'air » ou « contempler ou désirer des choses sans intérêt ».

■ Un cordon bleu

Une très bonne cuisinière (ou un très bon cuisinier).

Celles (ou ceux) qui, grâce à leurs talents culinaires, enchantent les papilles, sont appelées des cordons bleus.

Nul doute que cette appellation peut aisément être vue comme une distinction décernée par l'entourage.

Or il se trouve que le terme *cordons bleus* a autrefois désigné des décorations de prestige, offertes par les rois aux personnes méritantes.

Il en était ainsi de l'insigne des Chevaliers du Saint-Esprit, ordre créé par Henri III vers la fin du XVI^e siècle, et distinction élitiste qui n'a été proposée qu'à peu de personnes qui étaient appelées des « cordons bleus ». De ces décorations associées à un cordon ou ruban bleu est né le qualificatif *cordons bleus* pour dire « le plus remarquable ».

Appliqué ensuite, d'abord par plaisanterie, aux bonnes cuisinières, les plus méritantes d'entre elles, bien entendu, le qualificatif s'est aujourd'hui réduit à les désigner (il est évoqué avec ce sens dans la 6^e édition du *Dictionnaire de l'Académie* de 1835, mais on trouve en 1828 un livre de recettes intitulé *Le Cordon bleu : Nouvelle cuisinière bourgeoise*).

Mais le verbe *bayer* étant tombé en désuétude (il n'est plus employé que dans notre expression), il est maintenant souvent, par erreur, remplacé par *bâiller* et l'expression prend alors le second sens proposé, *corneilles* devenant un complément quasiment inutile et incompris dans ce contexte.

■ Un choix cornélien

Un dilemme, un choix extrêmement difficile. Un choix qui oppose la raison (ou l'honneur) et les sentiments.

Ceux qui sont passés par l'école savent que *cornélien* est un adjectif dérivé de *Corneille*, Pierre Corneille, le dramaturge du XVII^e siècle. Et, si les choix difficiles sont devenus des *choix cornéliens*, c'est parce que Corneille aimait en imposer à ses héros. Dans *Le Cid*, Chimène, fille de Don Gomès, est amoureuse de Rodrigue, fils de Don Diègue.

Malgré son amour pour Chimène, Rodrigue doit, pour venger son père humilié par celui de sa promise, se battre contre ce dernier au cours d'un duel où il le tue.

Et Chimène, malgré ses sentiments pour Rodrigue, doit alors demander sa tête au roi.

Ces situations où il est extrêmement difficile de choisir entre ce que poussent à faire les sentiments et ce qu'impose l'honneur ou la raison sont typiques des écrits de Corneille et ont suffi, à l'époque, à faire apparaître le qualificatif *cornélien*.

On parle aussi de *conflit cornélien* ou de *situation cornélienne*, entre autres.

■ À son corps défendant

Contre son gré, à regret, à contrecœur, malgré soi.

Cette expression, qui date de 1613, existait d'abord sous la forme *en son corps défendant* et avec la signification « en se défendant contre une attaque », sens qui semble plutôt logique, le corps devant être vu comme la personne dans sa totalité, et pas seulement comme l'enveloppe physique, opposée à l'âme.

Le sens qui est celui d'aujourd'hui vient du sous-entendu que, si la personne qui s'est défendue a dû faire du mal à autrui, c'est contre son gré, uniquement parce que c'était le seul moyen pour elle de se protéger.

La définition que donne la première édition du *Dictionnaire de l'Académie française* en 1694 ne laisse



d'ailleurs aucun doute puisqu'elle dit : « Un homme a fait quelque chose en son corps défendant, pour dire, qu'il l'a faite contre son gré pour éviter un plus grand mal ». C'est cette connotation de l'action faite à contrecœur qui, au figuré, a donné la signification actuelle.

■ Ça se corse !

Ça se complique ! - Ça devient plus intéressant, plus intense, plus piquant !

C'est issu du nom *corps* que le verbe *corser* est apparu, attesté au ^{xiii}e siècle, pour dire « prendre à bras-le-corps ». Puis, après avoir été un peu oublié, ce verbe est revenu en usage au ^{xix}e siècle, mais basé cette fois sur un autre sens du mot *corps*, la consistance, qui au figuré, est devenu l'intensité ou la force, signification qui nous intéresse ici.

Quelque chose qui est corsé, c'est quelque chose d'intense, de fort, de piquant comme un vin ou un assaisonnement.

C'est ainsi que lorsqu'on dit d'une chose qu'elle se corse, c'est qu'elle devient plus forte, plus intense et, par extension, plus compliquée, là où la difficulté devient plus forte.

■ (Taillable et) corvéable à merci

Bon pour faire les corvées.

Il y a bien longtemps, au Moyen Âge, la taille était un impôt que le serf devait à son seigneur. Le paysan qui devait impérativement la payer était donc qualifié de « taillable ».

Mais ce même paysan devait également des journées de travail à son maître, travail sans rémunération qu'on appelait la corvée. Le serf était donc aussi « corvéable ».

Comme ces corvées et le montant de la taille dépendaient souvent du simple bon vouloir ou du bon plaisir du seigneur, le serf était purement et simplement à sa merci. Et voilà comment avec trois éléments

spécifiques d'une partie lointaine de notre histoire, nous obtenons une expression qui est encore utilisée de nos jours, alors qu'on n'utilise plus les deux adjectifs isolément ou dans une autre locution.

■ Avoir la cote

Être très estimé.

Le mot *cote* est une des nombreuses preuves qu'en français un simple circonflexe peut changer complètement le sens d'un mot. En effet, il n'est point ici question de la côte de porc ou de la course de côte, mais de *cote* au sens de « appréciation », « note », « valeur », comme on le trouve dans *cote d'alerte*, *cote de popularité* ou *cote d'une action en bourse*, par exemple.

Ici, c'est le sens d'appréciation qui est retenu, quelqu'un qui a la cote étant quelqu'un de très apprécié car, bien que l'expression ne contienne aucun adjectif, la cote est implicitement élevée. Une ancienne forme de l'expression était *être à la cote*.

On peut aussi noter que *cote* s'écrivait auparavant *quote* en venant du latin médiéval *quota*, mot toujours utilisé de nos jours, mais *via* un emprunt à l'anglais *quota* (pour « quote-part ») de même origine.

■ À la côte

Sans ressources, sans argent.

Cette expression, qui date du milieu du ^{xix}e siècle dans son sens métaphorique indiqué, nous vient directement du monde maritime au ^{xvii}e siècle. En effet, à cette époque, *aller à la côte* signifiait « faire naufrage », par allusion au bateau allant se fracasser sur la côte.

Par extension, *envoyer quelqu'un à la côte* et *mettre à la côte* ont voulu dire respectivement « s'en débarrasser »

et « ruiner », la seconde locution laissant supposer que le bateau naufragé était la seule richesse de son possesseur auquel il ne restait plus que ses yeux pour pleurer.

C'est ainsi que *côte* est devenu l'équivalent de « pauvreté » et qu'on a vu également apparaître le *frère de la côte* qui désignait le « compagnon de misère ».

■ Filer un mauvais coton

Avoir la santé qui se dégrade - Être dans une situation difficile.

À la fin du ^{xvii}e siècle, pour signifier « se ruiner », on disait *jeter un vilain coton* par allusion aux étoffes qui, en s'usant, perdaient des boules de fil de coton jusqu'à leur détérioration complète ou la déchirure.

Au ^{xix}e siècle, alors que la même expression signifie déjà « déperir par la maladie » (c'est cette fois la santé qu'on se ruine), *vilain* est progressivement remplacé par *mauvais*. D'autre part, l'installation de nombreuses filatures où on file le coton provoque le remplacement progressif de *jeter* pour aboutir à l'expression actuelle qui, par extension, sert à évoquer diverses choses qui se dégradent, au-delà de la simple santé.

■ Un mauvais coucheur

Une personne désagréable, peu sociable, de caractère difficile.

Au ^{xvi}e siècle dans les auberges, foin d'intimité ! Il n'était pas question, sauf exception ou pour des personnes de haut rang, de disposer d'un lit ou d'une chambre pour soi. Les coucheurs étaient donc ceux qui partageaient le même lit (en tout bien tout honneur). Le mot a quasiment disparu du vocabulaire en même temps que l'abandon de la pratique. Et c'est vers cette époque qu'un mauvais coucheur est, au sens propre, « un homme qui fait du bruit dans la nuit, qui découvre son

■ Avaler des couleuvres

Subir des affronts, des désagréments sans pouvoir protester – Gober n'importe quelle affirmation.

Le second sens proposé, plus récent, est une évolution du premier qui, selon Furetière, existait au ^{xvii}^e siècle. En effet, entre quelqu'un qui est obligé d'accepter ce qu'on lui propose ou inflige, sans pouvoir le refuser ou le contester, et celui qui finit par gober n'importe quoi sans émettre la moindre objection, il n'y a qu'une petite distance à franchir.

L'une des deux origines souvent citées viendrait d'une époque où les anguilles servaient de plat commun. Certains hôtes facétieux ou désirant se venger de quelque chose auraient pu servir à leurs invités quelques couleuvres mêlées aux anguilles d'apparence très proche. Et soit les invités ne s'en rendaient pas compte, montrant ainsi qu'ils « gobaient » n'importe quoi, soit ils s'apercevaient de la chose mais ils restaient bouche cousue pour ne pas faire d'esclandre.

Une autre origine, la plus probable, vient d'une ancienne signification de *couleuvre* qui désignait aussi une insinuation perfide, le genre de propos auxquels il n'est pas toujours simple de répondre et qu'on doit alors subir sans piper mot.



Claude Vignon (1593-1670), *Cléopâtre se donnant la mort*.

camarade, qui l'empêche de dormir », tel que le définit Furetière.

Il faudra attendre le début du ^{xix}^e siècle pour que cette appellation devienne notre expression, avec le sens figuré qu'on lui connaît. Car, si elle est irascible et s'empporte dès qu'on lui fait des reproches « d'empêqueur de dormir », ou bien si elle se moque du dérangement qu'elle cause à autrui, une telle personne est bien sûr considérée comme désagréable et de caractère difficile.

■ Maigre comme un coucou

Très maigre.

C'est de l'oiseau qu'il est question ici. Et pourtant, l'origine n'est pas certaine car, contradictoirement, on dit aussi *gras comme un coucou*, cet oiseau squatter étant réputé vorace. Pierre-Marie Quitard, dans son *Dictionnaire étymologique, historique et anecdotique des proverbes*, ainsi que Buffon indiquent que le coucou est très maigre au printemps, ne devenant très dodu et consommable qu'à l'automne, et que c'est la seule situation qui pourrait expliquer le sens de l'expression.

■ Avoir les coudées franches

Avoir une entière liberté d'action.

En 1606, le *Thrésor de la Langue française* de Jean Nicot donne la définition suivante pour *coudée* : « C'est depuis le ply du bras jusques au bout du doigt du milieu de la main. »

La coudée est donc au départ une unité de longueur dont la valeur est quelque peu variable.

Notre expression existe depuis le ^{xvi}^e siècle.

Son sens d'origine était « avoir la liberté du mouvement des bras, les pouvoir étendre à droite et à gauche » comme, typiquement, lorsqu'on est à table sans être gêné par ses voisins.

Par extension, elle s'applique à toute action que rien ne vient contrarier, entraver ou pour laquelle on a carte blanche.

Selon les auteurs, on a pu trouver les variantes *avoir ses coudées franches*, *avoir ses coudées plus larges* ou bien *étendre ses coudées*.

■ Avoir des couilles

Avoir du cran, du courage.

Les deux boules dont il est ici question sont depuis très longtemps des symboles de virilité.

C'est normal : la virilité est associée au sexe prétendument fort. Et qu'est-ce qui caractérise au mieux la masculinité, si ce ne sont ces deux choses ?

Or, depuis bien longtemps également, le courage est associé à la virilité.

Il était donc assez logique dans l'esprit de certains que l'image du courage soit la présence de deux testicules bien accrochés à leur emplacement naturel et que cela donne naissance à notre expression.

Cette expression a deux variantes qui sont *en avoir* et *les avoir bien accrochées* et qui permettent de ne pas prononcer ce mot considéré comme grossier, mais tout le monde sait parfaitement à quoi se raccrocher.

Notez que celui qui manque de courage se fait parfois traiter de « couille molle ». Comme quoi, il semble que, pour marquer son courage, il ne suffit pas d'en avoir, il faut aussi qu'elles soient bien fermes.

La variante *avoir des couilles au cul* existe également avec le même sens.

■ Battre sa coulpe

Se repentir. Reconnaître ses torts.

« Mea culpa, mea maxima culpa » (« C'est ma faute, c'est ma très grande faute ») est un extrait du *Confiteor*, l'acte de contrition du catholique qui reconnaît devant Dieu avoir péché, et qui devrait normalement prononcer ces paroles en se frappant la poitrine. Bien entendu, vous n'êtes pas sans remarquer la similitude entre le mot latin *culpa* (faute) et notre *coulpe*. C'est parfaitement normal, puisque le second vient du premier qui a aussi donné *culpabilité*, entre autres.

En français, le mot *coulpe* n'existe plus que dans notre expression qui apparaît au ^{xii}^e siècle, et qui veut d'abord dire « se frapper la poitrine en se repentant de ses fautes » ; il était en effet d'usage, au Moyen Âge, d'être démonstratif lorsqu'il s'agissait de montrer sa foi.

Ce n'est qu'au ^{xv}^e siècle qu'elle prend les sens qu'on lui connaît encore aujourd'hui, toujours en liaison avec la reconnaissance de ses fautes.

■ En deux coups les gros

En quelques mouvements et facilement – Rapidement, à toute allure, sans s'attarder.

Le zanzi, un peu tombé dans l'oubli, était un jeu de dés duquel dérive le 421 et qui se pratiquait beaucoup dans les bars : le joueur qui commençait lançait les trois dés. S'il n'était pas satisfait du résultat, il avait le droit de relancer un ou deux dés de son choix. Il pouvait également tenter un troisième et dernier lancer. Les autres joueurs n'avaient pas le droit de lancer les dés plus de fois que le premier joueur.

En fonction du jeu qu'il avait obtenu, beaucoup ou peu de points, le premier joueur annonçait soit « les gros », imposant aux autres d'obtenir plus de points que ce qu'il avait lui-même obtenu, soit « les petits », auquel cas les autres devaient

■ Tirer son coup

Avoir un orgasme (pour un homme).

La métaphore est simple à comprendre : le fusil est un symbole phallique explicite et, à l'époque où cette expression est née, cette arme ne pouvait tirer qu'un seul coup avant de devoir être rechargée longuement et manuellement. Au ^{xvii}^e siècle, à ses débuts, et longtemps encore après, cette expression n'avait aucune connotation sexuelle, puisqu'elle voulait simplement dire « tirer avec une arme à feu ».

Et puis, la plupart des armes étant devenues plus perfectionnées, capables de tirer plusieurs coups à la suite, des esprits tordus et/ou obsédés ont accaparé l'expression et en ont transformé le sens avec un succès certain.

La plupart du temps, cette expression a une connotation à la fois méprisante et égoïste, la femme n'étant supposée être là que pour assouvir un besoin primaire de l'homme.

Mais certaines féministes ont revendiqué le droit, pour la femme, de tirer également son coup, ce qui voulait simplement dire d'utiliser l'homme comme un objet sexuel, avec la même connotation.

impérativement faire moins de points que lui.

C'est probablement de ce jeu que vient cette expression apparue au milieu du ^{xx}^e siècle et utilisée entre autres par Alphonse Boudard.

■ Faire le coup du père François

Prendre en traître. Utiliser une manœuvre déloyale.

À l'origine, au cours de la seconde moitié du ^{xx}^e siècle, le véritable « coup du père François » ne pouvait se

pratiquer que si l'on était deux et il avait pour but de détrousser le péquín moyen, le premier aigrefin utilisant une courroie formant un nœud coulant qui servait à étrangler par derrière la victime, tandis que le second profitait lâchement de la situation pour la fouiller et lui vider les poches.

C'est de cette forme d'agression que, par extension, on a utilisé l'expression à propos de ceux qui font des coups en traître ou qui utilisent des manœuvres déloyales.

■ Sans coup férir

Sans rencontrer de résistance, d'obstacle. Très facilement.

Le verbe *férir* date du ^x^e siècle, mais il n'était presque plus utilisé au ^{xvii}^e, ayant été supplanté par *frapper*. Aujourd'hui, on n'en trouve plus que deux traces à travers notre expression et l'adjectif *féru*.

Il vient du latin *ferire* qui voulait dire « frapper », verbe qui a progressivement supplanté *férir*.

À la fin du ^{xii}^e, par extension, il a aussi signifié « se faire aimer de », ce qui s'explique par le fait que celui qui se fait aimer « frappe l'autre au cœur ». *Sans coup férir* voulait initialement dire « sans frapper de coup », qu'il faut comprendre comme « sans combattre » dans le contexte guerrier fréquent de l'époque.

Comme, de nos jours, on ne combat plus pour un oui pour un non, le sens s'est transformé pour prendre celui d'aujourd'hui.

■ Un coup de fil

Un appel téléphonique.

Il faut se souvenir que, avant qu'apparaissent nos téléphones portables fonctionnant *via* des ondes pas forcément sympathiques pour nos neurones, la téléphonie passait uniquement par des fils de cuivre, et sur de grandes distances.

C'est ce fil électrique, le lien entre deux interlocuteurs, qui est à l'origine de notre *coup de fil*.



■ Une coupe sombre

Une suppression d'un nombre important de choses (large coupure dans un texte, forte réduction de crédits ou d'emplois dans un service, une entreprise).

Cette expression est un beau contresens.

Dans le monde des forestiers, une coupe sombre (dite aussi « coupe d'ensemencement ») s'appelle ainsi parce qu'il y subsiste de l'ombre.

Elle consiste donc à n'y couper par-ci par-là que quelques arbres, ce qui conserve un sous-bois obscur (donc sombre), contrairement à la « coupe claire » dans laquelle l'abattage des arbres se fait en très grand nombre pour que la lumière pénètre bien dans la zone et favorise la pousse des jeunes plants. C'est en tout cas quelque chose qui n'a rien de négatif. Mais, dans le langage populaire, le véritable sens du *sombre* de l'appellation d'origine n'a pas été retenu et ce sont les connotations de l'adjectif *sombre* (« quelque chose de menaçant, d'inquiétant ») qui ont donné un sens complètement opposé à l'expression.

Car la menace et l'inquiétude ne planent-elles pas lorsqu'un plan social d'envergure, *une coupe sombre* dans les effectifs, se prépare, par exemple ?

Quant au mot *coup*, il faut le prendre au sens d'une « action avec un instrument », comme dans *un coup de volant* ou *un coup de pinceau*.

La date d'apparition de cette expression n'est pas connue, mais, compte tenu de celle de l'invention du téléphone, on supposera, sans grand risque de se tromper, qu'elle est postérieure à la fin du ^{xix}e siècle.

En argot, le téléphone s'appelle aussi un *bigophone*.

■ Il y a loin de la coupe aux lèvres

Il peut y avoir un long chemin entre un projet et son aboutissement, entre un désir et sa satisfaction, entre une promesse et sa réalisation. Ce n'est pas parce qu'un but semble proche qu'on va forcément l'atteindre.

Il est d'abord bon de rappeler que cette expression nous vient de la Grèce antique, à une époque où l'on buvait dans des coupes larges et peu profondes ; sans compter que l'on mangeait à moitié couché et non assis à une table.

Je ne sais pas si vous avez déjà essayé, tout en étant couché sur le côté, de prendre un verre plein, de l'amener à votre bouche et d'en boire le contenu sans en renverser une goutte. Si c'est le cas, vous avez

pu constater que l'exercice n'est pas forcément facile à réussir.

Et pour peu que, ayant déjà un peu forcé sur la dive bouteille, vos gestes deviennent nettement moins assurés, il n'est pas certain que vous arriviez à amener intact à vos lèvres le précieux liquide convoité.

Voilà deux raisons qui ont probablement fait naître cette ancienne métaphore dans laquelle la coupe représente le projet et les lèvres, le but, le second n'étant pas forcément atteint malgré la proximité apparente du premier.

■ Être sous la coupe (de quelqu'un)

Être sous la dépendance ou l'influence de quelqu'un.

Cette expression vient de la coupe aux jeux de cartes, cette opération banale qui consiste à couper le paquet en deux et qui va déterminer l'ordre dans lequel les cartes vont être distribuées. D'après Furetière, au ^{xvii}e siècle, certaines personnes étaient persuadées que d'autres avaient la coupe malheureuse.

Selon cette croyance, en effet, la coupe aux cartes avait une valeur quasiment « magique » et le joueur immédiatement après le coupeur pouvait se trouver sous son influence, bonne ou mauvaise.

Ce joueur était donc « sous la coupe » du précédent.

■ Tomber comme un couperet

Arriver brusquement, souvent par surprise, et avec des conséquences à la fois désagréables et irrémédiables.

À l'origine, au ^{xvi}e siècle, un couperet est un couteau à large lame servant à trancher ou hacher la viande. Mais par extension, le couperet a aussi désigné la lame de la charmante machine que monsieur Joseph-Ignace Guillotin a fortement contribué à remettre au goût du jour (mais, aussi étrange que cela puisse paraître, avec de bonnes intentions). Autant dire que pour celui qui a la tête coincée dans la guillotine, la lame, lorsqu'elle est lâchée, arrive brusquement sur son cou, par surprise, et produit des effets certes désagréables, mais surtout irrémédiables.

Il n'en a pas fallu plus pour que la métaphore apparaisse dans des situations autrement moins critiques, mais généralement mal vécues par ceux qui sont directement concernés.

■ Faire la cour (à quelqu'un)

Chercher à séduire
une autre personne en vue
d'une relation amoureuse.

Avant d'être restreint à un usage galant, *faire la cour* avait une utilisation plus générale dès le ^{xvi}^e siècle.

En effet, il faut penser à ce qu'étaient la *cour*, le domaine et l'entourage du roi, et les courtisans de cette époque, ceux qui s'affairaient autour du souverain à lui faire la cour pour s'attirer ses bonnes grâces, être bien vus de lui et, autant que possible, en obtenir diverses faveurs.

Et, même si elle en était originaire, cette expression ne s'utilisait pas uniquement à la cour, mais partout où une personne cherchait à se faire bien voir d'une autre.

Puis, lorsqu'elle a été limitée à l'usage en galanterie et utilisée telle quelle depuis le milieu du ^{xvii}^e siècle, son but est resté le même : se faire bien voir, obtenir des faveurs de la part de la personne « courtisée ».

■ Être au courant

Être informé (de quelque chose).

Le mot *courant* date du début du ^{xiii}^e et vient d'un des sens du mot *courir* qui signifiait aussi « couler ». Cette image d'un volume qui s'écoule a d'abord donné la locution *le courant des affaires* pour désigner les affaires de tous les jours qui s'enchaînent banalement et en volume important. Puis, par extension, la locution *être au courant des affaires* a signifié « connaître la manière de traiter les affaires de tous les jours (ou le courant des affaires).

Comme *affaires* pouvait aussi ne pas désigner uniquement celles qu'on avait à traiter, mais celles qui se produisaient à l'extérieur (« Quelle histoire ! Quelle affaire ! »), on rejoignait alors le sens de « être informé » de ces événements.

■ La cour des grands

Situation plus élevée que l'on souhaite atteindre - Ensemble des personnes jouant un rôle prépondérant dans un domaine.

Que voilà une jolie métaphore scolaire ! Quel est l'enfant qui, déambulant dans sa cour de récréation, n'a jamais jeté des regards envieux vers les activités des « grands », dans cette partie de la cour réservée aux « forts » qui peuvent s'autoriser des choses inaccessibles aux petits ou qui font la loi ?

C'est en pensant à cette image que *cour des grands* a commencé métaphoriquement à désigner un endroit, un classement, un groupe, un niveau qu'on atteint avec plaisir et/ou fierté après en avoir longtemps rêvé.

Cette locution, apparue au cours de la seconde moitié du ^{xx}^e siècle, est généralement précédée de *jouer dans* (toujours le rappel de l'origine scolaire) ou *passer dans*.

Enfin, avec la perte rapide du complément usuel *des affaires*, la locution adverbiale s'est généralisée au point que maintenant, on peut être au courant de plein de choses totalement diverses.

■ Être coutumier du fait - Une fois n'est pas coutume

Avoir l'habitude d'agir d'une certaine manière, de faire une certaine chose - Si l'on fait une fois quelque chose, cela n'en devient pas pour autant une habitude.

Le *fait* est ici « ce qui est fait » ou « l'acte, l'action ».

Quant à *coutumier*, adjectif qui date du ^{xi}^e siècle et qui n'est maintenant presque plus employé que dans notre locution, il est bien sûr dérivé de *coutume*, mot qu'on comprend aujourd'hui comme « une manière d'agir à laquelle une collectivité ou une majorité se conforme » (selon le *Grand Robert*) ou, mieux encore, comme une « habitude collective d'agir, consentie à l'origine par ceux qui l'observent, et transmise de génération en génération » (*idem*), mais qui a d'abord désigné une manière ordinaire d'agir, signification maintenant couverte par le mot *habitude*.

C'est cette acception initiale qu'on retrouve d'ailleurs dans notre

seconde expression qui est souvent utilisée pour excuser un excès qui n'est pas dans les habitudes de la personne concernée ou, autrement dit, pour signifier qu'une personne n'est absolument pas « coutumière du fait » qui lui est reproché.

■ Le (petit) doigt sur la couture du pantalon

En manifestant du respect ou de la soumission.

Au garde-à-vous, le soldat se tient droit, chaque bras le long du corps, et un doigt sur la couture latérale et néanmoins verticale du pantalon de l'uniforme.

Cette position raide est celle dans laquelle il manifeste du respect au supérieur qui est devant lui.

Pourquoi ne dit-on pas *les doigts sur...*, me direz-vous, car le soldat moyen a bien deux bras et deux mains, ainsi que deux jambes recouvertes par le pantalon ? Eh bien, c'est parce que souvent seule une main se trouve au contact du pantalon, l'autre étant au niveau de la tempe, occupée à saluer le supérieur.

Sortie du contexte militaire et de la position citée, l'expression s'utilise, parfois ironiquement, lorsque quelqu'un manifeste de l'obéissance ou exécute plus ou moins respectueusement ou servilement une tâche demandée par un autre.

■ Vaincre/Battre à plate(s) couture(s)

Vaincre/battre complètement, de manière définitive.

L'expression existe depuis le ^{xv}^e siècle, sous la forme *rompre à plate couture*. Les tailleurs avaient pour habitude d'aplatir les coutures épaisses pour les rendre un peu plus souples, ce qui se disait *rabattre les coutures*.

De cette opération est née au ^{xvi}^e siècle l'expression *rabattre la couture à quelqu'un* pour « le rosser ».

Mais s'il y a une relation certaine avec notre expression, cela n'explique pas son sens et, surtout, l'utilisation préalable d'un verbe comme *rompre* au lieu de *battre*.

Selon Alain Rey, dans la métaphore initiale, il fallait comprendre *rompre* dans son sens figuré de « abattre, démolir, enfoncer (une armée) » et *plat* comme issu du verbe *aplatir* au sens de « vaincre totalement, écraser, battre ».

C'est du mélange de ces significations avec l'opération du tailleur que l'expression serait autrefois née, le *battre* moderne étant ensuite logiquement issu du *rabattre*, son sens collant parfaitement avec celui de la locution.

■ Un panier de crabes

Groupe de personnes qui cherchent à se nuire.

Normalement, dans une équipe soudée, il y a ce qu'on appelle « un esprit d'équipe », tous les membres travaillant main dans la main pour construire ensemble leur projet.

Et puis il y a le panier de crabes, une équipe où il n'y a aucun esprit, sauf du mauvais esprit, celui de nuisance envers ses petits « camarades », souvent caché sous une façade de bonne entente, comme on en trouve dans certaines entreprises ou dans certains partis politiques.

Le *panier de crabes* est aussi le royaume de la peau de banane, de

la rumeur assassine et de l'ambiance détestable.

C'est par allusion à ce panier ou ce casier où les pêcheurs de crabes les entassent et où les pinces menaçantes grouillent, donnant l'impression qu'ils cherchent à s'entredévorer, que cette expression est née au cours de la première moitié du ^{xx}^e siècle.

■ S'en jeter un derrière la cravate

Boire un verre (d'alcool).

La cravate, qui part du cou et descend verticalement, « cache », à l'intérieur du corps, un conduit fort utile pour le commun des mortels, un tuyau dont le rôle est d'amener les liquides ingurgités jusqu'à l'estomac.

Et c'est le fait que la cravate se fixe au cou qui a fait que, dans l'argot du ^{xx}^e siècle, le terme désigne aussi le gosier, cet endroit qui est le point de passage obligé de tout ce qu'on avale si on ne fait pas une fausse route.

Du cou(p), même si on imagine que l'expression devrait plutôt utiliser *dans* au lieu de *derrière*, son sens devient aussi limpide qu'un verre de vodka, le *derrière* pouvant en plus avoir une connotation de discrétion, de consommation en douce, mais avec connivence entre les buveurs.

■ Tirer sa crampe

S'en aller, fuir - Faire l'amour, avoir un orgasme (pour un homme).

Le premier sens proposé n'est pratiquement plus utilisé.

La seconde signification est mieux cernée.

Au ^{xviii}^e siècle, un sexe en érection était affublé, en argot, du doux nom de *crampe d'amour*. Si on mélange cet organe turgescent à l'expression

tirer son coup, on obtient notre locution, née ainsi au cours de la seconde moitié du ^{xix}^e siècle.

Et, au vu des deux sens fort différents de l'expression, lorsque l'amant doit brutalement quitter sa maîtresse en raison de l'arrivée inopinée du mari, on peut alors dire qu'il tire sa crampe après avoir tiré sa crampe.

■ Pendre la crémaillère

Fêter avec des invités son installation dans un nouveau logement.

De nos jours, si la fête associée à la « pendaison de crémaillère » existe bien toujours, il y a belle lurette que l'objet à l'origine de cette expression a disparu de nos foyers.

Au ^{xvi}^e siècle, la cuisson des plats se faisait principalement dans l'âtre du foyer, la marmite étant suspendue à une crémaillère permettant de régler la hauteur du récipient au-dessus du feu. La construction de la maison était une activité à laquelle la famille, les amis et les voisins participaient de bon cœur. Pour les en remercier et fêter leur entrée dans leur nouveau foyer dans lequel l'indispensable crémaillère venait juste d'être enfin installée, parmi les quelques autres travaux de finition, les heureux occupants ne manquaient pas d'organiser un repas ou une fête où leur toute nouvelle crémaillère pouvait enfin être étreinte.

Et c'est depuis cette époque que perdure notre expression, malgré la disparition définitive de l'objet.

■ Changer de crèmerie

Quitter un lieu (magasin, bar, restaurant...) pour un autre - Changer d'employeur, de collaborateur...

Au ^{xix}^e siècle, on a désigné par *crèmerie* un lieu de restauration proposant bien autre chose que des produits laitiers, lieu où, parfois, la débauche battait son plein, les esprits étant bien échauffés par l'alcool qui coulait à flots.

D'ailleurs, dans le *Grand dictionnaire universel* publié par Larousse en 1863, on trouve cette définition : « Depuis quelques années, on a désigné sous le nom de crèmeries certains établissements tenant le milieu entre le restaurant et le café, et où l'on vend de tout, excepté de la crème, espèce de gargote d'un aspect particulier, où le riz au lait, le café à la crème, le chocolat, la côtelette et les œufs sur le plat règnent à peu près souverainement. » On imagine alors bien quelques joyeux lurons un peu éméchés, décidant, histoire de bien continuer la soirée, de changer de crèmerie régulièrement. C'est par extension que le mot *crèmerie* a fini par désigner un établissement, puis un fournisseur ou un collaborateur quelconque.

■ Au creux de la vague

Dans une mauvaise situation psychologique, économique... - Au bas de sa popularité (pour un artiste).

La 8^e édition du dictionnaire de l'Académie française indique que la vague est une « masse d'eau de la mer, d'un lac, d'une rivière, qui est agitée ou soulevée par les vents ou par toute autre impulsion ».

Dans sa partie haute, elle comporte une crête. Entre deux points hauts, donc entre deux crêtes, il y a un point bas, le creux.

Nous avons donc là une belle métaphore marine qui, de plus, est assez récente puisqu'elle ne date que de la seconde moitié du xx^e siècle.

Il est intéressant de savoir qu'au xvi^e siècle, si en Méditerranée, on parlait bien de *vague*, dans les océans, on parlait plutôt de *oule* (écrit aussi *houle*), mot imité de l'espagnol *ola* qui signifie « vague ».

Pour en revenir à notre creux, c'est métaphoriquement qu'il désigne une perte totale de dynamisme, là où la crête est un symbole d'élan ou d'énergie ; dans le creux, la masse d'eau est aussi effondrée que le moral de celui qui est dépressif.

■ La critique est aisée, mais l'art est difficile

Il est très facile de critiquer ce que font les autres, autrement plus difficile de réaliser quelque chose.

Cette locution proverbiale a été imaginée en 1732 par Philippe Néricault, auteur et comédien dont le nom de scène était Destouches. On a retenu de lui, en plus de notre expression, « Les absents ont toujours tort » et « Chassez le naturel, il revient au galop ».

La version originale de l'expression était : « La critique est aisée et l'art est difficile. »

Le sens de l'expression est très simple à comprendre, la critique étant ici le jugement défavorable, tandis que l'art – qui n'est pas seulement lié à la création d'œuvres artistiques – désigne, d'une manière générale, la façon de faire quelque chose. Autrement dit, « vous avez beau jeu de critiquer négativement ce qui a été fait, mais auriez-vous été capable d'en faire de même ? ».

Et, à propos de la critique, Lamartine de rajouter : « La critique est la puissance des impuissants », ce qui rejoint Destouches en signifiant que ceux qui ne peuvent pas faire ont la critique facile.

■ La croix et la bannière

De grandes complications ou difficultés.

Cette expression, issue de l'italien, est attestée dès le xv^e siècle, sous une forme un peu différente. À cette époque, la religion était omniprésente.

La croix, représentant celle du Christ, était donc obligatoirement brandie en tête de toutes les processions, religieuses ou non.

Dans ces différentes processions, on portait aussi des étendards ou des bannières diverses, que ce soit celle de la Vierge, de la paroisse, d'une confrérie, du notable en déplacement ou de celui le recevant.

Mais l'organisation de ces processions n'était pas facile, paraît-il. Les formalités, les règles à suivre, le respect de l'importance des participants, qu'elle soit honorifique ou hiérarchique, transformaient parfois leur préparation en de véritables casse-têtes.

Ce qui explique le sens actuel de « grandes complications ».

Notre forme actuelle *c'est la croix et la bannière pour...* est attestée en 1822.

■ Riche comme Crésus

Extrêmement riche.

Alors que Crésus a vécu au vi^e siècle av. J.-C., ce n'est qu'au xv^e que *crésus* a désigné un homme riche et qu'au xvi^e que notre expression est apparue.

Car Crésus a réellement existé ! Dans sa capitale de Sardes, Crésus, dernier roi de Lydie, au sud-ouest de l'Asie Mineure,

était un souverain extrêmement riche. Il devait sa fortune aux sables aurifères de la rivière Pactole qui charriait des paillettes d'or.

Malgré sa fortune, Crésus subit des malheurs à la fin de sa vie : il perdit son fils Atys et fut vaincu à Thymbrée par Cyrus, roi de Perse, qui l'épargna pourtant et en fit son conseiller et ami.

C'est la richesse de Crésus que la postérité a retenue et qui est devenue le symbole d'une très grande fortune.



L'histoire de Crésus et de Solon, Frans II Francken (1581-1642).

■ Tailler des croupières

Mettre en difficulté, dans l'embarras – Faire obstacle à des projets.

La croupière est une longe reliée à la selle d'un cheval, qui passe sur sa croupe (d'où le nom), puis sous sa queue et qui est destinée à empêcher la selle de remonter vers le garrot.

Au ^{xviii} siècle, à une époque où les blindés n'existaient pas encore et où le cheval était le seul véhicule de combat, *tailler des croupières* signifiait « combattre rudement » et « mettre en fuite », par allusion aux cavaliers qui galopèrent suffisamment près des ennemis en fuite pour, de coups d'épée ou de lance, couper leurs croupières et, ainsi, les déstabiliser et provoquer leur chute. C'est des difficultés ainsi occasionnées à l'ennemi que, par extension, l'expression a pris ses significations actuelles.

■ Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse/brise

Ce qu'on utilise trop souvent finit par ne plus pouvoir servir – On finit toujours par subir les mauvaises conséquences d'un danger auquel on s'expose trop souvent.

La cruche est ici un récipient, en général en terre cuite, servant à contenir des liquides divers, dont de l'eau. Un tel récipient n'a pas une durée de vie infinie et, à force de l'utiliser, il finit bien par arriver un moment où il se casse, soit par usure soit plus souvent par maladresse de son utilisateur.

L'image est donc facile à comprendre. Elle semble naître au ^{xiii} siècle où on la trouve sous la forme *tant va le pot au puits qu'il casse*. Puis, dans le *Roman de Renart* on trouve *tant va pot à l'eau que brise*.

La métaphore dite autrement, moins on prend de risques, moins on s'expose au danger, et moins on a de chances d'en être la victime.

■ Un croque-mort

Un employé des pompes funèbres chargé de mettre les morts en bière et de les transporter au cimetière.

Le mot *croque-mort* date de l'époque où la personne chargée de mettre en bière un défunt s'assurait que le mort était bien passé de vie à trépas en lui mordant un gros orteil. Si le mort réagissait, on lui donnait alors une seconde chance dans le monde des vivants. Dans le cas contraire, son sort et le cercueil étaient scellés. Celui qui « croquait » ainsi un mort ne pouvait donc qu'être appelé un « croque-mort ».

Voilà une origine parfaitement compréhensible, universellement répandue et complètement fautive. Ce mot date en réalité de 1788, soit juste avant la prise de la Bastille.

Il contient deux parties : le *mort* dont le sens est parfaitement clair et qui ne donne lieu à aucune interprétation particulière, et *croque* qui, ici, ne signifie nullement que le mort se fait mordre, mais plus simplement qu'il disparaît.

En effet, le croque-mort fait disparaître le mort, d'abord en l'enfermant dans son cercueil, puis en le mettant sous terre, le verbe *croquer* ayant ici le sens figuré de « faire disparaître », signification qu'on retrouve en partie dans *croquer un héritage*, par exemple, pour dire « dilapider », mais aussi « faire disparaître » très stupidement.

■ En deux coups de cuillère à pot

Très rapidement, sans difficulté apparente.

Cette expression semble apparaître juste avant la guerre de 14-18.

La « cuillère à pot » n'est jamais qu'une grosse louche qui, en raison

de sa taille, permet de vider rapidement un récipient ou de servir vite fait de grandes louchées de nourriture.

C'est tout simplement de là que viendrait la notion de rapidité (le récipient vidé en deux coups seulement) associée à notre locution qui serait née dans le milieu militaire ou carcéral (le service rapide du rata des bidasses ou des prisonniers).

L'absence de difficulté sous-entend parfois l'intervention d'un facteur chance, qu'on retrouve aussi dans *avoir du pot*.

Une autre origine quelquefois proposée viendrait de la marine à voiles, la « cuillère à pot » étant un sabre d'abordage muni d'une coquille en forme de cuillère destinée à protéger la main.

■ Né avec une cuillère d'argent dans la bouche

Ne pas avoir de soucis pécuniaires à se faire pour son avenir, dès la naissance.

Cette expression, dont la date d'apparition en France n'est pas précise, est une traduction littérale de la version anglaise *born with a silver spoon in his mouth* dont la première attestation en Angleterre se trouverait dans une traduction de *Don Quichotte* de Cervantès parue en 1712.

Aux États-Unis, elle apparaît en 1780 dans un des volumes de l'*Adams Family Correspondence*.

Si les cuillères ont d'abord été en bois, elles ont ensuite été principalement fabriquées en étain. Mais, dans les familles riches, il était de tradition que le parrain offre à son filleul une cuillère en argent au moment de son baptême, ce métal étant bien sûr une matière beaucoup plus noble et chère que l'étain.

Cet objet était donc un symbole prouvant à la fois que le bébé était né dans une famille très aisée et qu'il n'aurait donc probablement pas de soucis financiers dans le futur.

■ Se croire sorti de la cuisse de Jupiter

Se prendre pour quelqu'un de remarquable, d'exceptionnel.
Être imbu de soi-même.

Dionysos, futur du dieu du vin, est né d'une aventure extraconjugale de Zeus avec Sémélé.

La troisième femme de Zeus, Héra, horriblement jalouse de constater la grossesse de Sémélé, lui prétendit que Zeus n'était en réalité qu'un horrible monstre. Sémélé supplia alors son amant de se laisser voir nu, dans toute sa puissance, pour vérifier les dires d'Héra.

Mais Sémélé, qui n'était qu'une pauvre mortelle, ne supporta pas la vue des éclairs entourant son amant et se mit à brûler comme une torche. Zeus arriva à extraire le petit Dionysos du ventre de sa mère, bien avant le terme de la gestation, puis enferma l'enfant à l'intérieur de sa propre cuisse pour le protéger jusqu'au jour prévu pour la naissance.

L'expression ne conserve de cette histoire que la supériorité des dieux, celui qui « se croit sorti de la cuisse de Jupiter » ayant tendance à se prendre pour un dieu vivant.

■ Avoir du cul/du pot/du bol

Avoir de la chance.

En argot, depuis 1960 (semble-t-il), le cul, c'est aussi la « chance » et pas seulement la partie postérieure et charnue d'un être humain.

Or, il se trouve que, toujours en argot, *pot* et *bol* sont deux termes qui, depuis la fin du XIX^e siècle, désignent à la fois l'orifice servant à évacuer les déchets produits par notre usine intestinale, à savoir l'anus, mais aussi ce qui l'entoure, le cul ou postérieur. Alors, on comprend très vite pourquoi *avoir du cul*, *avoir du pot* et *avoir du bol* ont exactement la même signification.

On peut aussi dire *avoir de la veine*, mais c'est une autre histoire.

■ Marquer à la culotte

Surveiller/suivre de très près.

C'est du monde du ballon rond, autrement dit du football, que nous vient cette expression.

À l'origine, à partir de 1920 et dans les sports d'équipe en général, marquer un joueur, c'était en surveiller les mouvements, le serrer

de près pour l'empêcher d'agir librement.

L'expression familière *le marquage à la culotte* s'est ensuite spécialisée dans le foot, là où onze gusses placés sur un terrain doivent en permanence en surveiller de près onze autres pour les empêcher de venir leur marquer un but, la culotte étant ici le short et symbolisant le joueur marqué par son adversaire.

Par extension, *marquer à la culotte* désigne une surveillance ou un suivi de près, dans n'importe quelle activité, souvent afin de ne pas être distancé ou de ne pas se faire supplanter.

■ Porter la culotte

Assumer le rôle de l'homme dans un couple.

L'homme dirigeant le ménage et étant en partie vêtu d'une culotte, *porter la culotte* s'est donc très naturellement dit de celui qui avait l'autorité dans le couple.

Mais comme il faut toujours des exceptions pour confirmer la règle, il y a aussi des couples dans lesquels c'est la femme qui dirige, qui mène tout son monde à la baguette.

Et, en réalité, c'est uniquement dans ce cas que l'expression apparue au XVIII^e siècle s'emploie, lorsqu'on dit de la femme qu'elle porte la culotte, vêtement ici considéré comme le symbole de l'autorité masculine au foyer. On disait aussi *porter le pantalon* ou *porter les braies*, les braies étant, selon le *TLFi* un « vêtement en forme de culotte ou de caleçon, ajusté ou flottant, porté par plusieurs peuples de l'Antiquité et encore en usage dans les campagnes au Moyen Âge ».

■ N'en avoir cure

Ne pas s'en soucier. S'en moquer.

Le mot *cure* date du milieu du XI^e siècle, et vient du latin *cura* à l'origine indéterminée.



■ Avoir le cul bordé de nouilles

Avoir beaucoup de chance.

Avoir de la chance, c'est avoir du bol ou, plus trivialement, avoir du cul.

L'ajout des *nouilles* est apparu de manière certaine vers 1950 en liaison avec des activités sportives.

Mais l'expression elle-même serait née plus tôt, dès les années 30, à Marseille, dans le pays de l'exagération chronique, proche de l'Italie, celui des consommateurs de pâtes. Alors qu'il désignait un chanceux (« il a du cul ! »), un amateur de galéjades aurait ajouté cette hyperbole « nouillesque » qui en aurait fait le succès.

Une autre explication a été toutefois proposée, liée à des relations homosexuelles : de telles mœurs pratiquées sans modération peuvent avoir tendance à provoquer des hémorroïdes qui peuvent être comparées à des nouilles.

Cela dit, il ne faut pas oublier aussi qu'en argot la nouille désigne le pénis. De là à imaginer que dans le même genre de milieu, celui qui a le cul bordé de nouilles est celui sur lequel tout le monde « passe », augmentant ainsi sa « chance », il n'y a qu'un petit pas qui pourrait être vite franchi, ce que je m'abstiendrais de faire, en l'absence de sources dignes de foi sur ce sujet.

Si, depuis le début, il a le sens de « sou-
ci », il a eu aussi d'autres acceptions
comme « charge » ou « direction »
dans le monde des administrations ou
bien « soin » ou « traitement » dans
le milieu médical. Il a aussi longtemps
désigné un « souci amoureux ».

Mais en dehors de sa spécialisa-
tion médicale encore en usage au-
jourd'hui, son sens initial de « sou-
ci » ne survit plus que dans notre
expression qui date également du
x^e siècle, à une époque où la forme
positive *avoir cure de...* existait aussi.

■ Virer sa cuti

Changer complètement de
comportement ou d'opinion -
Basculer de l'hétérosexualité
à l'homosexualité ou
inversement.

Parce qu'il a été imposé en France
chez les jeunes enfants et les ado-
lescents de 1949 à 2007 pour lutter
contre la tuberculose, le vaccin BCG
(vaccin Bilié de Calmette et Guérin)
est connu de la plupart des lecteurs
de ces pages.

Et ces mêmes lecteurs connaissent
aussi très bien le rituel annuel de la
cuti (abréviation de *cuti-réaction*),
cette injection locale de tubercu-
line qui est un moyen de vérifier,
quelques jours après l'injection, si
le sujet est immunisé ou non contre
le bacille de Koch, responsable de
la tuberculose ; la confirmation est
faite lorsque la cuti « vire », c'est-à-
dire provoque une large rougeur.

C'est ce changement d'état im-
portant de la *cuti*, son *virage*,
passage d'une injection discrète
à une rougeur marquée, qui, dès
le milieu du xx^e siècle, a donné
naissance à notre métaphore
avec le premier sens proposé,
d'abord appliqué à quelqu'un
qui changeait complètement de
convictions politiques.

Le second est plus récent. Et, tou-
jours dans le domaine sexuel, on
emploie aussi parfois l'expression à
la place de « perdre sa virginité ».

■ Crever/Avoir la dalle

Avoir (très) faim.

Ce n'est qu'à partir du xvi^e siècle que
le mot *dalle* prend le sens qu'on lui
connaît aujourd'hui, à savoir une
table ou une plaque de pierre.

Mais auparavant, au xiv^e siècle, il
avait le sens de rigole, gouttière,
évier, auge ou bassin. Il est emprunté
à l'ancien normand *daela*, de même
sens. Et c'est à partir de cette ac-
ception qu'au xv^e siècle, le mot,
en version argotique, a désigné le
gosier, cette « rigole » par laquelle
passent les boissons et les aliments,
sens qui a donné aussi les expressions
se rincer la dalle ou *avoir la dalle en
pente* (qu'il ne faut pas confondre
avec notre *avoir la dalle*).

Avoir la dalle date de 1960, semble-
t-il (chez Auguste Le Breton). C'est
une atténuation de *crever la dalle*,
qui date de la même époque et qui
est un mélange de *crever de faim*
avec cette fameuse *dalle* sur laquelle
glissent les aliments.

■ Il fait un temps de curé

Il fait un temps superbe -
La mer est très calme.

On trouve deux origines à cette ex-
pression, l'une venant de la mer,
l'autre des airs.

La première a été fournie par un curé
d'Ouessant qui donne l'explication
suivante : « C'est une déformation
de "temps à curer", celui-ci étant
le temps convenable pour curer le
fond du port, c'est-à-dire y passer
la drague, opération qui ne peut
être menée à bien que par temps
calme ! » Voilà une explication qui
tient bien la route, et même la mer,
surtout qu'elle est très calme.

Mais pour les aviateurs, cette expres-
sion est incorrecte. Ils prétendent
qu'il faudrait en réalité l'écrire *un
temps de curée*. Car d'après eux,
elle viendrait de la Première Guerre
mondiale, aux balbutiements de
l'aviation militaire, lorsque les pilotes

s'envolant à la chasse aux pilotes
allemands portaient « à la curée »
(terme venu de la chasse à courre),
donc se ruaient sur eux. Or, comme
ils ne volaient que par beau temps,
ce dernier était devenu synonyme de
temps de curée, mais on ne trouve
cette forme dans aucun ouvrage
datant de la première moitié du
xx^e siècle.

■ Au grand dam (de quelqu'un)

Au grand désavantage, au
détriment (de quelqu'un) -
Au grand regret ou désespoir
(de quelqu'un).

Vous êtes très nombreux à prononcer
dam comme *dame*, là où normale-
ment il faudrait plutôt le dire comme
dent, prononciation officielle, mais
comme la première semble mainte-
nant admise...

Dam, qui existe depuis l'an 842,
vient du latin *damnum* qui voulait
dire « dommage » ou « préjudice »
et était principalement utilisé dans
un contexte juridique.

Tout en gardant le sens latin, *dam*
est ensuite devenu *damage* vers
1080, puis *domage* et *dommage*
vers 1160.

Dam s'est complètement effacé de-
vant *dommage* au xvi^e siècle pour
n'être plus utilisé que dans notre
expression.

Une dérive récente fait que cette
expression est maintenant aussi em-
ployée avec le second sens proposé,
peut-être parce qu'on a des regrets
de ce qu'on a perdu lorsqu'on a subi
un préjudice.

■ Trouver son chemin de Damas

Se convertir à une doctrine
(après l'avoir combattue) -
Trouver sa voie.

Saul, qui vivait à l'époque de Jésus,
avait pour passe-temps favori de per-
sécuter les chrétiens avec beaucoup
d'ardeur. Alors que, peu d'années



après la crucifixion du Christ, il allait à Damas en mission pour faire prisonniers les chrétiens et les ramener à Jérusalem, il eut soudain la vision d'une lumière venue du ciel ; il entendit une voix lui dire « Saül, Saül, pourquoi me persécutes-tu ? » et demanda : « Qui es-tu seigneur ? » Et la voix répondit : « Je suis Jésus que tu persécutes. »

C'est là, sur le chemin de Damas, que Saul, qui pendant trois jours fut privé de la vue, de boisson et de nourriture, eut la révélation qui provoqua sa conversion et fit de lui un prêcheur convaincu que Jésus était bien le fils de Dieu. Tellement convaincu, même, qu'il devint également un apôtre sous le nom de Paul.

■ Que dalle

Rien du tout.

Cette expression est généralement précédée de verbes comme *valoir*, *ne trouver*, *ne comprendre*...

Le mot *dalle* est ici une déformation du mot *dail*, attestée par l'ancienne version de l'expression donnée par Gaston Esnault, *que le dail*, devenue ensuite *que dal*. Il ne nous reste donc plus qu'à savoir quelle est l'origine de ce *dail*. Mais là, nos lexicographes distingués s'entredéchirent.

C'est pourquoi je *retiendrais* l'explication de Claude Duneton : selon lui, *dail* est tout simplement issu du romani, langue tsigane, dans lequel ce mot veut dire « rien du tout ».

■ Le tonneau des Danaïdes

Une tâche sans fin, un travail à recommencer sans cesse – Un compte en banque constamment vidé de son contenu par quelqu'un de très dépensier.

L'histoire à l'origine de l'expression renvoie à la mythologie grecque. Deux frères, Égyptos et Danaos, ont eu l'un cinquante garçons, le second cinquante filles. À la suite d'une querelle avec son frère, Danaos fuit avec sa nombreuse progéniture en Argolide. Une fois arrivés, ils sont rejoints par les fils d'Égyptos, qui demandent leurs cousines en mariage.

Le père fait semblant d'accepter mais demande à chacune de ses filles de tuer son époux lors de la nuit de noces. Toutes acceptent, sauf Hypermnestre mariée à Lyncée qui, plus tard, se chargera de trucider son beau-père et ses quarante-neuf cousines entre-temps remariées. Compte tenu de leur méfait, ces dames ne pouvaient qu'être envoyées en enfer. Et c'est dans ce charmant lieu de villégiature que, en guise de punition, on leur confia la mission de remplir sans fin un tonneau au fond percé.

Cette expression est apparue au ^{xviii} siècle.

Si son premier sens est évident, compte tenu de la fin de l'histoire, le

second est à comparer à la dénomination de panier percé qu'on affecte à une personne trop dépensière.

■ Une épée de Damoclès

Un péril imminent et constant. Un danger qui plane sur quelqu'un.

À la fin du ^v siècle av. J.-C., Damoclès était un courtisan de Denys l'Ancien, tyran de Syracuse. Au cours d'un banquet, alors que Damoclès lui disait combien il enviait son pouvoir et sa richesse, Denys chercha à le convaincre que la vie d'un tyran n'était pas aussi agréable qu'il le croyait.

Il fit alors asseoir Damoclès sur son trône, prit son épée, arracha un crin de la queue de son cheval, y attachait l'épée et la suspendit, la pointe en bas au-dessus de la tête de son hôte en lui disant : « Profite bien maintenant de ce banquet et amuse-toi ! Tu vas rester à ma place jusqu'à sa fin et je te garantis que tu ne verras plus les choses de la même manière. » Effectivement, Damoclès, dont la vie ne tenait plus qu'à un crin, eut un peu de mal à bien profiter de la suite du banquet.

C'est de cette histoire antique où Damoclès sentait continuellement un danger planer sur sa tête qu'est née notre expression.

■ Entretenir une danseuse

Entretenir une maîtresse coûteuse – Consacrer par plaisir beaucoup d'argent à quelque chose ou quelqu'un.

Au ^{xviii} siècle, les alentours des salles de spectacles étaient des endroits très fréquentés par les prostituées. Mais si la prostitution avait cours à l'extérieur, au ^{xix} siècle, elle s'exerçait aussi à l'intérieur, les danseuses faisant commerce de leurs charmes (plus ou moins volontairement).

Mais alors que beaucoup de danseuses se contentaient d'effectuer



■ Se rincer la dalle - Avoir la dalle en pente

Boire – Boire souvent (de l'alcool).

Au ^{xiv} siècle, *dalle* est emprunté à l'ancien nordique *daela* qui signifie « évier (de cuisine) », mais aussi « rigole » ou « gouttière ».

Ce sont ces deux dernières significations qui, au ^{xv} siècle, ont donné naissance au sens métaphorique de « gosier », ce dernier pouvant finalement n'être considéré que comme une rigole qui dirige le liquide vers l'estomac.

Malgré l'ancienneté de la métaphore, ces deux expressions ne sont nées qu'au ^{xix} siècle.

À la même époque, *boire* se disait aussi *se rincer le corridor*.

Notez que *se rincer la dalle* s'utilise pour n'importe quelle boisson, y compris de l'eau la plus plate possible, et même en petite quantité, alors que *avoir la dalle en pente* s'applique aux grands buveurs de boissons alcoolisées.

des passes, certaines des plus cotées devenaient des maîtresses attirées de messieurs de la haute société qui s'affichaient volontiers avec leur proie à laquelle ils offraient un logement et un train de vie généralement plus que décents.

Et c'est de ces dépenses d'entretien de leur maîtresse danseuse que vient notre expression dont le sens, par extension, a évolué vers toutes les dépenses très, voire trop, importantes consacrées à une passion.

■ Dare-dare

Sans le moindre délai,
tout de suite. Très vite.

Cette locution reste d'étymologie aussi obscure que le mauvais côté de la farce. Si elle semble apparaître au ^{xvii}^e siècle, peut-être issue d'une onomatopée, le *Dictionnaire historique de la langue française* propose l'origine possible suivante : il pourrait s'agir d'un redoublement, destiné à en renforcer le sens, de *dare* tiré du verbe (se) *darer* voulant dire « s'élancer », variante dialectale de (se) *darder* qui, au ^{xvi}^e siècle, avait la même signification, et qui était issu de *dard*, ancienne arme de jet. Or, en général, celui qui s'élance a l'intention d'aller vite, ce qui expliquerait le sens de la locution.

■ À l'usage du dauphin

Se dit d'un texte : - expurgé de ce qui pourrait choquer le public ; - adapté pour les besoins d'une cause.

Ici, le Dauphin est Louis de France, appelé le Grand Dauphin, lorsqu'il était encore l'héritier théorique de la couronne alors que son père Louis XIV régnait (*Dauphin* désigne le fils aîné du roi, celui qui doit normalement lui succéder).

Cette expression est la version française du latin *ad usum delphini*, locution placée sur la collection d'ouvrages anciens latins et grecs que le sévère duc de Montausier destinait au

Dauphin dont il était le gouverneur. En effet, ces ouvrages destinés à être lus par Louis de France au cours de son instruction avaient été adaptés ou expurgés de leurs passages considérés comme incompatibles avec la bonne éducation qui sied à un jeune et futur monarque.

Mais outre l'usage premier, cette locution, surtout au ^{xix}^e siècle, s'est aussi appliquée à des ouvrages transformés pour travestir la vérité ou faire circuler des théories différentes de celles communément admises. Cette expression est généralement employée de manière ironique ou péjorative.

■ C'est de la daube !

C'est un objet ou un spectacle de mauvaise qualité, bon à jeter.

Le *daube* dont il s'agit ici est un mot d'argot utilisé à propos d'une chose ou d'une personne sans valeur. Il est attesté dès 1881 pour désigner d'abord une « souillon de cuisine », mais sans que rien ne semble indiquer l'origine de ce substantif.

Mais pour que vous ne restiez pas sur votre faim, on peut tout de même préciser que, selon Gaston Esnault dans son *Dictionnaire des argots*, *daube* serait ici un mot d'origine lyonnaise pour dire « gâté », appliqué à des fruits et des viandes, ce qui pourrait très bien expliquer l'origine.

■ Les dés sont pipés

Les dés sont truqués - Il y a une tromperie quelque part.

Il faut savoir qu'au ^{xiii}^e siècle, une *pipe* (ou un *pipet*, devenu *pipeau* au milieu du ^{xvi}^e) désignait une petite flûte, mais aussi un appeau, cet instrument destiné à tromper les oiseaux pour les attirer en imitant le cri de leurs congénères.

Au ^{xiv}^e, *piper* (qui, initialement, voulait dire « pousser un petit cri » pour une souris) signifiait, lorsqu'il était utilisé à la chasse, « imiter le cri d'un oiseau que l'on veut attirer ».

Le sens de tromperie associé à *pipe* ou *piper* était donc déjà présent il y a très longtemps et suffit à expliquer que l'adjectif *pipé* serve à désigner un objet truqué dans le but de tromper quelqu'un d'autre, comme le sont certains dés. Si cette expression s'applique bien au sens propre à des dés, par extension, elle s'utilise aussi lorsqu'un protagoniste d'une affaire, qu'elle soit légale ou non, sent ou constate qu'il y a une entourloupe quelque part, qu'un piège est tendu ou que l'affaire est faussée à l'avance.

« L'adjectif pipé [sert] à désigner un objet truqué dans le but de tromper quelqu'un. »

■ Au débotté

Au moment où on arrive - À l'improviste.

La botte est le nom de la chaussure montante qui est à l'origine de ce *débotté*.

Ce mot désigne principalement le moment où le porteur de bottes les ôte, où il se débotté. Donc, généralement, le moment où il arrive chez lui. D'où le premier sens de l'expression qui (comme le second, d'ailleurs) date du tout début du ^{xviii}^e siècle.

Mais si en plus, quelqu'un s'approche de façon inattendue avant que le porteur de bottes ait fini de se débotté, donc pendant le débotté, on ajoute la notion de surprise que contient le second sens.

Beaucoup d'ouvrages anciens utilisent aussi *au débotté* (*du roi*) non pas en tant qu'expression, mais simplement pour indiquer ce moment privilégié (c'était un honneur de pouvoir y assister) où le roi quittait ses chaussures ou ses bottes en présence d'une partie de la cour.

■ Après moi le déluge !

Peu m'importe ce qu'il va se passer (après ce que j'ai fait), même si c'est une catastrophe.

Bien entendu, le *déluge* fait référence à la catastrophe biblique qu'a été le Déluge, dont seul Noé est sorti vivant avec sa famille et tous les couples d'animaux qu'il avait pu faire monter à bord de son arche.

On prête cette expression à Louis XV qui, parlant de son Dauphin, l'aurait employée pour dire qu'il se moquait complètement de ce qu'il pourrait faire après sa disparition.

Mais on évoque plus souvent la Pompadour qui, alors que le peintre Quentin de la Tour peignait son portrait, vit arriver le roi accablé d'avoir appris la défaite du maréchal de Soubise à Rossbach en 1757, et lui aurait dit : « Il ne faut point s'affliger : vous tomberiez malade ; après nous le déluge ! »

Mais, malgré le manque d'attestation écrite plus ancienne, Claude Duneton dit que cette expression existait encore bien avant et qu'elle aurait été remise au goût du jour par l'astronome Maupertuis qui avait annoncé le retour de la comète de Halley pour 1758, en indiquant qu'elle provoquerait un nouveau déluge et peut-être la fin du monde, ce qui aurait rendu certaines personnes très fatalistes et donc susceptibles de prononcer ce proverbe.



L'Offrande de Noé, tableau de Joseph Anton Koch (1768-1839).

■ Le démon de midi

Tentation de la chair qui s'empare des êtres humains vers le milieu de leur vie.

C'est vers la quarantaine, voire la cinquantaine, que s'éveille principalement chez les hommes la tentation, provoquée par le « démon de midi », pulsion sexuelle souvent liée aussi, au même moment de l'existence, à l'interrogation sur l'utilité et la réussite de leur vie, sur la capacité à encore séduire.

Ce *démon*-là serait d'abord né d'une erreur de traduction de la Bible de l'hébreu vers le grec par les Septante qui, dans un psaume évoquant les fléaux capables de frapper les hommes en pleine nuit et ceux frappant en plein midi, auraient lu *shêd* (« démon ») là où était en réalité écrit *yâshûd* (« qui dévaste »).

Cette erreur, reportée dans la Vulgate, y est devenue *daemonius meridianus*, « le démon ou diable méridien ».

Cette formule n'avait à l'origine aucun lien avec le péché de chair. Mais c'est depuis la fin du *xvi^e* siècle que le *démon de...* est la personnification d'une mauvaise tentation, et c'est probablement le remplacement dans les esprits du milieu de la journée par le milieu de la vie (« midi » de la vie), associé à l'idée du milieu du corps, siège de l'activité sexuelle, qui a fait naître un nouveau sens pour l'expression biblique.

■ Les délices de Capoue

Le plaisir de l'immédiat, la satisfaction de l'instant préférés à la mise en œuvre de projets sûrement plus profitables à terme. Le choix de la facilité au détriment de l'efficacité ou de la durabilité.

Nous sommes en Campanie, en 215 av. J.-C. Le grand homme de guerre carthaginois Hannibal, suivi de ses troupes, a péniblement traversé les Alpes avant de mettre la pâtée aux légions romaines à Cannes.

Épuisés, les soldats arrivent à Capoue – une des villes les plus riches et les plus belles de l'Italie antique, réputée pour sa douceur de vivre et ses environs très verdoyants – qu'ils prennent aux Romains.

Hannibal décide de laisser passer la saison froide dans ce petit paradis terrestre.

Pendant ces quelques mois de relâche, les guerriers se ramollissent, perdent leur ardeur au combat, ont beaucoup de mal à se réhabituer à la discipline militaire lorsqu'il faut à nouveau se battre contre l'ennemi.

La punition ne tarde pas : les Romains reprennent Capoue puis la rasant pour la punir d'avoir abrité les Carthaginois.

Notre expression, métaphore d'origine historique, laisse donc supposer que lorsqu'on a de grands desseins, il ne faut surtout pas céder à l'appel des sirènes de la facilité ou du plaisir immédiat sous peine d'échouer.

■ Avoir une dent contre quelqu'un

En vouloir à quelqu'un.

Il faut remonter au *xiv^e* siècle pour trouver les premiers usages de cette expression où on disait plutôt *avoir la dent (les dents) à (sur) quelqu'un*. Lorsque, dans cette ancienne forme de l'expression, on remplaçait la personne par une chose, la locution signifiait alors « être passionné par », « convoiter ardemment » ou « s'acharner sur ». Mais pourquoi une dent ? Pour le comprendre, il suffit de savoir qu'à partir du *xiv^e* siècle, le mot *dent*, au sens figuré, exprimait l'agressivité ou la malveillance. On en imagine aisément la raison : non seulement la dent est à la fois un symbole de dureté et de morsure, mais l'animal qui « montre ses dents » a un comportement agressif. Ne disait-on point, d'ailleurs, *ne faire apparaître aucune dent* pour « ne montrer aucune agressivité » ?

À la même époque, *une dent de lait* était une rancune, une animosité de longue date.

■ À belles dents

Avec un grand appétit –
Avec beaucoup d'ardeur.

Cette expression date des alentours du ^{xv}^e siècle.

Le qualificatif *belle* doit être ici compris comme « grand », comme on le trouve, par exemple, dans *une belle somme, un beau poulet*.

Elle est à rapprocher de la métaphore *déchirer quelqu'un à belles dents* qui signifiait « dire des choses très féroces sur quelqu'un ».

Le lien avec les crocs (ou les belles dents) d'un animal féroce est évident, cet animal déchirant sa proie à grands coups de crocs avec beaucoup d'ardeur, comme s'il avait un grand appétit.

Et elle est à opposer à *manger du bout des dents*, expression appliquée à celui qui, au contraire, mange peu ou peu volontiers.

■ Qui paye ses dettes s'enrichit

Ce proverbe est une incitation à ne pas laisser durer ses dettes.

Voilà un bien étrange proverbe, surtout si l'on s'arrête uniquement à l'aspect pécuniaire, car chacun sait qu'enlever de l'argent de sa propre bourse appauvrit plutôt.

Mais c'est oublier l'aspect psychologique de la chose : en effet, avoir des dettes est un poids qu'on porte et qui mine partiellement le moral. Une fois sa dette réglée, on s'est libéré de ce poids et on peut alors vivre sa vie avec un « enrichissement » purement moral.

En réalité, ce proverbe est très moraliste. Son existence était principalement là pour réguler l'économie et convaincre les emprunteurs qu'ils ne doivent pas oublier de rembourser leurs dettes.

On en trouve la version précédente *qui s'acquitte s'enrichit* dans l'édition de 1694 du *Dictionnaire de l'Académie française*. Autant dire que cela fait longtemps qu'on essaye de convaincre les débiteurs qu'ils doivent impérativement rembourser leurs créanciers.

■ Dur/Long à la détente

Avare, qui accorde difficilement quelque chose – Qui met du temps à comprendre.

Ceux qui sont férus d'armes savent que la détente est cette pièce métallique sur laquelle l'index appuie pour déclencher le mécanisme qui va envoyer le chien frapper l'amorce de la munition. Alors, si jamais le ressort de ce mécanisme est trop ferme, la détente est dure et l'arme est plus

difficile ou met plus longtemps à déclencher.

Et c'est cette difficulté de déclenchement qui, au figuré, a donné naissance à notre expression, la prise de décision ou la compréhension de quelque chose étant comparée à un dé clic, d'autant plus difficile à obtenir que la personne est indécise ou mal-comprenante.

Dur à la détente, qui existe depuis le début du ^{xix}^e siècle, a supplanté *dur à la desserre* datant d'un siècle auparavant.

Et cette *desserre*, plus ancienne encore dans d'autres locutions, est cette fois l'image de celui-ci qui serre précieusement son argent contre lui ou de celui qui rechigne à desserrer les cordons de sa bourse. Lors du changement de mot, cette image d'avare est restée, malgré l'absence évidente de lien entre l'avarice et une arme.

■ Jeter son dévolu

Fixer son choix de façon très déterminée.

Le mot *dévolu*, issu du latin *devolvere*, apparaît au ^{xiv}^e siècle en tant qu'adjectif dans le langage juridique avec le sens de « conféré par droit ». Un tout petit peu plus tard, en tant que nom masculin, il est utilisé lorsque, à cause de l'incapacité ou de l'indignité de son possesseur, un bénéfice religieux échoit au pape qui le met alors à disposition pour quelqu'un d'autre. Par extension, le terme est rentré dans le langage commun, avec le sens de « revendication pour soi » sans oublier le sous-entendu de spoliation éventuelle du possesseur initial, si la chose revendiquée n'était pas libre.

Ainsi, *jeter son dévolu* c'était comme jeter un filet pour attraper une proie : lorsqu'un homme jetait son dévolu sur une femme, celle-ci n'était pas forcément libre, mais l'intention de « posséder » était pourtant bien là. Aujourd'hui, et depuis la fin du ^{xvii}^e siècle, *jeter son dévolu*, c'est

■ Mentir comme un arracheur de dents

Mentir effrontément.

Autrefois, aux débuts de la chirurgie dentaire, lorsque la seule anesthésie possible était le coup de massue, les dents cariées provoquant des douleurs insupportables existaient déjà. Alors pour convaincre les patients de se faire arracher leurs dents malades, les dentistes de l'époque ou « arracheurs de dents », qui exerçaient leur art sur les marchés, places publiques et foires, n'hésitaient pas à leur prétendre fermement que l'arrachage serait complètement indolore. D'ailleurs, ils étaient généralement accompagnés d'un joueur de tambour qui, des roulements de son instrument, tentait de couvrir les hurlements du malheureux, histoire que les autres visiteurs alentour ne se rendent pas compte de la torture qu'était l'arrachage.

Ce serait donc des mensonges éhontés de ces praticiens que viendrait notre expression qui, sous cette forme, date du ^{xvi}^e siècle. Mais le terme *arracheur de dents* désignait déjà un grand menteur dès la fin du siècle précédent.

principalement arrêter un choix définitif, parfois après de longues hésitations.

Mais le second sens proposé existe toujours, encore avec cette connotation d'appropriation parfois abusive.

■ Tirer le diable par la queue

Vivre avec des ressources insuffisantes. Avoir des difficultés à subvenir à ses besoins.

À cause du mystère entourant l'origine de cette expression, de nombreux lexicographes ont tenté de l'expliquer par l'image de l'homme qui, étant dans un grand besoin, passe un coup de fil au diable pour le faire venir. Mais une fois ce dernier présent, il décide de repartir sans accorder d'aide. Le pauvre cherche alors désespérément à le retenir par ce qui lui tombe sous la main, c'est-à-dire la queue.

Une autre explication est donnée par Pierre-Marie Quitard supposant « entre le diable et le pauvre homme une lutte dans laquelle celui-ci, n'osant attaquer de front son adversaire, sans doute à cause des cornes et des griffes, le saisit par-derrière afin de l'éloigner de son logis ».

Claude Duneton, grâce aux travaux récents de Pierre Enckell, signale qu'il y a longtemps, cette expression avait un autre sens.

Aux ^{xvi}^e et ^{xvii}^e siècles, les textes où elle apparaît montrent qu'elle signifiait « travailler humblement pour gagner raisonnablement sa vie ». Mais en aucun cas, il n'y avait à ce moment-là de notion allant jusqu'à la misère ou les ressources insuffisantes.

En revanche, dès 1690, Furetière donne notre signification actuelle à l'expression, sens plus marqué où, cette fois, la personne n'arrive même plus à gagner sa vie.

■ Au diable l'avarice !

Formule généralement utilisée lorsqu'on décide brutalement de faire une dépense peu raisonnable.

Cette formule s'utilise exactement comme vous pourriez dire « au diable mes résolutions (de perdre quelques kilos) ! » une fois qu'un individu pervers a déposé sous vos yeux un ballotin d'excellents chocolats, par exemple.

En effet, l'avarice faisant partie des sept péchés capitaux, c'est simplement se donner bonne conscience

que de l'écarter (l'envoyer au diable) avant d'assouvir un besoin soudain de craquer déraisonnablement pour un achat un peu trop cher ou de faire une petite folie dispendieuse.

■ Au diable vauvert

Très loin, dans un endroit perdu.

Notre *vauvert* date du début du ^{xix}^e siècle, mais son origine n'est pas claire.

Au départ, ce mot ne désigne qu'un « vert vallon » ou « val vert », le *vau* se retrouvant toujours actuellement dans *à vau-l'eau* et dans *par monts et par vaux*.

Dès le ^{xv}^e siècle, *faire le diable de Vauvert* signifiait « s'agiter beaucoup ».

Ce nom était aussi celui d'une abbaye de Chartreux située au sud de Paris. Elle aurait été le théâtre de manifestations plus ou moins diaboliques.

Alors l'éloignement, plus les démons d'Enfer, cela suffit à créer un « diable vauvert ».

Mais il existait également un château de Vauvert à Gentilly qui aurait servi de repaire à des bandits redoutés, ce qui en faisait donc un lieu malfaisant.

Il y avait aussi un Vauvert près de Nîmes, où les protestants ont détruit un sanctuaire dédié à la Vierge.

Aujourd'hui, on emploie aussi l'expression *au diable vert*.

■ Dieu reconnaîtra les siens !

Formule employée chaque fois que sont indifféremment visés des coupables et des innocents - Formule censée justifier une action violente menée de manière arbitraire.

Cette expression, dont la forme complète est « Tuez-les tous, Dieu reconnaîtra les siens ! », est généralement attribuée à Arnaud Amalric, abbé de Cîteaux et légat du pape Innocent III, et aurait été prononcée le 22 juillet 1209 lors de la prise de Béziers, dans l'Hérault.



■ Faire son deuil de

Se résigner à la perte de quelque chose, de quelqu'un.

Cette expression s'utilise aussi bien à propos de quelque chose ou de quelqu'un. Elle s'applique à la période pendant laquelle on finit par se résigner (rarement par accepter) à être privé de quelque chose ou quelqu'un de cher.

Le mot *deuil*, qui dérive du latin *dolus*, déverbal de *dolere* (« souffrir »), désigne, au ^x^e siècle, la douleur ou l'affliction que l'on éprouve lors de la mort d'un proche.

Au ^{xv}^e il désigne aussi le décès, la perte d'un être cher. Il aura également plus tard divers sens plus ou moins figurés, tous liés à la mort ou à une grande tristesse.

C'est dans la première moitié du ^{xix}^e siècle qu'apparaît notre expression qui ne s'applique d'abord qu'à une chose – qui peut disparaître, certes, mais qui ne meurt pas – avant, bien plus récemment, de s'utiliser aussi à propos d'une personne.

Elle marque bien la difficulté qu'il y a à accepter la perte d'une chose à laquelle on tenait beaucoup ou d'un proche et, pour ce dernier, à se faire à l'idée de ne plus jamais le voir.

Une fois la ville tombée, alors que de nombreux cathares s'étaient réfugiés parmi la population des véritables chrétiens, lorsque la décision fut prise de tuer tous ces derniers, le baron de Monfort demanda à Amalric comment faire pour différencier les hérétiques des bons catholiques. Et c'est là que ce dernier aurait répondu cette phrase devenue célèbre : « Tuez-les tous, Dieu reconnaîtra les siens ! »

Même si elle est rattachée à un épisode peu glorieux de l'Histoire, la formule à l'emporte-pièce eut un certain succès puisqu'on l'emploie toujours aujourd'hui face à des actions violentes menées sans discernement.

■ À Dieu ne plaise !

Se dit pour indiquer que l'on ne souhaite pas que telle ou telle chose se produise.

La syntaxe et le sens de cette expression peuvent paraître étranges à notre époque. Mais comme elle nous vient, sous une forme un peu différente, du ^x^e siècle, dans la chanson de Roland, on ne s'en étonnera pas trop.

On y trouvait en effet *ne placet Deu* dont la traduction est à peu près « que [cela] ne plaise pas à Dieu » et qu'il faut comprendre comme « que cela lui déplaise tellement qu'il ne le permette surtout pas ».

C'est donc bien une formule que l'on est susceptible de prononcer lorsqu'on ne souhaite pas qu'une chose arrive, en espérant que, comme elle lui déplaira, Dieu fera le nécessaire pour qu'elle ne se produise pas.

■ Le dindon de la farce

La victime d'une tromperie, d'une moquerie, et qui fait généralement la risée de tout le monde.

Un dindon, ça se fait plumer, donc au sens argotique, il se fait duper. Et comme il se sert souvent farci, il aura suffi d'un peu d'humour pour accoler au volatile cette histoire de farce.

■ Mettre le doigt dans l'engrenage

Être entraîné dans un enchaînement de situations, généralement désagréables, auquel on ne peut échapper. Se lancer imprudemment dans une action dont les conséquences seront néfastes, sans pouvoir s'en sortir.

Un système d'engrenages de grande taille (dans un moulin, par exemple) peut devenir mortel pour peu qu'une partie d'un bonhomme (un membre, un vêtement) y soit happé, entraînant le reste du malheureux à se faire partiellement broyer dans cette mécanique.

C'est simplement de l'image de cet entraînement irrémédiable et non maîtrisable dans un enchaînement de situations désagréables que vient notre expression qui date du milieu du ^{xix}^e siècle.

Le « doigt » y symbolise le début de ce qui a été entrepris à tort, sans penser aux conséquences, à savoir que le bras et le reste du corps pouvaient être entraînés à la suite, sans échappatoire possible ; et l'« engrenage », ce mécanisme sans âme qu'on ne peut plus arrêter, représente l'enchaînement non maîtrisable des situations qu'il faut subir.

Il ne reste donc plus qu'à étayer un peu cette hypothèse hardie.

Il faut savoir que le terme *dinde*, depuis longtemps et au figuré, désigne une jeune fille niaise par comparaison avec le caractère considéré comme stupide de l'animal. Or, une personne niaise se faisant aisément duper, il est logique qu'au passage au masculin, un homme niais, donc susceptible de se faire duper, soit affublé du terme *dindon*.

Quant à *farce*, il suffit de confirmer qu'à cette époque, on farcissait bien les dindons pour imaginer la plaisanterie.

■ À discrétion/ À la discrétion (de quelqu'un)

Comme on le veut, autant qu'on le veut / À la disposition, à la merci (de quelqu'un)

Issu du latin *discretio*, le nom apparaît au ^{xii}^e siècle, et a déjà plusieurs acceptions. Et parmi elles, c'est celle de « discernement » qui nous intéresse ici.

Dans la première expression, à *discrétion*, on observe la notion de volonté et on imagine que la volonté s'accompagne de discernement.

Dans la seconde, à *la discrétion de quelqu'un*, on est sous la coupe de la

personne, complètement dépendant de ce qu'elle voudra faire de nous.

Mais, là encore, on suppose (ou on espère) qu'elle aura suffisamment de discernement pour ne pas lâchement profiter de la situation et dépasser les bornes des limites.

■ Mon petit doigt m'a dit

Je l'ai appris ou entendu par une source que je ne veux pas dévoiler - Je soupçonne que tu veux me le cacher.

Il ne faut pas chercher bien loin pour comprendre le pourquoi de cette expression ou plutôt, le pourquoi du choix du petit doigt utilisé pour indiquer qu'on ne veut pas désigner sa source ou qu'on a des soupçons. Si, en joignant le geste à la parole, vous dites à votre enfant qu'un de vos doigts vous a chuchoté à l'oreille qu'il a fait pipi dans le pot de fleurs (ou toute autre bêtise faite avec témoins rapporteurs), ce n'est naturellement pas le pouce que vous allez tenter de faire entrer au début de votre conduit auditif, mais le petit doigt.

En effet, par sa taille, ce doigt, très justement nommé l'auriculaire, est celui qui est le plus adapté pour servir de délateur imaginaire dans le creux de l'oreille.

■ Qui dort dîne

Le sommeil fait oublier la faim. Le sommeil tient lieu de nourriture.

Voilà une expression intéressante pour les variantes sur son origine.

D'un côté, nous avons une foutitude au carré de sites Web qui affirment qu'elle vient du Moyen Âge où le voyageur qui voulait dormir dans une auberge était contraint également d'y dîner, sous peine de se voir refuser le gîte.

D'un autre côté, nous avons Alain Rey, éminent linguiste, qui passe entièrement cette hypothèse sous silence et nous apprend que ce proverbe vient de l'ancienne pensée : « Le sommeil nourrit celui qui n'a pas de quoi manger », exprimée par le Grec Ménandre.

Notez que même si Ménandre a bien émis cette pensée, rien n'empêche que les aubergistes d'autrefois aient pratiqué la vente forcée. Les deux explications ne sont donc pas forcément incompatibles.

■ Dorer la pilule

Présenter sous une apparence trompeuse, trop favorable.

Autrefois, les pilules étaient directement fabriquées par les apothicaires, mais elles avaient deux gros défauts :

un goût infâme et une tendance à coller entre elles.

Pour contrer ces désagréments, les pharmaciens de l'époque avaient pour habitude d'utiliser une pratique décrite au ^{xvii}^e siècle : ils enrobaient ces choses d'une couche de sucre ou, pour certains, d'une fine pellicule d'argent, voire d'or.

Il va de soi que, avec ce dernier type de revêtement, le prix du médicament montait alors en flèche. Mais dans tous les cas, la pilule était alors autrement moins dure à avaler.

C'est ainsi que, par métaphore, *dorer la pilule* est devenu une manière de présenter sous un jour favorable une chose peu agréable.

Sous sa forme pronominale, *se dorer la pilule* apparut au début du ^{xx}^e siècle voulait logiquement dire « se faire des illusions », mais, depuis les années 80, cette expression est devenue synonyme de « se faire bronzer ».

■ Se la couler douce

Vivre sans souci et sans efforts.

Si la bière coule parfois à flots et l'eau s'écoule des montagnes, les verbes *couler* et *s'écouler* ne s'appliquent pas qu'aux liquides et autres flux ; ils ont aussi une acception temporelle, puisque depuis le ^{xv}^e siècle, on dit que le temps s'écoule et depuis le ^{xvii}^e on

utilise l'expression *couler des jours heureux*.

Ainsi, une vie est bien du temps qui passe, qui s'écoule. Or il se trouve que notre expression, apparue au ^{xix}^e siècle, est simplement une forme elliptique de *couler une vie douce* (philosophie que nos amis italiens ont exprimé sous la forme *dolce vita* ou « vie douce »).

Quant au qualificatif *doux* appliqué à une vie vécue sans soucis et menée sans efforts, il vient bien sûr en opposition à la vie dure que mènent des travailleurs qui triment pour subvenir à leurs besoins et qui ont rarement l'occasion de mettre les doigts de pied en éventail comme ceux qui se la coulent douce.

■ Des mesures/lois draconiennes

Des mesures/lois d'une extrême ou excessive sévérité.

Savez-vous qui était Dracon ? Cet Athénien vivait au ^{vi}^e siècle av. J.-C. Son nom, *drakôn* en grec, signifie « dragon », sans lien avec son apparence ou ses capacités...

Ce législateur créa un code de lois extrêmement sévères où presque tous les délits, même minimes, étaient punis de la peine de mort, quelle que soit la couche de la société à laquelle le fautif appartenait.



■ Le dos au feu et le ventre à table

Confortablement installé pour un repas (généralement copieux) - En prenant ses aises.

Voilà une expression tombée en désuétude dont le sens est un peu variable selon les dates et auteurs, mais avec une image pourtant constante de confort et de plaisir.

En effet, être assis près de l'âtre, le dos chauffé par le feu qui consume les bûches indique déjà une situation confortable. Si on y ajoute le ventre contre la table que l'on suppose couverte de victuailles, que demander de plus pour profiter pleinement du moment ?

Cette expression semble dater du ^{xvi}^e siècle, et on en trouve des significations plus ou moins variées au fil du temps ou des ouvrages.



Pause déjeuner dans une auberge, aquarelle de George Goodwin Kilburne (1839-1924).

C'était de sa part une tentative pour éliminer la justice et les vengeances privées et les remplacer par une justice étatique, dont les lois étaient écrites, une autre avancée, car elles pouvaient donc être portées à la connaissance de tous.

Mais leur rigueur et leur excessive sévérité, dont l'Histoire s'est souvenue, a suffi, à la fin du XVIII^e siècle, pour transformer le nom de leur auteur en qualificatif pour désigner des choses, et pas seulement des mesures ou une loi, à la sévérité très importante, voire disproportionnée.

■ À l'eau de rose

Mièvre, fade, insipide, sentimental (en parlant généralement d'un livre ou d'un film).

Qui n'a pas lu un livre de la collection « Harlequin » ne sait pas forcément ce qu'est un véritable roman « à l'eau de rose », rempli de clichés, de situations sans réelle surprise ou de sentiments très conventionnels.

L'eau de rose, d'abord nommée « eau rose » au XV^e siècle, puis « eau de rose » au XVI^e, s'obtient en distillant des pétales de rose.

Alain Rey situe l'apparition probable de l'expression vers la fin du XIX^e siècle, mais on trouve plusieurs ouvrages qui l'emploient vers le début du même siècle (en 1826 ou 1833, par exemple). Quant à savoir pourquoi *l'eau de rose* est devenue un symbole de mièvrerie, on suppose que c'est simplement parce que la couleur rose était associée à la féminité, donc indirectement aux bons sentiments, avec une connotation péjorative.

■ Tenir la dragée haute (à quelqu'un)

Faire longtemps attendre quelqu'un avant d'accéder à sa demande pour lui signifier le pouvoir que l'on a sur lui.

Cette expression date du XVIII^e siècle. Deux écoles s'affrontent quant à son origine.

La première fait simplement le rapprochement avec un ancien jeu d'enfants où ils devaient attraper une friandise suspendue à un fil.

Celui qui tenait le fil et le soulevait selon son bon vouloir pour empêcher les marmots d'attraper trop facilement le bonbon avait sur eux une certaine forme de pouvoir.

La seconde vient aussi d'une friandise, mais destinée aux chevaux, cette fois. La dragée était une botte de fourrage vert, mélange de froment et de sarrasin, gourmandise dont raffolaient ces équidés mais dont ils ne devaient pas abuser.

Pour dresser le cheval et lui apprendre à maîtriser sa gloutonnerie, ces dragées étaient placées haut dans son râtelier, hors de sa portée. Et on ne lui en distribuait ensuite qu'avec parcimonie.

■ Dans de beaux draps

Dans une mauvaise situation.

Au XVIII^e siècle, on disait dans de beaux draps blancs pour dire « montré avec tous ses défauts ». Au Moyen Âge, les draps désignaient les vêtements.

Et si le blanc est bien pour nous un symbole de propreté, de pureté ou d'innocence, les habits blancs ont longtemps servi à vêtir les gens qui avaient commis certaines fautes.

Autrement dit, les gens qui devaient se vêtir de blanc étaient en général dans une situation peu enviable.

Cet ancien usage du vêtement blanc et l'idée du linceul, sorte de drap blanc dans lequel on ne se trouve que si on est dans une très fâcheuse situation, le tout mêlé à un brin d'ironie, peuvent expliquer à la fois l'usage du beau et la gravité de la situation qu'indique maintenant l'expression.

On dit aussi, mais c'est plus logique pour nous, *être dans de mauvais (ou sales) draps*.

■ Péter une durite

Craquer, devenir fou, enrager brutalement. Commettre soudainement des actes incompréhensibles.

La durite est l'un de ces nombreux tubes ou tuyaux en caoutchouc qu'on trouve sur un moteur, destiné à acheminer un liquide (de refroidissement, huile, essence...) d'un point à un autre du moteur. Si le phénomène est maintenant rare dans nos moteurs modernes où il n'est plus question de plonger soi-même, ce genre de tube avait autrefois la fâcheuse manie de pouvoir se déchirer ou bien de se détacher à une extrémité. Dans ce cas, il pouvait s'ensuivre des choses très problématiques, comme un moteur qui rend ou qui prend feu.

Autrement dit, les conséquences d'une durite qui lâche (qui *pète*, en argot) pouvaient être graves.

Maintenant, si vous prenez un bonhomme qui devient enragé ou fou, la conséquence de ses actes peut aussi être très grave.

C'est donc par simple comparaison avec la gravité potentielle de la perte complète de self-control de la part d'un péquin lambda que cette expression est née au XX^e siècle.

■ De joyeux drilles

De joyeux et sympathiques compagnons.

Le mot *drille*, dont l'étymologie est controversée, apparaît en 1628 dans l'argot militaire. Il désigne d'abord un soldat vagabond, un soudard qui ne se prive pas de se fournir en boisson et nourriture, plus ou moins de force, chez l'habitant.

Probablement parce que ces « drilles » étaient souvent des fêtards, qu'ils étaient entre eux de bons compagnons qui se soutenaient aussi bien dans leurs mauvaises actions que dans leurs beuveries et autres orgies, il en est resté, malgré le côté négatif initial de leur comportement, une image de camaraderie qui a perduré jusqu'à maintenant.

■■■

On a eu autrefois *les bons drilles* et *les mauvais drilles*, mais il ne nous reste plus maintenant que *les joyeux drilles*, à peu près synonyme de *joyeux lurons*, et, plus rarement, les *vieux drilles*, syntagme plus spécialisé pour désigner des libertins.

■ Dans les mêmes eaux - Dans ces eaux-là

(À peu près) de la même valeur, quantité ou qualité - Approximativement, à peu près (au même niveau).

Ces expressions sont des métaphores dans lesquelles le niveau de l'eau (ou des eaux) est assimilé à une valeur, une quantité et même aussi à une qualité ou un genre, selon le contexte où elles sont utilisées. Dans leur usage habituel, l'approximation est généralement moins grande dans le cas de la première expression : on est nettement plus proche d'une égalité entre les deux choses comparées.

Ces eaux-là trouvent aussi d'autres utilisations comme dans *être dans les mêmes eaux* qui signifie « partager les mêmes opinions (que quelqu'un) » ou bien *dans les mêmes eaux* qui peut aussi vouloir dire « à peu de distance, dans un même endroit » ; mais là, nous avons une métaphore purement marine venue des *mêmes eaux* où se trouvent deux bateaux très proches l'un de l'autre.

■ Mettre de l'eau dans son vin

Modérer ses exigences ou ses ambitions.

Cette atténuation des effets ou des qualités du vin par l'eau se retrouve dans le sens figuré de cette expression qui est ancienne puisqu'on en trouve une forme dès le milieu du ^{xvi}^e siècle.

Et son sens a aussi évolué car si, aujourd'hui, elle s'applique principalement aux exigences ou aux prétentions, en 1636, Fleury de Bellingen en donnait la signification « modérer

ses passions comme la chaleur excessive du vin est tempérée par le mélange de l'eau » et Oudin, vingt ans plus tard, en disait « se modérer, passer sa colère ».

Alors que ce soit autrefois ou maintenant, dans cette expression il est toujours question de modération, celle avec laquelle il est bon de boire de cette boisson alcoolisée issue du raisin.

■ Nager entre deux eaux

Manœuvrer entre deux partis, sans se compromettre. Refuser de s'engager.

Bien sûr, à notre époque, on imagine aussitôt la personne qui réussit à nager à mi-profondeur sans se laisser entraîner vers une direction non souhaitée par le courant de surface ou celui plus profond. Il suffit qu'elle descende un peu plus profondément ou bien remonte un peu pour se laisser entraîner par l'un ou l'autre.

Métaphoriquement, cette nage s'applique à la personne qui ne veut pas s'engager et qui ne fait donc aucun choix.

Mais cette expression apparue au ^{xiv}^e siècle vient en réalité de la marine. En effet, à cette époque (et depuis le ^{xii}^e siècle), *nager* voulait dire « conduire un bateau ».

Et l'équipage qui savait « nager entre deux eaux » était celui qui arrivait à garder le cap malgré les courants (les eaux, à l'époque) qui pouvaient l'entraîner dans une mauvaise direction.

■ L'échapper belle

Échapper de peu à un danger.

Alain Rey nous rappelle qu'au fil du temps, *beau* a eu de nombreuses significations comme « opportun » dans *un beau matin* ou bien « qui convient parfaitement » dans *au beau milieu*, par exemple.

Et si ces différents sens anciens se sont perdus depuis longtemps, les locutions sont restées.

La forme actuelle de l'expression date du ^{xvii}^e siècle. Mais au ^{xv}^e, plutôt que « il l'échappa belle », on disait « il belle l'eschappa », *belle* ayant alors la signification de « bien » avec un sous-entendu de soulagement dû à la proximité du danger évité de justesse. Le *Grand Robert* indique qu'au jeu de paume, *l'échapper belle* voulait dire « manquer une balle bien lancée ».

■ Des économies de bouts de chandelle

Des économies dérisoires, sordides.

Si on se réfère à l'expression *le jeu n'en vaut pas la chandelle*, on se rappelle qu'il fut un temps où les chandelles qui éclairaient les endroits sombres avaient une valeur certaine. C'est pourquoi, dans les maisons bourgeoises, le personnel de maison avait l'habitude de rassembler les restes des chandelles, le suif non brûlé, et de les revendre à un cirier pour qu'il en refasse de nouvelles.

Vue par les riches, cette récupération semblait ridicule et l'économie correspondante insignifiante, ce qui suffit à expliquer le sens de l'expression, mais aussi à comprendre pourquoi elle comporte la plupart du temps une connotation de mesquinerie.

Cette expression nous vient du ^{xviii}^e siècle, à une époque où on disait aussi d'un avare que c'était un « ménager de bouts de chandelle ».

■ Un écorché vif

Une personne d'une sensibilité excessive, exacerbée.

On sait que *écorché* est un adjectif qui désigne un être dépouillé de sa peau, comme un lapin avant qu'il ne soit consommé, par exemple. Et pour peu que cet écorchage se fasse alors que l'être en question est vivant, on obtient un écorché vif.



■ Faire l'école buissonnière

Flâner, s'occuper de d'autres activités au lieu d'aller en classe – Ne pas aller à son travail.

En 1540, on parlait d'*école buissonnière* pour désigner les écoles de campagne, *buissonnier* étant un qualificatif pour les lieux couverts de buissons, donc, de manière générale, la campagne.

Mais Larousse donne une autre explication : « Les Réformés, pour soustraire leurs enfants à l'instruction des maîtres catholiques, organisèrent des écoles clandestines. Elles furent interdites par un arrêt du parlement du 7 février 1554, qui les appelait écoles buissonnières parce qu'elles se tenaient en plein air derrière les haies et les buissons. »

Pour la version figurée de l'expression attestée en 1611, les explications sont diverses.

L'expression viendrait des chemins creux et buissons qui cachaient les fuyards, mais également ceux qui s'abstiennent d'aller à l'école.

Et c'est probablement celle-là qui est la plus proche de la réalité, si on se rappelle le sens du qualificatif *buissonnier* cité au début : les gamins campagnards faisant « l'école buissonnière » allaient parfois s'amuser, mais plus souvent aider les parents aux travaux des champs.

Alors maintenant, prenez un bon-homme quelconque parfaitement vivant et arrachez-lui la peau.

Ensuite, caressez-lui n'importe quelle partie du corps ainsi mise à nue, ou bien versez-y un peu de sel. Vous constaterez aisément que l'écorché vif hurle alors très facilement de douleur. On en déduit facilement que l'écorché vif est extrêmement sensible. Ce qui suffit, par une métaphore finalement assez horrible, à expliquer qu'on dise de quelqu'un d'excessivement sensible, qui réagit beaucoup trop à ce qu'il prend pour des agressions ou aux souffrances des autres, qu'il a une sensibilité d'écorché vif.

■ Chat échaudé craint l'eau froide

Se dit à propos de quelqu'un qui a subi un événement particulièrement douloureux et qui se méfie de tout événement similaire, même s'il n'y a pas de véritable raison de le craindre.

L'image de cette expression est très facile à comprendre.

Un chat qui se serait jeté dans un récipient d'eau brûlante sans connaître sa température et sans savoir l'effet très désagréable que ça lui ferait n'oserait même plus tremper une patte dans un récipient d'eau froide, pourtant bien inoffensive, craignant à nouveau de subir les mêmes désagréments.

Pareillement, un humain, après avoir vécu une expérience désagréable dans un lieu précis ou à cause de quelque chose, aura une forte tendance à se méfier du lieu ou de la chose, la fois suivante.

Cette expression date du ^{xiii}e siècle, sous la forme *chat échaudé craint l'eau*. Dans le *Roman de Renart* (^{xii}e et ^{xiii}e siècles), on trouve aussi *l'échaudé craint l'eau*, montrant qu'on savait déjà bien que le chat ne serait pas le seul à hésiter à affronter de nouveau un supposé danger.

■ En écraser

Dormir profondément.

Bien que cette expression soit de l'argot récent, du ^{xx}e siècle, son origine reste très incertaine.

Nous allons simplement évoquer quelques-unes des hypothèses rencontrées.

Selon Alain Rey, le verbe *écraser* qui nous intéresse ici est peut-être une évolution de l'argot *écraser* du ^{xviii}e siècle qui voulait dire « supprimer » (*écraser un homme*) : du coup, on peut dire qu'on « écrase » le sommeil en faisant un bon somme.

Larousse signale que *écraser un grain* voulait dire « boire du vin ». Alors si jamais le *en* de notre expression sous-entendait « une grande quantité de grain », il va de soi que notre « écraseur de grains » n'aurait

rapidement qu'une seule envie, c'est d'« en écraser » un maximum en sombrant dans un sommeil prélude à une belle gueule de bois.

■ Mettre les écureuils à pied

Couper les arbres.

À première vue, lorsqu'on sait que l'expression *mettre à pied* veut dire « congédier, licencier quelqu'un », on est en droit de se demander où on aurait déjà vu un écureuil subir un tel affront.

Toutefois, lorsqu'on connaît le sens exact de l'expression, tout s'éclaire. On sait bien que les écureuils sont de petits animaux qui batifolent principalement dans les arbres. Alors pour les obliger à se mouvoir au sol « à pied », ne suffit-il pas d'abattre les arbres où ils nichent et vivent ? Voilà comment cette expression maintenant désuète est née au cours du ^{xix}e siècle.

■ Qui trop embrasse mal étreint

Qui entreprend trop de choses à la fois court à l'échec.

On ne peut être à la fois au four et au moulin : vouloir entamer une tâche par-ci, une autre par-là et une troisième à côté, le tout en même temps, risque de conduire à un échec généralisé.

Nos ancêtres du ^{xv}^e siècle s'en étaient déjà rendu compte, puisque, à la fin du ^{xiv}^e, on écrivait déjà : *qui trop embrasse, peu étreint*, le *peu* ayant vite été remplacé par *mal*.

Le verbe *embrasser* qui, au ^{xiv}^e siècle, voulait dire « serrer dans ses bras », a aussi un autre sens qui est « vouloir entreprendre quelque chose, s'engager dans, se lancer dans quelque chose » (*Il embrasse toutes les affaires qu'on lui propose*) ; ce qui colle très bien à la signification de notre expression.

L'autre probable raison viendrait d'une allusion au jeune mâle en rut qui, parce qu'il se disperse en s'attaquant à plusieurs cibles féminines à la fois, finit par ne jamais rien accrocher à son tableau de chasse.

■ Ne pas tarir d'éloges

Faire de très nombreux éloges.

Éloge vient du grec *eulogia* qui signifiait « louange » et dans lequel on retrouve *eu*, « bien, bon », et *logos* « paroles ». Les éloges sont donc ces compliments que tout homme normalement constitué aime recevoir en quantité ; ces félicitations qu'on aime entendre après un acte de bravoure ou après avoir réussi un véritable défi par exemple.

Et quand les éloges arrivent en grande quantité, unanimement prononcés par les individus présents autour de soi, on peut les considérer comme un flot de paroles très agréables dont on aimerait qu'il ne s'arrête pas.

Or, quand un flot arrête de s'écouler, c'est que la source est tarie.

Notre expression n'est donc qu'une simple métaphore qui assimile les éloges nombreux (et parfois mérités) à un flot qui ne tarit pas.

« **Éloge vient du grec *eulogia* qui signifiait "louange" et dans lequel on retrouve eu, "bien, bon", et logos "paroles".** »

■ Bouché à l'émeri

Idiot, obtus, borné. Incapable de comprendre.

L'émeri est un matériau très dur qui sert d'abrasif depuis de nombreux siècles, mais qui n'est en aucun cas un produit de bouchage.

Autrefois, pour qu'un récipient soit bouché de la manière la plus étanche possible, on polissait à l'émeri l'extérieur du bouchon et l'intérieur du

goulot, pour que le contact entre les deux soit le plus parfait possible. Une fois qu'on sait cela, on est un peu plus à même de comprendre la métaphore de notre expression.

Quand, en argot, on dit de quelqu'un qu'il est « bouché », c'est non seulement pour dire que la nature ne l'a pas trop gâté sur le plan intellectuel, mais aussi pour signifier qu'il est complètement hermétique, au sens où aucune once d'intelligence ne peut y entrer.

Hermétique ? Étanche ? Vous venez de comprendre ! Le « bouché à l'émeri » est comparable à ce récipient étanche duquel rien ne peut sortir, mais dans lequel, malheureusement pour l'idiot, rien ne peut rentrer non plus.

■ Une foire d'empoigne

Un affrontement public de plusieurs personnes qui tentent d'obtenir un objet - Un lieu de rivalités pour obtenir un avantage.

Le verbe *empoigner* contient une déformation de *poing* et a d'abord signifié « saisir fortement ». Il a ensuite pris le sens familier de « retenir (ou agripper) quelqu'un ».

C'est en 1773 qu'apparaît *être de la foire d'empoigne* avec un sens aujourd'hui inattendu, mais pas étonnant pour l'époque, puisqu'il voulait dire « être porté aux attouchements grossiers à l'égard des femmes » (in *TLFI*).

Et, peut-être parce qu'une belle femme attise les convoitises, cette même expression a pris, au cours de la seconde moitié du ^{xix}^e siècle, le sens de « lutter avec d'autres pour s'emparer de quelque chose ».

C'est ainsi que *la foire d'empoigne* est d'abord devenue un lieu où l'on s'arrache des objets avant, métaphoriquement, de désigner une situation où plusieurs personnes tentent de s'arracher un avantage, typique de ce qu'on peut trouver chez les politiques, entre autres.

■ Nettoyer les écuries d'Augias

Mettre en place des solutions radicales pour assainir un milieu corrompu ou éradiquer des pratiques abusives.

Dans la mythologie grecque, Augias, roi malhonnête et corrompu, possédait plusieurs milliers de bœufs parqués dans des étables qui n'avaient pas été nettoyées depuis plus de trente ans.

Il ordonna à Héraclès (Hercule, dans la mythologie romaine), dont ce fut l'un des douze travaux, de les nettoyer en une journée et lui proposa un dixième de son troupeau en paiement de son travail.

Héraclès détourna le cours de deux fleuves pour leur faire traverser les étables et, ainsi, emporter en un instant la bouse et le fumier accumulés depuis si longtemps.

Étonné, Augias refusa de payer Héraclès qui le truida.

Mais pourquoi parle-t-on des « écuries » d'Augias ? Probablement parce que le mot se rapproche de *curer*, qui s'utilisait autrefois à la place de *nettoyer* pour des lieux comme des étables ou pour du bétail.

Si l'appellation *les écuries d'Augias* seule désigne bien un lieu très sale, lorsqu'on les nettoie, figurément, elles deviennent des pratiques abusives ou des personnes critiquables qu'il faut remplacer coûte que coûte.

■ Une éminence grise

Une personne qui influence discrètement les décisions prises publiquement par d'autres.



François Leclerc du Tremblay, dit le père Joseph.

C'est au ^{xvii}^e siècle que le mot *éminence* se spécialise comme un titre donné aux cardinaux (*vo**tre Éminence*) avant de désigner simplement un porteur de la robe rouge (*une éminence*).

Le cardinal de Richelieu, conseiller fort écouté par Louis XIII, avait lui-même un ami de longue date, un moine capucin, François Leclerc du Tremblay, également connu sous le nom de Père Joseph : cet ami, à la fois confident et conseiller, est beaucoup intervenu dans les relations diplomatiques de la France sous les ordres de Richelieu. Il a également créé un véritable service de renseignements constitué de moines capucins. Or, ce discret conseiller qui agissait dans l'ombre du cardinal portait une robe de bure grise.

Il n'en a pas fallu beaucoup plus pour qu'il soit appelé l'« éminence grise » de Richelieu et que cette appellation finisse par désigner un conseiller secret, quelqu'un qui influence discrètement un homme public.

■ À l'emporte-pièce

D'une manière très directe.
D'une manière mordante,
acerbe.

Au début du ^{xvii}^e siècle, on parlait de « cautère emporte-pièce » pour désigner un objet tranchant destiné à être chauffé au rouge pour brûler les tissus et cautériser les blessures. Et c'est le côté tranchant qui est important ici, car aujourd'hui, un emporte-pièce est un instrument tranchant ayant une forme bien précise qui permet de découper d'un seul coup des morceaux d'un produit plus tendre que celui dans lequel il est fabriqué, forme ayant les contours de l'emporte-pièce.

C'est de cette faculté de trancher net quelque chose qu'est née, dès le début du ^{xviii}^e siècle, la métaphore qui assimilait l'emporte-pièce à des « propos mordants », notre expression n'étant apparue qu'au milieu du ^{xix}^e. Par extension, elle s'applique aussi pour désigner des manières brutales (« très tranchantes »), sans finesse.

■ Mettre à l'encan

Vendre au rabais ou aux
enchères des biens dont on
ne souhaite pas réellement
se débarrasser – Proposer au
plus offrant.

Le mot *encan* n'est plus aujourd'hui utilisé que dans la locution adverbiale à *l'encan* précédée d'un verbe dont le plus fréquent est *mettre*.

À *l'encan* signifiait « aux enchères ». Mais l'usage de cette locution a été restreint à une vente quasiment forcée, lorsqu'une personne est contrainte de mettre en vente ses biens, à un prix sous-évalué en raison d'un besoin urgent d'argent.

Mettre à l'encan est donc plutôt un signe de déchéance et, pour de belles collections, de dispersion d'objets longuement et amoureusement amassés. Depuis le début du ^{xvii}^e siècle, *vendre à l'encan* veut aussi dire « vendre au plus offrant ».

■ Un enfant de la balle

Un comédien, acteur, artiste
de cirque... dont les parents
faisaient le même métier.

Au ^{xvii}^e siècle, cette expression signifiait « personne exerçant la même profession que ses parents », sens qu'on utilise encore parfois aujourd'hui. Plusieurs origines sont proposées.

Selon Furetière en 1690, *balle* vient du jeu de paume. L'« enfant de la balle » était le fils d'un maître d'un jeu de paume, tellement exercé malgré son jeune âge, qu'il était dangereux de vouloir s'y mesurer.

Le *Dictionnaire historique de la langue française*, reprenant Pierre Guiraud, indique que la balle serait un de ces anciens paquets de marchandises, enrobés d'une toile pour les transporter.

Enfant de la balle aurait alors d'abord désigné un « enfant » ou membre d'une association secrète de marchands itinérants ou mercerots.

Enfin, Eugène Boutmy, dans son *Dictionnaire de l'argot des typographes* écrit ceci :

« Ouvrier compositeur dont le père était lui-même typographe [...]. L'origine de cette expression [...] vient de ce que, avant l'invention des rouleaux, on se servait, pour encrer les formes, de tampons ou balles. »

■ L'enfer est pavé de bonnes intentions

Les meilleures dispositions
d'esprit, les bonnes intentions
peuvent conduire aux pires
résultats.

Voilà une expression qui manifeste un « optimisme démesuré », ne donnant que de faibles chances à certains de ceux qui sont pleins de bonne volonté.

En effet, elle sous-entend qu'il y a plein de catastrophes qui sont dues à des actions menées à la suite d'intentions qui, au départ, semblaient louables. Mais pour cause d'une mauvaise réalisation ou de conséquences

mal imaginées, le résultat peut être catastrophique ou infernal (« l'enfer » de l'expression).

Interprété autrement : gardez les doigts de pieds en éventail, ne tentez surtout rien, même si vous en avez envie, car ça risquerait de vous retomber dessus. Voilà un très bon exemple pour les enfants !

Ici, *pavé* est une métaphore ancienne pour signifier « recouvert complètement ».

Chez nous, cette expression n'est utilisée que depuis le xix^e siècle.

■ À l'envi

En rivalisant, avec émulation, à qui mieux mieux – Selon ce que chacun souhaite, désire.

C'est au xii^e siècle que le mot *envi* apparaît avec le sens de « défi au jeu » ou de « provocation », en provenance du verbe *envier* lui-même issu du latin *invitare* qui a également donné notre *inviter*.

On disait autrefois *jouer à l'envi de quelqu'un* lorsqu'on répondait à son invitation, à son défi. C'est d'ailleurs de cette participation à un défi qu'est née la notion de rivalité ou d'émulation qu'on trouve dans le premier sens de notre locution.

Mais (presque) tout le monde ayant oublié l'origine du mot, et l'influence de l'homophone *envie* faisant doucement son œuvre, cette locution est souvent employée avec le second sens proposé.

■ S'envoyer en l'air

Faire l'amour.
Plus précisément, jouir.

Il y a belle lurette que l'extase sexuelle est associée à la métaphore de l'ascension vers le ciel. Est-ce qu'on ne « plane » pas un peu au moment de l'orgasme ? Et ne dit-on pas également *monter au septième ciel* ?

Cette forme argotique désignant le coït daterait du début du xx^e siècle, d'après Jean Lacassagne et Pierre Devaux dans leur *Argot du milieu*.

■ Envers et contre tous/tout

En dépit de l'opposition générale, des nombreuses résistances.

Ici, *envers* n'est pas opposé à *endroit*. Lorsque le mot apparaît au x^e siècle, il a d'abord le sens de « dans la direction de ».

Un siècle plus tard, il signifie « à l'égard de (quelqu'un) », mais également « contre », acception qu'il a conservée dans notre expression qui est apparue au xv^e siècle sous la forme *envers tous et encontre tous* (on aura aussi *envers et encontre tous*) qui renforce le sens de « contre tous » en le doublant.

La forme actuelle date du xvi^e siècle.

Celui qui agit *envers et contre tous* le fait en dépit des conseils qui lui enjoignent de ne rien faire ou des oppositions, d'où qu'elles viennent. Ainsi, on peut défendre une opinion envers et contre tous ou bien protéger quelqu'un envers et contre tous. Le *tous* final désigne des humains, les gens qui peuvent chercher à empêcher l'acte, mais au xx^e siècle est apparue la forme avec *tout* qui généralise l'opposition possible à n'importe quoi.

■ Gagner ses éperons

Accéder à un statut social supérieur. Obtenir une situation plus élevée.

Si notre expression n'apparaît qu'au xix^e siècle, elle fait pourtant référence au Moyen Âge, lorsqu'un homme devenait chevalier.

En effet, généralement après une action d'éclat qui le rendait digne de son nouveau statut, on lui remettait, outre ses armes, une paire d'éperons, symboles de sa montée en grade, élévation à un plus haut niveau qu'on retrouve dans notre métaphore.

L'expression est généralement employée lorsque la promotion suit une action (ou un ensemble d'actions) brillamment réussie justifiant la récompense.

Ces accessoires ont, en liaison avec la même époque, également donné l'expression *couper les éperons* lorsqu'on excluait ou bannissait un chevalier félon.

■ Ôter/Retirer une épine du pied

Délivrer d'une contrariété.
Tirer d'embarras.

L'épine dans le pied peut en effet être quelque chose de très désagréable, alors, quand quelqu'un réussit à extraire la chose de la plante de votre pied, c'est un sentiment immédiat de soulagement qui vous envahit.

C'est de cette réalité désagréable, qu'au xv^e siècle, *l'épine au pied* a pris le sens figuré de « difficulté », puis, plus tard, de « situation pénible » ou de « sujet d'inquiétude ».

Lorsque l'expression apparaît sous sa forme actuelle, au xvi^e siècle, elle est un peu plus forte qu'aujourd'hui, puisque, en 1640, Oudin écrit que *il m'a tiré une mauvaise épine du pied* signifie plutôt « il m'a délivré d'une fâcheuse affaire ou d'un grand danger ».

On trouvera aussi la forme pronominale *se tirer une épine du pied* pour dire « surmonter une difficulté » ou bien « se défaire d'un ennemi ».

■ Tirer/retirer son épingle du jeu

Se dégager adroitement d'une situation délicate.

Cette expression date du xvi^e siècle. À cette époque, il existait quelques jeux, d'enfants principalement, où des épingles étaient utilisées. Mais *tirer*, c'est aussi extraire, retirer, comme dans *se tirer d'affaire*, au sens très proche de notre expression. Et le jeu n'est pas forcément ludique : mettre quelqu'un en jeu, c'est le mêler à une affaire, à son

insu ; et être en jeu, c'est être mis en cause, être l'objet d'un débat.

Ce sont ces autres acceptions des mots qui composent l'expression qui permettent d'en comprendre ses sous-entendus lorsqu'elle n'est plus seulement lue au premier degré.

Et puis, peut-on complètement éliminer les connotations érotiques de cette époque où *épingle* désignait le pénis ? Peut-être était-il important pour un homme en action de retirer son épingle du jeu avant de prendre le risque d'engrosser sa partenaire et de devoir en subir les conséquences, dont celles pécuniaires ?

■ Jeter l'éponge

Abandonner, renoncer.

Les aficionados de la boxe savent parfaitement d'où nous vient cette expression. En effet, dans ce sport, le manager du boxeur utilise une éponge (en fait maintenant une serviette) pour, entre les rounds, essuyer son poulain de la sueur et éventuellement du sang qu'il a sur le visage et le torse, et pour le rafraîchir. Et si jamais son protégé, au cours d'un round, se fait massacrer sans demander grâce, il jette sur le ring cette « éponge » pour signifier l'abandon du combat. Cette expression est employée en France hors du contexte de la boxe depuis 1901, en traduction de l'anglais *to throw up the sponge*, utilisé métaphoriquement depuis 1877.

■ Passer l'éponge

Pardonner, ne plus évoquer des fautes commises.

Nous voilà face à une belle métaphore ménagère dont la lointaine origine nous vient des fonds marins.

En effet, l'éponge est d'abord un animal marin extrêmement primitif (sans organes). Sa capacité à absorber des liquides, tout en étant très souple, en a fait un objet de pêche intensive depuis près de trois millénaires.

L'éponge sert généralement à nettoyer quelque chose, le coup d'éponge permettant d'effacer des traces plus ou moins indésirables.

Et c'est à partir de cette utilisation que, dès le début du *xvii^e* siècle, d'abord sous la forme *porter l'éponge*, est née notre métaphore où l'usage virtuel d'une éponge est une forme de pardon qui permet d'effacer ou d'oublier bien des choses passées désagréables, des fautes commises ou des actes répréhensibles.

■ Prendre la poudre d'escampette

S'enfuir.

Escampette est un diminutif de *escampe* qui, au *xvi^e* siècle, désignait la fuite, *escampe* étant lui-même issu du verbe *escamper* apparu au *xiv^e* siècle et synonyme vulgaire de *fuir*.

De nos jours, le mot *escampette* n'est plus utilisé que dans cette locution qui date du *xvii^e* siècle.

Quant à la poudre, on ne sait pas vraiment s'il s'agit de celle qui, en explosant, provoque la fuite, ou plus probablement de la poussière du chemin qu'était supposé soulever le fuyard en courant.

■ L'esprit de l'escalier

Le manque de répartie.

D'où vient donc cette appellation ? Dans son ouvrage *Paradoxe sur le comédien* écrit entre 1773 et 1778, Diderot disait : « L'homme sensible comme moi, tout entier à ce qu'on lui objecte, perd la tête et ne se retrouve qu'au bas de l'escalier. »

Il voulait dire par là que si, au cours d'une conversation, on lui avait objecté quelque chose, il en perdait ses moyens et ce n'était qu'une fois sorti, arrivé en bas de l'escalier de son hôte (donc trop tard), que la réponse qu'il aurait dû faire lui venait à l'esprit. L'escalier est ici le symbole

de la déception de n'avoir pas dégainé à temps la réplique qui tue et qui met les rieurs de son côté, celle qui permet de briller en société.

Si Diderot a formalisé ainsi ce qu'il considérait comme un défaut, l'expression sous sa forme actuelle n'apparaît qu'au cours de la première moitié du *xix^e* siècle.

■ Tomber/Rentrer dans l'escarcelle

S'ajouter aux moyens financiers (de quelqu'un).

C'est chez les Italiens du *xii^e* siècle qu'il faut partir pour trouver l'origine du mot *escarcelle*.

Au départ, il y a *escars* qui signifie « avare », devenu ensuite *scarso* et d'où dérive *scarsella* qui désigne une bourse. Littéralement, la signification de ce dernier est « petite avare » ; on comprend effectivement bien qu'un avare ait du mal à délier les cordons de sa bourse et que, par plaisanterie, cette dernière, qu'on évite d'ouvrir à tort et à travers, ait pris cette appellation.

Ensuite, au *xiii^e* siècle, on trouve le provençal *escarcela* et notre *escarcelle*, d'abord écrite avec un seul *l*.

Cette notion de bourse qui désigne un contenant d'argent s'est étendue plus tard au sens plus large de « moyens financiers » qu'on trouve dans notre expression.

■ À bon escient

De manière appropriée. En étant au courant de la situation.

Les mots *escient* et *sciemment* sont issus du verbe latin *scire* qui voulait dire « savoir ».

Autrement dit, tout ce qui tourne autour de ces termes indique que ce que vous faites l'est en connaissance de cause.

D'après le *Dictionnaire historique de la langue française*, au *xii^e* siècle, à *mon escient* avait déjà le sens de « en pleine connaissance de ce que je fais » et notre locution est apparue au même moment avec

■ Payer en espèces

Payer en argent liquide.

De nos jours, cette expression désigne le paiement en argent liquide par opposition aux autres moyens modernes que sont les chèques, les virements ou les cartes bancaires, par exemple.

Espèce vient du mot *species* qui, en latin classique, signifiait « vue, regard », mais aussi « apparence, aspect ». Au ^{xvii}^e siècle, *espèces* a un sens très large, puisqu'il signifie simplement « choses » et *payer en espèces*, c'était payer autrement qu'avec de l'argent (faire du troc ou payer en services). Pourtant, bien avant, dès la fin du ^{xv}^e, *espèce* au singulier avait déjà le sens de « pièce d'or ou d'argent ».

Ensuite, un mélange des deux sens a fait que *payer en espèces* est devenu synonyme de *payer en argent*, *en pièces* (les billets n'étant pas considérés) puis, plus récemment, de *payer avec de l'argent*, quel que soit le support dudit argent.



Le Changeur d'argent et sa femme, huile sur panneau de M. van Reymerwale, 1539.

exactement le sens d'aujourd'hui, tout en étant passée, aux ^{xvi}^e et ^{xvii}^e siècles, par une autre signification : « véritablement, sans plaisanter » nettement moins en phase avec l'origine du mot.

■ Par l'opération du Saint-Esprit

Mystérieusement -
D'une manière douteuse.

Il faut se souvenir qu'une certaine Marie, qui avait toutefois été prévenue de ce qui l'attendait par l'ange Gabriel, tomba enceinte alors que, au grand jamais, elle n'avait fauté, ne vivant pas encore avec son Joseph.

Notre expression, apparue au début du ^{xvi}^e siècle, est une formule du catéchisme qui est associée à la naissance miraculeuse de Jésus.

Mais une telle mésaventure arrivant régulièrement à des hommes, la locution a été fréquemment et ironiquement utilisée pour expliquer la naissance d'un enfant dont le père n'était pas connu ou qu'on ne voulait pas connaître.

Par extension, et à partir du ^{xix}^e siècle, toute opération dont on ne connaît pas ou on fait semblant de ne pas connaître l'origine, donc toute opération mystérieuse ou éventuellement douteuse, peut avoir été faite par l'opération du Saint-Esprit.

■ Des espèces sonnantes et trébuchantes

De la monnaie (sous forme de pièces métalliques, pas de billets) - De l'argent liquide.

Point n'est besoin d'être grand clerc pour comprendre pourquoi on parle d'*espèces sonnantes*.

Quiconque aura déjà manipulé des pièces de monnaie aura compris que cette monnaie fait un bruit reconnaissable lorsque les pièces s'entrechoquent, à la condition qu'elles ne soient pas fausses.

Un trébuchet, au ^{xiv}^e siècle, était une petite balance à plateaux servant pour la pesée de petits poids comme de l'or, de l'argent ou des bijoux.

Trébuchant se disait d'une pièce dont on avait pu constater qu'elle avait le poids requis après qu'elle a été « trébuchée », c'est-à-dire pesée sur un trébuchet.

C'est à partir du ^{xvi}^e siècle que *des espèces sonnantes et trébuchantes* a été une manière plaisante de désigner de bonnes vraies pièces de monnaie avant, par extension, de désigner l'argent liquide, tous supports confondus, par opposition aux chèques, cartes bancaires, virements et autres moyens de paiement.

■ Avoir/Mettre le pied à l'étrier

Être/mettre quelqu'un dans une situation favorable à la réussite de quelque chose.

Dès le ^{xi}^e siècle, *étrier* désigne un anneau métallique qui soutient le pied du cavalier.

Et même si on ne pratique pas l'équitation, on a tous vu cette image du cavalier qui, seul ou aidé par quelqu'un s'il est novice, place un de ses pieds dans l'étrier sur le côté de sa monture et, en prenant appui dessus, s'en aide pour se hisser en selle.

Dans cet usage, l'étrier est assimilé à un marchepied ou à une courte échelle, autant de moyens qui permettent à quelqu'un d'atteindre son but.

Nous avons donc affaire ici à une métaphore venue du monde équestre et née au début de la seconde moitié du ^{xviii}^e siècle.

Dans la version avec *avoir*, la personne se débrouille par ses propres moyens, alors que dans celle avec *mettre*, elle est aidée par quelqu'un d'autre.

Mais dans les deux cas, tout comme l'étrier est le moyen qui aide le cavalier à réussir sa montée en selle, il est ici une représentation du moyen ou de l'aide qui va guider la personne vers la réussite de ce qu'elle a entrepris.

■ D'estoc et de taille

De la pointe et du tranchant
de l'épée - De toutes les
manières possibles -
À tort et à travers.

L'estoc était autrefois une épée longue et pointue. Par métonymie, du ^{xv}^e au ^{xviii}^e siècle, le mot a désigné la pointe de l'épée.

Quant à la taille, c'est ce qui permettait de trancher, de tailler, c'est-à-dire le tranchant de l'épée.

Si *férir d'estoc* pour « frapper de la pointe de l'épée » existe depuis le ^{ix}^e siècle, ce n'est qu'au ^{xv}^e qu'apparaît notre expression, employée à propos d'individus qui se battent en utilisant leur épée de toutes les manières possibles, en sous-entendant la violence et l'acharnement mis dans le combat.

Cette expression n'est plus employée dans le langage courant. Même si les deux autres sens métaphoriques proposés pourraient encore l'être, leur usage a disparu.

On ne la trouve donc maintenant que dans des récits évoquant des périodes anciennes où le combat à l'épée était usuel.

■ Ne connaître ni d'Ève ni d'Adam

N'avoir jamais entendu parler
de quelque chose
ou de quelqu'un.

Qui ne connaît Adam et Ève ? Le premier homme et la première femme créés par Dieu, à l'origine de toute l'humanité, donc de vous et de moi. Ne connaître quelqu'un ni d'Ève ni d'Adam, c'est ne pas le connaître directement, ni de réputation, ni par personnes interposées, même pas par les proches de la famille, aussi loin qu'on puisse remonter dans cette famille, y compris en allant jusqu'à Ève et Adam, nos aïeux les plus anciens.

Si la date d'apparition exacte n'en est pas connue, on trouve cette expression dès 1700.

■ De derrière les fagots

Précieusement conservé - Excellent, rare, exclusif, surprenant.
D'une qualité exceptionnelle.

À l'origine, au ^{xviii}^e siècle, cette expression s'appliquait au vin, celui qu'on remontait de la cave où il avait été soigneusement conservé, caché derrière les fagots de bois stockés pour l'hiver.

Ce vin de qualité étant gardé pour les grandes occasions, la locution a fini par se généraliser, dans un sens figuré, à tout ce qui est d'une très grande qualité, ce qui est excellent, rare ou même surprenant.

Certains vignerons utilisent encore aujourd'hui des fagots de sarments de vigne qui sont placés devant les vannes d'écoulement, à l'intérieur des cuves de fermentation des vins rouges.

Ces fagots permettent au jus de s'écouler tout en retenant les pépins de raisin et autres débris qui pourraient obstruer les pompes.

Dans ce cas, c'est, au sens propre, du vin de derrière les fagots que l'on obtient.

■ Un étouffe-chrétien

Un mets d'une consistance
épaisse, étouffante, difficile
à avaler.

Le « chrétien », ici, désigne simplement un être humain comme vous et moi, par opposition à l'animal.

Il existe certains mets, des pâtisseries souvent, qui, pour être délectables, n'en sont pas moins parfois un peu difficiles à mâcher ou à avaler.

■ Ex professo

En tant que spécialiste,
personne maîtrisant le sujet.

À l'origine, cette locution latine avait le sens de « ouvertement ».

Ici, *ex* a le sens de « selon » et *professo* est issu de *profiteri* qui signifie « déclarer ouvertement » (d'ailleurs, je ne me gêne pas pour *profiteri* que j'aime les profiteroles !).

Si la locution a la signification qu'on lui connaît aujourd'hui, sans avoir besoin de posséder un doctorat quelconque (en 1620, elle a commencé par vouloir dire « en exposant doctoralement »), c'est probablement en raison de l'influence de la similitude apparente entre *professo* et *professeur*.

■ Sentir le fagot

Être mécréant, avoir des idées
trop libres en matière de
religion - Plus généralement,
s'applique à toute personne,
opinion ou œuvre générant
un scandale ou inspirant de
la méfiance, car susceptible
d'être condamnable.

À une lointaine époque, en l'absence de guillotine ou de chaise électrique, il fallait bien trouver un moyen, extrêmement douloureux si possible, de tracter celui qui était condamné à mort. Des grands feux étaient constitués de bûches entourées de fagots de petit bois savamment entassés de manière à démarrer le feu et le propager aux bûches placées autour du poteau où, attaché, le condamné devait vivre ses derniers instants.

De ce fait, les personnes ainsi traitées, peu avant de passer de vie à trépas, sentaient inévitablement le fagot brûlé. C'est de cette pratique, très appliquée aux hérétiques, que notre métaphore est née au ^{xvi}^e siècle, d'abord utilisée pour les personnes considérées comme mécréantes avant de s'étendre à tout ce qui est considéré comme subversif ou pouvant conduire devant la justice.

■ Ne pas s'en faire (une miette)

Ne pas s'inquiéter ou se faire de soucis - Être insouciant.

Notre locution est simplement une ellipse familière de *ne pas se faire de soucis*.

Mais on trouve aussi parfois une *miette* accolé à l'expression. Pourquoi ?

Si la miette est, depuis le ^{xii}^e siècle, le diminutif de *mie* pour désigner d'abord les tout petits bouts qui tombent du pain quand on le rompt, puis, au ^{xvi}^e siècle, par extension, de petits morceaux de n'importe quoi, le mot a également eu le sens de « un tout petit peu », en rapport avec la taille moyenne d'une véritable miette.

Avec cet ajout l'expression est à comprendre comme « ne pas se faire de soucis, même pas un tout petit peu ».

■ Embrasser/Faire Fanny

Perdre une partie sans marquer de point.

D'abord utilisée uniquement à la fin d'une partie de boules, cette expression qui date du début du ^{xx}^e siècle s'emploie aussi plus généralement à la fin d'un jeu quelconque où on n'a marqué aucun point.

Dans les pays rhônalpins, Fanny était un panneau de bois représentant une femme exhibant son « popotin » et que les joueurs ayant perdu la partie sans rien marquer devaient embrasser.

■ Fauché (comme les blés)

Très pauvre, ruiné.

Fauché, à l'origine participe passé du verbe *faucher*, est une simple métaphore qui assimile l'état du portemonnaie de la personne totalement démunie (il n'y reste rien) à celui du champ complètement fauché (il n'en reste rien).

Selon Gaston Esnault, elle date de 1877. Quant à son extension avec *comme les blés*, elle serait apparue en 1899.

Si cette comparaison coule de source, il faut aussi y voir une certaine malice, puisqu'en argot le *blé* désigne l'argent.

Et si la métaphore paraît évidente, on peut tout de même noter qu'au ^{xvii}^e siècle, à une époque où les gens se promenaient encore avec des espèces sonnantes et trébuchantes dans des bourses pendues à la ceinture, le voleur « fauchait » lorsqu'il coupait la bourse et l'emportait.

On retrouve là un lien avec deux des sens argotiques de *fauché* puisque celui à qui on a fauché (volé) sa bourse est sans le sou (il est donc fauché).

« Fauché est une simple métaphore qui assimile l'état du portemonnaie de la personne totalement démunie à celui du champ complètement fauché. »

■ Une faim de loup

Une très grande faim.

Le loup a une place très importante dans les contes, légendes et mythologies des pays européens. L'origine de notre expression est facile à comprendre : la faim qui tenaille est « dévorante », autant que le loup est réputé dévorer ses proies.

Cette expression, sous sa forme actuelle, n'est attestée que depuis le ^{xix}^e siècle.

Mais le symbole de voracité et méchanceté qu'est le loup depuis très longtemps avait fait naître des variantes bien avant puisqu'au ^{xvii}^e siècle, par exemple, on disait *manger comme un loup*.

Plus généralement, *loup* a une valeur intensive qu'on retrouve aussi dans *un froid de loup*, tout aussi glacial que celui « de canard » même si le volatile n'est pas connu pour agresser les brebis et les petits chaperons rouges.

■ S'inscrire en faux

Opposer un démenti, une dénégation.

Lorsque le verbe *inscrire* apparaît au ^{xiii}^e siècle, il signifie « écrire quelque chose pour transmettre l'information, en conserver le souvenir » et, plus particulièrement, un siècle plus tard, « noter des noms sur un registre ».

C'est de cette dernière acception que *s'inscrire* s'emploie maintenant non pas pour dire « écrire sur soi une information quelconque » comme on pourrait le croire d'après le sens initial, ce qui ne servirait pas à grand-chose, mais « faire le nécessaire pour que son nom soit noté dans une liste ». Et c'est ainsi que, de nos jours, on s'inscrit en fac ou sur une liste électorale, par exemple.

L'expression *s'inscrire en faux*, qui est citée dès le début du ^{xvii}^e siècle, voulait alors dire « Soustenir en Justice qu'une piece que la partie adverse produit, est fausse » (*Dictionnaire de l'Académie française*, 1694). C'est un peu plus tard, au cours du même siècle, qu'une fois suivie de *contre quelque chose*, elle a également pris le sens figuré de « opposer un démenti » qu'on lui connaît aujourd'hui.

■ Être un fayot

Faire du zèle. Chercher à se faire bien voir de son supérieur/enseignant.

Ce terme de *fayot* est apparu dans l'argot de la marine militaire en 1833 pour désigner le matelot qui se rengage.

À cette époque, le haricot (ou fayot) était une légumineuse très souvent servie au repas à bord.

Ensuite, le marin, ne sachant rien faire d'autre ou bien aimant réellement son métier et la discipline qui s'y rattache, ne faisait en général que se rengager dès son contrat précédent terminé et une opportunité d'embarquement ouverte.



On a donc, par plaisanterie, considéré qu'il revenait à bord aussi souvent que les fayots revenaient au menu. Ce qui explique ce surnom.

Ensuite, ce terme s'est étendu à tout militaire se rengageant, en y ajoutant un soupçon de mépris.

À la fin du ^{xix}^e siècle ou au début du ^{xx}^e, selon les sources, l'origine réelle étant un peu oubliée, le fayot est finalement devenu, d'une manière générale et dans tous les milieux, celui qui fait un peu trop de zèle, qui cherche trop à plaire à ceux qui ont le pouvoir en leur manifestant une certaine servilité.

■ Cherchez la femme !

Cherchez celle qui est la cause d'un événement fâcheux.

Tout homme qui a suffisamment vécu sait que, lorsqu'il y a quelque part des bisbilles dans un groupe d'individus, des empêchements agaçants ou même un crime, c'est la plupart du temps parce qu'une femme est au milieu.

C'est probablement parce qu'il connaissait bien les femmes, qu'Alexandre Dumas père, dans *Les Mohicans de Paris*, fait dire à un de ses personnages, Joseph Fouch, policier de son état : « Il y a une femme dans toutes les affaires ; aussitôt qu'on me fait un rapport, je dis : "Cherchez la femme." »

Si l'on n'est pas tout à fait certain qu'il soit l'inventeur de la formule, il a incontestablement contribué à la populariser dans ce ^{xix}^e siècle où la misogynie était un petit peu plus répandue qu'aujourd'hui.

■ Jeter l'argent par les fenêtres

Être extrêmement dépensier.

L'image que véhicule cette expression se comprend très aisément : celui qui jetterait son argent par les fenêtres de son logement gaspillerait aussi stupidement sa fortune qu'en

la dépensant à acheter des quantités de choses sans intérêt ou inutiles.

La version de 1762 du *Dictionnaire de l'Académie française* nous signale qu'on disait déjà à cette époque « un homme ne jette rien, ne jette point son bien par les fenêtres » pour dire « il ne fait point de folles dépenses ».

Cette expression date donc probablement de la fin du ^{xvii}^e ou du début du ^{xviii}^e siècle.

■ Croire dur comme fer

Croire très fermement, sans pouvoir être détrompé.

On peut facilement imaginer qu'une expression du genre *croire mou comme fer* n'aurait pas été comprise aussi intuitivement que celle qui nous importe cette fois-ci. En français, *fer* (venu du latin *fer-rum*) désigne d'abord une épée, avant, à la fin du ^{xi}^e siècle, de désigner le métal lui-même.

C'est au cours du ^{xiii}^e siècle que, au figuré, *fer* prend aussi la connotation de « très robuste » puis « inébranlable ».

C'est ce sens figuré qu'on retrouve dans notre expression (une croyance inébranlable) qui date du milieu du ^{xviii}^e siècle, sens amené par la dureté du fer trempé qui servait à fabriquer les armes blanches ou les armures.

■ Le fer de lance

Partie avancée et offensive d'un dispositif militaire - Par extension : Partie d'un dispositif qui agit directement et efficacement contre un adversaire ; ce qui, dans un ensemble, est le plus dynamique, le plus important.

Une lance était une arme constituée d'une longue hampe à l'extrémité de laquelle se trouvait une pointe en métal.

Elle permettait, lorsqu'elle était lancée avec suffisamment de force, de préparer d'un seul coup une brochette de quelques combattants ennemis lorsque ceux-ci se trouvaient juste les uns derrière les autres.

La lance est donc un objet pénétrant, comme est supposée l'être « la partie avancée d'un dispositif militaire », cette dernière devant pénétrer les lignes ennemies soit pour y faire quelques dégâts préparatoires, soit pour préparer le terrain au reste des troupes.

La métaphore initiale, qui ne date pourtant que du début du ^{xx}^e siècle, soit bien après l'usage des lances au combat, est donc tout à fait compréhensible.

■ Un fesse-mathieu

Un usurier ou un avare.

Le terme *fesse* employé ici vient du verbe *fesser* qui, au ^{xv}^e siècle, a d'abord signifié « battre avec des verges ». Ce n'est que plus tard que le verbe, par rapprochement avec la *fesse* que nous connaissons, a pris son sens moderne.

Venons-en maintenant à *Mathieu*. Il s'agit en fait de saint Mathieu, l'un des douze apôtres et, accessoirement, un des quatre évangélistes. Et c'est parce qu'on dit qu'avant de se convertir, il fut publicain (percepteur des impôts) mais aussi prêteur, que les usuriers étaient appelés « confrères de saint Mathieu ».

Si c'est dès le milieu du ^{xvi}^e siècle que *mathieu* désigne d'abord un créancier, *fesser Mathieu* signifiait « prêter à usure » au ^{xvii}^e (selon Antoine Oudin). D'après Alain Rey, il faudrait alors comprendre que le fesse-mathieu, celui qui fesse saint Mathieu, est l'individu qui, pratiquant indignement son premier métier, mettait à mal la réputation de l'apôtre. Et comme la mise à mal pouvait s'assimiler au fait de battre (avec ou sans verges), cela expliquerait l'utilisation du verbe *fesser* dans son acception initiale.

■ Avoir le feu au cul/ au derrière

Être très pressé, courir très vite - Être particulièrement porté sur les plaisirs sexuels.

La première signification est attestée dès la fin du ^{xvii}^e siècle. Au même moment, on disait aussi « avoir le feu aux trousses », avec le même sens, les trousses étant des hauts-de-chausses, vêtements couvrant les cuisses et les fesses, terme qu'on retrouve également dans l'expression *avoir quelqu'un à ses trousses*.

La seconde signification est apparue dès le milieu du ^{xvi}^e siècle.

Elle est à rapprocher de *être en chaleur*, expression principalement utilisée pour les animaux, avec une localisation de cette « chaleur » d'une très forte intensité située sous la ceinture.

■ Il n'y a pas le feu au lac !

On n'est pas pressés - Il n'y a aucune urgence, ça peut attendre.

L'expression d'origine est tout simplement *il n'y a pas le feu* ou, en raccourci, *y a pas l'feu*. Son message est très clair : s'il n'y a pas le feu, il n'y a aucune raison de se presser (sous-entendu : pour aller l'éteindre).

Si quelques facétieux ont jugé utile de rajouter *au lac*, c'est par moquerie de la proverbiale lenteur de nos amis Suisses qui sont supposés avoir du mal à se dépêcher.

Et il semblerait que la moquerie soit interne à la Suisse, puisque cette version serait attestée en Romandie dès le milieu du ^{xix}^e siècle. Pourquoi « au lac » ? Eh bien, simplement parce que le Léman est un des symboles de la Suisse et que l'ajout de l'absurdité d'un lac qui prendrait feu ne fait que rajouter un cran dans la moquerie.

■ Avoir le feu sacré - Être tout feu tout flamme

Éprouver de l'enthousiasme, de la passion - Plus précisément, éprouver pour une activité une passion, un enthousiasme qui permet de la vivre pleinement et de la continuer malgré ses aspects ingrats ou contraignants - Avoir de l'ardeur au travail.

C'est le *feu sacré* que, dans l'Antiquité, les prêtres devaient impérativement entretenir sur l'autel des dieux, comme le faisaient les prêtresses de la déesse Vesta, les vestales.

Si le terme *feu* est utilisé depuis le ^{ix}^e siècle pour désigner l'ardeur des sentiments, c'est chez Voltaire, au ^{xviii}^e siècle, qu'apparaît le *feu sacré* pour évoquer des « sentiments nobles et passionnés qui se conservent et se transmettent » (Littre). Le syntagme a ensuite pris le sens plus précis d'enthousiasme et de passion.

Avoir le feu sacré, c'est donc effectivement éprouver ces deux sentiments.

Au ^{xx}^e siècle, ils se sont transformés en ardeur pour donner le troisième sens proposé.

Dans *être tout feu tout flamme*, on retrouve le même *feu* qui symbolise également la passion, renforcé par le dédoublement feu/flamme.

■ Griller/brûler un feu

Passer un feu de circulation qui est au rouge.

Le *feu*, ici, n'est pas un de ceux qui servent à griller, mais de ceux qui servent à signaler quelque chose ; en particulier ce feu de circulation, qui, s'il est rouge, vous indique que vous n'avez pas le droit de passer.

Dans l'ordre chronologique, c'est au début du ^{xviii}^e siècle que le verbe *brûler* prend au figuré le sens de « passer sans s'arrêter (à un point d'arrêt prévu) » comme dans *brûler les étapes*.

Ensuite, comme de *brûler* à *griller*, il n'y a qu'un pas, c'est au début du ^{xx}^e siècle que le verbe *griller*, parmi ses nombreux emplois métaphoriques et argotiques (comme « tromper », « dénoncer », « compromettre », « anéantir » ou « gâcher »), veut d'abord dire « dépasser (un véhicule) » puis, par amalgame avec le sens figuré de *brûler*, « dépasser sans s'arrêter », signification qu'on retrouve dans notre expression.

■ Faire fi de...

Dédaigner, mépriser.

C'est depuis le ^{xiii}^e que l'interjection *Fi !* exprime le dédain ou le mépris.

En 1606, Jean Nicot, dans son *Thresor de la langue françoise* écrit que *fi* « Est interjection rejeptive, dont le François use quand il abhorre quelque chose » et il indique que le mot vient peut-être du latin *fi-mus* qui désignait du fumier ou de la fiente, matière qui, il faut bien le reconnaître, suscite rarement l'enthousiasme.

Ce dédain s'exprimait autrefois dans le proverbe en usage avant notre locution : « fi de l'avarice, c'est un vilain vice » montrant la forme *fi de* suivie d'un nom, comme l'emploie Jean de La Fontaine dans « Le Rat des villes et le Rat des champs » : « Fi du plaisir que la crainte peut corrompre ! », ou bien Clément Marot : « Fi de l'honneur ! Vive la vie ! »

■ Mi-figue, mi-raisin

Partagé entre la satisfaction et le mécontentement - Pour partie sérieusement, pour partie en plaisantant.

Au ^{xiv}^e siècle, les figues et les raisins étaient les fruits secs préférés au moment du carême, ce qui explique leur rapprochement dans une locution.

Mais cela n'explique pas pourquoi les deux fruits y sont opposés.

Au ^{xv}^e siècle, l'expression, avec *moitié* au lieu de *mi*, voulait dire « en

partie bien, en partie mal ». Au ^{xvi}^e, Guillaume Postel évoque une troupe de soldats moitié figue, moitié raisin pour dire qu'elle est composée à moitié de musulmans et à moitié de chrétiens.

D'après le *Dictionnaire de l'Académie française*, c'est au ^{xvii}^e siècle qu'elle prend le sens utilisé encore aujourd'hui en y ajoutant en parallèle la signification « moitié de gré, moitié de force ».

L'apparition du *mi* au lieu de *moitié* est plus récente : on la trouve dans des ouvrages du début du ^{xix}^e siècle.

■ Tuer un âne à coups de figes (molles)

S'attaquer à quelque chose de très (trop) long ou d'impossible.

Voilà une expression dont l'explication sera lapidaire puisqu'il y est question de lapidation.

Les figes étant des fruits du Sud, puisque le figuier est caractéristique du bassin méditerranéen, c'est du sud de la France que nous vient cette expression à la fois amusante et imagée dont l'origine est limpide : la figue étant un fruit mou, prétendre arriver à trucher un âne en l'en bombardant est évidemment une opération qui va soit prendre beaucoup de temps, soit, et c'est plus probable, être carrément impossible.

On trouve aussi *le temps de tuer un âne à coups de figes* qui veut dire « très longtemps » voire « infiniment longtemps ».

■ Cousu de fil blanc

Très grossier et visible (pour un procédé). Extrêmement prévisible (pour une histoire).

Cette expression vient du fait que toute couturière qui se respecte sait parfaitement que, pour qu'une couture soit la plus discrète possible, il faut qu'elle soit faite avec un fil exactement de la même couleur que le tissu ; sinon, elle se voit comme

■ Un fil d'Ariane

Un moyen de se diriger au milieu des difficultés. Une voie à suivre pour arriver à un résultat difficile à atteindre. Un guide entre deux points difficiles à relier.

Voilà une expression qui nous renvoie une fois de plus à la mythologie grecque. Il y a en Crète, dont le roi est Minos, un labyrinthe au fond duquel le Minotaure, monstre à corps d'homme et à tête de taureau, dévore chaque année sept garçons et sept filles qu'Athènes livre en Crète pour prolonger la paix avec Minos.

Afin de faire cesser l'envoi de ce fâcheux tribut, Thésée se propose d'aller tuer le Minotaure, le problème étant, si la mission réussit, d'arriver à retrouver la sortie du labyrinthe.

Heureusement, Ariane, la fille de Minos et demi-sœur du Minotaure, tombe amoureuse de Thésée lorsqu'il arrive en Crète.

Aidée par Dédale, le concepteur du labyrinthe (et accessoirement le père d'Icare), elle propose alors à Thésée de dérouler une bobine de fil dont l'extrémité est attachée à un des linteaux de l'entrée, fil dont il suffira de suivre les méandres au retour pour se retrouver à l'air libre.

Et effectivement, une fois le Minotaure trucidé, Thésée ressort du labyrinthe grâce au fil de la gentille Ariane.



Thésée et le Minotaure dans le labyrinthe, dessin crayon et encre de Edward Burne-Jones (1833-1898).

le nez au milieu de la figure, ce qui n'est généralement pas l'effet voulu (sauf sur certains types de vêtements comme les jeans, par exemple).

La métaphore est donc facile à comprendre. Le fil blanc rejoint ici les grosses ficelles qui, par rapport aux procédés, ont la même signification. Cette expression est attestée depuis la fin du ^{xvi}^e siècle.

■ De fil en aiguille

En passant d'un propos à un autre, d'une chose à une autre qui lui fait suite.

Cette expression n'est pas vraiment récente puisqu'elle est attestée dès 1280 dans *Le Roman de la rose*.

Le fil et l'aiguille étaient autrefois des objets et occupations suffisamment typiques de la gent féminine pour qu'ils soient très fréquemment évoqués. Depuis très longtemps également,

le *fil* est un symbole de la continuité (*au fil de l'eau, au fil des ans...*).

Et ce fil qui, lorsqu'on le suit, finit toujours par mener à l'aiguille dans le chas de laquelle il est passé, est, par métaphore, comparé aux propos qui se suivent, lorsque l'un amène logiquement le suivant, lorsqu'il n'y a pas changement brutal de sujet, lorsqu'une certaine continuité est respectée.

Par extension, on utilise aussi cette expression en l'appliquant à des événements qui se succèdent de manière logique, sans rupture.

■ Des grosses ficelles

Des procédés grossiers, très visibles.

Vous connaissez tous l'expression *les ficelles du métier* qui désigne des procédés, plus ou moins secrets, propres à la maîtrise du métier en question.

Cette expression avait autrefois un sens péjoratif, ce qui n'est plus vraiment le cas maintenant. On disait d'ailleurs *les ficelles d'un art* pour désigner les artifices grossiers qu'on y employait.

Ficelle comme *fil* est un mot qui, dans un emploi métaphorique, était ainsi utilisé en liaison avec la tromperie.

Faire de la ficelle à quelqu'un signifiait « le tromper », *vieille ficelle* signifiait « vieux malin » et *tirer les ficelles* s'emploie aujourd'hui encore dans le sens de « manipuler », en pensant, bien sûr, à celles qui permettent de faire bouger les marionnettes.

Les « ficelles du métier » se doivent d'être discrètes, mais si elles s'épaississent au point de devenir de « grosses ficelles » bien visibles, c'est que les procédés sont grossiers, au point de devenir cousus de fil blanc.

■ En/À la file indienne

L'un derrière l'autre.
En se suivant un à un.

Parfaitement synonyme de *à la queue leu leu*, cette expression date du ^{xix}e siècle.

Elle vient de l'engouement qui existait à cette époque pour les récits d'Indiens d'Amérique du Nord (comme *Le Dernier des Mohicans* de Fenimore Cooper), dans lequel ils étaient décrits comme se déplaçant, dans certaines circonstances, les uns derrière les autres, « en file indienne ».

■ La fin justifie les moyens

Vouloir atteindre un but précis autorise et justifie l'emploi de n'importe quel moyen pour y arriver.

Fin est ici à prendre dans son sens de « objectif » ou de « but qu'on veut atteindre ».

Et ce proverbe, pour le moins immoral, justifie que tous les moyens possibles soient employés pour

l'atteindre, qu'ils soient répréhensibles ou non. Autrement dit, l'essentiel est d'arriver au but visé, peu importe les moyens utilisés.

Pour les uns, il faut attribuer cette phrase à Nicolas Machiavel (1469-1527) qui l'a appliquée principalement à la politique. Cependant, il n'a jamais écrit la phrase sous cette forme, même si elle est un condensé de l'interprétation de ses écrits.

Pour les autres, l'auteur est Philippe van den Clyte (1445-1509), seigneur de Commines, l'homme qui trahit Charles le Téméraire pour se mettre au service de Louis XI.

■ Le fin du fin

Ce qu'il y a de plus raffiné dans le genre. Tout ce qui peut en être tiré.

Notre *fin* est un adjectif qui, depuis 1080, s'applique à ce qui représente la perfection (parce que la perfection est le maximum de ce qui peut être atteint, le point extrême ou la fin...).

On le retrouve dans *les fines herbes*, *la fine fleur* ou, pour ceux qui aiment les huîtres, *les fines de claire*.

L'expression doit être comprise comme « ce qui est le plus fin de ce qui est déjà très fin » ; autrement dit, ce qui se fait de mieux dans la perfection, si tant est qu'il puisse y avoir des niveaux dans la perfection.

■ En rester comme deux ronds de flan

Être stupéfait, ébahi.

Une première explication concernant cette expression viendrait d'un mot du ^{xiv}e siècle, *flaon* ou *flan*, un disque de métal qui une fois frappé devenait une pièce de monnaie ou une médaille. Et tout comme on « frappe » une monnaie, on peut être frappé de stupeur. On aurait donc ici un jeu de mots utilisant le double sens de *frapper*, les deux ronds de la monnaie correspondant aux yeux grands ouverts d'étonnement.

Mais un doute plane sur cette hypothèse.

Une autre explication viendrait du monde de la typographie où, depuis la fin du ^{xix}e siècle, le flan est un morceau de carton recouvert d'un enduit épais, destiné à recevoir en creux l'empreinte d'une composition et nécessaire pour fabriquer le cliché qui sert ensuite à la reproduction du livre.

Mais rien n'explique vraiment pourquoi *rond* et pourquoi *deux*.

Une dernière hypothèse, un peu capillotractée, viendrait de la perte du *c* de *flanc* : les *deux ronds de flanc* seraient une hyperbole pour désigner les fesses. Celui qui serait ébahi serait alors « sur le cul ».

■ Tirer au flanc/au cul

Éviter le travail, les corvées.

Cette expression nous viendrait du milieu militaire, à la fin du ^{xix}e siècle.

Dans une armée en ordre de bataille, celui qui se trouvait au front et voulait se mettre à l'abri se déportait vers le flanc : il était alors plutôt mal vu par ses petits camarades.

Par extension, celui qui se faufile en douce vers le côté pour éviter quelque chose, le paresseux qui veut en faire le moins possible est devenu le tire-au-flanc, sens qui s'est ensuite répandu très largement hors du monde militaire.

Tirer au cul (dans une version plus vulgaire), c'est aussi se dérober, mais vers l'arrière cette fois.

Le verbe *se tirer* veut dire « s'éloigner » ou bien « s'enfuir ». Certains dictionnaires anciens proposent une autre explication pour le *flanc* en faisant un lien avec les animaux qui se couchent sur le flanc pour se reposer. Cette expression s'est rapidement substantivée en *tire-au-flanc* pour désigner celui qui *tire au flanc*.

■ Faire flèche de tout bois

Utiliser tous les moyens possibles pour parvenir à ses fins.

La métaphore est aisément compréhensible : vous êtes prêt à utiliser n'importe quel moyen pour arriver à votre but, n'importe quel bout de bois pourra être utilisé comme flèche afin de tenter de ne pas rentrer bredouille de la chasse, par exemple.

Si cette expression, sous sa forme et son sens actuels, date du ^{xvii}^e siècle, on disait au ^{xvi}^e *il ne sait plus de quel bois faire flèche* dans le sens « il est sans ressource, sans moyens de subsister, ou il ne sait comment se tirer d'un embarras » (Litttré).

Cette fois, même le morceau de bois manquait et plus rien ne permettait d'atteindre son but qui pouvait simplement être de subsister.

■ Des manœuvres florentines

Des manœuvres fourbes, des intrigues, en général menées dans le but de nuire à quelqu'un ou de l'évincer, ou bien de faire échouer une affaire.

Du ^{xiii}^e au ^{xvi}^e siècle, Florence a eu une énorme influence artistique, littéraire, économique et politique sur toute l'Europe. C'est cette influence qui fait que les intrigues, lorsqu'elles sont connues ou révélées, sont vite racontées à l'extérieur et participent à la réputation de la ville sur les nombreuses « manœuvres florentines » qui s'y déroulent.

Pendant cette tranche de temps, la présence à Florence des Médicis, dont l'influence était extrêmement importante, et de Nicolas Machiavel (1469-1527) dont l'interprétation pas toujours exacte de ses écrits a fait naître l'adjectif *machiavélique*, qualificatif parfaitement applicable à certaines des magouilles ainsi devenues publiques, n'est sans doute pas étrangère au succès de l'expression.

■ Conter fleurette

Faire la cour.

Voilà une nouvelle expression désuète qui nous vient du ^{xvii}^e siècle à une époque où, déjà, les fleurs étaient fortement associées à l'amour et au romantisme.

Plusieurs origines ont été proposées pour cette expression, mais celle généralement retenue par les lexicographes vient d'une métaphore où *fleurette*, qui s'écrivait d'abord *florette* et voulait dire « petite fleur » au ^{xii}^e siècle, correspondait à « bagatelle » ou « baliverne » au ^{xvi}^e. Les fleurs d'un côté, les balivernes

de l'autre, et voilà un *raconter des balivernes* (le discours du chasseur masculin qui endort sa proie féminine) qui prend la forme de *conter fleurette*.

■ De bonne/mauvaise foi

Sincère, franc, loyal/menteur, hypocrite, fourbe.

Le mot *foi* nous vient du latin *fides* qui avait différents sens assez proches : « confiance, loyauté, promesse, parole donnée ».

D'ailleurs, en latin chrétien, on retrouvait cette notion de confiance, puisque le mot était spécialisé dans le sens de « confiance en Dieu ».

C'est avec la signification de « loyauté » qu'on le retrouve dès la fin du ^{xii}^e siècle dans *bonne foi* et un peu plus tard dans *male foi* qui ne se transformera qu'au ^{xvi}^e siècle en *mauvaise foi*.

Lors de son apparition, et aujourd'hui encore, la *bonne foi* désignait, selon le *Grand Robert*, la « qualité d'une personne qui parle, agit avec une intention droite, avec la conviction d'obéir à sa conscience, d'être fidèle à ses obligations ».

Et naturellement, celui qui est de mauvaise foi est tout le contraire.

■ Avoir les foies

Avoir peur.

L'expression existe sous cette forme depuis 1872 mais, avant, on disait *avoir les foies blancs*. Notre expression est donc une ellipse de celle d'origine.

Nous savons tous que le foie est rouge sombre. Autrefois, les anatomistes disaient même que c'était lui qui fournissait le sang à l'organisme. Or, le rouge a longtemps été le symbole du courage, de la force. C'est pourquoi un foie blanc, tel que serait dans l'imaginaire un foie privé de son sang, est devenu le symbole de la lâcheté et de la peur (mais aussi de la trahison, puisque le lâche est

■ Avoir la foi du charbonnier

Croire en quelque chose de façon naïve, sans jugement.

Fleury de Bellingen, grammairien du ^{xvii}^e siècle, explique l'origine de l'expression par l'extrait d'un conte que voici, qui concerne le charbonnier qui, autrefois, dans les bois, confectionnait le charbon de bois, et qui était souvent un esprit simple :

« Le Diable un jour demanda à un malheureux charbonnier :

– Que crois-tu ?

Le pauvre hère répondit :

– Toujours je crois ce que l'Église croit.

Le diable insista :

– Mais à quoi l'Église croit-elle ?

L'homme répondit :

– Elle croit ce que je crois.

Le Diable eut beau insister, il n'en tira guère plus et se retira confus devant l'entêtement du charbonnier. »

Autant dire que le « charbonnier » de ce conte ne fonde sa foi sur aucun argument théologique ou philosophique. Il croit ce que l'Église lui dit, sans même savoir vraiment de quoi il s'agit ni être capable de l'expliquer et de le défendre.

un traître en puissance, traître qu'on appelait alors *un foie blanc*).

Outre les foies blancs, on a aussi utilisé avec le même sens *avoir les foies bleus* ou *avoir les foies verts* (tout comme on peut être vert de peur), couleurs opposées au rouge.

■ Mettre/Avoir du foin dans ses bottes

Accumuler/avoir beaucoup d'argent.

Autrefois, les paysans avaient pour habitude de mettre de la paille (ou du foin pour les plus riches) dans leurs sabots pour avoir moins froid aux pieds.

Au ^{xvii}^e siècle, Furetière citait déjà l'expression *il a bien mis de la paille dans ses souliers*, employée à propos, non d'un paysan, mais d'une personne de l'administration qui s'en mettait plein les poches souvent illégalement. Depuis très longtemps, on a coutume de dire qu'on garde son argent « au chaud » lorsqu'on veut le mettre de côté.

Il y a donc un lien entre la « chaleur » procurée par le foin et l'argent accumulé.

Botte, de plus, est un mot à double sens pour qui pense à la richesse : il peut désigner une « meule » de foin, grande quantité dont dispose le paysan riche ; il rappelle aussi que celui

qui peut se payer des bottes à la place de sabots est forcément plus aisé.

Sans compter qu'une botte peut être utilisée pour dissimuler des petits objets importants ou précieux qui, accumulés, pouvaient constituer un tas ou une « meule » à la valeur importante.

L'amalgame de toutes ces significations a conduit au sens de cette expression.

■ En son for intérieur

Dans l'intimité de sa conscience.

Forum, en latin, désignait un lieu public, place ou marché, où se discutaient aussi bien les affaires publiques que privées, ce qui explique que le mot ait aussi pris le sens de « tribunal », lieu où était rendue la justice.

Le *for* est issu de *forum* au début du ^{xvii}^e siècle, avec la dernière acception citée, en ne s'appliquant d'abord qu'à la juridiction ecclésiastique.

Quant au *for intérieur*, il désignait à l'époque ce qu'on appelait « le tribunal intime de la conscience », chacun jugeant en secret ses actes selon ce que lui dictait sa conscience.

C'est à partir du ^{xviii}^e siècle que le *for extérieur*, locution maintenant désuète, a qualifié la juridiction civile, le *for intérieur* gardant son sens précédent.

Aujourd'hui, le mot *for* ne s'emploie plus que dans notre locution qui se limite à signifier « dans le secret de sa pensée », sans être obligatoirement associé à une notion de jugement.

■ Les bonnes fortunes - À la fortune du pot - Une fortune de mer

Les conquêtes féminines - Sans façon, à la bonne franquette - Un accident survenant à un navire.

À l'origine, le mot *fortune* désignait « le sort ». *Être en bonne fortune* voulait d'abord dire « avoir de la chance » puis « avoir de la chance, donc du succès auprès des femmes ». Ainsi, au ^{xvii}^e siècle, les « bonnes fortunes » étaient les faveurs que les femmes accordaient à leurs amants, une *fortune* étant une rencontre galante. Cette forme s'est spécialisée au ^{xviii}^e, désignant les succès obtenus auprès des femmes prudes.

Au ^{xviii}^e siècle, le pot suspendu dans l'âtre contenait le plat du jour. Un visiteur pouvait donc, selon sa « fortune », tomber sur un plat succulent ou infâme, mais, ses hôtes n'ayant pu s'y préparer, il était invité à la bonne franquette. D'où l'expression à *la fortune du pot* qui, de nos jours, toujours avec cette idée, a aussi une connotation de bon accueil et de chaleur humaine.

Enfin, si *une fortune de mer* a aujourd'hui un sens juridique très précis (lié à un accident maritime « fortuit »), au ^{xiii}^e siècle, *fortune de mer* s'employait à propos de tout événement sur l'eau, puis est devenu au ^{xvi}^e synonyme de *tempête* ou *navfrage*.

Mais comme les malheurs d'un navire pouvaient aussi être des actes de piraterie, au ^{xix}^e siècle, *la fortune de mer* a, selon Bescherelle, eu également le sens de « prise faite par des pirates en temps de guerre ».

■ En bonne et due forme

Dans les règles.

La *forme* qui nous intéresse désignait d'abord les manières courtoises en société, les convenances.

Au ^{xvi}^e, *forme* s'applique à la manière d'agir selon des règles convenues. Sous l'influence de son sens « aspect », *forme* se spécialise en tant que terme juridique avec les sens de « aspect extérieur d'un acte juridique » qui n'est pas vraiment loin de « l'aspect qui respecte des règles ou des normes bien précises ».

Nous avons donc toujours affaire à des règles, que ce soient celles du comportement en société ou celles à respecter dans un acte juridique.

On trouve ensuite *en bonne forme* au ^{xvii}^e siècle, chez Molière, entre autres, et c'est en 1700 qu'apparaît l'expression encore utilisée aujourd'hui.

Si le sens de *bon* ne laisse aucun doute, le *due* (bien issu du verbe *devoir*) vient le renforcer en indiquant ce qui doit être, ce qui est nécessaire.

■ S'attirer les foudres (de quelqu'un)

S'attirer des reproches, une condamnation.

Pour nous, la foudre est une manifestation naturelle, une décharge électrique extrêmement intense qui se produit par temps d'orage soit entre deux nuages, soit entre un nuage et le sol.

Mais il y a à peine quelques siècles, cette « petite » décharge était considérée comme la manifestation de la colère divine (il ne faut pas oublier, en remontant plus loin encore dans le temps, que Jupiter ou Zeus était traditionnellement représenté tenant un ou plusieurs foudres, faisceaux enflammés qui lui servaient d'armes).

Or, en général, c'est une faute qui provoque la colère de l'autre. C'est ainsi que *les foudres*, au pluriel, a été assimilé à de sévères reproches, à une condamnation (*s'attirer les foudres de l'Église*, par exemple) et que l'expression est apparue à la fin du XVI^e siècle.

■ De plein fouet

De front, de face (et violemment).

Cette expression est née dans la première moitié du XIX^e siècle. Elle nous vient du milieu militaire où, à l'origine, elle voulait dire « horizontalement » en parlant d'un tir direct visant un objectif visible.

Selon Rey et Chantreau, elle est inspirée par l'ancienne locution *de plain* (du latin *planus* qu'on retrouve dans *maison de plain-pied*) qui voulait dire « directement, sans obstacle », mais aussi « de toute sa force », contaminée par l'homophone *de plein* (du latin *plenus*) suivi d'un substantif et dont la signification était « de toute la force de... ».

Dans le sens figuré actuel de l'expression, le fouet indique bien la violence et la brièveté de l'impact.

■ Ne pas pouvoir être (à la fois) au four et au moulin

Ne pas pouvoir être partout à la fois - Ne pas pouvoir faire plusieurs choses en même temps.

Cette expression est attestée au début du XVII^e siècle.

Elle provient du droit féodal, lorsque les paysans ou les vassaux qui voulaient moudre leur grain et cuire leur pain étaient tenus d'utiliser le moulin et le four communs fournis par le suzerain, moyennant redevance (tout comme ils devaient utiliser son pressoir pour obtenir leur vin).

Les deux tâches étant obligatoirement exécutées l'une après l'autre, il n'était pas possible d'être à la fois au moulin et au four (on disait d'ailleurs *au moulin et au four, chacun va son tour*).



Jan van Os, huile sur toile, *Paysage en été*.

■ Avoir des fourmis (dans les membres)

Ressentir des picotements - Par extension, avoir envie de bouger, de partir.

Cette expression, qui date de la première moitié du XIX^e siècle, vient simplement des picotements que l'on ressent, principalement dans un membre, lorsqu'une mauvaise position gardée pendant trop longtemps bloque la circulation sanguine normale. Cette sensation est comparable à celle que provoquerait une armée de fourmis qui grouillerait sur la peau.

Par extension, comme il faut remuer pour faire disparaître ces « fourmis », on utilise aussi cette locution pour quelqu'un que l'envie de bouger ou de partir démange.

Dès 1575, Ambroise Paré utilisait déjà le verbe *fourmiller* pour dire « être le siège d'une sensation analogue au picotement des fourmis ».

■ Aller aux fraises

Chercher un lieu écarté propice à la fornication - Errer sans but, se promener en musardant.

Pourquoi notre expression, qui, selon Gaston Esnault, est attestée en 1915, a-t-elle le premier sens proposé ?

On peut y voir deux raisons : la première est que les fraises des bois se méritent un peu ; et puis la découverte de cet objet de désir gourmand qu'est la fraise des bois qu'on va se faire un plaisir de consommer peut aussi faire penser à ces autres objets du désir bien dissimulés que sont les parties génitales, et à la « consommation » qu'on associe à l'acte sexuel.

Quant au second sens, il vient de l'analogie avec le chercheur de fraises des bois qui a une trajectoire erratique.

Dans certaines régions, l'expression s'emploie aussi pour dire « avoir un pantalon trop court », peut-être parce que pour marcher dans les sous-bois humides, il vaut mieux remonter son pantalon si on ne veut pas le tremper.

■ Ramener sa fraise

Arriver (en parlant d'une personne) - Se manifester de manière importune - Montrer une attitude prétentieuse.

Cette expression argotique date du début du xx^e siècle.

À l'origine, elle voulait dire « rouspéter » ou bien « ronchonner, puis son sens a évolué.

Dans tous les cas, la *fraise* qui nous intéresse ici n'est qu'une des très nombreuses dénominations de la tête avec *cafetière*, *tronche*... ou bien, pour rester dans les fruits, *poire*, *pomme*...

C'est pourquoi on comprend aisément le premier sens proposé indiquant que lorsqu'une personne amène ou ramène sa fraise, c'est qu'elle arrive ou revient.

Par extension, celui qui intervient de manière inopportune dans une discussion, par exemple, y arrive et y ramène donc aussi sa fraise.

Si on y rajoute une connotation ironique (« il ramène sa fraise, mais il n'y connaît rien et il ferait mieux de se taire »), on rejoint l'attitude prétentieuse.

Une ellipse de cette expression est tout simplement *la ramener*.

■ Sucrer les fraises

Être pris de tremblements, en particulier aux mains - Être gâteux.

Le geste qui consiste à secouer une cuillère de sucre au-dessus des fraises rappelle malheureusement celui qui agite les membres de personnes, généralement âgées, atteintes d'une maladie dégénérative qui provoque des tremblements incontrôlés.

C'est par une plaisanterie un tantinet douteuse que ces mouvements ont été assimilés à celui du sucrage des fraises pour donner naissance à notre expression.

Cette expression ne semble être attestée qu'au tout début du xx^e siècle, mais date probablement de la fin du siècle précédent.

■ À la bonne franquette

Sans façons, simplement.

Cette expression est très souvent associée à une invitation, lorsque l'hôte fait savoir à ses invités qu'il ne mettra pas les petits plats dans les grands.

Au milieu du xvii^e siècle, on disait à *la franquette*, la forme actuelle n'étant apparue qu'un siècle plus tard.

La signification initiale était « en toute franchise », *franquette* étant un mot dérivé de *franc* venu des régions normandes et picardes. Cette franchise s'est progressivement transformée en simplicité pour donner le sens actuel.

Claude Duneton ajoute que cette expression aurait pu apparaître en opposition à celle du xvi^e siècle, à *la française*, qui voulait dire « avec beaucoup d'obligeance et d'arrangement » et même « luxueusement ».

■ Ronger son frein

Réprimer avec peine son impatience, son dépit, sa colère (faute de pouvoir l'exprimer).

Cette expression datant de la fin du xiv^e siècle fait allusion à la plus belle conquête de l'homme : le cheval.

En effet, le frein n'est ici rien d'autre que le mors, cette pièce généralement métallique placée dans la bouche de l'animal et qui, reliée aux rênes, sert à le diriger.

Or, que fait un cheval qui s'impatiente en attendant le retour de son maître ? Il « ronge son frein », faute de choses plus intéressantes à faire.

Selon le *Dictionnaire des expressions et locutions figurées*, dans cette métaphore, *frein* représente ce qui bloque l'élan de celui qui aimerait bien exprimer ses sentiments. Et *ronger* est associé à cette énergie contenue qui devient corrosive et mine l'intérieur.

■ Avoir la frite/la patate

Être en très bonne forme, avoir du tonus.

C'est à cause de sa forme plutôt ronde que, en argot du début du xx^e siècle, la pomme de terre, donc la patate, a été assimilée à la tête (comme la poire auparavant). Sans que ce soit certain, c'est probablement parce que celui qui est en bonne forme a une bonne « patate » que, en passant par une forme comme *il a une sacrée patate*, on est arrivé à *il a la patate* qu'on peut comprendre comme « l'apparence de sa patate montre qu'il est en bonne forme ».

Quant à la *frite*, elle en découle assez logiquement, mais plus tard, dans les années 70. C'est en effet à partir de 1950 que *frite*, comme *patate*, devient synonyme de *tête*. Ensuite, l'influence de *avoir la patate* a fait le reste.

■ Tout le saint-frusquin

Tout ce qu'on a d'affaires, tout ce que l'on possède - Par extension : tout le reste.

Si la locution est attestée en 1710, d'abord sans trait d'union, le mot *frusquin* seul est signalé en 1628 où, en argot, il désigne des vêtements. Il en reste le mot *frusques* toujours employé avec le même sens, plutôt péjoratif, appliqué à des mauvais habits, des hardes ; le mot *frusquin* n'est plus utilisé isolément et n'apparaît plus que dans notre expression.

Au cours de la seconde moitié du ^{xvii}^e siècle, *frusquin*, toujours en argot, a également désigné l'argent. Du coup, sa signification a finalement englobé tout ce que l'on possède, vêtements et argent.

C'est par simple analogie que le saint-frusquin s'est mis à représenter l'ensemble de ce qu'on possède.

Et, par extension, lorsque notre locution est employée à la suite d'une énumération, précédée de *et*, elle veut dire « et tout le reste ».

■ Sans crier gare

Sans prévenir, sans avertir.
Inopinément, à l'improviste.

Gare est une interjection qui date du ^{xii}^e siècle, autre forme de *guar* qui voulait dire « prends garde ».

Il ne faut en effet pas oublier que lorsqu'on intime l'ordre à quelqu'un de prendre garde (ou de « se garder »), c'est pour lui conseiller de laisser passer quelqu'un ou quelque chose, de se mettre sur le côté, de se mettre à l'abri, de prendre garde à une éventualité fâcheuse.

Autrement dit, celui qui crie « gare ! » intime aux présents de faire attention à ce qu'il pourrait se produire et d'éviter d'avoir à en subir les éventuelles conséquences.

Et celui qui surgit sans crier gare le fait sans prévenir, par surprise.

Si la forme actuelle de l'expression date du début du ^{xix}^e siècle, la forme *sans dire gare* existait auparavant depuis le début du ^{xvi}^e.

■ Fumer une sèche/une clope

Fumer une cigarette.

Rigaud, dans son *Dictionnaire du jargon parisien* publié en 1878, indique que la sèche était la cigarette de manufacture, ce beau tuyau rempli de tabac parfaitement cylindrique fabriqué en usine, par simple opposition à l'informe cigarette roulée dont le papier, collé à la salive, était en partie humide.

■ Amuser/Épater la galerie

Amuser/épater l'assistance. Tenter de se mettre en avant (en faisant preuve de vantardise).

Notre expression date du ^{xviii}^e siècle, issue du jeu de paume.

À ce jeu, la galerie était une allée couverte courant le long du terrain, depuis laquelle les spectateurs pouvaient contempler le spectacle. Par métonymie, le terme a ensuite désigné les spectateurs eux-mêmes. Puis, par extension, une assistance quelconque et, enfin, l'opinion publique.

Si un boute-en-train peut parfaitement amuser la galerie sans sous-entendu négatif, la seconde forme est aussi régulièrement employée pour quelqu'un qui veut se faire remarquer sans en avoir réellement les moyens ou les capacités.

Pour *clope*, il semble que l'origine soit encore plus obscure. Le mot, apparu au masculin au tout début du ^{xx}^e siècle, a d'abord désigné un mégot, avant de changer de sexe au milieu du siècle pour désigner la cigarette entière.

La seule explication proposée pouvant tenir un peu la route vient d'Émile Chautard qui signale qu'à la fin du ^{xix}^e siècle existait l'argotique *cicloper* qui voulait dire « étêter », mais surtout « couper », sens qui nous intéresse ici. En effet, le *clope*, issu du verbe, aurait alors désigné un morceau de ces cigarettes fraîchement roulées que se partageaient parfois les fumeurs en les découpant en deux ou plusieurs parties. La dénomination se serait ensuite réduite à la désignation du mégot avant de s'étendre à la cigarette entière.

■ Une offre/promesse de Gascon

Une offre peu sérieuse/Une promesse dont on sait qu'elle ne sera pas tenue.

Cette expression nous vient du ^{xvi}^e siècle, à une époque où, et depuis longtemps, les habitants de la Gascogne étaient réputés faire d'excellents et courageux soldats.

C'est peut-être à cause de ces qualités reconnues, mais aussi trop souvent vantées et exagérées par les Gascons eux-mêmes, que ceux-ci étaient considérés comme des hâbleurs auxquels on ne pouvait pas vraiment faire confiance.

C'est de cette réputation que l'expression est née, ainsi que la locution *parler en gascon* – qu'on pourrait aujourd'hui traduire par « raconter des craques » –, et le mot *gasconnade* que le regretté Maître Capello aurait pu remplacer par un *fanfaronnade* de bon aloi et placé à bon escient.

■ Il y a de l'eau dans le gaz

L'atmosphère est à la dispute.
Des querelles se préparent.

La première origine de cette métaphore, du début du ^{xx}^e siècle, est pour ceux qui ont fait déborder une casserole d'eau posée sur une cuisinière à gaz : de la vapeur d'eau se produit d'abord, puis, la flamme s'éteignant, le gaz qui s'échappe risque de provoquer une explosion. Autrement dit, ça commence par fumer, puis ça explose, exactement comme lors d'une dispute !

La seconde, évoquée par Claude Duneton, vient du fait que le gaz de houille, dans les habitations autrefois, comportait un fort taux de vapeur d'eau. Dans certaines conditions, cette vapeur d'eau se condensait et finissait par créer des poches d'eau dans les canalisations, en les obstruant. Il y avait donc à ce moment-là, et réellement, de l'eau dans le gaz, phénomène qui était annoncé par une flamme orangée avant qu'elle ne s'éteigne complètement.

■ Vouer aux gémonies

Accabler quelqu'un, lui faire de violents reproches ou l'humilier publiquement.
Livrer quelqu'un au mépris public, le couvrir de honte.

Les gémonies étaient un endroit très « sympathique » à Rome, puisqu'on y exposait pendant quelques jours le corps des condamnés qui avaient été tués par strangulation dans leur prison après les avoir un peu amusés par quelques petits supplices. Ils étaient ensuite jetés dans le Tibre. Il s'agissait en fait d'un escalier reliant le Capitole au forum, qui tire son nom du latin *scalae gemoniae*, qui signifiait « l'escalier des gémissements ». Preuve, peut-être, que les « strangulés » n'étaient pas tous aussi morts que ça avant d'être exposés. C'est de cette exposition publique de gens condamnables qu'est née notre expression. Aujourd'hui, les médias sont nos gémonies modernes. Il est très facile d'y accabler quelqu'un publiquement.

■ Les deux, mon général !

Formule ironique par laquelle on marque son accord avec tous les choix proposés.

Dans l'armée, il est bien connu que, si on ne veut pas prendre de risques et bien se faire voir, il vaut mieux être du même avis que le chef.

C'est par plaisanterie ou moquerie que certains ont considéré que, lorsque le supérieur hiérarchique propose une alternative et qu'on n'est pas sûr de la réponse qu'il souhaiterait entendre, il vaut mieux répondre « les deux, mon... » suivi du grade du supérieur.

■ Peigner la girafe

Faire un travail inutile et très long. Ne rien faire d'efficace.

On peut se pencher du côté des pratiques masturbatoires pour expliquer cette locution.

■ Cousin germain/issu de germain

Un cousin direct/éloigné.

Le cousin « de base » est un descendant d'un frère ou d'une sœur de ses parents.

Des cousins germains sont des personnes ayant au moins un grand-père ou une grand-mère en commun (parenté au deuxième degré). Quant aux cousins issus de germains, ce sont cette fois des personnes ayant un arrière-grand-père ou une arrière-grand-mère en commun (parenté au troisième degré), comme le sont vos enfants et ceux de vos cousins germains, par exemple.

Maintenant que ceci est précisé, il y a une autre question qu'on peut légitimement se poser, c'est : pourquoi *germain* ?

Cet adjectif existe depuis le ^{xii} siècle. Il est issu du latin *germanus* qui veut dire « qui est du même germe » ou, autrement dit, « qui est du même sang ».

Si, aujourd'hui dans le langage courant, on n'évoque plus que les *cousins germains*, le lien de sang s'exprime aussi dans les appellations juridiques *frère germain* ou *sœur germaine* pour désigner de véritables frères ou sœurs, issus des deux mêmes parents (excluant donc les demi-frères ou demi-sœurs).

En effet, le long cou d'une girafe peut aisément être assimilé à un sexe en érection.

Outre *peigner la girafe* pour désigner ce genre d'activité, on trouve aussi *se polir la colonne* ou *s'astiquer le jonc*, toutes locutions contenant des verbes liés au nettoyage.

Mais comment expliquer alors que, de la masturbation, on passe à l'inefficacité, voire à la fainéantise sous-jacente ? Si je vous traite de branleur, vous comprendrez tout de suite !

Un branleur, c'est quelqu'un qui se masturbe, mais c'est aussi quelqu'un qui traîne, qui ne fait rien.

Donc si, à l'origine, celui qui peignait la girafe était celui qui se masturbait, par glissement sémantique habituel, c'est devenu celui qui ne fait rien d'utile, qui glande, qui traîne, qui n'en fout pas une rame.

■ À la Saint-Glinglin

À une date hypothétique, dans très longtemps, voire jamais.

Connaissez-vous quelqu'un qui se prénomme *Glinglin* ? Existe-t-il une date où saint Glinglin est présent dans votre calendrier ?

Heureusement non pour les nouveaux-nés, car ce *saint* n'en est pas un. Il est le résultat de la déformation de *seing* (un signal, une signature, une marque apposée sur un document, comme dans *blanc-seing* ou sous seing privé) qui, en ancien français, a désigné une sonnerie de cloche (un signal), puis la cloche elle-même.

Quant au fameux *glinglin*, il est tiré de *glinguer*, forme dialectale de la région de Metz voulant dire « sonner, résonner », elle-même issue du *klingen* germanique signifiant la même chose.

Proposer de payer à la *saint-glinglin*, c'était proposer de payer à une sonnerie de cloche, sans préciser laquelle, ni une date précise. Ce qui pouvait mener très loin dans le temps.

■ À gogo

Abondamment, à profusion.

Cette expression ancienne date du ^{xv} siècle. *Gogo* est une duplication plaisante à l'oreille de *go*, issu de *gogue* qui voulait dire « réjouissance, liesse ». Furetière écrivait : « À gogo se dit des choses plaisantes & agréables qu'on a en abondance. Les gens riches vivent à *gogo*. Il a de l'argent à *gogo*, tout son saoul... ». Car il est évident qu'on peut éprouver beaucoup de liesse lorsqu'on dispose de choses enviées à profusion. C'est de ce *gogue* que viennent les mots *goguenard* et *goguette* encore employés de nos jours.

■ Sortir de ses gonds

Se mettre brutalement en colère, s'emporter.

Les gonds servent à la fois à maintenir associé à son cadre le panneau qui sert de porte, et à guider ses mouvements.

C'est au XVI^e siècle que le gond, cet accessoire de quincaillerie qui permet donc de contrôler le mouvement d'une ouverture, est utilisé dans des métaphores où, justement, il désigne ce qui est contrôlé. C'est ainsi que se *tenir sur ses gonds* voulait dire « rester raisonnable ».

Notre expression apparaît un siècle plus tard. Cette fois, celui qui ne tient pas sur ses gonds perd sa raison ou son contrôle et explose de colère.

■ Être gonflé - Ne pas manquer d'air

Être téméraire, courageux à l'excès - Ne pas manquer de toupet, être insolent.

C'est au XVI^e siècle que le verbe *gonfler* apparaît avec d'abord le sens de « distendre en remplissant d'air ou de gaz ».

Au XVI^e, au figuré, le verbe employé au passif s'emploie à propos de quelque chose de complètement rempli, avec des locutions comme *avoir le cœur gonflé de chagrin* ou *être gonflé d'audace*.

C'est au milieu du XIX^e siècle que *gonflé* devient synonyme de « courageux », par ellipse de *gonflé de courage*, puis un demi-siècle plus tard qu'il prend le sens de « plein d'audace », au moment où on trouvera aussi *gonflé à bloc* avec l'image du pneu gonflé au maximum.

Et c'est de cette dernière que, par plaisanterie, on verra apparaître la version *ne pas manquer d'air*.

Quant au second sens, il en découle assez logiquement : lorsque le trop-plein d'audace n'est pas utilisé à bon escient, il se transforme en toupet, en insolence.

■ Faire partie du Gotha

Faire partie de la haute société, de l'élite.

Du XVIII^e siècle jusqu'au milieu du XX^e, faire partie du Gotha, c'était comme faire partie du *Who's Who* aujourd'hui, sauf qu'à l'époque seuls les nobles y étaient référencés.

Gotha est une ville d'Allemagne, en Thuringe, dans laquelle la maison de Saxe avait sa cour.

C'est dans les années 1760 qu'y apparaît, lancé par le gentilhomme Guillaume de Rothberg, un almanach contenant entre autres toute la généalogie de la maison de Saxe et celle des empereurs d'Allemagne. Y être cité donnait donc une certaine importance à la personne.

À la fin du XIX^e siècle, il comporte toute l'aristocratie de l'Europe sur environ un millier de pages découpées en trois parties, selon l'importance des titres, et devient ainsi le « bottin mondain » de la noblesse européenne.

En faire partie était donc une preuve d'appartenance à ce qui était considéré comme l'élite européenne.

Malgré l'arrêt de la publication de cet ouvrage en 1944, l'expression est restée pour désigner des individus faisant partie d'une certaine élite ou d'un groupe de la haute société.



Gravure de Gotha, vers 1730 environ.

■ Jeter sa gourme

Faire ses premières folies de jeunesse.

Gourme, voilà un mot peu courant de nos jours. C'est à partir du milieu du XIV^e siècle que le mot désigne une maladie de la bouche ou de la gorge du cheval, affection provoquant, entre autres, la sécrétion d'une morve particulière ayant le même nom. Il semble que pratiquement tous les poulains soient victimes de cette maladie bénigne, point de passage quasiment obligé. Au XVI^e siècle, on disait alors de l'animal qu'il *jétait sa gourme*, le verbe *jeter* ayant ici le sens de « émettre des sécrétions ».

Parallèlement, mais au figuré cette fois, *jeter sa gourme* a pris le sens qu'il a toujours aujourd'hui.

La raison de la naissance de cette métaphore est assez simple : si le poulain passe obligatoirement par la maladie, le jeune humain passera tout aussi inévitablement par un moment où il commettra ses

premières frasques, passage considéré ici comme une maladie de jeunesse incontournable.

■ Des goûts et des couleurs, on ne dispute/discute pas

Chacun peut légitimement avoir ses propres goûts, opinions et méthodes.

Faut-il que tout le monde se comporte comme des moutons de Panurge ? Certainement pas ! Si c'est à cause des différences que des conflits entre personnes éclatent, c'est aussi grâce aux différences que les progrès existent, que l'Homme avance. Il faut donc les cultiver et accepter que l'autre ait des goûts ou des opinions différents des siens.

Selon le *Dictionnaire de Trévoux*, cette expression existait au XVIII^e siècle sous la forme *il ne faut pas disputer des goûts*. Selon Rey et Chantreau, le sens actuel n'est probablement pas le même que dans la version initiale où

l'apparent libéralisme de l'expression serait trompeur. Si les goûts alimentaires de chacun sont effectivement si variables qu'il n'est pas la peine de se disputer à leur propos, le goût au sens de « valeurs esthétiques » est imposé par la société et le contexte culturel, et il est donc totalement inutile d'en discuter (au point de se disputer).

■ Pour ta gouverne

Pour t'apprendre les règles de conduite – Pour t'informer.

Ce mot *gouverne*, issu de *gouverner*, apparaît au ^{xii}e siècle avec des sens comme « action de gouverner », « gouvernement », « conduite »... C'est au ^{xviii}e qu'il prend le sens de « ce qui doit servir de règle de conduite » et c'est un siècle plus tard que notre expression apparaît avec la première signification indiquée, généralement employée pour introduire une phrase qui va contenir une explication sur la conduite à tenir dans une situation à laquelle la personne destinataire du conseil va être confrontée à court terme. Ce conseil, cette explication n'étant souvent qu'une simple information, c'est tout naturellement que le sens a glissé vers la seconde signification indiquée.

■ Séparer le bon grain de l'ivraie

Séparer les méchants des bons, ce qui est mauvais de ce qui est bien.

L'ivraie est une graminée sauvage et nuisible aux céréales, à l'aspect peu différent de celui du blé au milieu duquel elle peut croître.

Selon Matthieu, Jésus a ainsi désigné l'ivraie comme le symbole des méchants.

Dans cette parabole, alors qu'un ennemi a semé de l'ivraie dans un champ de blé, le maître dit à ses serviteurs de ne surtout pas chercher à l'enlever tant que la moisson n'est pas prête, sinon ils risqueraient d'arracher également le bon grain.

Il leur demande donc d'attendre le bon moment, de ramasser alors l'ivraie pour la faire brûler, puis de moissonner le blé pour le ranger dans le grenier.

Ainsi, il faut comprendre que les bons et les méchants sont condamnés à vivre ensemble, mais au moment du Jugement Dernier, le Fils de l'homme enverra ses anges qui élimineront tous les méchants pour les jeter dans la fournaise ardente (l'enfer), alors que les justes iront dans le Royaume des cieux (le paradis).

■ Veiller au grain

Se tenir sur ses gardes. Prévoir et prévenir le danger.

Voilà une belle métaphore marine qui date de la première moitié du ^{xix}e siècle.

Cette expression est empruntée au langage maritime où un « grain » est un coup de vent brutal et court, parfois accompagné de neige ou de grêle, ou un nuage qui l'annonce.

Un bon marin se doit donc d'être constamment sur ses gardes pour pouvoir réagir rapidement et manœuvrer de manière adaptée si un grain s'abat sur le navire. Par extension, quiconque doit surveiller le danger doit « veiller au grain ».

D'après le *Dictionnaire historique de la langue française*, ce terme *grain*, qui existe depuis le milieu du ^{xvi}e siècle, pourrait venir des grêlons qui s'abattent parfois sur le bateau au cours d'un grain.

■ Est-ce que je te demande si ta grand-mère fait du vélo ?

Je ne t'ai rien demandé, mêle-toi de tes affaires !

Cette question hautement existentielle viendrait d'une rengaine des années 30, de la période 1900, chantée par Dranem (Charles Armand

Ménard, de son vrai nom) qui aurait servi de modèle aux questions ironiques ayant la signification susmentionnée.

Dans la chanson, elle se prolongeait d'ailleurs par d'autres questions tout aussi graves : « si ta p'tite sœur est grande, si ton p'tit frère va bien au pot... » et mieux encore « si ta cousine Fernande, pour coudre aux rideaux les anneaux, bien qu'on lui défende, prend les aiguilles du phonos ? » ; on comprend donc qu'elle ait pu marquer son époque d'une empreinte aussi indélébile.

■ Mettre le grappin sur (quelque chose/quelqu'un)

Se saisir ou s'emparer de quelque chose – Accaparer quelqu'un, le retenir contre son gré.

Savez-vous que le mot *grappe* nous vient au ^{xii}e siècle du francique *krappa* qui voulait dire « crochet » ?

Vu la signification première du mot, il n'est pas étonnant que le dérivé *grappin*, que l'on trouve au ^{xiv}e siècle dans la marine, ait désigné un « crochet d'abordage ». C'est à la fin du ^{xvii}e siècle que notre expression est apparue avec ses sens qui, au figuré, sont parfaitement compréhensibles.

Les pirates s'emparent bien du bateau convoité après y avoir jeté leurs grappins (premier sens). Et, une fois que les grappins sont accrochés et tirés, le bateau attaqué est bel et bien retenu contre son gré (second sens).

Alors même si elle s'est généralisée hors du contexte maritime, la locution reste une métaphore explicite.

L'image s'utilise également, par exemple, lorsqu'une personne a jeté son dévolu sur une autre et que celle-ci se laisse prendre dans ses rets (« il lui a mis le grappin dessus »).

« Le mot *grappe* nous vient au ^{xii}e siècle du francique *krappa* qui voulait dire "crochet". »

■ Tomber comme à Gravelotte

Pleuvoir très fort – Tomber en grandes quantités ou de manière très rapprochée.

Au cours de la bataille qui eut lieu du 16 au 18 août 1870, opposant la France (le maréchal Bazaine) à la Prusse (le maréchal von Moltke), les balles et les obus d'artillerie tombaient avec une telle densité que les participants à cette petite boucherie en ont été très impressionnés, au point que, renforcée par le nombre très important de pertes (les hommes tombaient comme des mouches), notre métaphore en est née.

Avec le temps, elle ne s'emploie pas que pour la pluie, mais aussi lorsque diverses choses (généralement non souhaitées) se succèdent rapidement, comme des statistiques indésirables, par exemple.

Il est intéressant de préciser que la bataille de Gravelotte s'appelle ainsi du côté des Allemands, mais s'appelle la bataille de Saint-Privat du côté français, cela parce qu'il y a eu deux fronts, un à proximité de chacun des deux villages.

■ Aller se faire voir chez les Grecs

S'emploie à l'encontre de quelqu'un dont on souhaite se débarrasser.

Les Grecs avaient autrefois une réputation affirmée de pédérastie.

Alors quand on propose à quelqu'un d'aller chez eux, c'est parce qu'on veut rapidement s'en débarrasser et qu'on lui souhaite « bien du plaisir » une fois arrivé là-bas.

Des variantes de cette expression existent avec des verbes nettement plus vulgaires à la place de *voir*, ce qui en accentue encore le côté désagréable.

Parmi ceux-ci, il y a le très imagé *empapaouter*, qu'on comprend actuellement comme « enculer »

■ De gré ou de force

Spontanément ou par la contrainte. Sans prendre en compte la volonté de celui qui aura à faire ou à subir quelque chose – De toute façon.

Faire faire quelque chose à quelqu'un « de force », c'est le contraindre ; c'est donc « forcément » déplaisant pour lui, comme l'indique le second sens.

Gré nous vient au ^xe siècle du latin *gratum* désignant quelque chose qui plaît, qui est agréable (et justement, *agréable* a la même racine, ainsi que *agréer*). Le mot a d'abord le sens de « consentement », puis, un siècle plus tard environ, de « reconnaissance » (*Je vous en sais gré* apparaîtra au ^{xii}e).

S'il ne s'emploie plus isolément, *gré* fait partie de plusieurs locutions, dont *de gré*, encore utilisées aujourd'hui, ne serait-ce que dans notre expression, qui apparaît en 1080 pour dire « spontanément ».

(ou « sodomiser » pour les oreilles chastes). Ce mot est en fait issu de l'occitan *empapautar*, légèrement plus raffiné car il veut normalement dire « rouler » ou « arnaquer ».

■ Le Grenelle de...

Un débat multipartite, normalement suivi d'un accord supposé résoudre des problèmes importants à l'échelle nationale.

Les 25 et 26 mai 1968, au cours de négociations qui eurent lieu au ministère du Travail, rue de Grenelle, à Paris, et auxquelles participèrent des hauts fonctionnaires, il avait été convenu, entre autres, d'augmenter le SMIG de 25 % et les autres salaires de 10 %, et de réduire le temps de travail.

Ces accords, dits « accords de Grenelle », furent conclus le 27 mai.

Si, rejetés par la base, ils n'interrompirent pas immédiatement la crise sociale, la décision du 30 mai de dissoudre l'Assemblée nationale, prise par de Gaulle mais suggérée par Pompidou, finit par provoquer une accalmie de l'agitation dans les jours suivants.

C'est donc du nom de la rue où se trouvaient les bâtiments du ministère du Travail, et par référence aux accords de Grenelle de mai 1968, qu'est née cette appellation de « Grenelle de quelque chose ».

■ Une grenouille de bénitier

Une personne qui manifeste une dévotion outrée. Un(e) bigot(e).

Cette appellation est quelque peu péjorative. Elle désigne toutes ces personnes trop croyantes qui passent une bonne partie de leur existence en dévotions et à l'église.

Elle vient, bien entendu, de ces bénitiers placés à l'entrée des églises, normalement remplis d'eau bénite, et dans lesquels les fidèles trempent le bout de leurs doigts avant de faire leur signe de croix en entrant dans le lieu.

On imagine bien alors que ceux qui passent leur temps là, à proximité du bénitier, y sont aussi confortablement et durablement installés que les grenouilles dans leur mare.

Mais on trouve aussi dans cette expression une allusion aux bavardages futiles et aux cancans qu'échangent généralement ces grenouilles-là, tout comme celles qui coassent inlassablement dans leur marigot.

■ Sur le grill

Anxieux ou impatient. Dans une situation pénible ou embarrassante.

Ceux qui ont déjà eu l'occasion de poser leurs fesses sur la grille d'un barbecue savent à quel point cette situation est à la fois pénible et embarrassante.



Et les autres sont parfaitement capables de l'imaginer.

L'image est donc suffisamment parlante pour qu'elle n'ait pas vraiment besoin d'être expliquée.

Cette expression se trouve en 1740 dans le *Dictionnaire de l'Académie française*, avec le premier sens cité qui s'est donc renforcé avec le temps pour donner le second.

D'après Alain Rey, il se pourrait qu'il s'agisse d'une allusion au martyr saint Laurent qui, en 258 à Rome, fut brûlé sur un gril par le préfet de la ville sous le règne de l'empereur Valérien.

■ Faire du gringue

Faire une cour pressante, draguer.

Au milieu du ^{xvi}e siècle, *grignon*, dérivé de *grigner* qui a donné *grignoter*, désignait régionalement un morceau de pain (tout comme *quignon* qui est étymologiquement lié).

Et *gringue*, substantif dérivé de *grignon*, était synonyme de *pain*, au cours de la seconde moitié du ^{xix}e siècle.

C'est au tout début du ^{xx}e, chez Aristide Bruant, qu'on trouve le mot *gringue* dans *faire du gringue* avec le sens de « chercher à plaire » qui a évolué vers « faire la cour, généralement de manière pressante » dix ans plus tard.

Tout esprit un tant soit peu éveillé se demandera *in petto* comment on a pu ainsi passer du pain à la cour.

La seule réponse, apportée par Gaston Esnault, mais hélas sans aucune certitude, viendrait d'un rapprochement avec l'ancienne locution *faire des petits pains pour quelqu'un* qui a d'abord voulu dire « faire l'aimable pour appâter » puis par extension « faire la cour ».

■ En avoir gros sur le cœur/l'estomac/la patate

Éprouver un grand chagrin. Ressentir du dépit, de la rancune.

Chose qui peut paraître étrange pour ceux qui ne sont pas férus d'étymologie, si le mot *cœur* correspond bien depuis longtemps à l'organe central de la circulation sanguine, il a aussi désigné la poitrine à partir du ^{xii}e siècle, mais aussi l'estomac à partir du ^{xiii}e siècle. Trouver ces deux organes interchangeable dans une expression qui date du ^{xvii}e n'est donc pas étonnant.

Avec les expressions équivalentes *avoir le cœur gros*, *avoir le cœur lourd* ou bien *avoir la gorge serrée*, nous retrouvons tout simplement une formalisation des sensations physiologiques liées au chagrin, aux sanglots, sensations désagréables qu'on peut aussi ressentir lors de gros dépit ou de rancunes sévères. Il n'y a malheureusement pas d'explications claires sur le fait qu'en argot, le mot *patate* ait aussi désigné le cœur.

Cette variante de l'expression apparaît au début du ^{xx}e siècle. Elle a été précédée de quelques années par *en avoir gros sur la pomme de terre*.

■ Faire le pied de grue

Attendre debout à la même place, pendant un certain temps.

La grue est un échassier, un de ces animaux au long bec emmanché d'un long cou, mais aussi disposant de deux longues et fines pattes dont l'une semble parfois inutile, tant ces bestioles peuvent passer un long moment perchées sur une seule d'entre elles, y compris en dormant. Un peu comme nos « grues » des trottoirs, surnom qu'on donne depuis 1415 à ces dames faisant commerce de leurs charmes et qui attendent le client, adossées à un mur,

un pied au sol et l'autre appuyé au mur, les faisant ainsi ressembler à nos gruidés des marais.

Mais si les prostituées s'appellent ainsi, ce n'est pas vraiment à cause de leur éventuelle position sur une jambe, mais surtout parce qu'elles *font le pied de grue* sur le trottoir.

Faire le pied de grue se disait au ^{xvi}e siècle *faire (de) la grue* et au ^{xvii}e *faire la jambe de grue*, alors que le verbe *gruer* voulait aussi dire « attendre ».

■ Pas folle, la guêpe !

C'est une personne maligne qui ne se laissera pas abuser !

Cette expression s'emploie souvent en guise de satisfecit autodélivré lorsqu'on a pensé à prendre des précautions adaptées avant de faire quelque chose, ou lorsqu'on a réussi un coup rusé, par exemple.

À l'origine, au milieu du ^{xix}e siècle, on disait *pas bête*, *la guêpe*, ce qui était plus amusant, une guêpe étant bien, selon mes dernières informations, une bête et pas un humain.

Mais en réalité, à la même époque, le mot *guêpe* désignait une personne maligne, finaude. La raison vient d'un jeu de mots : on peut aussi dire d'une telle personne qu'elle est fine (avec le sens de « retorse, maligne ou astucieuse »). Or, n'est-il pas de notoriété publique que la guêpe a la taille extrêmement fine ?

C'est ainsi que cette *guêpe*-là, pour parler d'une personne maligne donc pas bête, a donné la locution *pas bête la guêpe* qui est devenue *pas folle la guêpe* au ^{xx}e siècle.

■ Une guerre picrocholine

Un conflit entre personnes ou institutions, déclenché pour des raisons obscures ou ridicules.

Picrocholine est construit à partir des deux mots grecs *pikros* pour « amer » et *khôlé* pour « bile ».

Cette expression nous vient de *Gargantua*, roman de Rabelais.



En effet, dans son ouvrage, Picrochole, roi de Lerne, s'oppose à Grandgousier, le père de Gargantua, pour une stupide histoire de fouaces (ou fougasses) ayant entraîné une bagarre. Il attaque le territoire de Grandgousier avec ses treize mille six cent vingt-deux soldats.

C'est du tempérament de va-t-en-guerre de Picrochole et des raisons stupides qui l'ont poussé à attaquer Grandgousier que naîtra l'expression. On peut noter que ce qualificatif ne s'emploie guère que dans cette expression et qu'on n'en utilise pas de version au masculin.

■ Courir le guilledou

Être sans cesse à la recherche d'aventures amoureuses.

Le mot *guilledou* ne s'emploie que dans cette locution.

Au ^{xvi}^e siècle, on trouvait les locutions *courir le guildron* pour « courir l'aventure » et *courir le guilledou* pour « fréquenter de mauvais lieux ».

Il semble que tous ces mots commençant par *guil* sont issus du verbe *guiller* qui voulait dire « tromper » ou « ruser » et dont de nombreux dérivés régionaux comportent une idée de séduction sexuelle, considérée comme une tromperie ou une ruse.

On retrouve cette notion dans l'ancien sens de l'expression où les lieux de débauche fréquentés par ceux qui *courent le guilledou* sont ceux où de nombreux coureurs de jupons sont prêts à employer toutes les ruses possibles pour attirer dans leurs filets les jeunes et jolies filles qui auraient eu la mauvaise idée de s'y rendre.

■ En faire à sa guise

Agir selon son goût, sa volonté.

Guise est un mot apparu au ^x^e siècle, avec le même sens que le mot germanique *wisa* dont il est issu et qui signifiait « manière » ou « façon ».

Aujourd'hui, tout en ayant gardé son sens initial, il n'est plus employé que dans deux expressions, *en guise de*, et la nôtre, qui existe depuis le ^{xii}^e siècle. *En faire à sa guise*, c'est agir selon sa manière habituelle, ses envies, ses goûts, sans se préoccuper des dérangements que cela peut causer aux truies à autrui.

■ Habiller (quelqu'un) pour l'hiver

Dire du mal de (quelqu'un), généralement en son absence.

Vers 1200, *abiller* (construit avec le nom *bille* et le préfixe *a-*) veut dire « préparer une bille de bois » ou « ébrancher et écorcer ».

Et, alors qu'une hache sert justement à tailler le bois, le *h* a été ajouté au ^{xv}^e siècle et c'est ensuite l'influence du mot *habit*, et dans une moindre mesure celle de *habile*, qui

a fait complètement glisser le sens du verbe vers celui d'aujourd'hui.

Ici, c'est la médisance ou la calomnie qui, au figuré, recouvre, enveloppe ou « habille » la pauvre cible.

Sachant que l'expression *habiller (quelqu'un)* existe avec le même sens depuis le milieu du ^{xviii}^e siècle, on peut se demander pourquoi ce *pour l'hiver*. La réponse est très simple : pendant cette saison, il faut des vêtements plus épais pour ne pas avoir froid ; c'est pourquoi on imagine que les médisants se font un plaisir de rajouter des couches de calomnie.

■ Tomber des hallebardes/des cordes

Pleuvoir très fort, à verse

Cette expression est citée par Furetière à la fin du ^{xvii}^e siècle.

Entre le ^{xv}^e et le ^{xvii}^e siècle, une hallebarde était une sorte de longue lance et il est donc aisé de

■ ■ ■

■ L'habit ne fait pas le moine

L'apparence peut être trompeuse. Il faut s'abstenir de ne juger les gens qu'à leur apparence.

Proverbe dont on trouve les premières traces au ^{xiii}^e siècle et qui serait tiré du latin médiéval.

Selon certains, ce proverbe viendrait d'une déformation progressive de la traduction de l'expression latine de Plutarque *barba non facit philosophum* qui signifiait « la barbe ne fait pas le philosophe ».

D'autres disent qu'il aurait pour origine un fait historique : en 1297, pour réussir à s'emparer par la ruse de la forteresse bâtie sur le rocher monégasque, François Grimaldi et ses compagnons d'armes se sont déguisés en moines franciscains.

Enfin, peut-être faut-il simplement voir une certaine ironie dans cette expression.

En effet, lorsqu'elle est apparue, les moines de l'époque étaient bien loin de suivre leurs préceptes. Ils avaient un comportement très éloigné de celui que leur tenue aurait pu laisser supposer.

Ainsi, un brigand désireux de détrousser un moine en le supposant faible pouvait finalement tomber sur bien plus fort et rusé que lui.



Adolf Humborg (1847-1921), *Deux moines dans une cave*.

faire la comparaison entre la lance pénétrante et ces grosses gouttes de pluie glaciale « transperçantes ». Mais selon Gaston Esnault, depuis le milieu du ^{xvi}^e siècle, le mot argotique *lance* désignait de l'eau puis, par extension, de l'eau de pluie. Le verbe *lancequiner*, apparu plus tard, avait d'ailleurs le sens de « pleuvoir ». Ce serait donc par simple substitution de quasi-synonymes que les halbardes auraient remplacé les lances, en y ajoutant une petite touche vieillotte. Pour ce qui est des cordes, elles viennent simplement de la comparaison avec des cordes de ces traits que l'on observe lorsqu'une pluie tombe dru.

■ La fin des haricots

La fin de tout. La perte complète d'espoir.

Voilà une expression récente, puisqu'elle date du début du ^{xx}^e siècle, mais à l'origine obscure. Deux explications parmi d'autres. Avant l'apparition de la télévision, les jeux de société étaient une occupation plus que courante. En famille, les mises ne se faisaient pas avec de l'argent, mais avec des choses diverses dont des haricots secs. Et quand un joueur n'avait plus de haricots, c'était vraiment la fin de

tout pour lui, puisqu'il était éjecté de la partie.

L'autre viendrait de ces haricots, nourriture bas de gamme qui était l'ordinaire des écoliers dans les internats, des prisonniers ou des gens trop pauvres pour s'acheter des aliments de meilleure qualité (le nom de *haricot* était alors utilisé pour des gousses diverses comme les fèves, les pois ou les haricots).

Et, pour ces derniers, lorsqu'ils n'avaient même plus l'argent nécessaire pour s'acheter ces féculents, cela devenait vraiment la fin de tout.

■ Blanchir sous le harnais

Exercer longtemps le même métier – Acquérir une expérience reconnue dans un domaine.

Il y a longtemps, dès le ^{xii}^e siècle, *harnais* désignait l'armure ou l'équipement d'un homme d'armes. Comme, à ces époques lointaines, il était fréquent que les gens pauvres s'engagent dans l'armée pour de très longues périodes afin de bénéficier d'une solde régulière, ils avaient largement le temps, s'ils échappaient à la mort sur les champs de bataille, d'acquérir une grande expérience de la vie militaire.

Mais pourquoi *blanchir*, me direz-vous ? Cela vient surtout du fait que ce verbe a également signifié « passer un long moment de sa vie dans une même occupation ». On peut imaginer qu'un « long moment » peut être si long que les cheveux de la personne concernée ont le temps de blanchir.

Le premier sens de l'expression était simplement « vieillir dans le métier des armes » puisqu'elle signifiait, mot à mot, « passer un long moment sous l'armure ». Par extension, le métier est devenu quelconque et le vieillissement a été assimilé à l'acquisition d'expérience.

■ Crier haro (sur le baudet)

Manifester publiquement son indignation ou sa réprobation envers quelqu'un ou quelque chose – Désigner quelqu'un (parfois injustement) à la vindicte populaire. Accuser un innocent, désigner un bouc émissaire.

Le terme *haro*, qui ne s'emploie plus maintenant que dans cette locution, a eu plusieurs usages autrefois.

Au ^{xiv}^e siècle, il servait à exciter les chiens au cours d'une chasse.

Au ^{xiii}^e siècle, il était employé pour marquer la fin d'une foire ou bien la fin de la vente d'une denrée.

Au ^{xii}^e siècle, c'était un cri poussé par une personne qui se faisait agresser. C'est principalement de cette dernière utilisation que vient le sens de notre expression puisqu'on y désignait un coupable devant les autres personnes présentes.

■ C'est de l'hébreu/du chinois/de l'iroquois

C'est complètement incompréhensible.

Pour les deux premières langues, au vu des caractères non latins utilisés, il suffit de les voir écrites pour savoir immédiatement qu'on n'y comprendra



■ Courir/Taper sur le système/le haricot

Ennuier, importuner, exaspérer.

La forme avec *système*, apparue peu après la seconde moitié du ^{xix}^e siècle, est vue comme une ellipse de *courir/taper sur le système nerveux*, image où l'on considère celui qui excite le système nerveux d'un autre ou qui lui « tape sur les nerfs ».

En revanche, la seconde forme est très discutée par les lexicographes : ce *haricot* doit être envisagé d'après ses significations argotiques, l'orteil, la tête, le pénis ou même les testicules, mais ces acceptions ont-elles influencé la naissance de l'expression ? Nul ne le sait. Du coup on n'éliminera pas également la possible influence du verbe *haricoter* qui, au cours de la première moitié du ^{xix}^e siècle, signifiait « importuner » en argot.

La présence de *courir* nous vient probablement du ^{xvi}^e siècle où *courir quelqu'un* signifiait déjà « l'importuner », peut-être parce que le mot avait aussi le sens de « fréquenter assidûment » et que celui qui court ainsi quelqu'un peut fortement l'agacer.

rien, sauf si on les a apprises. Et je confirme que la forme écrite du che-rookee, une des langues iroquoiennes, est effectivement tout aussi lisible que les deux premières citées. C'est donc bien la difficulté de lecture de ces langues écrites qui est à l'origine de cette expression.

■ Vieux comme Hérode

Très ancien, très vieux.

Cette expression s'applique principalement à des objets (« cette maison est vieille comme Hérode »). Elle est citée par Furetière au ^{xvi}^e siècle, mais sa date d'apparition semble inconnue. Si le premier, Hérode I^{er} le Grand, a tout de même vécu soixante-neuf ans, ce qui pour l'époque était une durée de vie rare, ce n'était quand même pas suffisant pour qu'il marque les siècles de cette manière. Alors, soit c'est le cumul des règnes des six Hérode, qui se sont succédé de 73 av. J.-C. jusqu'en l'an 93, qui a marqué les esprits au point de donner naissance à notre locution, soit il faut simplement la comprendre comme « assez vieux pour remonter au temps d'Hérode ».

Parmi les plus connus de ces souverains, on trouve donc Hérode I^{er} le Grand, qui, selon les Évangiles, fut l'instigateur du massacre des Innocents et Hérode Antipas, un de ses fils qui, d'après la même source, fit mourir Jean-Baptiste.

■ Une hirondelle ne fait pas le printemps

On ne peut tirer une généralité à partir d'un seul exemple.

Les hirondelles sont des oiseaux migrateurs qui partent vers l'Afrique en septembre-octobre et qui reviennent dans nos contrées en mars-avril ; par conséquent les hirondelles sont de retour dès que le printemps revient. Il serait donc facile d'en déduire que si l'on voit une hirondelle, c'est que le printemps est là, mais on ne peut pas en faire une généralité.

■ Couper l'herbe sous le pied

Contrecarrer les projets de quelqu'un en le supplantant.

Remontons un peu vers le ^{xiv}^e siècle, deux siècles avant que l'expression n'apparaisse. À cette époque, on désignait par *herbes* les légumes verts et les salades, en fait toutes les plantes dont on consommait les feuilles. Par extension, ce mot a désigné les légumes en général.

Ensuite, par métaphore, *herbe* a aussi servi à désigner les moyens de subsistance, ce qui a donné naissance à *l'herbe lui manque sous les pieds* pour dire « il manque de moyens d'existence », expression dans laquelle il faut comprendre *sous les pieds* comme « à l'endroit où il se trouve » ou, plus généralement, « chez lui ».

Et si l'herbe lui manque sous les pieds, ne serait-ce pas parce qu'on l'y aurait coupée ? En fait, c'est ensuite probablement par mélange avec *couper les vivres* qui comporte également une notion de privation volontaire, que notre expression est apparue. Son sens initial qui était quelque chose comme « empêcher quelqu'un de se procurer des moyens de subsistance » s'est élargi à des empêchements plus généraux touchant tous les domaines.

Notre expression est donc simplement une métaphore qui dit qu'on ne peut pas se baser sur un seul élément significatif pour en déduire une généralité.

Elle semble dater du début du ^{xvii}^e siècle dans sa version française, mais vient du modèle latin *una hirundo non facit ver*, lui-même venu du grec puisque Aristote l'utilisait déjà sous forme de métaphore lorsqu'il écrivait : « Une seule hirondelle ne fait pas le printemps ; un seul acte moral ne fait pas la vertu. »

■ Mettre le holà

Faire cesser une querelle, une bataille – Mettre fin ou mettre bon ordre à quelque chose.

Holà est une interjection qui date du milieu du ^{xiv}^e siècle.

Pour les hommes, elle servait à appeler, à interpeller (« holà, quelqu'un ? » ou bien « holà, qui va là ? », par exemple).

Mais aussi bien pour les hommes que pour les animaux, elle servait aussi à les faire arrêter, à tempérer leur ardeur. Ainsi, lorsqu'une querelle commençait ou lorsqu'un importun dépassait un peu trop les bornes, on pouvait entendre un « holà, suffit ! » ou lorsqu'il fallait arrêter les chevaux d'un attelage, un simple « holà ! »

devait normalement suffire pour qu'ils appuient sur la pédale de frein (mais ils faisaient parfois la sourde oreille, les bougres !).

C'est avec ce second sens de demande d'arrêt ou de modération que l'expression est apparue au milieu du ^{xvii}^e siècle, précédée de *faire holà* ou *dire holà* à la fin du siècle précédent.

■ Un combat homérique

Un combat spectaculaire, épique, héroïque, fabuleux, surhumain...

C'est à l'écrivain grec Homère que cette expression est rattachée.

Vous connaissez probablement Ulysse, le héros du poème mythologique *l'Odyssée*, qui comporte un peu plus de 12 000 vers et qui décrit les fabuleuses aventures d'Ulysse lors de son retour après la guerre de Troie à son foyer où l'attend patiemment Pénélope – histoire écrite par Homère au ^{ix}^e siècle av. J.-C., à la suite de *l'Illiade*, autre poème (de plus de 15 000 vers) qui, lui, raconte la guerre de Troie et met en scène Achille, Patrocle et Hector.

Ce qui arrive à Ulysse dans *l'Odyssée* est tellement hors norme que l'adjectif *homérique* s'est mis, depuis le ^{xvi}^e siècle chez Rabelais, à désigner tout ce qui est épique.



On parle aussi de rire *homérique* pour désigner un fou rire tonitruant, comparable à celui qu'Homère, dans l'*Illiade*, attribue aux dieux de l'Olympe à la vue du boiteux Vulcain qui leur sert à boire.

■ Un homme averti en vaut deux

On est plus apte à faire face à une situation potentiellement déroutante ou dangereuse lorsqu'on en a été prévenu.

Il est certain que, si elle n'est pas trop stupide, une personne avertie des risques auxquels elle s'expose, des dangers potentiels qui l'attendent, fera attention et sera donc moins facilement surprise qu'un individu non prévenu. Vis-à-vis d'un éventuel attaquant, un homme averti sera nettement plus efficace (deux fois, si l'on s'en tient au proverbe) qu'un autre qui ne l'est pas.

Au ^{xii}^e siècle, *avertir* s'utilisait sous la forme pronominale *soi avertir* pour dire « s'apercevoir » puis sous une forme active pour dire « faire attention à ». Son sens a évolué pour, au ^{xv}^e siècle, prendre la signification actuelle de « informer d'un risque ». Et c'est au milieu du ^{xvii}^e que notre proverbe apparaît, d'abord précédé de *une personne avertie en vaut deux* et accompagné en parallèle de la forme *un averti en vaut deux*.

■ Honni soit qui mal y pense

Honte à celui qui y voit du mal.

Honnir est un vieux verbe qui, comme nous le dit le *Petit Robert*, signifie : « Dénoncer, vouer à la détestation et au mépris publics de façon à couvrir de honte ».

Notre expression est à l'origine la devise de l'ordre de la Jarretière, en Angleterre, le plus important ordre de la chevalerie britannique.

La légende dit que la comtesse de Salisbury, qui était la maîtresse d'Edouard III, laissa tomber sa

jarretière au cours d'un bal de la cour. Lorsque le roi la ramassa et la rendit à la comtesse, les plaisanteries des courtisans fusèrent ; alors il s'écria : « Honni soit qui mal y pense » et promit à sa favorite de faire de ce ruban bleu un insigne si prestigieux et désiré que les courtisans les plus fiers ou ambitieux s'estimeraient plus qu'heureux de le porter. Ce qui est effectivement devenu le cas, l'admission dans l'ordre donnant droit au titre de « Sir ».

Cette expression s'emploie maintenant pour attirer l'attention sur le fait que quelque chose a été dit ou fait sans aucune arrière-pensée.

■ C'est l'hôpital qui se moque de la charité

S'utilise lorsque quelqu'un se moque, chez un autre, d'un défaut qu'il a lui-même.

Ce n'est qu'au ^{xvii}^e siècle que le mot *hôpital* se spécialise pour désigner un établissement médical, qui pouvait être aussi bien religieux que laïque. À la même période, et par métonymie, les hôpitaux gérés par des ordres comme les Frères de la Charité ou les Sœurs de la Charité ont pris le nom de *charité*.

Autrement dit, à cette époque, un hôpital et une charité étaient exactement la même chose.

Alors sauf en cas d'éventuelles et stupides jalousies ou rivalités, il n'y avait aucune justification pour que l'un se moque de l'autre, pas plus que quelqu'un affublé d'un défaut n'a de raison de se moquer d'un autre ayant le même défaut, d'où le côté amusant de notre locution. Rey et Chantreau, dans leur *Dictionnaire des expressions et locutions figurées*, situent la naissance de cette expression dans la région lyonnaise, sans précisions sur la date. Claude Duneton, dans son *Bouquet des expressions imagées*, la situe au même endroit, en 1894.

■ Tirer à hue et à dia

Aller dans des directions opposées - Agir de manière contradictoire, de façon désordonnée.

Hue (*hurhaut*, autrefois) et *dia* ont été des cris de charretiers pour exciter un cheval et le faire avancer, ou des cris de laboureur pour faire aller le cheval de trait respectivement à droite ou à gauche.

Par extension, celui qui tire à hue et à dia (sous-entendu : simultanément) fait preuve d'un manque d'organisation certain ou est condamné à être écartelé.

Au ^{xvi}^e siècle, on utilisait l'expression *il n'entend ni à hue ni à dia* pour dire de quelqu'un que l'on ne saurait lui faire entendre raison, métaphore basée sur le cheval têtue qui refuserait d'aller à droite ou à gauche lorsqu'on le lui demande.

■ Être une huile

Être une personne influente, de haut niveau hiérarchique, de pouvoir.

L'origine exacte de cette appellation argotique reste obscure. Ce qu'on sait, c'est qu'à la fin du ^{xix}^e siècle, on disait *nager dans (parmi) les huiles* pour dire « fréquenter des personnes influentes ».

Ce qu'on sait également, c'est que cette appellation vient du milieu militaire où les huiles étaient d'abord les officiers supérieurs.

C'est pourquoi Cellard et Rey, dans leur *Dictionnaire du français non conventionnel*, évoquent la possibilité d'une plaisanterie de haute volée. En effet, chez les militaires, les galons sont aussi appelés des « sardines », et, en dessous des généraux étoilés, plus le grade est élevé, plus le nombre de sardines l'est aussi.

Or, on sait bien que, dans leurs boîtes, les sardines baignent dans l'huile. D'où une possible plaisanterie du genre « avec des sardines, on est dans les huiles ».

■ À huis clos

Toutes portes fermées. En petit comité.

C'est à partir de 1050 qu'il est de coutume d'utiliser le mot *us*, venu du bas latin *ustium*, pour désigner une porte. Mais cet *us*, qui devient ensuite un *huis* (pensez à nos *huisseries* actuelles, qui englobent également les fenêtres) est définitivement remplacé par le mot *porte* à partir du *xvii^e* siècle.

L'expression à *huis clos* apparaît au milieu du *xvi^e* siècle pour dire « à portes fermées », ce qui est logique, *clos* venant du verbe *clorre* maintenant remplacé par *fermer*.

Par extension, elle signifie aussi « sans publicité » ou, autrement dit, sans personne pour assister à ce qui se dit (les portes étant restées fermées), comme c'est le cas dans les réunions en petit comité ou bien, dans le cas d'un procès, sans spectateurs et autres personnes qui ne sont pas directement concernées ou impliquées.

■ L'huile de coude

L'énergie, la force, la vigueur déployée dans l'accomplissement d'une tâche.

En mécanique, l'huile permet aux rouages d'un mécanisme de mieux tourner, avec moins d'efforts et d'avoir un rendement plus élevé.

On comprend donc bien que, métaphoriquement, mettre un peu d'« huile de coude » ne peut que permettre au bras de travailler plus efficacement et de produire plus d'énergie.

Et d'ailleurs, à la fin du *xix^e* siècle, l'expression se disait plutôt *huile de bras*.

On a dit aussi *huile de poignet* mais, de nos jours, c'est incontestablement *huile de coude* qui a les faveurs des non-paresseux.

■ La partie cachée/immergée de l'iceberg

Dans un problème, une situation, ce qui est à la fois caché et beaucoup plus important que ce qui est visible.

Il est aisé de constater que dans un verre, si le glaçon flotte, la partie au-dessus de l'eau est très petite par rapport à celle qui est sous l'eau. Or, qu'est-ce qu'un iceberg, sinon un

très très gros glaçon flottant dans le très très grand récipient qui contient l'océan ?

C'est en 1961 qu'aux États-Unis le mot *iceberg* prend le sens figuré de « problème en grande partie caché », métaphore très explicite qui a rapidement traversé l'Atlantique pour donner notre expression.

Par opposition, on parle aussi de « la partie visible/émergée de l'iceberg » pour parler d'une chose qui en cache probablement une bien plus importante (en anglais *the tip of the iceberg*).

■ Incessamment sous peu

Dans très peu de temps.

Sous peu est une forme elliptique de « sous peu de temps ». Elle signifie donc « dans pas longtemps ».

Incessamment est un adverbe dont la principale signification actuelle est « très prochainement ».

Ce qui montre que nous avons ici un beau pléonasme, récent puisqu'il ne date que de la seconde moitié du *xx^e* siècle, dont le but est simplement de renforcer la signification.

Son utilisation se fait soit par quelqu'un qui répète une expression entendue sans avoir conscience du pléonasme ou qui tient vraiment à insister sur la courte durée, soit dans un contexte où l'ironie est de mise.

■ Mettre à l'index

Signaler une chose ou une personne comme dangereuse - Exclure, condamner.

Avez-vous déjà entendu parler de l'*Index librorum prohibitorum*, ce catalogue des livres défendus par l'Église ? Si, dès les premiers siècles de la chrétienté, il y eut des ouvrages qui furent interdits car considérés comme hérétiques, c'est le pape Paul IV qui, au milieu du *xvi^e* siècle, fit rédiger le premier *Index*, premier catalogue officiel des livres que les catholiques n'avaient pas le droit de lire, car ayant un contenu pernicieux, dangereux ou pouvant égarer l'homme de la foi.

C'est donc de cet index-là que nous vient notre expression, apparue au début du *xix^e* siècle, et généralisée à toute chose ou personne qui est signalée comme dangereuse, exclue ou condamnée.

■ L'été indien

Dans le nord des États-Unis et au Canada, période de l'automne où la température reste très agréable et les couleurs de la nature magnifiques - Partout ailleurs, période de beau temps et de température agréable juste avant l'hiver.

Cette appellation, traduite de l'anglais *indian summer*, nous vient du Canada.

Elle évoque cette période, en octobre ou novembre, où il fait encore bon profiter de la nature aux couleurs automnales flamboyantes sous un soleil et un vent du sud qui maintiennent des températures très douces pour la saison.

Le qualificatif *indien* est bien entendu lié aux Amérindiens, les habitants originels de cette contrée que les premiers navigateurs venus d'Europe croyaient rencontrer aux Indes.

Le terme s'est ensuite répandu hors d'Amérique du Nord pour désigner



une période préhivernale avec du beau temps et des températures douces.

En France, on appelle aussi une telle période l'été de la Saint-Martin.

■ Un violon d'Ingres

Une activité à laquelle on aime se consacrer en dehors de sa profession. Un hobby.

Jean Auguste Dominique Ingres était un peintre du XIX^e siècle (né au XVIII^e), auteur entre autres de *La Grande Odalisque* ou du *Portrait de Monsieur Bertin*.

Il se trouve qu'Ingres avait... un violon d'Ingres : il avait une seconde passion artistique et consacrait ses moments libres à jouer du violon, avec un certain talent, puisqu'il devint même deuxième violon à l'orchestre du Capitole de Toulouse.

C'est ainsi que, depuis le début du XX^e siècle, avoir un violon d'Ingres s'emploie à propos d'une personne qui pratique une activité non professionnelle avec une certaine passion.

■ Le droit d'inventaire

Le droit d'établir, à propos d'une chose passée, la liste de ce qui en a été positif et de ce qui en a été négatif.

Cette formule, avec ce sens moderne, est très récente, puisqu'elle semble n'apparaître qu'à la fin du XX^e siècle.

Un inventaire, c'est une opération qui consiste à dénombrer et énumérer des éléments. Il peut donc parfaitement être découpé en deux parties, l'une comportant des points positifs et l'autre des points négatifs à propos d'une chose passée.

S'accorder un « droit d'inventaire », c'est s'autoriser à faire un tel constat dans le but, en général, de le partager avec d'autres et, bien souvent, d'être plutôt critique envers ce qu'on juge.

Mais autrefois, au tout début du XIX^e siècle, le « droit d'inventaire » était une taxe sur les vins que les

producteurs devaient payer non pas d'après leurs ventes, mais d'après leur stock en cave (stock dont on faisait l'inventaire et sur lequel ils payaient un droit).

■ Faire le Jacques

Faire l'imbécile (avec une connotation positive, dans le cas de plaisanteries et drôleries, ou négative, dans le cas de bêtises).

Cette expression apparaît vers 1880. À cette époque, Jacques est un des prénoms désignant un simple d'esprit, un naïf, un niais.

Il faut dire que, dès le XIV^e siècle, Jacques était un sobriquet utilisé pour désigner les paysans, donc implicitement des gens sots (ce qui donnera le terme *jacquerie* pour désigner une révolte de paysans comme celle de 1358).

Aujourd'hui, selon le type d'imbécillité, on dirait *faire le pitre* (ou *l'andouille*) ou bien *faire l'imbécile* (ou *le con*).

Il n'est pas impossible que cette expression ait un lien avec la version utilisée outre-Manche, où la locution anglaise *to play the Jack*, utilisée par Shakespeare, voulait dire « faire le farceur ou le fourbe ». Qui a volé l'autre ?

■ Des jambes de faucheur/fauchoux

Des jambes très longues.

Dans la famille des arachnides, il existe, parmi d'autres, deux catégories bien connues, celle des araignées et celle des opilions, ou fauchoux ou faucheurs. Tandis que les araignées ont des pattes relativement courtes (par rapport à la taille du corps), nos fauchoux, dont le corps est petit, sont pourvus de huit très longues et très fines pattes.

C'est donc tout simplement de ces animaux-là que viendrait notre expression.

Quant à leur nom de fauchoux, né au XVII^e siècle, il viendrait du fait que,

paraît-il, lorsqu'on coupe une patte d'un opilion, elle s'agit de saccades régulières qui feraient penser aux mouvements réguliers du faucheur. Une autre hypothèse indique que les fauchoux pulluleraient dans les champs fraîchement fauchés.

■ Ça me fait une belle jambe

Cela ne m'est d'aucune utilité, cela ne m'avance en rien.

Il faut savoir qu'à partir du milieu du XII^e siècle, mais surtout à partir du XV^e, l'homme s'est mis à porter des vêtements qui laissaient voir ses jambes, habillées de chausses, composées du haut-de-chausses, de la taille parfois jusqu'au genou, et du bas-de-chausses, couvrant jusqu'aux pieds.

Ces derniers, ancêtres du bas, collaient au corps et laissaient donc plus que deviner le galbe de la jambe.

Au XVII^e siècle, ce galbe a commencé à avoir une importance en société.

Et c'est de ces hommes coquets qui se pavanaient en montrant leurs si belles jambes qu'est née l'expression *faire la belle jambe*.

Ce n'est qu'au XIX^e siècle qu'on trouvera d'abord un *ça me fait bien la jambe* avant que notre expression avec sa forme actuelle, utilisée ironiquement, ne prenne le dessus.

■ Prendre ses jambes à son cou

Courir très vite, s'enfuir.

Il suffit de remonter à la fin du XVI^e siècle pour trouver l'explication de l'origine, à défaut de comprendre le lien avec le sens actuel.

À cette époque, en effet, Furetière écrivait qu'au début de son siècle, il existait *prendre ses jambes sur son*

col (notez le *sur*) qui signifiait « se résoudre à partir pour quelque message ou quelque voyage ». Il s'agissait donc simplement des préparatifs à un déplacement qui outre quelques menus objets nécessaires au voyage, nécessitait, bien sûr, d'emporter aussi ses jambes, vues comme des accessoires également à ranger dans le sac des bagages. Et comme ce dernier était souvent porté en bandoulière ou à l'aide d'une sangle passant derrière le cou, il fallait aussi prendre ses jambes sur son col.

Ce n'est qu'au XVIII^e siècle que le sens de l'expression a évolué pour marquer la promptitude, la vitesse du départ.

■ Tenir la jambe (à quelqu'un)

Retenir (quelqu'un) en lui imposant une conversation sans intérêt.

Voilà une métaphore qui date du tout début du XX^e siècle et qui ne nécessite pas beaucoup d'explications tellement elle paraît limpide.

Elle décrit le comportement de l'importun qui, figurément, vous « tient la jambe », vous abreuve de paroles sans se rendre compte qu'il vous ennuie profondément, alors que vous souhaiteriez ardemment « lever le pied » pour ne plus avoir à subir son discours un tantinet barbant, alors que vous n'osez pas l'envoyer paître soit parce qu'il vous reste un soupçon d'éducation, soit parce que vous avez un intérêt certain à lui faire croire que son verbiage vous passionne, grand hypocrite intéressé que vous êtes.

■ Rire jaune

Rire de manière forcée.

Si le jaune est une couleur considérée comme positive (le soleil, donc la vie ; l'or, donc la richesse ; le blé, donc la nourriture...), il a aussi souvent été perçu de manière négative : Judas le traître était représenté comme

■ Un coup de Jarnac

Un coup habile, décisif, mais inattendu -
Un coup donné par trahison.

Nous sommes en 1547, à une époque où les différends entre gentils-hommes se règlent par un duel, qui va ici opposer Guy Chabot de Saint-Gelais, baron de Jarnac, à François de Vivonne, sieur de la Châtaigneraie. Ce dernier est donné vainqueur d'avance, car il est considéré comme une des meilleures lames du royaume. Mais au cours du combat au poignard et à l'épée, Jarnac tranche le jarret de son adversaire qui s'écroule, incapable de continuer le duel.

À l'époque du duel, la méthode utilisée par Jarnac est vue comme un coup habile, mais acceptable même s'il n'est pas habituel. Ce n'est qu'à partir du *Dictionnaire de Trévoux*, œuvre des Jésuites parue en 1771, que ce coup est décrit comme donné par trahison, version que réfuteront plus tard Larousse et Littré.

Mais comme l'expression est attestée à partir de 1803, peu après la publication du dictionnaire, c'est principalement ce sens de « coup en traître » qui sera généralement retenu.



Léonard Limousin, *Portrait de Guy Chabot, baron de Jarnac*, émail sur cuivre, XVI^e siècle.

vêtu de jaune ; être habillé en jaune, c'était, à l'époque médiévale et dans certains pays, signaler être juif (la loi le voulait ainsi, ce qui rappelle l'infamante étoile jaune au cours de la dernière guerre mondiale) ; le jaune du soufre rappelait Lucifer, etc.

En 1640, Oudin écrit « il rit jaune comme farine », expression de l'argot de l'époque où *farine* ne désigne pas l'aliment, mais quelqu'un de vicieux (*des gens de même farine* désignait, dans le *Dictionnaire de l'Académie française* de 1694, « des gens qui sont sujets à mêmes vices, ou qui sont de même cabale »).

Autrement dit, dès cette période, le rire jaune désignait un rire malsain, dissimulateur.

C'est donc probablement de cette époque que nous vient cette expression.

■ En jeter - Ça en jette !

Faire de l'effet, avoir belle allure, éblouir.

Cette expression est une version courte de *jeter un/son jus* qui date du début du XX^e siècle et qui voulait dire « avoir très belle allure » ou « être très élégant ».

Pourquoi *jus*, me direz-vous ? Eh bien, comme l'écrit Gaston Esnault, « l'idée sous-jacente est celle d'essence, d'extrait », de ce qui est le meilleur ; lorsque votre apparence éblouit, c'est parce que vous essayez de montrer le meilleur de vous-même. Et vous jetez cet aspect à la face de ceux qui vous regardent.

Le sens initial, uniquement appliqué à l'allure de quelqu'un, s'est ensuite élargi à tout ce qui paraît superbe, étonne grandement ou produit un grand effet.

■ On ne peut à la fois être juge et partie

On ne peut pas juger avec équité ses propres fautes –
On ne peut avoir un pouvoir d'arbitre dans une affaire où l'on a des intérêts personnels.

La formule juridique latine à l'origine de notre expression *Aliquis non debet esse judex in propria causa, quia non potest esse judex et pars* (« personne ne doit être juge de sa propre cause, parce qu'on ne peut être juge et partie »), qu'on trouve aussi sous la forme réduite *Nemo judex in causa sua* (« Nul ne peut être à la fois juge et partie ») est pleine de sagesse : en effet, il ne saurait être question de désigner un fautif probable comme juge de la faute commise. Quelqu'un peut-il avoir suffisamment d'impartialité pour être à la fois juge et partie pour juger équitablement ses propres fautes ? Le second sens proposé est une extension du premier et sort du cadre purement juridique. Il est souvent employé dans le monde des affaires où il indique qu'une entreprise impliquée dans une situation de conflit ne devrait pas pouvoir s'immiscer dans la prise de décision départageant les parties.

■ Un jugement de Salomon

Un jugement d'une grande sagesse et parfaitement juste.

La Bible nous raconte que deux mères se disputant un enfant furent amenées devant le roi Salomon pour qu'il tranche. Salomon ordonna de trancher le petit être en deux et d'en donner une moitié à chaque femme. Mais la véritable mère ne voulant évidemment pas que son enfant soit découpé, alors que l'autre était d'accord, elle annonça préférer céder l'enfant. En l'entendant, Salomon, qui n'espérait que cela, sut qui était la vraie mère et lui fit remettre le bébé.

Et tout Israël fut rapidement au courant de la sagesse de ce roi qui savait comment rendre une justice équitable. C'est tout simplement de cette histoire, de ce jugement intelligent et perspicace, que l'expression est née.

■ Ne pas avoir (pour) deux sous de jugeote

Manquer sérieusement de bon sens, de discernement.
Ne pas être très intelligent.

On trouve le mot *jugeote* pour la première fois en 1871 dans la correspondance de Gustave Flaubert, ce dernier étant parti du mot *jugement*, dont il a remplacé la fin par le suffixe diminutif *-ote*. Le jugement, c'est ici, comme nous dit le *Grand Robert* : « la faculté de l'esprit permettant de juger (plus ou

moins bien) des choses qui ne font pas l'objet d'une connaissance immédiate certaine, ni d'une démonstration rigoureuse », faculté qu'on associe généralement à l'intelligence ou à la capacité de raisonnement.

Au point que quand on dit de quelqu'un qu'il n'a pas de jugeote, c'est plus souvent pour dire qu'il est un imbécile.

Alors, dire d'une personne qu'« elle n'a pas (pour) deux sous de jugeote », c'est affirmer qu'elle en a tellement peu que, si on devait payer pour l'obtenir, on n'en donnerait même pas deux misérables sous.

« Quand on dit de quelqu'un qu'il n'a pas de jugeote, c'est plus souvent pour dire qu'il est un imbécile. »

■ Jeux de mains, jeux de vilains

Les jeux de mains finissent toujours mal.

Cette expression est souvent employée aujourd'hui lorsqu'il faut faire cesser des enfants qui entament des jeux brutaux pouvant rapidement mal tourner.

Datant probablement du ^{xviii} siècle, elle nous vient du Moyen Âge, une époque où les vilains étaient simplement des paysans, des hommes de basse condition.

Chez eux, les jeux de mains étaient des jeux où l'on échangeait des coups légers, par plaisanterie, et qui pouvaient aisément dégénérer. Mais également, alors que les gens de la haute société réglaient leurs querelles à l'arme blanche, ces gens rustres, eux, utilisaient surtout leurs mains (et leurs poings) lorsqu'une altercation démarrait.

Les jeux de mains étaient donc obligatoirement des activités réservées aux vilains.

■ Le petit juif

Le nerf ulnaire.

Le *nerf ulnaire* suit tout le membre supérieur, passe près de la pointe du coude où il provoque une très désagréable sensation « électrique » lorsqu'on le comprime fortement ou qu'on le cogne.

Maintenant, pourquoi l'appelle-t-on *petit juif* ?

Peut-être vous souvenez-vous avoir vu, dans la vraie vie ou dans un film, des gens mesurer des longueurs de corde, tissu... en l'enroulant autour de l'avant-bras, de la main à l'arrière du coude, ce qui s'appelait « mesurer à l'aune », mouvement au cours duquel le coude pouvait être amené à cogner l'éventuelle surface au-dessus de laquelle la mesure se faisait.

La dénomination *petit juif* viendrait d'une époque où, dans le commerce des vêtements et tissus, les commerçants juifs étaient majoritaires.

Et lorsqu'ils étaient amenés à mesurer des produits à l'aune, ils pouvaient facilement et régulièrement se cogner le nerf ulnaire sur leur comptoir.

■ C'est kif-kif

C'est pareil.

Il s'agit d'une expression qui date de 1867 et qui a été empruntée à l'arabe maghrébin et introduite en France par les soldats des armées d'Afrique du Nord.

C'est un redoublement du mot arabe *kif* qui signifie « comme ».

On trouve des variantes intensives comme *kif-kif le même sac* ou, plus souvent, *kif-kif bourricot*, cette dernière étant une adaptation libre, mais plaisante, d'une locution arabe voulant dire « pareil à l'âne ».

Notez que *kif-kif bourricot* peut aussi être remplacé par la locution *blanc bonnet et bonnet blanc*.

■ Se laisser manger/tondre la laine sur le dos

Se faire exploiter sans se défendre.

Cette expression, relevée au ^{xvi}e siècle, et toujours avec le verbe *manger*, symbolise à la fois la passivité et la niaiserie. Si elle est née, c'est aussi parce que le mouton est un animal généralement considéré comme docile, qu'il est facile de tondre.

Mais pourquoi *manger* a-t-il été employé dans cette expression avant *tondre*, beaucoup plus naturel ?

C'est Pierre Marie Quitard qui lève le voile en 1842 dans son *Dictionnaire étymologique, historique, et anecdotique des proverbes et des locutions* où il écrit, pour cette expression : « Souffrir tout, ne pas savoir se défendre, comme les brebis qui souffrent patiemment que les corbeaux se fixent sur leur dos et leur arrachent la laine. »

Car effectivement, de nombreux oiseaux se servent de touffes de poils ou de laine pour tapisser leur nid. Et quoi de plus pratique que d'aller se servir directement sur le dos du fournisseur ?

■ Un [quelque chose] lambda

Un [quelque chose] moyen, ordinaire. Un quelconque parmi d'autres.

Lambda est le nom de la onzième lettre de l'alphabet grec, l'équivalent du *l* dans l'alphabet latin.

C'est au milieu du ^{xx}e siècle que cette lettre se met à désigner quelque chose de quelconque, de très moyen.

La seule explication proposée par des lexicographes sur le choix de cette lettre vient d'une opposition à l'utilisation de la lettre *alpha*. Celle-ci, la première de l'alphabet grec, désigne souvent le premier élément d'une série quelconque dans diverses sciences.

Or, par sa position dans le même alphabet, *lambda* est la lettre dont le nom n'est pas monosyllabique qui est placée la plus proche du milieu, donc à une position très moyenne, très quelconque, où elle ne peut pas briller, où elle est un peu noyée dans la masse, contrairement à l'*alpha* et à l'*oméga*, les première et dernière lettres.

Ce serait là l'explication de l'utilisation de cette lettre.

■ Une fine lame

Quelqu'un d'une grande habileté (souvent mâtinée de ruse) -
Un esprit intelligent et vif.

Ne dit-on pas de quelqu'un de très perspicace, astucieux et/ou vif qu'il a un esprit acéré ? Acéré comme peut l'être une lame pointue et bien aiguisée...

À son origine, l'expression nous vient du monde de l'escrime où, au ^{xvi}e siècle, *une fine lame*, d'abord précédée de *une bonne lame*, désignait un bon escrimeur.

Et comme pour être une « fine lame », il faut non seulement être habile, mais aussi rusé, pour pouvoir atteindre son adversaire au moment où il ne s'y attend pas, il est assez

logique que l'expression ait pris le sens métaphorique indiqué, vers la fin du ^{xvii}e siècle.

Quant au second sens proposé, il est bien entendu dérivé de la vivacité et de l'intelligence du combat du bon escrimeur.

■ S'en mettre plein la lampe

Manger (ou boire) copieusement, à satiété.

Dans cette expression purement argotique qui nous vient du début du ^{xx}e siècle, la lampe désigne l'estomac, sens qui existe depuis la fin du ^{xvii}e puisqu'il est attesté en 1683.

Mais par quelle étrange association d'idées ? À la suite, semble-t-il, du croisement de trois choses :

- la première était une métaphore venue de la lampe à huile, récipient comparé à l'estomac qu'on remplit d'un liquide ;
- la deuxième vient du verbe *lamper*, variante nasalisée de *laper*, qui, au milieu du ^{xvii}e siècle, avait le sens familier de « boire avidement » ;
- la troisième est liée à l'ancien mot *lampas* que Jean de La Fontaine a utilisé et qui signifiait « gorge » ou « gosier ».

■ Sur l'air des lampions

En scandant quelques syllabes détachées sur une seule note ou un rythme très simple.

Lampion, venu de l'italien *lampione*, a d'abord surtout désigné une lanterne de bateau.

Ensuite, à la fin du ^{xvii}e siècle, son usage s'est restreint à l'appellation d'un godet à huile dans lequel une mèche trempait, permettant ainsi de faire un lumignon.

C'est au milieu du ^{xviii}e que le mot désigne également des lanternes vénitiennes.

Le premier air des lampions résonna en 1848, alors que Louis-Philippe

venait d'être chassé par une insurrection. Les républicains montrèrent leur joie en illuminant leurs fenêtres ; mais, comme il y avait finalement peu de ces éclairages spontanés, les gens dans les rues se mirent à scander : « Des lampions ! Des lampions ! » C'est de cet appel répétitif, d'une seule note et de trois syllabes que nous vient notre expression.

Et si, à l'origine, et pendant un moment, l'air des lampions était bien limité à trois syllabes et une seule note, il a fini par désigner tous les slogans scandés par de nombreuses personnes en séparant les syllabes et sur très peu de notes.

■ Donner sa langue au chat

Renoncer à trouver
ou à deviner une solution.

Cette expression n'apparaît qu'au ^{xix}e siècle.

Auparavant, on disait *jeter sa langue aux chiens* qu'on trouve dans le *Dictionnaire de l'Académie française* (1835).

Aux chiens, on jette les restes, ce qui n'a plus de valeur. Leur jeter sa propre langue, c'est leur abandonner son organe de la parole qui n'a plus d'utilité puisqu'on ne dira jamais la solution qu'on renonce à chercher.

Mais pourquoi les chiens sont-ils devenus un chat auquel on donne au lieu de jeter ?

Rey et Chantreau expliquent que « mettre quelque chose dans l'oreille du chat » (George Sand), c'était lui confier quelque chose qui devait rester secret, oublié. Le chat avait donc connaissance de beaucoup de choses sans pour autant être capable de les divulguer. Donner sa langue au chat serait ainsi un mélange de « jeter sa langue devenue inutile » mais « la confier au chat » pour être sûr qu'il la gardera.

■ Il faut tourner sept fois sa langue dans sa bouche avant de parler

Il faut réfléchir (longuement)
avant de parler

La date d'apparition de ce proverbe n'est pas vraiment connue, mais il n'est cité qu'à partir de l'édition de 1835 du *Dictionnaire de l'Académie française*.

Cela dit, on trouve dans la Bible la forme suivante, attribuée à Salomon : « Le sage tourne sept fois sa langue dans sa bouche avant de parler. » Autant dire que l'idée du sage qui réfléchit avant de parler remonte à loin dans le temps.

Le chiffre *sept* est quant à lui depuis très longtemps un nombre

« magique » : les sept jours de la semaine, les sept planètes traditionnelles en astrologie, les sept couleurs de l'arc-en-ciel, les sept péchés capitaux, les sept sacrements, les sept centres subtils au yoga, les sept ciels et ainsi, presque à l'infini...

■ La langue de bois

Le langage, le discours figé,
coupé de la réalité. Le langage
qui véhicule, de manière
artificielle, un message
intentionnellement truqué.

La langue de bois permet de cacher la vérité, de répondre à côté de la question ou de noyer une absence de pensée ou de connaissance d'un sujet sous un déluge de paroles creuses. Cette appellation est donnée pour récente en France puisqu'elle n'y serait apparue qu'au cours des années 70.

Et l'explication qui en est généralement donnée vient des Russes qui, avant leur révolution, utilisaient l'expression *langue de chêne* pour se moquer du style administratif employé dans leur bureaucratie tsariste étouffante.

L'ère bolchéviste n'améliorant pas véritablement ce style, les manières de parler et d'écrire y étant codifiées et pleines de clichés, la locution continuera donc à être utilisée, mais

■ ■ ■

■ Poser un lapin

Faire attendre quelqu'un en n'allant pas au rendez-vous qu'on lui a fixé.

Cette expression qui date de la fin du ^{xix}e siècle a d'abord signifié « ne pas rétribuer les faveurs d'une femme ».

Pour le sens actuel de l'expression, apparu également à la même période, il est probable qu'il y ait eu un glissement d'une attente non comblée (celle du paiement) vers une autre attente également non comblée (celle de la personne attendue), puisque dans les deux cas, il s'agit d'un engagement qui n'est pas tenu. Il est possible que ce sens ait été influencé par une des significations de *lapin* au début du ^{xvii}e siècle.

En effet, à cette période, *lapin* s'employait pour parler d'une histoire complètement inventée, source de moqueries.

Alors on peut imaginer que ce lapin-là ait glissé ou bondi de l'histoire ou la blague douteuse à la plaisanterie douteuse comme celle de donner un faux rendez-vous.



Gravure extraite de *Die Gartenlaube*, 1874.

le chêne se fait progressivement remplacer par le bois, tout simplement.

L'expression aurait transité par la Pologne avant d'arriver chez nous.

■ Éclairer la lanterne (de quelqu'un)

Dire, ajouter ce qu'il faut, le détail nécessaire pour être compris. Apporter les éléments nécessaires à la compréhension de quelque chose.

On retrouve ici l'équivalence fréquente entre « lumière » et « compréhension intellectuelle » comme dans l'expression *être une lumière*.

Cette expression vient au XVIII^e siècle de la fable de Florian « Le Singe qui montre la lanterne magique » dans laquelle un singe savant, voulant épater ses collègues, animaux divers, les convie à un spectacle dans lequel il utilise la lanterne magique de son maître.

Mais il n'oublie qu'un seul « petit détail » pour que les autres animaux comprennent pourquoi ils sont là, c'est d'allumer la lanterne !

C'est après la publication de cette fable qu'à cette époque *oublier d'éclairer la lanterne*, voulait dire « omettre un point essentiel pour se faire comprendre ».

Par la suite, l'expression s'est transformée pour devenir celle d'aujourd'hui.

■ Se demander si c'est du lard ou du cochon

Ne pas savoir à quoi s'en tenir, avoir du mal à faire la distinction entre deux choses très similaires.

N'importe quel dictionnaire vous confirmera que le lard est simplement de la graisse de porc. Alors, même si le cochon n'est pas que du lard, le lard est obligatoirement du cochon.

Cette expression est apparue à la fin du XVIII^e siècle. Elle symbolise l'hésitation entre deux choses ou deux interprétations très voisines.

■ Des larmes de crocodile

Des larmes feintes destinées à émouvoir et tromper l'entourage.

Cette expression qui, sous la forme actuelle, existe depuis le XVI^e siècle, nous arrive de loin puisqu'elle est issue d'anciennes versions en grec et en latin. Elle vient d'une légende qui disait que les crocodiles du Nil attiraient leurs proies en gémissant, à fendre l'âme des naïfs qui passaient à proximité et venaient s'enquérir, d'un peu trop près, de ce qui pouvait provoquer de tels pleurs.

■ S'entendre comme larrons en foire

Très bien s'entendre.

Un larron étant, selon Littré, « celui qui commet un larcin, qui dérobe furtivement », l'expression *s'entendre comme larrons* (version du XVI^e siècle) s'employait à propos de compères qui s'entendaient pour préparer un mauvais coup.

C'est au XVII^e que *foire* est ajouté, ces foires qui désignent de grands marchés publics où toutes sortes d'articles sont présentés et mis en vente. Le genre de lieu où les mauvais coups au détriment aussi bien des marchands que des visiteurs peuvent être faciles à perpétrer. Dans cette expression, la notion de *brigand* associée à *larron* s'est peu à peu perdue, et, si on l'emploie aujourd'hui facilement pour désigner deux gamins qui s'entendent si bien qu'on imagine qu'ils pourraient très bien faire des bêtises ensemble, elle peut aussi simplement désigner des gens qui s'entendent à merveille, sans autre connotation.

■ Perdre son latin

Ne plus rien comprendre à quelque chose.

À une lointaine époque, le latin était la langue principalement écrite, maîtrisée par les érudits, les savants et les ecclésiastiques, opposée à la langue parlée vulgaire, le roman.

Au XIV^e siècle, *perdre son latin* s'appliquait bizarrement aux oiseaux, incapables de parler le moindre langage. Au XVI^e, la locution signifie aussi bien « renoncer à comprendre », montrant ainsi la difficulté de cette langue et qui s'exprimait aussi sous la forme *être au bout de son latin*.

Elle a également été utilisée aux XVIII^e et XIX^e siècles pour dire « perdre son temps et sa peine » ou « travailler inutilement à quelque chose ».

Autant dire que ce latin a toujours porté une connotation négative, probablement liée à sa difficulté d'apprentissage et au clivage qu'il matérialisait entre les érudits et les autres.

■ S'endormir/Se reposer sur ses lauriers

Se contenter d'un premier succès.

Le laurier est un arbuste aromatique de la région méditerranéenne dont les rameaux servaient à tresser des couronnes destinées aux poètes, aux héros et aux vainqueurs.

Cela vient du fait que, dans la Grèce antique, cet arbuste était dédié au dieu Apollon. Il représentait l'immortalité acquise par la victoire, mais aussi les qualités nécessaires à cette victoire : la sagesse et l'héroïsme.

S'endormir ou *se reposer sur ses lauriers*, c'est donc, au figuré, se contenter de ses premiers succès (et de la couronne de laurier qui va implicitement avec) et arrêter là les efforts pour essayer d'en glaner de nouveaux.

Si cette expression existe avec ce sens depuis le milieu du XIX^e siècle, au XVII^e, on disait *se reposer à l'ombre de ses lauriers* pour dire « jouir d'un

repos mérité par des succès éclatants » (Littré), ce qui n'avait pas la même connotation négative ou restrictive que notre locution.

■ Pressé comme un lavement

Très pressé.

Depuis le ^{xvii} siècle, et jusqu'à maintenant, le mot *lavement* désigne l'injection par l'anus d'un liquide dans le gros intestin, ce traitement ayant en général pour but principal de provoquer le vidage de celui-ci, ce qui se traduit par une diarrhée impérieuse.

C'est principalement l'expulsion rapide des matières fécales mélangées au produit injecté qui a provoqué la naissance de notre belle expression. Cela dit, d'autres sources indiquent que c'est la vitesse des collaborateurs de l'apothicaire qui, alors que le lavement venait juste d'être préparé et était chaud et prêt à être administré, se précipitaient vers le destinataire, qui serait à l'origine de l'expression. La même image ragoûtante fait qu'on utilise aussi parfois la locution *partir (ou filer) comme un lavement*.

■ Ne pas lésiner sur les moyens

Faire tout ce qu'il faut, tout ce qui est nécessaire pour obtenir satisfaction, arriver à son but.

Le verbe *lésiner* date du ^{xvii} siècle, avec pour sens initial « épargner avec avarice ». Étrangement, il nous vient des cordonniers italiens. En effet, *lesina* en italien désigne l'alène, outil par excellence de ce corps de métier. Mais quel peut bien être le rapport entre l'alène et l'avarice ?

Selon le *Dictionnaire historique de la langue française*, c'est à la fin du ^{xvi} siècle que paraît en Italie une satire qui raconte l'histoire d'un groupe d'avares qui réparaient eux-mêmes leurs chaussures et dont l'emblème était l'alène.

■ Faire du lèche-vitrine

Déambuler devant des vitrines de magasins et en regarder le contenu avec plaisir ou envie (sans intention obligatoire d'achat).

C'est depuis le ^{xii} siècle que le verbe *lécher*, dont l'étymologie reste discutée, signifie « passer la langue sur quelque chose ».

Si au ^{xix} siècle, le verbe *lécher* a également pris le sens de « effleurer de près » dont on pourrait croire que le substantif *lèche-vitrine* est tiré, tant on effleure alors les devantures des boutiques, le *Robert* indique que *lécher les vitrines*, apparu au ^{xx} siècle, est une image qui doit plutôt être comprise comme « regarder de si près et avec tant de plaisir les vitrines des magasins qu'on a l'air de les lécher ».

Rapidement traduite en français sous le titre *La Contre-lésine*, elle marque suffisamment les esprits pour que *lésine* désigne alors une épargne constituée avec une avarice extrême, le mot donnant également le verbe *lésiner*.

Voilà comment est née la locution *lésiner sur*, à comprendre comme « il ne faut surtout pas chercher à faire l'économie stupide de tous les moyens qui seraient nécessaires pour atteindre le but fixé ».

■ Au pied de la lettre - À la lettre

Dans le sens strict des mots, en n'en faisant aucune interprétation - Scrupuleusement, rigoureusement.

Cette expression existe depuis le ^{xvi} siècle, mais elle a été précédée par *à la lettre* avec le même sens depuis le ^{xiii} siècle.

Pied y a le sens de « mesure » (à *la mesure de la lettre*), tel qu'on le trouvait autrefois dans l'expression *mesurer quelque chose au pied de...* Le *Dictionnaire des expressions et locutions figurées* explique que l'expression viendrait d'une allusion à la Bible dans un passage de laquelle *lettre*, « interprétation littérale des mots », est clairement opposé à *esprit*, « véritable intention dissimulée sous les mots ».

Quant à l'ancienne expression *à la lettre*, toujours utilisée avec son sens initial, sa signification a parallèlement légèrement évolué à partir du ^{xv} siècle vers « scrupuleusement » et elle s'utilise en général pour évoquer la manière dont on applique des consignes, un ordre ou un règlement.

■ Y a pas de lézard !

Y a pas de problème ! Tout va bien !

Il paraît que certains lézards sifflent et, selon Pierre Merle, c'est à ce sifflement qu'il faudrait se rattacher.

En effet, si l'on se fie à son *Dico de l'argot de fin de siècle*, l'expression serait apparue dans le milieu de la musique où, apparemment depuis les années 70, un lézard est un sifflement parasite qui, au moment d'une prise de son, oblige à la refaire.

Mais selon d'autres, *lézard* viendrait de la lézarde murale qui est une fissure, l'expression voulant alors dire que tout va bien entre les personnes entre lesquelles *y a pas de lézard*, puisqu'il n'y a aucune fissure dans leur relation.

Enfin, une autre hypothèse viendrait tout simplement d'un sens argotique maintenant oublié de *lézard* qui désignait un « mauvais compagnon » ou un « fourbe ». L'absence de *lézard* (fourberie, entourloupe) entre deux personnes indiquerait alors que tout va bien entre elles.

■ Entrer en lice

S'engager dans une compétition. Intervenir dans un débat.

Le mot *lice* nous vient au ^{xii}^e siècle du francique *listia* ou *listja* qui voulait dire « barrière ».

Pour comprendre l'origine de l'expression, il faut remonter à cette lointaine époque où les joutes ou tournois avaient lieu à l'extérieur, dans un champ clos. Par métonymie, la *lice* qui entourait le champ a donné son nom au lieu même du tournoi. Lorsque l'un des chevaliers s'avancait pour prendre part à sa joute, il « entra en lice », expression qui a d'abord signifié « combattre ».

C'est au début du ^{xvii}^e siècle qu'au figuré, elle a pris les sens qu'on lui connaît aujourd'hui.

En effet, qu'est-ce qu'une compétition sinon une lutte, et qu'est-ce qu'un débat, sinon une joute oratoire ?

■ Courir plusieurs lièvres à la fois

Mener plusieurs entreprises en même temps, au risque de tout faire imparfaitement.

Un chasseur pas trop stupide sait bien qu'à vouloir viser en même temps deux lièvres levés au même moment, il a de très fortes chances de n'en tuer aucun, surtout si ceux-ci s'enfuient dans des directions opposées.

Dans un tel cas, mieux vaut qu'il se concentre sur un seul s'il veut avoir une chance de déguster un bon civet plus tard.

C'est pourquoi cette expression, effectivement venue du monde de la chasse à la fin du ^{xvii}^e siècle, et généralisée à tous les domaines, est souvent utilisée dans un contexte de critique vis-à-vis de celui qui a voulu trop en faire en s'attaquant à plusieurs choses simultanément.

■ Lever un lièvre

Détecter une difficulté imprévue, s'en apercevoir avant les autres.

Cette expression datant du milieu du ^{xvii}^e siècle est empruntée à la chasse, lorsque le chasseur (ou son chien) débusque le lièvre de son gîte.

Dans le cas d'un groupe de chasseurs, c'est celui qui le voit le premier qui a des chances de l'abattre, s'il n'est pas trop mauvais tireur.

Cette situation, fréquente à la chasse, nous permet de retrouver cette notion de « voir avant les autres ».

Mais pourquoi une difficulté est-elle comparée à un lièvre ? En réalité, il faut plutôt la considérer comme un problème bien dissimulé, comme l'est le lièvre avant qu'il ne soit brusquement débusqué, d'où la notion d'imprévu.

Quant à l'usage du verbe *lever*, il faut simplement savoir que, dès le ^{xii}^e siècle, il avait la signification de « faire sortir de son gîte, faire partir (un animal sauvage) ».

■ Se faire limoger

Pour un officier, se faire relever de son commandement -
Pour une personne ayant des responsabilités, être mise en disgrâce.

Au début de la guerre de 14-18, le général Joffre doit résoudre une crise importante dans le haut commandement de l'armée française. Ayant jugé que de trop nombreux généraux et hauts gradés, brillants en temps de paix, étaient des incapables au front, Joffre décide que ces généraux faillibles doivent se retirer dans une localité de la 12^e région qui, alors, englobe loin du front les départements de la Charente, la Corrèze, la Creuse, la Dordogne et la Haute-Vienne, et dans laquelle se trouve Limoges, entre autres. Il écarte alors de nombreux hauts

gradés de leur poste. C'est de cette disgrâce que naît le verbe *limoger*.

Par extension, on dit aussi de toute personne ayant des responsabilités qui se fait sanctionner qu'elle se fait limoger, sachant qu'aujourd'hui, on l'utilise plus précisément dans le cas d'un licenciement.

■ Laver son linge sale en famille

Régler les fâcheuses affaires au sein du groupe concerné et non en public, discrètement et sans témoins.

Autrefois, le linge se lavait au lavoir, en compagnie des autres femmes du voisinage et les commérages allaient bon train. L'endroit, dont le rôle social était extrêmement important, était parfait pour se tenir au courant des potins locaux et même des nouvelles du monde, lorsqu'elles arrivaient dans le coin.

Il permettait aussi aux femmes présentes de parler de leurs différends familiaux et donc de les ébruiter très largement.

L'image que contient l'expression est donc simple à comprendre : n'allons pas au lavoir ébruiter nos problèmes et dissensions familiaux (le linge sale) ; lavons (régions) tout ça chez nous, en famille (au sein du groupe), et nos affaires resteront secrètes.

La naissance de l'expression est souvent attribuée à Voltaire, au ^{xviii}^e siècle.

■ Une tête de linotte

Une personne étourdie, peu réfléchie.

Tête vient du latin *testa* qui voulait dire « coquille ».

C'est par une métaphore que cette *coquille* désigne maintenant la boîte crânienne, siège de la pensée, mais aussi le visage y attenant.

Tête de est une forme souvent péjorative (*tête de lard*, *tête de mule*, *tête de pioche*...) et *tête de linotte* ne fait pas exception.

La linotte est un oiseau, donc avec une boîte crânienne toute petite, ce qui veut dire un cerveau minuscule, siège de pensées d'un niveau à peine supérieur à celles d'une huître.

D'abord, il faut savoir que si, aujourd'hui, l'expression évoque plutôt l'étourderie, autrefois, elle s'appliquait à quelqu'un « qui a peu de sens & beaucoup de légèreté d'esprit » (*Dictionnaire de l'Académie française*, 1694). Ensuite, si l'on se fie à MM. Cabard et Chauvet, ce qui caractérise cet oiseau, c'est qu'il fait son nid n'importe où, mal dissimulé : il fait donc tout aussi preuve de légèreté d'esprit que celui qui avait une « tête de linotte ».

■ La part du lion

La plus grosse part.

Ce sont principalement les lionnes qui chassent la nourriture et, une fois la proie capturée, c'est le mâle qui s'arroge en premier les parts de son choix, ne laissant le reste aux femelles et petits qu'une fois rassasié.

Même si cela fait bien longtemps que ce comportement du lion est connu, telle qu'elle est proposée ici et avec un sens proche, cette expression n'est attestée que depuis 1832, chez Victor Hugo, dans *Notre-Dame de Paris* où elle signifiait d'abord « la totalité des parts ».

Mais sans remonter jusqu'à l'aube de l'humanité, il suffit de s'arrêter chez Jean de La Fontaine et sa fable « La Génisse, la Chèvre et la Brebis, en société avec le Lion » dans laquelle ces quatre animaux, après avoir décidé de se partager à égalité « le gain et le dommage », capturent un cerf que le lion partage effectivement en quatre parts, mais pour se les arroger toutes les quatre.

■ Faire litière de

Ne faire aucun cas,
ne tenir aucun compte de.

À la fin du ^x^e siècle, le mot *litière* a d'abord désigné « une couche d'objets ». Puis, au ^{xii}^e, il a pris deux sens bien différents puisqu'il a aussi bien désigné ce qu'on appelle aujourd'hui un brancard, qu'une couche pour les animaux formée de feuilles sèches ou de paille.

Et c'est précisément cette dernière signification qui nous intéresse ici, car une telle litière est destinée à être répandue sur un sol plus ou moins propre, et à devenir vite quelque chose de peu ragoûtant. Cet étalage à même le sol que subit la litière est associé à l'image de mépris que véhicule l'expression.

■ Par le petit bout de la lorgnette

En ne considérant que les
détails auxquels on accorde
trop d'importance et en
négligeant l'ensemble –
Avec un esprit étroit.

Le terme *lorgnette* est ici cet instrument optique, généralement rétractable, qui permet de voir de plus près et avec plus de détails des choses éloignées, instrument qu'on appelle aussi une longue-vue.

Cette expression date du milieu du ^{xix}^e siècle.

Si vous utilisez normalement cet instrument, avec l'œil sur le petit bout, pour viser un objet relativement proche de vous, vous n'en verrez qu'une toute petite partie, démesurément grossie, et sa vue d'ensemble vous échappe.

La métaphore de notre expression dans son sens initial devient donc limpide.

Par extension, ce qui explique le second sens, celui qui a l'esprit étroit est comparé à celui qui ne voit que peu de choses d'un tout comme s'il la regardait à travers la lorgnette.

■ Avoir vu le loup

Avoir eu des relations
sexuelles, en parlant d'une
jeune fille – Être enroué.

Avant le début du ^{xviii}^e siècle, date d'apparition de son sens actuel, cette expression était simplement liée à la chasse au loup, activité considérée comme dangereuse. On l'employait à propos d'une personne aguerrie, expérimentée.

Mais au ^{xvi}^e siècle, *la danse du loup* désignait l'acte sexuel et au ^{xvii}^e *danser le branle du loup* voulait dire « faire l'amour ».

Le second sens, plus ancien, est quasiment perdu aujourd'hui, sauf dans certaines régions. Il vient d'une croyance très ancienne – Platon la signalait déjà – qui veut que quelqu'un qui est repéré par un loup devienne à la fois muet et imbecile.

Or celui qui devient muet perd sa voix, un peu comme celui qui est très enroué au point d'être presque aphone.

■ Être connu comme le loup blanc

Être très connu.

Dans nos contrées, le loup avait habituellement un pelage foncé et quand il rôdait aux alentours d'un village, ses habitants en étaient très vite informés.

Alors on imagine bien que, si jamais un loup blanc (albinos ou au pelage très clair) se montrait, l'information circulait très vite, frappant les imaginations en raison de la rareté et donc du côté prodigieux de la présence de l'animal.

Le *Dictionnaire de Trévoux*, au ^{xviii}^e siècle, cite l'expression *connu comme le loup*, montrant ainsi que, quelle que soit la couleur du canidé, si un seul était présent aux alentours, cela se savait très vite.

On a eu aussi *connu comme le loup gris*. Puis le blanc a remplacé le gris, pour désigner un animal encore plus prodigieux.

■ Se jeter dans la gueule du loup

Aller imprudemment au-devant d'un danger connu.

Voilà une expression courante dont l'origine n'est pas difficile à imaginer, sans risque de se tromper.

Qu'il représente le démon ou la mort, ou qu'on le trouve sous la forme d'un loup-garou ou chez mère-grand en tant que grand méchant loup, l'animal n'a jamais eu bonne réputation.

Dans l'imaginaire d'autrefois, sa dangerosité est bien évidemment liée à sa gueule et à ses crocs qu'il n'était pas vraiment souhaitable de voir plantés dans un de ses membres.

Se jeter en la gueule des loups, attesté au ^{xv}^e siècle, était déjà une image qui voulait dire que celui qui, volontairement, s'approchait suffisamment d'une meute au risque de se faire déchiqueter, était d'une imprudence folle, tout comme celui qui, d'une manière plus générale, s'expose volontairement à un danger (dont il ne mesure pas forcément l'ampleur).

■ Un vieux loup de mer

Un vieux marin aguerri (et parfois sauvage et bourru).

C'est par comparaison avec ce qui était imaginé des loups solitaires, que le marin rendu sauvage et peu sociable par son métier, vivant volontiers à l'écart des autres, a été désigné par le syntagme de *vieux loup de mer* au milieu du ^{xviii}^e siècle (le *Dictionnaire de l'Académie française* de 1832-1835 donne d'ailleurs comme définition : « Marin à qui un séjour constant sur mer a fait perdre tout usage du monde »).

Et puis, le marin qui, ayant réussi à devenir vieux, était obligatoirement devenu expérimenté, son côté sauvage et bourru a été en partie mis aux oubliettes, et la locution a fini par simplement désigner un marin aguerri.

■ Être une lumière

Être très intelligent.

Le sens métaphorique de *lumière* pour désigner l'intelligence date du ^{xvii}^e siècle, à la même époque que ces verbes liés que sont *briller* et *éclairer*, tous deux en lien avec des personnes avisées ou intelligentes. On parlait à l'époque des « lumières » de quelqu'un pour désigner

ses hautes capacités intellectuelles. C'est par métonymie que cette *lumière* a fini aussi par désigner celui qui la possède, ce qui a ensuite donné naissance à notre expression au milieu du ^{xx}^e siècle.

■ Con comme la lune

Particulièrement stupide.

Cette expression est assez récente puisqu'elle semble n'être attestée qu'à partir du début du ^{xx}^e siècle.

Depuis le ^{xvii}^e siècle, la lune est associée à la distraction ou à un léger dérangement mental (*il est dans la lune* pour « il est distrait, il pense à autre chose » ou bien *il a la lune/il a un quartier de lune dans la tête* pour désigner quelqu'un de bizarre, d'un peu fou).

Mais les expressions *crétin de la lune* ou *face de lune* montrent aussi que cet astre peut bien être lié à la bêtise. La première explication vient de l'assimilation de la pleine lune au visage rond et sans aucune expression d'une personne abrutie, complètement stupide.

L'autre vient de l'argot, où *lune* désigne le postérieur (par analogie de forme), partie de l'anatomie généralement mal considérée, souvent opposée à la tête, siège de l'intelligence.

■ Décrocher/Promettre/Demander la lune

Obtenir/promettre/demander l'impossible.

C'est à cause de cette « proximité lointaine » que la lune est devenue le symbole de l'impossible dans de nombreuses locutions depuis le ^{xvi}^e siècle. Ainsi, Rabelais disait « prendre la lune avec les dents » pour « tenter l'impossible » et le *prometteur de lune*, celui qui promet l'impossible, existe depuis 1537.

Selon la manière dont on l'emploie, *décrocher la lune* peut aussi vouloir dire « avoir une réussite inattendue (tellement elle semblait impossible) ». Quant à *promettre la lune*, c'est une habitude des candidats politiques en campagne (et le pire, c'est qu'ils sont crus, même s'ils font le coup à chaque fois) et *demander la lune*, c'est nourrir l'espoir d'obtenir une chose que l'on pense inaccessible ou bien avoir de trop grandes exigences. Ces deux dernières locutions datent du milieu du ^{xix}^e siècle.

■ Une lune de miel

Les premiers temps du mariage - Le voyage de noces - Une bonne entente entre deux parties.

Aux ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles, la lune de miel désigne les mois qui suivent le mariage, période forcément heureuse lorsqu'il a été désiré par les deux parties, et est un symbole de l'amour. Elle a donc le premier sens proposé.

Selon certains, l'expression serait simplement une traduction littérale de l'anglais *honeymoon*. Selon d'autres, elle aurait une origine païenne, quand autrefois à Babylone, il était de coutume que le père de la mariée offre à son gendre, pendant tout le mois qui suit le mariage, autant de *mead* (bière à base de miel) qu'il pouvait en absorber.

Et comme le calendrier était basé sur le cycle lunaire, ce qui aurait dû



s'appeler le *mois du miel* est devenu la *lune de miel*.

De nos jours, cette expression s'emploie soit pour désigner le voyage de nocces qui, généralement, suit directement le mariage, soit, par extension, pour désigner une période de très bonne entente entre deux personnes ou deux partis politiques, par exemple.

■ Bien/Mal luné

De bonne/de mauvaise humeur.

Cette expression date d'une époque où les hommes étaient persuadés que le satellite de la Terre avait une très nette influence sur leur humeur ou leur psychisme.

Celui qui était *bien luné* était donc dans une phase favorable, propice à la bonne humeur, et inversement pour le *mal luné*.

Au milieu du XVIII^e siècle, on employait être dans une bonne lune ou être dans une mauvaise lune pour dire exactement la même chose.

De nos jours, si nos expressions sous leur forme actuelle datent du début du XX^e siècle, la version indiquant la mauvaise humeur est plus utilisée que son contraire.

■ Il y a/Depuis belle lurette

Il y a/depus longtemps.

L'expression telle que nous la connaissons aujourd'hui est attestée dès 1877.

Le pseudo-mot *lurette* vient de la contraction de la fin de *belle* avec le mot *heurette* ou *hurette*, dans une expression qui est utilisée avec des petites variantes dans les dialectes de plusieurs régions : « il y a belle heurette ».

Dans cette dernière, on trouve le suffixe diminutif *-ette* accolé à l'heure, qui voudrait normalement dire une petite heure, sauf qu'elle est précédée de l'intensif *belle* qui donne à l'ensemble une échelle autrement

plus vaste, ce qui explique que ce qui devrait être une simple petite heure se soit transformé en un long temps.

■ Depuis des lustres

Depuis très longtemps.

Le lustre était autrefois aussi compris comme une unité de temps, plus ou moins précise, selon son emploi. Au XVI^e siècle, *lustre*, employé au singulier, signifie « période de cinq ans ». Cette durée vient probablement de l'Antiquité romaine où un lustre désignait soit un sacrifice expiatoire qui avait lieu tous les cinq ans au moment du recensement, soit le recensement lui-même.

En revanche, au pluriel, *lustres* désigne une période de temps longue et indéterminée. Et c'est bien la signification que l'on retrouve dans notre expression.

■ Ne pas mâcher ses mots

Parler franchement – S'exprimer sans ménagement.

Autrefois, *mâcher* s'écrivait *maschier*. Et au XIII^e siècle, déjà, *ne le querre maschier* signifiait « ne pas chercher à dissimuler, dire franchement » (*querre* étant une ancienne forme du verbe *querir*).

Au XVI^e, on peut lire la forme *je ne lui macheroie point ses veritez* et au XVII^e, l'expression est devenue *ne point mâcher* avec toujours le même sens. Ce n'est que plus tard que *ses mots* a été rajouté. L'image est simple à comprendre.

Si vous laissez les mots sortir comme ça de votre bouche, sans prendre le temps de réfléchir à ce que vous allez dire, votre discours risque d'être un peu brut, peut-être blessant, mais il aura le mérite d'être franc.

Alors que si vous « mâchez » un peu les mots, si vous les mastiquez au point de les modeler, les modifier et d'affiner un peu votre discours, vous allez probablement dire des choses moins agressives et peut-être parler de manière un peu plus diplomatique et/ou un peu plus hypocrite.

■ Avoir des yeux de lynx

Avoir une excellente vue – Y voir clair dans les affaires ou dans le comportement des autres.

L'histoire remonte à l'Antiquité grecque, où, dans la mythologie, l'argonaute Lyncée (Lunkeos, en grec) qui accompagna Jason à la conquête de la Toison d'or, avait des yeux lui permettant de voir à travers les nuages, jusqu'au fond de la mer ou même à travers les rochers et murs.

Ce serait donc la confusion entre le nom du compagnon de Jason et celui du félin qui, dans le langage populaire, aurait provoqué la création de l'expression déjà utilisée par Aristote au IV^e siècle av. J.-C.

Info ou intox ? Il sera difficile de le savoir, Aristote n'étant plus en état de confirmer. Toujours est-il que, par extension, on a considéré que quelqu'un de très sagace ou perspicace devait « avoir des yeux de lynx » pour percevoir les pièges d'une affaire ou les intentions cachées d'une personne.

■ Une madeleine de Proust

Un micro-événement qui fait ressurgir des souvenirs de jeunesse. Un acte mineur porteur d'une forte charge émotionnelle.

Cette expression fait allusion à ces petits actes, petits événements, odeurs, sensations qui, brutalement, font ressurgir des tréfonds de notre mémoire de lointains souvenirs, souvent chargés d'émotion.

Et si on les affuble de l'appellation madeleine de Proust, c'est parce que, dans *Du côté de chez Swann*, le premier tome de *À la recherche du temps perdu*, l'auteur évoque une telle remontée de souvenirs.

Alors que, pour le réchauffer, sa mère lui fait boire du thé et manger une madeleine, le goût de celle-ci trempée dans le thé provoque en lui une sensation intense qui, après une remise en ordre de ses souvenirs, le fera remonter à une époque ancienne où, lorsqu'il vivait à Combray, sa tante Léonie lui faisait goûter un morceau de madeleine trempé dans son infusion.

■ Avoir maille à partir (avec quelqu'un)

Avoir un différend plus ou moins vif (avec quelqu'un).

Le verbe *partir* nous vient dès le ^xe siècle du latin *partire* qui signifiait « partager » ou « diviser en parts », sens qu'a conservé un temps notre verbe avant d'être supplanté par *partager*.

Quant à la maille, c'était au Moyen Âge une monnaie. Mais il se trouve aussi que cette maille était la plus petite pièce en circulation à l'époque. Donc, lorsque deux personnes devaient se partager ou départir une maille (symbolisant quelque chose sans valeur), cela provoquait inévitablement une querelle, car comment diviser l'indivisible ?

Dans sa forme actuelle l'expression date du ^{xvii}e siècle, mais elle a été précédée par la version *avoir maille à départir* où *départir*, verbe qui nous a donné *départ*, a d'abord également signifié « séparer » ou « partager ».

■ En mains propres

Directement au destinataire (sans passer par un intermédiaire ou des moyens indirects).

Le *propre* ici présent n'a rien à voir avec la saleté.

Ce mot vient du latin *proprius* qui signifiait « qui n'appartient qu'à soi, que l'on ne partage pas avec d'autres » (et on le retrouve, entre autres, dans *nom propre*). Or, n'est-ce pas exactement le cas de vos mains, n'est-ce pas dans vos mains à vous et à personne d'autre que ce quelque chose sera déposé ?

Lorsqu'on vous remet quelque chose en mains propres, on vous le donne directement à vous, sans utiliser des moyens indirects comme une personne tierce ou bien un envoi postal, par exemple.

■ En mettre sa main au feu

Être sûr de/affirmer fermement quelque chose.

Au Moyen Âge, il existait plusieurs moyens de déterminer avec une exactitude sans faille qui était coupable de quelque chose (moyens qu'on appelait les « ordales »).

Parmi eux, il y avait les combats et aussi l'épreuve du feu. Elle consistait soit à saisir puis garder un moment en main une barre de fer rougie au feu, soit à mettre la main dans un gant métallique également rougi au feu. Quelle que soit la méthode, grâce à l'intervention divine, celui dont la main guérissait en moins de trois jours était déclaré innocent de ce dont on l'accusait.

C'est de cette épreuve redoutable qu'est née notre expression.

Mais aujourd'hui, on n'emploie cette expression, « je suis prêt à en mettre ma main au feu », que parce qu'on sait qu'il y a très peu de risques qu'on soit amené à le faire vraiment, même si ce qu'on a péremptoirement affirmé s'avère faux.

■ Faire main basse sur (quelque chose)

S'emparer de quelque chose. Prendre, voler quelque chose.

Lorsque l'expression apparaît, au début du ^{xvii}e siècle, c'est dans un contexte de guerre, et elle veut d'abord dire « ne pas accorder la vie sauve à l'ennemi vaincu ».

Il faut voir là le geste du soldat qui, en abaissant sa main porteuse d'une arme, embroche de son épée, sans aucune compassion, un ennemi tombé à terre. Ensuite, les pillages étant souvent associés à des massacres, la locution a pris le sens de « piller ».

Or, piller, n'est-ce pas s'emparer avec brutalité de possessions d'autrui ? Et c'est bien le sens qu'on retrouve aujourd'hui dans l'expression, mais atténué car on l'associe maintenant rarement à des morts d'hommes.

■ Pleurer comme une madeleine

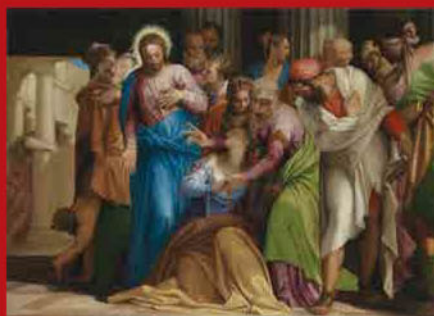
Pleurer abondamment.

Il suffit de remplacer le *m* de *madeleine* par une majuscule, pour comprendre que la Madeleine qui nous intéresse ici est une femme.

Comme vous connaissez par cœur la Bible, et même s'il existe de nombreuses variantes de l'histoire de Marie la Magdaléenne (alias Marie-Madeleine ou Madeleine, du grec Magdalênê), vous savez que dans une de ces versions, une ancienne prostituée (anonyme selon certains, Marie-Madeleine selon d'autres) envahie par le remords a tellement pleuré devant le Christ en lui confessant ses péchés, qu'elle a pu lui laver les pieds de ses pleurs, avant de les sécher avec ses cheveux.

Il n'en a pas fallu beaucoup plus pour qu'elle devienne le modèle de notre expression.

Si la première apparition de cette locution semble être chez Balzac au ^{xix}e siècle, au ^{xiii}e, *faire la Madeleine* voulait dire « affecter le repentir ».



La Conversion de Marie-Madeleine, Véronèse (1528-1588).

Cette expression s'utilise généralement lorsque quelqu'un s'approprie des choses convoitées de manière brutale ou peu élégante.

■ Ne pas y aller de main morte

Frapper violemment -
Agir, intervenir brutalement,
sans retenue.

Si le second sens n'est qu'une métaphore issue du premier, ce dernier est aisément compréhensible. Prenez une main qui, pour une raison ou une autre, est détachée du bras auquel elle appartenait. Vous constatez que cette main devient totalement inactive. C'est ce qu'on peut, sans crainte de se tromper, appeler *une main morte*. Prenez maintenant une main normale, située au bout du bras d'un bonhomme un peu bestial, capable d'asséner des coups très forts à quelqu'un d'autre. Par opposition à la main précédente complètement inerte, celle de notre bonhomme, lorsqu'elle frappe, est bien vivante et elle peut faire très mal.

■ Un coup de main

Une aide ponctuelle - L'art de s'y prendre adroitement -
Une attaque militaire rapide et audacieuse.

Les trois sens de cette locution dépendent complètement du verbe qui la précède.

Dans sa première acception, cette expression, qui date du début du XIX^e siècle, s'utilise généralement avec des verbes comme *donner* ou *dé-
mander* lorsque quelqu'un a besoin d'aide pour accomplir une tâche ou un travail déterminé.

Le deuxième sens, employé plutôt sous la forme *avoir le coup de main*, est lié aux travaux manuels où l'artisan est très habile de ses mains.

Cette forme est à rapprocher de *perdre la main*, justement lorsque la personne n'a plus *le coup de main*.

Rey et Chantreau expliquent que la dernière acception vient de la locution maintenant disparue *faire un coup de sa main* qui, au milieu du XV^e siècle, signifiait « commettre un forfait », à prendre comme « faire un mauvais coup de sa propre main ».

L'expression avec ce sens ne prend sa forme actuelle qu'à la fin du XVII^e, dans le milieu militaire.

Cette simple comparaison a suffi pour que, dès le XVI^e siècle, on ait pu dire d'un tel type que, lorsqu'il frappait, *il n'y allait pas du tout de main morte*.

■ Se retrouver/Être une main devant, une main derrière

Être complètement démuné.
Avoir tout perdu.

Voilà une expression qui date des années 1960 et qui est d'origine spécifiquement masculine.

En effet, lorsque vous êtes si démuné de tout, que vous n'avez même pas les moyens de vous acheter ou vous fabriquer des vêtements, il ne vous reste plus qu'à errer nu comme un ver.

Or, un réflexe masculin habituel dans nos sociétés où la nudité dans la rue n'est pas vraiment la norme, est de placer ses mains de manière à cacher à la fois ses parties génitales et son arrière-train, donc de se trouver avec une main devant et une main derrière, là où une femme aura plutôt tendance à mettre sa deuxième main devant ses seins, soit deux mains devant.

■ S'en laver les mains

Refuser d'assumer la
responsabilité d'une décision
prise.

Ponce Pilate, procureur romain en Judée, doit ratifier la condamnation à mort de Jésus alors que sa femme, à la suite d'un rêve, lui a conseillé de ne pas s'associer au meurtre d'un juste. Mais la foule excitée gronde et Ponce Pilate voit mal comment il pourrait ne pas lui accorder la victime tant attendue. Alors pour se disculper, il « prend de l'eau et se lave les mains en présence de la foule en disant : je suis innocent de ce sang, c'est désormais votre affaire ».

C'est de ce lavage de mains considéré comme purificateur, permettant de s'exonérer de la responsabilité d'un acte, que notre expression est née.

■ N'en pouvoir mais

Être impuissant à faire
quelque chose. Ne rien
pouvoir.

Il faut savoir que cette forme est très ancienne, puisqu'elle date du XII^e siècle, à un moment où *mais* était aussi un adverbe.

Ce mot vient en effet du latin *magis* qui signifiait « plus » ou « davantage ». Littéralement, la locution signifie donc « n'en pouvoir davantage/pas plus », sens resté bien vivace jusqu'à aujourd'hui, malgré la disparition de l'usage adverbial de *mais*, sauf dans cette expression.

Si, plus haut, il est indiqué que *mais* n'est presque plus qu'une conjonction, c'est parce qu'il peut aussi prendre la forme d'un substantif signifiant « objection » ou « restriction » lorsqu'il est employé dans une locution comme *il n'y a pas de mais qui tienne*.

■ Faire un malheur

Faire un scandale dont les conséquences pourraient être graves – Avoir un grand impact, faire un grand effet, avoir du succès.

Voilà une expression qui a deux sens presque opposés, l'un négatif, comme on s'y attend lorsque le mot *malheur* est employé, et l'autre positif.

Le premier sens est limpide.

Quand vous dites « retenez-moi, ou je vais faire un malheur ! », c'est que vous êtes prêt à provoquer un malheur. Il vaut donc mieux, pour éviter un drame, que l'on soit empêché de laisser la colère s'exprimer complètement. Et il en est ainsi depuis le milieu du XIX^e siècle.

Le second sens est nettement plus récent.

Un spectacle qui « fait un malheur » fait le bonheur aussi bien des spectateurs que de toutes les personnes impliquées dans sa réussite. Et c'est effectivement dans le monde du spectacle qu'est d'abord apparue cette forme de l'expression, avant que son usage ne s'étende très largement.

■ Se faire la malle

Partir, s'enfuir.

Cette expression semble apparaître vers 1935 pour parler d'un prisonnier qui s'évade.

Construite sur le même modèle que les expressions argotiques *se faire la belle* ou *se faire la paire*, elle marque simplement le fait que l'évadé est, au figuré, « parti en voyage » et qu'il a donc préparé et emporté sa malle ; même si, dans la réalité, il est peu probable qu'il se soit encombré de ses effets avant de disparaître.

■ Branler dans le manche

Être peu solide ou mal assuré – Manquer de stabilité – Être dans une situation précaire.

Ceux qui ont l'habitude de jardiner savent pertinemment que la partie utile et métallique de ces outils de jardinage peut progressivement se désolidariser du manche en bois.

Et avant de se séparer du manche, cette partie commence d'abord par branler autour du manche avant de finir par tomber si on ne prend pas garde de la refixer solidement.

C'est de cette constatation habituelle que notre expression est née au XVII^e siècle, précédée un siècle

auparavant de *branler au manche*, un peu plus logique, car si quelque chose branle, c'est plutôt le manche dans l'outil que l'inverse.

Si, au sens propre, elle s'est d'abord employée à propos d'objets peu solides, prêts à casser, à partir du XVIII^e, on a aussi commencé à l'utiliser au figuré pour des personnes à la situation peu stable.

■ Comme un manche

Maladroitement, stupidement.

Cette expression est issue du croisement de trois faits :

– depuis le XVII^e siècle, le nom *manchet* s'emploie à propos d'un maladroit. On comprend aisément pourquoi. Notre *manche* serait donc un abrégé de *manchet* ;

– le *manche* fait inévitablement penser à un outil, avec lequel il est facile d'être maladroit si on le maîtrise mal ;

– le terme insultant *emmanché* désigne un imbécile ou un maladroit depuis le XIX^e siècle. Et on passe facilement de *emmanché* à *manche* en supprimant quelques lettres et un accent.

Alain Rey évoque également le fait qu'en argot, *manche* s'emploie pour *pénis*, et que les différents mots synonymes sont souvent utilisés avec une connotation péjorative.

■ Faire la manche

Faire la quête (pour des artistes de rue) – Mendier.

Au commencement était la manche de vêtement, mot bien français. Or, au Moyen Âge, au cours des tournois, les dames donnaient avant le combat une de leurs manches au chevalier qui se battait pour elles.

C'est en raison de cette pratique que cette *manche* française a été reprise en italien au XIII^e siècle dans le mot *mancia* qui a pris le sens de « don » ou de « gratification », avant de signifier également « pourboire » ou « aumône » au début du siècle suivant.

Au milieu du XVI^e siècle, le mot réintègre le français en en reprenant cette nouvelle acception. L'expression elle-même n'apparaît qu'à la fin du XVIII^e siècle.

Et si elle a d'abord servi pour les artistes de rue qui quêtent une gratification pour la prestation qu'ils viennent d'effectuer, elle s'est ensuite étendue à la mendicité, autre forme de quête.

■ Une autre paire de manches

Une tout autre affaire (souvent plus difficile ou compliquée).

Il n'existe malheureusement aucune certitude quant à l'origine de cette expression qui est attestée au XVI^e siècle.

La seule chose certaine, c'est qu'au Moyen Âge, les manches des vêtements des gens de la haute société n'étaient pas cousues de manière définitive et qu'on pouvait donc changer facilement et partiellement de tenue en changeant simplement sa paire de manches ; on sait aussi que, beaucoup plus tard, au moment de l'apparition de l'expression, il a existé des demi-manches en lustrine servant à protéger les manches elles-mêmes.

■■■

Une explication dit qu'au cours des tournois, les chevaliers portaient les couleurs de leur dulcinée sous la forme d'une de leurs manches fixée à la lance ou au bouclier ; les manches seraient ensuite devenues des symboles que les amoureux s'échangeaient en gage de fidélité amoureuse.

Une autre paire de manches aurait donc d'abord évoqué un nouvel amour ou une infidélité.

■ **Manu militari**

Par la force, violemment.

L'expression signifie en latin « par la main militaire » (sans oublier que *manus* veut aussi dire « troupe » ou « poignée d'hommes »). À l'origine, elle veut donc dire « à la façon des militaires » ou « en employant la force armée ».

Par extension, elle s'applique maintenant aux actions menées par la force et donc généralement violemment comme, par exemple, l'expulsion des manifestants qui occupent un établissement.

Bizarrement, la locution est datée de la fin du XIX^e siècle par plusieurs sources (le *Robert* ou le *TLFi*, par exemple), mais on trouve des écrits modernes qui l'utilisent dès 1827 et, plus loin encore, certains évoquent son apparition dès le II^e siècle après J.-C.

■ **(Se) casser la margoulette**

(Se) casser la figure. Tomber, faire une chute (sous la forme pronominale uniquement).

Toute personne à la perspicacité à peine aiguisée aura constaté d'elle-même la similitude de forme entre (se) *casser la figure*, dont l'image est parfaitement claire, et (se) *casser la margoulette* qu'on trouve chez Flaubert à partir de 1864.

À l'origine, *margoulette* désignait plutôt la bouche ou la mâchoire. Puis, par extension, le mot a désigné

le visage ou la figure. Ce qui nous permet de retrouver la synonymie imaginée.

Bien entendu, ici, le mot *margoulette*, comme le mot *figure*, n'est qu'une image pour désigner le bonhomme au complet, car s'il chute ou reçoit une raclée, ce n'est pas forcément la figure qui prend les coups. Notez qu'on dit aussi de quelqu'un qui se suicide qu'il se fait sauter la margoulette.

■ **Faire le mariole**

Faire l'intéressant, le vantard. Se faire remarquer.

Mariole est né en France au XVI^e siècle. Son origine n'est pas certaine et on en trouve principalement deux versions.

La première viendrait de l'italien *marivolo* ou *mariolo* qui désignait, au sens propre, un escroc et, au sens figuré, quelqu'un de rusé. On suppose que le mot est dérivé de *Maria*, la vierge Marie, en lien avec les gens qui feignent la dévotion et cherchent donc à tromper leur monde.

Une autre hypothèse vient de l'ancien français du XIII^e siècle *marirole* (petite image de la vierge Marie) qui servait à désigner une personne versatile.

Si on admet que Marie est bien à l'origine de *marirole*, quand on sait que *marionnette* est issu de *Marion*, lui-même dérivé de *Mari*, et que dans les spectacles de marionnettes, les personnages ont généralement un comportement excessif, propre à les faire remarquer, on établit ce qui est le lien probable.

Si le sens de « filou » est bien attesté au XVI^e siècle, ce n'est qu'au XIX^e que le mot désigne quelqu'un de rusé, de malin, et que *faire le mariole* désigne celui qui se vante en se faisant passer pour malin.

■ **Croquer le marmot**

Attendre longtemps, en se morfondant.

Au XVI^e siècle, date d'apparition de l'expression, les portes ou leurs montants étaient équipés de clochettes ou de heurtoirs. Ces derniers, depuis le Moyen Âge, avaient le nom de *marmot*, parce qu'ils portaient souvent une figurine un peu grotesque comme l'était la tête des marmots (*marmot* au même siècle voulait dire « singe »).

À la même époque, *croquer* signifiait « frapper ». En effet, un *croque-note* était un mauvais musicien, par exemple, et le *jeu de croquet* tire son nom du verbe avec cette acception.

Alors, *croquer le marmot* voulait simplement dire « frapper le heurtoir d'une porte » devant laquelle on pouvait attendre très longtemps et frapper sans relâche si elle restait désespérément close.

■ **En avoir marre - C'est marre !**

En avoir assez, être excédé - Ça suffit !

Cette expression argotique date de la fin du XIX^e siècle (début du XX^e pour la forme *C'est marre !*).

L'origine la plus couramment citée fait venir l'expression de l'ancien verbe *se marer* ou *se marrir* qui voulait dire « s'ennuyer » (contrairement à *se marrer*).

D'autres moins fréquentes évoquent l'espagnol *mareo* qui signifie « mal de mer » puis « ennui » ; il y a aussi l'arabe *andelk marra* (« tu as eu une fois ») d'où serait tiré le sens « ça suffit ».

Mais Alain Rey se rattache à l'hypothèse de Pierre Guiraud : *mar* ou *maré* est un mot d'argot des années 80 qui désignait la part du produit d'un vol. Ainsi, *avoir son mar*, c'était « avoir son compte » au sens de « avoir ce qu'il faut ». Tout en se déformant, l'expression aurait ensuite évolué de la juste mesure jusqu'à exprimer la saturation.

■ Entre le marteau et l'enclume

Entre deux camps adverses, exposé à recevoir des coups venus des deux côtés.

Le marteau a pour destin de frapper durement l'enclume qui, elle, ne peut échapper aux coups donnés par l'outil contondant. Il est donc facile d'imaginer que celui qui aurait l'idée complètement saugrenue de se placer entre le marteau et l'enclume ne pourrait que prendre de mauvais coups.

Si les deux objets existent et se rencontrent brutalement depuis bien longtemps, ce ne serait qu'au XVIII^e siècle que la métaphore aurait été utilisée pour désigner celui qui ferait mieux de courir aux abris au lieu de rester bêtement exposé aux mauvais coups venus de toutes parts.

Toutefois, si l'exemple cité est véridique et si Clément VII a bien écrit ce que Voltaire indique, elle daterait du XVI^e siècle.

Malheureusement, aucun des ouvrages anciens numérisés ne confirme l'existence de *avoir son mar* ou *avoir son maré*. Alors qui a raison ?

■ Faire le matamore

Faire étalage de sa bravoure,
se vanter de prétendus
exploits de manière ridicule.
Faire le vantard, le fanfaron.

Le mot *matamore* nous vient de l'espagnol *matamoros* qui signifie littéralement « tueur de Maures ».

Le personnage de Matamore apparaît en France dans des comédies dès le début du XVI^e siècle, mais c'est principalement *L'illusion comique* de Corneille qui en fait un héros célèbre. Comme le Capitaine de la comédie italienne, c'est toujours un fabulateur qui se vante de prétendus exploits, au point que son nom deviendra un nom commun pour désigner un vantard souvent ridicule.

■ Vieux comme Mathusalem

Extrêmement vieux.

Le livre de la Genèse nous apprend que Mathusalem est mort à l'âge de 969 ans.

Il était le grand-père de Noé qui fut le dernier des patriarches d'avant le Déluge à vivre très longtemps, Dieu ayant alors décidé que la durée de vie

moyenne de l'homme ne serait plus que de cent vingt ans.

Toujours est-il que, ce bon vieux Mathusalem ayant vécu 969 ans, on comprend bien qu'il ait servi de référence dans une expression comme la nôtre.

■ Rouler des mécaniques

Rouler les épaules - Avoir une attitude prétentieuse et/ou agressive.

Au début du XX^e siècle, on disait « il en a dans les mécaniques » pour désigner quelqu'un de physiquement solide.

Bien sûr, les *mécaniques* sont ici le squelette et ses articulations qui, s'ils sont bien constitués et résistants, permettent à son propriétaire d'être considéré comme un homme robuste et costaud.

Rouler des mécaniques désigne une exagération gestuelle, une outrance de comportement destinée à tenter d'en imposer à ceux qui se laissent facilement impressionner.

À tenter, seulement, ainsi que le verbe *rouler* l'indique par les sens argotiques qu'il avait à la même époque. En effet, *rouler* voulait aussi dire « trop en faire » ou « exagérer » et un *rouleur* était un « bavard » et même un « fanfaron », exactement comme notre rouleur de mécaniques.

■ De mèche (avec quelqu'un)

De connivence
(avec quelqu'un).

Selon les lexicographes, cette mèche-là nous arrive du gascon ou du provençal *mech* qui veut dire « moitié », ou bien du *mezzo* italien qui signifie aussi « moitié » ou « moyen ».

Mais Wartburg compare, lui, l'idée d'« arrangement conclu (donc préalablement préparé) », qu'on retrouve dans l'expression, avec le sens de « matière préparée pour prendre feu aisément ».

Toujours est-il que, à la fin du XVIII^e siècle, lorsque cette expression apparaît, *de mèche* a le sens de « de moitié dans un coup, un partage ». Elle est précédée de peu, dans l'argot des typographes, par *être à mèche d'affut* (ou *d'affur*) pour « être de moitié dans une affaire ».

Et quand on est de moitié, donc qu'on participe activement à une affaire avec quelqu'un, est-ce qu'il n'y a pas obligatoirement cette connivence, cette complicité qu'on trouve dans le sens de l'expression ?

■ Vendre la mèche

Trahir un secret
(d'un complot). Révéler
quelque chose qui devait
rester secret.

La mèche qui nous occupe cette fois est celle qui servait autrefois à faire un brin de lumière à l'aide d'une lampe à huile, celle qui permettait aux artificiers de faire exploser des mines ou de faire partir des pièces d'artillerie, ou bien celle qui sert encore à allumer des pétards.

Pour comprendre l'origine de cette expression, il faut remonter au XVI^e siècle, lorsqu'on utilisait l'expression *éventer* ou *découvrir la mèche*.

Lorsqu'un artificier éventait (exposait à l'air) ou découvrait la mèche d'une mine ou d'un engin explosif ennemi, il permettait d'en éviter les dégâts.

Par métaphore, *éventer la mèche* a pris le sens de « découvrir les dessous d'un complot (avant qu'il fasse des dégâts) ou d'une affaire devant demeurer cachée ».

Puis, à partir du ^{xix}^e siècle, le mot *vendre* au sens de « trahir » est venu se greffer sur l'expression d'origine pour nous donner celle d'aujourd'hui.

■ Être médusé

Être très étonné, figé par la stupeur.



Mosaïque représentant Méduse, auteur anonyme, II^e-III^e siècle.

Dans la mythologie grecque, les Gorgones, ces trois jeunes femmes à la chevelure constituée de serpents, inspiraient la terreur. L'une d'elles, Méduse, fut affublée par Athéna d'un pouvoir très particulier : toute personne qui la regardait dans les yeux était immédiatement transformée en pierre.

Or, lorsque vous êtes stupéfait par quelque chose, vous êtes généralement figé, immobile, comme « pétrifié », donc comme transformé en pierre, comme si votre regard avait croisé celui de Méduse.

Si le verbe *méduser* existe depuis le début du ^{xviii}^e siècle, il n'a guère été employé et ce n'est qu'à partir du ^{xix}^e que son participe passé est devenu commun dans notre locution.

■ Le revers de la médaille

Le côté déplaisant, désagréable, d'une chose ou personne qui a pourtant des côtés agréables, beaux, attirants.

On aura compris que ce revers de la médaille n'est qu'une métaphore (attestée en 1640) qui indique que pratiquement toute chose ou personne d'apparence plaisante cache généralement un ou des défauts qu'on ne distingue pas au premier abord ; car, malheureusement, depuis Adam et Ève, la perfection n'est pas de ce monde.

■ menteur comme un soutien-gorge

Très menteur.

Cet accessoire vestimentaire féminin, dont la taille des bonnets importe souvent à l'homme, protège et cache la poitrine, en lui conférant parfois une apparence trompeuse, encore accentuée depuis l'apparition d'artifices permettant de rehausser les seins et de leur donner une impression de volume. C'est ainsi que les hommes qui ont été dépités par ce qu'ils ont pu découvrir une fois l'objet enlevé ont associé ce dernier aux menteurs invétérés. Cette expression est attestée en 1932 chez Céline.

■ A beau mentir qui vient de loin

On peut facilement raconter des mensonges (et être cru) quand ce qu'on dit n'est pas vérifiable.

Voilà une expression proverbiale dont le sens est limpide lorsque, malgré sa syntaxe archaïque, on la comprend correctement comme voulant dire « celui qui vient de loin peut facilement mentir sur ce qu'il a vu ou vécu là d'où il vient ».

Elle est citée par le *Dictionnaire de l'Académie française* de 1694. Elle

est donc plus ancienne et date d'une époque où il restait encore de nombreuses terres à découvrir.

En ces temps, compte tenu des moyens de locomotion peu rapides qui existaient, il était facile à un voyageur revenant de loin de raconter des mensonges sur ce qu'il avait vu au cours de son périple, sûr qu'il était que personne n'irait vérifier.

Il n'en a pas fallu plus pour que notre expression, pleine de bon sens, puisse aisément apparaître.

Dans ce proverbe, comme dans quelques autres locutions, *avoir beau* signifie « être facile » ou « être aisé ».

■ La mer à boire

Une entreprise longue et difficile.

Cette expression n'est plus employée que sous la forme négative « ce n'est pas la mer à boire », souvent pour signifier à quelqu'un qui imagine avoir une montagne à soulever que finalement, ce qu'il a à faire est bien plus facile que ce qu'il croit.

C'est une métaphore qui date du ^{xvii}^e siècle et que notre habituel ami Jean de La Fontaine utilise dans « Les Deux Chiens et l'Âne mort ».

Quand on connaît la difficulté qu'il y a à avaler très rapidement une bouteille entière d'eau, on imagine bien que la mer à boire est une entreprise dépassant les limites du possible.

L'image que véhicule l'expression est donc celle d'une tâche qu'on ne peut réussir qu'au prix de difficultés souvent insurmontables.

■ Demander merci - Être sans merci - Être à la merci (de quelqu'un)

Demander grâce - Être sans pitié - Dépendre de la volonté ou des caprices (de quelqu'un).

Le mot *merci* nous vient du latin *merces* avec le sens de « salaire, récompense », mais aussi avec la signification de « grâce, pitié ».

■ ■ ■

■ La huitième merveille du monde

Quelque chose d'absolument remarquable ou étonnant.

Pour les mémoires défaillantes, voici la liste des sept merveilles du monde, œuvres remarquables construites par les Hommes : la pyramide de Khéops, au Caire ; les jardins suspendus de Babylone ; la statue de Zeus, à Olympie ; le temple d'Artémis, à Éphèse ; le mausolée d'Halicarnasse ; le colosse de Rhodes ; le phare d'Alexandrie.

L'existence de six de ces œuvres a été prouvée, seuls les jardins suspendus de Babylone n'ont pas laissé de traces.

Cette liste étant établie et figée, il est devenu courant, lorsqu'on découvre quelque chose de merveilleux (quel nouveau parent n'aura pas ainsi qualifié sa progéniture toute fraîche ?), de lui faire une place naturelle au bout de la liste initiale en tant que huitième merveille du monde, à la suite des sept et inamovibles premières, mais bien avant toutes les autres potentielles.

C'est d'ailleurs ce dernier sens qu'a *merci* lorsqu'il apparaît en français avec cette orthographe au XI^e siècle. Et c'est de là qu'apparaît d'abord, au XII^e siècle, notre *demandeur merci*, mais aussi *crier merci* avec exactement la même signification.

C'est à peine quelques petites années plus tard qu'on entend *être sans merci*, applicable à des personnes qui accomplissent des actes barbares sans la moindre pitié pour leurs victimes.

Il faudra attendre le XVI^e siècle pour que la dernière forme apparaisse, lorsque quelqu'un est dépendant du bon vouloir d'un autre qui, sans pitié, donc « sans merci », peut lui infliger les pires brimades ou sévices.

■ Merde !

Souhait de bonne chance.

Souvent associé à des situations désagréables, *merde* est aussi utilisé chez nous pour souhaiter bonne chance à quelqu'un.

Il n'existe aucune certitude quant à l'origine de cette acception du mot qui est attestée au cours de la première moitié du XX^e siècle.

La version la plus probable vient d'un simple usage superstitieux où, comme le souhait de « bonne chance » est interdit car il peut provoquer un échec, le mot qui en est considéré comme l'antonyme permet de déjouer le mauvais sort qui attend celui qui va subir l'épreuve.

Une autre version, hélas non attestée, voudrait que, dans le monde du théâtre, souhaiter « merde » à un acteur, c'était espérer pour lui de nombreux fiacres déposant les spectateurs, donc beaucoup de crottin devant le théâtre signifiant alors succès et chance.

■ Laisser pisser le mérinos

Laisser courir, laisser aller les choses, laisser faire.

Le mérinos est une race particulière de mouton dont la laine était très appréciée.

Au début, il y avait *laisser pisser la bête*, locution du XIX^e siècle venue des gens qui menaient des attelages et qui choisissaient de s'arrêter pour laisser leurs animaux faire leurs petits besoins car, si l'on sait que ces bestiaux, qu'il s'agisse de chevaux ou de bœufs, défèquent volontiers en marchant, il semblerait qu'il leur soit beaucoup plus inconfortable d'uriner en avançant, avec des risques de retenue pouvant provoquer des troubles. Il y avait donc d'obligatoires pauses pipi au cours des longs trajets. Entre l'avance lente des animaux et les arrêts nécessaires, il fallait que les cochers ou conducteurs d'attelages

et les éventuels passagers soient peu pressés, détendus, état d'esprit qui est sous-entendu dans le sens de l'expression qui est ensuite passée dans le langage commun pour signifier « laisser faire ».

■ Des yeux de merlan frit

Un regard énamouré et ridicule - Des yeux levés au ciel, de manière affectée, ridicule, ne laissant paraître que le blanc de l'œil - Un regard étonné, stupéfait.

Qui a déjà fait griller un poisson à la poêle a pu constater que cette pauvre bête a en général la bouche ouverte et, surtout, les yeux sortis des orbites et ressemblant à des billes blanches.

Si cette expression date du XIX^e siècle (*œil de merlan frit* est cité par Lorédan Larchey en 1865), c'est avec le cinéma muet qu'elle a pris tout son sens, alors que les mimiques des acteurs étaient exagérées et que, lorsque quelqu'un ouvrait des billes rondes, les yeux chavirés d'une ridicule extase supposée symboliser une transe amoureuse, cette personne était comparée à un merlan frit.

Le dernier sens proposé est une extension de l'usage due au fait que, souvent, celui qui est très étonné reste là, immobile, avec des yeux grands ouverts, qu'on dit parfois exorbités, et pouvant également rappeler ce pauvre poisson frit.

■ Paris vaut bien une messe

Formule qui s'utilise généralement lorsque, pour obtenir un avantage important, on consent un petit sacrifice.

Cette formule est généralement attribuée à Henri IV, mais il se peut que ce ne soit pas lui qui l'ait prononcée ou même qu'elle n'ait jamais été réellement dite.

Nous sommes au ^{xvi}^e siècle. Henri III désigne Henri de Navarre comme son successeur. Celui qui va devenir Henri IV doit batailler ferme, au propre comme au figuré, pour enfin être admis sur le trône. Il finit par y arriver, mais uniquement après sa conversion au catholicisme le 25 juillet 1593.

Ce serait à ce moment qu'il aurait prononcé cette formule signifiant pour lui que si le prix à payer pour avoir l'accès à Paris, symbolisant la France et le trône, était simplement de devoir se convertir au catholicisme, symbolisé par la messe, alors cela valait largement ce petit sacrifice.

■ Une messe basse

Une discussion discrète,
en aparté et à voix basse.

Au sens propre, depuis le milieu du ^{xvii}^e siècle, une messe basse, par opposition à une grand-messe, est une messe « qui se dit sans chant, et où les prières sont seulement récitées » (*Dictionnaire de l'Académie française*, 1832-1835).

C'est à la fin du ^{xix}^e siècle que le sens figuré qui nous intéresse apparaît.

Mais en quoi une messe non chantée a-t-elle pu faire naître une expression appliquée à un dialogue discret entre deux personnes ?

Selon Alain Rey, cela vient du fait que, lors d'une véritable messe basse, le prêtre marmonne des paroles indistinctes qui ne semblent pas destinées à être entendues par l'assistance, exactement comme le sont les paroles échangées par ceux qui disent des messes basses.

■ Sauver les meubles

Sauver l'essentiel lors d'un
désastre, d'une déconfiture.

La métaphore, qui date du ^{xix}^e siècle, est aisément compréhensible : lorsqu'un désastre se produit, quel qu'en soit le domaine, on fait le nécessaire pour essayer de sauver ce qui est le plus important.

Et en parlant de meubles, on peut rappeler, juste pour le plaisir, que si, aujourd'hui, ils désignent des éléments bien spécifiques de notre intérieur, au ^{xii}^e siècle, ils désignaient tous les biens déplaçables ou transportables (les biens meubles, par opposition aux immeubles), qu'il s'agisse de ce qu'on englobe maintenant dans le terme *mobilier*, mais aussi les vêtements, les armes ou le bétail, entre autres.

Ce n'est qu'au ^{xvii}^e siècle que le mot a pris le sens restrictif actuel.

■ Ça fait la rue Michel

Le compte y est -
Ça suffit, c'est assez.

Cette expression familière, attestée au ^{xix}^e siècle, provient d'un jeu de mots digne de l'*Almanach Vermot*, basé sur la rue Michel-le-Comte, située dans le quartier du Marais à Paris.

Cette expression est apparue après 1806, lorsque cette rue a ainsi été nommée.

Elle serait venue des conducteurs de fiacre qui, une fois leur client déposé dans la rue (ou à proximité) et l'argent de la course reçu, leur signifiait ainsi avoir le montant nécessaire.

Ainsi, on serait passé de « ça fait le compte » à « ça fait la rue Michel-le-Comte » pour finir avec « ça fait la rue Michel ».

Selon d'autres sources, elle aurait aussi pu être popularisée par les journalistes des nombreux quotidiens installés dans la rue Réaumur, située à quelques pas de la rue Michel-le-Comte.

■ Faire son miel (de quelque chose)

Tirer profit
(de quelque chose).

Savez-vous que les abeilles sont de viles profiteuses ? Elles exploitent de pauvres fleurs sans défense, sans même leur demander leur

autorisation, et en retirent le nectar et le pollen qu'elles rapportent ensuite dard-dard à leur ruche pour fabriquer ce miel dont on se régale. Si on oublie qu'ensuite, c'est l'homme qui joue lâchement les profiteurs en récupérant ce miel, on peut dire que les abeilles profitent des fleurs pour « en faire leur miel ».

Ici, il ne faut pas voir le *profit* sous l'aspect uniquement pécuniaire qu'on associe souvent au mot, car il peut tout aussi bien être physique ou intellectuel.

Si la date d'apparition de l'expression ne semble pas précise, on trouve des écrits du ^{xvi}^e siècle qui comparent déjà le comportement de ceux qui savent tirer profit de certaines choses à celui des abeilles et de leur miel.

■ Outre mesure

Excessivement,
exagérément,
déraisonnablement.

Le mot *oultre* nous vient ici du latin *ultra* qui signifiait « plus loin ». Donc *oultre mesure*, formule qui date du ^{xii}^e siècle, veut dire « plus loin que la mesure ». Oui, mais de quelle « mesure » s'agit-il ?

Le mot *mesure* apparaît au ^x^e siècle et est issu du latin *mensura* qui désignait d'abord l'action de mesurer, mais qui avait aussi les sens de « norme » ou de « modération ».

C'est au ^{xii}^e siècle que le mot signifie également « dimension considérée comme souhaitable », sens qui nous intéresse ici. En retenant cette acception, lorsque vous faites quelque chose « avec mesure », c'est que c'est fait sans dépasser des limites considérées comme acceptables dans notre société.

En revanche, si vous le faites *oultre mesure*, c'est que vous dépassez les bornes admises, vous le faites de manière excessive.

■ Je vous le donne en mille

Je vous mets au défi de deviner.

Cette locution de défi date du milieu du ^{xvii}^e siècle. Elle est tout simplement une forme raccourcie de « je vous le donne à deviner, mais vous n'avez qu'une chance sur mille de trouver la réponse ».

Ici, *mille* ne doit pas être seulement compris comme le nombre égal à dix fois cent, mais comme « un grand nombre », comme l'utilisait Antiochus dans *Bérénice*, de Racine, lorsqu'il disait « mille autres mieux que moi pourront vous en instruire » ou bien Mme de Maintenon dans sa lettre du 14 juillet 1707 au cardinal de Noailles lorsqu'elle écrivait « sans hésiter, je donnerais mille vies pour obtenir la paix ».

■ Ne pas payer de mine

Avoir une apparence, un aspect peu engageant, qui n'inspire pas confiance.

Quand on dit de quelqu'un qu'il n'a pas bonne mine, c'est que son apparence donne l'impression qu'il ne va pas très bien.

Au ^{xvii}^e siècle, *payer de* signifiait « faire preuve de telle ou telle qualité » et à la fin du même siècle, *payer de bonne mine*, voulait dire « avoir un physique avantageux, une belle prestance ».

Ce n'est qu'à partir du ^{xviii}^e que l'emploi négatif traduit la différence qui peut exister entre l'apparence réelle (la mine) et ce qui peut se cacher derrière.

Car, comme chacun a pu certainement le constater, on peut parfois trouver des petites perles derrière des mines peu engageantes.

On emploie en général cette expression lorsqu'on subodore ou lorsqu'on a effectivement constaté que l'apparence peu attirante cache quelque chose de finalement très intéressant.

■ Une cour des Miracles

Un repaire de mendiants, de truands - Un lieu mal famé, peu engageant.

Tous ceux qui ont lu *Notre-Dame de Paris*, de Victor Hugo, ont le souvenir de la cour des Miracles. L'endroit qu'il évoque ici existait réellement à Paris à partir du Moyen Âge jusqu'au ^{xvii}^e siècle.

Il était très mal fréquenté, par des voleurs, des meurtriers et des mendiants faux éclopés, et très peu visité par les bourgeois et la maréchassée car cette zone de non-droit était pour eux un vrai coupe-gorge.

Et s'il se nommait ainsi, c'était en raison des nombreux « miracles » qui s'y produisaient chaque jour ; en effet, alors qu'ils revenaient dans leur quartier de prédilection, les mendiants éclopés et atteints d'infirmités se remettaient soudainement à marcher normalement, à recouvrer la vue ou à retrouver un membre encore amputé un peu avant.

Si le premier sens de l'expression est limpide, compte tenu de son origine, le second n'en est qu'une simple extension.

■ La substantifique moelle

Le sens caché de quelque chose - Ce qu'il y a de meilleur, de plus précieux en quelque chose.

On sait tous que la moelle est cette substance molle et (très) grasse qu'on trouve au cœur des os, bien cachée, invisible si on ne les brise pas.

Et si c'est dès la fin du ^{xii}^e siècle que le nom *moelle* désigne aussi ce qu'il y a de profond, d'essentiel, en particulier dans une œuvre de l'esprit, on sait moins souvent que cette expression a été rendue célèbre par Rabelais dans le prologue de *Gargantua*, en 1534.

La substantifique moelle y est ici une métaphore qui désigne ce que

le lecteur actif doit extraire ou comprendre dans le texte qu'il lit, ce qu'il peut découvrir entre les lignes, le sens parfois caché du texte.

Par extension, la *substantifique moelle* est la quintessence des choses, ce qu'elles ont de meilleur.

■ Payer en monnaie de singe

Payer en grimaces, en belles paroles ou en fausse monnaie, au lieu de payer réellement.



Jacob van Oost (1603-1671), huile sur toile représentant un jeune garçon tenant un singe.

À la lointaine époque où la ville de Paris était réduite à l'île de la Cité et à ses environs, au Moyen Âge, parmi les rares ponts qui re liaient l'île aux alentours, il y avait celui qui donnait sur la rue Saint-Jacques et qui franchissait le petit bras de la Seine, le Petit Pont. Ce dernier était à péage, institué par Louis IX, dit Saint Louis.

Mais certains corps de métiers étaient exemptés de cette taxe, sous certaines conditions.

C'est ainsi que les gens du spectacle, montreurs d'animaux, jongleurs et autres bateleurs, pouvaient ne pas payer, mais en contrepartie ils devaient exécuter un peu de leur spectacle devant le percepteur du péage : que ce soit en plaisanteries, pirouettes ou en faisant faire des pitreries à leur singe.

C'est de cette tradition étrange qu'est née notre expression au ^{xvi}^e siècle.

■ Être monnaie courante

Être une chose habituelle,
une pratique banale.

Au sens propre, et depuis la fin du XIII^e siècle, la monnaie courante désigne la monnaie (pièces et billets) qui a cours, celle autorisée et « couramment » utilisée, et elle sera opposée plus tard à la monnaie bancaire, les chèques, par exemple. L'expression, avec son sens figuré, apparaît au XVIII^e siècle chez Diderot. Elle est tout simplement un jeu de mots sur *courante* avec le sens de « habituelle » et la *monnaie courante* au sens propre.

■ Promettre monts et merveilles

Promettre beaucoup de choses extraordinaires (même si elles semblent peu réalisables).

Les merveilles, à défaut d'en avoir réellement vu, tout le monde sait ce que c'est, il n'est donc pas la peine de s'attarder dessus. Mais il peut paraître très étrange de rajouter des monts, qu'on comprend généralement comme « petites montagnes ».

Pourtant, dès le XIII^e siècle, *un mont de, des monts de* signifie « une grande quantité de », métaphore qui s'explique par le fait qu'une très grande quantité de choses empilées peut finir par former un très gros tas assimilable à une petite montagne.

C'est au début du XVI^e siècle que l'expression apparaît qui, avec ses deux substantifs accolés, désigne quelque chose comme « promettre une grande quantité de choses merveilleuses ou étonnantes ».

Jusqu'à la fin du XIX^e siècle, on disait dans le même sens *promettre des monts d'or* pour évoquer soit des avantages très importants soit des richesses considérables.

■ La montagne accouche d'une souris

Par rapport aux attentes ou à l'ambition d'un projet, le résultat est extrêmement décevant.

Cette image est très ancienne puisque, sous une forme un peu différente, le poète Horace l'évoquait déjà au I^{er} siècle av. J.-C. : *Parturient montes, nascetur ridiculus mus*, traduit généralement par *Les montagnes accouchent, une souris ridicule naît*.

Mais c'est encore une fois Jean de La Fontaine qui l'a popularisée dans « La Montagne qui accouche » où un poète annonce un sujet ronflant et ne produit pourtant qu'une œuvre très médiocre. Elle sera ensuite reprise par des auteurs comme Boileau ou Mme de Sévigné.

C'est bien la disproportion entre ce qui est attendu de l'énorme montagne et ce qu'elle produit réellement qui provoque une cruelle déception et qui a rendu cette métaphore célèbre.

La portée de l'expression dépasse largement la simple littérature. Elle s'applique maintenant à presque tous les domaines.

■ Le mont-de-piété - Chez ma tante - Le clou

Établissement municipal de prêt sur gage.

Lorsqu'on a un cruel besoin d'argent, il peut être nécessaire d'aller dans un établissement de prêt sur gage mettre ses biens en dépôt en échange d'une somme d'argent, avec l'espoir de les récupérer ensuite.

L'appellation *le mont-de-piété* nous vient au XVI^e siècle de l'italien. Elle est en effet une traduction très libre de *monte di pieta* qui voulait dire « crédit de pitié ».

La deuxième date du début du XIX^e siècle. C'est un terme ironique qui vient de ces personnes qui, ne voulant pas avouer leur recours au

mont-de-piété, expliquaient leur soudaine rentrée d'argent par un apport venu de la proche famille.

La dernière est une image qui date de la même époque et qui vient simplement de ces « clous », parfois simplement imaginaires, où les petits objets mis en dépôt au mont-de-piété étaient supposés être accrochés.

■ Un monte-en-l'air

Un cambrioleur.

En argot, et depuis la fin du XIX^e siècle, le *monte-en-l'air* est un cambrioleur, mais pas n'importe lequel.

En effet, pour avoir droit à cette appellation, il fallait entrer dans les appartements en montant par les façades, en s'aidant des balcons, reliefs divers et autres tuyaux d'écoulement.

Autrement dit, il fallait monter en l'air (d'où l'appellation) le long des murs ou bien donner l'impression, au propriétaire désagréablement surpris, d'arriver par les airs.

■ Fumer la moquette

Être dans un état second, raconter des bêtises, délirer.

Cette expression est récente puisqu'elle date de la seconde moitié du XX^e siècle.

Ceux qui aiment les trips pas trop chers fument de l'herbe, dont le nom est celui politiquement correct du haschich ou du cannabis.

C'est par dérision vis-à-vis des fumeurs de joints ou de pétards, et peut-être aussi en pensant aux effets probables du fait de fumer des poils de moquette synthétique, que fumer la moquette désigne un état dans lequel le « fumeur » n'a plus vraiment toute sa tête, comme s'il avait consommé une drogue.

Cela dit, il ne faut pas non plus oublier que le haschich, c'est du chanvre indien.

Or, à quoi était beaucoup utilisé le chanvre autrefois, jusqu'au XIX^e siècle ? Comme cette plante est

une fibre naturelle très résistante, elle servait à fabriquer de la ficelle, du tissu et même des tapis. Et, dans l'intimité de son chez-soi, il n'y a pas une bien grande différence entre *fumer le tapis* et *fumer la moquette*.

■ Manger le morceau - Se mettre à table

Avouer, dénoncer
(pour un truant).

Ces expressions sont argotiques. La première est apparue à la fin du XVIII^e siècle, la seconde au milieu du XIX^e. Leur origine est strictement identique.

Autrefois, quand les policiers voulaient faire avouer un truant capturé, un des moyens utilisés était de le priver d'alimentation.

Lorsque le repris de justice finissait par craquer, il avait alors le droit de manger, au sens propre du terme.

C'est ainsi qu'en argot, celui qui avait fini par manger (le morceau) ou qui s'était mis à table pour manger est donc devenu celui qui avait avoué.

■ Affirmer mordicus

Affirmer avec obstination,
avec ténacité.

L'adverbe *mordicus* vient, au XVIII^e siècle, du latin *mordicus*, lui-même dérivé de l'équivalent latin de *mordre*, et qui signifiait au sens propre « en mordant ».

Mais *mordicus* avait aussi, au figuré, la signification de « sans en démordre », sachant que si le premier sens de *démordre* a bien été logiquement « lâcher prise après avoir mordu », il a vite été employé à une forme négative pour marquer l'opiniâtreté, la ténacité de celui qui ne veut pas en démordre.

Donc, celui qui « affirme mordicus », c'est tout simplement celui qui ne veut absolument pas démordre de ce qu'il affirme.

■ Être dans les bras de Morphée

Dormir (profondément).

Dans la mythologie grecque, Morphée est le dieu des songes, enfant de la Nuit et d'Hypnos, le dieu du sommeil.

Morphée endort les mortels en les effleurant d'une feuille de pavot, les plongeant ainsi dans un sommeil propice aux rêves.

L'enlacement des corps pour le sommeil est depuis longtemps une image classique dans notre littérature.

Mais pourquoi ce nom de Morphée ou, indirectement, de « forme » ? Parce que Morphée pouvait prendre pour chacun des formes différentes, chacun étant libre de choisir les bras dans lesquels il souhaitait s'endormir.

■ En toucher un mot (à quelqu'un)

Parler brièvement de quelque chose (à quelqu'un).

Cette expression, où *un* peut aussi être remplacé par *deux*, date du milieu du XVI^e siècle. Son origine est plutôt facile à comprendre.

Quand vous parlez à quelqu'un, vous employez en général de nombreux mots. Si vous n'en utilisez qu'un ou deux, c'est que vous êtes très bref.

Bien sûr, il ne faut pas prendre *un* ou *deux* au mot. Il s'agit simplement d'une exagération classique servant à indiquer la brièveté de ce que vous avez à dire. Mais pourquoi *toucher* ? Eh bien, ici on doit lui comprendre le sens peu usuel de « effleurer » vu comme moins agressif que *dire*.

■ Prendre au mot

Accepter une proposition
faite par quelqu'un qui ne
parlait pas sérieusement.
Croire à une bêtise.

Voilà une expression qui date de la fin du XV^e siècle.

Le substantif *mot* y était compris comme ayant le sens de « offre de

prix » et la locution voulait dire « accepter l'offre faite par quelqu'un ».

Son sens a depuis évolué vers une signification proche de « prendre quelqu'un à ses propres paroles » où la personne qui fait une proposition en l'air se fait piéger par l'acceptation de ses interlocuteurs.

Autrement dit, on accepte son offre, tout en sachant pertinemment que ce n'en était pas réellement une ou qu'elle n'avait pas été faite pour être prise au sérieux.

Par extension, on l'emploie aussi lorsque quelqu'un « gobe » une fausse information qu'il a lue ou entendue. C'est alors celui qui prend au mot ce qu'il lit ou entend qui se fait piéger.

■ Motus et bouche cousue

Pas un mot ! Formule
employée pour demander une
discretion verbale absolue.

On comprend aisément l'utilisation de la formule *bouche cousue* ! pour demander à quelqu'un de se taire, Cette version initiale est attestée dès le XV^e siècle.

Quant à *motus*, apparu en 1560, ce n'est pas du véritable latin, mais une simple transformation plaisante de *mot* (peut-être par rapprochement avec *mutus* qui veut dire « muet »). Car dès 1480, ce trilitère s'emploie aussi seul sous la forme d'une exclamation avec le sens de « pas un mot ! »

Il est fréquemment utilisé en renforcement de la locution initiale pour donner notre expression.

■ Bourrer le mou

Raconter des mensonges.
Chercher à tromper.

Vous connaissez probablement l'expression argotique *bourrer le crâne* qui a exactement le même sens et dont l'image est celle de la personne dont on remplit le crâne de fadaïses, billevesées et autres balivernes qui y rentrent d'autant plus facilement que le contenu du crâne est mou.

Il se trouve que notre expression, qui semble dater de la Première Guerre mondiale, n'en est qu'une copie, *mou* étant un mot d'argot désignant le cerveau (entre autres), chose molle s'il en est.

On trouve aussi la forme *gonfler le mou*, tant il est vrai que celui qui cherche à nous bourrer le mou nous pompe l'air.

Et de cette expression, Céline en 1936 a tiré *c'est du mou* pour dire « c'est un mensonge ».

■ Enculer les mouches

Porter son attention sur des détails de peu d'importance, être excessivement tatillon. Dans une discussion, avoir un goût prononcé pour les arguties.

Tout comme *pinaitiller*, au sens très proche, le verbe de cette expression, qui date de la première moitié du ^{xx}e siècle, a son origine dans la partie basse de l'anatomie masculine.

Cela dit, l'expression se rapporte à des personnes qui poussent le bouchon beaucoup trop loin dans... leur souci excessif du détail, de la précision ou dans leur goût prononcé pour les arguties dans une conversation.

■ La mouche du coche

Personne qui s'agite beaucoup sans apporter d'aide ou qui est empressée inutilement.

Cette expression est en général précédée du verbe *faire* ou *jouer*.

Un coche était autrefois un véhicule de transport public tiré par les chevaux. Il transportait surtout les gens pauvres, les riches ayant leur carrosse personnel.

Notre expression vient d'une fable de Jean de La Fontaine « Le Coche et La Mouche ».

Dans cette fable, donc, le fabuliste raconte l'histoire d'un coche dont les six chevaux qui le tirent n'arrivent pas à le sortir d'une situation difficile.

C'est alors qu'intervient une mouche qui s'affaire de façon très désordonnée et qui, une fois que le véhicule est sorti de son mauvais pas, s'en attribue tout le mérite.

■ On n'attrape pas les mouches avec du vinaigre

On n'obtient rien de personne par la force. On conquiert plus facilement quelqu'un par la douceur que par la dureté ou la méchanceté.

Une mouche, qui semble instinctivement bien différencier les bonnes choses des mauvaises, ira bien plus volontiers se poser sur une cuillère de miel ou sur quelque chose de sucré que sur un fond de vinaigre.

Autrement dit, si vous voulez attirer une mouche dans vos rets, mieux vaut laisser traîner une douceur qu'une chose aigre. C'est certainement une excellente raison pour que, au début du ^{xviii}e siècle, apparaisse l'expression *on prend plus de mouches avec du miel qu'avec du vinaigre* qui est simplement l'ancêtre de la nôtre.

La métaphore en est bien plus explicite : pour amadouer, conquérir, faire obéir quelqu'un (la mouche), mieux vaut utiliser la douceur ou la gentillesse (le miel), que la méchanceté ou la force (le vinaigre).

■ Prendre la mouche

Se fâcher, s'énerver brusquement, souvent pour une raison futile.

Prendre signifie ici « commencer à avoir » comme dans *prendre peur*, *prendre l'eau*...

Imaginez-vous en train de brouter tranquillement, lorsque, alors que

vous soulevez votre queue histoire de lâcher tranquillement une de ces bouffées de méthane qui participent à la pollution de notre atmosphère, un taon espiègle vient par là planter son dard dans une zone très sensible. Dans ces conditions, on comprend très bien la réaction brutale du ruminant. Mais vu de l'extérieur, ce bovin paraît s'être énervé d'un coup pour rien.

Cette expression date du milieu du ^{xviii}e siècle (mais *prendre mouche* existait déjà au ^{xiv}e). À cette époque, le terme *mouche* désignait tous ces insectes volants et agaçants que sont les mouches, les guêpes, les bourdons, les frelons, les taons, etc., insectes qui expliquent souvent un énervement brutal de la part de ceux qui en subissent les agressions.

■ Être dans la mouise/la panade /la purée

Être dans le besoin, la misère.

Mouise est un mot d'argot qui signifie « misère » depuis 1892 ou 1895, selon les sources.

Il vient de dialectes de l'est de la France où les variantes du mot viennent de l'allemand *Mus* pour « marmelade » ou « bouillie ».

Avant de prendre le sens actuel, au début du ^{xix}e siècle, le mot a d'abord désigné de la soupe de mauvaise qualité, puis des excréments coliqueux.

Le cheminement qui a provoqué l'évolution de la signification est à comparer à celui de *purée* ou *panade* qui, tous les deux, désignaient une forme de bouillie, et ont également fini par prendre le sens de « misère » puisqu'on dit aussi bien *être dans la purée* ou *être dans la panade* qu'*être dans la mouise*.

■ Un moulin à paroles

Une personne très bavarde.

Il y a le moulin qui est nommé d'après ce qu'on y moud, comme le moulin à blé, etc. et celui que l'on nomme

d'après ce qu'il produit comme le moulin à huile, par exemple.

Et notre moulin à paroles fait incontestablement partie de la seconde catégorie, la personne bavarde produisant, par son bavardage incessant, une quantité intarissable de paroles. Cette expression, avec son sens actuel, nous vient de la seconde moitié du XVIII^e siècle. Le moulin symbolise la mécanique qui tourne sans arrêt, entraînée par le vent ou l'eau.

Mais un siècle avant, elle existait déjà. En effet, elle a d'abord désigné la langue, cet organe qui s'agit constamment dans la bouche de celui qui ne sait pas se taire.

C'est par métonymie que celui dont « le moulin à paroles » fonctionne sans discontinuer est devenu lui-même « un moulin à paroles ».

■ Se faire du mouron

S'inquiéter, se faire du souci.

Cette expression est citée par Gaston Esnault qui la date de 1948, soit assez récemment.

À la place du *mouron*, on peut aussi « se faire de la bile », « se faire du mauvais sang » et même « se faire un sang d'encre ».

Dans ces locutions, le sens de *se faire* doit être compris comme « s'en faire ».

Il s'agit en fait d'un mot d'argot qui, depuis le milieu du XIX^e siècle, désigne... la chevelure.

Autrement dit, vous faire du mouron, ce n'est ni plus ni moins que « vous faire des cheveux », mis à la sauce argotique.

Il semble illogique de « se faire des cheveux (ou du mouron) » quand on est inquiet.

Mais c'est oublier que cette autre expression, à l'origine de la nôtre, est en fait un raccourci de « se faire des cheveux blancs ». Ce qui, là, est beaucoup plus en phase avec ce que l'on sait de l'inquiétude et des soucis.

■ Se faire mousser

Se mettre en valeur de manière imméritée ou exagérée.

Supposant que vous connaissez le savon et en utilisez, vous savez que ce truc produit de la mousse, quelque chose constitué d'une grande quantité de bulles serrées et dont le volume peut devenir très

important alors que ça ne contient finalement rien.

Eh bien, une personne qui se fait mousser peut être comparée à de la mousse de savon : elle veut paraître importante, mais elle n'est très souvent rien ou pas grand-chose.

Cette expression, dans son sens actuel, date du début du XIX^e siècle. Elle vient de la locution *faire mousser* qui, un peu avant, voulait dire « donner une valeur exagérée à quelque chose ».

■ Se croire le premier moutardier du papier

Être infatué de sa personne.

Bien que l'apparition de cette expression soit datée (elle est citée pour la première fois en 1757 par un certain Desnoyer dans ses mémoires), son origine réelle reste une énigme.

La seule proposée a été donnée par Pierre Larousse, mais elle est considérée comme fantaisiste par les lexicographes modernes, car il n'en existe aucune attestation.

Selon Larousse, Jean XXII adorait la moutarde et, ne voulant surtout pas manquer de ce précieux condiment, il aurait créé la charge de premier moutardier, confiée à un de ses neveux qui aurait immédiatement pris la grosse tête, vu l'ampleur des responsabilités du poste.

■ Charger la mule

Exagérer - Accabler (quelqu'un), saturer (quelque chose).

Le verbe argotique *charger*, pour « exagérer », existe depuis la fin du XIX^e siècle, mais cette expression semble être très récente, même si la locution *chargé comme une mule/un mulet/un baudet* pour dire « très lourdement chargé » existe au sens propre depuis le début du XVIII^e.

La *mule* est une image qui a très probablement été ajoutée à la suite du verbe parce qu'on sait que cet animal est capable de porter ou déplacer des charges très lourdes.

■ Voilà pourquoi votre fille est muette

Expression qui conclut ironiquement un discours verbeux ou incompréhensible, qui s'utilise à la fin d'une conversation après une pseudo-conclusion destinée à couper court aux éventuels commentaires, ou bien qui suit des explications d'une totale évidence.

Dans la scène IV de l'acte II du *Médecin malgré lui*, de Molière, Sganarelle explique à Géronte les raisons du mal de sa fille en utilisant des explications extrêmement alambiquées, incompréhensibles, probablement même pour celui qui les prononce :

« Qui est causée par l'âcreté des humeurs engendrées dans la concavité du diaphragme, il arrive que ces vapeurs... *Ossabandus, nequeyrs, nequer, potarimum, potsa milus*. Voilà justement ce qui fait que votre fille est muette. »

L'effet comique de cette phrase de conclusion d'un discours abscons a suffisamment marqué les esprits de l'époque pour qu'elle en devienne une expression.

Par ironie, elle s'emploie également à la fin d'une explication d'une totale évidence, donc à l'opposé de l'utilisation normale.

C'est donc un animal qu'on peut « charger » de nombreuses choses, parfois en exagérant, sans qu'il ploie. Par extension, cette notion d'exagération et d'accumulation de charge(s) se retrouve lorsqu'on accable quelqu'un ou qu'on l'accuse de toutes sortes de choses dont il n'est pas forcément coupable.

■ Mettre/Être au pied du mur

Ôter à quelqu'un toute possibilité de fuir/Ne plus avoir le choix et être obligé d'agir ou d'accepter la situation.

La métaphore est simple à comprendre : si on vous a mis au pied du mur, vous n'avez plus de moyen de vous échapper, mais une fois que vous êtes au pied du mur, vous êtes obligé d'agir, sans plus pouvoir reculer.

La locution *être au pied du mur* avec son sens imagé date de 1590.

Selon le *TLFi*, *mettre au pied du mur* (qui se disait aussi *réduire au pied du mur*) vient des combats d'escrime où on « poussait (quelqu'un) à l'épée jusqu'à ce qu'il soit adossé au mur et ne puisse plus rompre. »

En 1544, il existait aussi l'expression *être au pied du mur sans échelle*, qui s'appliquait à celui qui ratait l'opération envisagée parce qu'il avait oublié quelque chose d'indispensable à sa réussite. Et ce serait cette expression qui, ayant perdu son échelle, aurait vu son sens évoluer à partir de 1590.

■ Passez, muscade !

Le tour est joué !

La muscade est une épice qui sert à accommoder différents plats et desserts (et même certains cocktails). Elle se présente sous la forme de petites noix ovoïdes faisant jusqu'à 3 cm de long pour 2 cm de diamètre.

Le lien que cette épice peut avoir avec notre expression n'est pas évident.

Il vient des pratiques des joueurs de gobelets ou prestidigitateurs à partir du début du XVIII^e siècle. En effet, pour leurs tours de passe-passe, ils utilisaient des boules de liège dont l'apparence était très comparable à celle de la noix de muscade.

À la fin du XVIII^e l'expression *partez, muscade !* ponctuait habituellement la disparition de cette boule de liège. Elle s'est ensuite progressivement déformée en *passez, muscade !* tout en s'étendant au figuré à d'autres usages pour signifier que le tour était joué.

■ Mystère et boule de gomme

S'utilise lorsqu'on évoque quelque chose de très mystérieux, que l'on ne sait expliquer.

Cette expression est d'usage courant, mais son origine exacte reste mystérieuse, même s'il est probable qu'elle soit de source enfantine.

D'aucuns y voient une plaisanterie autour des mystères évoqués dans le roman de Jules Verne, *Les 500 millions de la Bégum* (où *Bégum* est transformé en *boule de gomme*). D'autres y voient plutôt ce qui suit.

Vous savez que, chez une voyante, la boule de cristal permet de découvrir un certain nombre de choses, passées ou à venir, et d'expliquer certains mystères concernant la personne qui consulte l'experte en divinations. Il va de soi que c'est la limpidité du verre qui favorise ces découvertes étonnantes.

Mais si, à la place d'une boule de cristal, Mme Irma utilise une boule d'un matériau sans transparence, comme une boule de gomme, par exemple, elle ne pourra rien voir et le mystère restera inexécuté.

■ C'est du nanan

C'est très bon, exquis, très agréable - C'est facile.

Les lexicographes ne sont pas d'accord sur la date d'apparition de cette expression avec son sens actuel. Pour certains, elle date de 1727, pour d'autres du milieu du XIX^e siècle. En revanche, ils s'accordent parfaitement pour convenir que le vieux mot *nanan* qui, lui, est cité en 1640, vient de la racine *nann-* ou *nam-* qui, paraît-il, a donné naissance à de nombreux mots enfantins dans différents dialectes régionaux.

Nanan, avec une majuscule, a d'abord désigné de la viande, puis, dans le monde des enfants, il a très

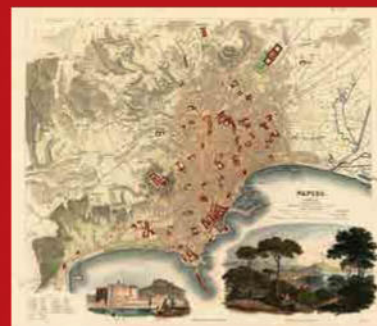
■ ■ ■

■ Voir Naples et mourir

S'utilise pour marquer l'accomplissement d'un désir souhaité si ardemment, qu'après, la vie perd tout son sens.

Cette expression est aussi utilisée par les Napolitains pour dire que leur ville est d'une telle beauté, qu'une fois qu'on l'a vue, le reste n'a plus aucune importance et on peut mourir en paix (*Vedi Napoli e poi muori !* qui se traduit par « Vois Naples et puis meurs ! »).

Il est probable que cette expression ait été inventée par Goethe, au XVIII^e siècle, dans *Voyage en Italie*, récit d'un voyage qu'il a effectué dans ce pays de 1786 à 1787, et où il cite l'expression dans sa forme actuelle, probablement après l'avoir entendue à Naples dans sa version italienne.



Naples en 1835. Carte de la Society for the Diffusion of Useful Knowledge.

vite servi à désigner une friandise, puis, par extension, quelque chose de délicieux.

Par extension toujours, l'expression a aussi pris le sens de « c'est facile » qui est à rapprocher de *c'est du gâteau* ! Au Canada, le mot *nanan* a donné *nanane* qui désigne d'abord une friandise, mais aussi un délice ou une chose recherchée.

■ Chassez le naturel, il revient au galop

Les défauts, les penchants ne se perdent jamais, ne peuvent pas être toujours dissimulés.

Il y a bien longtemps que l'homme a couché sur le papyrus cette presque systématique vérité qui veut que quelqu'un ne puisse longtemps dissimuler sa vraie nature.

C'est en effet chez Horace, dans ses *Épîtres*, que l'on trouve la phrase *naturam expellas furca, tamen usque recurret* qu'on peut à peu près traduire par : « Chasse la nature à coups de fourche, elle reviendra toujours en courant. »

Mais c'est Destouches qui, en 1732, dans sa comédie *Le Glorieux*, a fait passer notre expression à la postérité. De cette comédie, on a aussi retenu deux autres grands classiques dont la forme a pu un peu varier depuis le XVIII^e siècle : « Si quelqu'un vient me voir, je n'y suis pour personne » et « La critique est aisée et l'art est difficile ».

■ Se casser la nénette

Se fatiguer, se dépenser, se décarcasser (pour faire quelque chose) - Réfléchir profondément - Se faire du souci.

Cette expression, qui serait apparue dans les années 1930, a plusieurs sens, relativement proches, puisqu'ils sont tous liés au travail des méninges, que ce soit pour la réflexion ou l'angoisse.

Notre *nénette* est un mot d'argot, avec deux origines possibles.

■ Le nerf de la guerre

L'argent.

Le mot *nerf* vient du latin *nervus* qui, au sens propre, désignait un ligament, un tendon ou une fibre quelconque et qui, au figuré, signifiait « force », « vigueur » et « partie essentielle (d'une chose) ».

Et c'est surtout ce dernier sens figuré qui nous intéresse ici.

Car si, au Moyen Âge, une guerre servait aussi à s'enrichir, elle est bien plus souvent un gouffre financier en raison du coût des armes, de l'équipement nécessaire et de la solde des armées.

Si bien que l'argent est cette « partie essentielle » sans laquelle la guerre ne peut qu'être perdue face à un ennemi mieux équipé, car ayant plus de moyens financiers.

Selon les lexicographes modernes, l'expression n'apparaît sous la forme actuelle qu'au cours du XVII^e siècle. Cependant, au XVI^e, Rabelais parlait déjà du « nerf des batailles » et Jodelle du « nerf de toute guerre ».

La première vient d'une abréviation du mot *comprenette* ou « faculté de jugement ».

La seconde, plus probable, est une abréviation soit du mot *trombinette*, soit du mot *bobinette*, les deux désignant le visage ou la tête (n'utilise-t-on pas aussi se *casser la tête* pour dire la même chose ?).

■ À vue de nez - Au pif - Au pifomètre

Approximativement. Au juger, à l'estime.

Que serions-nous sans notre nez, privés de nos sensations olfactives ? Eh bien, notre nez sert aussi à autre chose : à mesurer avec une précision toute relative des choses variées (« À vue de nez, au pif, je dirais qu'il a 25 ans »).

Cet usage est à rapprocher des différents sens de *flair*.

Quand un animal flaire quelque chose, c'est qu'il sent quelque chose qui l'attire.

Quand un Homme a du flair (forme argotique), c'est qu'il a de l'instinct. C'est cette notion de deviner (ou mesurer au juger) grâce au flair, donc avec son nez, qui est à la base de notre expression. Mais la vue restant quand même indispensable pour juger, c'est bien « à vue de nez » qu'on fait notre estimation.

Les variantes familières reposent sur *pif* qui, en argot, désigne soit le nez, soit la perspicacité (donc toujours le flair), le pifomètre n'étant qu'un pseudo-instrument de mesure basé sur ce fameux pif.

■ Aller/Battre à Niort

Nier.

Si *aller à Niort* veut dire « nier », c'est simplement en raison de la ressemblance phonétique des deux mots *nier* et *Niort*.

Cette expression est attestée au XVII^e siècle sous cette forme, mais elle en a eu de différentes depuis le XV^e, *prendre le chemin de Niort*, par exemple.

Et c'est au tout début du XX^e qu'on trouve la version *battre à Niort*, avec la même signification, et où le verbe *battre* a le sens argotique de « feindre » ou « simuler » (feindre de ne pas savoir, n'est-ce pas aussi nier ?).

■ Sainte nitouche

Femme qui joue les prudes - Personne qui joue l'innocence, qui tente de cacher ses défauts.

Pour qu'une personne soit canonisée, il est impératif qu'elle ait eu une vie exemplaire, irréprochable. Et parmi les choses qu'elle ne devait surtout pas faire, c'était, bien entendu, s'adonner à l'abominable péché de chair hors mariage.

Notre sainte nitouche serait donc une femme très vertueuse, sexuellement

intouchable ; ce serait une femme dont on pourrait dire « on n'y touche pas » ou, phonétiquement, « on ni-touche pas ».

Ironiquement, une sainte nitouche est donc une personne qui joue les vertueuses, les prudes, qui prétend ne pas vouloir « y toucher », au point qu'on pourrait la canoniser plus tard, mais qui ne trompe aucunement son monde.

Par extension, l'appellation s'applique à des personnes qui tentent de cacher leurs défauts et jouent les innocentes.

C'est au ^{xvi}^e siècle que la locution apparaît, entre autres chez Rabelais dans *Gargantua*.

■ Tête de nœud

Imbécile.

On peut parfois traiter quelqu'un d'imbécile de manière plus ou moins affectueuse. Mais ici, le terme est très injurieux.

En argot, et depuis le début du ^{xix}^e siècle, *nœud* désigne le pénis. L'explication de cette appellation serait celle d'une métaphore menue : les veines du bois rappellent celle du pénis en érection dont la dureté est comparée avec celle d'un nœud dans le même bois.

Et qu'est-ce que la tête du nœud, sinon le *gland*, autre terme argotique injurieux ayant la même signification ?

Ce serait Aristide Bruant qui aurait cité cette locution en premier, au tout début du ^{xx}^e siècle.

Reste à savoir pourquoi *gland* ou *tête de nœud* désignent un fieffé imbécile. Mais on peut imaginer le manque total d'intelligence de cette tête-là, même si, chez certains hommes, c'est bien là que se situe leur cerveau dès qu'une proie féminine potentielle passe à proximité.

■ Convoler en justes noces

Se marier.

On se doute bien que là où il est question de *noces*, on va évoquer le mariage. Certes, mais qu'ajoutent ici *convoler* et *justes* ?

Le verbe *convoler* vient du bas latin *convolare* qui, en droit, signifiait « se remarier », mais qui, par construction, aurait plutôt dû vouloir dire « voler avec, vers ou ensemble ».

Aujourd'hui, ce verbe n'est presque plus utilisé que dans cette locution.

Quant à *justes*, ce qualificatif a le sens de « légitime » ou, autrement dit, de parfaitement autorisé, compte tenu des lois du moment. D'ailleurs, chez les Romains, *justes noces*, ou plutôt *justæ nuptiæ*, désignait un mariage légitime.

Une fois ses termes épluchés, notre expression pourrait donc signifier « se remarier au cours d'un mariage légitime », mais elle est en réalité employée plutôt ironiquement ou plaisamment pour simplement dire « se marier ».

■ Trancher le nœud gordien

Résoudre un problème d'une manière expéditive. Trancher dans le vif, prendre une décision de manière radicale.

Le roi de Phrygie venait de trépasser sans héritier. Un oracle prédit alors que la première personne arrivant en ville sur un char à bœufs serait fait roi. C'est ainsi que Gordios, le futur père de Midas, fut nommé souverain. Avant de monter sur le trône, il attacha ensemble le timon et le joug de son char en faisant un nœud inextricable.

Puis un autre oracle prédit que le premier qui arriverait à défaire ce « nœud gordien » conquerrait l'Asie ou le monde, selon les versions.

En 336 av. J.-C., Alexandre, pas encore le Grand, s'essaya à défaire le nœud. N'y arrivant pas, il dégaina son épée et le trancha d'un coup sec.

On sait ce qu'il advint de ses conquêtes, prouvant ainsi la justesse de l'oracle.

C'est de cette légende qu'est née la métaphore du « nœud gordien », un problème difficile à résoudre, mais que défont à leur manière tous ceux qui résolvent le problème de façon plutôt radicale ou qui tranchent (eux aussi) dans le vif lors d'une prise de décision.

■ Travailler au noir - Faire du marché noir

Travailler clandestinement, sans être déclaré - Faire du commerce illégal en période de restrictions ou de pénurie.

Dans les deux expressions, qui correspondent à des activités hors la loi, la notion de dissimulation est évidemment présente, et le qualificatif *noir* employé ici est lié au fait que, quand on veut dissimuler ce qu'on fait, il vaut mieux le faire dans l'obscurité.

L'appellation *marché noir* est née à la fin de la guerre 14-18 en Allemagne, à une période où le pays subissait d'importantes pénuries.

Il existe toutefois une autre origine qui nous viendrait du Moyen Âge, mais qui reste à confirmer : certains maîtres, peu enclins à bien considérer leurs ouvriers ou serfs, n'hésitaient pas à les faire travailler illégalement une fois la nuit tombée, à la lueur de quelques bougies. Ce serait de ce travail de nuit dissimulé parce que non autorisé que *travail noir* puis *travail au noir* serait né.

■ Chercher des noises

Chercher querelle, chercher la dispute - Chercher à embêter (quelqu'un).

Au ^{xi}^e siècle, *noise* a signifié « bruit » ou « tapage », puis il a pris le sens de « querelle » ou « dispute », peut-être par le fait qu'une dispute génère du bruit.

Toujours est-il que si l'emploi de *noise* est devenu de moins en moins fréquent depuis le ^{xvii}^e siècle, il reste

d'usage dans notre expression qui date de cette époque et qui a existé sous quelques formes comme *chercher noise*, *chercher une noise* ou même *chercher noise pour noisette* où *noisette*, qui avait le sens de « très peu de choses », désigne ici un motif futile.

Le second sens proposé est plus récent. Il est une atténuation du sens initial, même si celui qui embête l'autre peut finalement s'attendre à provoquer une dispute.

■ Avoir un nom à coucher dehors

Avoir un nom très difficile à prononcer et/ou à retenir.

Au Moyen Âge et bien après, les aubergistes étaient d'un naturel extrêmement méfiant.

Une fois la nuit tombée, pour se faire admettre dans une auberge, il fallait montrer patte blanche, c'est-à-dire d'abord énoncer son patronyme. Et celui qui n'avait pas un nom très « chrétien » courait de forts risques de se voir éconduire et de devoir passer son chemin ou coucher à l'écurie.

Il existe la variante *un nom à coucher dehors avec un billet de logement*, le billet de logement étant, pendant la guerre, un mode de réquisition imposant à un habitant de loger le soldat porteur du document et frappant à sa porte.

Mais il semble que ce complément ait été ajouté par la suite à l'expression déjà existante.

■ Noyer le poisson

Noyer quelqu'un sous un flot de paroles de manière à l'étourdir - Faire volontairement de longues digressions pour embrouiller quelqu'un.

Cette expression existe au moins depuis le ^{xix}e siècle. Les pêcheurs l'utilisaient pour décrire la manœuvre qui consiste, une fois le poisson

■ Une nuit blanche

Une nuit sans sommeil.

Il n'existe aucune certitude quant à l'origine de cette expression qui date du ^{xviii}e siècle.

On en trouve une attestation en date du 30 octobre 1771 dans une lettre de la marquise du Deffand, Marie de Vichy-Chamrond et certains auteurs émettent l'hypothèse que c'est elle qui a inventé ce terme.

Voici une autre proposition, la moins originale mais probablement la plus véridique.

Dans notre langue, le qualificatif *blanc* indique très souvent un manque (*voix blanche*, *tir à blanc*, *mariage blanc*, etc.) et il est assez facile d'imaginer qu'une nuit blanche est simplement une nuit sans sommeil.

Une autre hypothèse nous vient de Saint-Petersbourg, en Russie, à l'époque du règne d'Élisabeth, puis de Catherine II. Dans ces années-là, la vie « nocturne » battait son plein. Il se peut donc tout à fait que le terme russe « *белые ночи* » (nuits blanches) ait été rapporté et popularisé chez nous par les Français qui passaient du bon temps là-bas.

fermé, à le faire alternativement sortir et rentrer dans l'eau de manière à l'épuiser pour qu'il finisse par ne plus opposer de résistance.

C'est de cette manière de procéder avec l'adversaire que notre expression a pris son sens figuré, vers 1930. Inonder l'interlocuteur de paroles, c'est aussi l'étourdir, le fatiguer, lui faire cesser toute résistance verbale et, parfois, aller même jusqu'à le remplir de confusion et l'empêcher de revenir au sujet principal dont on a souhaité le détourner ; ce qui explique les deux significations de l'expression.

■ Se noyer dans un verre d'eau

Être incapable de faire face (sereinement) à la moindre difficulté. Être complètement perdu une fois confronté au moindre changement.

On peut comprendre cette expression comme montrant le côté ridicule qu'il y aurait à réussir à se noyer dans un verre d'eau, fait aussi stupide que celui de se laisser dépasser par la moindre petite difficulté.

Au ^{xvii}e siècle, on poussait même l'exagération plus loin, puisqu'on disait déjà *se noyer dans un crachat*

ou *se noyer dans une goutte d'eau*.

Mais le sens initial de l'expression n'était pas tout à fait celui-là. Ainsi que le *Dictionnaire de l'Académie française* de 1762 le signale, *il se noierait dans un crachat* servait à qualifier un homme malhabile. Cela dit, dès le début du ^{xvii}e siècle, *se noyer* avait déjà le sens figuré de « se laisser dépasser (ou submerger) ».

Le glissement vers le sens actuel s'explique donc aisément.

■ Un (sacré) numéro !

Une personne qui se fait remarquer par son originalité, son côté bizarre.

C'est à partir de 1879 que le mot *numéro* désigne une partie d'un spectacle de cirque ou de music-hall. Et c'est de là que, par extension et à partir de 1901, une personne qui veut se faire remarquer est devenue « un numéro » et même, parfois, « un drôle de numéro ».

En revanche, le sens de « personne bizarre ou originale », probablement influencé par le sens précédent, semble remonter à une locution du milieu du ^{xix}e siècle, *être un bon numéro*, qui voulait dire « être ridicule » et dont l'origine n'est pas précisée.

■ Être en odeur de sainteté

Être en état de perfection spirituelle – Être bien vu.

Autrefois, on croyait que le corps d'une personne sainte émettait après sa mort une odeur particulière, suave, qui permettait de le distinguer aisément des autres personnes décédées. C'est de là qu'au ^{xvii} siècle est apparue notre expression avec son premier sens indiqué, pour désigner une personne ayant eu de son vivant un comportement si admirable que sa canonisation était envisageable. Mais avant cela, au ^{xvi} siècle, il existait déjà *être en bonne/mauvaise odeur* employé à propos de quelqu'un qui faisait bonne ou mauvaise impression.

Ce sens n'a pas disparu et il est resté aujourd'hui dans notre expression, *bonne odeur* devenant *odeur de sainteté* et employé, parce qu'il a fait bonne impression, à propos de quelqu'un qui est apprécié, bien vu. Dans ce second sens, le moderne, la locution s'emploie plutôt à la forme négative *ne pas être en odeur de sainteté* pour parler d'une personne mal vue par une autre.

■ Œil pour œil, dent pour dent - La loi du talion

Formule ou principe exprimant un esprit de vengeance ou un besoin de punition : le coupable doit subir le même dommage que celui qu'il a fait subir à sa victime.

Talion vient du latin *talīs* qui signifie « tel » ou « pareil ».

Les toutes premières traces de la loi du talion ont été trouvées dans le Code d'Hammourabi, recueil de lois du roi de Babylone qui a régné entre 1792 et 1750 av. J.-C. : « Si quelqu'un a crevé l'œil d'un homme libre, on lui crèvera l'œil ; si quelqu'un a cassé une dent d'un homme libre, on lui cassera une dent... »

■ À l'œil

Sans payer, gratuitement.

Au cours de la première moitié du ^{xix} siècle, cette locution voulait principalement dire « à crédit ». On comprend bien alors que le sens de « crédit » ait pu évoluer vers celui de « gratuité », à force d'avoir des débiteurs ne payant pas leurs dettes.

Claude Duneton indique qu'à cette époque, le sens de « gratuité » a longtemps coexisté avec celui de « crédit ». Pour la notion de crédit, il précise que les commerçants, pour comptabiliser la dette de leurs clients, utilisaient des baguettes de bois dans lesquelles ils faisaient au couteau des entailles en fonction du montant dû. Les pauvres prenaient du pain « à la coche » en attendant de pouvoir payer.

Or, de telles marques en « v » faites au couteau sur la baguette peuvent ressembler à des yeux. De là pourrait venir *avoir quelque chose à l'œil* donc à crédit.



Détail d'un portrait de l'empereur Sigismund de Bohême. ^{xv} siècle.

On retrouve aussi cette formule dans l'Ancien Testament : dans les livres de l'Exode et du Lévitique.

De nos jours, la loi du talion n'est heureusement plus appliquée, mais remplacée par des peines graduées, attribuées en fonction des dommages subis par la victime.

■ Se mettre le doigt dans l'œil

Se tromper grossièrement.

En argot, *œil* désigne aussi l'anus et, dans le langage populaire, l'erreur est souvent exprimée par des termes évoquant des choses placées sous la ceinture.

Ainsi, quand on se trompe, on peut dire « se foutre dedans » et quand on est trompé par quelqu'un, les allusions à la sodomie deviennent fréquentes.

Quant au doigt, dans un contexte pareil, il est facile d'imaginer ce qu'il représente.

De là, on comprend qu'on puisse évoquer, sinon réellement pratiquer, l'auto-sodomie en se mettant le doigt dans l'œil lorsqu'on est lourdement trompé par soi-même.

Doigt et *œil* n'étant généralement compris que dans leur sens normal,

à la suite de cette expression, et selon l'ampleur de l'erreur, on ajoute parfois *jusqu'au coude* ou même *jusqu'à l'omoplate* lorsqu'il s'agit d'amplifier l'importance de l'erreur.

■ Tuer/Écraser/Étouffer dans l'œuf

Arrêter quelque chose, étouffer une affaire dès le départ, dès le début.

Depuis très longtemps, l'œuf est le symbole métaphorique du germe, du commencement, par analogie avec l'état embryonnaire. N'est-ce pas dans un œuf que naît la vie ?

Il n'y a qu'à remonter à Horace, au ^{1er} siècle av. J.-C., et à sa locution latine *ab ovo* qui veut dire « à partir de l'œuf » pour en être convaincu.

Toujours est-il que, métaphoriquement, tuer une affaire ou un projet dans l'œuf, c'est l'arrêter avant même qu'il ait la moindre chance de sortir de la coquille où il avait commencé à germer.

Ce serait Victor Hugo qui, en 1830, aurait le premier utilisé la locution *écraser dans l'œuf*, reprise seulement à partir de 1932 par le *Dictionnaire de l'Académie française*.

■ À pied d'œuvre

Prêt à commencer un travail.

Si, bien entendu, chaque mur est bien une des œuvres du maçon, il ne faut quand même pas oublier que le mot *œuvre* est aussi, depuis le XIII^e siècle, synonyme de *travail* ou *activité*.

Mais ce n'est qu'au XVII^e qu'on a commencé à dire de ce maçon, arrivé sur le lieu de son travail et prêt à attaquer ce dernier, qu'il était à pied d'œuvre. Il va de soi que le maçon peut être remplacé par n'importe quel autre travailleur.

Et si, aujourd'hui, on la spécialise plutôt pour des personnes, cette expression a d'abord et principalement été employée pour des matériaux ; ainsi on disait des briques prêtes à être utilisées pour monter le mur qu'elles étaient à *pied d'œuvre*.

■ OK

D'accord.

La première apparition écrite connue de cette abréviation a été localisée dans le journal de Boston, le *Morning Post*, daté du 23 mars 1839, dans un article qui parle d'une abréviation de *oll korrekt*, une altération phonétique de *all correct* pour « tout va bien ».

Ce OK purement local a été, dès l'année suivante, popularisé lors de la campagne des démocrates à New York. Ceux-ci créèrent en effet un groupe appelé les *Democratic OK Club* pour soutenir leur candidat Martin Van Buren.

La principale autre hypothèse la plus répandue est celle-ci : le O de OK viendrait du chiffre zéro dans l'abréviation de *O killed* utilisée par les Sudistes pendant la guerre de Sécession pour indiquer qu'il n'y avait pas eu de victimes lors d'un combat (le chiffre zéro étant prononcé O comme quand on donne un numéro de téléphone en anglais).

■ En rang d'oignons

Sur une seule ligne, à la file.

Une explication traditionnelle veut que cette expression nous vienne du XVI^e siècle où, à Blois, officiait un maître de cérémonie, Artus de la Fontaine-Solaro, baron d'Oignon, qui aimait ranger son petit monde selon des règles protocolaires précises. Notre locution serait née de là.

Mais il se trouve que *se mettre en rang d'oignons*, en 1611, voulait dire « s'intégrer à une compagnie où on n'a pas sa place » ou bien « prendre place dans une réunion où on n'est pas invité ».

Et par ailleurs, cité par Littré, Leroux de Lincy, linguiste du XIX^e siècle, écrit à propos de notre rang d'oignons : « Ne vient-il pas tout simplement de la manière dont les gens de la campagne assemblent les oignons avec des liens de paille, en plaçant les plus gros les premiers, et ensuite les autres ? » Ce ne serait ensuite qu'en 1654, plus d'un demi-siècle après le baron d'Oignon (ce qui éliminerait l'origine qui lui est liée), que l'expression aurait également pris le sens actuel, le précédent continuant à être utilisé pendant encore au moins un siècle.

■ S'occuper de ses oignons

Ne pas se mêler des affaires des autres.

Si cette locution date du début du XX^e siècle, c'est au cours du siècle précédent que *oigne*, apocope de *oignon*, désignait en argot aussi bien l'anus, le cul ou les pieds. L'expression *se le mettre dans l'oigne* voulait d'ailleurs dire « mépriser ».

Quoi de plus étonnant, alors, puisqu'elles existent toujours aujourd'hui, que de voir ici un simple synonyme argotique des expressions *s'occuper de ses fesses* ou *s'occuper de ses pieds*.

Mais Cellard et Rey, dans leur *Dictionnaire du français non conventionnel*, évoquent en plus une

origine réellement liée aux bulbes qu'on retrouve en cuisine : dans le centre de la France, une marque d'indépendance des femmes était leur droit de cultiver un coin de jardin où elles faisaient pousser des oignons pour se faire un peu d'argent de poche. On pouvait entendre alors les hommes dire aux femmes qui voulaient se mêler de leurs affaires « occupe-toi de tes oignons » ou bien « ce ne sont pas tes oignons ».

■ Un oiseau rare

Une personne aux qualités exceptionnelles. Une personne impossible à trouver (car on lui recherche trop de qualités ou de compétences).

Si la forme actuelle de l'expression, souvent employée de manière ironique, date de la première moitié du XIX^e siècle, au XVII^e, on utilisait *un rare oiseau*, traduction du latin *rara avis (in terris)*, version qu'on a trouvée chez le poète satirique latin Juvénal, dans une de ses *Satires*.

Si *un rare oiseau* est employé par Jean de La Fontaine, auparavant, au XV^e siècle, on trouvait déjà cette même idée dans *oysel qui ne se trouve pas souvent*.

Il faut dire que le terme *oiseau*, dès le XIV^e siècle, a servi à désigner un individu ; on le retrouve dans notre expression tout comme dans *un drôle d'oiseau*.

Avec exactement la même signification, on rencontre aussi les expressions *oiseau bleu* ou bien *merle blanc* (chez Marivaux, par exemple).

■ On ne fait pas d'omelette sans casser des œufs

Pour arriver au résultat voulu, il faut se résoudre à faire certains sacrifices inévitables.

Voilà une locution proverbiale un tantinet pessimiste. Elle veut nous faire croire que, pour réussir à



obtenir quelque chose, il faut obligatoirement qu'il y ait des dommages collatéraux, pour reprendre un terme à la mode, ou bien qu'il faut obligatoirement faire des sacrifices ou consentir à abandonner des choses (argent, avantage...).

Certes l'image évoquée par l'expression correspond parfaitement à ce schéma, mais faut-il obligatoirement généraliser ?

Cette locution est apparue au milieu du XIX^e siècle. Mais auparavant, au XVIII^e, la locution *faire une omelette* voulait dire « casser des choses fragiles ».

■ Prendre le train onze/d' onze heures

Marcher, aller à pied.

Lorsque vous vous tenez debout, en pantalon, immobile avec les jambes à peine écartées, vos membres inférieurs ne vous font-ils pas immédiatement penser à deux chiffres « un » côte à côte ? Ce qui, dans le système décimal, donne le nombre « onze » ? Et voilà comment, sans

le savoir, vous vous trouvez naturellement pourvu d'un moyen de locomotion que certains ont appelé le *train onze*, devenu aussi le *train d' onze heures*, lui-même raccourci en le *train d' onze*.

De là, *prendre le train onze* ou *arriver par le train onze* veulent simplement dire que vous vous déplacez à pied. Cette expression date du dernier quart du XIX^e siècle.

■ Rouler sur l'or

Être très riche.

Cette expression date du XVIII^e siècle. C'est probablement une altération de la forme pronominale citée par Furetière *se rouler sur l'or* (et sur l'argent) qui date de la fin du siècle précédent et dans laquelle *se rouler* a bien le sens de « se tourner de côté et d'autre » comme dans *se rouler dans l'herbe*. Cette fois, l'image est plutôt celle de la personne assez riche pour disposer d'un tas d'or suffisamment important pour qu'elle puisse se rouler dessus.

Furetière indique également que, dans le milieu de la finance, on disait que l'argent roule : « rouler se dit aussi de l'argent lorsqu'il se remue, lorsqu'il s'en fait grand commerce » et aussi « on dit encore, en parlant d'un homme fort riche, que les sacs d'or et d'argent roulent dans sa maison, qu'il se roule sur l'or et sur l'argent. » Cette locution s'emploie souvent sous une forme négative en relation avec quelqu'un qui est pauvre.

■ Apporter des oranges (à quelqu'un)

Aller visiter (quelqu'un) en prison ou à l'hôpital.

L'histoire remonte à 1892 où, sur dénonciation du sénateur Béranger, trop moraliste, quatre jeunes demoiselles, dont Marie-Florentine Roger, dite Sarah Brown, furent jugées car elles étaient accusées de s'être montrées presque nues dans les rues pendant le défilé du bal des Quat'zarts (élèves de l'école des Beaux-Arts à Paris).

L'affaire fit grand bruit à l'époque et, en attendant que le verdict tombe, le poète Raoul Ponchon composa ces deux vers :

« Ô ! Sarah Brown ! Si l'on t'emprisonne, pauvre ange,
Le dimanche, j'irai t'apporter des oranges. »

C'est donc simplement parce que *orange* rime avec *ange* et que c'est un cadeau plus sympathique que des losanges, des phalanges, des mésanges ou des rechanges, qu'on apporte maintenant ces fruits aux prisonniers et aux malades.

■ Mordre/Manger l'oreiller

Avoir un orgasme - Avoir le rôle passif, dans une relation homosexuelle.

Il arrive parfois qu'on « mange » l'oreiller. Les femmes, surtout, car il est plus rare, dans un couple traditionnel, que l'homme ait la bouche à proximité de l'oreiller lors d'un orgasme. Pourquoi cette image ?

■ ■ ■

■ Il y a de l'orage dans l'air

Une dispute, une querelle s'annonce. La situation s'aggrave.

C'est au cours d'un orage que se produisent ces manifestations naturelles parmi les plus impressionnantes que sont les éclairs, immédiatement suivis de coups de tonnerre.

Lorsque les éclairs se produisent, c'est en des endroits où l'air est chargé d'électricité. Or, ne dit-on pas, par une autre métaphore, « il y a de l'électricité dans l'air » lorsque la tension monte entre deux individus, au risque de provoquer de véritables éclats ?

Ce rapprochement aisé, entre « l'atmosphère » qui règne entre les deux personnes et cette électricité qui se trouve dans l'atmosphère et qui va probablement provoquer l'éclair puis le tonnerre est bien évidemment à l'origine de notre expression. Et ce, depuis le XVIII^e siècle.

On utilise aussi *ça tourne à l'orage* pour évoquer une situation qui est en train de se détériorer : l'orage, l'explosion de la nature, n'a pas encore eu lieu, mais on sent bien qu'il se prépare.



Paysage sous l'orage, Pieter Mulier II (1637-1701).

■ L'avoir dans l'os

Subir un échec – Éprouver une déception – Se faire bernier.

Lorsqu'on subit un échec ou qu'on éprouve une déception, c'est souvent à cause d'un autre qui nous a berné, possédé, trompé. Et, dans ce cas, une métaphore habituelle de la possession nous fait dire, par une association très poétique à la sodomie, que « on l'a dans le cul » ou que « on s'est fait mettre (bien profond, éventuellement) ».

C'est elle qu'on retrouve ici, le mot *os* désignant alors le tréfonds de l'homme, peut-être en raison de la proximité immédiate de l'orifice avec le sacrum ou le *coccyx*, deux de nos *os* bien connus ou parce que la coupe d'un *os* est un anneau, comparable à l'anüs.

Selon Gaston Esnault, si ce sens du mot existe depuis la fin du *xix^e* siècle, ce n'est qu'au milieu du suivant que l'expression est apparue.

Eh bien, n'est-il pas nécessaire d'être le plus discret possible au moment de l'extase ? Alors, lorsque la position le permet, mettre la tête dans l'oreiller, voire le « mordre » ou, plus imagé encore, le « manger », permet d'atténuer une manifestation trop bruyante d'un plaisir intense.

C'est de cette image de la femme qui mord l'oreiller pour assurer la discrétion de l'instant suprême que, par extension, l'expression indique le fait d'avoir un orgasme, et ce depuis la seconde moitié du *xx^e* siècle.

L'image, étendue aux homosexuels masculins, a également donné le second sens proposé.

■ Pousser des cris d'orfraie

Hurler, pousser des cris stridents (souvent sans réelle justification, avec une certaine disproportion entre l'acte et la réaction) – Protester violemment.

L'orfraie est un rapace piscivore dont les cris ne sont pas plus stridents que ceux d'un autre grand rapace diurne.

En réalité, ce qui explique probablement notre locution née au *xvi^e* siècle, c'est la confusion de noms entre *orfraie* et *chouette effraie*.

Cette chouette peut, dans certaines conditions, pousser des hurlements qui, en des temps reculés, pouvaient

effrayer le voyageur nocturne seul au fond des bois.

Le sens initial de l'expression était lié au fait d'être effrayé. Maintenant, si, en plus de l'effroi, on l'utilise aussi en cas de forte réprobation, on associe fréquemment une notion de réaction disproportionnée par rapport à l'acte ayant causé la peur ou le désaccord.

■ Attendre sous l'orme

Attendre très longtemps, en vain.

Autrefois, les ormes étaient nombreux sur les places des villages où se trouvait le centre de la vie sociale. Dans ces lieux, dès le Moyen Âge, il était fréquent qu'une forme de justice soit rendue par des sommités locales ou des « juges de village » qui mettaient en présence les parties qui s'opposaient.

De cette pratique sont venues les désignations *juge sous l'orme* ou *avocat sous l'orme* pour désigner des magistrats et avocats médiocres, que l'on se permettait donc de faire attendre.

L'image de cette attente interminable sous l'orme venait aussi du fait que certaines des parties concernées ne se présentaient jamais et qu'on les attendait donc en vain.

Du coup, au *xvii^e* siècle, l'expression a été employée ironiquement pour proposer un rendez-vous auquel

on n'avait aucune intention de se rendre.

Le sens actuel n'a pas été perdu depuis le *xvii^e* siècle.

■ Faut pas pousser grand-mère / mémé / mémère dans les orties

Il ne faut pas exagérer, abuser, dépasser les limites – Il ne faut pas avoir un comportement asocial avec quelqu'un.

Si l'image en est claire, l'origine de l'expression de base *faut pas pousser* pour *il ne faut pas exagérer* semble inconnue même si son apparition est généralement située dans la première moitié du *xx^e* siècle.

Celui qui « pousse » trop, en effet, risque de faire du dégât en enfonçant ou écrasant ce sur quoi il pousse. La métaphore d'origine est donc sans ambiguïté.

L'ajout de la mémé est là pour en renforcer le sens. Son côté cocasse en rend l'utilisation plus fréquente que *faut pas pousser le bouchon trop loin* qui a exactement le même sens.

■ Être à l'ouest

Être dans un état anormal (de fatigue, d'hébétéude...) – Avoir la tête ailleurs.

La plus probable des origines vient d'une adaptation de la locution anglaise *to go west* (« aller à l'ouest ») qui, au moment de la Première Guerre mondiale, voulait dire « mourir » ou « être tué », sens approchant de celui qu'on trouvait dans l'argot des voleurs chez lesquels *to go west* voulait dire « être pendu. En traversant la Manche, elle aurait perdu de son intensité, la mort étant remplacée par une sorte d'hébétéude.

Voici une autre explication qu'on trouve ici et là.

Elle viendrait du théâtre du début du *xx^e* siècle. Il paraît qu'à cette époque,

les ateliers de décors et les théâtres se situaient principalement à l'est de Paris, alors que les acteurs habitaient surtout à l'ouest.

À la fin de son spectacle, l'acteur, forcément très fatigué après avoir tout donné, retournait chez lui, à l'ouest.

■ Avoir ses ours

Avoir ses règles.

Mais que viennent faire nos braves plantigrades dans ces manifestations aussi régulières que naturelles ?

Deux explications sont proposées pour cette expression qui daterait du début du ^{xx}e siècle.

On sait qu'un ours désigne un homme bourru, à l'humeur parfois massacrante. La première explication vient donc de l'humeur ou de l'énervement que peuvent avoir nos compagnes lorsqu'elles sont menstruées.

La seconde origine pourrait venir d'une plaisanterie faite à partir de l'ancienne expression *avoir ses jours*, employée pour désigner ces jours où une femme préférerait ne pas trop se montrer en société. Mais une telle plaisanterie ne se comprend vraiment que lorsqu'on sait que, jusqu'à la fin du ^{xix}e siècle, *ours* se prononçait *our*, ce qui explique la très forte similitude de prononciation entre *avoir ses jours* et *avoir ses ours* puis le remplacement de la première par la dernière.

■ Ours mal léché

Personne qui fuit la société –
Personne bourru.

On sait que l'ours est un animal principalement solitaire, même s'il lui faut bien, de temps en temps, se rapprocher d'un congénère du sexe opposé pour perpétuer l'espèce.

Si le premier sens de l'expression se comprend donc aisément, le second est moins évident.

C'est, bien avant, à l'époque d'Aristote, déjà, qu'on trouve une croyance qui dit que le petit de l'ours naît en partie informe et qu'il est « finalisé » par sa mère qui le lèche pour aboutir à un animal complètement formé.

C'est ainsi que d'une prétendue malformation physique on s'est déplacé vers une malformation éducative, la personne « mal léchée » étant mal éduquée, donc grossière, pour donner le second sens de l'expression.

■ Avoir des oursins dans la poche/le porte-monnaie

Être avare.

Avant d'aller plus loin, il est intéressant de savoir que le mot *oursin*, qui date du milieu du ^{xvi}e siècle, est, selon certains, une déformation de *ourson*, le petit de l'animal bien connu ; mais pour d'autres, il serait issu de l'appellation en occitan *orsin de mar*.

Quoi qu'il en soit, cet échinoderme, qu'on appelle aussi « hérisson de mer » ou « châtaigne de mer », est entouré d'une multitude de piquants qu'il vaut mieux éviter de se planter dans les doigts.

On peut donc imaginer qu'une personne qui aurait un ou des oursins dans sa poche ou dans son porte-monnaie éviterait intelligemment d'y fourrer la main pour en retirer quelque argent.

Et cet empêchement constant d'accéder à ses billets ne pourrait que la faire passer pour avare à celui qui ne serait pas informé de la présence de ces petits animaux.

■ Un ouvrier de la onzième/dernière heure

Celui qui se met à participer à un travail au moment où il va être fini – Celui qui se rallie tardivement à une cause.

On trouve la parabole suivante dans l'Évangile selon saint Matthieu.

Un maître de maison commença de

bon matin à embaucher des ouvriers dans sa vigne au prix de un denier par jour. Mais il continua à recruter tout au long de la journée.

À la fin de la douzième et dernière heure de travail, il paya les derniers venus de un denier, avant, finalement, de payer les premiers également de un denier.

Le sens de cette parabole est assez clair : si le maître engage des ouvriers à la onzième heure, c'est qu'à ceux-là, aucun travail ne leur a été proposé avant, il faut donc donner à chacun des chances égales.

Mais le message sous-jacent de Jésus est qu'il est toujours temps de venir à lui et qu'aucune préférence ne sera faite basée sur l'ordre de conversion.

■ Être paf

Être ivre.

Ce *paf* est une abréviation du participe passé *paffé* issu du verbe *paffer* ou *empaffer* qui, à la fin du ^{xviii}e siècle, voulait dire « enivrer », et qu'on trouve aussi sous les formes pronominales *se paffer* ou *s'empaffer* (également avec le sens de « se gaver d'aliments et de vin »).

Mais l'origine de ces verbes est discutée.

Pour plusieurs lexicographes, ils sont une déformation de *se piffrer* ou *s'empiffrer* avec le même sens. Mais pour Lorédan Larchey, *empaffer* voulait dire « remplir de paf », le *paf* ayant été un terme générique pour désigner une boisson alcoolisée au milieu du ^{xviii}e siècle.

■ La paille et la poutre

Les défauts d'autrui qu'on perçoit comme gênants, en ignorant les siens propres.

La paille, ce fétu, et la poutre, cette grosse barre de bois, s'utilisent en général sous une forme du genre « voir une paille dans l'œil du prochain et ne pas voir la poutre dans le sien ».

Cette comparaison entre les défauts qui nous crèvent les yeux et qu'on

reproche chez l'autre (la paille) alors qu'on devrait plutôt être très indulgent en raison de la présence de défauts au moins aussi désagréables chez soi (la poutre, qui devrait normalement nous aveugler au point de ne pas pouvoir percevoir la paille) existe depuis longtemps puisqu'elle nous vient des Évangiles selon saint Luc et saint Matthieu.

Cette allusion s'utilise en général pour ceux qui prétendent faire la morale à d'autres en oubliant de se corriger eux-mêmes.

■ Sur la paille

Dans une grande pauvreté.

Au ^{xii}^e siècle, le mot *paille* désignait une balle (ou une botte) de blé avant, un peu plus tard, de désigner la « tige entière de céréales dépouillée de son grain ». Maintenant, il s'agit plus généralement de la tige coupée de plantes diverses.

C'est depuis le ^{xiii}^e siècle que la couche de paille est le symbole de la pauvreté.

En effet, la paille est considérée comme le déchet d'une culture, comme une chose sans réelle valeur. Et être contraint de dormir dans une grange sur des déchets, ne pas avoir les moyens de s'offrir un vrai lit confortable et douillet dans une chambre, n'est-ce pas une véritable marque de pauvreté ?

Cette expression est citée par Furetière au ^{xvii}^e siècle avec le verbe *coucher*. D'autres versions apparaîtront ensuite avec des verbes comme *être*, *finir*, *mourir* ou *mettre*.

■ Un homme de paille

Une personne dont le nom sert à la signature de contrats, à la place du véritable contractant.

C'est en raison de la faible valeur de la paille (comparativement au grain), qu'autrefois, au ^{xvii}^e siècle, un homme de paille désignait un pauvre, quelqu'un sans moyens

■ Avoir du pain sur la planche

Avoir beaucoup de travail, beaucoup de tâches à accomplir.

Avant le début du ^{xx}^e siècle, cette expression voulait dire « avoir des ressources pour l'avenir, être assuré de ne manquer de rien ». L'image s'explique à l'époque où le pain pouvait être conservé longtemps.

Mais l'expression a depuis changé de sens.

Au début de son travail de cuisson, le boulanger a du pain (des pains) sur la planche, donc beaucoup de travail devant lui.

L'autre explication vient de Claude Duneton citant l'expression argotique utilisée par les voyous, *la planche au pain*, qui désignait le tribunal.

En plus, à cette époque de royauté, *manger le pain du roi*, cela voulait dire « être en prison ou aux galères (ou à l'armée) », le pain étant fourni gratuitement par l'État, donc le roi.

La combinaison de ces deux expressions a fait que les voyous ont assimilé les années de galère ou de bagne gentiment distribuées par le tribunal (des sortes de rations) à autant de *pains sur la planche*, ces derniers prenant alors le sens de « corvées », là où auparavant ils avaient le sens de « ressources ».

financiers qui, par conséquent, n'avait pas d'importance sociale.

Et c'est bien de l'absence de valeur accordée au pauvre que vient le sens de l'expression, car un homme de paille est tout aussi peu considéré dans le cadre d'une affaire, puisqu'il n'a strictement aucun pouvoir.

■ Manger son pain blanc en/le premier

Passer d'un état heureux à un autre qui ne l'est pas.

Cette expression est attestée en 1515 à une époque où, pour le peuple, le pain ne disposait pas de la farine blanche et débarrassée de ses impuretés comme celle d'aujourd'hui.

Mais, lorsqu'il pouvait avoir accès à une farine plus propre et fine, celle généralement réservée à la haute société, il ne se privait pas de faire du pain plus clair que d'ordinaire, du pain « blanc » à la qualité et au goût supérieurs. Du coup, les gens avaient alors tendance à le manger en premier, faiblesse bien compréhensible, se condamnant à partager le moins bon plus tard.

Cette ancienne métaphore s'est généralisée à toutes occasions où on a commencé par faire les

choses agréables (« manger le pain blanc ») sans toujours savoir qu'on devrait ensuite subir des désagréments divers (« le pain noir » qu'on a aussi appelé « le pain noir de l'adversité »).

■ Hors pair

Hors du commun, exceptionnel.

Pourquoi *hors (de) pair* (qui se disait autrefois *hors du pair* et même *sans per*, un peu après le ^x^e siècle ?

Il suffit de se pencher un peu sur l'étymologie et le sens du mot *pair* pour le comprendre.

Ce mot qui est issu du latin *par* ou *paris* signifiant « égal » s'est dit *peer* au ^x^e siècle, puis *per* au ^{xi}^e (on retrouve aujourd'hui cette égalité dans le mot *parité*, par exemple) avant de devenir *pair* qui ne s'utilise plus que dans certains contextes, ce mot ayant été remplacé par *pareil* de nos jours.

La signification initiale de *sans per* était donc « sans pareil ». Et *hors pair* ou *hors du pair*, puis *hors de pair*, voulait d'abord dire « au-dessus des choses semblables ». Ensuite, le simple *au-dessus* a été amplifié pour aboutir à quelque chose de « très au-dessus » et même d'exceptionnel.

■ La boîte de Pandore

La source des ennuis. L'origine de malheurs, de catastrophes.

La boîte de Pandore nous vient de la mythologie gréco-romaine.

Deux Titans, Prométhée et Épiméthée, qui étaient frères, furent chargés par Zeus de créer les hommes. Mais Prométhée, ému par la nudité de ses créatures, vola le feu aux dieux, apprit aux hommes à s'en servir et s'installa parmi eux.

Zeus jura de se venger de Prométhée. Il demanda alors à Héphestos de créer une femme identique à une déesse et l'envoya chez les deux Titans, munie d'un beau récipient qu'elle avait interdiction d'ouvrir, offert par Zeus à destination de son futur époux et renfermant de nombreux maux jusque-là tous inconnus des Hommes (vieillesse, maladie, famine, etc.). Ce récipient contenait également l'espérance.

Épiméthée se laissa subjuguer et épousa Pandore qui, en raison de sa trop grande curiosité, profita un jour de l'absence d'Épiméthée pour ouvrir la boîte dont tous les maux s'échappèrent et se répandirent sur l'humanité.

Au fond de la boîte, il ne restait plus que l'espérance qui finit aussi par sortir, et heureusement, car sans elle l'Homme aurait eu bien du mal à supporter tout le reste.



Création de l'homme par Prométhée, bas-relief en marbre, Italie, III^e siècle ap. J.-C.

■ Envoyer paître

Se débarrasser (de quelqu'un) avec brusquerie. Envoyer promener.

Le verbe *paître* a d'abord été transitif puisque, au XI^e siècle il signifiait, au sens propre, « nourrir un animal ». Ce verbe a aussi eu d'autres significations : de « conduire au salut », en religion, à « tromper ».

Aujourd'hui, le verbe est principalement intransitif, puisqu'on « fait paître » les animaux en les éloignant vers un champ à distance. Il est donc aisé d'imaginer que notre expression est une métaphore de cet éloignement, l'importun étant brutalement envoyé au loin pour éviter qu'il ne continue à déranger.

Si l'expression est apparue au XV^e siècle, dès le XIII^e, *faire herbe paistre*, également en rapport avec le sens de « tromper », s'utilisait pour « mener comme un sot, en dupant ». Cela explique que, dans son *Dictionnaire françois* publié en 1680, César Pierre Richelet donne à notre locution la signification « envoyer promener comme un sot ».

De nos jours, on a oublié la sottise de l'importun pour n'en plus considérer que le côté dérangeant justifiant qu'on cherche à l'éloigner sans ménagement.

■ Se faire porter pâle

Se déclarer comme étant malade, se faire passer pour malade.

L'expérience montre qu'une maladie peut rendre quelqu'un très pâle.

Précédée de *se faire porter malade*, c'est à partir de 1900, dans le monde des casernes, que cette expression argotique est apparue. Elle s'appliquait au militaire qui, soit était réellement malade et qui se faisait alors porter pâle, même si sa maladie n'influaient en rien sur son teint, soit tentait de tirer au flanc en se faisant passer pour malade.

Mais pourquoi *se faire porter* ?

Parmi ses quelques significations, le verbe *porter* veut dire « mettre quelque chose par écrit », comme on le trouve par exemple dans *porter une somme au crédit d'un compte bancaire*.

Se faire porter, c'était donc faire inscrire son état dans les registres de la caserne ou de l'infirmerie.

■ Le dessus du panier

Ce qu'il y a de meilleur.

Si, pour des choses diverses, notre métaphore aisément compréhensible désigne effectivement ce qu'il y a de plus beau ou de meilleur, l'expression

s'emploie aussi en parlant de personnes pour désigner les plus aisées, les plus distinguées ou les plus célèbres. Dans ce cas précis, on utilise aussi les termes de *crème* ou de *gratin*.

Selon Antoine Oudin, grammairien du XVII^e siècle, on a d'abord utilisé *pis/pire du panier* pour évoquer cette fois ce qu'il y a de plus mauvais. Plus tard dans le siècle, selon Furetière, on a vu apparaître notre expression en même temps que son opposé *le fond du panier*.

Aujourd'hui, il n'en reste plus que le dessus.

■ Un panier percé

Une personne qui dépense sans compter, qui dilapide son argent.

Point n'est besoin d'être un panier percé pour comprendre la métaphore. Quelqu'un qui, le matin au marché, s'aviserait de remplir son panier de lentilles en vrac alors que le réceptacle est percé y dépensera bêtement toute sa fortune avant que le panier soit plein.

De là à considérer que celui qui est « un panier percé » est quelqu'un qui dilapide son argent, il n'y a qu'un pas qui a été franchi à la fin du XVII^e siècle.

La locution avait parallèlement un autre sens, oublié depuis, puisqu'elle voulait aussi dire « être une personne sans mémoire, qui oublie tout », les « trous » laissant filer tout ce qui aurait dû être retenu ; du coup, elle a aussi servi à désigner un idiot, avec la locution *être bête comme un panier percé*.

■ En panne

Dans l'impossibilité de pouvoir fonctionner.

C'est de la marine à voile que nous vient cette expression, dès le ^{xvi}^e siècle. En effet, « mettre en panne », c'était disposer ou orienter la voilure de telle manière que le bateau n'avance plus.

Quant à la *panne sèche*, elle vient encore de la marine où cette fois la « panne » s'obtenait en l'absence totale de voilure, en utilisant uniquement le gouvernail, par opposition à la « panne » avec voilure qui s'appelait la « panne courante ».

C'est depuis le début du ^{xx}^e siècle que *panne* s'utilise pour une voiture qui ne peut plus avancer après l'arrêt involontaire de son moteur.

Elle a ensuite été étendue à d'autres usages (« je suis en panne d'idées » pour le créatif ou bien « je suis en panne d'argent » pour celui qui a du mal à joindre les deux bouts).

■ Tomber dans le panneau

Tomber dans le piège.
Se faire duper.

Pour comprendre cette expression, il nous faut remonter jusqu'au ^{xiii}^e siècle, époque à laquelle, pendant les chasses, un panneau était un filet ou une étoffe tendue de manière à y prendre le gibier.

C'est donc simplement de ce piège bien réel qu'est d'abord née l'expression figurée *tendre un panneau* (à *quelqu'un*) avant que la nôtre n'apparaisse, où le verbe *tomber* est parfois remplacé par *donner*, puisque *donner dans* signifie « heurter » ou « pénétrer dans ».

■ Les moutons de Panurge

Personnes qui font la même chose que les autres, suivent une mode, se conforment à une idée dominante, en éliminant tout sens critique.



Bartolomé Esteban Murillo (1617-1682),
Le bon berger.

Dans un troupeau de moutons, lorsque la tête du troupeau change de direction, les autres suivent « bêtement ».

Au point que, lorsque des éléments paniqués par un quelconque prédateur se dirigent vers un ravin ou une falaise, les autres suivent et tout le troupeau se suicide.

Panurge est un héros de Rabelais qui, pour se venger d'une altercation avec le propriétaire d'un troupeau, lui proposa de lui en acheter le chef, la plus belle bête, alors qu'ils étaient ensemble sur un bateau pour une traversée.

Après avoir convaincu le berger, et une fois l'animal payé, Panurge le jeta à l'eau.

Bien entendu, respectant le comportement que Panurge attendait d'eux, les autres moutons, d'eux-mêmes, l'ont immédiatement suivi et tous se sont noyés, au grand dam du propriétaire du troupeau.

■ Être dans les petits papiers (de quelqu'un)

Jouer de la faveur, de la protection (de quelqu'un), éventuellement de manière occulte.

Pour « être dans les petits papiers de quelqu'un », le préalable était d'y être cité.

Maintenant, si vous transmettez très discrètement par écrit une information à quelqu'un afin de lui vanter les qualités d'une personne que vous appréciez beaucoup pour qu'on lui accorde une faveur, vous avez là un exemple de contexte qui explique le sens actuel de l'expression née à la fin du ^{xviii}^e siècle sous la forme *être dans les papiers de quelqu'un*.

Aujourd'hui, la « manière occulte » n'est plus obligatoirement sous-entendue.

Et si le qualificatif *petit* est venu se greffer sur cette expression, c'est parce que les *petits papiers* désignaient autrefois les fiches de renseignements, éventuellement secrètes, sur lesquelles des personnes pouvaient être fichées et comportant un avis sur une personne.

Le mélange avec la forme initiale de l'expression n'a gardé que le côté positif des appréciations.

■ À Pâques ou à la Trinité

À une date indéterminée - Jamais.

Le nom de Lord Churchill, duc de Marlborough, vous rappelle-t-il quelque chose ? Il s'agit d'un ancêtre du célèbre Sir Winston Churchill.

À la fin du ^{xvi}^e siècle, Lord Churchill était le capitaine de l'armée britannique et, à ce poste, il mit plusieurs fois la pâtée aux Français. En 1709, à l'époque de Louis XIV, il les combattit encore à la bataille de Malplaquet. Au cours de cette bataille, pour se moquer du capitaine

■ ■ ■

anglais qu'ils croyaient mort, les Français écrivirent la chanson *Malbrough s'en va-t-en guerre* où il est dit :

« Malbrough s'en va-t-en guerre,

...

Il reviendra-z-à Pâques,

Où à la Trinité.

...

La Trinité se passe,

Malbrough ne revient pas. »

Voilà comment d'une chanson est née une expression : il reviendra à Pâques ou à la Trinité, comme Malbrough, c'est-à-dire un jour peut-être ou bien jamais.

■ Une parole d'Évangile

Une vérité incontestable.

Dans *Jésus en son temps*, Henri Peitiot dit Daniel-Rops a écrit : « L'expression célèbre, "évangile selon..." ne veut rien dire d'autre qu'affirmer cette indissociable unité... Il n'y a vraiment qu'un seul Évangile, une seule bonne nouvelle... Les documents et les expressions peuvent varier, le message reste unique, indiscutable, comme la parole même de Dieu. »

Autrement dit, ce qui est écrit dans les Évangiles est la Vérité complètement incontestable.

Daniel-Rops ne fait qu'affirmer, après bien d'autres, ce que croient les catholiques fervents et qui a fait

naître cette expression qui dit qu'une parole d'Évangile est une chose sûre et indiscutable.

Autrefois, l'expression se disait aussi *mot d'Évangile*.

Cette expression est souvent employée à la forme négative comme *tout ce qu'il dit n'est pas parole d'Évangile* pour dire « il ne faut pas croire tout ce qu'il dit ». Et le précédent paragraphe en est une parfaite illustration...

■ La flèche du Parthe

L'attaque ou la plaisanterie hostile lancée à la fin d'une conversation.

Les Parthes étaient un peuple guerrier d'Asie ; ils vivaient à peu près dans ce qui est l'Iran actuellement, donc anciennement la Perse.

Habités des batailles et fins cavaliers, ils avaient une tactique particulière qui consistait, alors qu'ils simulaient une fuite devant l'ennemi, à tirer des flèches vers l'arrière, par-dessus leur épaule, ciblant ainsi leurs poursuivants.

C'est de cette tactique que notre expression est née au XIX^e siècle pour désigner la phrase assassine ou la plaisanterie désagréable lâchée par quelqu'un au moment où il arrête la conversation et s'éloigne, empêchant ainsi l'interlocuteur de répliquer.

■ Raide comme un passe-lacet

Qui se tient très droit, sans aucune souplesse - Sans argent.

Le *passe-lacet* est connu comme étant un instrument de couture rigide destiné à faire passer un lacet dans une gaine.

En fait, le premier sens de cette expression vient d'un calembour datant de la fin du XIX^e siècle où, en argot, un lacet était la cordelette qui servait aux gendarmes pour attacher les mains d'un repris de justice. Du coup, le passe-lacet était le gendarme lui-même, un représentant de la loi « raide comme la justice », c'est-à-dire au maintenant très digne, voire compassé.

Le second sens de l'expression n'a aucun lien direct avec le premier, mais l'expression a été reprise telle quelle, par une plaisanterie s'appuyant sur une autre signification argotique du mot *raide*, voulant dire « sans argent ».

En général, quand on est « raide », c'est qu'on est mort. Or, quelqu'un qui est sans le sou peut être considéré comme socialement mort.

■ Mener une vie de patachon

Mener une vie de débauche.

Au XVI^e siècle, le mot *patache* a d'abord désigné un bateau, mot venant probablement de l'arabe *bata* qui voulait dire « bateau à deux mâts ». Mais c'est à la fin du XVIII^e siècle qu'il s'est mis à désigner une diligence peu coûteuse et très inconfortable, qui permettait aux pauvres de voyager à bas coût.

Or, le conducteur d'une patache s'appelait un patachon.

Imaginez alors ce pauvre homme, « obligé », à chaque relais, de s'arrêter boire un ou plusieurs coups, de trousseur la gueuse qui l'y attend.



■ Le parcours du combattant

Un parcours semé d'embûches - Des démarches (administratives, judiciaires...) longues et compliquées.

Le *parcours du combattant* vient du milieu militaire où les hommes en tenue vert armée ont à enchaîner plusieurs épreuves souvent très physiques et pénibles.

Ce nom désigne à la fois le parcours lui-même avec tous ses obstacles, mais aussi l'épreuve qui consiste à le traverser, souvent dans un temps limité.

Par extension, et attesté depuis 1963, il désigne toutes les démarches, tous les parcours, toutes les activités dans lesquels on est susceptible de rencontrer d'importantes difficultés, de se heurter à des portes désespérément closes, à des interlocuteurs obtus ou à des obstacles difficilement franchissables.

Autrement dit, cet homme, toujours par monts et par vaux, pratiquait sans vergogne des activités que sa femme, s'il en avait une, n'aurait pas aimé le voir faire.

C'est de cette vie, supposée déréglée et agitée, qu'est née notre expression au milieu du XIX^e siècle.

■ Faire un pataquès - En faire (tout) un pataquès

Faire une liaison fautive, une faute grossière de langage, et, par extension, faire une grosse gaffe - Faire toute une histoire pour des choses sans importance.

À l'origine, ce mot *pataquès* désigne bien ces liaisons inadaptées que font certaines personnes en parlant.

Et faire un pataquès signifie bien commettre ce genre de bourde.

L'origine, d'après le grammairien Domergue (XVIII^e siècle), découle de cette histoire où un jeune homme se trouve au théâtre à côté de deux femmes peu éduquées :

« Le jeune homme trouve sous sa main un éventail. "Madame, dit-il à la première, cet éventail est-il à vous ? - Il n'est point-z-à moi. - Est-il à vous, reprend-il en le présentant à l'autre ? - Il n'est pas-t-à moi. - Il n'est point-z-à vous, il n'est pas-t-à vous, dit le jeune homme, ma foi, je ne sais pas-t-à qui est-ce !" »

Cette raillerie aurait donné naissance au mot *pataquès*, devenu ensuite *pataquès*.

Par extension, le pataquès est ensuite devenu une faute grossière de langage, puis une gaffe grossière, quel qu'en soit le domaine.

■ Refiler la patate chaude

Se débarrasser sur quelqu'un d'autre d'une affaire embarrassante ou délicate.

Vous avez probablement déjà remarqué qu'une pomme de terre entière qui vient d'être cuite garde longtemps

sa chaleur, sans doute à cause du volume d'eau qu'elle contient.

C'est donc une excellente raison pour que, lorsqu'on en prend une à la main, pour éviter de se brûler, on la passe vite fait à son voisin.

Si la métaphore nous vient sans surprise de cette image, il faut savoir que cette patate-là, comme l'originale, nous vient des Amériques.

En effet, dans ces contrées lointaines, au milieu du XIX^e siècle, la *hot potato* (traduisez « patate chaude ») désignait un problème qui était si sujet à controverse ou sensible qu'il était risqué de chercher à lui trouver une solution.

■ Patin couffin

Et cetera. Et patati, et patata.

Cette expression, qui était connue au moins en 1823, nous vient du sud de la France.

Au début du XIX^e siècle, le *patin* désignait une pantoufle, un vieux chiffon ou bien un véritable patin.

Quant au *couffin*, c'était la corbeille munie d'anses, qui servait également de berceau.

L'explication proposée ici nous vient de Philippe Blanchet, dans son *Zou, Boulégan !* publié en 2000.

Elle repose sur la réputation de bavardages futiles que les hommes font aux femmes, parce qu'elles ne causeraient entre elles que de choses aussi peu intéressantes que les problèmes ménagers (d'où le patin) et de ceux liés à leur progéniture (d'où le couffin).

Le *patin couffin* ajouté à la suite d'une phrase ou d'une énumération indiquerait qu'il n'est pas utile de la compléter, parce que la suite présenterait autant d'intérêt qu'une conversation féminine.

■ Rouler un patin/une galoche

Faire un baiser profond avec la langue.

Transitivement parlant, *rouler* signifie « déplacer un objet » en le faisant

tourner sur lui-même. On peut donc considérer que les mouvements tournoyants de la langue lors d'un baiser suffisent à expliquer la présence de ce verbe dans notre expression. Mais pourquoi le patin ?

Pour certains lexicographes, c'est le substantif tiré du verbe *patiner* qui, selon Cellard et Rey dans leur *Dictionnaire du français non conventionnel*, au début du XX^e et en argot, signifiait « caresser (une partie sensible du corps du partenaire pour provoquer l'excitation sexuelle) ».

Quoi qu'il en soit, comme les patins à roulettes étaient également très en vogue, cela peut aussi, par plaisanterie, justifier que l'expression soit apparue et ait perduré.

Quant à la *galoche*, en argot, elle désigne une chaussure, le genre d'objet qui est en contact très rapproché du *patin* destiné à protéger un plancher ciré. D'où la probable plaisanterie.

■ Graisser la patte

Soudoyer (quelqu'un). Donner de l'argent (à quelqu'un) pour en obtenir une faveur.

Dans cette expression qui date du XVII^e siècle, la *patte* n'est jamais que la version animale de la *main* qui va recevoir l'argent. D'ailleurs, au XIV^e, on disait *oindre la paume*.

Depuis longtemps, la notion de *gras* est associée à celle de profit. En effet, un bonhomme gras n'est-il pas un symbole de celui qui peut bien manger, donc celui qui a de l'argent ?

Graisser est ici une métaphore qui marque le profit mal acquis, comme dans l'ancienne expression, à la forme très proche de la nôtre, *engraisser les mains* (à quelqu'un) où la graisse symbolise également la corruption ou le gain illicite.

■ Baisser pavillon - Mettre pavillon bas

Abandonner, renoncer. S'avouer vaincu.

Ces deux expressions, qui nous viennent de la marine, sont parfaitement synonymes.

Le *pavillon* qui nous intéresse est le drapeau qui, sur un bateau et dès le ^{xvi}^e siècle, indiquait la compagnie ou la nationalité de ce qui devenait ainsi un OFPI, Objet Flottant Parfaitement Identifié.

Avant le ^{xiii}^e siècle, le pavillon était une tente militaire utilisée par les armées en campagne.

C'est par analogie de forme avec le morceau de tissu de ces tentes simplistes que le terme a fini par désigner ce drapeau de la marine (entre autres significations).

Lorsque, avant ou pendant un combat, un bateau « mettait pavillon bas », donc descendait son drapeau de son mât, c'était pour signaler qu'il se rendait, refusait ou abandonnait le combat.

Au figuré, depuis la fin du ^{xvii}^e siècle, et surtout dans les compétitions sportives, *mettre pavillon bas* ou *baisser pavillon*, c'est s'avouer vaincu ou abandonner.

■ Montrer patte blanche

Donner un signe de reconnaissance, une autorisation pour pouvoir entrer dans un lieu ou participer à une assemblée.

Il paraît que le mot *patte* vient de l'illyrien, groupe de langues parlées par un peuple qui vivait à l'Antiquité dans une zone située entre la côte dalmate (en Croatie actuelle) et les régions côtières de l'Albanie.

Cela dit, c'est Jean de La Fontaine qui a popularisé cette expression dans sa fable *Le loup, la Chèvre et le Chevreau* dans laquelle la patte blanche est celle que le chevreau, laissé seul à la maison par sa mère, demande au visiteur (le loup) de montrer s'il veut se faire ouvrir. Celui-ci, avec ses pattes noires ou grises, s'en trouve fort marri car, du coup, il ne peut croquer le chevreau.

■ Le haut du pavé

Une situation sociale, hiérarchique... élevée. Une position élevée.

Bien avant l'apparition du tout-à-l'égout et des trottoirs, les rues et ruelles, qui étaient pavées, avaient une forme en creux, le haut du pavé

contre la façade des habitations et le creux, au centre de la rue, servant d'égout à l'air libre.

Les piétons marchaient le plus près possible des maisons pour éviter de s'approcher du cloaque situé au milieu.

Lorsque des nobles ou aristocrates, ou des gens respectables croisaient des gens du peuple, ces derniers devaient se décaler vers le centre et laisser « le haut du pavé » aux gens supposés être de la haute société.

C'est ainsi que, par métaphore, les gens qui tiennent « le haut du pavé » sont des personnes qui ont une situation sociale élevée ou qui en dominent d'autres.

Cette locution est ou a été employée avec des verbes variés comme *tenir*, *prendre*, *céder* ou *disputer*, entre autres.

■ Un pavé dans la mare

Ce qui trouble une situation sans histoire, qui fait scandale, qui dérange des habitudes bien tranquilles.

Voilà une expression sur laquelle il semble difficile de trouver des éléments quant à sa date d'apparition. Mais son sens est parfaitement compréhensible.

Imaginez-vous assis(e) par un temps superbe au bord d'une petite mare dont la surface étale vous permet de vous y mirer.

Soudain, un imbécile de passage y jette une énorme pierre, ce qui entraîne d'inévitables et fâcheuses conséquences.

Il suffit de ne retenir que la première d'entre elles, l'eau de la mare devient boueuse et agitée, pour expliciter complètement la métaphore de l'expression.

■ À fleur de peau

À la surface de la peau - Qui réagit à la moindre sollicitation.

Si vous regardez de près les verbes *affleurer* et *effleurer*, vous y retrouvez le mot *fleur* : il date du ^{xii}^e siècle, vient du latin *florem*, qui désignait la fleur mais aussi « la partie la plus fine de quelque chose », signification de laquelle a découlé les différents sens « partie la meilleure », puis « partie supérieure » et, enfin, « surface ».

C'est de ce dernier que naît, au milieu du ^{xiv}^e siècle, la locution *à fleur* de pour dire « à la surface de ».

Pour comprendre le sens figuré de « réaction à la plus petite sollicitation », il suffit de penser à la chair de poule que peut provoquer l'effleurement d'une main sur la peau.

C'est ainsi qu'une personne qui a une sensibilité « à fleur de peau » peut très vite réagir à ce qu'elle prend parfois à tort pour une agression verbale.

■ Coûter la peau des fesses/la peau du cul/ la peau des couilles/ les yeux de la tête

Coûter très cher.

Il n'y a pas de certitude quant à l'origine de cette série d'expressions.

Ce qu'on peut dire à coup sûr, c'est qu'au ^{xix}^e siècle, Alphonse Allais utilisait simplement *coûter la peau* avec le même sens.

La première attestation de la version avec *fesses* ne daterait que de 1976, même s'il est probable qu'elle était utilisée avant.

La deuxième version est semblable à la première, mais en employant un mot plus vulgaire, et la troisième est une version encore plus triviale, réservée à la gent masculine qui tient bien évidemment à cette peau-là comme à la prune de ses yeux.

La dernière variante proposée, sans *peau* cette fois, date du XIX^e siècle et insiste à juste titre sur l'importance que tout un chacun donne à ses yeux.

■ Ne pas nous en chier une pendule

Ne pas nous embêter,
nous agacer pour quelque
chose sans importance.
Ne pas nous bassiner
à force de se lamenter,
seriner, ressasser toujours
les mêmes inconvénients,
déconvenues ou torts
subis.

Cette expression est moderne : elle est apparue au milieu du XX^e siècle.

Elle est très probablement l'amalgame de deux autres dans l'intention d'en aggraver le côté grossier et vulgaire.

Faire chier dont la signification ne devrait échapper à personne.

En faire une pendule qui mélange l'action qui dure (le temps mesuré par la pendule) et le côté très répétitif du balancier de la pendule qui va, qui vient, qui va, qui vient... et dont le tic-tac agace quelque peu celui qui est à côté.

On peut donc utiliser l'expression comme voulant dire « tu ne vas pas nous faire chier avec tes histoires qui n'en valent pas la peine ».

■ Peau de balle

Rien.

Ce *balle*-là désigne trivialement la roubignolle, la coucougnette ou le testicule. Si cette boubole et son inséparable copine d'à côté sont « des intimités masculines à ne pas dilapider », forcément très précieuses aux yeux de son propriétaire, la peau qui les recouvre aurait autant d'intérêt et de valeur que celle des légumes ou des fruits qui est bonne à jeter.

Pour compléter l'information, la forme actuelle est attestée en 1877, et *balle* serait une forme raccourcie de *baloché*, autre dénomination argotique du testicule.

Cette expression est à rapprocher de *peau de zob* (ou *peau de zébi*) qui a exactement la même signification et qui utilise également la peau d'un instrument masculin pourtant fort précieux.

Dans la variante *peau de balle et balai de crin*, le balai de crin, instrument modeste par excellence, vient renforcer l'expression.

■ Trois pelés et un tondu

Dans une assemblée ou
une réunion, très peu de
personnes (considérées sans
intérêt).

Pourquoi un tel dédain pour les pelés et les tondu ?

Avant d'avancer dans l'explication, il est bon de savoir que Rabelais, au XVI^e siècle, utilisait *trois teigneux et un pelé* et que, si notre expression est apparue à la fin du XVIII^e, on utilisait aussi avant *trois tondu et un pelé*, donc toujours des gens mal considérés.

En ancien français, un *pelé* est, dans un sens métaphorique péjoratif, un avaré, une canaille, un miséreux, quelqu'un de peu fréquentable.

À ces sens, il faut aussi ajouter plus tard celui qui est pelé parce qu'atteint de « pelade », une affection du cuir chevelu.

Quant au *tondu*, s'il l'était, c'est parce qu'il avait la teigne, dermatose parasitaire du cuir chevelu.

Nous avons donc affaire ici à des gens considérés comme malsains ou malpropres, désignés comme sans intérêt, à éviter.

■ Se peler le cul/le jonc

Avoir très froid.

Cette expression argotique nous vient d'une simple constatation physiologique : lorsque notre peau est soumise pendant un moment à un froid intense (et pire encore lorsqu'elle subit des chaud et froid), elle desquame, elle se détache par petits lambeaux. Autrement dit, elle pèle. C'est en 1918, alors que la Première Guerre mondiale se termine, qu'on trouve la première attestation de *un froid qui pèle*.

Mais c'est plus tard que la forme s'inverse (*peler de froid*), puis se simplifie (on jette aux oubliettes le *froid* qui devient sous-entendu) tout en se « pronominalisant » (*se peler*).

Puis, pour renforcer familièrement l'expression, on y ajoute certaines parties du corps généralement situées sous la ceinture, car on déteste y avoir froid, comme les fesses, le pénis (le jonc) ou les coucougnettes (on se les pèle !).

■ Dire pis que pendre

Dire beaucoup de mal (de
quelqu'un).

Car ce *pis*-là n'est rien d'autre que l'ancienne version (elle date du XI^e siècle) de notre *pire*, le superlatif de *mauvais*, et qu'on emploie encore dans les locutions *de mal en pis* ou *tant pis*, par exemple.

Cette expression date de la fin du XVI^e siècle et sa forme est archaïque. Il faut la comprendre comme signifiant « dire (sur quelqu'un) encore pire que ce qui suffirait pourtant déjà à le faire pendre ».

L'expression a aujourd'hui, certes, un côté désuet, mais ce qui est dit sur la

personne visée est souvent faux ou très exagéré ; la médisance ou la calomnie ne sont jamais bien loin.

■ Remettre les pendules à l'heure

Se mettre d'accord sur une base de discussion, en général pour pouvoir avancer, aller plus loin – Rétablir la (ou une) vérité.

Lorsqu'un débat s'enlise et part à la dérive, il peut être nécessaire de « remettre les pendules à l'heure » pour que la discussion reparte sur des bases communes et saines.

Tout le monde a en mémoire ces films de guerre ou d'espionnage où des personnes calent leurs montres sur la même heure avant de se disperser pour attaquer ou s'introduire quelque part.

Cette expression, dans son premier sens, est simplement une métaphore sur cette synchronisation de l'heure entre des personnes devant agir en concordance.

Le second sens, lui, est une extension de la première signification. Il vient d'une personne seule (journaliste ou auteur) qui, partant d'une vérité jugée fausse par lui-même, expose sa vérité supposée dissiper un malentendu, vérité qui servira de point de départ à la suite de l'écrit.

■ Avoir du peps

Avoir de l'entrain, du dynamisme, de l'enthousiasme, de la vigueur, de l'énergie.

Le mot *peps* est une variante de *pep* qui vient de l'américain, forme raccourcie de *pepper*, ou *poivre* en français, épice dont les propriétés stimulantes des fonctions intestinales sont bien connues.

Aux États-Unis, depuis le milieu du XIX^e siècle, le mot *pepper* était utilisé au figuré comme synonyme de *énergie*. Son abréviation *pep* est apparue en 1912, avec le sens de « vigueur, énergie », puis en 1922 dans l'expression *full of pep* (« plein de pep »).

Le mot est ensuite attesté en 1923

au Québec, puis en 1926 en France où on lui a rajouté un *s* sans qu'il y ait d'explications bien claires là-dessus.

■ Enfiler des perles

Perdre son temps à des occupations futiles, sans intérêt.

Autrefois et vu de l'œil des hommes, *enfiler des perles* était une activité peu valorisante, futile, dont le seul intérêt était d'occuper les gamins, ainsi que les femmes. Ce qui explique le sens figuré de l'expression. Cette locution était souvent employée sous une forme du genre : « Nous ne sommes pas ici pour enfiler des perles. »

Elle apparaît au XVI^e siècle chez Rabelais dans *Gargantua*, où il évoque l'activité en elle-même, déjà avec un certain dédain.

On utilise aussi parfois l'expression *enfiler des perles* pour ceux qui prient en faisant glisser entre leurs doigts les grains d'un chapelet.

Et, plus récemment, elle a également pris le sens de « ne pas arrêter de dire des stupidités », en liaison avec un des sens de *perle* pour « erreur grossière ».

■ Faire (quelque chose) en perruque - Faire de la perruque

Faire, pendant les heures de travail, une tâche personnelle avec le matériel de l'entreprise. Travailler pour son propre compte dans son entreprise.

À quoi sert généralement une perruque ? N'est-ce pas à dissimuler une calvitie ou bien ses cheveux naturels ?

Gaston Esnault relève l'usage de cette expression à partir de 1856 chez les ouvriers des arsenaux, du bâtiment et des arts à Angers.

Même si ce n'est pas clairement dit, on peut imaginer que cette *perruque* est devenue un symbole de

■ Ce n'est pas le Pérou !

C'est une somme modeste – Ça ne rapporte pas beaucoup – Ce n'est pas grand-chose.

L'Eldorado, le pays de l'or, a longtemps fait rêver les Européens, au XVI^e siècle, lorsqu'ils ont mené de nombreuses expéditions en Amérique du Sud, avec l'espoir d'y localiser ce pays.

C'est en 1532 que Francisco Pizarro défait les Incas au Pérou en capturant leur roi Atahualpa. Ce dernier fait alors livrer aux Espagnols de très grandes quantités d'or et d'argent en échange d'une libération qu'il n'obtiendra jamais puisqu'il sera garrotté dans sa prison en 1533.

Cet or sera ramené en Espagne par un des frères de Pizarro.

C'est ce symbole de richesse qu'était le Pérou qui, en 1661, a fait d'abord apparaître le nom commun *pérou* comme synonyme de *trésor* ou de *fortune*.

Puis, c'est en 1790 que sont nées aussi bien la version positive de l'expression (*c'est le Pérou !*) que la négative, beaucoup plus utilisée aujourd'hui.



Ancienne carte des régions aurifères du Pérou.

■ Ne pas valoir un pet de lapin

Ne rien valoir du tout.

On pourra considérer, comme point de départ, que le pet de lapin ne vaut rien.

De là, en guise d'hyperbole et histoire de bien enfoncer le clou, il est aisé de dire qu'une chose considérée comme étant sans aucune valeur vaut encore moins qu'un pet de lapin.

Il semble malheureusement que les raisons du choix de cet animal, malgré la jeunesse de la locution qui ne date que de la fin du ^{xix}^e siècle, resteront un mystère à jamais.

Cependant, on n'oubliera pas que d'autres animaux ont préalablement servi dans des expressions similaires, puisque, à la fin du ^{xviii}^e, c'était aussi le pet de coucou qui ne valait rien.

tromperie, simplement parce qu'elle dissimule l'apparence réelle, ainsi qu'évoqué précédemment.

Ensuite, le lien avec le travail personnel effectué avec les ressources de l'entreprise, travail forcément dissimulé, est facile à comprendre, puisque celui qui le pratique trompe son employeur.

Mais il paraît aussi que les ouvriers coiffeurs ramassaient les cheveux coupés et les vendaient aux per-ruquiers, pour leur propre compte. Cela aurait pu aussi contribuer à la naissance de l'expression.

■ Valoir son pesant d'or

Être d'une grande valeur,
d'un grand intérêt, de grand
mérite.

Pesant viendrait du verbe *peser*. L'or étant un métal de grande valeur, on imagine bien que le poids (le « pesant ») en or de quelque chose de pas trop léger représente une somme importante.

Cette expression se retrouve dès le ^{xiii}^e siècle où on comparait déjà un être cher à son poids en or.

Une hypothèse, que certains rejettent, veut que l'origine vienne d'une déformation de *besant*, nom d'une ancienne monnaie en or de Byzance (future Istanbul) dont le poids constant, chose assez rare pour les pièces de l'époque, était de 4,48 grammes.

Une chose est sûre, c'est qu'au ^{xvii}^e siècle, pour se moquer de quelqu'un ou indiquer qu'il avait de gros défauts, on disait qu'il *valait son pesant de plomb*.

Valoir son pesant de cacahuètes est également une variante ironique désignant quelque chose de ridicule ou sans valeur.

■ Avoir un pet de travers

Être passagèrement
indisposé - Être contrarié, de
mauvaise humeur.

Pet est un mot qui apparaît au ^{xiii}^e siècle et qui désigne un gaz intestinal plus ou moins malodorant qui sort généralement avec bruit.

Dès le ^{xiii}^e siècle, il a pris le sens figuré de « quelque chose de peu de valeur » au point qu'on a vu apparaître au ^{xix}^e *ne pas valoir un pet*, éventuellement suivi du nom d'un animal dont le plus utilisé de nos jours est le lapin.

Tous ceux qui ont, un jour ou l'autre, souffert d'aérophagie aigüe savent combien il peut être désagréable d'avoir quelque part dans les intestins des flatulences « coincées ». C'est une chose susceptible de contrarier, de mettre de mauvaise humeur ou, même, de faire temporairement souffrir.

Cela a suffi pour que, dans la première moitié du ^{xx}^e siècle, lorsqu'on avait en face de soi une personne

de mauvaise humeur ou souffrant d'une indisposition peu grave, on puisse se dire qu'elle avait un pet de travers.

■ Comme un pet sur une toile cirée

Très vite, précipitamment.

Cette expression très imagée s'utilise généralement avec des verbes comme *partir*, *filer* ou *se casser*. Elle semble dater du milieu du ^{xx}^e siècle. La toile cirée étant une surface très lisse, propice à un déplacement très facile, on imagine très bien qu'un pet n'aura aucun mal à s'y propager très rapidement.

Et puisque nous parlons flatulences, on peut aussi évoquer *déchirer la toile* qui signifie « émettre un pet pas piqué des hannetons ».

■ Un pétard mouillé

Une action, une révélation qui
devrait être sensationnelle ou
spectaculaire, mais qui ne fait
aucun effet - Une nouvelle
importante qui se révèle
fausée.

Voilà une métaphore très facile à comprendre.

Parce que la poudre d'un pétard qui a pris l'eau est trempée et ne peut plus exploser, ce pétard mouillé, ce machin normalement censé faire un effet du tonnerre ne va rien produire de remarquable.

Il n'en a pas fallu beaucoup plus pour que cette absence d'effet attendu génère notre métaphore qui s'applique à toute chose qui provoque beaucoup moins de réaction qu'espéré ou attendu.

■ Dans le pétrin

Dans une situation pénible
d'où on ne parvient pas à
sortir.

À l'origine (depuis le ^{xii}^e siècle), le pétrin était ce coffre en bois dans lequel le boulanger pétrissait la pâte

à pain. Avec la mécanisation, ce coffre a été remplacé par une cuve dans laquelle un bras mélange mécaniquement la pâte et qui a gardé le nom de *pétrin*.

Nous avons ici une simple métaphore qui date de la fin du XVIII^e siècle, le contenu du pétrin étant une matière pâteuse et collante de laquelle il serait difficile de sortir si on tombait dans un très grand récipient qui en contiendrait. Ce *pétrin*-là peut être utilisé avec des verbes comme *être*, *se mettre dans*, *tirer du*, *se sortir du*...

■ Excusez du peu !

S'emploie ironiquement pour exprimer son étonnement face à l'excès de quelque chose, aux excès de quelqu'un, ou face au caractère outrancier d'une attitude ou d'un comportement.

Cette expression daterait de la seconde moitié du XVIII^e siècle.

Elle est doublement ironique car, lorsqu'elle est employée, non seulement celui qui la prononce n'est pas responsable de ce qu'il demande d'excuser, mais elle l'est en rapport à quelque chose qui a des proportions importantes, et même plutôt excessives. Le *Dictionnaire de l'Académie française de 1835* donne la définition suivante :

« Excusez du peu, se dit ironiquement de celui qui se plaint qu'on ne lui donne pas assez, quoiqu'on lui donne beaucoup. Il se dit aussi quelquefois par celui même qui trouve qu'on lui donne trop. »

■ Peu ou prou

Plus ou moins.

Nous savons tous que *peu* veut dire « pas beaucoup » ou « en faible quantité ».

Qu'en est-il de *prou* ?

Cet adverbe, qui signifie « beaucoup » ou « assez » et date du XIII^e siècle, vient du nom *prou* qui voulait dire « profit ». Au XVII^e siècle, on

■ Y a pas photo

Il y a une nette différence.
Il n'y a aucun doute.

Cette expression récente ne date que des années 80.

Les turfistes savent que, parfois, il est nécessaire de faire appel à des moyens techniques particuliers pour réussir à déterminer le vainqueur.

Dans ce cas, la seule possibilité est d'analyser les photographies qui ont été automatiquement prises à l'arrivée, pour repérer quelle paire de naseaux a passé la ligne en premier.

Ainsi quand y a pas photo – autrement dit, quand il n'y a pas besoin de faire appel à la photo de vérification –, c'est qu'il n'y a aucun doute sur le vainqueur, donc qu'il y a un net écart entre les deux animaux.

Voilà qui suffit amplement à expliquer la naissance de cette expression ainsi que ses deux sens.

disait avoir prou de quelque chose pour dire qu'on en avait beaucoup. Depuis, le mot est tombé en désuétude et n'est plus utilisé que dans notre expression apparue vers 1600, alors qu'un peu avant, on disait « ni peu ni prou » pour dire « ni peu ni beaucoup ».

■ Pédé comme un phoque

Complètement homosexuel.

Rappelons tout d'abord que *pédé* est l'abréviation de *pédéraste*, mot qui vient du grec et qui aujourd'hui désigne un homosexuel mâle, mais qui autrefois désignait un homme aimant un peu trop les enfants, personne qu'on qualifie aujourd'hui de pédophile.

La plus répandue des origines vient de la marine à voile, avec une déformation orale du mot *foc*, petite voile triangulaire située à l'avant du bateau.

Ce serait donc parce que cette voile prend le vent par l'arrière qu'on aurait d'abord dit *pédé comme un foc*, transformé ensuite en notre expression. Mais ceux qui ont déjà pratiqué la voile savent que l'explication ne tient pas.

L'appellation viendrait du fait que, lorsque le bateau avance avec du vent plein arrière, le foc est placé de l'autre côté de l'axe longitudinal du bateau par rapport à la voile principale, cette dernière symbolisant l'hétérosexualité et le foc, l'autre bord. Enfin, l'introduction de *foc* dans cette expression pourrait aussi venir d'un jeu de mots extrêmement capillotracté, quand on sait qu'un grand foc s'appelle un génois... Ainsi, *pédé comme un Grec* serait devenu *pédé comme un Génois*, puis *pédé comme un foc*, et enfin *pédé comme un phoque*.

Une autre hypothèse vient du fait que, comme chacun sait, le phoque fait partie de la fameuse famille des pinnipèdes, mot dans lequel on entend *pine* et *pède*. Les jeux de mots auraient fait le reste.

■ Ne tirez pas sur le pianiste !

Soyez indulgent envers une personne qui fait de son mieux ! N'accusez/n'agressez pas un lampiste au lieu du véritable responsable !

C'est Oscar Wilde qui, dans ses *Impressions d'Amérique*, raconte qu'en 1880, dans le saloon de Leadville, ville-champignon où l'on venait de découvrir des gisements aurifères, il y avait un panneau qui disait « Please don't shoot the pianist. He is doing his best ». Ce qui, en bon français, peut se traduire par « Merci de ne pas tirer sur le pianiste. Il fait de son mieux ».

Car cette expression est bien née par allusion au Far West où dans les saloons, quand les bagarres se déclenchaient, les deux premières victimes étaient souvent le miroir placé derrière le comptoir et le pianiste.

Celui qui « prenait » était donc ce pauvre bougre plein de bonne volonté, tentant juste de faire son job, et qui n'était certainement pas le responsable de l'éventuelle bagarre générale.

■ Qui va piano va sano

Qui va doucement va sûrement. Celui qui ne se précipite pas pour faire quelque chose a de fortes chances d'y arriver.

Le mot *piano* est ici un adverbe qui a le sens de « doucement », mot qu'on utilise principalement en musique.

En fait, notre expression avec le *qui* est une francisation très approximative du proverbe italien *chi va piano va sano*, pour indiquer que celui qui cherche à faire les choses sans réfléchir ou trop vite risque fort de se planter et d'échouer.

Et le proverbe italien est souvent complété par *chi va sano va lontano*, traduit par « qui va sainement/sûrement va loin », voulant dire que celui qui va vers un but lointain sans se précipiter a bien plus de chance d'arriver que celui qui voudrait l'atteindre trop vite, ou bien que celui qui tient à aller loin ne doit pas trop en demander à son moyen de locomotion (exprimé aussi par *qui veut voyager loin ménager sa monture*).

■ (Ne pas) être aux pièces

(Ne pas) être pressé. Ne pas avoir (avoir) tout son temps.

Au *xix^e* siècle, dans certains métiers, les employés étaient payés non pas à l'heure ou au mois, mais à la pièce produite (pratique qui existe encore de nos jours, même si elle n'est pas très répandue).

Et lorsqu'on était « aux pièces », il fallait travailler suffisamment vite pour produire beaucoup de pièces et, ainsi, s'assurer un salaire décent. Par extension, hors du contexte d'emploi et de salaire, celui qui est aux pièces est celui qui est pressé, un

■ Avoir le pied marin

Être à l'aise, garder son équilibre à bord d'un bateau – Par extension, ne pas être malade sur un navire.

Ici, l'adjectif *marin* est une ellipse de *digne d'un bon marin*.

Le « bon marin » est supposé ne pas être perturbé par les mouvements de roulis et de tangage et pouvoir se mouvoir aisément en les compensant par un grand sens de l'équilibre. On dit alors qu'il a le pied marin.

Par extension, et par opposition à ceux qui vomissent tripes et boyaux dès qu'ils sont à bord d'un navire qui remue un peu, celui qui a le pied marin est celui qui profite imperturbablement du bonheur d'être sur les flots, quelles que soient les conditions de mer.

Selon Furetière, cette expression date de la seconde moitié du *xvii^e* siècle.

Mais à la fin du *xviii^e* siècle, l'expression signifiait aussi « ne pas être ébranlé dans des circonstances difficiles », métaphore compréhensible, mais sens qui s'est complètement perdu aujourd'hui.



Marine de Cornelis Verbeeck, *xvii^e* siècle.

peu comme le lapin d'Alice au pays des merveilles.

■ Au pied levé

Sans avoir le temps de se préparer. À l'improviste.

Au début, cette expression s'employait uniquement lorsqu'on s'adressait à quelqu'un au moment où il s'apprêtait à partir (le pied déjà levé), mais elle s'est rapidement généralisée à toutes les situations où quelqu'un est pris à l'improviste ou n'a pas le temps de se préparer à ce qu'on lui demande.

Elle se disait d'abord à *pied levé* au milieu du *xv^e* siècle, avant de devenir *au pied levé* au milieu du *xvi^e*.

■ Avoir bon pied bon œil

Avoir l'air alerte, vif, vigoureux, en bonne santé.

Point n'est besoin d'être grand clerc pour comprendre l'origine de cette expression qui date du *xv^e* siècle et qu'on applique plus généralement à une personne âgée.

Avoir bon pied, c'est à la fois être stable en position debout et pouvoir marcher rapidement.

Avoir bon œil, c'est avoir une très bonne vue.

Celui qui combine les deux est donc très probablement en bonne santé. Mais on peut noter que le *Dictionnaire de l'Académie française* de 1694 indiquait : « On dit figurément, *Bon pied, bon œil*, Pour avertir un homme de prendre garde à lui. Et, qu'il faut avoir bon pied, bon œil avec quelqu'un, pour dire, qu'il faut être extrêmement sur ses gardes, pour se garantir de surprise. »

Autrement dit, si la notion d'une personne alerte était déjà bien présente, c'était plus pour favoriser la vigilance et la capacité à échapper aux mauvais coups.

■ Faire du pied

Faire des avances discrètes – Avertir discrètement.

Il est bien connu que nombre d'hommes, mariés ou non, lorsqu'ils sont assis à une table en face d'une accorte bougresse, ne peuvent s'empêcher, à l'aide de leur pied obligatoirement caché sous la table, donc très discrètement vis-à-vis des autres invités, de frôler les pieds ou les jambes de la donzelle pour lui

signaler leur envie de faire crac-crac. Nous retrouvons donc bien là à la fois les avances et la discrétion présentes dans la signification de l'expression.

Bien que l'expression soit récente, il va de soi que la pratique remonte à beaucoup plus loin. En fait, probablement depuis qu'il existe des tables...

Par extension, au-delà des approches à tendance sexuelle, l'expression s'applique aussi aux avertissements discrets.

■ Haut le pied

Avec facilité, sans effort, en courant (en parlant d'un déplacement d'une personne ou d'une chose) - Sans affectation - Circulant seul (en parlant d'un véhicule ou, plus précisément, d'une locomotive).

Autrefois, « s'en aller haut le pied », c'était partir en courant ou s'enfuir. Le *Dictionnaire de l'Académie* de 1762 indique qu'un haut-le-pied est « Un homme qui ne tient à rien, qui n'a point d'établissement fixe, & qui peut disparaître d'un moment à l'autre ». À la même époque, lorsqu'on ramenait à l'écurie un cheval sans le monter ou l'atteler, on le renvoyait *haut le pied*. Au temps des mines,

des chevaux tiraient les wagons pleins de minerai : quand ils revenaient à vide, ils le faisaient *haut le pied*, n'ayant plus d'effort à faire.

C'est par référence à cela qu'un train qui circule les wagons vides était, au XIX^e siècle, appelé un train *haut le pied*, et qu'une locomotive qui roule seule s'appelle toujours une locomotive *haut le pied*.

Le second sens proposé s'applique à un moyen de transport, ou une personne, emmené en secours, donc temporairement sans affectation réelle, pour servir de remplacement en cas de défaillance du véhicule ou de la personne normalement affectée à la tâche.

■ Mettre à pied

Renvoyer, congédier (un employé).

Lorsqu'elle est apparue au XV^e siècle, cette expression signifiait « priver de son cheval ou de ses chevaux ».

Il en était ainsi du cavalier ou grenadier qui avait commis une faute et qu'on privait momentanément de sa monture ; il subissait alors une double humiliation puisqu'il revenait au niveau de la piétaille et on lui affectait des tâches ingrates, indignes de son rang. Le sens figuré actuel apparaît au XIX^e siècle.

On trouve également la forme *être à pied* qui signifie « être sans emploi, sans revenus ».

■ Prendre son pied

Avoir du plaisir ou un orgasme, au cours de l'acte sexuel - Prendre un grand plaisir en pratiquant une activité passion ou en découvrant les joies d'une nouvelle activité.

Pied vient ici de l'argot des voleurs au XIX^e siècle. Il désignait une « part », une « ration », un « compte » que les voleurs réservaient sur leur butin pour leurs complices.

En 1878, *j'en ai mon pied* voulait dire « j'en ai mon compte, j'ai ma ration ». C'est ce sens de « ration », quelque peu déformé, qui a permis ensuite de dire d'une femme qui « prend sa ration » qu'elle en a eu pour son compte lorsqu'elle a fait l'amour en ayant du plaisir.

Si cette expression a longtemps été réservée à la gent féminine, elle s'est plus récemment étendue au genre humain tout entier.

Par extension, et depuis les années 1970, l'expression peut aussi s'utiliser pour toute activité qui procure un plaisir intense.

■ Un pied-noir

Un Français d'Algérie.

Ceci n'est pas vraiment une expression, mais une appellation qui a fait couler beaucoup d'encre quant à son origine.

Une chose semble claire, c'est que cette dénomination a d'abord désigné les Algériens eux-mêmes.

Secundo, pendant et autour de la Seconde Guerre mondiale, aussi bien au Maroc qu'en Algérie, ce même terme a désigné les Blancs qui débarquaient dans ces pays.

Donc, deux usages différents de ce mot qui désignait soit des indigènes, soit de nouveaux arrivants non indigènes.



■ Mettre les pieds dans le plat

Aborder un sujet tabou de façon brutale ou inattendue - Commettre une bêtise grossière, un grave impair, une indiscretion impardonnable.

Selon Pierre Guiraud dans *Les Locutions françaises*, cette expression qui date du début du XIX^e siècle serait née d'un jeu de mots entre les termes franco-provençaux *gaffe* pour « gué », *gaffer* pour « nager » ou « patauger » et *plat* pour « étendue d'eaux basses ».

Celui qui met les pieds dans le plat et qui commet donc une belle gaffe serait celui qui, à l'origine, aurait remué les pieds ou pataugé dans une eau peu profonde au point d'y mélanger de la boue ou de la vase, personne qu'on comparerait à celui qui agiterait maladroitement une question à ne surtout pas aborder.

Selon Alain Rey, cette explication aurait aussi l'avantage d'expliquer le sens familier du mot *gaffe* dont l'origine serait peu claire, sinon, car bien loin de la perche du batelier, acception initiale du mot.

Comment en est-il venu à désigner principalement les Français établis en Algérie ?

Guy Pervillé fait remonter l'origine de l'affectation de cette appellation aux colons français en Afrique du Nord au début des années 50, une période agitée au Maroc.

S'il a été vu comme péjoratif par les Français de France, il était porté avec fierté par les colons d'Algérie pour lesquels il venait au bon moment remplacer *Algérien* – nom qu'ils se donnaient auparavant – et marquer ainsi l'opposition aux Algériens indigènes, ceux d'origine arabe, et qui commençaient à revendiquer pour eux le nom *Algérien*.

Puis, au moment du rapatriement des colons en France, ce mot a également permis de cataloguer ou différencier nettement les Français de souche de ces Français d'ailleurs.

■ Jeter la (première) pierre (à quelqu'un)

Accuser, blâmer, critiquer (quelqu'un).

Sous cette forme, cette expression est attestée en 1672, mais au xv^e siècle, on disait déjà, avec le même sens, *jeter des pierres dans le courtil (le jardin) de quelqu'un*.

L'origine de cette expression remonte à un épisode de la Bible, celui de la femme adultère condamnée à la lapidation.

Comme le Christ avait dit : « Que celui qui n'a jamais péché lui jette la première pierre » et qu'aucune des personnes présentes ne pouvait décemment prétendre être totalement pure, elles renoncèrent toutes une à une à la lapidation.

C'est de cet épisode qu'est née l'idée de condamnation associée au fait de jeter une pierre à quelqu'un (la première ou une autre), avec un sens affaibli dans notre expression, puisqu'il n'est plus ici question de pure condamnation, mais d'abord de simple accusation ou critique.

■ Pierre qui roule n'amasse pas mousse

Une vie aventureuse ne permet pas d'amasser des biens (ou des richesses).

Sur les cailloux (ou les pierres) qui n'ont pas bougé depuis longtemps, on trouve une belle mousse verte.

En revanche, sur les cailloux qui bougent régulièrement, ceux déplacés par les torrents, par exemple, point de mousse il n'y a, car elle n'a pas l'occasion d'avoir le temps de s'y déposer et s'y répandre.

Cet ancien proverbe du xvi^e siècle incite donc les gens à rester casaniers, à se fixer sur une activité bien précise, pour avoir des chances de remplir leur portefeuille.

Il paraît aussi que « les voyages forment la jeunesse ».

Si on mêle ces deux proverbes, cela voudrait donc dire que les jeunes qui voyagent ne peuvent s'enrichir autrement qu'intellectuellement.

■ Se faire prendre pour un pigeon

Se faire duper - Par extension, passer pour sot.

C'est depuis la fin du xv^e siècle que le pigeon, par métaphore, désigne une dupe, un homme qu'on attire dans une affaire pour le dépouiller, le tromper.

De ce mot est dérivé le verbe *pigeonner*.

Et c'est l'étymologie du mot *dupe* qui nous explique cette métaphore.

Dupe vient en effet de *huppe*, nom d'un oiseau qui doit son nom à sa huppe, sa crête. *Dé-hupper* (contracté en *duper*), c'est enlever la huppe de l'animal, donc le plumer. Autrement dit, le dupé s'est fait « plumer ».

Ce qui nous fait passer par une autre métaphore, qui date du xiii^e siècle, où la personne qui s'est fait plumer est celle qui a été dépouillée (comme l'oiseau a été dépouillé de ses plumes) ou, autrement dit, volée.

Tout aussi déplumable que la huppe, le pigeon est donc rapidement devenu un synonyme de *dupe*, puis de *sot*.

■ Avoir pignon sur rue

Avoir une maison (ou un commerce) à soi - Avoir une notoriété certaine (pour un commerce ou une entreprise).

Avoir pignon sur rue voulait tout d'abord dire, au figuré : « posséder une maison ou un commerce en ville ». La façade sur la rue et son pignon étant les parties les plus visibles de la maison, les gens aisés ne se privaient pas de la décorer, en fonction de leurs moyens, pour afficher leur niveau de richesse.

Au xvi^e siècle, le sens de l'expression a alors évolué pour s'employer à propos de personnes qui possédaient des immeubles et des biens, ou à propos de riches commerçants.

Si ces pignons-là ont peu à peu disparu, l'expression est restée et son sens a encore évolué pour désigner toute personne, entreprise ou commerce qui a une forte notoriété, avec une connotation d'honnêteté ou de solvabilité.

■ Jouer à pile ou face

Faire un pari sur le côté sur lequel tombera une pièce de monnaie lancée en l'air.

Si, de nos jours, on comprend généralement pourquoi un côté d'une pièce s'appelle face, car on y trouve très souvent la représentation de la tête de quelqu'un, on peut légitimement se demander pourquoi l'autre côté s'appelle pile.

Pour le savoir, nous allons remonter au xii^e siècle.

À cette époque on jouait déjà « à croix ou pile » car l'un des côtés de la pièce comportait une croix et l'autre était frappé de motifs divers à l'aide d'un coin métallique qu'on appelait une pile. On peut d'ailleurs noter qu'on disait autrefois de quelqu'un qu'il n'avait ni croix ni pile pour dire qu'il n'avait aucun argent.

C'est plus tard que la face avec la croix a progressivement été remplacée par une face avec l'effigie ou la face du souverain.

Ce n'est qu'à partir du milieu du ^{xix}^e siècle que ce côté de la pièce a pris le nom de *face* et que notre expression est apparue.

■ Tomber pile - Au poil - Pile-poil

Tomber ou arriver juste, exactement, comme il faut, au bon moment - Parfait, parfaitement.

Notre *pile* est ici l'envers d'une pièce de monnaie ainsi nommé parce qu'on appelait *pile* la tour qui, du ^x^e au ^{xvi}^e siècle, ornait le revers de nombreuses pièces, l'avert portant la tête du roi.

Autrefois, quand quelqu'un « tombait pile », c'est qu'il tombait sur le dos, donc sur l'envers. Puis, lorsqu'une pièce « s'arrêtait pile », c'est qu'elle tombait sur son envers de manière nette.

Par extension, depuis le ^{xix}^e siècle, cette netteté s'est transformée en justesse ou exactitude dans notre *tomber pile* d'aujourd'hui, qui est à rapprocher de *tomber à pic*.

Avec *au poil*, la précision ou l'exactitude sont également bien présentes.

Compte tenu de la taille d'un cheveu ou d'un poil d'humain, faire quelque chose « au poil près » implique tout de même une grande précision.

Puis, le mélange amusant des deux expressions (*tomber pile* *(au) poil* a donné la dernière variante proposée.

■ Un pince-sans-rire

Personne qui pratique l'humour, l'ironie tout en restant sérieuse.

Pince-sans-rire est un mot composé issu de *pincer sans rire*, expression qui date du ^{xvi}^e siècle, née à la même époque que le jeu « pincer sans rire » ou « je te pince sans rire ».

Mais qu'était ce jeu aujourd'hui disparu ?

Il se pratiquait en groupe. L'un des participants se barbouillait les doigts de suie et un autre se faisait légèrement pincer par lui en différents endroits du visage, provoquant un barbouillage infâme. Si jamais une autre des personnes présentes en riait, elle devait alors se mettre à la place de la victime.

Selon Oudin, au ^{xvii}^e siècle, *pincer sans rire* a signifié « offenser ouvertement » et *pincer en riant* voulait dire « offenser et faire semblant du contraire », déjà bien plus proche.

C'est au ^{xviii}^e que le mot *pince-sans-rire* apparaît. Et qu'il s'agisse d'offenser, de railler ou simplement de plaisanter (dans l'emploi contemporain), c'est toujours fait avec sérieux.

■ N'être pas à prendre avec des pincettes

Être très sale, répugnant, méprisables, ignoble - Être de très mauvaise humeur.

Lorsque le mot *pincette* est apparu il y a quelques siècles, il a désigné une petite pince à épiler et un instrument de métal à deux branches permettant de déplacer des bûches et tisons dans le feu, sans se brûler.

La pincette utilisée dans la cheminée permettait donc, au sens large, de ne pas saisir directement quelque chose, comme ce serait le cas de quelqu'un qui serait répugnant pour cause d'hygiène déplorable.

C'est de cette image de quelque chose qu'on évite de toucher que l'expression est apparue au début

du ^{xix}^e siècle avec le premier sens indiqué. Et c'est au milieu du même siècle que l'usage pour parler d'une personne très en colère est apparu, celle-ci ne devant évidemment être approchée, touchée, qu'avec un maximum de précautions.

■ Une bonne pioche

Un choix judicieux - Une situation favorable.

Aux dominos ou à certains jeux de cartes, entre autres, il existe au milieu du plateau de jeu un tas dans lequel il faut régulièrement « piocher » ou prendre de nouveaux éléments de jeu. Ce tas s'appelle la *pioche*, depuis 1867.

Et il est bien connu qu'on considère qu'un joueur a tiré *une bonne pioche* si jamais ce qu'il a ramassé lui permet de faire une avancée décisive vers la victoire, voire de gagner la partie.

Par extension, *une bonne pioche* désigne la situation favorable dans laquelle se trouve celui qui en profite.

Et même si on l'emploie un peu moins, *une mauvaise pioche* existe aussi.

■ Damer le pion

Surpasser/L'emporter sur (quelqu'un).

Il se trouve que notre expression vient des dames et des échecs.

En effet, dans ces deux jeux, lorsque vous avez réussi à mener un pion dans le camp adverse sur la dernière rangée du damier ou de l'échiquier, ce pion, au jeu de dames, est transformé en une dame ou, aux échecs, en une pièce de votre choix, roi excepté, mais c'est en général la reine (ou dame) qui est choisie.

Dans les deux cas, cette nouvelle pièce, beaucoup plus forte que votre pion initial, vous donne un avantage conséquent sur l'adversaire et peut favoriser votre victoire.

Notre expression, qui date de la fin du ^{xvii}^e siècle, est donc une métaphore issue de ces jeux et appliquée à la vie courante, lorsque vous avez la possibilité de prendre l'avantage sur quelqu'un.

Elle est assez souvent employée lorsque celui qui prend l'avantage est inattendu, n'a pas les faveurs des pronostics.

■ Un pique-nique

Un repas froid collectif pris à la campagne ou dans la nature.



Huile sur toile de Rudolf Alfred Höger (1877-1930).

Le mot est d'abord attesté à la fin du ^{xvii}^e siècle dans la forme *faire un repas à pique-nique*, c'est-à-dire « où chacun apporte quelque chose à manger, où chacun paye son écot » (*Grand Robert*) et ces repas pouvaient se faire aussi bien en extérieur que chez quelqu'un, voire dans une auberge.

Le mot *pique*, viendrait du verbe *piquer* avec le sens de « picorer » utilisé au ^{xvii}^e siècle.

À la même époque, une *nique* désignait « une petite chose sans valeur ».

L'assemblage des deux symboliserait donc les petites choses que chacun apporte pour picorer, puisqu'on y mange un peu de chacun des plats.

Les Anglais nous ont ensuite piqué le mot qu'ils ont transformé phonétiquement en *picnic*. Mais on le leur a repris au ^{xix}^e siècle avec cette fois la même acception que la leur, à savoir un « repas collectif pris à la campagne ».

■ Tailler une pipe

Faire une fellation.

Cette expression est une déformation récente de *faire une pipe*, par combinaison avec *tailler une plume* qui a la même signification.

Les premiers usages attestés de *faire une pipe* ne datent que de la première moitié du ^{xx}^e siècle, chez les prostituées, l'expression *faire un pompier* étant usuelle auparavant.

Alors pourquoi cette nouvelle expression ?

Au début du ^{xx}^e siècle, les fumeurs du peuple se roulaient leurs cigarettes et disaient alors qu'ils « s'en roulaient une » ou « se faisaient une pipe ».

De là, il est facile d'imaginer que les dames de petite vertu qui faisaient des pompiers à leurs clients comparaient leurs gestes à ceux des fumeurs.

Et le *pompier* ? La même source rappelle qu'autrefois, les pompiers alimentaient leurs lances à incendie en activant à la main les pompes de leurs citernes, ces mouvements de va-et-vient rappelant ceux d'une fellation.

■ Pas piqué des vers/hannetons

Parfait, excellent, exceptionnel, très réussi, formidable... Bien conservé, intact.

Lorsque le bois des anciens meubles est envahi par les vers, donc en fâcheux état, on dit qu'il est « piqué » par ces animaux rampants, en raison des petits trous visibles à la surface du bois.

Dès le ^{xvii}^e siècle, on utilisait déjà *piqué de vers* pour désigner des vêtements mités ou du bois rongé par les insectes.

Le hanneton quant à lui est un insecte vorace qui rend impropres à la consommation, donc plus qu'imparfaites, les plantes dont il se régale copieusement.

On imagine aisément que l'inverse de *piqué de vers* qualifie quelque

chose d'intact, bien conservé, en parfait état et, par extension, quelque chose d'exceptionnel ou d'excellent.

La version « *hannetonnée* » est apparue au ^{xix}^e siècle, un peu après sa sœur avec exactement le même sens.

La signification actuelle apparaît au début du ^{xx}^e siècle.

■ Pisser dans sa culotte/dans son froc

Avoir le fou rire - Avoir une peur extrême.

Cette expression date du ^{xvi}^e siècle. Quand on rit beaucoup trop fort alors qu'on a la vessie bien pleine, il arrive malheureusement que les contractions du ventre fassent perdre le contrôle de ses sphincters urinaires et qu'on se retrouve avec le pantalon (*froc*, en argot) ou la jupe mouillée.

Il n'en a pas fallu plus pour que cette expression apparaisse et soit utilisée pour désigner un fou rire.

Sachant que le relâchement des sphincters peut aussi se produire lors d'une grande frousse, on peut obtenir exactement le même résultat, ce qui explique le second sens proposé.

Notez que, en ce qui concerne la peur, on dira plutôt *chier dans son froc*. Car si la miction, même involontaire, peut aisément être associée au rire sans le dévaloriser, la peur, elle, est généralement jugée négativement, autant que l'est le fait de déféquer sur soi.

■ Laisser en plan - Planter là

Abandonner, laisser dans l'attente.

C'est l'expression du ^{xvii}^e *planter là quelqu'un pour/à reverdir* qui nous explique tout, d'autant plus que *laisser en plan* s'écrivait d'abord *laisser en plant*, écriture confirmée par la forme « planter là ».

L'image initiale porte bien sur le plant qui, une fois enfiché en terre, est abandonné, au moins le temps qu'il lui faut pour pousser.

Mais si confusion avec *plan* il y a eu, c'est aussi parce que l'expression *mettre en plan*, au ^{xvii}^e siècle, avait deux significations, « mettre au sol, à plat » (d'où le *plan*) et « mettre en gage », donc abandonner avec l'intention de le récupérer plus tard, second sens qui porte aussi la notion d'abandon qu'on trouve dans notre expression.

C'est donc le joyeux mélange de ce plan-abandon avec le plant fiché dans le sol qui a donné la première forme de l'expression.

■ Le plancher des vaches

La terre ferme.

Cette expression date du ^{xvi}^e siècle où elle se disait d'abord *le plancher aux vaches*.

Sur les anciens bateaux en bois, les marins marchaient sur un plancher sur lequel les rencontres possibles avec des vaches, animaux des prés, étaient d'une rareté extrême.

C'est par simple opposition avec leur plancher à eux, habituellement situé sur l'eau, qu'ils ont pris l'habitude de désigner la terre ferme comme étant ce « plancher » où les vaches sont nettement plus faciles à croiser et où il fait bon revenir après un long séjour en mer.

On disait aussi autrefois : « Il n'est rien tel que le plancher des vaches » pour indiquer qu'il y a beaucoup moins de danger à voyager par la terre que par la mer.

■ Être/Mettre à côté de la plaque

Se tromper, manquer son but - Répondre à côté de la question.

Selon certaines sources, cette expression proviendrait d'activités de tir où une plaque constitue le panneau de la cible, comme au tir à l'arc, par exemple.

■ Savonner la planche - Glisser une peau de banane

Utiliser des procédés malhonnêtes envers quelqu'un pour faire retarder ou échouer ce qu'il entreprend.

Ceux qui, à une époque, ont ri au cours d'épreuves de jeux comme l'émission télévisée *Intervilles*[®] pendant lesquelles les participants devaient passer sans tomber sur une planche savonnée savent qu'un tel passage est extrêmement glissant et conduit assez sûrement à la chute.

Une peau de banane surnoisement abandonnée a également de fortes chances de vous faire rencontrer brutalement le sol.

Nous avons donc ici affaire à de simples métaphores où le bout de la planche ou celui de votre trajectoire correspondent à la fin de la tâche dans laquelle vous êtes fortement impliqué, et où la zone savonnée ou la peau de banane sont des pièges posés par quelqu'un qui vous veut du mal et destinés à vous empêcher d'arriver au but que vous vous êtes ou qu'on vous a fixé.

Une autre hypothèse viendrait du monde du rail où, pour que la locomotive soit en face du tronçon où elle va être garée, elle avance sur une plaque tournante qui lui permet d'être bien positionnée.

La plaque tournante est une fosse sur laquelle la voie est surélevée. Une fausse manœuvre du conducteur pouvait faire que la locomotive tombe dans la fosse.

On disait alors que la locomotive était « à côté de la plaque », expression qui serait ensuite sortie du monde ferroviaire.

Le second sens de la métaphore correspond à une réponse erronée.

■ Une plâtrée/ventrée (de nourriture)

Une grande quantité, une ration très abondante (de nourriture).

Le contenu d'un plat porte, depuis le ^{xviii}^e siècle, le nom de *platée*, utilisé principalement à propos d'aliments simples et rustiques, donc avec un sens un peu péjoratif.

Ce mot a rapidement fini par désigner familièrement « une grande quantité », mais pas uniquement de nourriture.

Une *platée* d'aliments farineux « bourre » l'estomac tout en étant pourtant peu nourrissante, comme pourrait l'être une *plâtrée* que l'on s'aviserait d'ingurgiter (la *plâtrée* étant la quantité de plâtre que l'on est en train de préparer).

C'est probablement ce genre de comparaison, la ressemblance des mots et le côté plaisant de l'expression qui y a fait utiliser le mot *plâtrée* au lieu de *platée* vers la fin du ^{xix}^e siècle.

Quant à la *ventrée*, c'est simplement la quantité contenue dans le ventre (l'estomac), avec un sous-entendu d'exagération, le ventre donnant l'impression d'être prêt à exploser.

■ Battre son plein

Arriver à son moment le plus intense. Être à son point de plus grande activité.

Au milieu du ^{xix}^e siècle, et au sens propre, cette expression se rapportait à la marée qui, lorsqu'elle a atteint son plein, c'est-à-dire son point le plus haut, reste un moment stable avant de commencer à redescendre. Au sens figuré, certains, à cause du verbe *battre*, ont compris *son plein* comme « une sonorité pleine ou forte ». En réalité, il ne s'agit pas ici d'un adjectif, mais bien du substantif *plein*, le niveau le plus haut, comme le plein d'essence, pour la voiture, ou le plein des sens, en cas d'extase. Lorsque la fête « bat son plein »,

ce n'est pas qu'elle est bruyante, mais qu'elle est bien à son plus haut niveau d'intensité.

■ Péter les plombs - Disjoncter

S'énervner brutalement et fortement - Devenir fou.

Autrefois, la protection du réseau électrique intérieur se faisait par des *fusibles* qu'on appelait aussi des *plombs*, ellipse de *plomb de sûreté* ou *plomb fusible*, appellations qui datent de la fin du XIX^e siècle.

Ces fusibles comportaient un fil de plomb, point de passage obligé du courant, qui fondait lorsque ce dernier était trop fort, à l'origine de notre métaphore des années 80. On y compare en effet le cerveau à un appareil électrique alimenté à travers des plombs ; et lorsque son propriétaire s'énervait brutalement ou se mettait à avoir un comportement aberrant, c'est que son cerveau ne fonctionnait plus parce qu'il n'était plus alimenté, donc que « ses plombs ont pété ».

Et c'est tout naturellement, avec l'évolution de la technologie, que *péter les plombs* est petit à petit remplacé par *disjoncter*.

■ Un soleil de plomb

Un soleil écrasant, accablant.

Celui qui a eu l'occasion de se trouver en plein été au cœur de Death Valley (Californie/Nevada, États-Unis) ou bien sur les rives du lac Assal (Djibouti), entre autres lieux très chauds, savent bien que les rayons de l'astre qui nous éclaire peuvent parfois être véritablement accablants. Le soleil semble faire peser sur les épaules un poids énorme.

Or, le plomb, à cause de sa densité, est depuis longtemps un symbole de ce qui est pesant, lourd, au sens propre, et de ce qui est accablant, au figuré.

C'est pourquoi *de plomb* est un qualificatif qu'on trouve accolé non seulement à notre soleil (depuis 1835),

mais aussi à la chaleur, au sommeil (à partir de 1842) voire au postérieur (un « cul de plomb » désigne un employé de bureau, toujours assis, ou un homme sédentaire).

■ Ça va durer trois plombs

Ça va durer trois heures.

Le *Dictionnaire de Trévoux* nous indique qu'au XVII^e siècle une des acceptions du verbe *plomber*, quoique rarement utilisée, était « frapper ».

Or, ils sont nombreux, les endroits où des personnages tenant un marteau viennent frapper une cloche pour sonner les heures. De même, les poids qui servent à faire fonctionner les anciennes horloges qui sonnent les heures sont souvent appelés des *plombs*.

Autant de plomb lié aux heures qui sonnent suffirait à expliquer que, tout au long du XIX^e siècle, le verbe argotique *plomber* voulait dire « sonner l'heure ».

Alors de *plomber* pour « sonner l'heure », à *plombe* pour désigner une heure (attesté à partir de 1811), il n'y aurait eu qu'un pas aisément franchi.

■ De bon/mauvais poil

De bonne/mauvaise humeur.

Le poil, c'est ce qui est visible en premier sur quelqu'un qui en a, avant même la peau. Et comme le caractère, ou plutôt l'humeur, lorsqu'elle n'est pas neutre, est quelque chose d'immédiatement palpable chez la personne face à soi, cela semble avoir suffi pour que, depuis longtemps, ce poil si repérable soit assimilé au caractère ou à l'humeur, si visible également.

D'ailleurs, au XVI^e siècle, *changer de poil* voulait dire « changer d'attitude, de caractère ». À la même époque, on a même utilisé l'étrange *avoir la queue marquée de mauvais poil* pour dire « être de mauvaise humeur ».

■ Faire le point

Préciser une situation en analysant les circonstances et les faits connus. Faire un bilan, dresser un état des lieux.

Voilà une expression dont le sens proposé est une métaphore qui date du début du XX^e siècle et qui nous vient de la marine où le sens propre reste en usage.

Autrefois, pour se repérer en mer, il fallait se servir de ce qui était visible, comme le soleil et les astres, en s'aidant de cartes et d'instruments de navigation comme, anciennement, l'astrolabe, mais plus récemment, à partir du XVIII^e siècle, le sextant.

Le point, c'est la position du navire sur la carte. Et « faire le point » c'est, en se basant sur des éléments connus ou visibles, calculer cette position.

C'est de cette exploitation d'informations repérables, visibles ou connues pour savoir où on en est, que « faire le point » correspond au figuré au fait de dresser un bilan ou de préciser une situation à partir d'éléments connus.

Bizarrement, malgré l'existence des précédentes, ce n'est que dans la première moitié du XIX^e siècle que notre expression semble apparaître.

■ Se pointer (quelque part)

Apparaître, arriver (quelque part).

Il existe deux explications à cette signification.

La première vient de Gaston Esnault qui indique qu'à la fin du XIX^e siècle *se pointer* voulait dire, pour un soldat, se mettre à son poste d'observation d'où il pouvait bien « pointer » son arme contre l'adversaire, ce qui aurait donné par extension la signification actuelle.

La seconde est proposée par Cellard et Rey dans leur *Dictionnaire du français non conventionnel*. Elle viendrait du milieu du travail : se pointer aurait d'abord voulu dire « présenter sa fiche de travail à un point de contrôle » ou, autrement dit, « faire constater son arrivée », acception suffisante pour qu'elle se soit transformée en *arriver*.

■ Se chatouiller le poireau - Se polir/ S'astiquer la colonne

Se masturber (pour un homme).

C'est chez Rabelais, dans Pantagruel, qu'on trouve en premier l'association du poireau et de la virilité.

Mais ce n'est qu'au ^{xviii}e siècle que le légume désigne clairement le pénis. On retrouvera d'ailleurs ce poireau-là dans d'autres expressions comme se dégourdir le poireau en parlant d'un homme qui réutilise son instrument après une longue période d'abstinence, ou bien souffler dans le poireau pour celle qui pratique une fellation. Quant à la colonne, d'après Cellard et Rey, elle devient « officiellement » un autre symbole phallique usuel lorsque la colonne Vendôme est érigée à Paris et que ses opposants la comparent à un phallus de bronze. Et, inévitablement, les mouvements alternatifs de polissage ou d'astiquage d'un tel objet n'ont pu que rappeler les va-et-vient propres à la masturbation, d'où l'expression.

■ Avoir la poisse

Être (très) malchanceux, de manière durable.
Attirer les ennuis.

Mais d'où vient donc ce terme argotique de poisse ?

La poix était une sorte de colle visqueuse fabriquée à partir de résine de pin, de résine de sapin ou de goudron de bois.

C'est de cette substance qu'est né le verbe poisser (« enduire de poix ») au ^{xvi}e siècle et de ce verbe que la

■ Avaler des poires d'angoisse

Subir des traitements cruels.
Vivre des situations très désagréables.

Au Moyen Âge, pour ne plus entendre les cris des gens qu'on torturait, un bon moyen consistait à leur enfoncer dans la bouche un instrument qui, selon Larousse, « s'ouvrait au moyen d'un ressort, se développait en forme de poire, et étouffait complètement les cris ». Autant dire que celui qui avait cette chose dans la bouche devait ressentir une certaine angoisse.

Cela dit, ces instruments, dont le nom est cité au ^{xv}e siècle, servaient aussi plus simplement à bâillonner un prisonnier pour l'empêcher de parler.

Pour préciser tout de même un peu mieux l'appellation d'origine, on notera qu'étymologiquement, *angoisse* vient du latin *angere* qui voulait aussi dire « serrer » ou « tourmenter », et ce sont ces acceptions qui ont donné le nom de l'objet.

De nos jours, on peut toujours dire de celui qui vit des situations extrêmement désagréables qu'il « avale des poires d'angoisse ».

poisse a été tirée avec, dans son sens figuré de « malchance » (au début du ^{xx}e siècle), une allusion à cette matière dont on n'arrive pas à se défaire, comme on a du mal à se dépêguer (comme ils disent en Provence) d'une malchance tenace. D'après Gaston Esnault, cette locution serait d'abord apparue dans l'argot des coureurs cyclistes.

■ Comme un poisson dans l'eau

Complètement à l'aise, bien dans son élément.

Si vous décrochez un poisson de l'hameçon qui l'a sorti de l'eau et le déposez au fond de votre seau, il restera certes muet comme une carpe, mais vous constaterez aisément et rapidement qu'il n'est pas vraiment à son aise. Alors que si, à travers une eau claire, vous en regardez un en train de nager, il vous semble vraiment dans son élément. Peut-être tout simplement parce qu'il y est, autant que vous, à l'air libre.

Cette constatation facile à faire par tout un chacun a donné naissance à notre expression sous sa forme actuelle au ^{xvii}e siècle, parfois précédée de l'adjectif *heureux*.

Mais on a eu auparavant un *sain comme un poisson en l'eau* et Rey

et Chantreau notent même, au ^{xiii}e siècle, un *je ne suis pas si aise com le poisson qui noe* (nage).

■ Engueuler comme du poisson pourri

S'en prendre verbalement (à quelqu'un) de façon très violente.

Au premier abord, il y a deux manières de comprendre cette expression qui date du début du ^{xx}e siècle : – soit il s'agit de « engueuler comme du poisson pourri [peut engueuler quelqu'un] », ce qui semble assez peu probable, car un poisson pourri n'est plus vraiment en état d'engueuler qui que ce soit ;

– soit il s'agit de « engueuler comme [quelqu'un peut engueuler] du poisson pourri », et là il faudra m'expliquer l'utilité de l'acte et l'effet que peut faire une engueulade à un poisson dans cet état.

Dans les deux cas, l'expression semble donc extrêmement bizarre.

Mais Alain Rey l'explique par une déformation probable du fait de traiter quelqu'un de poisson pourri, injure qui aurait pu naître dans le milieu des harengères ou marchandes de poisson traditionnellement fortes en gueule.

■ Un poisson d'avril

Une plaisanterie ou canular fait uniquement le 1^{er} avril.

Alain Rey indique que cette expression daterait de la fin du XVII^e siècle, basée sur une plaisanterie avec le mot *poisson* qui, depuis le XV^e siècle, désignait un souteneur, qu'on appelle aussi un *maquereau* qui se trouve être un véritable poisson dont la meilleure période de pêche est aux alentours du mois d'avril.

Un poisson d'avril désignait alors un jeune entremetteur.

Mais quelle est la relation entre ce poisson-là et les plaisanteries du 1^{er} avril ? Les hypothèses sont nombreuses.

La plus répandue des explications, qui sont légion, dit que le roi Charles IX, en 1564, décida que le Premier de l'an serait dorénavant au 1^{er} janvier au lieu du 1^{er} avril, mais aucun texte ne semble rapporter qu'il y avait quelque part dans le royaume un endroit où le premier jour de l'année était le 1^{er} avril.

Le pape Grégoire XIII réforma ensuite le calendrier julien et étendit la mesure de Charles IX à toute la chrétienté.

■ Avoir un coup de pompe

Avoir un brusque accès de fatigue, parfois très intense, et pas toujours avec une raison connue.

Cette expression apparaît aux alentours de 1920, Gaston Esnault l'ayant relevée en 1922 dans le milieu cycliste, mais sans en expliquer l'origine exacte.

Ceux qui ont pratiqué des engins volants vénèrent les pompes, car ce sont des bulles ou des colonnes d'air chaud qui s'élèvent et peuvent les aider à gagner de l'altitude ou à se maintenir plus longtemps en l'air. La masse d'air dans laquelle avance l'avion peut être extrêmement agitée, provoquant ce que certains

■ Pomme de discorde

Sujet de discussion et de dispute.

Si l'expression date du XVI^e siècle, son origine remonte à la mythologie grecque.

La déesse Éris (ou Discorde, en grec) fut si furieuse de ne pas être invitée au mariage de Pélée avec la déesse Thétis qu'elle jeta au milieu des autres déesses présentes une pomme d'or sur laquelle était gravé « à la plus belle ».

Zeus désigna Pâris comme volontaire pour décider qui, entre Aphrodite, Héra et Athéna devait garder la pomme.

Afin d'être choisie, chacune fit une promesse à Pâris, la première lui promettant l'amour de la plus belle femme du monde, la deuxième un grand royaume et la troisième la sagesse.

Pâris se laissa convaincre par la promesse d'Aphrodite et lui remit la pomme d'or. On comprend donc maintenant l'origine de la pomme de discorde.

La femme promise par Aphrodite s'avéra être Hélène, reine de Sparte et épouse de Ménélas, que Pâris enleva et ramena à Troie, provoquant ainsi la guerre.



La Pomme de discorde (1663), huile sur toile de Jacob Jordaens.

appellent des « trous d'air » qui n'en sont pas réellement, car il y a de l'air partout !

Ce serait par allusion à l'état des passagers très fatigués par les turbulences subies et par le fait que ces colonnes d'air ascendant, qui « aspirent » vers le haut les aéronefs qui s'y trouvent, sont vues comme provoquées par le piston d'une pompe, que serait née l'expression, reprise ensuite par les adeptes de la petite reine où la pompe a sa raison d'être.

Mais on peut aussi y voir tout simplement celui qui est extrêmement fatigué car toute son énergie aurait été comme « pompée » de son corps.

■ En grande pompe

Avec solennité. Avec beaucoup de faste, de luxe.

Cette *pompe* nous vient au XII^e siècle du moyen français où elle désignait déjà un cérémonial, une grande fête ou un cortège luxueux ou fastueux ; le mot vient du grec *pompê* qui signifiait « escorte » ou « procession ».

L'expression apparaît au XVII^e siècle chez Pascal dans ses *Pensées* où il évoque la venue de Jésus-Christ « en grande pompe ».

Si depuis, le nom *pompe* avec cette acception est rarement utilisé de manière isolée, notre locution, elle, reste très vivace.

■ Soûl comme un Polonais

Complètement soûl.

Au XVII^e siècle, déjà, on disait *soûl comme un Suisse*, par référence aux mercenaires suisses des armées royales qui, pour tromper leur ennui loin de chez eux, n'hésitaient pas à consommer de l'alcool de manière un peu déraisonnable.

Puis, plus tard, au XVIII^e siècle et au XIX^e sous Napoléon, ce sont des soldats polonais engagés dans l'armée française qui étaient employés et appréciés. Hors activités militaires, ils devaient probablement se conduire comme les Suisses, ce qui aurait provoqué l'apparition de l'expression, les Suisses du siècle précédent étant oubliés.

■ Comme le Pont-Neuf

En bonne santé, vigoureux.

Cette locution est en général précédée de *se porter* ou *être solide*.

C'est à Paris, à la pointe de l'île de la Cité, qu'Henri III a lancé la construction du Pont-Neuf en 1578, ouvrage qui a été terminé sous Henri IV, en 1607.

Contrairement aux autres ponts de Paris, celui-ci était fait de pierres et son tablier restait nu, mais souvent occupé par des bateleurs, et autres jongleurs qui transformaient le lieu en une place appréciée de promenade et d'amusement.

Malgré son nom d'origine, c'est le plus ancien pont de Paris resté intact à notre époque.

Cette résistance a fait qu'un siècle et demi plus tard, la solidité physique de quelqu'un qui se porte bien a été si régulièrement comparée à celle de ce pont indestructible que notre expression est devenue courante.

■ Ça se bouscule au portillon

Il y a une forte affluence - J'ai une envie urgente de vomir/déféquer...

Il y a quelques années encore, l'accès aux quais du métro se faisait par un

portillon qui était bloqué par le poinçonneur au moment où la rame arrivait sur le quai. Ceux qui entendaient le bruit de la rame arrivant se précipitaient pour ne pas la manquer, d'où les bousculades au portillon.

C'est de cette image du métropolitain que nous vient le premier sens de l'expression, utilisée partout où il y a une foule dense qui trépigne pour avoir accès à quelque chose.

Le second sens, beaucoup plus récent et beaucoup moins ragoûtant, peut être employé par ceux qui sont brutalement contraints de régurgiter une partie de ce qu'ils ont avalé ou par ceux qui, au cours de la même soirée, croyant avoir avalé des cachets d'aspirine, ont pris des dragées Fuca®.

■ La portion congrue

Des ressources minimes, tout juste suffisantes - Une toute petite quantité.

Parmi les nombreuses taxes payées par les paysans autrefois (vers les ^{xvi}^e et ^{xvii}^e siècles), il y avait la dîme, taxe qui était destinée au clergé.

Les ecclésiastiques de haut rang n'en redistribuaient qu'une très petite partie en guise de salaire au bas clergé.

Les curés, pour survivre, bénéficiaient donc de deux revenus supplémentaires :

– le casuel, représentant les offrandes faites par les paroissiens ;
– la portion congrue, pension que le noble de l'endroit versait au curé qui officiait sur sa paroisse.

Mais comme cette dernière était peu importante et que l'ensemble était généralement à peine suffisant pour que le curé qui la recevait puisse en vivre correctement, elle est vite devenue un symbole de revenus très faibles.

■ Tirer le portrait

Photographier quelqu'un.

Au Moyen Âge, les verbes *traire* et *tirer* ont plusieurs acceptions communes, parmi lesquelles « s'acheminer vers », « lancer une arme de trait » ou bien « tracer un trait, dessiner ».

Le second verbe supplantera le premier pour toutes les acceptions citées.

Quant à *portrait*, il est issu du verbe *portraire* (*por traire* signifiant donc « pour dessiner ») et c'est au milieu du ^{xvi}^e siècle qu'il désigne la représentation picturale du buste ou du visage d'une personne avant, à la fin du même siècle, de désigner également la description verbale d'une personne.

Tirer le portrait, c'est donc d'abord dessiner ou tracer le portrait de quelqu'un.

Puis, à partir du milieu du ^{xix}^e siècle, avec l'avènement de la photographie et le remplacement progressif des portraits peints par les photos, notre expression a vu son usage réduit à la représentation photographique du buste ou du visage.

■ Avoir les portugaises ensablées

Entendre mal ou pas bien du tout.

Il suffit de remonter au milieu du ^{xx}^e siècle, en 1950 exactement, pour voir apparaître en argot la dénomination *portugaise* pour désigner l'oreille.



■ Enfoncer une porte ouverte

Se vanter d'avoir surmonté un obstacle qui n'existait pas - Chercher à démontrer une évidence - Énoncer une banalité en la faisant passer pour une nouveauté ou pour quelque chose ayant de l'intérêt.

Au sens propre, enfoncer une porte, c'est l'ouvrir de force en y exerçant une très forte pression ou en lui donnant des coups.

Celui qui y réussit a une certaine fierté à l'avoir fait et s'en vante. Mais peut-on en dire autant de celui qui « enfonce » une porte qui n'a aucun besoin de l'être car elle est grande ouverte ? Assurément non !

C'est ainsi que celui qui prétend avoir vaincu des difficultés inexistantes ou celui qui se lance dans la démonstration de choses évidentes peut aisément être assimilé à *un enfonceur de portes ouvertes*.

Au ^{xvii}^e siècle, selon Oudin dans son *Curiosités françaises*, *enfoncer une porte ouverte* voulait dire « coucher avec une nourrice et croire qu'elle était pucelle ». Où on évoquait donc une autre forme de porte à forcer...

Pour qui a déjà vu de près la forme de l'huître dite portugaise, l'analogie avec celle de l'oreille est assez frappante.

Quant à l'ensablement, si on considère qu'une huître naît et grandit en bord de mer, on comprend qu'elle puisse contenir du sable.

Transposé à l'oreille, si on considère que du sable bien tassé dans le conduit auditif, cela doit pas mal gêner pour bien entendre, on peut comprendre l'image de notre expression.

On notera avec intérêt qu'en argot, *embouteiller les portugaises*, cela veut dire « casser les oreilles ».

■ Le pot aux roses

Ce qui était tenu secret
(le plus souvent parce que
malhonnête).

Cette expression remonte au ^{xiii}e siècle. Employée avec le verbe *découvrir*, elle est utilisée avec la même signification que *découvrir le pot* au ^{xiv}e et *découvrir le pot pourri* au ^{xv}e. Son origine est très discutée.

Pour certains, cela viendrait du pot contenant le rose dont les femmes se fardaient et dont la découverte levait le voile sur la tromperie que représentait leur teint si agréable.

Dans ce cas, bien sûr, il faudrait écrire *le pot au rose* et non *le pot aux roses*, communément admis.

Une autre explication viendrait d'un mélange entre le couvercle du pot qui une fois soulevé permettait d'en découvrir le contenu, et du complément *aux roses* pouvant évoquer une préparation rare voire secrète.

■ Tourner autour du pot

Rechercher un avantage
d'une manière détournée,
insidieuse - Hésiter,
tergiverser, parler avec des
détours avant d'aborder
franchement un sujet.

Ah, cette belle marmite dans laquelle le repas du soir est en train de cuire à petit feu !

Et si je m'en approchais en douce, comme si de rien n'était, avec le secret espoir de chiper un bon morceau nageant en surface ?

Et voilà comment, à partir d'une marmite ou d'un pot, naît au ^{xv}e siècle une métaphore qui, d'abord, s'applique à quelqu'un qui cherche par un moyen détourné à obtenir un avantage généralement indu.

La manière indirecte de procéder a, par extension et au ^{xix}e siècle

seulement, donné le second sens, qui s'applique cette fois à quelqu'un qui utilise des moyens détournés pour s'exprimer, qui n'ose pas aborder franchement un sujet.

■ Dès potron-minet

Dès l'aube, le petit matin, les
premières lueurs du jour.

À l'origine, dès le ^{xviii}e siècle, cette expression se disait *dès potron-jacquet*, le jacquet étant l'écureuil, petite bestiole sympathique ayant la particularité de commencer à s'activer très tôt le matin.

Quant au mot *potron*, il est une déformation de *poitron* qui vient du latin *posterior* qui veut dire « postérieur » ou « derrière ».

En clair, l'expression originale veut dire « dès que l'écureuil sort de son sommeil et daigne montrer son popotin ». Donc très tôt le matin.

Mais le genre humain urbanophile perdant progressivement ses repères (et ses repaires) forestiers, le petit écureuil a finalement été remplacé par le chat, animal beaucoup plus présent dans les villes et également très matinal.

■ Laid/Moche comme un pou

Très laid.

Même si, à la fin du ^{xviii}e siècle (période où la locution est attestée pour la première fois), le microscope existait déjà et permettait d'admirer le pou dans ses moindres détails, il y a bien d'autres insectes au moins aussi laids et bien plus faciles à observer qui auraient pu lui prendre sa place.

C'est plus à cause des désagréments qu'il cause en société (contamination de proche en proche, transmission de maladies...) et de la répulsion que pouvait provoquer le pouilleux que cet insecte sert de modèle à la laideur.

■ Le pot au noir

Zone océanique peu appréciée des marins en raison des conditions météorologiques qui y règnent.

Le pot au noir est cette zone des océans située à proximité de l'équateur et où convergent les alizés venus des tropiques.

Cet endroit, à la météo très instable, est caractérisé par une formation fréquente de cumulo-nimbus et sous lesquels les orages violents sévissent.

Il ne semble pas y avoir d'explication certaine sur l'origine de la dénomination de cette zone.

Mais à la fin du ^{xvi}e siècle, dans un jeu apparenté au colin-maillard, lorsque celui qui avait les yeux bandés risquait de se cogner, on lui lançait un « gare au pot au noir », car il risquait de se faire un *noir* signifiant « bosse » à l'époque.

C'est par extension que *pot au noir* aurait désigné, à la fin du ^{xix}e siècle, une situation embrouillée, dangereuse.

Cette appellation a été également utilisée par les aviateurs vers 1930 pour désigner une zone d'orages sans visibilité.

■ Manger sur le pouce

Manger (très) rapidement.

Cette expression est attestée dès le début du ^{xix}^e siècle.

D'abord, pensez aux ouvriers ou aux paysans d'autrefois qui, ayant apporté leur repas dans leur gamelle, n'avaient que très peu de temps pour manger, ou aux soldats en guerre qui, pendant leurs déplacements ou dans l'attente d'être pilonnés ou attaqués, devaient rapidement avaler leur repas.

Maintenant, imaginez une main tenant un bout de pain et l'autre tenant un couteau avec lequel le mangeur coupait un morceau de sa nourriture, le poussait sur le pouce qui, étant opposable aux autres doigts, servait alors de cale, et l'y maintenait tout en l'amenant à sa bouche.

Si votre imagination vous a permis de bien voir ce geste autrefois commun, alors vous venez de comprendre l'origine de cette expression, effectivement associée à une consommation rapide de la nourriture !

■ Mettre les pouces

Cesser de résister, s'avouer vaincu, céder.

Cette expression date de la fin du ^{xviii}^e siècle, époque à laquelle on disait aussi *coucher les pouces*. Dans les cours de récréation, elle est devenue un simple « Pouce ! » lorsque l'enfant signale qu'il veut arrêter ce à quoi il participe.

Trois écoles s'affrontent sans pitié à propos de son origine.

La première suppose qu'elle provient des Romains où le pouce des spectateurs servait au vainqueur d'un combat à savoir s'il devait gracier (pouces en l'air) ou achever (pouces tournés vers le sol) son adversaire vaincu.

La seconde dit que la locution vient du fait que le pouce ne peut se poser ou reposer dans la main qu'à partir du moment où son propriétaire renonce à tenir une arme, acceptant ainsi sa défaite.

Enfin, selon la dernière, la locution viendrait de l'ancêtre des menottes, les poucettes, dans lesquelles le prisonnier devait placer ses pouces.

■ De la poudre de perlimpinpin

Un remède prétendument extraordinaire, mais aux vertus complètement imaginaires – Une solution présentée comme miraculeuse, mais qui ne sert à rien.

Perlimpinpin est un mot qui date de la première moitié du ^{xvii}^e siècle, mais dont l'étymologie est inconnue. Il s'est aussi écrit *prelimpinpin*.

Certains le comparent à une formule magique comme *abracadabra*.

Est-ce parce que ceux qui, autrefois, vendaient des poudres diverses en prétendant qu'elles étaient des remèdes extrêmement efficaces contre tout et n'importe quoi, les présentaient comme des produits un peu magiques ?

Toujours est-il que ces poudres se sont aussi, et à juste titre, appelées « poudre de charlatan ».

Par extension, l'expression peut s'appliquer à tout ce qui est censé apporter une solution à quelque chose et qui s'avère complètement inefficace.

■ Jeter de la poudre aux yeux

Présenter des apparences flatteuses, mais trompeuses.

Le mot *poudre* nous vient au ^{xii}^e siècle du latin *pulvis* qui désignait « la poussière du sol ». C'est parce qu'il s'est spécialisé ensuite dans quelques autres usages que le terme *poussière* a fini par le remplacer.

Dans notre expression, c'est bien la poussière du sol qu'il évoque.

En effet, selon Furetière, l'origine vient des jeux Olympiques. Lors d'une course, ceux qui étaient devant, donc qui étaient bien partis pour l'emporter sur leurs adversaires, soulevaient de la poussière

qui, inévitablement, venait dans les yeux des suivants.

C'est ainsi qu'à l'origine l'expression signifiait « l'emporter sur quelqu'un », sens aujourd'hui oublié. Elle a comme sens, depuis le milieu du ^{xvii}^e siècle, l'aveuglement assimilé à l'éblouissement que peut provoquer sur quelqu'un une apparence très flatteuse juste destinée à endormir sa méfiance, à le tromper.

■ Mener les poules pisser - Aller traire les poules

S'occuper de travaux insignifiants ou fictifs. Être incapable de faire des choses utiles.



David de Koninck (vers 1644-après 1701), huile sur toile.

La première expression date du ^{xvi}^e siècle, la seconde est plus récente puisqu'elle est attestée au ^{xix}^e siècle.

Les poules pouvant faire leurs besoins librement autour du poulailler, il est évident qu'une telle occupation n'est pas vraiment utile. Mais quand on sait en plus que les poules ne pissent pas puisque urine et fiente se mélangent dans le cloaque, cela ne fait qu'accroître l'inutilité de la chose.

Pour la seconde expression, les poules n'ayant pas de pis ou de mamelles et ne produisant pas de lait, il est donc totalement inepte de vouloir les traire. Autant dire que celui qui prétend aller traire les poules a un comportement identique à celui qui dit vouloir aller peigner la girafe. Ces deux expressions s'appliquaient aussi aux benêts, aux simples d'esprit, incapables de faire des choses plus utiles.

■ Tuer la poule aux œufs d'or

Se priver de profits futurs importants pour satisfaire des intérêts immédiats.

N'agir que pour le court terme, sans aucune vision à long terme.

Cette expression du XVIII^e siècle est tirée d'une fable de La Fontaine *La Poule aux œufs d'or*, elle-même inspirée d'une morale d'Ésope, auteur grec de l'Antiquité.

Pour ceux qui auraient oublié la courte fable en question, il y est question d'un avare dont une poule pondait chaque jour un œuf en or.

Croyant que cette poule contenait un trésor, l'avare l'a tuée pour se rendre compte, dépit, qu'elle était semblable à ses autres poules et qu'il venait de tuer bêtement ce qui aurait pu l'enrichir sans fin, s'il n'avait pas été si âpre au gain.

■ Quand les poules auront des dents

Jamais.

Il est peu probable que ces bestioles aient des dents un jour, l'utilisation principale de leur bec étant de fouiller la terre et de picorer du grain.

Autrement dit, quand les poules auront des dents est simplement une locution synonyme de *jamais* ou de *la Saint-Glinglin*, entre autres.

Cette expression est attestée à la fin du XVIII^e siècle. Parallèlement, à la fin du XIX^e, on disait aussi *quand les poules pisseront* avec exactement le même sens.

■ Écrire/Envoyer un poulet (à quelqu'un)

Écrire/envoyer un billet doux (à quelqu'un).

Depuis le milieu du XVI^e siècle, *poulet* (ou *poullaict*, à l'époque) a d'abord eu le sens figuré de « missive » ou de « lettre » avant de se spécialiser en « billet doux » ou « billet galant ».

Il y a au moins deux explications pour cette dénomination bizarre.

Selon certains, ceux qui étaient chargés de remettre le billet doux au destinataire portaient des poulets sous prétexte de les vendre, mais en dissimulant le fameux billet sous l'aile de l'un d'entre eux.

Par métonymie, le billet serait devenu le poulet lui-même.

Mais pour Furetière, on a ainsi nommé ces billets parce que, en les pliant, on y faisait deux pointes qui représentaient les ailes d'un poulet.

Si l'explication de Furetière était confirmée, la *lettre en poulet* sous-entendrait donc « lettre (pliée) en poulet ».

■ Né dans la pourpre

Héritier royal - Comblé dès la naissance par la fortune.

Porphyrogénète est un vocable qui nous vient du grec et signifie « né dans la pourpre ».

L'origine de l'expression nous vient du fait que les femmes des empereurs accouchaient dans une chambre garnie de blocs de porphyre rouge (pourpre) égyptien, d'où son appellation de *porphyra*, pour le lieu, et de *porphyrogénète* pour les bambins nés dans cette pièce et à la destinée probablement toute tracée. Cette expression a ensuite désigné plus généralement une personne issue de souche royale, puis a ensuite désigné celui qui aura probablement peu de soucis à se faire dans la vie, en raison de sa naissance dans un milieu très aisé.

Bizarrement, cette expression s'utilise aussi maintenant dans le monde équestre pour désigner un cheval bien né, c'est-à-dire un animal né d'un étalon ayant gagné beaucoup de courses.

■ Mordre la poussière

Être jeté à terre au cours d'un combat. Par extension, être vaincu.

Si cette expression est très ancienne (la métaphore est parfaitement compréhensible et les combats de lutteurs avaient souvent lieu sur des terrains de sable ou de terre poudreuse), son sens étendu ne semble être utilisé que depuis le XVII^e siècle, époque où on utilisait également *mordre la terre*.

Mais étant donné ce qu'il nous en reste aujourd'hui, cette dernière a visiblement « mordu la poussière ».

Cela dit, si le sens moderne n'implique pas la mort du vaincu, au XVIII^e siècle, elle était plus que sous-entendue, puisque *mordre la poussière* signifiait « être tué dans un combat ».

■ Cucul la praline

Niais, ridicule.

Le nom de *praline* vient du maréchal de Plessis-Praslin dont le cuisinier inventa au XVII^e siècle cette confiserie entourée d'une croûte de sucre parfumé ou coloré.

Cucul (ou *cucu*) est un simple redoublement enfantin de *cul*, devenu un adjectif synonyme de *niais* ou *ridicule*. On lui a accroché un substantif féminin supposé l'intensifier, comme dans notre expression, mais aussi dans ses variantes *cucul la fraise* ou bien *cucul la rainette*.

Cette expression date de la première moitié du XX^e siècle. Colette, en 1933, employait *cucu*.

Certaines sources avancent que ce qualificatif vient des Seychelles, à Praslin, où on trouve une grosse noix de coco à la forme très suggestive qu'on appelle le « coco-fesses ».

Fesses et *Praslin*, en rapprochement avec les pralines de Plessis-Praslin, auraient donné *cucul la praline*. Et ce serait alors le côté un peu ridicule de la forme de cette noix qui aurait donné le sens de l'expression.

■ Nul n'est prophète en son pays

Il est plus difficile d'être apprécié ou reconnu chez soi qu'à l'étranger. Les talents de quelqu'un ne sont jamais assez reconnus par les siens.

Sous sa forme actuelle, l'expression existe depuis le milieu du ^{xvi}^e siècle. Mais si l'on s'en réfère aux textes sacrés chrétiens, il nous faut remonter loin pour retrouver son origine : on en trouve la trace dans les évangiles de Luc et Matthieu. Alors qu'il était retourné à Nazareth, village où il avait grandi, Jésus subit les sarcasmes et les moqueries des habitants, de ceux qui l'avaient connu comme le simple fils d'un charpentier et qui ne pouvaient l'imaginer en Messie fils de Dieu.

Matthieu conclut son passage de cette histoire en écrivant : « Et il ne fit pas là beaucoup de miracles à cause de leur manque de foi. »

■ Défendre son pré carré

Défendre son domaine, son territoire réservé et les éventuelles prérogatives qui s'y attachent.

Expression du milieu politique d'origine très récente (1985).

Elle est issue d'une ancienne locution à connotation rurale ou territoriale où *faire son pré carré* voulait dire accroître son domaine pour un propriétaire ou gagner des territoires pour un seigneur.

Le *pré carré* désigne maintenant, dans l'administration, un domaine réservé (avec tout ce qu'y s'y rattache comme responsabilités et avantages) qu'on doit protéger (donc défendre) de ceux qui chercheraient à s'en approprier un morceau ou à l'empiéter.

■ Un procès d'intention

Une accusation ou critique portant non pas sur des actes, mais sur des intentions supposées. Une accusation injuste ou insuffisamment fondée.

Un procès, chacun sait ce que c'est, lorsqu'il se déroule en présence d'un juge et qu'il a pour but de désigner laquelle des parties a le meilleur avocat. Mais, au figuré, et depuis le ^{xv}^e siècle, c'est aussi une critique, une mise en cause de quelqu'un,

sens qui est celui qu'on trouve dans notre expression.

Quant à l'intention, elle ne se matérialise pas toujours par un acte.

Et si on a le droit de juger quelqu'un sur les actes qu'il commet, lorsqu'ils sont répréhensibles, peut-on le faire sur ses seules intentions, exprimées ou supposées, tant qu'il n'est pas passé à l'acte ?

Cette expression semble n'être attestée qu'à partir du début du ^{xix}^e siècle.

■ Un lit de Procuste

Une mutilation d'une œuvre ou d'un projet pour les rendre conformes à un modèle - Une uniformisation au prix d'une déformation, d'une dégradation, ou bien d'une élimination de ce qui ne rentre pas dans le moule.

Dans la mythologie grecque, Procuste était un brigand qui avait pour habitude de capturer des voyageurs, de les attacher sur un de ses deux lits, les grands sur le petit lit, et inversement.

Ensuite, il coupait les membres qui dépassaient pour les gens trop grands, ou bien il étirait ceux des personnes trop petites, pour les ajuster à la dimension du lit.

Heureusement Thésée mit fin à ses exactions en capturant Procuste et en lui faisant subir le même sort.

C'est de cette volonté d'uniformiser en éliminant tout ce qui dépasse, en cherchant à tout faire rentrer dans un même moule qu'est née notre expression qui symbolise, entre autres, l'arbitraire et la rigidité d'une réglementation incapable de s'adapter aux cas particuliers.

■ Lâcher la proie pour l'ombre

Abandonner quelque chose de palpable, de réel pour quelque chose d'hypothétique, une espérance vaine.

Voilà un proverbe qui nous vient de loin, puisque c'est Ésope qui en a formulé le principe, principe repris par Jean de La Fontaine dans *Le chien qui lâche la proie pour l'ombre* : un pauvre chien, croyant faire un festin de l'image du reflet de sa proie, se retrouve finalement sans la proie ni, bien entendu, le reflet. Il en est ainsi de tous ceux qui, ne se contentant pas de ce qu'ils ont en main, l'abandonnent pour convoiter sans succès ce qu'ils croient être mieux.

Cette expression n'est jamais qu'une autre formulation du fameux et très proche « un tiens vaut mieux que deux tu l'auras ».

■ Pour des prunes

Pour rien.

En moyen français, depuis le ^{xiii}^e siècle, une prune pouvait être quelque chose sans aucune valeur (*ne pas valoir prune* voulait dire « ne rien valoir » et *ne preiser une prune*, c'était « n'avoir aucune estime pour quelqu'un »).

C'est bien évidemment de cette signification que notre expression est née au début du ^{xvi}^e siècle, *ne preiser une prune* datant de la fin du ^{xii}^e. Mais pourquoi une prune ne valait-elle déjà rien ?

Les Croisés, vers 1150, rapportèrent des pieds de pruniers de Damas dont

ils avaient pu se régaler des fruits sur place. Mais rendant compte de leur expédition au roi, celui-ci très en colère se serait écrié quelque chose comme : « Ne me dites pas que vous êtes allés là-bas uniquement pour des prunes ! »

Cela dit, la prune était connue en France depuis l'Antiquité et il est assez probable que cette origine ne soit qu'une légende.

■ Tenir à quelque chose comme à la prune de ses yeux

Tenir beaucoup, énormément à quelque chose.

Prunelle est un diminutif de *prune*. Dès le ^{xii}^e siècle, il désigne la pupille, par analogie de couleur et de forme avec les baies du prunelier qui, comme chacun sait, ont l'apparence de petites prunes.

Tenez-vous à vos yeux ? J'imagine que oui !

On comprend donc aisément qu'une telle expression ait pu naître, même si, ici, le terme *prunelle* vaut pour l'œil tout entier.

Cette expression date du début du ^{xiv}^e siècle, mais au ^{xiii}^e on disait déjà *aimer plus que son œil*. Autant dire que cet organe a toujours été considéré, à juste titre, comme ayant une très grande valeur pour son propriétaire.

La locution *comme à la prune de ses yeux* peut aussi s'employer précédée d'autres verbes que *tenir*.

■ La puce à l'oreille

L'attention, la méfiance, les soupçons éveillés.

Cette expression est attestée au ^{xiii}^e siècle et la *Revue de linguistique romane* nous indique que *avoir la puce en l'oreille* signifiait « être tourmenté par l'amour » et la variante *mettre la puche en l'oreille à quelqu'un* voulait dire « provoquer un désir amoureux chez quelqu'un ». C'est à la fin du ^{xiv}^e siècle que le

■ Une victoire à la Pyrrhus

Une victoire chèrement acquise, au résultat peu réjouissant.



Cornelis Troost (1697-1750), Alexandre le Grand combattant les Perses.

En 280 av. J.-C., Pyrrhus, roi d'Épire, mit une sévère raclée aux Romains à Héraclée.

Une nouvelle bataille victorieuse de Pyrrhus eut lieu en 279 av. J.-C. à Asculum.

Ces deux victoires lui ont coûté très cher, car Pyrrhus y perdit la majeure partie de ses soldats, au point qu'il s'écria : « Encore une autre victoire comme celle-là et je rentrerais seul en Épire ! »

Si Pyrrhus avait effectivement battu les Romains, il ne se retrouvait plus qu'avec des lambeaux de son armée et il n'avait pas de quoi s'en réjouir, comme celui qui, de nos jours, même s'il a vaincu un adversaire, dans quelque domaine que ce soit, se rend compte qu'il y a finalement perdu beaucoup.

sens devient « être inquiet, agité », comme pour quelqu'un qui aurait senti une puce venir se loger dans son conduit auditif et qui en craindrait les conséquences *démangeatoires*. Mais on peut aussi y comparer la puce à l'inquiétude qui démange et dérange. C'est au ^{xvii}^e siècle que l'expression se transforme un peu et que le *à* remplace le *en*.

Parallèlement, dès le ^{xiv}^e siècle, on évoquait déjà les oreilles qui sifflaient ou démangeaient lorsque quelqu'un était supposé parler de vous.

C'est probablement l'association de ces bizarres démangeaisons et de l'inquiétude de quelqu'un ayant *la puce à l'oreille* qui a donné le sens moderne de cette expression.

■ Crier/Gueuler comme un putois

Protester à grands cris perçants.

Le putois est un petit mammifère de la famille des mustélidés, comme la fouine, le furet, la martre, le blaireau, le vison ou la loutre, par exemple. Il a la particularité de dégager une odeur très désagréable.

D'ordinaire très discret, cet animal a aussi pour habitude de pousser des cris perçants et désagréables lorsqu'il est menacé ou piégé, histoire de manifester bruyamment à la fois sa crainte et sa désapprobation.

Il n'est certainement pas le seul puisqu'on trouve aussi *crier comme un cochon qu'on égorge*, par exemple, mais c'est de ces cris qu'est née notre expression qui serait assez récente puisqu'elle daterait de la seconde moitié du ^{xix}^e siècle.

■ En quarantaine

Contraint à l'isolement - Exclu d'un groupe.

Au ^{xii}^e siècle, (*sainte*) *quarantaine* s'utilisait pour parler de la période de quarante jours du carême.

C'est à partir du ^{xvii}^e siècle que la locution a été utilisée pour désigner la période d'isolement qui était destinée à empêcher la propagation d'une épidémie (les personnes supposées contaminées étaient gardées à l'écart, empêchées de se déplacer, pendant quarante jours), *quarantaine* mal appliquée à Marseille en 1721 puisque c'est de cette ville qu'est partie une grande épidémie de peste.

Ainsi, lors d'épidémies ou de soupçons de maladies venues de l'étranger, on trouvait, à proximité des ports, des bateaux mis en

quarantaine et signalés par un drapeau particulier interdisant aux autres navires de les approcher.

Si le terme est resté, la durée des quarantaines médicales est rapidement devenue variable, généralement largement inférieure à quarante jours.

Par extension, quelqu'un qui est mis en quarantaine est aussi quelqu'un qui est exclu temporairement d'un groupe.

■ S'en moquer comme de l'an quarante

S'en moquer, s'en désintéresser complètement.

Si cette expression est bien attestée à la fin du XVIII^e siècle, les lexicographes modernes ne sont pas d'accord sur son histoire.

Certains évoquent l'an 1040, que les gens de l'époque auraient supposé être celui de la fin du monde, parce qu'étant l'an 1000 auquel on ajoute la durée de vie du Christ (40 ans).

Pour d'autres, ce serait l'an 1740 pour lequel de nombreuses calamités avaient été annoncées et, comme rien de particulier ne s'était passé, on s'en serait raillé.

Selon Littré, il s'agirait d'une raillerie

de l'an 40 de la République, année jamais atteinte par le calendrier républicain.

Il pourrait également s'agir d'une plaisanterie des sans-culottes sur l'âge qu'aurait eu Louis XVI quelques jours après avoir un peu perdu la tête.

Elle viendrait enfin de la déformation d'une expression très populaire au XVIII^e siècle : *s'en moquer comme de l'Alcoran*, ce dernier désignant le Coran à cette époque.

■ Des querelles intestines

Des dissensions, des conflits qui se passent à l'intérieur d'un groupe.

L'adjectif *intestin* vient du latin *intestinus* qui signifiait « intérieur ».

C'est pourquoi il y a longtemps que cet adjectif veut dire « qui se passe à l'intérieur de quelque chose ». Il n'y a qu'à se souvenir de Cicéron, lui qui évoquait déjà la *bellum intestinum* ou la « guerre civile » dont on sait qu'elle se passe à l'intérieur d'un pays et de sa population.

Notre expression, qui date de la fin du XVII^e siècle, évoque les dissensions au sein d'un groupe social tel qu'une

entreprise, une association ou un parti politique...

Et c'est vrai que les partis politiques sont des endroits où la soif de pouvoir des uns et des autres, alors qu'il n'y pas de place pour tout le monde au sommet, fait que les querelles intestines y sont monnaie courante.

■ Une querelle d'Allemand

Une querelle sans sujet sérieux, pour des raisons futiles.

Au cours du temps, on a pu lire différentes explications de la naissance de cette expression, mais si ces hypothèses fantaisistes ont pu naître, c'est parce que leurs auteurs n'avaient pas connaissance de la forme du XVI^e siècle : *une querelle d'Allemagne* (on la trouve chez Montaigne, entre autres).

Il devrait être alors facile d'expliquer la provenance de cette dernière, mais que nenni ! car il existe plusieurs hypothèses ! Nous allons donc citer la plus communément admise et qui viendrait du fait que le Saint-Empire romain germanique était constitué d'un ensemble de minuscules États dont les souverains cherchaient toutes les plus ou moins bonnes occasions de batailler avec leurs voisins, histoire de tenter de s'emparer de leurs terres et d'agrandir ainsi leur pouvoir et leur zone d'influence.

■ À la queue leu leu

En file indienne, l'un derrière l'autre.

Après le XI^e siècle, en ancien français, la syntaxe était très différente de celle d'aujourd'hui.

À la queue leu leu était un raccourci de à la queue (du) leu (le) leu ou, en moins compact encore, c'est à la queue d'un leu qu'on trouve un autre leu.

Quand on sait que :

– leu est la forme ancienne de loup ;
– les petites bandes de loups avaient pour habitude, paraît-il, de se déplacer



■ Tomber en quenouille

Être laissé à l'abandon – Perdre de sa valeur, de sa force ; se dégrader.

Le mot *quenouille* nous vient au XIII^e siècle des mots *conucula* lui-même issu de *colocula* qui, au VI^e siècle, désignait un bâton dont une extrémité était garnie de laine destinée à être filée.

Le sens initial de la locution, au XVI^e siècle, était « passer, par succession, dans la propriété d'une femme ».

La signification première est quelque peu misogyne, son évolution ne l'est pas moins.

En effet, si un domaine tombait en quenouille, c'est parce qu'il aboutissait dans les mains d'une femme, forcément tout juste bonnes aux travaux ménagers, dont le filage de la quenouille, le mot ayant, par métonymie, désigné ensuite la matière textile qui entourait l'extrémité de la quenouille.

Puis, si le domaine était laissé à l'abandon ou s'il perdait de la valeur (sens actuel depuis le début du XX^e siècle), c'est bien parce que la femme qui en avait hérité était incapable de s'en occuper correctement (sous-entendu : comme toute femme qui se respecte).

les uns derrière les autres, donc chaque loup derrière la queue du congénère qui le précédait ; – le loup, comme le renard, était très présent dans l’imaginaire des gens de l’époque, on comprend que cette expression soit apparue pour désigner une file indienne, bien avant que l’Amérique et les Amérindiens ne soient découverts.

■ Sans queue ni tête

Incohérent, incompréhensible.

Normalement, toute histoire qui tient la route comprend un début compréhensible et une fin du même acabit. Enlevez les deux extrémités et l’histoire perd beaucoup de sa cohérence. C’est simplement ce que veut dire l’expression.

■ La quille

La fin du service militaire (pour un appelé) – La fin d’un emprisonnement – Plus généralement, la fin d’une période considérée comme pénible.

Mais pourquoi appelle-t-on *quille* ce retour tant attendu à la vie civile ? Voici deux explications parmi les plus plausibles.

Autrefois, lorsqu’on était prisonnier ou bidasse, le décompte des jours restants se faisait à l’aide de bâtons tracés sur des supports divers et comparables à des quilles qui sont éliminées une par une, jusqu’à la dernière. Par ailleurs, la hiérarchie militaire aurait paraît-il tenté de limiter les ardeurs sexuelles des appelés avec du bromure de potassium.

La fin du service militaire était donc la promesse du retour d’une belle érection, une grosse « quille », pour les plus modestes.

L’expression *la quille bordel !*, maintes fois proférée, pourrait d’ailleurs être une confirmation de cette hypothèse, cette virilité retrouvée permettant effectivement d’aller fréquenter avec efficacité un tel lieu de débauche.

■ Avoir la queue entre les jambes

Se sentir honteux.

C’est bien entendu au chien qu’il faut penser, cet animal ayant l’habitude de revenir la queue basse, voire entre les pattes, lorsqu’il s’est frité avec un congénère et qu’il a eu le dessous.

Cette attitude est sa manière à lui de montrer qu’il est dépité d’avoir essuyé un échec cuisant, et c’est tout simplement de cette image aisément constatable pour qui possède un chien que notre expression est née vers le ^{xvi}^e siècle.

Toujours par comparaison avec le meilleur ami de l’homme, il existait également deux autres expressions utilisant l’appendice caudal de l’animal, mais trop tendancieuses à notre époque compte tenu du sens qu’a pris le mot *queue* : *s’en aller la queue levée* voulait dire « content et joyeux » et *voir sa queue reluire* signifiait « éprouver de la fierté », en lien avec un beau poil brillant.

■ Allumer/Ouvrir ses quinquets

Regarder attentivement.

Depuis le début du ^{xix}^e les quinquets sont les yeux, en argot. Donc, c’est bien en ouvrant ses quinquets qu’on peut regarder quelque chose. Mais pourquoi utilise-t-on aussi le verbe *allumer* ?

C’est à la fin du ^{xviii}^e siècle que le physicien Argand invente une lampe à huile d’un genre nouveau, qui procure une lumière beaucoup plus vive et génère beaucoup moins de fumée.

Là-dessus, l’apothicaire Quinquet copie et améliore un peu l’invention et la commercialise. Pour les consommateurs, elle devient « la lampe à la Quinquet », puis, plus simplement, le quinquet.

Ce n’est que plus tard que l’œil – parce que c’est une autre forme de lumière, à savoir « la lumière de l’âme » pour certains poètes – devient familièrement le *quinquet* qu’on peut aussi bien ouvrir qu’allumer.

■ Être sur le qui-vive

Être vigilant, sur ses gardes. S’attendre à un danger, une attaque.

Cette expression date de la fin du ^{xviii}^e siècle sous cette forme, mais c’est à partir du début du ^{xv}^e qu’elle est utilisée sous sa forme latine *qui vivat* ?

pour demander à une autre personne de quel parti (au sens de « association de personnes ») elle était.

Plus tard, une sentinelle qui entendait un bruit à proximité de son lieu de garde demandait « Qui vive ? » ou sous une forme un peu moins concise « Qui est vivant ici ? Faites-vous connaître ! »

Mais l’interjection s’employait aussi pour demander à quelqu’un approchant, parfaitement visible, de déclarer son identité.

C’est au début du ^{xviii}^e siècle qu’elle s’est substantivée en *qui-vive*, mot qu’on ne trouve presque plus maintenant que dans notre expression dont le sens est aisément compréhensible, puisque le rôle de la sentinelle est justement d’être vigilante.

■ En rade

Laissé à l’abandon, à l’écart – En panne, dans l’impossibilité de fonctionner.

Voilà une métaphore dont on ne peut ignorer l’origine marine.

Rade est issu d’un mot de vieil anglais qui a donné *road* (« route ») dans cette langue. Et chez nous, si dès le ^{xv}^e siècle, *rade* a désigné « un bassin naturel ou artificiel où les bateaux peuvent s’abriter », il a aussi été utilisé au ^{xvi}^e pour désigner une route.

C'est de cet endroit abrité où les navires peuvent attendre au calme que vient notre expression.

En effet, le bateau « en rade » est à l'écart du port, et entre être à l'écart et être (ou paraître) à l'abandon, il n'y a qu'un petit pas que certains se sont vite empressés de franchir au début du ^{xix}^e siècle.

C'est aussi parce qu'un navire qui est en rade est à l'arrêt que le sens initial a été déformé pour évoquer quelque chose qui ne marche plus, qui est en panne comme un véhicule également immobilisé.

■ Faire du ramdam

Faire du vacarme. Provoquer du désordre.

Le mot *ramdam* est apparu en France à la fin du ^{xix}^e siècle. À cette époque, son sens était plus précis, car il désignait un tapage nocturne.

Dans la religion musulmane, la période du ramadan pendant laquelle ceux qui suivent les préceptes du Coran doivent s'abstenir de boire et manger entre le lever et le coucher du soleil se termine par l'Aïd-el-Fitr qui est l'occasion de véritables festivités encore plus animées.

Ramdam est en fait une déformation de *ramadan* qui, pour les voisins de musulmans, était le symbole des tapages nocturnes liés à la fin du jeûne quotidien.

Depuis, entré dans le langage courant et déconnecté de ce qui l'a fait naître, le mot désigne plus généralement un vacarme quelconque, qu'il soit nocturne ou diurne, et par extension un désordre.

■ Demain, on rase gratis !

Se dit à propos de promesses qui ne seront pas tenues.

Cette expression viendrait d'un barbier qui aurait mis à l'entrée de son échoppe une grande pancarte proclamant : « Demain, on rase gratis. » Mais notre artisan, pas totalement

■ Fait comme un rat

Qui est mis dans l'impossibilité de fuir - Qui est dans une situation sans issue.

La comparaison *comme un rat* existe depuis le milieu du ^{xvi}^e siècle.

Inutile de dire qu'elle n'est jamais favorable, vu le peu d'estime portée en général à ces êtres-là.

Ainsi, on a pu trouver les expressions *pauvre (ou gueux) comme un rat (d'église)* ou bien *pris et cuit comme un rat*, qui est équivalente à la nôtre, puis, plus tard, *crever comme un rat*.

Être fait comme un rat, c'est, avec le sens argotique de *fait*, être comme le rongeur lorsqu'il est coincé dans un piège dont il ne peut plus s'échapper, alors que son sort ne fait plus aucun doute.

Si être pris (et cuit) comme un rat date de 1725, la forme actuelle de notre expression serait attestée pour la première fois en 1932.

Certains supposent qu'elle serait née dans les tranchées pendant la guerre de 14-18, l'une des principales occupations des soldats étant de capturer les rongeurs qui y pullulaient.

idiot et près de ses sous, l'y laissait tous les jours.

Par conséquent, le benêt qui, le lendemain du jour où il avait vu la pancarte, venait se faire raser ou couper les cheveux et qui s'étonnait de devoir tout de même payer s'entendait répondre : « Oui, mais il y a écrit que c'est demain que c'est gratuit. »

Si cette histoire dont la véracité reste à prouver met en scène un barbier, c'est parce que les barbiers, comme les dentistes et les chirurgiens, n'avaient pas bonne réputation au moment où cette expression est apparue.

■ Manger à tous les râteliers

Profiter de toutes les situations possibles, sans scrupules. Piocher sans hésiter dans tout ce qui peut être bénéfique.

Râtelier et *râteau* sont des mots de même origine, qui est en l'occurrence le mot latin *rastellum*.

Si le râteau est un instrument de jardinage, le râtelier est un support mural dans lequel on dépose le fourrage pour les animaux.

Le *Dictionnaire de l'Académie française* de 1762 signale la forme « manger à plus d'un râtelier ». C'est une métaphore où le râtelier représente une situation porteuse d'avantages, avec une personne qui, bien que disposant généralement de son propre râtelier, n'hésite pas à profiter sans scrupules de celui de quelqu'un d'autre, à ses dépens.

Mais la métaphore existait déjà un siècle auparavant, dans la forme « je leveray (j'enlèverai) le ratelier à ce gourmand ».

Et comme le profiteur ne va certainement pas s'arrêter à un seul râtelier supplémentaire, l'expression a évolué en incluant un *tous* désignant toutes les situations dont il peut potentiellement profiter.

■ Un remède de bonne femme

Un remède simple et populaire - Un remède sans grand intérêt, voire inefficace.

Bonne femme apparaît au milieu du ^{xviii}^e siècle et désigne à la fois une femme bonne et une femme âgée, donc d'expérience, ce qui explique la connaissance par cette dernière de remèdes simples pour soigner de nombreux soucis physiques.

Même si elle n'est citée par l'Académie française que dans la version de 1798 de son dictionnaire, notre expression apparaît au début du ^{xviii}^e siècle.

La bonne femme, celle qui a suffisamment d'expérience pour connaître bien des choses de la vie, sans forcément être allée aux écoles, connaît, par transmission orale probablement, nombre de remèdes simples mais utiles pour soigner de nombreux bobos, ce qui explique le premier sens de l'expression. Malheureusement, au fil du temps, le syntagme est devenu suffisamment péjoratif pour qu'une fois associé au remède il en désigne un forcément sans intérêt et très probablement inefficace.

■ Une réponse de Normand

Une réponse ambiguë ou évasive.

Les Normands, depuis très longtemps, sont considérés comme des gens rusés (au sens péjoratif du terme) et peu fiables.

D'après l'Allemand Walter Gottschalk, dans son ouvrage sur la langue française publié en 1930, cela viendrait d'une ancienne loi normande qui permettait à quelqu'un ayant signé un marché de le réfuter dans les 24 heures. D'où le proverbe : « Un Normand a son dit et son dédit. »

En clair, cela voulait dire qu'on ne pouvait aucunement se fier à la parole ni même à la signature d'un Normand puisque, une fois que vous aviez le dos tourné, il pouvait casser votre accord.

■ Le repos du guerrier

D'une manière générale, la femme, considérée comme un délassément pour l'homme, après ses activités considérées comme viriles. Plus précisément, les relations sexuelles.

Autrefois, l'homme allait guerroyer. Et lorsque ce noble guerrier, après parfois une longue absence, s'en revenait au foyer, il pouvait enfin y

■ Tirer sa révérence

S'en aller – Abandonner, renoncer – Mourir.

Au ^{xii}^e siècle, *révérence* désigne d'abord un grand respect, parfois mêlé de crainte.

Par extension, c'est devenu, au milieu du ^{xiv}^e siècle, le salut cérémonieux qui était la marque de ce respect, adressé aux personnes de rang supérieur ou aux autorités ecclésiastiques.

C'est ensuite devenu un geste de civilité, principalement réservé aux femmes, pour saluer une autre personne ou pour prendre congé.

Et c'est d'après ce dernier usage que *tirer sa révérence* est apparu au début du ^{xviii}^e siècle pour dire d'une personne qu'elle s'en va.

On emploie aujourd'hui cette locution de différentes manières, soit avec une certaine ironie, lorsque quelqu'un ayant quelque chose à se reprocher s'est éclipsé, soit avec peine ou respect, lorsqu'une personne connue vient de décéder, par exemple, soit avec regret ou dépit lorsque quelqu'un abandonne ou renonce à quelque chose.

trouver le calme et ce fameux repos bien mérité dans les bras de sa bien-aimée.

Cette dernière image, un rien provocante, fait partie de celles que véhicule aujourd'hui cette expression.

Car depuis bien longtemps et en beaucoup d'endroits, la femme a été considérée comme un être inférieur, tout juste bon à s'occuper des travaux domestiques et à assouvir les besoins de son mari, même si notre locution sous cette forme et avec ce sens semble ne dater que du début du ^{xix}^e siècle.

■ Avoir de beaux restes

Garder des restes de beauté. Avoir encore un certain pouvoir de séduction.

À l'origine, au ^{xvii}^e siècle, cette expression s'appliquait surtout aux personnes de sexe féminin, car, depuis cette époque, les restes sont également ce qu'il reste de sa beauté chez une femme mûre. Lorsqu'elle a de beaux restes, c'est que la femme en question, qui a été belle dans son jeune temps, est encore capable de séduire.

Cela dit, ce genre de qualificatif s'emploie en général entre hommes un tantinet machistes. Il est en effet peu probable qu'une femme

qui s'entendrait dire cela sous cette forme le prenne toujours pour un compliment.

Cette expression peut aussi s'utiliser ironiquement pour désigner un défaut persistant.

■ Être de la revue

Être déçu de ne pas avoir ce que l'on attendait.

À l'époque bénie où le service militaire existait encore, de nombreux appelés ont eu l'immense plaisir d'« être de la revue ».

En effet, c'est souvent alors qu'ils se préparaient à partir pour une permission bien méritée, qu'ils étaient désignés pour participer à une cérémonie militaire quelconque comme un défilé ou une inspection de la troupe (la revue).

D'où la double frustration, celle de participer à une manifestation pour laquelle les contraintes sont fortes et dont l'intérêt, pour celui qui s'y colle, est loin d'être évident, et celle de ne pas pouvoir aller revoir sa famille ou sa dulcinée.

C'est au ^{xix}^e siècle que cette expression est apparue, très vite sortie du contexte militaire pour désigner des espérances déçues, comme celle de la permission qui s'envole.

■ Faire ripaille

Bien manger et bien boire (à une table copieusement garnie).

Le mot *ripaille* date du ^{xvi}^e siècle et, de nos jours, il ne s'emploie plus que dans notre expression et vient de l'ancien français *riper* qui voulait dire « gratter ».

Faire ripaille s'utilisait alors pour les soldats avec probablement l'image des repas où les plats étaient raclés (grattés) jusqu'à ne rien laisser du contenu.

Il existe une autre origine à cette expression, mais peut-être sujette à caution.

Nous sommes au ^{xv}^e siècle. Le duc de Savoie, Amédée VIII, vient de perdre son épouse et décide de se retirer dans un prieuré pour mener une vie de méditation et de chasteté.

Mais n'ayant pas fait vœu de frugalité, l'endroit est le lieu de fréquents banquets.

Or, il se trouve que le prieuré était celui de Ripaille.

Ce serait donc le souvenir de ces banquets qui aurait donné naissance notre expression.

■ Une voix de rogomme/ de mélécasse

Une voix rauque ou éraillée, généralement due à une consommation abusive et répétée d'alcool.

Si on est sûr que le mot *rogomme* désigne une eau-de-vie depuis la fin du ^{xvii}^e siècle, on ne sait pas grand-chose de plus.

Quant à *mélécasse* (ou *mêlécasse* ou *mêlé-casse*), c'est, incontestablement cette fois, une abréviation de *mélécassis*, une boisson associant ou mêlant de l'eau-de-vie et de la liqueur de cassis.

Toujours est-il que, quel que soit l'alcool consommé sans modération, rogomme, mélécassis, absinthe ou autre, on sait que cela peut avoir des effets néfastes sur la voix, la rendant souvent éraillée.

C'est de cette constatation que les voix de ce type ont été appelées *voix de rogomme* à partir du début du ^{xix}^e siècle, version maintenant tombée en désuétude, ou bien *voix de mélécasse* un demi-siècle plus tard, forme qu'on peut encore entendre ou lire de-ci de-là.

■ Le roi n'est pas son cousin

Il est plus heureux/plus fier qu'un roi.

Cette expression indique une notion de plénitude, de satisfaction, pour avoir obtenu quelque chose que l'on a souhaité très fort et/ou attendu très longtemps.

Mais elle contient aussi parfois une notion de fierté excessive, proche de la prétention.

Elle s'emploie, par exemple, quand on parle d'un père lors de la naissance de son premier enfant, ou un lauréat d'un concours, les deux étant à la fois extrêmement heureux et fiers.

À la fin du ^{xvi}^e siècle, on disait « le roi n'est pas son ami », preuve que le terme de *cousin* utilisé ici n'est pas lié aux liens sanguins des différentes familles royales européennes et à l'appellation « mon cousin » que

s'échangeaient à l'époque les têtes couronnées.

■ Travailler pour le roi de Prusse

Travailler pour rien, sans être rémunéré.

Apparue officiellement dans les textes vers la moitié du ^{xix}^e siècle, voilà encore une expression dont l'origine est incertaine, quatre explications circulant à son propos.

La première serait liée au fait que les soldes payées aux mercenaires du royaume de Prusse au début du ^{xviii}^e siècle étaient dérisoires.

Une deuxième dit que l'expression viendrait d'une chanson de 1757 qui se moquait de la défaite du Prince de Soubise à Rossbach et contenant la phrase : « Il a travaillé pour le roi... de Prusse. »

La troisième suppose qu'elle viendrait du roi Frédéric Guillaume I^{er} qui était d'une avarice sans limites et qui ne payait que très peu les gens qui travaillaient pour lui.

La quatrième est évoquée par Charles Rozan dans ses *Petites igno- rances de la conversation*, ouvrage paru en 1857. Il y indique que notre expression pourrait être de Voltaire, se plaignant d'« avoir travaillé pour

■ ■ ■

■ À tour de rôle

À chacun son tour.

Nous allons remonter au milieu du ^{xv}^e siècle, époque où *à tour de rôle* (ou *rollet*) apparaît avec le sens qu'on lui connaît encore, c'est-à-dire à chacun son tour, mais « dans l'ordre d'inscription au rôle ».

Car le mot *rôle*, qui date du ^{xii}^e siècle, nous vient du latin médiéval *rotulus* qui désignait un parchemin roulé. Et il se trouve que, si ces rouleaux de parchemin conservaient des écrits de toutes sortes, ils servaient aussi à tenir des registres administratifs, des listes de personnes accompagnées d'informations variées, ou d'actes divers. Et même si les rouleaux ont peu à peu laissé la place aux cahiers, carnets et répertoires, on les a appelés des *rôles* jusqu'à la fin du ^{xviii}^e siècle.

Si, sur un navire, par exemple, vous prenez le registre ou « rôle » qui contient le nom des marins et que vous faites l'appel, vous citez les noms l'un après l'autre, dans l'ordre où ils se présentent sur le rôle, donc « à tour de rôle ». Et lorsque vous citez le dernier nom, vous êtes à la fin du *rôle* ou, autrement dit, si on se rappelle les rouleaux de parchemin, au bout du rouleau.

le roi de Prusse », alors que des promesses de récompenses n'avaient pas été tenues.

■ Bon comme la romaine

Extrêmement bon ou gentil,
d'une bienveillance extrême –
Être voué à subir une
situation désagréable.

C'est de la laitue romaine, dont il est ici question, introduite en France au ^{xvi}^e siècle par François Rabelais.

Mais malgré cela, cette expression semble récente puisqu'on n'en trouve des attestations qu'au ^{xx}^e siècle, sans que son origine soit précise.

C'est parce que cette salade était considérée comme tellement bonne (au goût) qu'à partir de *vous êtes très bon* (ou *gentil*), l'usage populaire y a ajouté par plaisanterie un élément de comparaison qui est finalement resté.

La bonté dont il est question ici comporte en général un sous-entendu de faiblesse.

La seconde signification de l'expression vient du mélange de la locution initiale avec *être bon* au sens de « être fait », « être piégé » ou « être très mal engagé (dans quelque chose) ».

Le lien avec la situation désagréable à laquelle peut mener le fait d'être trop gentil ou faible n'y est pas étranger non plus.

■ Rond comme...

Complètement soûl.

Dans cette expression, le *comme* peut être suivi du nom de diverses choses aux formes arrondies, variables selon les époques, comme *balle*, *boule*, *pomme*, *barrique*, *bille*, *queue de pelle*...

Mais pourquoi *rond*, en argot, est-il synonyme de *soûl* ?

Le mot *soûl* ou *saoul* est issu du latin *satur* qui voulait dire « rassasié », surtout de nourriture (pensez à *saturer*).

Au début du ^{xii}^e siècle, l'adjectif s'utilise pour désigner quelqu'un qui a mangé et bu à satiété.

Ce n'est qu'à la fin du même siècle que son usage est restreint au sens de « ivre ».

Quant à l'adjectif *rond*, il a aussi désigné une personne ayant le ventre bien rebondi du fait d'avoir l'habitude de manger et boire plus qu'il ne faut. Donc une personne qu'on disait aussi *soûle*.

C'est la similitude de signification qui a fait que *rond* est devenu synonyme de *soûl* dès le ^{xv}^e siècle et a accompagné jusqu'à nos jours le glissement de ce mot vers le seul sens de « ivre ».

■ Un rond-de-cuir

Un employé de bureau.

Autrefois, lorsque les sièges étaient loin d'avoir le confort d'aujourd'hui, on utilisait souvent, placé entre le siège et les fesses, un coussin en cuir plus ou moins rembourré et généralement de forme circulaire, un *rond de cuir*.

Puis en 1893, Georges Courteline, en se basant sur de nombreuses années de souvenirs personnels, a publié le roman *Messieurs les ronds-de-cuir* où il décrit la médiocrité des petits fonctionnaires appliquant avec plus ou moins de délectation des règlements stupides ou étant les victimes de ces mêmes règlements. C'est très vite, grâce au succès de ce roman, que le terme de *rond-de-cuir* a désigné de manière péjorative un fonctionnaire peu motivé ou inefficace ou un bureaucrate.

■ Se magner la rondelle

Se dépêcher.

La rondelle dont il est question ici est un mot d'argot qui désigne l'anus et qui date, avec cette signification, de la fin du ^{xix}^e siècle. Il est employé comme dans les autres expressions similaires que sont *se magner le train*

(où le *train* est l'arrière-train ou le postérieur) ou bien *se magner le cul*, par exemple. En fait, tous les mots désignant tout ou partie du postérieur peuvent être utilisés ici (comme *popotin*, *derche*...).

À partir du ^{xvi}^e siècle, *se manier* avait le sens de « se mouvoir » ou « s'activer ». *Se magner* en est une déformation populaire datant du milieu du ^{xviii}^e siècle (d'ailleurs, l'expression existe aussi sous la forme *se manier la rondelle*, mais elle peut prêter à confusion avec le sens actuel du verbe *manier*).

■ Rôtir le balai

Vivre dans la pauvreté –
Mener une vie de débauche.

C'est grâce aux lexicographes qu'on comprend que le sens ancien de cette expression, celui en vigueur à partir du ^{xvi}^e siècle, signifie en réalité « être tellement pauvre que, à défaut de bois, on en est réduit à brûler le balai ». Autrement dit, si on « rôtit » le balai, ce n'est pas dans le but de le savourer, mais simplement dans celui de se réchauffer avec le peu de combustible qui reste disponible.

C'est au ^{xviii}^e siècle que le sens change du tout au tout, chez Rousseau.

Nombreux sont ceux qui supposent qu'il y a une allusion aux sorcières qui, chevauchant leur balai pour se rendre au sabbat, lieu propice à toutes les débauches, se rapprochent des flammes de l'enfer au contact desquelles leur balai roussit quelque peu.

Cette relation aux sorcières pourrait aussi expliquer le fait que l'expression s'appliquait surtout aux femmes débauchées.

■ Au bout du rouleau

Épuisé. Qui n'a plus
de ressources (physiques
ou financières).

En moyen français, on disait *être au bout de son rollet*. L'origine de l'expression remonte donc à très loin, si



l'on en croit l'explication de Claude Duneton.

Autrefois, les livres étaient constitués de feuilles collées bout à bout, écrites sur une seule face, puis enroulées et entourées avec un parchemin autour du rouleau ainsi obtenu, pour le conserver. Ces rouleaux s'appelaient des *rôles*.

Le texte des acteurs médiévaux d'une pièce de théâtre était écrit sur un rôle. Ce qui explique maintenant qu'un acteur « joue un rôle ».

Puis le *rollet* a laissé la place au *rouleau*. Détachée de son origine théâtrale, avec la signification de « à bout de ressources », l'expression a été conservée au *xix^e* siècle d'autant plus facilement que les ressources financières étaient alors aussi matérialisées par les rouleaux qu'on faisait avec les pièces.

Être au bout de son rouleau, c'était ne plus avoir de pièces, donc de ressources.

■ Franchir le Rubicon

Faire un pas décisif et irréversible. Prendre une décision et en assumer toutes les conséquences.

Vers 49 av. J.-C., Jules César, alors qu'il venait de mater les Gaulois, s'en retournait à Rome dirigée par Pompée afin d'y trouver un repos bien mérité. Or Pompée avait ordonné que tout général d'armée se séparât de ses troupes avant d'entrer dans Rome.

C'est en arrivant au Rubicon, cours d'eau qui séparait la Gaule Cisalpine et l'Empire romain, que César aurait dû dissoudre son armée et déposer ses armes, mais il n'avait pas envie d'obéir à un ordre qu'il considérait comme inepte, envisageant de surcroît de prendre le pouvoir.

Selon l'historien Suétone, c'est donc en prononçant son fameux « *Alea jacta est* » (le sort en est jeté), qu'il fit franchir l'endroit à ses troupes avec lesquelles il marcha vers Rome alors que Pompée s'enfuyait.

En franchissant le Rubicon, César avait pris une décision irréversible, mais il l'assumait parfaitement.

■ De la roupie de sansonnet

Une chose insignifiante, une bagatelle, une quantité presque nulle.

Depuis au moins le *xiii^e* siècle, la *roupie* n'est rien d'autre que ces gouttes plus ou moins gluantes, issues des fosses nasales, qui pendent au nez de certains.

Il est donc normal que cette roupie-là soit considérée comme quelque chose d'insignifiant, sans aucune valeur.

Le plus difficile, c'est d'expliquer en quoi le sansonnet serait suffisamment morveux pour qu'on l'ait associé à la roupie.

Il pourrait s'agir d'une déformation de *sans sou* (« sans valeur ») ou de *sans son nez*, désignant la roupie seule, isolée de sa chaîne de fabrication nasale. Pour désigner la même chose, certains préfèrent employer l'expression *pine d'oie* et d'autres *couille de mite*.



John Gould (1804-1881), l'étourneau sansonnet, *Sturnus vulgaris*.

■ Payer rubis sur l'ongle

Payer comptant (et totalement).

Cette expression vient du *xvii^e* siècle. À cette époque, on disait plutôt *faire rubis sur l'ongle*.

Dans son *Dictionnaire comique* publié en 1718, Philibert-Joseph Le Roux indique qu'au cours des beuveries, lors d'une tournée dédiée à un absent estimé, il était coutumier de garder au fond du verre une toute petite goutte, de la verser sur l'ongle du pouce, puis de la lécher pour marquer l'attachement porté à la personne.

Et si l'on buvait du vin, cette mini-goutte pouvait facilement passer pour un rubis.

À la même époque, c'est aussi devenu une métaphore pour dire « payer jusqu'au dernier sou ». Mais cette fois, c'étaient les poches qui étaient complètement vidées.

Le « rubis » liquide ayant été progressivement oublié, c'est le second sens qui a d'abord été maintenu, le verbe *payer* ayant pris le dessus sur *faire* avant qu'on n'associe plus l'expression qu'à un paiement comptant et intégral.

■ Les petits ruisseaux font les grandes rivières

En amassant de petites choses, on s'enrichit.

Prenez une tirelire et mettez-y sans faute chaque jour une toute petite pièce de 5 centimes.

Si vous vous y tenez avec régularité, au bout de 500 ans, vous aurez la confortable somme de 9 125 euros. Autrement dit, avec de tout petits ruisseaux (les pièces de 5 centimes), vous avez fait une grande rivière (le pécule contenu dans le cochon).

Bien entendu, on comprend que la métaphore vient bien du monde réel où les eaux des petits ruisseaux et torrents se rejoignent pour former une rivière qui, mélangeant ses eaux avec celles d'autres rivières, alimente un fleuve qui finira par se jeter dans la mer.

Cette expression proverbiale très populaire, qui s'applique le plus souvent aux sommes d'argent, est citée par Furetière en 1690, mais elle est attestée dès 1640.

■ Le marchand de sable est passé

Il est l'heure de coucher les enfants.

À la fin du XVIII^e siècle, on disait *avoir du sable dans les yeux* pour dire qu'on avait envie de dormir.

Et c'est même dès le XVII^e qu'un personnage fabuleux qui vient jeter du sable dans les yeux des enfants est utilisé pour représenter le sommeil. Furetière, à la même période, écrit d'ailleurs : « Le petit homme leur a jeté du sable dans les yeux. »

C'est en 1963 que, grâce à l'imagination de Claude et Christine Laydu, le marchand de sable apparaît pour la première fois sur les écrans de télévision, accompagné sur son nuage blanc d'un gros Nounours qui va s'occuper, pendant de nombreuses soirées, de coucher Nicolas et Pimprenelle.

■ Dormir comme un sabot

Dormir profondément.

Si le nom *sabot* désignant une chaussure de bois apparaît à la fin du XV^e siècle, le mot, d'abord sous la forme *çabot*, apparaît bien avant, à la fin du XI^e, et désigne une « sorte de toupie de forme conique en bas et cylindrique en haut, que font pirouetter les enfants en la frappant avec un fouet ou une lanière » (Littré).

Lorsque le jouet tourne à pleine vitesse, il reste en apparence immobile et peut même produire un léger ronflement, selon la surface sur laquelle il tourne.

C'est de cette « immobilité en ronflant » qu'on a dit « le sabot dort ». Attestée chez François Villon au XV^e siècle, si notre expression s'est perpétuée jusqu'à maintenant, c'est uniquement parce qu'on croit à tort toujours savoir ce qu'est un *sabot*.

■ Avoir plus d'un tour dans son sac

Trouver toujours le moyen de résoudre une difficulté.

Le prestidigitateur, l'homme des « tours » de magie, fait encore mieux que la femme qui transporte tout un tas de choses dans son sac à main puisque, de son sac, il vous sort aussi bien un lapin qu'une femme équipée de son sac à main, lui-même contenant...

Et c'est de cet artiste et de son « sac à malices » (dénomination officielle) que nous vient cette expression, toujours par allusion à celui qui est capable, grâce au contenu de son sac, de parer à toute éventualité.

Si ce n'est qu'en 1935 que la forme actuelle de notre expression est apparue, en 1851, on disait « avoir bien des tours dans son sac » et Jean de La Fontaine, en 1678, utilisait

déjà « avoir cent ruses au sac » avec le même sens.

■ Hommes/Gens de sac et de corde

Personnes condamnables (au sens propre du terme).
Malfaiteurs, truands.

Cette expression va chercher son origine dans l'Antiquité à Rome où, lorsque les voleurs et autres assassins condamnés n'étaient pas encore ou plus voués aux gémonies, une joyeuse coutume consistait à les enfermer dans un sac, noué par une corde, avant de les jeter dans le Tibre pour qu'ils s'y noient.

Cette méthode fort sympathique a été utilisée longtemps après, à diverses époques et dans divers pays. Ainsi, chez le sultan de Constantinople, les condamnés étaient noyés de cette manière dans le Bosphore. En France aussi, sous Charles VI, entre autres, avec noyade dans la Seine.

Avec cette expression et une autre acception du mot *sac*, on peut aussi faire le lien avec les brigands qui pillaient et saccageaient (*hommes de sac*) et qui, une fois pris, étaient condamnés à la pendaison (*hommes de corde*).

■ L'affaire est dans le sac

L'affaire doit ou va réussir.

Aux alentours du XVII^e siècle, à une époque où, au cours des procès, nombre de documents étaient écrits sur les rouleaux de papier, les avocats et magistrats transportaient ces pièces dans des sacs.

Une première explication de l'apparition de notre métaphore vient des avocats.

À la fin du procès, l'avocat certain d'avoir bien défendu son client rangeait ses documents dans son sac en attendant le verdict, en pensant que *l'affaire était dans le sac*, puisqu'il n'aurait plus besoin de les ressortir.

■ Avoir les deux pieds dans le même sabot

Être incapable d'agir – Rester inactif par manque d'initiative.

Au cas où vous ne l'auriez pas déjà compris, vous êtes fait pour avancer en déplaçant vos pieds l'un après l'autre, pas les deux en même temps, vos pieds accolés vous rendant inapte à une action mobile.

Il n'en a pas fallu beaucoup plus pour que soit imaginée un jour cette expression avec le sens indiqué.

Bizarrement, malgré l'ancienneté des sabots, on ne trouve les premières traces écrites de cette expression que vers la fin du XIX^e siècle.

Le second sens proposé est une simple extension du premier, celui qui est incapable d'agir pouvant aussi, quand on ne connaît pas la cause de son inaction, être pris pour quelqu'un de passif ou manquant d'initiative.

Souvent employée sous une forme négative, l'expression désigne alors une personne énergique, dynamique.

La seconde explication vient tout simplement de l'archivage : toutes les pièces du procès étaient également rangées dans un ou plusieurs sacs pour être archivées. À partir de ce moment, l'affaire (terminée) était « dans le sac ».

■ Mettre à sac

Dévaster, piller complètement.

En remontant au moyen allemand avant le ^{xiv}^e siècle, on trouve le mot *sakman*, littéralement « l'homme au sac », qui désigne un brigand ou un pillard, donc un homme qui met et emporte son butin dans un sac.

Récupéré par l'italien, ce mot allemand devient *saccomanno*, avec la même signification, et dont l'abréviation *sacco*, utilisée entre autres dans *mettere a sacco* (« mettre à sac »), va donner notre *sac*, qui signifie « pillage », au ^{xv}^e siècle.

On ne s'étonnera donc pas de l'origine identique du verbe *saccager*, un presque synonyme de notre *mettre à sac*, locution qui apparaît au ^{xvi}^e siècle.

■ À bon entendeur, salut !

Que celui qui comprend bien [ce que je veux dire ou ce que j'ai dit] en tire profit (ou fasse attention) !

Cette expression qui date du ^{xvii}^e siècle est souvent une menace, un avertissement plus ou moins voilé.

Un entendeur, mot qui n'est plus maintenant employé que dans cette expression, est quelqu'un qui entend, mais le verbe *entendre* doit être ici compris comme il était aussi employé autrefois pour signifier « comprendre », comme dans les anciennes locutions *entendre à demi-mot* ou *entendre la plaisanterie*.

Quant au salut, il ne s'agit pas du tout d'une salutation, mais du fait d'échapper à un danger ou à une

■ Vider son sac

Dire tout ce qu'on pense, tout ce qu'on a sur le cœur (quitte à blesser).

Si l'apparition de cette expression est bien toujours située au ^{xvii}^e siècle, nos deux principales sources s'affrontent sur son origine.

Alain Rey nous dit qu'autrefois elle signifiait « déféquer », le sac représentant alors le ventre ou l'estomac.

Claude Duneton nous dit, lui, que cette expression vient d'un terme de tribunal.

En effet, il fut un temps où les documents officiels étaient conservés sous forme de rouleaux.

L'avocat, pour transporter tout ce dont il avait besoin pour plaider, n'avait alors d'autre moyen que de mettre ces rouleaux dans un sac. Et, devant les juges et jurés, il « vidait son sac » au fur et à mesure de ses besoins.

Cette expression aurait ensuite quitté la salle du tribunal en emportant avec elle la coloration d'agressivité qu'on y retrouve aujourd'hui.

souffrance. Autrement dit, « celui qui a bien compris trouvera son salut ».

■ Une planche de salut - Trouver son salut

Un dernier moyen - Utiliser un moyen qui permet d'échapper à un très grave ennui ou à une catastrophe.

Le mot *salut* nous vient du latin *salutem*, accusatif de *salus*, qui désignait quelque chose en bon état, en bonne santé, entier. Il a aussi signifié « vie ».

Le *salut* correspond donc d'abord à ce qui permet de conserver l'intégrité de quelque chose ou de quelqu'un, ou, indirectement, de le

sauver. Ce qui nous permet de comprendre qu'« une planche de salut », c'est en premier lieu une planche qui permet à quelqu'un de rester en vie. Et c'est de l'image du naufragé que nous vient la première expression, au début du ^{xix}^e siècle. Mais au ^{xvi}^e siècle, le mot *planche* tout seul avait déjà pris le même sens figuré que cette expression.

Par extension, *une planche de salut*, c'est plus généralement un moyen d'échapper à une catastrophe et de rester en vie.

Maintenant que l'origine des deux expressions est limpide, revenons un court moment à notre autre acception du mot *salut*.

Vous ne le saviez peut-être pas, mais, au vu de l'origine du mot, lorsque vous saluez quelqu'un, vous lui souhaitez en fait de rester en vie ou de garder une bonne santé.

Mais ce sens initial étant généralement oublié, le salut est simplement vu comme une marque de politesse, de respect ou de déférence, telle qu'on la retrouve dans le salut militaire.

■ Bon sang ! Palsambleu !

Juron, interjection.

À l'origine, il y avait le juron *par le sang (de) Dieu !*, cité au ^{xiv}^e siècle.

Mais vous pensez bien qu'à certaines périodes comme l'Ancien Régime (du ^{xv}^e au ^{xviii}^e siècle), par exemple, où la noblesse et le clergé étaient tout puissants, un tel juron était blasphématoire.

Palsambleu serait donc une déformation « politiquement correcte » de ce juron dont on trouve déjà en 1402 la version *par le sanc bieu*.

Molière a utilisé *par le sang bleu* et *par la sangbleu*.

Bon sang ! est de la même veine, si j'ose dire.

En effet, *bon sang de bon dieu* est un équivalent plus récent (^{xix}^e siècle) de « par le sang de Dieu ». En version écourtée, il a donné une

de nos expressions qui, elle-même rallongée, a donné les variantes *bon sang de bois* ou *bon sang de bonsoir*.

■ Bon sang ne peut/ne saurait mentir

Les enfants héritent des qualités et des défauts de leurs parents.

Ce proverbe, qui est bien loin d'être toujours vérifié, date du ^{xiv}^e siècle. Dans son acception actuelle, il peut avoir un côté dangereux car il autorise implicitement le jugement d'une personne d'après ce que ses parents sont ou font.

Mais le sens de ce proverbe a évolué avec le temps, avec des significations aujourd'hui perdues. Ainsi Furetière donne les sens suivants :

- « on fait toujours parroistre ce qu'on est dans le fonds de l'ame », c'est-à-dire qu'on ne peut pas cacher ce qu'on est réellement ;
- « on a de la peine à faire des actions indignes de sa naissance » ;
- « on le dit aussi des enfans qu'on reconnoît par quelque mouvement de la nature. Ces deux frères étoient brouillez, mais quand on en a attaqué un, l'autre l'a deffendu, bon sang ne peut mentir. »

On notera que ces différentes significations sont un peu moins sujettes à mauvaises interprétations que celle de notre époque.

■ Passer un savon

Réprimander.

Autrefois, lorsque les femmes se retrouvaient autour du lavoir communal, lieu d'échanges d'informations, de potins et de médisances diverses, elles y faisaient la lessive à l'aide de savon, certes, mais elles s'aidaient aussi souvent d'un battoir, large palette de bois destinée à battre le linge pour en extraire les impuretés.

C'est d'une telle image qu'au ^{xvii}^e siècle est venue l'expression *laver la tête* (à quelqu'un) avec d'abord le sens de « battre, donner des coups » puis simplement de « réprimander », action qui précède d'éventuels coups.

Puis dans le prolongement de l'idée, au début du ^{xviii}^e siècle, le mot *savon* a désigné une réprimande, souvent sévère, et a été accompagné non seulement du verbe *passer*, mais aussi de *donner* ou *prendre*, selon la situation.

■ Sentir le sapin

N'avoir plus longtemps à vivre.

Cette expression date de la fin du ^{xvii}^e siècle.

Le sapin ne rappelle pas uniquement les fêtes de fin d'année ou les forêts toujours vertes ; si, de nos jours, on utilise généralement des bois plus nobles, en raison de son abondance et de son faible coût, il a longtemps servi à fabriquer des cercueils, au point qu'à la fin du ^{xviii}^e siècle, ce macabre objet s'appelait aussi « une redingote de sapin ».

C'est donc assez naturellement, mais peu charitablement, qu'à la fin du ^{xvii}^e siècle, on a dit de celui dont les jours étaient comptés qu'il commençait à sentir le sapin (avec le sous-entendu de « entre les planches duquel il va bientôt se retrouver »).

■ Balancer/Envoyer la sauce

Éjaculer - Envoyer une rafale, décharger une arme - Augmenter la puissance (de quelque chose).

Que, dans l'argot de la première moitié du ^{xx}^e siècle, le nom *sauce* ait pu désigner le sperme n'a vraiment rien d'étonnant vu la consistance de la chose, d'autant que, dès le début du ^{xvii}^e siècle, on parlait déjà de *sauce d'amour* pour désigner les

sécrétions issues du bas-ventre, qu'il soit masculin ou féminin.

Il est donc assez logique qu'envoyer cette sauce désigne le fait d'éjaculer. Notez que dans ce cas, on dit aussi *balancer la purée*.

Et comme en argot *éjaculer* se dit aussi *décharger*, il est tout aussi naturel que, par analogie, et en liaison avec le symbole phallique que peut représenter un fusil, l'expression ait pris le sens de « décharger son arme » ou « envoyer une rafale » vers le milieu du ^{xx}^e siècle.

On utilise aussi *mettre/envoyer la sauce* pour dire « lancer le moteur à plein régime ». Cette forme date du tout début du ^{xx}^e siècle.

On a ici une image d'augmentation de puissance.

Enfin, en lien avec cette dernière sorte de sauce, on trouve parfois *balancer/envoyer la sauce* avec des usages différents, mais où il y a toujours une notion de puissance comme, par exemple, pour « donner un méchant coup » à quelqu'un ou bien, pour un musicien dans un concert, « se donner à fond » ou bien « monter fortement le son ».

■ Faire avancer le schmilblick

Apporter des éléments permettant de progresser dans la recherche d'une solution.

Souvent utilisée ironiquement sous une forme négative à l'adresse de celui qui propose des informations considérées comme inutiles ou farfelues (*ça ne fait pas avancer le schmilblick*), cette expression est récente et nous vient de la télévision.

C'est en 1969 que Jacques Antoine et Guy Lux ont créé un jeu télévisé éponyme où la photo d'un détail d'un objet était présentée, et où les participants devaient, en posant à tour de rôle une question, deviner quel était l'objet ainsi proposé.

Lorsque la question semblait plus ou moins saugrenue au présentateur, il



demandait au participant pourquoi il l'avait posée. Et très souvent la personne répondait que c'était simplement pour *faire avancer le schmilblick*, autrement dit pour essayer d'apporter une petite information supplémentaire permettant d'avancer vers la reconnaissance effective de l'objet.

■ Séance tenante

Immédiatement, sans délai.

Seoir, apparu au ^x^e siècle, voulait dire « être assis ». Par son étymologie (le latin *sedere*), il est lié au verbe (*s*') *asseoir* ainsi qu'à *siège* d'où vient le verbe *siéger*. Or, une séance n'est-elle pas une réunion de personnes venues pour décider quelque chose, une réunion de gens qui, sans surseoir, « siègent » posés sur leur « séant » ? Quant à *tenante*, c'est simplement l'adjectif issu du participe présent du verbe *tenir* ; il veut donc dire « qui se tient ».

De fait, le sens normal mais ancien de *séance tenante* est « la séance qui est en train de se tenir » ou bien « au cours de la séance ». Cette forme est apparue au tout début du ^{xix}^e siècle.

C'est au milieu du même siècle qu'elle a pris le sens moderne, au figuré. Car si la séance est tenante, c'est qu'elle a lieu en ce moment même.

■ En cinq sec

De façon expéditive.

Sec est ici un adverbe comme on le trouvait dans *payer sec* (pour « comptant »), *boire sec* (« sans couper le vin avec de l'eau ») ou actuellement encore dans *couper sec* ou bien *aussi sec*.

Cette locution vient de l'écarté, un jeu de cartes très en vogue au ^{xix}^e siècle, où, bizarrement, l'as est situé entre le dix et le valet, et le roi est la carte la plus forte.

Jouer une partie de ce jeu en cinq sec, c'est la jouer en cinq coups sans

■ Tout schuss

À toute vitesse. Directement, tout droit.

Les expressions métaphoriques venues de la neige, et plus précisément des pistes de ski, sont peu nombreuses et nous en tenons ici une belle.

Tout germanophone nous dira que *Schuss* désigne un tir ou un coup de feu, ce qui fera dire aux autres : mais quel lien peut-il donc y avoir avec le ski, si ce que prétend la phrase précédente est vrai ?

Eh bien, il se trouve qu'en allemand et à skis, *Schussfahrt* est un terme qui désigne une descente directe, en suivant la ligne de plus grande pente.

Alors inévitablement, celui qui n'hésite pas à descendre les pistes « tout schuss » (par apocope de *Schussfahrt*) va incontestablement à la fois tout droit et très vite, ce qui suffit amplement à justifier les sens de notre expression.



Jeune femme sur des skis, dessin à la plume, avant 1890.

en perdre un seul, donc la manière la plus rapide de la gagner.

Et cela permet aussi d'expliquer pourquoi la forme *en cinq secs* existe aussi. Elle est alors considérée comme une ellipse de *en cinq coups secs*.

C'est ce *cinq sec* qui s'est écarté du jeu pour devenir une expression généralisée à tout ce qui se conclut rapidement.

■ Secouer comme un prunier - Secouer les prunes

Secouer fortement - Rabrouer sévèrement, faire de vifs reproches.

Si le sens de « secouer fortement » coule de source, celui de « rabrouer » est un peu moins évident. Mais il s'agit simplement du sens au figuré, considérant qu'une personne qui a eu droit à de sévères remontrances en est toute retournée. Sans oublier qu'au ^{xv}^e siècle déjà, le verbe avait aussi le sens de « rudoyer ».

Mais pourquoi le prunier ?

Cela vient probablement et tout simplement d'anciens emplois figurés de *prune* qui, depuis le ^{xiv}^e siècle, désignait un coup ou une blessure.

Secouer les prunes est une autre forme abrégée de l'expression dans laquelle l'arbre est remplacé par ses fruits.

Notez que *se secouer les prunes* peut aussi vouloir dire « sortir de sa léthargie, de son apathie pour s'activer enfin à quelque chose ». Ou, autrement dit, s'auto-secouer.

■ Aller à la selle

Déféquer.

Si l'expression date du ^{xv}^e siècle, le mot *selle* nous vient du ^{xiii}^e, issu du latin *sella* qui désignait un siège, plus précisément le « siège des artisans qui travaillent assis » ou le « siège des professeurs », mais aussi, le siège du cavalier ou, autrement dit, la selle de cheval.

Lorsque le mot apparaît en français, il sert aussi à nommer une chaise percée, qu'on appellera successivement *selle aisée*, *selle nécessaire* puis *selle percée*.

C'est de cette chaise, l'ancêtre de notre cuvette de W-C, qu'à la fin du ^{xiv}^e, par métonymie, *selle* (au singulier) désigne les excréments. Et c'est de là, qu'un peu plus tard, naît notre expression.

■ Un coup de semonce

Un avertissement ou une mise en garde, souvent accompagné d'une menace.

Semonce est un substantif issu du participe passé du verbe *somondre*, au ^x^e siècle, devenu *semondre* au ^{xii}^e siècle, et qui à partir du ^{xvi}^e siècle équivalait à *avertissement*.

Au début du ^{xviii}^e, dans la marine, la semonce est un ordre donné à un navire de montrer ses couleurs, autrement dit de hisser le drapeau qui permet d'en identifier l'origine.

Le « coup de semonce » est alors le premier coup de canon, tiré à blanc ou loin de la cible, qui intime l'ordre à un autre navire d'affaler les voiles, de s'arrêter et de hisser des couleurs. Avec la menace implicite que si l'ordre n'est pas respecté, les prochains coups de canon serviront à couler le bateau.

Et c'est depuis le début du ^{xix}^e siècle que notre *coup de semonce* est, hors du domaine maritime et de manière figurée, devenu un avertissement, souvent assorti d'une menace dans le cas où la sommation ne serait pas respectée.

■ Un train de sénateur

Une démarche lente, grave et majestueuse.

Le Sénat est une institution qui a été créée dès la République romaine. On considère généralement le sénateur comme étant un vieux sage et le Sénat comme un conseil des anciens, un rassemblement de gens expérimentés.

Sénat vient d'ailleurs du latin *senex*, mot qui signifie « vieux » et qui nous a aussi donné *senile* ; mais duquel vient également le mot *seigneur*.

Compte tenu de leur âge moyen, les sénateurs se déplacent à une allure lente, empreinte de la gravité que leur confère leur sagesse.

Et comme le mot *allure* est un synonyme d'une des significations de *train*, nous avons là l'explication de

notre *train de sénateur*, locution qui a été popularisée par notre habituel fabuliste Jean de La Fontaine dans *Le Lièvre et la Tortue*.

■ Nourri dans le/Faire partie du sérail

Se dit d'une personne qui n'ignore rien, qui a une longue expérience d'un certain milieu, d'un corps constitué.

Le mot *sérail* date de la fin du ^{xiv}^e siècle. Il est issu du turco-persan *serâi* qui signifiait « palais » ou « hôtel ».

Il désignait aussi bien le palais d'un sultan dans l'ancien Empire ottoman qu'un harem.

L'image est simple à comprendre : celui qui est né et a longtemps vécu dans un certain lieu ou milieu est supposé le connaître parfaitement.

Cette expression n'a réellement été utilisée qu'à partir du ^{xix}^e siècle.

On trouve aussi les formes *né dans le sérail* ou bien *être un enfant du sérail*, parmi quelques autres.

■ Chanter comme une seringue/une casserole

Chanter faux.

Il semble qu'aucun lexicographe n'a été capable de trouver une explication au moins probable sur l'origine de cette locution qui date du début du ^{xix}^e siècle. Il n'y a que Walter Gottschalk qui signale l'analogie phonique avec *sirène* et *serin* et qui sous-entend donc que, par plaisanterie, on aurait glissé vers la seringue. Il n'est pas impossible aussi qu'il y ait un lien avec la seringue qui, en argot, désignait autrefois une personne très niaise. Peut-être considérerait-on qu'une idiote ne pouvait que chanter faux ?

Enfin, signalons que *seringue* vient du grec *syrix* qui signifiait « tube », mais aussi « pipeau de berger ». D'où, peut-être, un son que l'on

■ Faire semblant de - Ne faire semblant de rien

Faire comme si, laisser paraître, feindre de - Faire comme si de rien n'était, ne manifester volontairement aucune réaction.

Ces deux expressions sont très anciennes puisqu'elles datent de la fin du ^{xii}^e siècle.

Semblant est la forme substantivée du participe présent du verbe *sembler* lui-même issu du bas latin *similare*, « être semblable ». Dès le ^x^e siècle, le verbe signifie de manière générale « présenter une apparence ».

En ancien français, on disait *montrer semblant* pour « simuler ».

Bizarrement au premier abord, si on se rapporte à la simulation, *montrer bel semblant*, voulait dire « faire bon accueil » ; mais si on prend *sembler* pour « paraître », alors on comprend que *bel semblant* puisse signifier quelque chose comme « bon accueil », l'hôte faisant tout pour paraître sympathique.

Même si les deux expressions paraissent s'opposer, les personnes concernées adaptent leur attitude de manière à faire croire quelque chose à leur entourage.

appréciait différemment selon les capacités dudit berger.

Quant à la casserole, seuls des gens de très mauvaise foi pourraient prétendre qu'elle chante mieux qu'une seringue.

■ Avoir du sex-appeal

Si le sens de *sex* ne laisse aucun doute, le mot *appeal*, lui, correspond à « attrait ». Autrement dit, le *sex-appeal* s'utilise en général à propos d'une personne (le plus souvent une femme) qui excite le désir (en 1927, le mot avait pour traduction littérale « appel du sexe »).

■■■

Cette appellation a un peu vieilli, au bénéfice, si l'on peut dire, de qualificatifs différents (« être sexy ») ou nettement plus vulgaires (« être baisable »). Surtout, elle a souvent servi de remplacement à la version française plus douce et à la connotation sexuelle moins marquée *avoir du chien*.

■ Couper le sifflet

Laisser coi.

Voilà une expression qui, lorsqu'elle est apparue au ^{xvi}^e siècle, avait un sens autrement plus barbare. En effet, à cette époque, *sifflet*, au figuré, désignait le gosier, cet endroit où passe la trachée artère par laquelle on respire et qui peut siffler, pendant certaines maladies. Alors *couper le sifflet* n'avait d'autre signification que « égorger », ce qui était une excellente manière d'empêcher quelqu'un de s'exprimer. Définitivement. On trouvait aussi *serrer le sifflet* pour étrangler. C'est au cours du ^{xviii}^e siècle que le sens s'est fortement atténué pour devenir celui d'aujourd'hui, lorsqu'on empêche une personne de s'exprimer en raison de l'étonnement,

l'indignation ou la peur qu'on lui inflige.

■ Ce n'est pas une sinécure

Ce n'est pas une situation, un emploi, quelque chose de facile ou de tout repos. Ce n'est pas une mince affaire.

Sinécure est un mot qui date du début du ^{xix}^e siècle.

Selon le *Grand Robert*, il vient du latin *sine cura*, abréviation de *beneficium sine cura* qui signifiait « bénéfice ecclésiastique sans souci, sans travail ».

Il s'emploie à propos d'un travail où on est bien payé sans avoir à fournir beaucoup d'efforts ou plus généralement à propos d'une situation dans laquelle aucun effort n'est attendu.

De nos jours, on peut fréquemment rencontrer le contresens « Quelle sinécure ! » pour indiquer une situation désagréable, quelque chose de négatif. Peut-être utilisée d'abord comme antiphrase, cette locution est maintenant un véritable contresens, la signification du mot *sinécure* n'étant généralement pas connue.

■ Vaincre le signe indien

Vaincre la malchance – Briser le mauvais sort – Interrompre une série noire.

Le *signe indien* est ici une simple traduction de l'anglais *indian sign*, terme qui nous vient de l'Amérique à la grande époque du Far West.

Dans certaines tribus amérindiennes, les shamans ou sorciers étaient supposés avoir le pouvoir de jeter une malédiction sur leurs ennemis en les marquant mentalement au front d'un dessin représentant le fléau qu'ils souhaitaient voir s'abattre sur leurs victimes. Seuls ceux dont le cœur était pur et dont la bravoure était grande pouvaient espérer échapper aux sorts de ces puissants sorciers. Autant dire qu'ils n'étaient pas nombreux, les bougres !

Ceux qui sont victimes d'une telle malédiction n'ont aucunement besoin de passer sous une échelle ou de briser un miroir pour que s'abattent sur eux les plus grandes calamités.

Et parmi ces victimes, celles qui enchaînaient les avanies, les désillusions, les catastrophes diverses et qui, soudain, se mettent à vivre une vie calme, reposante peuvent dire qu'elles ont vaincu le signe indien.

■ Le rocher de Sisyphe

Un travail difficile, toujours recommencé, interminable.

Alors que son heure était venue et que Thanatos – la mort – venait le chercher, Sisyphe réussit à l'enchaîner. Zeus envoya Arès délivrer le prisonnier et emmener de force en enfer son ravisseur. Imaginant une ruse, Sisyphe dit à sa femme de ne surtout pas lui organiser des funérailles. Une fois arrivé en enfer, il se plaignit de son épouse indigne, demanda et obtint la permission de retourner chez les mortels pour régler la chose. Mais une fois sur place, il refusa de revenir en enfer, ce qui obligea Thanatos à revenir le chercher.

Les dieux étant très en colère contre Sisyphe, ils le condamnèrent à rouler un gros rocher rond au sommet d'une montagne. Mais une fois en haut, en l'absence d'une zone plate où bloquer le rocher, celui-ci s'empressait de redescendre en bas dans la plaine.

Et Sisyphe de devoir recommencer sa tâche, encore et encore...

■ Une solution de continuité

Une interruption de la continuité. Une séparation, une rupture.

On pourrait facilement penser qu'une solution de continuité, c'est une solution pour rétablir la continuité de quelque chose qui s'est cassé. Mais c'est bien de l'inverse qu'il s'agit.

Si je vous dis *soluble*, à quoi pensez-vous ? La plupart d'entre vous penseront plutôt à quelque chose qui fond, qui se dissout dans un liquide. Et c'est effectivement là qu'il faut creuser.

Car *solution* vient du latin classique *solutio* dont une des significations était « dissolution » ou « désagrégation ». Et si la continuité de quelque chose se désagrège, c'est bien qu'il y a rupture de cette chose.

C'est dès le début du ^{xiv}^e siècle qu'on a commencé à parler de *solution de continuité* en médecine et chirurgie (ou ce qui en tenait lieu) pour désigner des plaies ou des fractures. Puis, l'usage de cette expression s'est élargi à tout ce qui correspond à une séparation ou une rupture.

■ Une bête de somme

Une personne effectuant des travaux pénibles avec beaucoup d'acharnement.

Depuis le ^{xii}^e siècle, la somme est la charge que peut porter un cheval ou un mulet. C'est pourquoi, au ^{xvi}^e siècle, est apparue la locution *bête de somme* pour désigner « une bête de charge qui porte des fardeaux ». C'est parce que la bête de somme est lourdement chargée et éventuellement exploitée sans vergogne par son propriétaire, que la locution a, à partir du ^{xviii}^e siècle, été utilisée au figuré pour désigner une personne effectuant des travaux pénibles, que ce soit volontairement ou sous la contrainte.

Au ^{xvi}^e siècle, on disait aussi *servir à sac et à somme* pour dire « être soumis à des corvées ».

■ Une chasse aux sorcières

Persécution organisée et généralement injuste (très souvent par un gouvernement contre ses opposants).

La métaphore qu'est notre expression date du milieu du ^{xx}^e siècle et nous vient des États-Unis via une image utilisée par l'écrivain et dramaturge Arthur Miller au moment du maccarthysme après la Seconde Guerre mondiale.

À cette époque, il y avait en Amérique une volonté d'éliminer tous ceux qui de près ou même de très loin pouvaient passer pour des communistes ou sympathisants. Et c'est en 1952 qu'Arthur Miller fit alors la comparaison avec l'épisode

■ Pas besoin de sortir de Saint-Cyr/Polytechnique pour...

Pas besoin d'être très intelligent pour...

Cette expression précède en général une action quelconque à la portée de tout un chacun.

L'école militaire de Saint-Cyr est fondée en 1802 par Napoléon Bonaparte. D'abord installée à Fontainebleau, elle émigre à Aix-en-Provence en 1940 avant d'être fermée lorsque les Allemands occupent la zone libre. Elle est rouverte à Coëtquidan, dans le Morbihan, en 1945.

Elle forme les officiers de l'armée de terre. Polytechnique est une autre célèbre école de haut niveau, fondée en 1794, au lendemain de la Révolution. Les hommes qui sortent de ces deux écoles étant considérés comme des élites, ils sont supposés être d'une grande intelligence.

L'expression indique que, pour comprendre ou faire certaines choses paraissant simples au commun des mortels, il n'est pas du tout utile de disposer de l'intelligence nécessaire pour sortir (par la grande porte) d'une de ces écoles.



Napoléon Ier, empereur des Français, tableau d'Horace Vernet de 1814-1815.

des sorcières de Salem, à l'époque de l'Amérique puritaine du ^{xvii}^e siècle.

En 1692, à Salem Village, des jeunes filles accusèrent d'autres villageois d'être des sorciers. Les accusations furent prises pour argent comptant et les accusés durent choisir entre avouer ou être pendus. Cette farce tragique fit tache d'huile et s'étendit rapidement à de nombreux villages et villes environnantes, touchant même Boston.

■ À vos souhaits !

Formule traditionnelle adressée à une personne qui éternue.

Mais d'où vient donc l'habitude de cette expression équivalente à « Dieu vous bénisse ! » ?

Théodore de Jolimont, au début du ^{xix}^e siècle, explique pour sa part que cela remonte à très loin. Dans la mythologie, la première réaction du tout premier homme aurait été d'éternuer et serait donc « logiquement » devenu le premier réflexe de tout nouveau-né. Or, que

souhaiter de mieux à un bébé que d'être béni par Dieu ?

Autre explication : l'éternuement aurait aussi été le tout dernier acte d'un mourant, car Adam serait mort en éternuant. Mais même si l'éternuement du mourant a disparu, l'habitude de bénir celui qui va se présenter devant son Créateur est restée.

Enfin, en Angleterre et en Écosse, les nourrices croyaient que, tant que l'enfant n'avait pas éternué, il était habité par les fées et comme ensorcelé. Il fallait donc user de stratagèmes pour que l'enfant éternue trois fois, seul moyen de le débarrasser des mauvais esprits.

■ Être dans ses petits souliers

Éprouver une sensation d'inconfort due à une situation embarrassante. Être mal à l'aise.

C'est à la fin du ^{xix}^e siècle que le mot *soulier* désigne une chaussure, utilisé aussi bien pour des chaussures

ouvertes (*souliers à l'apostolique*, pour des sandales) que pour celles plus ou moins fermées (*souliers de bois*, pour des sabots).

Au début du ^{xix}^e siècle apparaît *être mal dans ses petits souliers* qui veut dire « être malade ».

Cette métaphore liée au soulier qui blesse parce qu'il est trop petit date du siècle précédent où l'on trouvait déjà quelques expressions comme *c'est là que le soulier me blesse* ou bien *chacun sait où le soulier le blesse* pour « chacun connaît les failles de son caractère ».

L'image du soulier trop petit, donc inconfortable, reste évidente dans notre version de l'expression, qui est attestée en 1830, métaphore qui peut s'utiliser dès que quelqu'un est très mal à l'aise, quelle qu'en soit la raison.

■ Cracher dans la soupe

Critiquer en mauvaise part ce dont on tire avantage.

La soupe, c'est ce qui nourrit donc, plus largement et au figuré, ce qui permet de vivre. Elle symbolise aussi le profit (notion qu'on retrouve dans *par ici la bonne soupe !* qui veut dire quelque chose comme « à moi les bénéfices/les avantages ! »).

Alors cracher dessus ou dedans, avec toute la connotation de mépris que cette action peut avoir, c'est montrer vraiment peu de considération pour cette « nourriture » pourtant indispensable ou pour les avantages ou bénéfices qu'on peut en tirer.

Cette métaphore est utilisée depuis le début du ^{xix}^e siècle.

■ Trempé comme une soupe

Complètement mouillé.

Cette expression nous vient du ^{xviii}^e siècle.

Si on essaye de la comprendre aujourd'hui, on pourrait croire qu'elle veut dire « aussi mouillé qu'une soupe peut l'être », ce qui paraîtrait absurde.

Mais en réalité, autrefois, le mot *soupe* désignait la tranche de pain qu'on trempait dans le bouillon et qui en ressortait forcément « trempée comme une soupe ».

Ce n'est qu'avec le temps que, par métonymie, le terme *soupe* a perdu son sens d'origine pour désigner le bouillon initial.

■ Un sous-fifre

Employé subalterne.

En remontant dans le temps, on commence à trouver le *sous-fifre* au tout début du ^{xx}^e siècle, avec le sens de « novice » ou « apprenti ».

Notre signification actuelle en découle directement. C'est vers les années 1880 que le *fifre* désigne entre autres un homme maladroit, d'où le lien avec notre *sous-fifre*, au sens assez méprisant. Mais le *fifre* c'était aussi un liard, une monnaie de très faible valeur (le quart d'un sou).

On commençait à trouver ici un sens de petitesse qui nous vient en fait de *fiferlin* ou *fifrelin*, dont dérive *fifre*, mot qui désignait une petite chose ou de la monnaie de très faible valeur.

C'est cette valeur ténue qui a dérivé vers la petitesse en compétence ou en pouvoir qu'on retrouve aujourd'hui dans notre *sous-fifre*.

■ En Suisse

Seul, sans partager avec d'autres.

En Suisse veut dire ici « comme un Suisse ».

Mais d'où vient cette assimilation entre le Suisse et une forme de plaisir solitaire ?

Une chose semble souvent admise par les lexicographes, c'est que notre *Suisse* vient du milieu militaire.

Selon Gaston Esnault, la locution viendrait des gardes suisses de l'Ancien Régime. D'après lui, le Suisse étant germanique, il ne sait pas ce qu'est la tournée française et, même s'il boit en compagnie, il paye son propre verre et donc, il boit « seul », n'invite pas ses collègues.

■ Le supplice de Tantale

La frustration d'une personne qui voit ses désirs toujours sur le point d'être réalisés, mais dont les espoirs sont chaque fois déçus.

Dans la mythologie, Tantale était le fils de Zeus et de la nymphe Plota.

Selon les sources, les torts de Tantale sont variables : pour les uns, il aurait dérobé du nectar et de l'ambrosie, les boissons des dieux, pour les faire goûter aux mortels. Pour d'autres, il

■■■

■ Casser du sucre sur le dos (de quelqu'un)

Dire du mal (de quelqu'un) en son absence.

Autrefois, on disposait d'un bloc (un pain) de sucre qu'il fallait casser en petits morceaux, au fur et à mesure des besoins. C'est donc dans une telle situation qu'on « casse du sucre » !

Au ^{xx}^e siècle, le verbe *casser*, parmi ses usages argotiques, signifiait aussi « médire » ou, plus exactement, « révéler des choses désagréables sur quelqu'un ». Par ailleurs, et depuis bien plus longtemps, des *paroles sucrées* étaient des « paroles flatteuses », en liaison avec la douceur du sucre. Alors, il n'est pas impossible que, par antiphrase, en mêlant cette signification du verbe *casser*, en lien avec ce pain de sucre qu'il faut briser, et le contraire de paroles flatteuses, on ait abouti à *casser du sucre*, apparu au cours de la seconde moitié du ^{xix}^e siècle. C'est à la fin du même siècle que le complément *sur le dos* a été ajouté. On peut y voir le poids des médisances qu'on fait porter à l'absent sur son dos, mais aussi le fait que ces méchancetés sont dites *dans son dos*, c'est-à-dire en son absence.

aurait servi aux dieux son propre fils Pélops en ragoût au cours d'un repas, après l'avoir égorgé.

Quoi qu'il en soit, Tantale avait fortement fauté à l'encontre des divinités et il fut condamné pour toujours à souffrir de soif et faim. Chaque fois qu'il se penchait pour boire l'eau qui l'entourait, celle-ci se dérobaient et lorsqu'il tendait les mains pour cueillir les fruits qui garnissaient les branches à sa portée, ces dernières s'éloignaient poussées par le vent.

Symbole même de la frustration permanente, Tantale ne pouvait obtenir les choses pourtant à sa portée dont il avait tant envie.

Malgré l'âge de l'histoire qui lui sert de base, ce n'est qu'au milieu du XIX^e siècle que cette expression apparaît.

■ Faire un tabac

Obtenir un franc succès.

L'origine de cette expression qui est attestée à partir de 1970 n'est pas certaine.

Elle est à rapprocher de *avoir le gros tabac* qui, au début du XX^e siècle, signifiait « être très applaudi », pour un comédien de théâtre.

Le mot *tabac* a eu de nombreux sens depuis le début du XIX^e siècle. On en retrouve une partie dans les locutions *passer à tabac* (« rouer de coups ») et *un coup de tabac* (un orage soudain qui malmène un bateau en mer).

Si l'étymologie se trouve bien là, alors c'est que le bruit du tonnerre qui roule (celui du *coup de tabac*) a pu être comparé à la salve d'applaudissements que reçoit celui qui fait un tabac. On peut aussi penser aux coups donnés avec le pied pour accompagner les applaudissements et faire un maximum de bruit pour montrer la haute appréciation qu'on a eue de la pièce.

Il existe aussi la version *en faire tout un tabac* qui signifie « en faire toute une histoire ». Mais c'est une autre histoire...

■ Passer à tabac

Rouer de coups.

Si cette expression ne date que du dernier quart du XIX^e siècle, son origine remonte au radical *tabb-* qui exprime l'idée de frapper et qu'on trouve dès le XIII^e siècle dans des dialectes du sud de la France en Provence et en Occitanie, ou dès le XV^e dans plusieurs verbes dont *tabuster* qui voulait dire « battre » ou « frapper ».

C'est avec ce radical qu'un *tabas* argotique est apparu (il donnera le verbe *tabasser* au début du XX^e siècle), vite remplacé par l'homophone *tabac*, par croisement avec le nom de l'herbe à Nicot, mot qui au tout début du XIX^e a désigné « une volée de coups ». Ce qui suffit alors à expliquer l'usage de ce *tabac*-là avec *passer à* au sens de « soumettre à l'action de », rôle qu'aurait eu du mal à remplir le *tabac* à rouler ou à chiquer.

■ Un coup de tabac

Une tempête en mer, soudaine et violente –
Un événement brutal aux conséquences lourdes.

Dès le XIII^e siècle, on trouvait dans le sud de la France des verbes comme *tabassar* ou *tabustar* qui signifiaient « donner une volée de coups » ou « secouer, molester ».

Le mot *tabac*, qui aurait dû être *tabas* mais qui a vite été croisé avec *tabac* (à chiquer ou fumer), est issu de ces verbes pour désigner un ou des coups. D'ailleurs, au XVII^e siècle, *donner du tabac* voulait dire « se battre ». C'est au début du XIX^e que notre expression apparaît chez les marins. L'association de *coup* et *tabac* est un renforcement destiné à insister sur la violence de l'événement redouté.

C'est vers la fin du même siècle qu'apparaîtra, avec la même origine, l'expression *passer à tabac*.

Par extension, le *coup de tabac* utilisé hors de la marine désigne parfois un événement brutal susceptible d'avoir des conséquences importantes.

■ Faire table rase

Considérer comme nulles et inexistantes des idées de conduite adoptées précédemment, les rejeter en bloc – Reprendre de zéro une procédure de recherche de quelque chose (explication, solution, criminel...).

La notion de « table rase » nous vient du latin *tabula rasa* qui désignait une tablette de cire vierge, sans aucune inscription ; Aristote en a fait une métaphore pour représenter l'âme à sa naissance, vierge de toute connaissance et de toute idée. On retrouvera cette image du support vierge sur lequel rien n'est encore écrit au XVI^e siècle en philosophie.

L'expression *faire table rase*, elle, date bien du XIX^e. Elle reprend l'idée de la virginité, mais volontairement provoquée : on efface, on oublie tout ce qui existe, ce qui a déjà servi et on repart de zéro, sur de nouvelles bases.

On peut aisément imaginer la table de travail encombrée des documents qui ont inutilement servi à avancer dans des directions sans réelle issue, table que, d'un mouvement du bras, on débarrasse de tout ce qui la jonche (la table devient *rase*) pour tenter de repartir avec de nouvelles hypothèses, dans de nouvelles directions.

■ Rendre son tablier

Refuser de poursuivre son service – Quitter son emploi, abandonner.

Il est fréquent pour un employé de maison, lorsqu'il en a assez d'être exploité, de rendre son tablier.

Car lorsqu'un domestique porte un tablier, il est assez logique que, pour manifester son intention de s'arrêter de travailler, il l'enlève et le rende à son employeur.



Il n'en a pas fallu plus pour que, de son sens initial, notre expression prenne la signification de « démissionner », même pour quelqu'un ne portant pas cette pièce vestimentaire.

Selon Lorédan Larchey, cette expression apparaît à la fin du XIX^e siècle (on disait *quitter son tablier* un siècle auparavant), à une époque où le personnel de maison portait effectivement plus facilement le tablier que de nos jours.

■ Sans tambour ni trompette

Discrètement, secrètement, sans bruit.

Autrefois, les troupes militaires partant à l'assaut de l'adversaire étaient accompagnées de musiciens, tambours et trompettes principalement, chargés de donner du baume au cœur à ceux qui partaient à l'abattoir.

En cas de mauvaise fortune, la retraite pouvait aussi être accompagnée par ce qui restait des musiciens. Mais lorsque la troupe devait décamper le plus discrètement possible, il va de soi qu'il était hors de question d'ajouter du bruit à celui des mouvements. Dans ce cas, les soldats partaient sans tambour ni trompette. Venue du monde militaire en 1650, mais précédée un peu avant par *sans trompette et sans tambour*, cette expression s'est généralisée à toute action effectuée discrètement ou secrètement.

■ Prendre la tangente

S'échapper, se dérober - Se tirer d'affaire adroitement.

En géométrie, une droite est dite tangente à un cercle lorsqu'elle ne le touche qu'en un seul point.

Pour l'utilisateur d'une fronde, une telle droite matérialise la trajectoire de départ du projectile lorsqu'il est lâché après qu'il ait été accéléré sur une trajectoire circulaire.

■ Être piqué de la tarentule

Être très agité - Éprouver un grand engouement pour quelque chose.



Araenus diadematus, Ernst Haeckel.

Voilà une expression un peu désuète qui date du XVIII^e siècle et qui s'emploie pour désigner une personne agitée, mais pas dangereuse pour son entourage, ou une personne passionnée.

La tarentule (anciennement *tarente*, nom issu de la ville italienne éponyme de Tarente où elle était commune) est une grosse araignée dont la morsure passait pour provoquer des troubles nerveux et même la mort.

Les troubles se traduisaient entre autres par une agitation extrême, d'où la naissance de l'expression. Par extension, une excitation pouvant aussi être provoquée par une passion pour quelque chose, la locution évoque aussi l'engouement important pour cette chose.

On peut donc dire que le caillou « prend la tangente » lorsqu'il s'échappe de l'emprise de son lanceur, ce qui permet ainsi de donner une origine liée à la physique des mouvements à notre métaphore.

Et c'est bien le cas pour sa forme ancienne *s'échapper par la tangente* qui date de la fin du XVIII^e siècle.

Mais, sous sa forme actuelle, c'est une expression classée X puisque, d'après Alfred Delvau dans son *Dictionnaire de la langue verte*, elle nous vient des élèves de l'école Polytechnique pour lesquels, à la fin du XIX^e siècle, elle signifiait « s'échapper de l'école » (ou « faire le mur »). Chez les X, la tangente, c'est aussi l'épée de leur uniforme.

■ Tant pis - Tant mieux

C'est dommage, la chose est regrettable - La chose est très appréciable.

Ce *pis-là* date du XII^e siècle et vient du latin *pejus*, neutre du comparatif *pejor* qui a donné *pire*, mot qui dans notre langue actuelle a supplanté *pis* qui était aussi un comparatif de *mal* et qu'on ne retrouve plus que dans quelques expressions.

Mieux est depuis bien longtemps également le comparatif de *bien*, attesté dès le début du XIII^e siècle.

Les deux locutions adverbiales, elles, datent du XVI^e ou du XVII^e siècle.

Mais quelle est la signification de *tant* ? Les lexicographes n'ont pas été très disert sur ce sujet, mais selon certains, il faudrait y voir une forme raccourcie de « la chose est tellement bien qu'elle est très appréciable », la notion de quantité de *tellement* remplacée par le *tant* (qui désigne aussi souvent une quantité) et, pour en accentuer la force, le *bien* remplacé par le *mieux*.

■ Être au taquet

Avoir atteint une limite maximum, infranchissable - Être, se donner à fond.

Si on met de côté le sens argotique de « coup à la figure », un taquet, c'est, par exemple : un morceau de bois servant à tenir une porte fermée (XV^e siècle) ; un coin de bois qui sert à caler un meuble (XIX^e siècle), etc.

Dans tous ces cas, donc, et d'autres encore, le taquet sert à bloquer quelque chose.

On comprend donc que de quelqu'un sur une mobylette trafiquée, la manette de gaz à donf, on puisse dire qu'il est au taquet, la poignée d'accélération étant en butée. De même, dans un sens plus figuré, on peut dire de quelqu'un qui est débordé de travail qu'il est *au taquet*. En escalade, *être taquet* ou *être à/au taquet*, c'est être à la limite de la chute, par épuisement ou pour avoir pris une voie supérieure à ses capacités. On a toujours la notion de limite, mais qu'on a peut-être un peu dépassée, cette fois.

■ Sur le tas

Sur le lieu de travail.

Officiellement, un *tas* est un amas, une masse informe de substances généralement lourdes comme des pierres, du sable, etc. posées au sol sans volonté d'arrangement.

Le *Robert* nous indique que c'est aussi : « Des matériaux de construction rassemblés sur le lieu même où l'édifice va être bâti. »

Et c'est cette dernière signification qui a un lien avec notre expression qui date de la fin du XIX^e siècle. En effet, le lieu de la construction, c'est aussi le lieu du travail.

Ainsi, une grève « sur le tas » est bien une grève sur le lieu de travail.

Et c'est bien « sur le tas » qu'on apprend son métier.

Cette notion de tas vient de la maçonnerie où *tas* a d'abord désigné l'endroit où étaient taillées les pierres à bâtir avant qu'il qualifie l'endroit même où les murs étaient construits (*être sur le tas* était synonyme de être à pied d'œuvre).

■ Partir à Tataouine

Partir très loin, au bout du monde - Partir en enfer.

Au début du XX^e siècle, lorsque les soldats déserteurs et les insoumis des « Bat d'Af' », ainsi que les condamnés de droit commun étaient envoyés au bagne de Tataouine, aux portes du désert du sud-est tunisien, ils en avaient pour un moment avant d'arriver, avec le fort risque de ne plus en repartir vu la rigueur du climat et le droit de vie ou de mort des chefs du bagne sur leurs prisonniers.

Vous allez me dire que le bagne de Cayenne était encore plus loin. Certes, mais il faut croire que les conditions de vie étaient nettement plus dures à Tataouine pour que ce soit ce lieu qui ait donné naissance à une telle expression, avec une connotation non seulement d'éloignement très important, mais aussi de lieu insupportable (selon le second sens).

■ Prendre le taureau par les cornes

Affronter un problème de face et avec détermination, sans chercher à le contourner.

Il existe des formes de combat ou de spectacle où des individus s'amuse, en approchant un tel animal par le côté, à lui saisir les cornes et, en s'y agrippant et en forçant sur sa tête, à le faire se coucher à terre. C'est une telle action que métaphorise notre expression, car il faut effectivement beaucoup de détermination pour s'attaquer de front à un tel obstacle. Les lexicographes modernes indiquent que l'expression est apparue sous cette forme au milieu du XIX^e siècle, avec à la fin du siècle précédent *attaquer le taureau par les cornes*.

■ Le téléphone arabe

La transmission très rapide d'une information par le bouche à oreille.

Cette expression est apparue au cours de la première moitié du XX^e siècle avec le mot *téléphone*, parce que l'information circule si vite qu'elle peut donner l'impression que les deux personnes placées aux extrémités de la chaîne de transmission ont utilisé un téléphone.

Et aussi, avec un peu d'ironie, pour montrer que même sans moyens de communication évolués, une information peut très rapidement se propager. Et pourquoi *arabe* ?

Parce que l'expression est née par référence aux pays nord-africains où, avant que les technologies modernes ne se répandent, les informations importantes circulaient déjà très rapidement par le bouche à oreille, *via* des messagers ou directement à travers la population.

Cette appellation peut aussi avoir un côté péjoratif en raison des presque inévitables déformations successives de l'information, pour obtenir à l'arrivée quelque chose qui peut ne rien à voir avec le message d'origine.

■ Une tarte à la crème

Un lieu commun. Une formule rebattue, vidée de son sens.

En vogue à l'époque de Molière, le corbillon était un jeu où il fallait répondre à une question en citant le plus grand nombre d'objets se terminant par *on*, donc rimant avec *corbillon*.

Dans *L'École des femmes* de Molière, Arnolphe explique que la femme idéale doit être d'une si grande ignorance, qu'au jeu du corbillon, elle doit répondre « tarte à la crème » à la question « qu'y met-on ? ».

Puis dans *La Critique de l'École des femmes*, le même Molière, dans un court dialogue, réussit à faire prononcer plus de dix fois « tarte à la crème ». Dans cet effet comique de répétition, *tarte à la crème* est une locution dont les interlocuteurs se repaissent de façon stérile. C'est de ces répliques que vient le sens de formule creuse, de lieu commun qu'a notre expression.

Mais pourquoi une tarte à la crème ? Probablement de l'habitude qu'avaient les spectateurs de l'époque de lancer des pommes cuites ou des tartes aux pommes (et à la crème) sur les acteurs lorsqu'ils étaient mécontents.

■ Au temps/Autant pour moi

Se dit lorsqu'on admet avoir commis une erreur.

Cette expression a fait et continuera certainement à faire couler beaucoup d'encre.

Voici un extrait d'une page du site de l'Académie française, très affirmative sur l'origine de cette expression :

« [...] "au temps !" se dit pour commander la reprise d'un mouvement depuis le début (*au temps*

pour les crosses, etc.). De ce sens [...] on a pu glisser à l'emploi figuré. On dit *au temps pour moi* pour admettre son erreur [...] la graphie *autant pour moi* est courante aujourd'hui, mais rien ne la justifie. »

Mais on ne trouve pas vraiment, dans la littérature ancienne, de trace écrite de ce *au temps*... !

Si l'on admet la graphie *autant pour moi*, on pourrait imaginer une sorte de moquerie, accompagnée d'indulgence, adressée à soi-même à propos d'une chose qu'on n'aurait pas faite

complètement comme on aurait dû. Or, il apparaît qu'on trouve, chez Antoine Oudin en 1656, dans son *Curiositez françoises pour supplément aux dictionnaires* la locution *autant pour le brodeur* signifiant « raillerie pour ne pas approuver ce que l'on dit ». Mais après, comment expliquer pourquoi on a du mal à trouver d'autres traces écrites de ce même *autant pour*... avant le ^{xx}e siècle ? Alors quelle graphie faut-il retenir ? Je vous laisse faire le choix en votre âme et conscience.

■ Une tempête dans un verre d'eau

Beaucoup de bruit ou d'agitation pour pas grand-chose.

Quelles sont la taille et la force des vagues qu'une tempête pourrait bien provoquer dans un verre d'eau ?

Ce ne serait qu'une toute petite agitation dérisoire, sans aucun effet dévastateur que ce soit aux limites ou en dehors du verre.

On peut donc considérer sans risque de se tromper qu'un avis de tempête dans notre verre d'eau ne serait que beaucoup de bruit pour pas grand-chose et ne risquerait pas de semer la panique.

La première attestation de cette expression date de 1849.

■ Qu'à cela ne tienne !

Peu importe ! Que cela ne soit pas un obstacle !

C'est depuis le début du ^{xiii}e siècle que le verbe *tenir* est utilisé dans la locution *tenir à* pour indiquer un rapport de dépendance, d'effet à cause.

Dans notre expression, le *cela* désigne une difficulté, un obstacle qui a été cité juste auparavant dans la conversation et qui est ici considéré comme une broutille.

Celui qui la prononce tient le raisonnement selon lequel la difficulté est

si petite qu'elle sera très vite résolue ou contournée. Autrement dit, elle importe peu, ce qui explique le premier sens indiqué.

Cette forme impersonnelle est apparue à la fin du ^{xvii}e siècle. À son début, on disait plutôt : « À cela ne tienne ! »

■ Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras - Mieux vaut tenir que courir

Une chose obtenue vaut mieux que des choses attendues ou promises - Un avantage réel, même modique, vaut mieux qu'un profit illusoire bien plus considérable.

Ceux qui écrivent le premier proverbe sans *s* à *tiens* comprennent l'expression comme « ce qui est déjà à toi est préférable à ce qui pourrait l'être et qui ne le sera peut-être jamais », ce qui n'est pas faux.

Mais la forme d'origine comporte le *s*, une conjugaison du verbe *tenir* qui fait comprendre que « ce que tu tiens déjà est préférable à ce que tu pourrais peut-être tenir plus tard ». Le second proverbe, de la même façon, indique qu'il vaut mieux tenir quelque chose que courir inutilement après autre chose.

La première de ces locutions proverbiales est citée par le *Dictionnaire de l'Académie française* de 1835, la

seconde par l'édition de 1935, mais elle daterait de la fin du ^{xvii}e siècle.

■ Être terre-à-terre

Avoir un esprit peu capable de se détacher des choses communes. Être prosaïque, matériel, sans ambition.

Cette locution existerait depuis le ^{xvii}e siècle.

Elle a d'abord signifié « à ras du sol », d'abord employée au sens propre pour les chevaux lorsqu'ils progressent par petits sauts ou les danseurs qui exécutent leur pas sans sauter, donc dans les deux cas, en restant toujours très près du sol (la « terre »), en ne s'élevant pas.

À la fin du même siècle, elle a pris le sens toujours compris aujourd'hui d'une personne dont l'esprit n'est pas capable de s'élever ou de faire un peu abstraction des contraintes quotidiennes.

Mais Pol Corvez, dans son *Dictionnaire marin des sentiments et des comportements*, nous propose une origine plus ancienne qui daterait de la fin du ^{xii}e siècle où, *aller terre-à-terre* signifiait « naviguer de port en port ».

De ce faible éloignement systématique de la terre serait apparu le sens figuré, par comparaison avec l'esprit qui n'est pas capable de « s'éloigner » des choses communes.

■ Décrocher la timbale/le coquetier/le cocotier

Obtenir une chose disputée, un résultat important – S'attirer des ennuis à force de maladresse.

Le mât de cocagne est ce poteau, enduit de graisse ou de savon, au sommet duquel on suspendait des objets divers et des victuailles.

Le jeu consistait alors à grimper au mât et celui qui arrivait à décrocher une partie du butin pouvait se féliciter de la chose : il avait obtenu un sacré résultat.

D'où le sens premier de l'expression.

Parmi les objets pouvaient se trouver une timbale ou un coquetier, d'où l'usage de ces mots dans les deux premières variantes de la locution, la troisième n'étant qu'une déformation amusante de la deuxième.

Par antiphrase, l'expression a également pris le second sens proposé, la personne concernée ayant réussi à « gagner » des ennuis grâce à sa constance dans la maladresse.

■ Par tête de pipe

Par personne.

Cette expression s'utilise familièrement lorsqu'on comptabilise des personnes : « il y aura 1/2 litre de vin par tête de pipe », par exemple, lors d'un repas, ou bien « Levallois-Perret a une dette équivalente à 9 030 euros par tête de pipe ».

Au ^{xix}^e siècle, la locution *tête de pipe* seule était péjorative puisqu'elle s'appliquait à un visage aux traits grossiers, par allusion aux têtes assez grossières sculptées sur le fourneau de certaines pipes.

Puis au ^{xx}^e siècle, c'est le croisement de *par tête*, avec le même sens que notre expression, où la *tête* désigne simplement une personne, et de *tête de pipe* qui a enfanté notre locution.

■ À tire-larigot

En grande quantité, énormément ou même excessivement.

Cette expression semble apparaître au début du ^{xvi}^e siècle et n'était associée à l'époque qu'au verbe *boire*.

Tirer voudrait dire « faire sortir un liquide de son contenant » et à *tire* voudrait dire « sans arrêt, d'un seul coup ».

Le seul point de convergence, concernant le terme *larigot*, est qu'il a désigné une petite flûte.

Mais l'absence de certitude sur l'usage de ce mot ne permet pas non plus d'expliquer pourquoi c'est précisément *larigot* qui a été privilégié dans notre expression.

Pierre-Marie Quitard, dans son *Dictionnaire étymologique, historique et anecdotique des proverbes*, explique que dans la cathédrale de Rouen se trouvait une très lourde cloche nommée *La Rigaud* ou *La Rigaude*. En raison de ses dix tonnes, elle était extrêmement difficile à mettre en branle et à faire sonner.

Ses sonneurs étant très vite assoiffés par l'effort intense à fournir pour tirer sur les cordes, ils devaient vite boire « à tire la Rigaud », qui se serait ensuite transformé en à *tire-larigot*.

■ Un travail de titan

Un travail énorme, colossal, gigantesque.

Selon la mythologie grecque, les Titans sont des divinités qui ont précédé les fameux dieux de l'Olympe. L'un d'eux, Cronos, détrôna son père après l'avoir émasculé et, par peur d'être détrôné, avala tous ses enfants au fur et à mesure de leur naissance, sauf Zeus qui lui échappa.

Une fois Zeus adulte, il réussit à faire régurgiter ses frères à son père et, aidé par eux et les Cyclopes, il le combattit et prit sa place.

Au cours de cette longue lutte féroce, les Titans voulurent atteindre le ciel où Zeus était réfugié. Pour ce faire, ils entassèrent l'une sur l'autre les trois montagnes les plus hautes de Grèce, l'Olympe, l'Ossa et le Pélion.

Même si c'étaient des géants extrêmement forts, l'ampleur de la tâche fut colossale (on peut aussi dire *titanesque* !).

C'est par comparaison avec cet énorme travail que l'expression est née au milieu du ^{xix}^e siècle.

■ À tombeau ouvert

À une vitesse très dangereuse. Trop vite.

Cette expression qui date de la fin du ^{xviii}^e siècle s'utilise après des verbes indiquant le déplacement comme *galoper* (à l'époque), *rouler*, *aller*...

Ici, aucun second degré, puisque la métaphore doit être comprise au sens littéral des termes : celui qui roule « à tombeau ouvert » va si vite qu'il risque sa vie et va inexorablement et volontairement terminer sa course directement dans le tombeau qui l'attend grand ouvert.

■ Tomber à l'eau/ dans le lac

Échouer, rester sans suite, ne pas aboutir (en parlant d'un projet ou d'une entreprise).

Chronologiquement, vers le ^{xviii}^e siècle, on trouve d'abord l'expression *tomber dans le lac* dont on imagine très bien qu'elle a pu se transformer en *tomber dans l'eau* au ^{xix}^e, avant de devenir notre *tomber à l'eau*.

Mais le lac est-il vraiment un lac ? Probablement pas !

En effet, au ^{xii}^e siècle, un lacs désignait un nœud coulant destiné à capturer le gibier ou certains animaux nuisibles (*lacs* et *lacet* ayant la même étymologie), et



tomber dans le lacs, c'était littéralement « tomber dans le piège », puis figurément, mais beaucoup plus tard, « tomber dans l'embaras/dans la misère ».

À cette époque, *lacs* se prononçait *la*. Ensuite, au XVIII^e, alors que l'usage du *lacs* se perdait, sa prononciation s'est transformée en *lac*, ce qui a entraîné la confusion avec le *lac* en même temps que l'évolution du sens.

■ Tomber enceinte/malade/amoureux...

Passer à l'état de personne enceinte/malade/amoureuse.

Ce qui étonne en général dans cette expression, et qui en justifie la présence ici, c'est l'usage du verbe *tomber*, généralement associé à quelque chose de brutal, que ce soit une chute ou un choc, par exemple.

Il faut donc simplement se rappeler que, parmi les nombreuses acceptions de ce verbe multi-usages (*tomber la veste*, *tomber une femme*, *tomber un adversaire*, *tomber sur quelqu'un*, *tomber en désuétude*, *tomber de haut...*), il en est une qui signifie « devenir » ou « passer d'un état à un autre » lorsque le verbe est suivi d'un attribut.

Et c'est bien celle en usage ici, la personne passant d'un état « normal » à un autre état où elle est enceinte, malade ou amoureuse, voire les trois en même temps, à la condition expresse qu'il s'agisse d'une femme.

■ Le torchon brûle

La discorde règne (le plus souvent au sein d'un couple).

Le *Dictionnaire historique de la langue française* indique que le premier sens du mot *torchon*, au XII^e siècle, correspondait à un coup que l'on donne. D'où le rapprochement avec la bagarre qui s'annonce lorsque le torchon brûle. Quant au *Dictionnaire de l'Académie française* de 1798, il nous dit ceci : « Torchon, se disoit aussi au sens de Torche. De là le proverbe populaire, Le torchon brûle entre eux, ou simplement, Le torchon brûle, pour dire, Il y a entre eux un sujet de discorde allumé. »

Pour Claude Duneton, l'expression serait un double jeu de mots. D'abord, *torchon* serait une plaisanterie basée sur *torcher* ou *se torcher* au sens de « se battre ».

Ensuite, vous vous rappelez certainement ce jeu où, gamin, on vous

disait « tu brûles ! », *brûler* indiquant la proximité.

Le torchon brûle voudrait donc simplement dire « les coups sont très proches ».

■ Y a pas à tortiller du cul (pour chier droit dans une bouteille)

On ne peut plus hésiter, il faut trancher, il faut prendre une décision - C'est indéniable.

C'est au XVII^e siècle qu'on trouve l'expression *tortiller sa pensée* pour désigner des cheminements de pensée compliqués.

Par opposition, on pouvait donc dire *il ne faut pas tortiller sa pensée*, assez vite raccourci en un *il ne faut pas tortiller* attesté en 1756.

Mais avant, à la fin du XVII^e siècle, on trouvait déjà un *tortiller du cul*, appliqué aux femmes qui marchent en se déhanchant.

La combinaison des deux a donné, à la fin du XVIII^e siècle, un *il ne faut pas tortiller du cul* avec le même sens que notre expression. Au fil du temps, l'ensemble s'est raccourci en *y a pas à tortiller*.

Quant à la version étendue, qui ne contient pas toujours *dans une bouteille*, elle est citée en 1977 par François Caradec dans son *Dictionnaire du français argotique et populaire*.

■ Être mis/Rester sur la touche - Botter en touche

Être mis/rester à l'écart - Éluider un problème en déplaçant l'objet du débat.

Ces expressions datent du début du XX^e siècle.

Dans les jeux de ballon, la « touche » est la zone où on n'a plus le droit de jouer.

Les bancs de touche sont ceux où sont assis les joueurs exclus ou en attente de rentrer sur le terrain.

Être mis sur la touche, c'est donc être exclu de la partie, qu'il s'agisse

■ Tonnerre de Brest !

Juron de marin.

Il existe deux explications sur l'origine de l'expression. Les deux convergent sur le fait que ce tonnerre était un coup de canon et, selon certains le nom du canon lui-même.

Les deux raisons d'entendre ce coup de tonnerre très particulier étaient les suivantes :

- les tirs (effectués à blanc) qui marquaient la vie de l'arsenal brestois, à chaque ouverture et fermeture des portes ;
- les tirs qui signalaient les évasions du bagne de Brest. On peut d'ailleurs noter que les tirs effectués pour les évasions s'entendaient loin dans la rade de Brest, entre autres jusqu'à Landerneau, et que, selon certains, ce serait là l'origine de l'expression *cela va faire du bruit dans Landerneau*.



Louis François Cassas (1756-1827), *Brest, Penfeld harbour in 1777*.

d'un jeu, de négociations, d'une direction d'entreprise, etc.

Cette touche est aussi la zone où un joueur peut envoyer le ballon, soit pour permettre à ses équipiers de se replacer sur le terrain, soit pour éloigner un danger de la part des adversaires.

C'est de cette action de « botter en touche » que la seconde expression a pris un sens figuré pour désigner celui qui réussit habilement à amener une discussion, par exemple, sur un autre terrain que celui initialement évoqué.

■ Faire une touche

Obtenir un signe d'intérêt de quelqu'un à qui l'on semble plaire.

Les pêcheurs connaissent parfaitement l'origine de cette expression qui date du début du xx^e siècle.

En effet, à la pêche, on a une touche lorsque le poisson mord à l'hameçon, chose qu'on repère généralement soit parce que la ligne se tend, soit parce que le bouchon s'enfonce. C'est par analogie avec le monde de la pêche qu'est née notre expression : un individu, considéré comme un prédateur, « fait une touche », lorsqu'une autre personne, considérée comme la proie, « mord » à l'hameçon virtuel qu'on lui tend et commence donc à se laisser prendre.

■ Une tour d'ivoire

Une situation dans laquelle on se retranche pour s'isoler du reste du monde.

À l'origine, l'expression vient du *Cantique des Cantiques* où *collum tuum sicut turris eburnea* voulait dire « ton cou, comme une tour d'ivoire » et comparait le long cou blanc d'une femme à une tour faite d'ivoire.

Mais c'est Sainte-Beuve qui, en 1830 dans *Les Consolations*, en a complètement détourné le sens alors que, dans un poème, il parlait d'Alfred de Vigny : « Et Vigny, plus secret,

■ La tournée des grands-ducs

Une sortie luxueuse, dispendieuse.

À la fin du xix^e siècle, attirés par l'attrait de Paris, la ville Lumière qui venait d'être « refigurée » par le baron Haussmann et rendue propre grâce à l'arrêté du préfet Eugène Poubelle, les princes de la famille impériale russe – appelés grands-ducs –, désœuvrés, mais riches et voyageurs, venaient régulièrement en goguette dans la capitale où ils allaient de cabaret en cabaret, de spectacle en spectacle, de lieu de plaisir en lieu de plaisir, en dépensant sans compter. C'est tout simplement de ces longues virées nocturnes et coûteuses qu'est née notre expression.

Cela dit, on ne peut s'empêcher de penser que le choix du terme *grand-duc*, au lieu de *prince* ou *tsar*, par exemple, a pu être influencé par l'oiseau nocturne, en raison à la fois de son port altier et du fait que, pour trouver sa pitance, le grand-duc peut faire de très longues virées.

comme en sa tour d'ivoire, avant midi, rentrait. »

Mais pourquoi cette image ?

La tour est pour le poète le symbole du lieu surélevé où il peut s'isoler du monde, au calme, loin de l'agitation des masses qu'il méprise, afin d'y ciseler tranquillement des vers, de manière aussi fine et minutieuse que l'artiste qui travaille l'ivoire.

Avec la tour d'un côté et le travail de l'ivoire de l'autre, vous tenez là votre tour d'ivoire.

■ Un coup de Trafalgar

Un accident désastreux et généralement inattendu.
Un très mauvais coup.

Le 21 octobre 1805, dans l'océan Atlantique, à proximité du cap de Trafalgar, le borgne et manchot Nelson (il a perdu un œil puis un bras dans des batailles précédentes) utilise une tactique inhabituelle pour affronter son ennemi en isolant puis capturant les quelques bateaux de tête et de queue de la file que forme la flotte franco-espagnole.

Cette défaite majeure est la première que subit Napoléon et la diminution importante de sa flotte va ruiner ses projets d'envahir l'Angleterre et l'empêcher de protéger les colonies françaises.

Et si les Anglais ont à Londres un Trafalgar Square qui leur rappelle ce qui

est pour eux une victoire, de notre côté de la Manche cette bataille navale a été si désastreuse et de façon si inattendue, qu'elle a donné naissance à notre expression.

■ Être en train de...

Être occupé à...

Voilà une locution adverbiale dont la forme nous vient du xv^e siècle, mais dont le sens a évolué au fil du temps. À la fin du xv^e, *en train* (sans le *de*) veut dire « en action », « en mouvement » ou encore « en cours d'exécution ». Il fallait donc un certain entrain pour être « en train ».

Au milieu du xvi^e, *en train de* marque l'imminence d'une action ; au milieu du xvii^e, elle indique cette fois quelqu'un qui est « disposé à » ; et ce n'est qu'en 1731, chez Marivaux, qu'elle prend le sens actuel, avec une notion de durée, qui rejoint le sens initial car celui qui est en cours d'exécution de quelque chose, n'est-il pas occupé à exécuter cette chose ?

■ Doré sur tranche

Très riche. Luxueux et ostentatoire.

Les amoureux des beaux livres anciens possèdent probablement des livres dorés sur tranche, c'est-à-dire dont les tranches sont de couleur or au lieu de la banale couleur du papier.



Mais que sont les tranches ? Le livre est généralement composé d'une couverture avec un dos et, à l'intérieur, d'un bloc de pages qui ont été « tranchées » ou massicotées pour présenter des surfaces unies. Ce sont ces surfaces inférieure (tranche de pied), latérale (tranche de côté ou de gouttière, opposée au dos) et supérieure (tranche de tête) qui sont les tranches du livre et qui pouvaient être dorées, autrefois, sur les livres luxueux. Depuis le ^{xix}^e siècle, cette notion de luxe associée aux livres dorés sur tranche s'est étendue, au figuré, aux choses luxueuses et aux personnes capables de s'acheter ces choses, donc très riches.

■ À tue-tête

Très fort, en parlant de la voix.

Le verbe *tuer* a eu autrefois plusieurs significations, parfois en parallèle. Ainsi, vers 1150, si ce verbe signifiait bien « occire quelqu'un », comme maintenant, *soi tuer* voulait simplement dire « s'évanouir ».

Au moment où cette expression est apparue, *tuer* avait aussi le sens de « frapper », la plupart du temps à la tête ; et, par extension, il voulait aussi dire « fatiguer » ou « exténuer ». Et là, on comprend bien qu'une personne qui chante trop fort à proximité fatigue.

Malgré son côté archaïque, cette expression est restée vivace alors que d'autres comme à *tue-chevaux* pour dire « très vite » ont disparu.

■ Ne pas valoir tripette

Ne rien valoir, n'avoir strictement aucun intérêt.

Tripette désigne une petite *tripe*, ce boyau animal qu'on prépare souvent soit à la mode de Caen lorsqu'on en a un paquet, soit en paquets lorsqu'on en a en Provence.

Le *Dictionnaire de Trévoux* nous signale qu'au ^{xvii}^e siècle, le verbe *tripper*

voulait dire « fouler aux pieds » et, par extension, « mépriser ».

Et comme on accorde peu de valeur à ce que l'on méprise, il est possible que ce soit à partir de ce verbe que le substantif *tripette* ait été utilisé pour désigner des choses sans aucune valeur, sens qui est resté jusqu'à nos jours dans notre expression.

À moins, tout simplement, qu'une trop petite tripe ait été considérée comme inutile à mettre dans la marmite et donc sans valeur.

■ Ne pas avoir les yeux en face des trous

Ne pas voir quelque chose de bien visible. Ne pas être bien réveillé.

À partir du moment où quelqu'un ne voit pas bien, il est facile d'imaginer, sous une forme plaisante, qu'il « a les yeux de travers », comme on disait déjà au ^{xvii}^e siècle, ou bien que ses yeux ne sont pas bien en place dans leurs orbites, donc pas « en face des trous ».

Gaston Esnault indique qu'il faut comprendre « pas les yeux en face des trous du masque (que porte la personne) ».

Certes, cela ne facilite pas non plus une vision claire, mais aucune source ne citant cette précision, faut-il la prendre pour argent comptant, sachant qu'elle n'apporte rien de plus à une image déjà aisément compréhensible attestée en 1925 ?

■ Le bout du tunnel

La fin d'une période, d'une situation difficile à vivre.

Un tunnel sans lumière, c'est forcément très sombre, qualificatif qu'on applique aussi volontiers, au figuré, à une période ou une situation difficile à vivre.

Alors le parallèle avec un véritable tunnel est facile à faire : on est toujours heureux lorsqu'on passe de l'obscurité à la lumière, que ce soit au sens propre parce qu'on est

■ Une tunique de Nessus

Un cadeau empoisonné - Une passion dévorante.



Hercule portant son fils Hyllus regarde le Centaure Nessus qui s'apprête à transporter Déjanire de l'autre côté de la rivière. Fresque de Pompéi, ⁱ^{er} siècle après J.-C.

Nessus, un centaure qui fait le passeur entre les deux rives du fleuve Évenos, transporte l'épouse d'Hercule, Déjanire, sur son dos. Mais alors qu'il essaye d'attenter à son honneur, il est tué par Hercule d'une flèche empoisonnée trempée dans le sang de l'Hydre de Lerne.

Avant de mourir, Nessus confie à Déjanire que son sang désormais contaminé lui permettra de ramener Hercule vers elle si jamais il devait la tromper ou s'intéresser à une autre femme.

Après cet épisode, étant un jour convaincue de l'infidélité de son mari, la malheureuse donne à Hercule la tunique de Nessus tachée de sang.

À peine l'a-t-il passée que le héros se consume de l'intérieur, que sa peau brûle. Voyant cela, Déjanire se suicide tandis qu'Hercule demande à ce qu'on l'immole par le feu pour mettre fin à ses souffrances.

Le second sens proposé est lié à la fois au feu intérieur qui ronge Hercule et au fait qu'il est impossible de se débarrasser de cette dernière, comme il est extrêmement difficile de s'affranchir d'une passion dévorante.

effectivement à la sortie du tunnel ou bien au sens figuré parce qu'on arrive à la fin d'une période difficile.

En 1897, on trouve *sortir du tunnel*, le *bout* du tunnel datant du début du xx^e siècle.

■ Fort comme un Turc

Très fort (physiquement), vigoureux, robuste.

Avant que la Turquie ne devienne ce qu'elle est aujourd'hui, il y a eu l'Empire ottoman bâti par un peuple de guerriers à coups de conquêtes en Europe, en Afrique et en Asie. Ces combattants turcs ou ottomans impressionnaient par leur force, leur courage et aussi leur brutalité, leur cruauté.

C'est ainsi qu'aux xvii^e et xviii^e siècles, le Turc symbolisait l'incroyant, l'ennemi brutal. On disait d'ailleurs de quelqu'un de rude et de sans pitié qu'il était « un vrai Turc » et traiter quelqu'un « à la turque », c'était le traiter sans ménagement.

L'expression est née au milieu du xv^e siècle, un peu après la prise de Constantinople (l'ancienne Byzance et l'Istanbul d'aujourd'hui) par les troupes du sultan Mehmet II en 1453.

■ Donner un tuyau (crevé)

Donner un renseignement plus ou moins confidentiel (faux ou dépassé).

Voilà une expression argotique qui date de la fin du xix^e siècle.

Lorsque vous avez une information confidentielle à donner à quelqu'un, comment procédez-vous habituellement ? Vous allez probablement approcher votre bouche de son oreille et lui murmurer l'info qui va « s'écouler » dans son conduit auditif vers l'oreille interne.

Or, ce conduit auditif où « coule » l'information n'est-il pas assimilable à un tuyau ?

■ Les vaches maigres - les vaches grasses

La pénurie - L'abondance.

Il est facile de comprendre qu'en période de pénurie, les vaches sont maigres car elles mangent peu, alors qu'elles sont bien grasses en période d'abondance.

L'image est donc très claire, mais pourquoi des vaches ?

Selon le chapitre 41 de la Genèse, c'est lors d'un rêve que Pharaon a vu s'annoncer deux périodes successives, l'une de sept années d'abondance, symbolisée par sept vaches grasses, puis une autre de sept années de disette, représentée par sept vaches maigres.

Ce sont ces vaches qui sont restées les symboles qu'on retrouve aujourd'hui dans notre expression.

Quant au *sept*, il a un côté magique puisque les références à ce chiffre sont légion : les sept péchés capitaux, les sept ciels entourant la Terre (voir Être au septième ciel), les sept merveilles du monde et de nombreuses autres.

Voilà, vous venez de comprendre comment ce qui véhicule l'information est devenu, par métonymie, le renseignement lui-même.

Quant à la comparaison d'un tuyau crevé avec un renseignement erroné, elle est aisément compréhensible : un véritable tuyau crevé ne sert à rien, pas plus que notre tuyau argotique lorsqu'il est faux.

■ Une famille tuyau de poêle

Une famille qui pratique des relations sexuelles entre ses membres.

Cette expression est très familière, pour ne pas dire vulgaire.

Mais l'image qu'elle véhicule est parfaitement compréhensible pour qui a eu l'occasion, au moins une fois dans sa vie, d'installer un poêle à bois ou à charbon avec toute sa tuyauterie d'évacuation. Il a en effet pu constater que celle-ci est composée de tronçons qui s'emmanchent les uns dans les autres.

Est-il vraiment nécessaire d'expliquer plus avant la métaphore ?

Cette expression est le titre d'une pièce de théâtre écrite par Jacques Prévert en 1933, dans laquelle des bourgeois, respectables en apparence, pratiquent en réalité adultère,

inceste, homosexualité et amours avec le personnel, alors qu'ils se prétendent hypocritement très vertueux.

■ Aller (à quelqu'un) comme un tablier à une vache/comme des guêtres à un lapin

Lui aller très mal.

Sous sa forme actuelle, cette expression nous vient du début du xix^e siècle. Mais on peut lire, au milieu du siècle précédent chez Dampierre de La Salle : « convenir comme un tablier à une vache espagnole ».

Ce rapprochement d'une pièce d'habillement et d'un animal est depuis longtemps utilisé pour exprimer non seulement le ridicule de celui qui s'habille très mal (c'est l'image initiale), mais aussi, par extension, l'association de deux objets dont celui qui prononce la phrase estime qu'ils n'ont rien à faire l'un avec l'autre.

D'ailleurs, Charles Nisard, dans son ouvrage *Curiosités de l'étymologie française* paru en 1863, cite « comme des pantoufles à un chat », mais aussi « une chemise à un cochon, un bonnet à une chèvre, une bride à un oison, à une mouche, à un pou, des gants à un chien... ».

■ Manger de la vache enragée

Vivre dans la misère.
Mener une vie de dures privations.

Cette expression date du ^{xvii}^e siècle sous la forme *manger la vache enragée*.

Les gens très pauvres n'étant pas vraiment regardants sur la nourriture, ils pouvaient être amenés à manger des animaux écartés de la consommation normale pour des raisons d'hygiène ou de maladie.

Ce serait ensuite le mélange de *mener une vie enragée* propre à ceux qui doivent lutter pour arriver à survivre et *manger de la vache malade* qui aurait donné naissance à notre expression.

■ Parler français comme une vache espagnole

Parler très mal le français.

Il existe plusieurs hypothèses sur l'origine de cette expression qui est attestée dès 1640.

La plus classique, mais pas forcément la bonne, vient d'une altération de *basque* (« parler français comme un Basque espagnol »), car *vasques* ou *vasque*, au ^{xvii}^e siècle, désignait un Gascon ou un Basque.

Selon Alain Rey, la plus probable des origines viendrait d'une combinaison de choses péjoratives propres à l'époque.

Comme une vache était en général, et est toujours, un terme intensif à connotation fortement négative. Et, à la date d'apparition de l'expression, *espagnol* était également un qualificatif désagréable ; on disait en effet *payer à l'espagnole* pour quelqu'un qui « payait » en donnant des coups, ou on désignait une fanfaronnade d'« espagnolade ».

Alors la combinaison de ces deux termes aurait été un moyen de qualifier très négativement la manière de parler un mauvais français.

■ Un coup de pied en vache - Mort aux vaches !

Une action faite en traître ou hypocrite, procédé déloyal - Mort aux flics ! (insulte grave).

Il arrive à la vache d'envoyer un coup de sabot vers l'avant ou sur le côté, quand on ne s'y attend pas, ce qui la fait cataloguer comme sournoise et qui a donné lieu à la naissance des expressions qui nous intéressent.

Pour *un coup de pied en vache*, l'origine est limpide et le sens figuré « d'agir en traître » coule de source. Dans la conversation, elle se réduit parfois en *un coup vache*.

Cette locution existe depuis le milieu du ^{xix}^e siècle, mais à la fin du ^{xvii}^e, on disait déjà *ruer en vache*, avec exactement le même sens.

À partir de 1844, le terme de *vache* a servi, dans l'argot des voleurs, à

désigner des policiers ou des gendarmes, puis, plus tard, des délateurs. Ce ne serait qu'en 1879 que *mort aux vaches* ! serait apparu.

■ Une peau de vache - La vache !

Une personne méchante, sévère, sans pitié - Le méchant, surnois !

Il arrive parfois à la vache de « donner un coup de pied en vache », c'est-à-dire de faire soudainement une ruade latérale d'une seule patte. C'est ce geste qui a aussi fait considérer l'animal comme surnois ou méchant.

Selon Gaston Esnault, ce sens de *vache* apparaît en 1880.

De là viennent nos deux expressions. Dans la première, il y a un renforcement par la valeur péjorative que prend parfois le mot *peau*, comme dans *une vieille peau*.

Aujourd'hui, à la place de *la vache* !, on dirait plutôt *l'enfoiré* ! ou un autre terme encore plus vulgaire où il est question de seaux d'eau.

Par antiphrase, *la vache* ! peut aussi être une exclamation d'admiration.

■ Brûler ses vaisseaux

S'engager dans une entreprise, prendre une décision en s'interdisant de revenir en arrière.

Lorsque Agathocle de Syracuse, ce conquérant du ^{iv}^e siècle av. J.-C., s'attaqua à Carthage en Afrique du Nord, après y avoir débarqué ses troupes, il fit brûler ses navires afin de s'assurer qu'il n'y aurait pas de retour possible en urgence (après une retraite ou une défaite).

Pour lui, les seules options possibles étaient la mort ou la victoire qui donnerait ensuite le temps de rebâtir tranquillement une flotte.

Cette manière de procéder sera également citée, entre autres, chez Hernán Cortés, le conquistador espagnol, lorsqu'il débarqua au Mexique en 1519.



■ Pleuvoir comme vache qui pisse

Pleuvoir en abondance, à verse.

En partant d'une petite pluie qui aurait été comparée à une miction humaine, on comprend très bien qu'une très grosse pluie ait pu donner lieu, de la part d'un très fin observateur de la seconde moitié du ^{xix}^e siècle (période d'apparition de l'expression), à une comparaison avec un tel déversement de liquide d'origine bovine.

Quelques esprits chagrins diront que l'éléphant bat la vache à plate couture dans ce domaine.

Certes ! Mais, à cette époque, il était tout de même nettement plus rare de rencontrer des éléphants en train de brouter, et, en général, on n'ose des comparaisons qu'avec ce qu'on connaît bien.

C'est au début du ^{xix}^e siècle que la métaphore *brûler ses vaisseaux* apparaît, avec les sens figurés qu'on lui connaît, par référence à ce comportement.

■ Autant en emporte le vent

Se dit à propos des promesses que l'on se fait, mais qu'on n'exécute jamais.

Cette expression était déjà employée au ^{xiii}^e siècle.

C'est depuis le ^{xvi}^e siècle qu'elle a un sens proche de celui d'aujourd'hui, inspiré par la vanité, la fugacité des

choses et les promesses sans suite, par allusion aux œuvres humaines fragiles que le vent balaye en n'en laissant aucune trace, les faisant tomber dans l'oubli (« ... et le vent les emporta sans qu'aucune trace n'en fût trouvée » dans l'Ancien Testament).

Elle pourrait être très utilisée par ceux qui se promettent d'arrêter de fumer, de maigrir un peu ou de se mettre à une activité sportive, et ne le font jamais.

On peut aussi l'associer aux hommes politiques, habitués des promesses qu'ils ne tiennent jamais, surtout ceux qui deviennent présidents...

■ Aller à vau-l'eau

Aller à sa perte.

Dès le ^{xii}^e siècle, *aller à val* ou à *vau* voulait dire « en descendant le long, en suivant la pente de », le *vau* étant une vallée (on retrouve d'ailleurs ce terme dans l'expression *par monts et par vaux* indiquant un déplacement un peu partout, figuré par un mouvement à travers monts et vallées). Au moins jusqu'au milieu du ^{xvi}^e, cette locution avait le sens très concret de « suivre le fil de l'eau ». C'est à partir de cette période que son sens abstrait commence à apparaître. On emploie d'ailleurs à *val de route* pour « en déroute » et *être à vau-l'eau* pour parler d'une entreprise qui fonctionne mal. Et entre le mauvais fonctionnement et la perte ou la faillite, il n'y a qu'un petit pas qui a vite été franchi.

■ Avoir une veine de cocu/pendu

Avoir une chance incroyable.

Veine est issu du mot latin *vena* qui, au sens figuré, signifiait aussi « inspiration poétique, artistique ». Et de cette acception nous sont venues deux autres significations, dont l'une est « chance », qui date du milieu du ^{xiv}^e siècle dans des locutions comme *n'avoir aucune veine* ou *être tombé sur une bonne veine*.

Nos locutions, elles, sont plus récentes, puisqu'elles datent du ^{xix}^e siècle.

Revenons maintenant à notre cocu et à notre pendu.

Pour le premier, l'idée part d'une tradition qui suppose que le cocu, en guise de compensation, a le droit d'avoir beaucoup de chance.

Quant au pendu, il était pour les autres non seulement une source de bonheurs divers mais un apporteur de chance.

C'est pourquoi on trouvait aussi l'expression *avoir de la corde de pendu* (*dans sa poche*) à propos de quelqu'un à qui tout réussit.

■ Adorer le veau d'or

Aimer l'argent, les biens matériels.



François Perrier (1594-1649), *Adoration du veau d'or*.

En 1170, on parlait du *veel d'or* devenu le *veau d'or* à la fin du ^{xv}^e siècle. Mais quel est donc ce veau d'or ? Il nous faut remonter à Moïse, alors que ce dernier était allé au sommet du mont Sinaï et ne revenait pas. Les Hébreux qui s'ennuyaient, supposant que Moïse ne reviendrait plus, demandèrent à Aaron de leur fabriquer un dieu. Celui-ci coula un jeune taureau en or.

Lorsque Moïse revint enfin et constata le retour de l'idolâtrie chez son peuple, il se fâcha et n'obtint le pardon de Dieu qu'en faisant massacrer trois mille des coupables.

Le « veau d'or » est d'abord devenu le symbole de l'oisiveté. À la fin du ^{xvii}^e siècle, il désignait encore un « homme qui n'a pas d'autre mérite que d'être riche » (Littré), sens oublié aujourd'hui.

C'est au même moment qu'est apparue notre expression, ne retenant plus que la notion de richesse en lien avec *or*.

■ Avoir du vent dans les voiles

Se sentir décidé, après avoir bu – Être ivre, ne pas marcher droit.

Le second sens proposé est le plus commun, un voilier dans le vent avançant penché à l'image d'une personne ivre dont la marche est très incertaine.

Mais Gaston Esnault affirme que le second sens (qui daterait de 1883) est abusif, alors que le premier, datant de 1835, serait beaucoup plus logique, la personne soudain très décidée – et plus très apte à peser les risques de ce qu'elle entreprend –, étant aussi « gonflée », au sens argotique, que peut l'être une voile un jour de bon vent.

■ Avoir le vent en poupe

Être favorisé par les circonstances, aller droit vers le succès.

Au sens propre, les marins sont contents d'« avoir le vent en poupe ». En effet, quand on sait que la poupe est l'arrière du bateau, alors que la proue est l'avant, on se doute que, pour avancer facilement, le marin préfère largement avoir le vent en poupe, soufflant depuis l'arrière vers l'avant du bateau, que face à lui.

Donc, quand le vent est dans ce sens souhaité, notre homme de mer peut considérer être favorisé.

C'est ainsi que, par simple extension et au figuré, notre expression a été utilisée, dès le ^{xiv}^e siècle, pour désigner ceux qui sont aidés par le sort, qui sont favorisés et qui, par conséquent, ont tendance à réussir ce qu'ils entreprennent.

■ Contre vents et marées

Malgré tous les obstacles.

Tout bon marin sait que les vents et les marées peuvent parfois contrarier l'avancée du bateau dans la direction ou vers le but souhaité.

■ Bon vent !

S'emploie pour souhaiter bon voyage à quelqu'un qui prend le départ – S'emploie pour signifier que l'on est content que quelqu'un s'en aille.

Étrangement, cette expression a deux sens quasiment opposés selon le ton qu'on lui donne.

À l'origine, cette locution nous vient de la marine à voile.

C'est une formule parfaitement compréhensible lorsque les marins une fois embarqués et prêts à lever l'ancre, les proches restés à quai leur souhaitent de trouver le « bon vent » nécessaire à une navigation facile et agréable.

Par extension, elle s'est logiquement transformée en une formule d'au revoir. Et par ironie, lorsqu'elle est prononcée avec un ton plutôt agressif, c'est une antiphrase qui signale à un importun qu'il ferait mieux de s'en aller, donc de vite aller chercher le vent nécessaire à son éloignement rapide.

Mais tout bon marin sait persévérer et, malgré ces éléments contraires, naviguer quand même vers sa destination.

Cette expression qui date du début du ^{xvii}^e siècle est une métaphore qui symbolise la lutte contre les obstacles qui peuvent entraver un projet ou l'obstination de celui qui décide de mener une action à son terme, malgré les problèmes qu'il peut rencontrer.

Du ^{xvi}^e au ^{xix}^e siècle, *avoir vent et marée* voulait dire au figuré « avoir toutes choses favorables pour réussir dans ses desseins » (Littré).

On retrouve l'image du marin dont l'avancée est facilitée, cette fois, par un vent ou une marée favorable (on employait d'ailleurs l'expression au sens propre).

■ Le ventre mou

Le point vulnérable de quelqu'un, d'une organisation, de quelque chose.

Depuis le milieu du ^{xv}^e siècle, *ventre* désigne aussi le courage, l'énergie, la volonté (d'où les expressions *avoir quelque chose dans le ventre* et *il n'a rien dans le ventre*).

Par extension, le *mou* de ce ventre, image de quelque chose de flasque, fait au contraire penser à une chose sans énergie, sans résistance.

L'expression apparaît en anglais le 25 novembre 1942 sous la plume de Winston Churchill dans une note à son cabinet de guerre recommandant de frapper « le bas-ventre de l'Axe » (« the underbelly of the Axis »), c'est-à-dire l'Italie et les Balkans.

En écrivant cela, Churchill ne fait que reprendre un terme de chasse, puisque le bas-ventre est pour la plupart des mammifères un point vulnérable. Et en bon politicien, il ne se privera pas de répéter sa formule à laquelle il ajoutera le terme *soft* (« mou »).

■ Sacrifier à Vénus

Faire l'amour.

Le lien entre Vénus, déesse de l'Amour, et le fait de faire l'amour paraît clair quand on connaît cette attribution de la déesse, mais on peut se demander en quoi s'adonner au plaisir sexuel est un sacrifice.

En fait, *sacrifier* nous vient au ^{xii}^e siècle du latin *sacrificare* qui voulait dire « offrir en sacrifice à une divinité », lui-même issu de *sacrum facere* pour « faire une cérémonie sacrée ».

Mais ce n'est qu'au ^{xvii}^e siècle que, parmi ses emplois figurés, le verbe construit avec la préposition à prend la signification de « faire la volonté de ». Et là, tout s'éclaire :



■ Dire ses quatre vérités (à quelqu'un)

Dire (à quelqu'un) ce qu'on pense de lui, franchement et parfois brutalement. Dire (à quelqu'un) des choses désobligeantes ou blessantes, sans ménagement.

Au ^{xvi}^e siècle, lorsque cette expression apparaît, d'abord sous la forme *dire ses vérités*, les vérités sont des « choses vraies ».

Ainsi lorsqu'on disait ses vérités à quelqu'un, on lui disait des choses vraies ou justifiées sur lui, principalement négatives, sans hypocrisie, qu'il ait envie ou non de les entendre.

Maintenant, pourquoi avoir greffé en plus ce *quatre* ?

Selon les lexicographes, malgré la faible valeur de ce nombre, il faut le voir comme un intensif, mais sans qu'on ait une explication réelle sur ce choix.

Quatre est toutefois utilisé dans de nombreuses autres expressions (*couper les cheveux en quatre, ne pas y aller par quatre chemins*, etc.) et ce choix est probablement lié à des choses immuables comme les quatre membres de l'homme, les quatre saisons...

en effet, *sacrifier à Vénus* veut alors dire « faire la volonté de Vénus ».

Cette expression, qui semble dater du début du ^{xix}^e siècle, avec le sens indiqué est un peu tombée dans l'oubli, contrairement à ce qu'elle signifie.

■ Tirer les vers du nez

Réussir adroitement à faire parler quelqu'un sur un sujet qu'il ne voulait pas aborder ou à obtenir des informations qu'il ne voulait pas divulguer.

Les hypothèses sur l'origine de cette expression qui est attestée depuis le ^{xv}^e siècle sont multiples.

Une explication qui semble séduisante viendrait d'une déformation du latin *verum*, « le vrai ». On tirerait donc la vérité du nez.

Mais pourquoi du nez ? Et pourquoi *les vers* au pluriel ?

Alain Rey réfute cette hypothèse, ajoutant que la version anglaise *to worm a secret out of somebody* évoque bien un ver de terre et non la vérité.

Alors, pour tenter de confirmer cette origine, il existe une hypothèse qui évoque la langue romane où *li veirs* signifiait « le vrai ». Il serait alors probable que *li veirs* ait été transformé

en *les vers*. Quant au nez, il serait là par ellipse d'un « en le menant par le bout du nez » ou, autrement dit, « en le menant à sa guise, grâce à la ruse et la persuasion, jusqu'à l'aveu ».

■ Tuer le ver

Boire à jeun un verre d'alcool.

Il semble qu'au moment de l'apparition de cette expression, en 1828, le verre d'alcool à jeun, fréquemment donné à son enfant au moment du départ à l'école, avait pour réputation d'avoir de très bonnes propriétés vermifuges.

Il n'en a pas fallu beaucoup plus pour que les adultes avides d'écluser un petit ballon de blanc tôt le matin se servent du prétexte de se débarrasser d'hôtes indésirables pour justifier l'ouverture de la bouteille ou les retrouvailles avec les compagnons de beuverie au troquet du coin.

■ Une vérité de La Palice - Une lapalissade

Une évidente vérité qui prête à rire.

Jacques de Chabanne, seigneur de La Palice est né vers 1470.

Il était maréchal de France lorsqu'en 1525, alors qu'il participait en Italie au siège de Pavie en compagnie de François I^{er}, il trouva la mort.

Afin qu'il soit enterré dans son pays, son corps fut transporté en France et ceux de ses soldats qui avaient une âme de poètes lui dédièrent une chanson dont des vers disaient : « Un quart d'heure avant sa mort, il faisait encore envie. »

Mais en l'absence de traces écrites et à cause des déformations liées aux nombreuses transmissions orales, ces vers devinrent : « Un quart d'heure avant sa mort, il était encore en vie. »

Voilà comment monsieur de La Palice qui, sinon, aurait probablement été oublié, passa malencontreusement à la postérité et comment naquit la toute première lapalissade, une affirmation d'une évidence telle qu'elle fait au moins sourire.

■ Vérité en deçà des Pyrénées, erreur au-delà

La notion de vérité est subjective. Ce qui est valable pour l'un ne l'est pas forcément pour l'autre.

Ceci n'est pas vraiment une expression, mais plus une simple citation de Blaise Pascal, l'auteur ayant simplement voulu affirmer que la perception de certaines vérités est dépendante de beaucoup de facteurs : la localisation géographique, la culture, la mentalité, l'époque...

On peut noter qu'avant Pascal, Montaigne avait déjà formalisé quelque chose de similaire : « Quelle vérité que ces montagnes bornent, qui est mensonge au monde qui se tient au-delà. »

Et, toujours avec Montaigne, on peut même élargir le sujet de la confrontation des cultures : « Chacun appelle barbare ce qui n'est pas de son usage. »

■ Être verni

Être chanceux.

Voilà une autre expression dont l'origine n'est pas connue avec certitude. Ce qui est sûr, c'est que *verni* en argot veut dire « chanceux », le nom masculin *verni* signifiant « chance » ou « bonheur », dès 1906. Mais pourquoi ?

Une explication communément avancée dit que les ennuis glissent sur une surface vernie à peu près aussi bien qu'un pet sur une toile cirée. Ils ne s'attardent donc pas et seule la chance reste.

Mais d'après Gaston Esnault, en 1901 et en argot, *verni* a d'abord signifié « protégé », sens qui se comprend aisément, un meuble étant protégé par son vernis.

Le glissement rapide vers « chanceux » ou « veinard » qu'on trouve dans

notre expression s'expliquerait alors facilement : celui qui est protégé des mauvais coups ou de la malchance est incontestablement *verni* !

■ Comme la vérole sur le bas clergé (espagnol/breton)

Brusquement, avec violence.

Du ^{xii}e au ^{xv}e siècle, la vérole désignait la variole. Au ^{xvii}e c'était la varicelle qu'on appelait la « vérole volante ». Mais, bien sûr, depuis le ^{xvi}e siècle, la vérole est en réalité la syphilis, maladie vénérienne grave.

L'expression, qui date probablement de l'Ancien Régime, semble avoir été inventée par des gens peu amènes avec les hommes de Dieu, puisqu'elle prétend qu'une épidémie de syphilis pourrait s'abattre brusquement sur les prêtres et se répandre très rapidement, alors que nous savons parfaitement que ceux qui portent la robe ont fait vœu de chasteté.

La localisation géographique du bas clergé ainsi visé n'est pas systématiquement précisée dans l'expression. Et rien ne semble indiquer pourquoi l'espagnol ou le breton aurait plus droit à son épidémie infamante que l'auvergnat, l'alsacien ou le provençal. Sauf, peut-être, si la densité de prêtres était plus importante dans ces régions qu'ailleurs.

■ Des vertes et des pas mûres

Des choses choquantes, grossières, incongrues... - Des ennuis, des difficultés...

C'est au début du ^{xv}e siècle qu'on commence à dire *en bailler de belles, des vertes et des mûres* en voulant dire « raconter des histoires licencieuses ». Car *vert* prend ici le sens argotique qu'on lui connaît encore aujourd'hui pour qualifier des propos osés. Quant à *mûr*, c'est depuis le ^{xii}e siècle qu'il est équivalent à « adulte » comme on le trouve dans *l'âge mûr*. Or, des propos osés ne

doivent être prononcés et entendus que par des adultes.

Ce n'est que plus tard que cette expression initiale a été transformée et qu'aux *vertes* ont été accolées des *pas mûres* pour créer ce qui paraît être une répétition.

Précédée de *en entendre* ou *en raconter*, c'est le premier sens proposé pour l'expression qui est à considérer.

Puis, par extension, des choses choquantes ou incongrues, on est passé aux ennuis ou aux difficultés, et l'expression est alors généralement précédée d'un *en voir* ou *en subir*.

■ Se mettre au vert

Aller se reposer, se refaire à la campagne - S'éloigner d'une situation ou d'un endroit stressant, dangereux, désagréable.

Cette expression nous vient du ^{xix}e siècle, mais c'est déjà dès le ^{xvi}e que *vert* désigne les prés, la campagne, la nature qui, pour les citadins (mais certainement pas pour les paysans de l'époque) étaient un endroit où il faisait bon se reposer, s'éloigner des soucis de la vie de tous les jours...

Par extension, le *vert* a aussi désigné un endroit lointain ou discret permettant de s'éloigner, pour quelque raison que ce soit, d'une situation désagréable ou dangereuse. C'est ainsi que, dans le milieu des truands, *se mettre au vert* peut aussi signifier s'éloigner de problèmes potentiels afin de se faire oublier, au moins un temps.

■ Prendre des vessies pour des lanternes

Se méprendre de façon absurde et naïve.

Sous sa forme actuelle, cette expression est attestée au ^{xix}e siècle. Mais Rey et Chantreau donnent les formes plus anciennes : *vendre vessie pour lanterne* dès le ^{xiii}e, puis *faire de vessies lanternes*.

■■■

■ Avoir la main verte

Savoir entretenir les plantes, être en harmonie avec elles.

L'apparition de la locution *avoir la main* employée à propos de quelqu'un qui est habile dans un domaine particulier ou dans le maniement de quelque chose est assez logique, la main se confondant alors avec la capacité à bien l'utiliser. D'ailleurs, ce quelqu'un aura d'abord dû *se faire la main* pour acquérir son savoir-faire.

Et quand le domaine où l'habileté s'exerce touche aux plantes qui, vous l'aurez certainement remarqué, sont en majeure partie vertes au printemps et en été, il était tout aussi normal qu'une personne habile dans le jardinage et l'entretien de ce qui pousse en terre soit désignée par un « elle/il a la main verte ».

Il semble que cette expression ne date que de la seconde moitié du ^{xx}e siècle ; et on la trouve aussi parfois sous les formes *avoir les doigts verts* ou *avoir les pouces verts*.

Et il existe au moins deux écoles quant à son origine.

La première part de ces vessies de porc (comme de bœuf) qui étaient parfois utilisées en lanternes de secours, une fois une bougie allumée placée dedans. Du coup, il était facile de faire croire au nigaud de passage qu'une telle vessie pendue au plafond était une lanterne, en raison de leur similitude de forme.

La seconde juxtapose le mot *lanterne* utilisé autrefois au pluriel dans le sens « fadaïses, absurdités » et *vessie* dans l'expression *vendre vessie* qui voulait dire « vendre du vent », en raison de l'air qui gonfle ladite vessie, enveloppe de très peu de valeur.

■ Prendre une veste

Subir un échec.

Dans l'une de ses acceptions, le mot *capot* désigne quelque chose qui sert à protéger, dont, anciennement, un manteau à capuchon, sens d'où nous vient l'appellation de ce manteau long qu'on appelait *capote*, porté par nos poilus pendant la Première Guerre mondiale.

Mais dans une autre de ses acceptions, *capot* s'utilise dans certains jeux de cartes pour désigner celui qui termine une partie sans avoir fait aucune levée (*il est capot*,

faire quelqu'un capot). Ce mot apparu avec ce sens au début du ^{xvii}e siècle a logiquement évolué vers « humilié » (comme l'est celui qui « est fait capot »). Récupéré par l'allemand, il est devenu le bien connu *kaputt*.

Mais en restant dans le jeu de cartes, la capote a désigné le coup par lequel l'adversaire est fait capot.

C'est au cours de la seconde moitié du ^{xix}e siècle que la capote du jeu de cartes, symbole de l'échec, s'est transformée en veste, un autre vêtement.

Et si les premières utilisations de notre expression se sont d'abord appliquées à celui qui perd des élections, elle s'est assez vite répandue dans tous les domaines.

■ Tomber la veste

Enlever sa veste - Se préparer à se bagarrer.

Tomber la veste, c'est simplement l'enlever, l'ôter (et, éventuellement, la faire tomber par terre) afin d'être libre de ses mouvements.

L'utilisation du verbe *tomber* correspond bien à un usage particulier de l'expression où celui qui tombe sa veste l'enlève très rapidement et, sans prendre le temps de chercher un endroit où la poser, la laisse tomber par terre, car il doit être vite à la fois libre de ses mouvements

qu'entraverait le vêtement et prêt à combattre celui qui lui cherche des noises.

Si le mot *veste* existe depuis le ^{xvi}e siècle, ce n'est que depuis le début du ^{xix}e qu'il désigne le vêtement que nous connaissons. L'expression elle-même daterait de 1929.

■ Un vieux de la vieille

Un vieux soldat (sous le Premier Empire) - Une personne très âgée ayant acquis une sérieuse expérience dans un domaine précis.

Cette locution qui date du ^{xix}e siècle est une version courte de *un vieux de la vieille garde*, car c'est bien de soldats d'une garde qu'il est question ici.

Il s'agit de la garde impériale créée par Napoléon I^{er} en 1804. Composée d'environ 100 000 hommes, c'était une troupe d'élite divisée en une vieille, une moyenne et une jeune garde.

Vous souvenez-vous de Waterloo et de son fameux « la garde meurt, mais ne se rend pas », attribué à Cambronne ? C'était précisément à propos de cette garde-là.

Une fois l'Empereur déchu, les anciens qui racontaient leurs exploits aux plus jeunes étaient appelés « les vieux de la vieille (garde) ». Avec le temps, *les vieux de la vieille* a fini par désigner des vétérans ayant beaucoup d'expérience dans leur profession ou un domaine particulier.

■ Entrer dans le vif du sujet

Aborder le point le plus important. Aller directement à l'essentiel.

Notre *sujet* à nous, c'est celui d'une discussion.

Quant au *vif* (qui vient du latin *vivus* signifiant « vivant » ou « animé »), c'est tout simplement, par métaphore de la « chair vive » de l'être humain,



■ Pisser dans un violon

Ne servir à rien. Faire quelque chose de complètement inutile, inefficace.

Cette expression s'emploie très souvent dans des formes comme *c'est comme si on pissait dans un violon* ou bien *autant pisser dans un violon* ! pour indiquer l'inutilité totale de l'action ainsi qualifiée.

Pisser vient du bas latin *pissiare*, « uriner ».

Telle quelle, l'expression date du ^{xix}e siècle, et rien ne l'explique vraiment.

Mais Alain Rey a émis l'hypothèse que le verbe *pisser* n'y est apparu, par plaisanterie, qu'en remplacement d'un verbe comme *souffler* ou *siffler*. La locution d'origine aurait alors été *souffler dans un violon*, action dont l'inutilité est flagrante lorsqu'on sait que souffler dans une flûte ou une trompette permet effectivement de produire de la musique, mais qu'avec un violon, le résultat devient tout de suite nettement moins probant.

■ En quatrième vitesse

Très vite, le plus vite possible, précipitamment.

Pour dire également *très vite*, on dit aussi « à toute vitesse » (attestée en 1888), une autre forme de *à toute la vitesse qu'il est possible d'atteindre*. Mais la vitesse, c'est aussi un cran de ces dispositifs mécaniques qui, dans une voiture, permettent progressivement d'arriver à la vitesse maximale.

Au milieu du siècle dernier, les voitures, après avoir été généralement équipées de boîtes à trois vitesses, ont commencé à recevoir des boîtes à quatre rapports, symboles de la vitesse très élevée (pour l'époque) à laquelle elles pouvaient rouler.

En quatrième vitesse était alors une image indiquant bien quelque chose de très rapide, également parfois confondu avec de la précipitation (vers la tombe, pour certains, d'où l'expression à *tombeau ouvert*, toutefois plus ancienne, puisque employée même pour ceux qui utilisaient un cheval pour se déplacer).

le cœur, le fond ou encore la partie essentielle du sujet.

Et, si l'expression ne semble pas être datée avec précision, c'est au moins depuis le ^{xv}e siècle que cette métaphore existe.

■ Vingt-deux (22) !

Attention, danger de se faire prendre en flagrant délit !

Claude Duneton propose une origine à cette expression, issue du milieu des typographes pendant la seconde moitié du ^{xix}e siècle.

Lorsque leur contremaître s'absentait, le bavardage démarrait. Dès que l'un d'entre eux le voyait revenir, il criait « 22 ! » pour avertir et faire revenir le silence.

Lorsque c'était le patron qui apparaissait, le signal devenait « 44 ! ».

En imprimerie, la taille des lettres, qui s'appelle le corps, est désignée par des chiffres. Le corps 22, d'une grande dimension, était donc tout désigné pour signifier l'importance hiérarchique du chef d'atelier et pouvait s'utiliser sans trop éveiller l'attention, étant régulièrement prononcé.

Bien d'autres hypothèses ont été émises, mais non vérifiées. Depuis la fin de ce ^{xix}e, cette expression est souvent suivie de « v'là les flics » ou,

plus récemment, « v'là les keufs ». Elle est très utilisée pour signaler l'arrivée inopinée de la police.

■ Une volée (de bois vert)

Une sévère réprimande ou correction - Des critiques violentes.

Si *volée* désigne d'abord au ^{xiii}e siècle le fait de s'élever en l'air, c'est un siècle plus tard que le mot prend aussi le sens de « mouvement rapide et violent » par allusion à la rapidité de l'envol des oiseaux effarouchés.

Il faudra attendre le ^{xvii}e pour que, avec la signification de « mouvement vif », mais répété cette fois, apparaisse la locution *une volée de coups* qui, raccourcie, est simplement devenue *une volée*.

C'est à la fin du ^{xviii}e qu'on y ajoute parfois *de bois vert*, toujours au sens propre, la volée de coups pouvant être assénée avec un bâton de bois vert, histoire de faire bien mal.

Enfin, au ^{xix}e siècle, une forte réprimande ou des critiques violentes pouvant aussi faire moralement très mal, l'expression a pris le sens figuré qu'on lui connaît aujourd'hui.

■ En voiture, Simone !

Allons-y ! Il est temps de commencer une action !

En 1929, Simone Louise de Pinet de Borde des Forest, âgée de 19 ans, a passé son permis de conduire, ce qui était déjà plutôt rare pour une femme, et s'est mise à participer avec un certain succès à des courses automobiles et des rallyes jusqu'en 1957, provoquant l'étonnement et l'admiration de très nombreuses personnes.

Son nom et son prénom étaient donc très connus et gravés dans de nombreux esprits.

Et voilà qu'en 1962, Guy Lux crée pour l'ORTF la très fameuse émission *Intervilles*® qu'il anime aux côtés de Léon Zitron et de Simone Garnier. Pour démarrer certaines actions du jeu, Guy Lux n'a pu s'empêcher, par allusion à la célèbre pilote, de lancer le fameux cri de guerre « En voiture, Simone ! » qui, compte tenu du nombre de téléspectateurs qui suivaient l'émission, est vite passé dans le langage populaire.

■ Trier sur le volet

Choisir, sélectionner avec soin.

Au Moyen Âge, un volet était un tissu si fin et léger qu'il pouvait « voletter » au vent. Il était utilisé, entre autres, pour fabriquer des tamis servant à trier les graines, tamis qui, par extension, ont eux-mêmes été appelés volets.

Le mot a perduré et, au ^{xv}e siècle, *volet* désignait l'assiette en bois dans laquelle les femmes triaient les pois et les fèves. Un peu plus tard, Rabelais a d'ailleurs écrit : « Élus choisis et triés comme beaux pois sur le volet. »

Depuis, les beaux pois ont été mangés et le *volet* est resté, sans qu'on comprenne maintenant ce qu'il vient faire dans le tri, si on ne connaît pas le fin mot de l'histoire.

Index

Numéroter ses abattis	4	Coller aux basques	18	Battre le briquet	34	Avoir voix au chapitre	47	Aux quatre coins de...	59
L'abbaye de		C'est bath !	19	Brut de décoffrage/		Aller au charbon	47	Être coiffé au/sur	
Monte-à-Regret	4	Mener une vie		de fonderie	34	Mettre la charrue avant		le poteau	59
Être au abonnés absents	4	de bâton de chaise	19	Couler un bronze	34	les bœufs	47	S'en moquer comme	
Accuser réception	4	La bave du crapaud		Danser devant le buffet	35	Arrête ton char (Ben-Hur) !	47	de colin-tampon	60
Par acquit de conscience	4	n'atteint		Coincer la bulle	35	Tomber de Charybde		Collet monté	60
Faire ses ablutions	4	pas la blanche colombe	19	Tu peux (tousjours)		en Scylla	48	Faites chauffer la colle !	60
Chercher une aiguille		Jouer/Faire la belle	19	te brosser	35	Acheter/vendre chat		Dans le collimateur	60
dans une botte/meule		Se défendre bec		De but en blanc	35	en poche	48	Frappé/Marqué	
de foin	5	et ongles	20	Avoir un cadavre dans		Appeler un chat un chat	48	au coin du bon sens	60
Se foutre en l'air	5	Tomber sur un bec	20	le placard	35	Avoir d'autres chats		Avoir le compas	
La perfide Albion	5	Jeter le bébé avec		C'est le cadet		à fouetter	48	dans l'œil	61
Allea Jacta est/Le dé en		l'eau du bain	20	de mes soucis	36	Tenir la chandelle	48	Régler son compte	
est jeté	5	Avoir le béguin	21	C'est fort de café	36	Avoir un chat dans		(à quelq'un)	61
T'as le bonjour d'Alfred	6	Un travail de bénédictin	21	Faire un caca nerveux	36	la gorge	49	De concert/De conserve	61
Allô	6	Le benjamin (de la		Le café du pauvre	36	Tenir les pieds		Faire une conduite de	
De bon/mauvais aloi	6	famille,		Yoyoter de la		chauds/au chaud	49	Grenoble	61
L'alpha et l'oméga	6	de l'équipe...)	21	cafetière/la touffe	36	Un chaud lapin	49	Le complexe d'Œdipe	61
Vendre/Donner son âme		C'est la Bérézina	21	Aux calendes grecques	36	Chauffe, Marcel !	49	On lui donnerait le bon	
au diable	7	La réponse du berger		Se cailler les miches/les		Il n'y a pas un chat	49	Dieu sans confession	62
Faire amende honorable	7	à la bergère	22	meules		Ne pas y aller par quatre		Donner de la confiture	
Amis jusqu'aux autels/		Vouloir le beurre et		Boire le calice		chemins	50	à un cochon	62
jusqu'à la bourse	7	l'argent		jusqu'à la lie	37	Tous les chemins mènent		Revoir sa copie	62
Être comme l'âne de		du beurre	22	Battre la campagne	37	à Rome	50	Passer/Sauter du coq	
Buridan	7	Avoir la berluée	22	Fumer le calumet		À cheval donné on ne		à l'âne	63
Bon an, mal an	7	Chercher la petite bête	23	de la paix – Enterrer		regarde pas la bride/la		À cor et à cri	63
Pour un point,		Beurré (comme un		la hache de guerre.	37	bouche/les dents	50	Un corbeau	63
Martin perdit son âne	8	p'tit Lu)	23	Il ne faut pas prendre		Trouver chaussure		C'est dans mes cordes !	63
Être aux anges	8	Connaître bibliquement	23	les enfants		à son pied	50	Comme un coq en pâte	63
Les Anglais ont débarqué	8	Se faire de la bile	23	du bon dieu pour des		Manger avec les		La corde au cou	64
Un ange passe !	8	Passer sur le billard	23	canards		chevaux de bois	51	Tenir la corde	64
Il y a anguille sous roche	9	Compter pour du beurre	23	sauvages !	38	Un chèque en bois	51	Tenir les cordons	
Un compte d'apothicaire	9	Tremper son biscuit	24	Prendre/Sucer un canard	38	Un chevalier d'industrie	51	du poêle	64
Dans le plus simple		Bisque ! Bisque ! Rage !	24	Boire un canon/un coup	38	Un cheval de Troie	51	La corne d'abondance	64
appareil	9	Prendre une biture	24	Aller à Canossa	39	Être à cheval sur...	52	Porter/Planter	
Le libre arbitre	9	En donner son billet	24	Il n'y a pas loin du		Comme un cheveu		des cornes	65
L'arbre qui cache la forêt	9	Se faire blackbouler	25	Capitole à la Roche		sur/dans la soupe	52	Bayer/Bâiller	
Une arlésienne	10	Une arme blanche	25	Tarpeienne	39	Couper les cheveux		aux cornelles	65
Passer l'arme à gauche	10	Un bleu/bleu-bite	25	La caque sent toujours		en quatre	52	Un choix cornélien	65
D'arrache-pied	10	Blanchir de l'argent	25	le hareng	39	Se faire des cheveux		À son corps défendant	65
Signer son arrêt de mort	10	Faire un bœuf	26	Un capitaine d'industrie	39	(blancs)/de la mousse	52	Un cordon bleu	65
L'argent n'a pas d'odeur	10	Un vent à décorner		Parler à la cantonade	40	Monter sur ses grands		Ça se corse !	66
Fier comme Artaban	11	les bœufs	26	Arriver comme les		chevaux	52	(Taillable et) corvéable	
Se faire appeler Arthur	11	Les bœuf-carottes	26	carabiniers	40	En cheville		à merci	66
À l'article de la mort	11	Avoir quelq'un		Caracolier en tête	40	(avec quelq'un)	53	À la côte	66
Être un as	11	à la bonne	26	En carafe	40	La cheville ouvrière	53	Filer un mauvais coton	66
Un homme de l'art		Au petit bonheur		Rabattre/Rabaisser		Faire devenir chèvre	53	Un mauvais coucheur	66
– C'est du		(la chance)	27	le caquet	40	Ménager la chèvre		Avoir la cote	66
grand art		Avoir la bosse de...	27	Le dernier carat	41	et le chou	53	Maigre comme un coucou	67
– L'enfance de l'art	11	Rire/Rigoler/Se marrer		Muet comme une carpe	41	Vivre chichement	53	Avoir les coudées franches	67
L'assiette au beurre	12	comme un bossu	27	Carpe diem	41	C'est le chien de Jean		Avoir des couilles	67
Ne pas être dans son		Proposer la botte		Se comporter/S'aplatir		de Nivelles (il s'enfuit		Avaler des couleuvres	67
assiette	12	(à une femme)	27	comme une carpette	41	quand on l'appelle)	54	Battre sa coulpe	68
Ne pas être sorti		Jeter son bonnet		Les carottes sont cuites	41	Le premier chien coiffé	54	En deux coups les gros	68
de l'auberge	12	par-dessus les moulins	27	Se tenir à carreau	42	Les chiens aboient		Faire le coup du père	
Un as de pique	12	Ça me botte !	28	Sur le carreau	42	et la caravane passe	54	François	68
Une auberge espagnole	13	Avoir/Mettre l'eau		Donner carte blanche	42	Les chiens ne font		Sans coup férir	68
De bon/mauvais augure	13	à la bouche	28	Tourner casaque		pas des chats	54	Un coup de fil	68
Mesurer à l'aune de...	13	Faire la fine bouche	28	– Retourner sa veste	43	Ne pas attacher son		Tirer son coup	68
Dans tous les azimuts		Mettre les bouchées		Passer à la casserole	43	chien avec des saucisses	55	Il y a loin de la coupe	
– Tous azimuts	13	doubles	28	Traîner une casserole	43	Un chien regarde bien		aux lèvres	69
L'avocat du diable	13	Un bouc émissaire	28	En catimini	43	un évêque	55	Être sous la coupe	
Être/Rester baba	14	De la bouillie pour		Coiffer sainte Catherine	44	Un temps de chien	55	(de quelq'un)	69
L'avoir dans le baba	14	les chats	29	Un cauteur/emplâtre		Une chiffie molle	55	Tomber comme	
Une vieille baderne	14	S'en aller/Tourner		sur une jambe de bois	44	Un chien de commissaire	55	un couperet	69
Une tour de Babel	14	en eau de boudin	29	Être sujet à caution	44	Se créper le chignon	56	Une coupe sombre	69
La bailler belle/bonne	15	Un bouillon d'once heures		Passer au caviar		Avoir les yeux de		Faire la cour (à quelq'un)	70
À plein badin	15	Tirer à boulets rouges	29	– Caviarder	44	Chimène	56	Être au courant	70
Ça fait un bail !		Pousser le bouchon		La cerise sur le gâteau	44	Défrayer la chronique	56	Être coutumier du fait –	
Un baiser de Judas	15	un peu loin	29	Se serrer la ceinture	45	Être chocolat	56	Une fois n'est pas coutume	70
Plier bagage	15	Avoir le bourdon	30	La femme de César ne doit		Mettre/Tirer au clair	57	Le (petit) doigt sur la couture	
Rire/Rigoler/Se marrer		Se tirer la bourre	30	pas être soupçonnée	45	Mettre la clé sous		du pantalon	70
comme une baleine	16	Bourré comme un coing	30	Ni chair ni poisson	45	la porte	57	La cour des grands	70
La balle est dans		Sans bourse délier	30	Vouloir faire passer		Être (un) grand clerc	57	Vaincre/Battre à plate(s)	
votre camp !	16	La bouteille à l'encre	31	un chameau par le chas		Prendre ses cliques		couture(s)	71
Ouvrir/Fermer le ban	16	Un boutte-en-train	31	d'une aiguille	45	et ses claques	57	Un panier de crabes	71
Convoquer le ban		La dive bouteille	31	Se réduire comme		(Ravi) au septième ciel	57	Tirer sa crampe	71
et l'arrière-ban	16	Ruer dans les brancards	31	une peau de chagrin	46	Déménager à la cloche		Pendre la crémaillère	71
Un baroud d'honneur	17	Scier la branche		Appuyer sur le		de bois	58	Changer de crémère	71
Avoir barre sur quelq'un	17	sur laquelle on est assis	31	champignon –		Sonner les cloches (à		S'en jeter un derrière	
Être mal barré	17	Mettre les bouts	32	Conduire le champignon		quelq'un)	58	la cravate	71
Lâcher les baskets/la		À bras raccourcis	32	au plancher	46	River son clou		Au creux de la vague	72
grappe	17	Avoir le bras long	32	Manger/Bouffer comme		(à quelq'un)	58	La critique est aisée,	
Une république		Coûter un bras	32	un chancre	46	Clouer le bec	58	mais l'art est difficile	72
bananière	17	Un branle-bas de combat	32	Le jeu n'en vaut pas		Dans le coaltar/coltar	58	La croix et la bannière	72
Bassiner quelq'un	18	Battre en brèche	33	la chandelle	46	Se taper la cloche	58	Riche comme Crésus	72
Cracher au bassinnet	18	Une brève de comptoir	33	Devoir une fière		Manquer/rater le coche	59	Tailler des croupières	73
Savoir où le bât blesse	18	À bride abattue	33	chandelle	46	Avoir le cœur sur la main	59	Tant va la cruche à l'eau	
En bataille	18	À la mode de Bretagne	33	Sur les chapeaux de roues	47	Haut les cœurs !	59	qu'à la fin elle se casse/brise	73

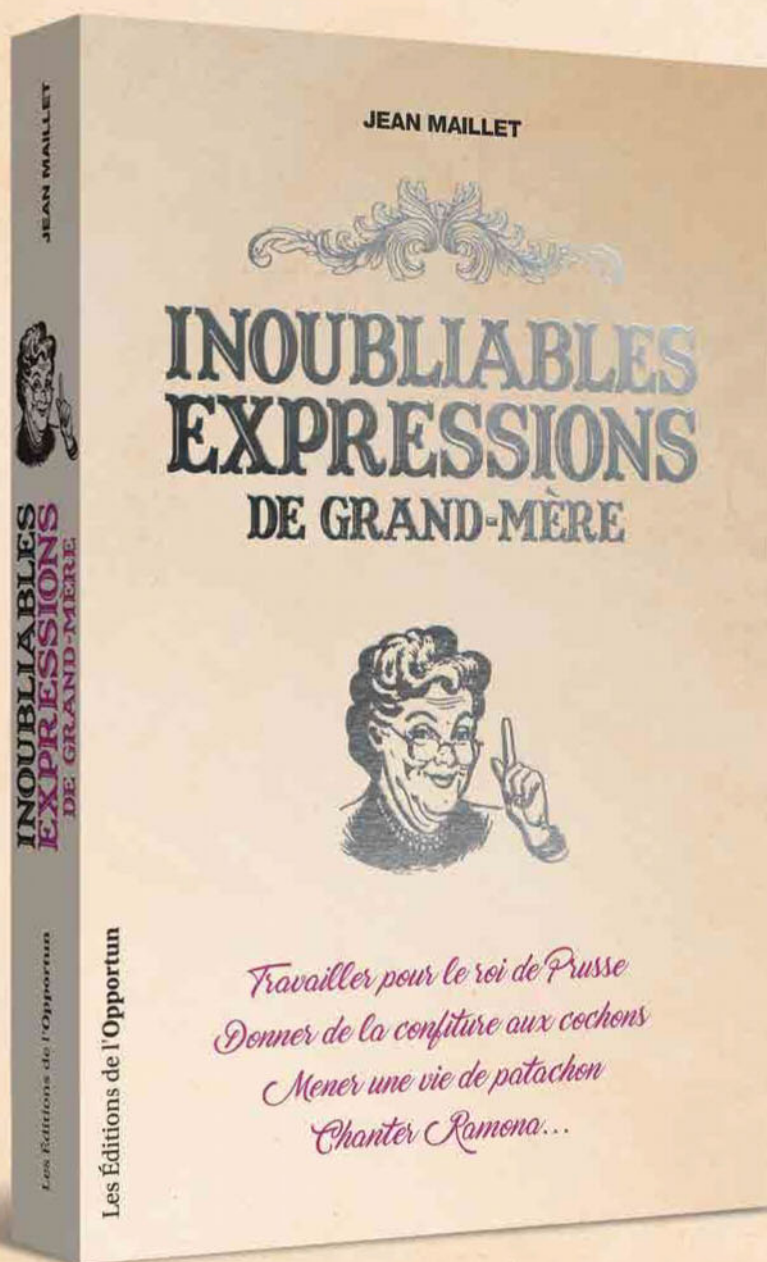
1 001 EXPRESSIONS PRÉFÉRÉES DES FRANÇAIS

En deux coups de cuillère à pot	73	L'enfer est pavé de bonnes intentions	87	Tout le saint-frusquin	100	Rire jaune	113	Manu militari	126
Né avec une cuillère d'argent dans la bouche	73	Une éminence grise	87	Avoir la frite/la patate	100	En jeter – Ça en jette !	113	(Se) casser la margoulette	126
Un croque-mort	73	À l'envi	88	Sans crier gare	101	Un coup de Jarnac	113	Croquer le marmot	126
Se croire sorti de la cuisine de Jupiter	74	S'envoyer en l'air	88	Fumer une sèche/ une clope	101	On ne peut à la fois être juge et partie	114	En avoir marre – C'est marre !	126
Avoir du cul/du pot/du bol	74	Gagner ses éperons	88	Une offre/promesse de Gascon	101	Un jugement de Salomon	114	Faire le mariole	126
Marquer à la culotte	74	Ôter/Retirer une épine du pied	88	Il y a de l'eau dans le gaz	101	Ne pas avoir (pour) deux sous de jugeote	114	Faire le matamore	127
Porter la culotte	74	Tirer/retirer son épingle du jeu	88	Amuser/Épater la galerie	101	Le petit juif	114	Vieux comme Mathusalem	127
N'en avoir cure	74	Envers et contre tous/tout	88	Vouer aux gémonies	102	Jeux de mains, jeux de vilains	114	Rouler des mécaniques	127
Avoir le cul bordé de nouilles	74	Jeter l'éponge	89	Les deux, mon général !	102	C'est kif-kif	115	De mèche (avec quelqu'un)	127
Virer sa cuti	75	Prendre la poudre d'escampette	89	Peigner la girafe	102	Un [quelque chose] lambda	115	Vendre la mèche	127
Crever/Avoir la dalle	75	L'esprit de l'escalier	89	À la Saint-Glinglin	102	Une fine lame	115	Entre le marteau et l'enclume	127
Il fait un temps de curé	75	Tomber/Revenir dans l'escalier	89	A gogo	102	S'en mettre plein la lampe	115	Le revers de la médaille	128
Au grand dam (de quelqu'un)	75	À bon escient	89	Cousin germain/issu de germain	102	Sur l'air des lampions	115	Menteur comme un soutien-gorge	128
Trouver son chemin de Damas	75	Passer l'éponge	89	Sortir de ses gonds	103	Se laisser manger/tondre la laine sur le dos	115	A beau mentir qui vient de loin	128
Que dalle	76	Par l'opération du Saint-Esprit	90	Être gonflé – Ne pas manquer d'air	103	Donner sa langue au chat	116	La mer à boire	128
Le tonneau des Danaïdes	76	Des espèces sonnantes et trébuchantes	90	Jeter sa gourme	103	Il faut tourner sept fois sa langue dans sa bouche avant de parler	116	Demander merci – Être sans merci – Être à la merci (de quelqu'un)	128
Une épée de Damoclès	76	Avoir/Mettre le pied à l'étrier	90	Des goûts et des couleurs, on ne dispute/discute pas	103	La langue de bois	116	Merde !	129
Entretenir une danseuse	76	Payer en espèces	90	Faire partie du Gotha	103	Poser un lapin	116	Laisser pisser le mérinos	129
Se rincer la dalle – Avoir la dalle en pente	76	D'estoc et de taille	91	Pour ta gouverne	104	Éclairer la lanterne (de quelqu'un)	117	Des yeux de merlan frit	129
Dare-dare	77	Ne connaître ni d'Ève ni d'Adam	91	Séparer le bon grain de l'ivraie	104	Se demander si c'est du lard ou du cochon	117	Paris vaut bien une messe	129
À l'usage du dauphin	77	Ex professo	91	Est-ce que je te demande si ta grand-mère fait du vélo ?	104	S'endormir/Se reposer sur ses lauriers	117	La huitième merveille du monde	129
Les dés sont pipés	77	Sentir le fagot	91	Mettre le grappin sur (quelque chose/quelqu'un)	104	Des larmes de crocodile	117	Une messe basse	130
Au débotté	77	De derrière les fagots	91	Veiller au grain	104	Pressé comme un lavement	118	Sauver les meubles	130
C'est de la daube !	77	Ne pas s'en faire (une miette)	92	Tomber comme à Gravelotte	105	Ne pas lésiner sur les moyens	118	Ça fait la rue Michel	130
Le démon de midi	78	Embrasser/Faire Fanny	92	Aller se faire voir chez les Grecs	105	Au pied de la lettre – À la lettre	118	Faire son miel (de quelque chose)	130
Les délices de Capoue	78	Fauché (comme les blés)	92	Le Grenelle de...	105	Y a pas de lézard !	118	Outre mesure	130
Avoir une dent contre quelqu'un	78	S'inscrire en faux	92	Une grenouille de bénitier	105	Faire du lèche-vitrine	118	Je vous le donne en mille	131
Après moi le déluge !	78	Être un fayot	92	Sur le gril	105	Entrer en lice	119	Ne pas payer de mine	131
À belles dents	79	Une faim de loup	92	De gré ou de force	105	Lever un lièvre	119	Une cour des Miracles	131
Qui paye ses dettes s'enrichit	79	Cherchez la femme !	93	En avoir gros sur le cœur/l'estomac/la patate	106	Se faire limoger	119	La substantifique moelle	131
Dur/Long à la détente	79	Jeter l'argent par les fenêtres	93	Faire le pied de grue	106	Laver son linge sale en famille	119	Être monnaie courante	132
Jeter son dévolu	79	Un fesse-mathieu	93	Pas folle, la guêpe !	106	Une tête de linotte	119	La montagne accouche d'une souris	132
Mentir comme un arracheur de dents	79	Croire dur comme fer	93	Une guerre microholine	106	Courir plusieurs lièvres à la fois	119	Le mont-de-piété	132
Tirer le diable par la queue	80	Avoir le feu au cul/au derrière	94	Faire du gringue	106	Faire litière de	120	– Chez ma tante – Le clou	132
Au diable l'avarice !	80	Avoir le feu sacré – Être tout feu tout flamme	94	Courir le gringou	107	Par le petit bout de la lorgnette	120	Un monte-en-l'air	132
Au diable vauvert	80	Griller/brûler un feu	94	En faire à sa guise	107	Avoir vu le loup	120	Fumer la moquette	132
Dieu reconnaîtra les siens !	80	Faire fi de...	94	Habiller (quelqu'un) pour l'hiver	107	Être connu comme le loup blanc	120	Promettre monts et merveilles	132
Faire son deuil de	80	Mi-figue, mi-raisin	94	Tomber des halberdes/ des cordes	107	La part du lion	120	Manger le morceau – Se mettre à table	133
À Dieu ne plaise !	81	Il n'y a pas le feu au lac !	94	L'habit ne fait pas le moine	107	Un vieux loup de mer	121	Être dans les bras de Morphée	133
Le dindon de la farce	81	Tuer un âne à coups de figues (molles)	95	C'est de l'hébreu/du chinois/de l'iroquois	108	Être une lumière	121	En toucher un mot (à quelqu'un)	133
À discrétion/À la discrétion (de quelqu'un)	81	Cousu de fil blanc	95	Courir/Taper sur le système/le haricot	108	Con comme la lune	121	Prendre au mot	133
Mon petit doigt m'a dit	81	De fil en aiguille	95	Vieux comme Hérode	109	Décrocher/Promettre/ Demander la lune	121	Motus et bouche cousue	133
Mettre le doigt dans l'engrenage	81	Des grosses ficelles	95	Une hironde ne fait pas le printemps	109	Une lune de miel	121	Bourrer le mou	133
Qui dort dine	82	Un fil d'Ariane	96	Mettre le holà	109	Se jeter dans la gueule du loup	121	Affirmer mordicus	133
Dorer la pilule	82	En/À la file indienne	96	Un combat homérique	109	Bien/Mal luné	122	Enculer les mouches	134
Se la couler douce	82	La fin justifie les moyens	96	Couper l'herbe sous le pied	109	Il y a/Depuis belle lurette	122	La mouche du coche	134
Des mesures/lois draconniennes	82	Le fin du fin	96	Un homme averti en vaut deux	110	Depuis des lustres	122	Prendre la mouche	134
Le dos au feu et le ventre à table	82	Conter fleurette	97	Honni soit qui mal y pense	110	Ne pas mâcher ses mots	122	Être dans la mouise/la panade/la purée	134
À l'eau de rose	83	De bonne/mauvaise foi	97	Tirer à hue et à dia	110	Avoir madeleine de Proust	122	Un moulin à paroles	134
Tenir la dragée haute (à quelqu'un)	83	Avoir les foies	97	Être une huile	110	Avoir des yeux de lynx	122	On n'attrape pas les mouches avec du vinaigre	134
Péter une durite	83	Avoir la foi du charbonnier	97	C'est l'hôpital qui se moque de la charité	110	Avoir maille à partir (avec quelqu'un)	123	Se faire du mouron	135
De joyeux drilles	83	Mettre/Avoir du foin dans ses bottes	98	L'huile de coude	111	En mains propres	123	Se faire mousser	135
Dans de beaux draps	83	Les bonnes fortunes – À la fortune du pot – Une fortune de mer	98	La partie cachée/immergée de l'iceberg	111	En mettre sa main au feu	123	Se croire le premier	135
Dans les mêmes eaux – Dans ces eaux-là	84	S'attirer les foudres (de quelqu'un)	99	Incessamment sous peu	111	Faire main basse sur (quelque chose)	123	Moutardier du pape	135
Mettre de l'eau dans son vin	84	De plein fouet	99	Mettre à l'index	111	Ne pas y aller de main morte	124	Charger la mule	135
L'échapper belle	84	Avoir des fourmis (dans les membres)	99	L'été indien	111	Se retrouver/Être une main devant, une main derrière	124	Voilà pourquoi votre fille est muette	135
Des économies de bouts de chandelle	84	Aller aux fraises	99	À huis clos	111	S'en laver les mains	124	Mettre/Être au pied du mur	136
Un écorché vif	84	Ne pas tarder d'éloges	99	Un violon d'Ingres	112	N'en pouvoir mais	124	Passez, muscade !	136
Nager entre deux eaux	84	Bouché à l'œmeri	86	Faire le Jacques	112	Un coup de main	124	Mystère et boule de gomme	136
Chat échaudé craint l'eau froide	85	Une foire d'empoigne	86	Des jambes de faucheur/ faucheux	112	Se faire la malle	125	C'est du nanan	136
En écraser	85	Nettoyer les écuries d'Augias	86	Prendre ses jambes à son cou	112	Branler dans le manche	125	Chassez le naturel, il revient au galop	137
Mettre les écureuils à pied	85	Ramener sa fraise	100	Ça me fait une belle jambe	112	Comme un manche	125	Se casser la nénette	137
Qui trop embrasse mal étreint	85	Sucrer les fraises	100	Tenir la jambe (à quelqu'un)	113	Faire la manche	125	À vue de nez – Au pif – Au pifomètre	137
Faire l'école buissonnière	85	Ronger son frein	100			Une autre paire de manches	125	Aller/Battre à Nior	137
Ne pas tarir d'éloges	86					Faire un malheur	125	Sainte nitouche	137
Bouché à l'œmeri	86							Le nerf de la guerre	137
Une foire d'empoigne	86							Convolver en justes noces	138
Nettoyer les écuries d'Augias	86							Trancher le nœud gordien	138
À l'emporte-pièce	87							Travailler au noir – Faire du marché noir	138
Mettre à l'encan	87							Chercher des noises	138
Un enfant de la balle	87								

Tête de nœud	138	Remettre les pendules à l'heure	152	Avoir les portugaises ensablées	164	Hommes/Gens de sac et de corde	177	Y a pas à tortiller du cul (pour chier droit dans une bouteille)	190
Avoir un nom à coucher dehors	139	Avoir du peps	152	Enfoncer une porte ouverte	164	L'affaire est dans le sac	177	Être mis/Rester sur la touche – Botter en touche	190
Noyer le poisson	139	Enfiler des perles	152	Le pot aux roses	165	Avoir les deux pieds dans le même sabot	177	Tonnerre de Brest !	190
Se noyer dans un verre d'eau	139	Faire (quelque chose) en perruque – Faire de la perruque	152	Tourner autour du pot	165	Mettre à sac	178	Faire une touche	191
Un (sacré) numéro !	139	Ce n'est pas le Pérou !	152	Dès potron-minet	165	À bon entendeur, salut !	178	Une tour d'ivoire	191
Une nuit blanche	139	Valoir son pesant d'or	153	Laid/Moche comme un pou	165	Une planche de salut	178	Un coup de Trafalgar	191
Être en odeur de sainteté	140	Avoir un pet de travers	153	Le pot au noir	165	Bon sang ! Palsambleu !	178	Être en train de...	191
Ceil pour œil, dent pour dent – La loi du talion	140	Comme un pet sur une toile cirée	153	Manger sur le pouce	166	Vider son sac	178	Doré sur tranche	191
Se mettre le doigt dans l'œil	140	Un pétard mouillé	153	Mettre les pouces	166	Bon sang ne peut/ne saurait mentir	179	La tournée des grands-ducs	191
Tuer/Écraser/Étouffer dans l'œuf	140	Dans le pétrin	153	De la poudre	166	Sentir le sapin	179	À tue-tête	192
À pied d'œuvre	141	Ne pas valoir un pet de lapin	153	Jeter de la poudre aux yeux	166	Balancer/Envoyer la sauce	179	Ne pas valoir tripette	192
En rang d'oignons	141	Excusez du peu !	154	Mener les poules	166	Faire avancer le schmilblick	179	Ne pas avoir les yeux en face des trous	192
S'occuper de ses oignons	141	Peu ou prou	154	pisser – Aller traire les poules	166	Passer un savon	179	Le bout du tunnel	192
Un oiseau rare	141	Pédé comme un phoque	154	Quand les poules auront des dents	167	Séance tenante	180	Une tunique de Nessus	192
On ne fait pas d'omelette sans casser des œufs OK	141	Ne tirez pas sur le pianiste !	154	Écrire/Envoyer un poulet (à quelqu'un)	167	En cinq sec	180	Fort comme un Turc	193
Prendre le train onze/ d'onze heures	142	Y a pas photo	154	Né dans la pourpre	167	Secouer comme un prunier – Secouer les prunes	180	Donner un tuyau (crevé)	193
Rouler sur l'or	142	Qui va piano va sano (Ne pas) être aux pièces	155	Mordre la poussière	167	Aller à la selle	180	Une famille tuyau de poêle	193
Apporter des oranges (à quelqu'un)	142	Au pied levé	155	Cucul la praline	167	Tout schuss	180	Aller (à quelqu'un) comme un tablier	193
Mordre/Manger l'oreiller	142	Avoir bon pied bon œil	155	Tuer la poule aux œufs d'or	167	Un coup de semonce	181	à une vache/comme des guêtres à un lapin	193
Il y a de l'orage dans l'air	142	Faire du pied	155	Défendre son pré carré	168	Un train de sénateur	181	Les vaches maigres – les vaches grasses	193
Pousser des cris d'orfraie	143	Avoir le pied marin	155	Un procès d'intention	168	Nourri dans le/Faire partie du séral	181	Manger de la vache enragée	194
Attendre sous l'orme	143	Haut le pied	156	Un lit de Procuste	168	Chanter comme une seringue/une casserole	181	Parler français comme une vache espagnole	194
Faut pas pousser grand-mère /mémé /mèrène dans les orties	143	Prendre son pied	156	Lâcher la proie pour l'ombre	168	Avoir du sex-appeal	181	Un mort de pied en vache – Mort aux vaches !	194
Être à l'ouest	143	Un pied-noir	156	Pour des prunes	168	Faire semblant de – Ne faire semblant de rien	181	Une peau de vache – La vache !	194
L'avoir dans l'os	143	Mettre les pieds dans le plat	156	Nul n'est prophète en son pays	168	Couper le sifflet	182	Brûler ses vaisseaux	194
Ours mal léché	144	Jeter la (première) pierre (à quelqu'un)	157	en son pays	168	Ce n'est pas une sinécure	182	Pleuvoir comme vache qui pisse	194
Avoir des oursins dans la poche/le porte-monnaie	144	Se faire prendre pour un pigeon	157	Tenir à quelque chose comme à la prunelle de ses yeux	169	Le rocher de Sisyphe	182	Autant en emporte le vent	195
Un ouvrier de la onzième/ dernière heure	144	Avoir pignon sur rue	157	La puce à l'oreille	169	Une solution de continuité	182	Aller à vau-l'eau	195
Être paf	144	Jouer à pile ou face	157	Crier/Gueuler comme un putois	169	Vaincre le signe indien	182	Avoir une veine de cocu/pendu	195
La paille et la poutre	144	Pierre qui roule n'amasse pas mousse	157	En quarantaine	169	Une bête de somme	183	Adorer le veau d'or	195
Avoir ses ours	144	Un pince-sans-rire	158	Une victoire à la Pyrrhus	169	Une chasse aux sorcières	183	Avoir du vent dans les voiles	196
Sur la paille	145	Un n'être pas à prendre avec des pincettes	158	S'en moquer comme de l'an quarante	170	À vos souhaits !	183	Avoir le vent en poupe	196
Un homme de paille	145	Une bonne pioche	158	Des querelles intestines	170	Être dans ses petits souliers	183	Contre vents et marées	196
Manger son pain blanc en/le premier	145	Damer le pion	158	Une querelle d'Allemand	170	Pas besoin de sortir de Saint-Cyr/Polytechnique pour...	183	Le ventre mou	196
Hors pair	145	Tomber pile – Au poil – Pile-poil	158	À la queue leu leu	170	Cracher dans la soupe	184	Sacrifier à Vénus	196
Avoir du pain sur la planche	145	Tailler une pipe	159	Tomber en quenouille	170	Trempé comme une soupe	184	Bon vent !	196
Envoyer paître	146	Pas piqué des vers/hannetons	159	Sans queue ni tête	171	Un sous-fifre	184	Tirer les vers du nez	197
Se faire porter pâle	146	Pisser dans sa culotte/ dans son froc	159	La quille	171	En Suisse	184	Tuer le ver	197
Le dessus du panier	146	Pisser dans sa culotte/ dans son froc	159	Allumer/Ouvrir ses quinquets	171	Le supplice de Tantale	184	Une vérité de La Palice – Une lapalissade	197
Un panier percé	146	Laisser en plan – Planter là	159	Être sur le qui-vive	171	Casser du sucre sur le dos (de quelqu'un)	184	Vérité en deçà des Pyrénées, erreur au-delà	197
La boîte de Pandore	146	Un pique-nique	159	En rade	171	Faire un tabac	185	Dire ses quatre vérités (à quelqu'un)	197
En panne	147	Le plancher des vaches	160	Avoir la queue entre les jambes	171	Un coup de tabac	185	Être verni	198
Tomber dans le panneau	147	Être/Mettre à côté de la plaque	160	Faire du ramdam	172	Faire table rase	185	Comme la vérole sur le bas clergé (espagnol/breton)	198
Être dans les petits papiers (de quelqu'un)	147	Une plâtrée/ventrée (de nourriture)	160	Demain, on rase gratis !	172	Rendre son tablier	185	Des vertes et des pas mûres	198
À Pâques ou à la Trinité	147	Battre son plein	160	Manger à tous les râteliers	172	Passer à tabac	185	Se mettre au vert	198
Une parole d'Évangile	148	Savonner la planche – Glisser une peau de banane	160	Un remède de bonne femme	172	Sans tambour ni trompette	186	Prendre des vessies pour des lanternes	198
La flèche du Parthe	148	Péter les plombs – Disjoncter	161	Fait comme un rat	172	Prendre la tangente	186	Avoir la main verte	198
Raide comme un passe-lacet	148	Un soleil de plomb	161	Une réponse de Normand	173	Tant pis – Tant mieux	186	Prendre une veste	199
Mener une vie de patachon	148	Péter les plombs – Disjoncter	161	Le repos du guerrier	173	Être au taquet	186	Tomber la veste	199
Le parcours du combattant	148	Un soleil de plomb	161	Avoir de beaux restes	173	Être piqué de la tarentule	186	Un vieux de la vieille	199
Faire un pataquès – En faire (tout) un pataquès	149	Ça va durer trois plombes	161	Être de la revue	173	Être piqué de la tarentule	186	Entrer dans le vif du sujet	199
Refiler la patate chaude	149	De bon/mauvais poil	161	Tirer sa révérence	173	Sur le tas	187	Pisser dans un violon	199
Patin couffin	149	Se pointer (quelque part)	161	Faire ripaille	174	Partir à Tataouine	187	Vingt-deux (22) !	200
Rouler un patin/une galoche	149	Faire le point	161	Une voix de rogomme/de mélécasse	174	Prendre le taureau par les cornes	187	Une volée (de bois vert)	200
Graisser la patte	149	Se chatouiller le poireau – Se polir/S'astiquer la colonne	162	Le roi n'est pas son cousin	174	Une tarte à la crème	187	En voiture, Simone !	200
Montrer patte blanche	150	Un pataquès	162	Travailler pour le roi de Prusse	174	Une tempête dans un verre d'eau	188	Trier sur le volet	200
Le haut du pavé	150	Avoir la poisse	162	À tour de rôle	174	Qu'à cela ne tienne !	188	En quatrième vitesse	200
Un pavé dans la mare	150	Comme un poisson dans l'eau	162	Bon comme la romaine	175	Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras – Mieux vaut tenir que courir	188		
À fleur de peau	150	Engueuler comme du poisson pourri	162	Rond comme...	175	Être terre-à-terre	188		
Côuter la peau des fesses/la peau du cul/la peau des couilles/les yeux de la tête	150	Rôtir le balai	162	Se magnifier la rondelle	175	Être terre-à-terre	188		
Baisser pavillon	150	Au bout du rouleau	175	Rôtir le balai	175	Aut temps/Autant pour moi	188		
– Mettre pavillon bas	150	Un rond-de-cuir	175	Être de la revue	173	Par tête de pipe	189		
Peau de balle	151	Franchir le Rubicon	176	Tirer sa révérence	173	À tire-larigot	189		
Trois pelés et un tondus	151	Payer rubis sur l'ongle	176	Faire ripaille	174	Un travail de titan	189		
Se peler le cul/le jonc	151	Les petits ruisseaux font les grandes rivières	176	Une voix de rogomme/de mélécasse	174	À tombeau ouvert	189		
Dire pis que pendre	151	De la roupie de sansonnet	176	Le marchand de sable est passé	177	Tomber à l'eau/dans le lac	189		
Nie pas nous en chier une pendule	151	Le marchand de sable est passé	177	Dormir comme un sabot	177	Décrocher la timbale/le coquetier/le cocotier	189		
		La portion congrue	164	Avoir plus d'un tour dans son sac	177	Tomber enceinte/ malade/amoureux...	190		
		Tirer le portrait	164			Le torchon brûle	190		



Ah, ces délicieuses expressions !



436 pages - 12,90 €

